

Written during the reign of Ismail ibn Sharif 1672 - 1727.

Partial English translation starts on p. 577

Nozhet-el hdi bi akhbar moulouk el-Karn el-Hadi : 1511-1670 / [par] Mohammad al Saghir ben al Hadj ben Abd-Allah al [...]

Muḥammad al-Ṣaghīr ibn Muḥammad Ifrānī. Nozhet-elhâdi : Histoire de la dynastie saadienne au Maroc, 1511-1670. Octave Victor Houdas (trans) (Paris : Ernest Leroux, Angers : Imprimerie Burdin et Compagnie, 1888.)

PUBLICATIONS

DE

L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

III[e] SÉRIE. — VOL. III

HISTOIRE

DE

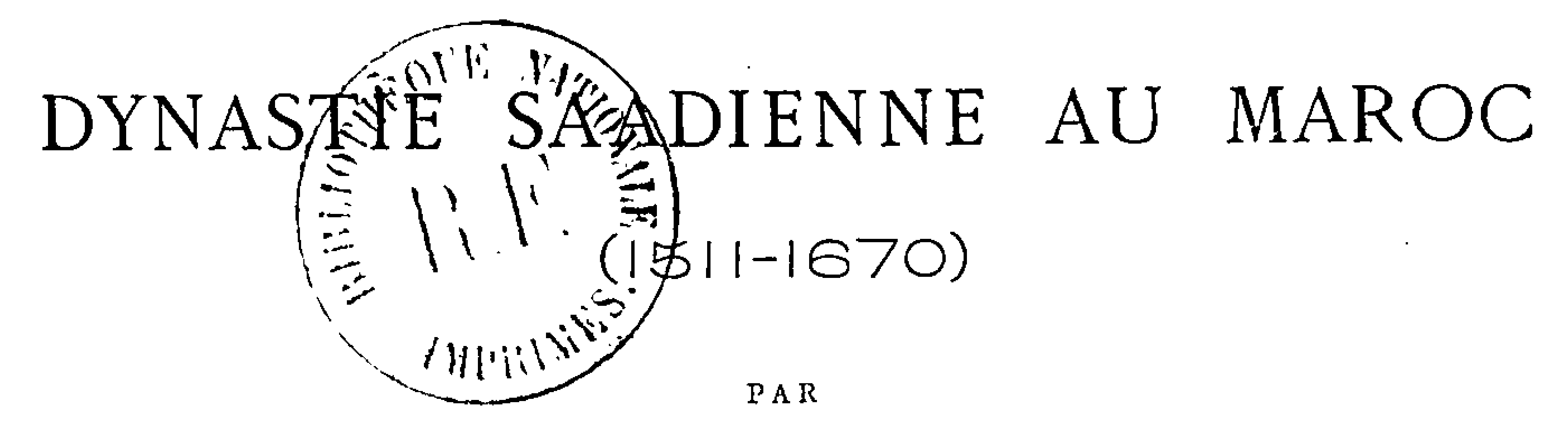
LA DYNASTIE SAADIENNE AU MAROC

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER

NOZHET-ELHÂDI

HISTOIRE

DE LA



DYNASTIE SAADIENNE AU MAROC

(1511-1670)

PAR

MOHAMMED ESSEGHIR BEN ELHADJ BEN ABDALLAH ELOUFRÂNI

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

O. HOUDAS

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

28, RUE BONAPARTE, 28

1889

INTRODUCTION

En écrivant le Nozhet-Elhâdi, *Eloufrâni a fait en réalité le récit de la fondation de l'Empire du Maroc tel qu'il existe encore aujourd'hui. Jusqu'à l'avènement de la dynastie saadienne, les Berbers, qui constituent l'immense majorité des populations établies dans cette vaste région méditerranéenne désignée par les Arabes sous le nom de Maghreb, ne s'étaient point divisés en groupes nettement distincts. Parfois ils s'étaient unis sous une même bannière, mais le plus souvent ils avaient formé de petites confédérations sans lien solide et qui se désagrégeaient sous le moindre effort pour reparaître, il est vrai, un peu plus tard sous des formes différentes. Ce morcellement si capricieux et si mobile semble avoir eu deux causes principales : un esprit d'indépendance qu'on est tenté de qualifier d'exagéré et l'absence complète d'autorité morale chez les dynasties berbères nationales.*

Au début du XVIe *siècle, il était à peu près impossible de songer à discipliner les populations berbères, mais on pouvait essayer de donner au pouvoir politique l'autorité morale qui lui faisait défaut. C'est à cette dernière tâche que se dévouèrent les princes saadiens, et l'on peut dire, pour le Maroc, du moins, qu'ils ont réussi à l'accomplir.*

Mahomet, on le sait, ne s'était pas expliqué sur les titres nécessaires à l'obtention du califat, mais les premiers doc-

teurs musulmans qui tenaient à conserver à la race arabe sa supériorité dans les pays que l'islamisme devait conquérir, avaient décidé que nul ne serait légitimement investi du pouvoir suprême s'il n'était issu de la tribu de Qoreïch ou, pour mieux dire, de la famille même du Prophète. Les Berbers, après une courte et héroïque résistance, avaient adopté avec assez de sincérité la foi musulmane, mais ils avaient vu d'un œil jaloux la suprématie politique que les Arabes s'étaient réservée. Aussi dès que les premières ardeurs de la foi se furent calmées, ils secouèrent volontiers l'autorité légitime des Califes pour mettre à leur tête des souverains pris parmi eux, et c'est ainsi que les Almoravides, les Almohades et les Mérinides purent fonder dans le Maghreb leurs puissants empires.

Toutefois, ces dynasties berbères n'avaient réussi à se faire accepter par les fidèles croyants qu'en s'appuyant sur un parti religieux assez puissant pour leur assurer une sorte de consécration spirituelle. La force apparente donnée ainsi au pouvoir politique eut pour l'avenir des conséquences désastreuses. Au lieu de réunir dans une même main, comme l'avaient fait les Califes, l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle, les souverains berbers avaient subordonné leur pouvoir nettement défini à un pouvoir occulte et vague dont chacun semblait en quelque sorte libre de s'emparer; car l'influence religieuse, en pays musulman, s'acquiert sans titres bien caractérisés. Il suffit souvent d'avoir dans sa conduite quelques allures bizarres tout en se livrant aux pratiques d'une dévotion exagérée pour devenir, aux yeux de la foule, un saint personnage et se voir aussitôt suivi d'un cortège de nombreux disciples.

La tentation de jouer un rôle considérable, sans avoir eu à dépenser de véritables efforts, devint si grande que sur tous les points du territoire on vit surgir des ascètes qui ne

tardèrent pas à fonder de riches zaouïas largement entretenues par la pieuse charité des fidèles. Parmi ces chefs religieux il en est qui se bornèrent à vivre saintement et grassement aux dépens du prochain, mais quelques-uns eurent une ambition plus haute et, après avoir exercé une sorte de royauté spirituelle, ils songèrent souvent à accaparer l'autorité temporelle.

Sans cesse menacées par ces compétitions intérieures, les dynasties berbères furent incapables de se maintenir dès qu'une circonstance critique vint à se produire. Ce fut surtout sous les Mérinides que le danger devint pressant. L'expulsion des Maures de l'Espagne, la conquête des principaux ports du Maghreb occidental par les Portugais et les Espagnols, l'occupation de l'Algérie par les Turcs rendirent presque impossible le maintien d'une dynastie qui ne disposât pas d'une grande autorité morale. Aussi les princes saadiens n'eurent-ils pour ainsi dire qu'à se présenter pour recueillir l'héritage que ne savaient plus garder les Mérinides. Aux yeux des musulmans, ils avaient tous les titres voulus pour arriver au pouvoir souverain : leur origine noble était à peu près incontestée ; la bravoure dont ils avaient fait preuve contre les chrétiens établis dans le Sous leur avaient concilié l'estime de leurs concitoyens et, quoique d'origine arabe, un long séjour au Maghreb les avait en quelque sorte nationalisés berbers.

Malgré tous ces titres et ceux qu'ils acquirent plus tard, les Saadiens ne purent modifier aisément la triste situation que leur avait léguée leurs prédécesseurs. Si les zaouïas eurent quelque peine à contester aux Saadiens la légitimité de leur pouvoir politique, elles revendiquèrent énergiquement pour elles l'autorité spirituelle ; elles luttèrent dans ce but sans trêve ni relâche, souvent par la parole, mais souvent aussi par les armes. C'est le récit de cette lutte qui rend

particulièrement intéressant l'œuvre de Eloufrâni. Comme tous les annalistes musulmans, il ne s'explique point catégoriquement sur cette importante question. Mais s'il tait son appréciation personnelle, il donne aux lecteurs un moyen topique de connaître ce qu'il faut en penser, en publiant in extenso *la correspondance échangée entre les souverains de la famille saadienne et les chefs des principales zaouïas de leur époque. En dépit des réserves, des sous-entendus et de cette obscurité voulue dont les musulmans usent volontiers dans leur correspondance, il sera désormais inutile de chercher ailleurs que dans le* Nozhet-Elhâdi *les raisons de la situation précaire dans laquelle se trouve encore l'empereur actuel du Maroc, vis-à-vis de ses sujets.*

C'est toujours une tâche ingrate que de faire passer dans une langue européenne le texte entier d'un ouvrage écrit par un auteur musulman. Pas plus que ses coreligionnaires, Eloufrâni ne s'est préoccupé de tracer à l'avance le plan du livre qu'il voulait composer. Comme eux, il a marché à l'aventure, exprimant ses pensées, au fur et à mesure qu'elles se présentaient à son esprit, sans s'inquiéter si quelque désordre pouvait ainsi en résulter; tout au plus a-t-il essayé d'éviter les répétitions par trop inutiles et les hors-d'œuvre dont les écrivains arabes émaillent volontiers leurs récits. Cependant, pour permettre au lecteur de s'expliquer bien des choses, il a cité un grand nombre de documents qui fournissent des renseignements précieux, mais qui auraient beaucoup gagné à être l'objet de quelques explications de la part de l'auteur lui-même.

Parmi ces citations, il convient de signaler de nombreux fragments de poésies qui, si elles n'ont pas le mérite d'être toujours d'un art irréprochable, ont du moins cet avantage de présenter une esquisse assez exacte de l'état de la littérature arabe au Maroc pendant les premières années du

XVI *siècle de notre ère. Malheureusement les copistes maghrebins modernes sont si peu instruits qu'ils ont parfois outrageusement défiguré ces textes au point d'en rendre l'intelligence douteuse. Je n'ai pas cru devoir relever toutes ces variantes qui, somme toute, sont sans grande importance dans un ouvrage historique, s'il est permis d'employer ce titre en parlant de ce simple échafaudage de matériaux.*

Il m'a été impossible de me procurer des renseignements précis sur la biographie de Eloufrâni. Tout ce qu'il dit de lui dans le cours de son ouvrage montre qu'il vivait sûrement sous le règne de Maulay Ismaïl (1672-1727) *; mais vivait-il encore alors que régnait Maulay Abdallah* (1729-1757) *comme pourrait le laisser croire l'exemplaire du ms. dont s'est servi Fr. José de Santo Antonio Moura, cela est assez problématique, car il ne fait pas mention de la prise d'Oran par les Espagnols en* 1732. *Il est également vraisemblable que Eloufrâni a occupé une situation officielle à la cour du sultan ; les documents qu'il dit avoir vus et consultés et qui souvent étaient écrits de la main même du souverain, le laisseraient à penser. Cela d'ailleurs expliquerait aussi la disgrâce dont il fut l'objet et à laquelle il fait allusion à la fin de son ouvrage.*

Quoi qu'il en soit de l'auteur, son ouvrage a été justement regardé comme l'une des sources intéressantes de l'histoire du Maroc. Dans les Memorias da Academia real das sciencias da Lisboa, Tomo X (1824), *Moura cite le* Nozhet-Elhâdi *d'après un manuscrit qui aurait contenu le règne de Maulay Abdallah ; mais il ajoute que cette dernière partie lui paraît avoir été ajoutée par un autre auteur. C'est dans cet ouvrage qu'il a puisé la notice qu'il donne sur les Saadiens* (loc. cit., §. VI), *notice très sommaire dans laquelle se trouve pourtant une partie du récit donné par Eloufrâni sur la bataille d'Alcazar. Gräberg de Hemsö s'est également servi du* Nozhet-Elhâdi, *dans son* Specchio geographico e statistico dell' im-

pero di Marocco, Genova 1834, *mais il n'en a guère extrait que la liste généalogique des princes Saadiens. La* Revue africaine *a publié, sous la signature de de Slane, la traduction du récit de l'expédition au Soudan de Maulay Ahmed Elmansour et plus tard, sous le nom du général Dastugue, la traduction du récit de la bataille d'Alcazar. Enfin, le* Bulletin trimestriel de géographie et d'archéologie d'Oran *contenait, dans son numéro d'octobre-décembre* 1887, *une nouvelle traduction par M. Mohammed ben Rahhal de la partie qu'avait déjà donnée de Slane.*

Quand j'ai édité le texte du Nozhet-Elhâdi *je n'avais à ma disposition que les trois manuscrits que je désignerai par les lettres A, B, C.*

Le ms. A que j'ai acheté à Tlemcen est de beaucoup le meilleur de ceux que j'ai consultés ; il a été copié par un certain Obeïd Esselâm ben Mohammed ben Obeïd Esselâm qui le destinait à sa bibliothèque personnelle. Il a été achevé le 19 *de djomada Ier de l'année* 1293.

Il est écrit avec beaucoup de soin, dans une bonne écriture maghrebine courante et comprend 215 *ff. de* 19 *lignes à la page ; chaque page est ornée d'un triple encadrement formé de deux filets rouges et un filet bleu dont les dimensions sont de* 0m,14 *sur* 0m,095.

Le ms. B qui a été obligeamment mis à ma disposition par le cadi actuel de Tlemcen, Si Choaïb, est moins complet et moins soigné. Il renferme surtout pour les vers, des variantes assez considérables, mais pour la prose, sauf quelques petites interpolations et une assez grande lacune, il concorde assez bien avec le ms. A. Selon toutes vraisemblances, le ms. B a servi de type aux autres mss. dont j'ai eu connaissance.

Le ms. C appartient à la Bibliothèque-Musée d'Alger et ne m'a pour ainsi dire pas servi ; il a été copié par un thaleb ignorant qui n'a pas compris un mot du texte qu'il copiait et

qui, sachant sûrement que sa copie était destinée à des chrétiens, a cru devoir n'en soigner que l'apparence extérieure.

La Bibliothèque nationale possède également deux mss. du Nozhet-Elhâdi, *mais tous deux appartiennent à la famille du ms. C et n'ont pu, par conséquent, m'être d'un grand secours. Je n'en ai du reste eu connaissance que lorsque l'impression du texte était presque entièrement achevée et, examen fait, j'ai pu m'assurer que je n'avais rien perdu à en ignorer l'existence.*

Avant de clore cette brève introduction, il me reste à adresser l'expression de ma vive gratitude et tous mes remerciements à M. Jules Gantin, élève diplômé de notre École, qui, avec tout le soin qu'il apporte à ses divers travaux, a bien voulu se charger de faire l'index qui accompagne ce volume.

O. Houdas.

NOZHET-ELHÂDI

HISTOIRE

DE LA DYNASTIE SAADIENNE AU MAROC

(1511-1670)

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux.

Voici en quels termes s'exprime l'auteur de ce livre, l'humble adorateur de son Dieu, Mohammed Esseghir ben Elhadj Mohammed ben Abdallah, originaire des Oufrân[1] et habitant la ville de Maroc. (Puisse Dieu panser ses blessures et calmer ses angoisses !)

DOXOLOGIE

Louange à Dieu dont l'empire plane au-dessus de la chronologie des siècles ; Il est le seul souverain de tout l'univers dont le nom mérite d'être sanctifié, et comment en serait-il autrement, alors que tout ce qui est Lui appartient ; Il est l'Éternel dont la puissance ne sera jamais détruite, ni altérée ;

1. La petite tribu des Oufrân ou Ifrân est de race chelha ; elle est installée dans la partie supérieure du bassin de l'Ouâd Imi Ougadir, affluent de la rive droite de l'Ouâd Draâ. Cf. Vicomte Ch. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, Paris, 1888, p. 316.

le Prévoyant qui ne néglige rien de ce qu'Il a créé, hommes ou choses. C'est Lui qui a parlé et qui a dit ces paroles de vérité : « Et cette autorité nous la répartirons à tour de rôle parmi les hommes[1]. » En effet, les astres de la royauté tantôt se lèvent à l'orient et tantôt disparaissent à l'occident dans le firmament des dynasties. Dieu est aussi le Survivant, car Il a décrété que toutes les créatures périraient, et Il a imprimé sur leur front le stigmate du trépas ; Il les conduit tous à la tombe, leur dernière demeure, aussi aisément qu'on conduit un chameau muselé. Ni le *Mokhtasar* d'Essaad[2], ni le *Motawwel* ne seraient d'aucun secours pour trouver des figures de rhétorique dignes de ses mérites.

Rendons grâces à Dieu de ce qu'il a rendu dociles entre nos mains les plumes qui plongent dans l'océan ténébreux des écritoires pour en retirer les perles du discours et nous a permis ainsi de nous emparer des mamelles de la science, et d'y puiser son lait à grands flots. La noblesse de la science nous donne toutes les satisfactions que les autres noblesses permettent d'espérer.

Que la bénédiction et le salut soit sur notre seigneur, notre prophète et maître Mohammed, lui par qui Dieu a délivré son peuple du péché et de l'idolâtrie et en qui il a réuni toutes les qualités que, sans un miracle, la main divine n'aurait jamais accumulées dans une même masse de chairs et de muscles. Élu parmi les fils de Hachem, il nous a fait respirer les parfums des antiques traditions, et Dieu lui a confié sa mission au moment où le règne de l'infidélité ne faisait que croître en puissance. Il a renversé les trônes de

1. *Coran*, Sourate III, verset 134.

2. Saad-eddin Mesaoud ben Omar Ettaftâzâni, mort en 792 (1390) a composé sur le *Telkhis el miftah* de Djelâl-eddin Mahmoud b. Abderrahman Elqazouïni deux commentaires qui sont devenus classiques : le premier, le *Motawwel* fut terminé en avril 1347 ; le second, le *Mokhtasar*, abrégé du premier, en janvier 1355.

l'erreur en disant : « Si vous êtes des vents, voici venir la tempête. » Il a alors détruit jusqu'aux traces de l'infidélité. p. ٢ Qui donc serait capable de faire renaître maintenant des traces effacées ! Seul, il a été agréé dans sa famille et parmi ses compagnons que Dieu a élevés comme des astres dans le ciel de notre religion, et auxquels il a donné les cohortes victorieuses en nombre incommensurable, en même temps qu'il leur départissait ses faveurs avec prodigalité.

INTRODUCTION

L'histoire, qui est une des sciences les plus nobles, a sa place marquée dans le cycle des études orthodoxes. Les meilleurs esprits n'ont jamais cessé de consacrer leurs instants les plus précieux à recueillir des faits et à en étudier les divers aspects, estimant que les événements historiques sont parmi les choses les plus illustres à enregistrer et à mettre en relief. Jamais ils n'ont admis comme principe que les récits historiques dussent être relégués au second plan, et il est certain, en effet, que l'étude des faits remarquables est une source de joie pour les imaginations ardentes.

Quant à moi, du jour où j'ai ceint mon bras de l'amulette du discernement et où j'ai placé à mon poignet le bracelet de l'étude, je n'ai pas cessé un seul instant de porter mon attention sur les récits concernant la dynastie saadienne, me demandant si quelqu'un en avait déjà aspiré les senteurs de rose. Voyant que je n'obtenais qu'une réponse négative, j'en conclus avec certitude que la dureté des temps avait effacé les traces de cette science et je saisis aussitôt l'occasion qui s'offrait à moi, de sertir un chaton utile dans l'anneau du passé. Je savais d'ailleurs que si je menais à bien mon entreprise et si je servais sur la table de l'histoire des mets

appétissants, un glorieux succès couronnerait mon œuvre et, dans le cas contraire, que je stimulerais le zèle de quelque autre, et lui viendrais en aide dans un semblable dessein. De toute manière donc, l'opération était fructueuse, car les efforts de l'âme surnagent toujours dans l'océan du bien.

Tout d'abord j'avais songé à réunir sur la dynastie des Beni Ouattâs [1], et sur la fin de la dynastie des Beni Merin [2], des matériaux de façon à faire une suite au *Raudh Elqarthâs* [3] et au *Raudhet Ennesrin* [4], mais bientôt je m'aperçus que mes contemporains prenaient un intérêt plus vif à la dynastie saadienne, et qu'en me bornant à ce sujet, l'histoire de mon pays ne serait pas écourtée.

Cette œuvre dont les récits sont beaux, sincères et nullement fictifs, je lui ai donné le titre de : *Nozhet elhâdi biakhbâr molouk elqarn elhâdi* (*La récréation du chamelier ou histoire des princes du* XI[e] *siècle*). La dynastie saadienne a bien commencé en la seizième année du X[e] siècle (916), mais elle n'a eu d'éclat et n'a étendu sa domination que vers la fin du X[e] siècle, et au commencement du XI[e], aussi l'ai-je placée sous la rubrique du XI[e] siècle, par ce motif qu'une chose voisine d'une autre est susceptible de lui être assimilée.

Pour la composition de cet ouvrage, je me suis servi d'un

1. La dynastie des Beni Ouattâs qui n'était qu'une branche de la famille des Mérinides régna de 875 (1470) à 957 (1550). Dans sa *Description et histoire du Maroc*, M. Léon Godard désigne ces princes sous le nom de Beni-Oatès.

2. Sur les Beni Merin ou Mérinides qui régnèrent sur le Maroc de 668 (1269) à 875 (1470), voy. de Slane, dans sa traduction de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun, Alger, 1852, t. IV.

3. Le *Raudh Elqarthâs* est une histoire du Maroc qui s'arrête en l'année 727 (1326). Il a été traduit en latin par de Tornberg et en français par A. Beaumier, Paris, MDCCCLX.

4. Le *Raudhet Ennesrin fi molouk Beni Merin* ne donne qu'un récit très abrégé de l'histoire des Mérinides. L'auteur de cet opuscule, Ismaïl ben Aboulheddjâdj Youcef, surnommé Ibn Elahmer, a composé divers ouvrages, entre autres un commentaire du Borda et une histoire des Almohades ; il mourut en 807 (1404). Sur cet auteur cf. *Djedzouet eliqtibâs* fol. 45 v° et *Dorret elhidjâl*, fol. 61 r° mss. de la bibliothèque universitaire d'Alger.

certain nombre de livres qui, par leur éclat, font pâlir les fleurs des plus beaux parterres ; j'en donnerai plus loin les titres et dresserai des gradins à pente douce à quiconque en voudra gravir les sommets. Ceux qui jetteront les yeux sur ce volume, voudront bien montrer quelque indulgence pour sa trame et n'en point trop éplucher les expressions. Ils ne seront point, je l'espère, de ces gens qui dirigent leur langue avec les rênes de l'envie, ni de ceux qui transpercent des pointes de leurs lances la couche de leurs concitoyens. p. ٣
Toutefois, vouloir échapper à la critique est chose absolument impossible et l'honneur des hommes de bien sera toujours déchiré par les langues des méchants. Dieu, en nous absorbant dans son être, nous délivrera des épigrammes et des médisances, et nous mettra au nombre de ceux qui estiment que tous les discours des hommes sont des manières d'éloges.

Ceci dit, il est temps de se mettre à l'œuvre pour accomplir notre tâche ; puisse Dieu, par sa grâce et sa bonté, nous aider à la mener à bonne fin.

CHAPITRE PREMIER

DE LA NOBLE GÉNÉALOGIE DES SAADIENS ET DES OPINIONS CONTRADICTOIRES AUXQUELLES ELLE A DONNÉ LIEU.

Voici l'arbre généalogique de ces princes, tel qu'il a été donné par plus d'un historien et reproduit par un nombre incalculable de professeurs renommés :

Mohammed Elmahdi, fils de Mohammed elqâïm-biamrillah, fils de Abderrahman, fils de Ali, fils de Makhlouf, fils de Zìdân, fils de Ahmed, fils de Mohammed, fils de Aboulqasim, fils de Mohammed, fils de Elhasen, fils de Abdallah, fils de Mohammed, surnommé Abou Arfa, fils de Elhasen, fils de Abou Bekr, fils de Ali, fils de Elhasen, fils de Ahmed, fils de Ismaïl, fils de Qâsim, fils de Mohammed, surnommé Ennefs Ezzakia (l'âme pure), fils de Abdallah Elkâmil, fils de Elhasen le second, fils de Elhasen Essibt, fils du prince des croyants, Ali, fils de Abou Thaleb et de Fathima, fille du Prophète.

Dans son ouvrage intitulé : *Elmonteqa elmaqsour 'ala maatsir khilafet essolthân Abi'l'abbâs Elmansour,* le maître, le pontife, le très docte Aboulabbâs Ahmed ben Elqâdhì [1] rapporte que la noble généalogie indiquée ci-dessus lui a été communiquée par Aboulabbâs Ahmed ben Yahia Elhouzâlì,

1. Ahmed b. Mohammed b. Moh^{d}. b. Moh^{d}. b. Elâfia, surnommé Ibn Elqâdhî vivait sous le règne de Maulay Aboulabbâs Ahmed Elmansour. Il a composé un certain nombre d'ouvrages biographiques et historiques qui seront souvent cités dans le cours de cette histoire. La bibliothèque universitaire d'Alger possède de cet auteur deux manuscrits : 1° le *Djedzouet eliqtibâs fimen halla min elaalâm medinet Fâs* ; 2° le *Dorret elhidjâl fi asma erridjâl* qui sont tous deux des dictionnaires biographiques.

caïd des caïds de l'héritier présomptif d'Elmansour, Maulay Abou Abdallah Mohammed Elmamoun.

« Même liste, ajoute Ibn Elqâdhî, m'a été fournie par mon professeur Aboulabbâs Ahmed ben Ali Elmandjour ; un autre de mes professeurs, Abou Râched Yaqoub ben Yahia Elyedrî m'a assuré avoir vu cette même généalogie écrite de la main de Abou Abdallah Mohammed ben Ghâleb ben Hachchâr et cette copie portait les pronostics du cadi Abou Abdallah ben Allâl. Moi-même j'ai vu cette généalogie ainsi p. ٤ établie de la main d'un certain chérif saadien. Je soupçonne toutefois qu'elle présente une lacune entre Qâsim et Mohammed Ennefs Ezzakia. En effet, il n'y a pas eu d'enfant d'Ennefs Ezzakia ayant porté le nom de Qâsim ; le seul Qâsim de la descendance de ce prince était fils de Elhasen, fils de Mohammed, fils de Abdallah Elachter, fils de Mohammed Ennefs Ezzakia, fils de Abdallah Elkamil. Y a-t-il eu là inadvertance du copiste ou ignorance de sa part sur le véritable état de la question ? Dieu seul le sait. »

Le doute émis par Ibn Elqâdhî est fondé ; on ne connait, en effet, aucun fils de Mohammed Ennefs Ezzakia ayant porté le nom de Elqâsim et ce nom ne figure pas dans la descendance directe de ce prince, ni dans la *Djemhara* [1] de Abou Abdallah Elmosaab Ezzobeïri, ni dans celle de Ibn Hazm [2], ni enfin dans aucun autre des ouvrages des généalogistes érudits.

Le point faible que signale le cheikh Elmasnaouî dans la généalogie des Saadiens c'est que ces princes sont en réalité issus de Abdallah Elachter, fils de Mohammed Ennefs Ezzakia. En effet, que Ennefs Ezzakia ait eu cinq fils : Abdallah

1. Il s'agit d'un traité de généalogie qui aurait été écrit par le célèbre généalogiste de la tribu des Qoreïch, Abou Abdallah Elmosaab Ezzobeïri, né à Médine en 156 (773), mort en 236 (850).

2. Abou Mohammed Ali ben Hazm, mort en 456 (1064) est l'auteur d'un traité de généalogie très estimé et qui a pour titre : *Djemharet elansâb*.

Elachter, Ali, Elhoseïn, Etthaher et Ibrahim, ainsi que le rapporte Mosaab ou six suivant l'opinion d'Ibn Hazm qui ajoute à cette liste Ahmed et qui remplace Elhoseïn par Elhasen, il n'en est pas moins vrai, comme le fait remarquer le chérif Elmekki Essamarqandì dans son traité intitulé : *Tohfet Etthâleb*, que sa descendance ne se perpétua que par Abdallah Elachter qui périt à Kaboul, dans le pays du Sind. Or, Elachter n'eut qu'un seul fils, Mohammed, qui naquit à Kaboul, et il est certain que ce Mohammed n'eut qu'un fils, Elhasen, surnommé Ela'ouer (le borgne) qui fut le plus remarquable des fils de Hâchem et qui fut tué sous le règne de l'Abbasside Elmoatezz[1]. Cet Elhasen eut quatre fils : Abou Djaafar Mohammed et Abou Abdallah Elhoseïn dont la postérité s'éteignit durant le VIe siècle, Abou Mohammed Abdallah, sur les enfants duquel les opinions sont si contradictoires qu'il faut user de la plus grande réserve pour établir une généalogie remontant jusqu'à lui et enfin Qâsim. Trois des fils de Elhasen ont laissé une postérité.

Après avoir transcrit ces paroles, le cheikh Elmasnaouî ajoute : « Il ressort de tout ceci que le Qâsim qui, dans le tableau généalogique, suit immédiatement Mohammed Ennefs Ezzakia n'était point le fils de ce dernier, mais bien celui de Elhasen Ela'ouer, fils de Mohammed Elkaboulì, fils de Abdallah Elachter, fils de Mohammed Elmahdi, c'est-à-dire Ennefs Ezzakia. Il y a donc une lacune de trois ancêtres entre Elqâsim et Mohammed Ennefs Ezzakia. Dieu sait ce qu'il en est. »

Quant à l'idée émise par l'auteur du *Monteqa*[2] que Mohammed Elqâïm serait le descendant direct de Abderrahman, c'est une opinion qui se rencontre effectivement dans un ouvrage, mais elle n'est point exacte, car Elqâïm était le fils de

1. Successeur de Mostaïn-billah ; il ne régna que deux ans 252-254 (866-868).
2. Ibn Elqâdhi, v. ci-dessus, p. 7, note 1.

Mohammed, fils de Abderrahman. L'auteur a donc omis Mohammed, fils de Abderrahman.

A ce sujet j'ai lu une lettre autographe adressée par le critique, le pontife, Abou Abdallah Mohammed ben Elqâsim p ٥ Elqassâr au sultan Aboulabbâs Elmansour. Cette lettre était ainsi conçue : « Le salut de Dieu, sa miséricorde et ses bénédictions soient sur notre maître Elmansour. Que Dieu lui accorde son puissant secours et perpétue la dignité de calife dans sa personne et dans celle de sa postérité jusqu'au jour de la Résurrection. Votre esclave, Elqassâr (que Dieu augmente la faveur dont il jouit auprès de vous !) qui baise votre tapis, a appris que dans votre illustre et magnifique généalogie il y avait trois Mohammed[1]. Remplacez donc le duel par le pluriel et le nombre de trois se trouvera ainsi naturellement indiqué, car, s'il y en avait eu davantage on en aurait fixé le chiffre d'une manière précise. Il faut donc dire ainsi : Ahmed, Mohammed au pluriel[2], Abderrahman. Votre humble esclave ajoute :

« Abou Daoud, Elhakem ensuite, ont donné la tradition exacte au sujet du Rénovateur[3]. Sache donc
« qu'il viendra au commencement d'un siècle et qu'il sera un des descendants du Prophète : telle est la prescription du hadits, le reste est vain.

« Vous n'avez donc pas vu d'autre rénovateur de la religion que notre pontife Elmansour. L'infidélité s'est arrêtée
« devant ses escadrons, tandis que son feu faisait revivre les sciences, leurs adeptes et leur production littéraire.

« Chaque jour sa générosité se répand sur le noble, le captif, le jurisconsulte et le faible.

1. C'est-à-dire que Mohammed Elqâïm-biamrillah serait non le fils de Abderrahman, mais celui de Mohammed, fils de Abderrahman et qu'il devrait y avoir dans cette généalogie trois Mohammed de suite.

2. Ces mots « au pluriel » sont indiqués dans le texte par l'abréviation habituelle ج ; par ce moyen on évite d'écrire plusieurs fois de suite un même nom et surtout de laisser croire que cette répétition pourrait être due à une négligence du copiste.

3. Ou mahdi.

« Quant aux mosquées, elles sont comme des jardins du paradis, grâce à leurs embellissements à leurs enseignements constants.

« Que Notre Seigneur nous conserve Elmansour pour faire revivre la religion avec vigueur et dans une gloire immuable.

« Si je savais, sire, que quelqu'un vous aimât plus que je ıe vous aime, je cesserais de me considérer comme apparenant à la communauté des musulmans. »

Par ces mots « remplacez donc le duel, etc. », Elqassâr 'oulait marquer que quand on énonce cette généalogie on loit dire : Ahmed Elmansour, fils des Mohammed, en mettant e mot au pluriel, car le plus petit nombre marqué par le luriel est trois. Lorsque l'on écrit, on trace les mots : hmed, Mohammed et à la suite de ce dernier on place un *jim*[1] abréviation qui marque le nombre trois[2]. Toutes ces ndications ont pour objet d'éviter les erreurs de copie.

C'est par suite d'une erreur de ce genre qu'on a omis le om de Mohammed, fils d'Abou Arfa. En effet, la postérité e Ennefs Ezzakia s'est perpétuée à Yanbo Ennakhil[3] jusqu'au eyyid[4] Elqâsim et au seyyid Abdallah, tous deux fils de ohammed, fils d'Abou Arfa ; c'est du moins ce que rapporte e cheikh, le généalogiste, Abou Abdallah Elazourqânî dans on livre intitulé : *Eddauhat*.

Les princes saadiens assurent que le premier de leurs ncêtres qui pénétra dans le Maghreb vint de Yanbo ; ils

1. Ce djim est le nom de la lettre qui commence en arabe le mot qui signifie pluiel ; elle s'écrit souvent seule pour marquer l'abréviation du mot جمع. (*pluriel*).

2. Le duel existant en arabe, le plus petit nombre marqué par le pluriel est, en ffet, trois.

3. Petite ville située dans l'intérieur des terres, à une journée de marche du port e Yanbo, dans la mer Rouge.

4. Le titre de Seyyid est donné en Arabie aux descendants du Prophète ; partout illeurs on se sert du mot *chérif* avec la même valeur.

ajoutent qu'ils sont les cousins des princes chérifs établis à
p. ٦ Sidjilmassa et que le seyyid Elhasen, fils de Qâsim, qui le premier des membres de cette famille, ainsi qu'on le verra plus loin, entra dans la ville de Sidjilmassa, était le fils de l'oncle paternel de Zìdân, fils de Ahmed, fils de Mohammed. Ce Zìdân père de Qâsim, père de Elhasen Eddakhil[1] fut le premier de sa famille qui pénétra dans le Drâa[2].

C'est à cause de cela que l'auteur du *Monteqa* dit : « Personne ne conteste la noble origine de ces princes et dans tout le Maghreb il n'existe pas de noblesse plus authentique que la leur, puisqu'ils tirent leur origine des chérifs de Yanbo. L'histoire de leur venue de Yanbo dans le Draâ, amenés par les habitants de cette dernière contrée, est exactement la même que celle de leurs cousins qui furent, à une époque antérieure, appelés par les gens de Sidjilmassa. Ce fait étant bien connu de tous les historiens, nous n'en parlerons pas plus longuement. »

Dans ce dernier passage Ibn Elqâdhì fait allusion à l'histoire suivante que racontent les Saadiens : Les habitants du Draâ ne pouvaient arriver à récolter leurs dattes qui, sous l'influence de divers fléaux, tombaient avant maturité. Si, leur dit-on, vous ameniez un chérif dans votre pays ainsi que l'on fait les gens de Sidjilmassa, vos dattes mûriraient aussi bien que les leurs. C'est alors que les habitants du Draâ amenèrent de Yanbo le seyyid Zìdân ben Ahmed et, depuis cette époque, leurs dattes arrivèrent à maturité.

Certaines personnes, il est vrai, n'acceptent point cette tradition que nous reproduisons ici d'après l'imam, l'érudit, l'argument fait homme, Aboulabbâs Ahmed Elmaqqari

1. Ce surnom de Eddakhil se donne souvent à un personnage important qui, le premier de sa famille, a pénétré dans une contrée et s'y est établi.

2. La province du Draâ est la plus méridionale du Maroc ; elle tire son nom de l'Ouad Draâ dont elle occupe une grande partie du bassin.

Ettlemsânî[1] ; mais plus d'un savant de la dynastie des Saadiens s'est prononcé catégoriquement en faveur de l'authenticité de leur généalogie et a déclaré qu'elle était à l'abri de toute critique. Tel a été aussi l'avis d'un certain nombre de maîtres qui doivent nous servir de modèles, par exemple, l'imam Elmandjour, Abou Youcef Yaqoub Elyedrî, l'imam Aboulabbâs Ahmed ben Qâsim Essouma'î et le cheikh Aboulabbâs Sidi Ahmed Baba Essoudânî[2].

Ibn Ardhoun dit également que cette généalogie est absolument notoire et qu'elle ne saurait être contestée. Peut-être, ajoute-t-il, l'affirmation formulée par Elmaqqari que les Saadiens appartiennent à la famille des Benou Saad et non à celle des Qoreïch ne doit-elle pas être considérée comme authentique. Cet auteur, en effet, déclare dans le *Nefh Etthib*[3] que les Saadiens sont chérifs, or, cet ouvrage est un des derniers qu'il ait composés puisqu'il l'a écrit en Syrie.

Dans les *Naouâzil*[4] du grand-cadi Abou Mahdi Aïssa ben Abderrahman Essedjtânî on trouve la réponse suivante faite à l'une des questions que lui avait adressées par écrit le jurisconsulte, le pieux Abou Zeïd Abderrahman Ettlemsânî : « Il est incontestable que Maulay Abdallah réunit à la fois l'équité et la légitimité, car je tiens de certain personnage digne de foi et disciple du cheikh, le point de ralliement, le grand pôle, Aboulabbâs Sidi Ahmed ben Moussa Essemlâlî que celui-ci a dit : « Maulay Abdallah est la perle des chérifs, ce n'est pas

1. Le célèbre auteur du *Nefh Etthib* naquit à Tlemcen vers 985 (1577) et mourut au Caire en 1041 (1632). Sa biographie a été donnée par M. G. Dugat dans le tome premier des *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, Leyde, 1855-61, pp. XXI et XXII.

2. On verra plus loin le récit de la captivité au Maroc de ce littérateur soudanien qui a composé un dictionnaire biographique sous le titre de *Tekmilet eddibâdj*.

3. Le *Nefh Etthib* est l'ouvrage capital de Elmaqqari ; c'est un tableau de l'Espagne arabe du VIIIe siècle au XVe siècle.

4. Le titre de *Naouâzil* est commun à un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence dans lesquels on discute les jugements rendus sur certains points difficiles.

un souverain, c'est un saint. » Pareil témoignage suffit amplement à démontrer la noblesse de Maulay Abdallah et sa haute équité. On retrouvera plus loin ce récit à sa véritable place et avec plus de détails qu'il n'en est donné ici.

L'histoire particulière de certain prince de cette dynastie, a été écrite par divers auteurs, entre autres par le jurisconsulte, le polygraphe, la *langue* du Maghreb, Abou Faris Abdelaziz ben Mohammed ben Ibrahim Elfichtâlî[1] qui a intitulé son ouvrage : *Menâhil essafa fî akhbâr elmolouk eccho-*
p. ٧ *rafa.* L'auteur du *Nefh Etthîb* dit qu'à sa connaissance, l'ouvrage comptait huit volumes. Le brillant secrétaire Abou Abdallah Mohammed ben Aïssa a également écrit sur ces princes un livre ayant pour titre : *Elmamdoud ou elmaqsour min sena essolthan Abilabbâs Elmansour.* Ce titre à lui seul, ajoute l'auteur du *Nefh Etthîb*, cause une douce émotion.

L'usage s'est répandu de donner à ces chérifs le nom de Saadiens, mais cette appellation ne leur était pas attribuée autrefois. Jamais, ni dans leurs diplômes, ni sur leurs sceaux, ni dans les protocoles de leurs dépêches, ces princes n'ont usé de cette dénomination. Bien plus, ils n'acceptaient pas qu'on s'en servît à leur égard et personne n'eût osé l'employer en leur présence. Cette dénomination était uniquement usitée par ceux qui, doutant de la noblesse de leur origine, s'inscrivaient en faux contre leur généalogie embrouillée et prétendaient que ces princes étaient issus des Benou Saad, fils de Bekr, fils de Haouâzin, tribu à laquelle appartenait Halima Essaadia[2], la nourrice du Prophète. Quant à la masse du peuple et aux lettrés vulgaires, ils s'imaginaient que le nom de Saadiens venait de ce que ces princes avaient rendu

1. On trouvera dans le cours de cet ouvrage de nombreux renseignements sur ce personnage qui fut l'un des secrétaires du sultan Aboulabbâs Ahmed Elmansour.

2. Halima fut la dernière nourrice du Prophète; avant elle le Prophète avait eu pour nourrice Tsowayba.

leurs sujets heureux [1], ou bien encore ils en donnaient d'autres raisons qui n'avaient aucune valeur.

Dans une lettre adressée par Maulay Mohammed Eccheikh Elasgher, fils de Maulay Zìdân, au prince Maulay Mohammed, fils de Maulay Eccherif Elhasanì Essidjilmâssî, j'ai relevé le passage suivant : « J'ai appris que tu déclares hautement dans les assemblées de citadins comme dans celles de bédouins, que notre famille est issue des Benou Saad, fils de Bekr, fils de Haouâzin, alors qu'il est prouvé surabondamment par bonnes mesures et poids pesants, qu'elle tire son origine des Benou Nizâr, fils de Maadd [2]. Nous sommes de Tedsi [3], un des qsours de l'Ouad Draâ ; c'est là que Dieu a fait naître notre souche et a fait fleurir et fructifier ses branches. Si ton dessein est de détacher de la noblesse le ceinturon de notre puissance, c'est là une ignominie qui te coûtera cher, et, si tu cherches à effacer notre nom des tablettes de la considération, tu émets là encore une prétention vaine qui ne fera renchérir, ni diminuer pour nous le prix des denrées de nos marchés. Je t'adresse un exemplaire du *Menâhil essafa fi akhbâr ecchorafa*, afin qu'en lisant ce livre, les princes de ta race y trouvent de quoi dissiper les confusions qui ont surgi dans leurs esprits. »

Voici maintenant comment Maulay Mohammed Eccherif répondit à ce paragraphe : « Vous nous reprochez d'avoir, à tort, déclaré que vous descendiez des Benou Saad, fils de Bekr, fils de Haouâzin, et d'avoir propagé cette opinion sous les tentes, dans les qsours et dans les villes. Par Dieu ! en agissant ainsi, nous n'avons pas entendu vous diffamer, vous méconnaître ou vous mettre au nombre de ceux qui n'ont

1. Le mot *saad* signifie *bonheur*.

2. C'est-à-dire de la famille même à laquelle appartenait le Prophète.

3. Tedsi ou Tidsi est un petit district composé de trois villages dans la vallée de l'Ouad Oulghas. Cf. Vicomte Ch. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, pp. 339 à 340.

ni relations, ni famille ; nous n'avons fait que nous appuyer, avec l'aide de Dieu, sur l'autorité des annalistes qui figurent
p. ٨ parmi les savants de Maroc, de Tlemcen, de Fez et de Miknaset Ezzitoun[1]. Or, après un examen attentif et de mûres réflexions, tous ces docteurs ont trouvé que votre famille ne pouvait être rattachée qu'aux Benou Saad, fils de Bekr. Inutile donc de se référer soit aux ouvrages d'un des Fichtâli, soit à ceux du seyyid Ahmed ben Elqâdhî Elmiknâsî ou d'Ibn Asker Eccherif Ecchefchâounî[2]. Nous avons reçu l'exemplaire du *Menâhil essafa,* mais nous n'y avons rien trouvé qui dénotât l'œuvre d'un historien habile et impartial, et d'ailleurs nous nous contentons, et pour le fond et pour la forme, de la déclaration du personnage digne de foi, Maulay Abdallah ben Ali ben Thâher. Toutefois, nous n'avons point entendu contester la noblesse de votre origine, ni vous enlever le haut prestige que Dieu vous a départi. » Ici se termine la partie de cette lettre qui a trait à notre sujet ; on la retrouvera du reste en entier, plus loin, à une place mieux appropriée que celle-ci.

Par ces mots, « déclaration d'un personnage digne de foi, Maulay Abdallah ben Ali ben Thâher », le prince faisait allusion à l'aventure suivante, que chacun sait et raconte : « Le sultan Aboulabbâs Elmansour était un jour assis en compagnie de l'austère et scrupuleux jurisconsulte, Abou Mohammed Maulay Abdallah ben Ali ben Thâher Elhasanî, un des seigneurs de Sidjilmassa. Devant eux se trouvait une table à laquelle ils mangeaient, et la scène se passait dans le

1. Méquinez est presque toujours désignée sous le nom de Miknaset Ezzitnou pour la distinguer des autres localités de même nom.

2. Il s'agit ici de Moh[d]. b. Ali b. Omar b. Hosaïn b. Misbah, surnommé Ibn Asker, l'auteur d'un dictionnaire biographique ayant pour titre : *Dauhet ennâchir limahâsin man kâna min elmaghrib min ahl elqarn elâchir*. Il était né à Hibth dans le district d'Alcazar Esseghir et mourut au commencement du xii[e] siècle de l'hégire (fin du xvi[e] siècle).

palais du sultan, dans la ville de Maroc. S'adressant à Abou Mohammed, le sultan lui dit : « Où sommes-nous réunis ? » (Il entendait par là demander à quel ancêtre commun leurs deux généalogies se confondaient). — « A cette table, répondit Abou Mohammed, ou suivant un autre récit, dans cette salle. » A ces mots, le sultan fut saisi d'une violente colère, mais il la dissimula, et ce ne fut que plus tard qu'il se vengea en employant un stratagème à l'aide duquel il fit goûter à Abou Mohammed, la coupe de la mort.

Depuis ce jour, Elmansour invita souvent Abou Mohammed. Malgré un froid très vif, dont les rigueurs ne discontinuaient point, le sultan, durant ces entrevues, recevait son convive assis sur le pavé, qui était de marbre, mais il avait eu la précaution de disposer dans ses chausses un feutre de laine de façon à n'être point incommodé par le froid. Abou Mohammed voyant le sultan assis comme lui sur le sol, s'armait de courage et n'osait point se lever de sa place tant que le sultan restait à discuter avec lui certaines questions scientifiques. Grâce à ce manège qui se renouvela à de nombreuses reprises, Abou Mohammed fut atteint d'un refroidissement d'entrailles ; il se plaignit longtemps des douleurs qu'il ressentait et qui enfin déterminèrent sa mort.

La réponse faite par Abou Mohammed appartient à la catégorie que les rhéteurs désignent sous le nom de *teleqqi elmokhâtheb bighayri ma yetereqqeb* (accueillir son interlocuteur par tout autre chose que ce qu'il attend), ainsi que cela est expliqué dans tous les traités de rhétorique.

Quant au sultan, il n'avait posé sa question que parce que les Saadiens de Sidjilmassa assuraient qu'à aucune époque il n'y avait eu communauté d'ancêtre entre eux et les Saadiens. Dieu sait si cela est exact.

Toutefois, plusieurs de mes professeurs m'ont assuré que le cheikh Ibn Thâher était revenu plus tard sur cette dénéga-

tion lorsque le sultan Aboulabbâs Elmansour lui eut montré une charte signée de l'imam Ibn Arfa[1] et de son professeur
p. ٩ Abdesselâm, charte qui confirmait sa généalogie. Cette circonstance calma les scrupules de Ibn Thâher sur ce point, et dans la suite, il affirma l'authenticité de cette généalogie, malmenant tous ceux qui la révoquaient en doute : or l'autorité et la loyauté de Ibn Thâher sont bien connues.

Enfin, l'imam, le très docte mufti de la ville de Maroc, Abou Malek Abdelouâhed ben Ahmed Eccherif Elhasanî Elfilalî, un des cousins de Ibn Thâher s'est également prononcé dans le même sens que son cousin. Ce mufti qui a composé des odes dans lesquelles il a célébré la noblesse de Elmansour était d'ailleurs un homme instruit, religieux et très scrupuleux dans ses écrits et dans ses discours.

Pour ce qui est de l'opinion relatée ci-dessus que l'ancêtre des Saadiens serait venue de Yanbo, voici ce qu'en dit Ibn Elqâdhî dans le *Dorret essolouk*[2] : « Leur ancêtre était venu de Yanbo et les premiers princes de cette famille s'établirent dans le Draâ où ils demeurèrent. Cet événement eut lieu au commencement du VIIIe siècle ; c'est à cette même époque, ainsi qu'on le verra plus loin, que l'ancêtre des chérifs filalis arriva à Sidjilmassa. »

Voici, en partie du moins, ce qui se rapporte à la généalogie des Saadiens. J'ai passé sous silence certaines critiques qu'il m'a paru plus convenable d'écarter de cet ouvrage, car il est du devoir de l'historien de ne point s'appesantir sur les choses malséantes, et de ne point entacher l'honneur des gens. C'est à Dieu qu'il faut demander la faveur de nous couvrir de son égide dans ce monde ou dans l'autre.

1. Jurisconsulte de Tunis ; il est surtout connu par les définitions rigoureuses qu'il a données des divers contrats qu'autorise la loi musulmane.

2. Le titre complet de cet ouvrage est, *Dorret essolouk fîman haoua elmolk min elmolouk*.

CHAPITRE II

DE LA FAÇON DONT LES SAADIENS ARRIVÈRENT AU POUVOIR ET DES MOTIFS QUI LES FIRENT S'EMBARQUER DANS CETTE ENTREPRISE.

« Les ancêtres des Saadiens, dit l'auteur du *Dorret essolouk* ne cessèrent de résider dans le Draâ jusqu'au jour où naquit parmi eux Abou Abdallah Elqâïm-biamrillah. Ce prince élevé dans la chasteté et la piété, entreprit le pèlerinage au Temple sacré et fut un de ceux dont Dieu exauce les prières. Dans son voyage aux deux villes nobles et saintes[1], il eut occasion de voir un grand nombre de savants célèbres et de grands personnages religieux.

« Je tiens d'un personnage éminent qu'étant dans la noble cité de Médine, le prince eut une entrevue avec un saint homme qui lui prédit l'avenir qui l'attendait lui et ses deux fils et cela à l'occasion d'un songe dans lequel le prince avait vu deux lions sortir de son nombril et la foule les suivre jusqu'au moment où ils étaient entrés dans une tour. Quant au prince, il s'était vu arrêté à la porte de la tour. Le saint homme expliqua ce songe en disant que ces deux fils auraient une situation considérable et qu'ils règneraient sur les peuples. p. ١٠

« A son retour dans le Maghreb, Abou Abdallah, poursuivi par cette idée, répétait dans toutes les assemblées que ses deux fils règneraient sur le Maghreb où ils joueraient un rôle considérable. Nul ne contestait cette assertion tant était grande la confiance qu'on ajoutait aux paroles du saint homme et à son interprétation du songe. Le prince ne cessa

1. La Mecque et Médine.

de tenir ces propos jusqu'en l'année 915 (1509-1510) époque à laquelle il fit acte de prétendant au pouvoir. »

L'idée contenue dans ce songe se trouve répétée dans la légende suivante que chacun raconte : Les deux fils d'Abou Abdallah Elqâïm qui se nommaient Aboulabbâs Ahmed Elaaredj et Mohammed Elmahdi étaient, tout jeunes encore, occupés à lire le Coran dans une école lorsqu'un coq entra, sauta successivement sur la tête de chacun d'eux et se mit à chanter. Le maître d'école expliqua le fait en disant qu'une haute situation attendait ces deux enfants et l'événement justifia sa prévision.

Le commentateur du *Zahret ecchemarikh*[1] donne au mouvement provoqué par Abou Abdallah Elqâïm les causes suivantes : « Les populations du Sous étaient pressées de tous côtés par les ennemis infidèles qui occupaient un grand nombre de points de leur territoire. Et tandis que les chrétiens obscurcissaient l'espace par leur multitude et affermissaient leur puissance, les musulmans demeuraient dans la plus grande confusion, faute d'avoir un chef qui les groupât autour de lui et ralliât ainsi les forces de l'Islam.

« L'autorité des Benou Ouattâs sur la contrée du Sous s'était, en effet, fort amoindrie ; elle était encore reconnue dans les villes du Maghreb, mais dans le Sous elle était purement nominale. En outre, à ce moment, les Benou Ouattâs étaient absorbés par leur lutte contre les infidèles dans les places fortes d'Asila[2], de Larache, de Tanger, de Badis et autres villes ou ports de mer.

« Lorsque les gens du Sous se virent menacés des plus grands malheurs par les entreprises des chrétiens qui convoitaient leur pays, ils s'adressèrent à leur patron, le saint

1. Je n'ai trouvé aucun renseignement sur cet ouvrage historique ; le seul ouvrage de ce nom que je connaisse est celui du cheikh Bou Ras, historien, mort en 1823.
2. Arzille.

personnage Abou Abdallah Mohammed ben Mobârek: ils lui exposèrent la triste situation que leur faisaient, d'une part, la dispersion de leurs forces et la division qui régnait parmi eux et, d'autre part, l'ardeur de l'ennemi dont les attaques étaient incessantes. Ils proposèrent ensuite au saint homme de se grouper autour de lui et de lui prêter serment d'obéissance, lui donnant ainsi l'autorité nécessaire pour gouverner les tribus et les conduire au combat contre l'ennemi.

« Abou Abdallah refusa énergiquement d'accepter cette proposition : « Il y a, dit-il, à Tagmadart[1], dans le Draâ, « un chérif qui assure que ses deux fils sont appelés à un grand « avenir. Adressez-vous à ce personnage et prêtez-lui serment « d'obéissance: cela sera plus digne et plus utile à vos des- « seins. » Les gens du Sous envoyèrent alors une députation au chérif qui se rendit auprès d'eux et y joua le rôle que le sort lui réservait. »

Voici maintenant ce que j'ai lu écrit de la main du jurisconsulte, le docte, l'érudit, l'historien Abou Zeïd Sidi Abderrahman, fils du grand cheikh Abou Mohammed Sidi Abdelqâder Elfâsi : « Mon père nous a raconté tenir de Sidi Ahmed, fils de Sidi Ali Essousì Elbousaïdì, que l'avènement de la dynas- p. ١١
tie des chérifs dans le Sous fut déterminé par les faits suivants : un certain seyyid, Sidi Barakât, s'étant entremis pour le rachat de quelques prisonniers voulut entrer en pourparlers avec les chrétiens et convenir avec eux qu'on ne ferait plus de prisonniers; comme il traitait cette question, ceux-ci lui répondirent : « Nous verrons cela quand vous aurez un « chef, car actuellement vous ne relevez plus d'aucun gou- « nement constitué. »

« Quelque temps après cela, des habitants du Sous étant allés dans la tribu des Djesîma pour y acheter des grains,

1. Tagmadart est le nom d'un district appelé aussi Fezouata qui occupe les deux rives de l'Ouad Draâ. Cf. *Reconnaissance au Maroc*, p. 292.

furent arrêtés par les gens de cette tribu qui pillèrent leurs marchandises et leurs bagages. Plainte ayant été portée par les victimes de cette agression au cheikh des Djesîma qui était un homme énergique et habile, celui-ci leur fit restituer tout ce qui leur avait été pris.

« De retour dans leur pays les gens de Sous dirent : « Voilà « le chef suprême auquel il convient que nous prêtions serment « d'obéissance. » En conséquence, ils se réunirent pour se rendre auprès de lui et lui demandèrent de se mettre à leur tête. Mais le cheikh refusa le pouvoir se retranchant derrière sa piété et alléguant que s'il agissait autrement il serait distrait de ses devoirs religieux. Toutefois il leur indiqua un chérif qui était muezzin dans le Draâ en leur disant : « Si « vous persistez dans votre dessein, adressez-vous au chérif un « tel qui raconte que ses deux fils régneront un jour sur le « Maghreb. »

« Ce fut alors que les gens du Sous se rendirent auprès de ce chérif, l'emmenèrent dans leur pays et lui assignèrent une somme d'argent suffisante pour son entretien et celui de ses enfants. Le chérif resta au milieu d'eux combattant l'ennemi qui occupait leur territoire jusqu'au jour où son destin s'accomplit.

« Le Sidi Barakat dont il vient d'être question était le saint patron, Barakat ben Mohammed ben Abou Bekr Ettedsi et j'ai lu écrit de la main d'un personnage éminent qu'il introduisit les chérifs dans le Sous en l'année 917 (mars 1511-mars 1512). »

Dans le *Dauhat* d'Ibn Asker[1], à la biographie de Abou Abdallah Mohammed ben Elmobârek, on trouve que ce fut ce dernier personnage qui donna aux tribus du Sous l'ordre de se soumettre à l'autorité des deux sultans chérifs, Aboul-

1. V. ci-dessus p. 16, note 2.

abbâs Ahmed Elaaredj et Abou Abdallah Mohammed Eccheikh, son frère, et qui invita en même temps ces deux princes à régner avec justice et à faire la guerre sainte contre les chrétiens maîtres, à cette époque, de toute la zone maritime de la province du Sous. On sait d'ailleurs quelle fut la destinée de ces deux princes.

Ce passage présente une certaine divergence avec celui rapporté ci-dessus du commentateur du *Zahret ecchemârikh*, car il semble, d'après ce dernier auteur, que Ibn Elmobârek engagea seulement les gens du Sous à proclamer comme souverain Abou Abdallah Elqâïm, le père des deux princes, et non ceux-ci, comme le dit l'auteur du *Dauhat*. Peut-être faut-il admettre que Ibn Elmobârek provoqua la proclamation des trois personnages. Dieu sait s'il en est ainsi.

Ibn Elmobârek, dont il est question ici, fut un des grands saints qui se sont rendus célèbres par leurs miracles dûment constatés ; il habitait Aqqa[1] et la zaouïa qu'il possédait dans cette ville est encore connue de nos jours. Il jouissait d'une autorité absolue sur les habitants du Sous et fit de nombreux miracles entre autres ces deux-ci :

Un jour un groupe de bédouins s'étaient rendus auprès de Ibn Elmobârek avec l'intention de lui contester son pouvoir miraculeux. Le saint donna alors l'ordre de faire cuire de
l'*asida*[2] dans des corbeilles en feuilles de palmier, puis, con- p. ١٢
formément à ses intentions, ces corbeilles furent placées sur le feu et y demeurèrent intactes tout le temps de la durée de la cuisson. La chose se fit publiquement.

Ce même cheikh avait fixé pour chaque mois trois jours de la semaine pendant lesquels il était interdit de porter les

1. Grande oasis du sud du Maroc qui était autrefois le point d'arrivée des caravanes du Soudan. Cf. *Reconnaissance au Maroc*, p. 150.

2. L'asida est le mets national des Berbères du Maroc ; c'est une sorte de bouillie fort épaisse assaisonnée de beurre fondu.

armes et de guerroyer de tribu à tribu. Quiconque enfreignait cette prescription était assuré d'un prompt châtiment. On raconte que pendant un de ces jours de trêve, un Arabe avait pris une gerboise : « Lâchez-la, lui dirent ses camarades, car nous sommes dans un des jours de trêve qu'a institués Sidi Mohammed ben Mobârek. » « Non », répliqua l'Arabe, qui, frappant alors la gerboise, lui cassa une patte. A peine avait-il donné ce coup qu'il s'écria : « Ah ! malheureux que je suis, je viens de me briser la jambe. » Depuis ce jour, en effet, cet Arabe ne put plus faire usage de sa jambe.

On cite de nombreux miracles de Ibn Elmobârek. Son autorité morale était si bien établie sur les peuplades du Sous qu'elles lui étaient entièrement dévouées et qu'elles acceptaient tous ses ordres : ce fut ainsi que sur son injonction, elles se groupèrent comme il vient d'être dit. Dieu sait si telle est la vérité.

Dans le *Dauhat* également, à l'article biographique consacré au célèbre cheikh, au savant si renommé Abou Mohammed Abdallah ben Omar Elmethghârî dont le tombeau est dans le Draâ, on trouve la phrase suivante : « Le sultan Abou Abdallah Mohammed Eccheikh et son frère Aboulabbâs Elaaredj furent au nombre de ses disciples et ce fut lui qui les fit arriver au pouvoir. »

Ici encore il y a contradiction avec ce qui a été rapporté précédemment, à moins qu'il ne faille interpréter cette phrase dans le sens que Ibn Elmobârek, Ibn Omar et d'autres auraient également contribué par leur influence à faire proclamer les deux princes, ou bien encore que Ibn Elmobârek aurait agi sur le Sous, tandis que Ibn Omar aurait exercé son action sur la province du Draâ.

A ce propos, le *Mirât Elmahâsin* raconte que Abou Abdallah Mohammed Eccheikh, le fondateur de la dynastie des chérifs, était rempli de méfiance à l'égard des chefs des confréries

religieuses et qu'il les redoutait précisément parce que c'était grâce à leur entremise qu'il était monté sur le trône.

Tous ces auteurs sont donc unanimes sur ce point que Abou Abdallah Mohammed Elqâïm ne prit le pouvoir que sur l'invitation de saints personnages et avec l'autorisation de docteurs pratiquant religieusement leur foi. Point n'est besoin d'autre témoignage pour prouver qu'ils admettaient l'authenticité de la noble origine des Saadiens, car sinon, ils n'eussent point spécialement choisi cette famille pour l'élever au pontificat suprême, honneur qui ne peut être goûté que par un chérif légitime d'origine qoréïchite.

Tels sont les renseignements que j'ai recueillis sur l'avènement de cette dynastie au trône. J'ai laissé de côté les récits qu'affectionne le vulgaire, pensant qu'il était plus digne de les exclure de cet ouvrage. Dieu conduit qui il lui plaît dans la voie droite.

J'ai lu l'ingénieuse observation suivante écrite de la main même du jurisconsulte, le maître, le précepteur des princes, Abou Abdallah Mohammed ben Youcef Etterghî (Dieu lui fasse miséricorde !) : Sidi Ali ben Haroun avait trouvé que l'avènement de la dynastie des Chérifs dans le Draâ était annoncé par le verset suivant du Coran : « Et déjà nous avons écrit dans les Psaumes, et cela après l'Invocation ; la terre sera l'héritage de mes adorateurs vertueux[1]. » Toutefois l'auteur n'explique pas comment on peut tirer une telle p ١٢
prédiction de ce verset sublime.

Dans la *Rihlat* du maître de nos maîtres, le jurisconsulte, le savant, le docte, l'imam Abou Sâlem Abdallah ben Mohammed Elayâchì[2], j'ai encore trouvé le récit suivant : « Chihâb Eddin Aboulabbâs Ahmed ben Ettadj nous a raconté que le

1. *Coran.* Sourate xxi, verset 105.

2. La *Rihlat* de Elayâchi a été traduite dans le tome IX de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, Paris, MDCCCXLVI. Son voyage eut lieu en 1073 (1661).

sultan ottoman Sélim[1], un des souverains des Turcs, fut le premier prince de cette nation qui s'empara de l'Égypte et l'arracha des mains du sultan ghouride[2], en l'année 923 (1517-1518). Voici de quelle manière se fit cette conquête :

« Devenu maître de la Syrie, Sélim voulut entreprendre la conquête de l'Irâq qui avait servi de demeure à ses ancêtres, les Turcs. Mais au moment où il allait se mettre en marche et quitter la Syrie, il fut arrêté dans ses projets par la pénurie des vivres et leur excessive cherté. Il écrivit alors au sultan ghouride d'Égypte, dont il vient d'être question, et lui demanda l'autorisation de s'approvisionner dans son pays.

« Le Chah[3] qui régnait à cette époque sur l'Irâq, ayant appris que le sultan Sélim allait marcher contre lui, écrivit au ghouride avec lequel il était lié par une vive amitié, et lui demanda de détourner l'attention de Sélim, et de le retarder autant qu'il le pourrait. Le ghouride était d'ailleurs jaloux du sultan et très troublé de ce que celui-ci avait conquis la Syrie ; il redoutait, en effet, qu'après avoir agrandi ses États, le sultan songeât à s'emparer de l'Égypte.

« A cette époque, l'Égypte était la mère-patrie de l'Islam. Son souverain était le plus influent des monarques depuis que le siège du califat abbasside avait été transféré de l'Irâq dans ses États après l'invasion des Tatars.

« Quand le sultan Sélim demanda des approvisionnements au prince ghouride, celui-ci répondit qu'il lui était impossible pour le moment, de les lui fournir, prétextant la cherté des vivres et d'autres raisons sans valeur. Sélim devina le motif de ce refus, et sachant qu'il était fait dans le seul but de l'empêcher de pénétrer dans l'Irâq, il conçut le projet d'attaquer

1. Sélim Ier.
2. Touman-Bey.
3. Chah Ismaïl, roi de Perse de la dynastie des Sophis.

le ghouride, et changeant aussitôt son itinéraire, il renonça à sa campagne contre l'Irâq pour marcher sur l'Égypte.

« Toutefois, il demanda aux docteurs qui se trouvaient auprès de lui, leur avis sur cette entreprise, leur donnant pour justification que le prince ghouride l'avait empêché de s'approvisionner dans ses États à un moment où lui, Sélim, manquait de vivres. « Cette expédition est illicite, répon-
« dirent les docteurs d'une commune voix ; le sultan ghou-
« ride est le souverain de son pays ; il n'a en aucune façon
« manqué aux égards qu'il vous doit ; il ne vous a point
« attaqué le premier, de quel droit pourriez-vous donc enva-
« hir ses États et lui déclarer la guerre ? Vous n'avez aucun
« motif d'agir ainsi. »

Parmi les savants présents à cette réunion, se trouvait le subtil Ibn Kemâl Pacha[1], qui était plus jeune que tous les autres docteurs. « Prince, s'écria-t-il, il vous est permis
« d'entreprendre cette campagne, car il est dit dans le Coran
« que vous entrerez en Égypte cette année. » — « Comment
« cela, répartit Sélim? » — « Je ne puis, répondit Ibn
« Kemâl, interprêter la loi canonique en présence de ces
« imams qui sont les princes de la foi musulmane, tant que
« vous ne leur aurez accordé une semaine de délai pour
« réfléchir à cette question et l'examiner. Car Dieu ayant
« dit : « Nous n'avons rien omis dans le Coran[2] », comment
« se pourrait-il qu'il n'y eût rien à ce sujet dans le Livre de p. ١٤
« Dieu qui renferme l'explication de toutes choses. » — « Vous
« avez une semaine pour rechercher si ce que vient dire Ibn
« Kemâl est vrai, dit alors Sélim en se tournant vers les
« docteurs. » — « Prince, s'écrièrent ceux-ci, dans sept jours,
« nous n'aurons pas d'autre réponse à faire que celle que

1. Il s'appelait Ahmed ben Soliman, mais il était connu sous le nom de Ibn Kemâl Pacha ; il mourut en 940 (1533-34).

2. *Coran*. Sourate VI, verset 38.

« nous avons faite aujourd'hui. » — « Ce délai est absolument « indispensable, ajouta Ibn Kemâl. »

« En disant ces mots, Ibn Kemâl avait probablement pour but, — car Dieu seul sait si cela est vrai, — de faire éclater sa supériorité aux yeux du sultan en lui montrant qu'il avait, lui, trouvé de suite une solution que les docteurs seraient incapables de donner, même après un long temps de réflexion. Car s'il eût fait connaître son opinion séance tenante, on n'eût sans doute pas manqué de dire qu'il aurait été possible d'arriver au même résultat après examen et réflexion.

« Le sultan accorda donc les sept jours de délai, puis quand ils furent expirés, il réunit de nouveau les docteurs et renouvela sa question : « Notre réponse aujourd'hui est la « même que celle que nous avons faite il y a sept jours, « répondirent les docteurs. » — « Prince, dit alors Ibn Kemâl, « ces imams ont tous pu lire dans le Livre de Dieu que tu « entrerais cette année en Égypte avec tes fils et tes armées, « seulement ils n'ont pas saisi le sens de ce passage. » — « Où cela se trouve-t-il, demandèrent les docteurs? — Dans « le passage suivant du Coran, répartit Ibn Kemâl : « Et déjà « nous avons écrit dans les Psaumes, et cela après l'Invoca- « tion : la Terre sera l'héritage de mes adorateurs vertueux[1]. » A ces mots les docteurs se prirent à rire, et s'écrièrent : « Quel rapport peut-il bien y avoir entre ce verset et le sujet « qui nous occupe. »

« Ces mots « Et déjà », dit Ibn Kemâl, donnent exacte- « ment la même valeur numérique que le mot « Sélim », « d'après l'évaluation du *djomal*[2], chacun de ces deux « groupes de lettres valant cent quarante. L'indication four-

1. *Coran.* Sourate XXI, verset 105.

2. Le mot *djomal* signifie addition ; par suite on donne ce nom à une sorte de procédé de divination qui consiste à additionner la valeur numérique des lettres d'un texte du Coran pour connaître la date à laquelle un fait déterminé doit se produire.

« nie par le verset devient donc : « Sélim, nous avons écrit « dans les Psaumes et cela après 920 : la Terre sera l'héri- « tage de mes serviteurs vertueux. » En effet, les lettres du « mot « l'Invocation » en supprimant l'article donnent la « valeur de 920 ci-dessus marquée ; la « Terre » dont il est « question dans ce sublime verset est bien la terre d'Égypte, « selon l'opinion de nombreux commentateurs et les « servi- « teurs vertueux », en ce moment, sont certainement les sol- « dats du sultan Sélim, car il n'y a pas parmi les musulmans « de toutes les contrées de la terre de soldats plus dignes « qu'eux de pratiquer la guerre sainte et qui aient fait plus « de conquêtes dans les pays occupés par les chrétiens. Ils « sont, du reste, les seuls qui suivent les préceptes de la « Sonna[1] et les doctrines orthodoxes, car pour ce qui est des « autres musulmans, les uns, comme dans l'Irâq, une grande « partie du Yémen et de l'Inde, ont de fausses croyances ; « d'autres, les habitants du Maghreb, par exemple, ne « suivent point exactement les vraies pratiques de l'Islam ; « enfin, il en est qui, comme les habitants de l'Égypte, se « sont laissés séduire par les attraits de la vie terrestre. »

« Continuant alors dans cet ordre d'idées, Ibn Kemâl développa éloquemment sa proposition et ravit d'aise le sultan Sélim par son discours. Les docteurs concédèrent que l'allusion du verset avait été fort bien déduite : « Cependant, « ajoutèrent-ils, tout cela ne suffit pas à justifier une décla- « ration de guerre à un prince qui n'a point manqué à ses « devoirs et n'a point fait acte d'agression contre un seul « musulman. Or, en admettant que l'indication coranique « dût avoir la portée indiquée, il faudrait encore s'appuyer « sur un des motifs fournis par la loi musulmane. »

« Sire, dit Ibn Kemâl, rien n'est plus aisé que cela. Faites

1. Ce mot désigne le droit coutumier, canonique, civil et criminel fondé non sur un texte du Coran, mais sur les décisions rendues par Mahomet.

p. ١٥ « parvenir au prince ghouride les paroles suivantes : « Venu « dans ces contrées et n'ayant pu mettre à exécution le pro- « jet qui m'y avait amené, j'ai résolu de me rendre dans le « Hedjâz pour y accomplir les devoirs du pèlerinage. La « route que j'ai à suivre traverse votre pays, et c'est chez « vous seulement que je puis m'approvisionner. En consé- « quence, je viens vous demander de m'autoriser à passer « sur votre territoire et à m'y ravitailler. Il est certain que « le ghouride refusera et vous interdira le passage à travers « ses États. S'il agit ainsi, vous aurez légitimement le droit de « le combattre puisqu'il aura fait acte d'hostilité en s'opposant « à votre pèlerinage. »

Cet avis fut approuvé par les docteurs qui étaient partisans de la doctrine suivant laquelle les stratagèmes sont choses licites. Le sultan Sélim écrivit dans le sens indiqué au ghouride et celui-ci répondit en termes grossiers par un refus catégorique : « Vous ne boirez pas une seule gorgée de l'eau du Nil, lui écrivit-il, avant d'avoir passé sur le dos des cadavres. »

« Bien fortifié alors dans sa résolution de conquérir l'Égypte, le sultan Sélim entreprit à cet effet ses préparatifs. Les événements suivirent leur cours, l'Égypte fut prise de vive force. Ibn Kemâl, à la suite de ces circonstances, jouit d'un grand crédit dans l'esprit du sultan Sélim qui lui donna à choisir la fonction qu'il voudrait exercer. Il demanda la dignité de mufti qui lui fut accordée et dans ces fonctions, il se fit une place distinguée en contribuant à la diffusion des études théologiques. Puisse Dieu agréer ses efforts ! » Ici se termine la citation de la *Rihlat*.

Le sultan Sélim pénétra en Égypte en l'année 920 ainsi que l'avait annoncé Ibn Kemâl. Aussitôt entré dans ce pays, Sélim ordonna de mettre à mort le calife abbasside[1] et mit ainsi fin

1. Motawakkel.

à cette dynastie. Il fit également périr un grand nombre de savants, de saints personnages, de santons et d'hommes influents. Elghoûrî avait emmené toute cette suite dans l'espérance de s'attirer par là la victoire, mais tout cela ne put le mettre à l'abri des arrêts du Destin. Dites : « Qui donc pourrait quelque chose contre Dieu qui, s'il l'avait voulu, aurait fait périr le Messie fils de Marie, sa mère et tous ceux qui sont sur la terre[1]. »

Peut-être que celui qui a trouvé l'annonce de la dynastie saadienne dans le Coran a-t-il fait allusion à la déduction de Ibn Kemâl, car l'autorité des chérifs saadiens commença effectivement à s'établir dans le cours de l'année 920 ainsi qu'on le verra plus loin. Toute science est par devers Dieu.

Il y a quelque chose d'analogue à ceci dans ces mots que j'ai lus écrits de la main même du jurisconsulte, le grand-cadi de la capitale ismaïlienne, Abou Abdallah Mohammed ben Abderrahman Elmedjâsî : « Certain de mes amis, Abd-kerim Essidjilmâssi a trouvé le chiffre de 1400 qui, dit-on, indique le nombre d'années que durera cette nation, dans ces mots du prophète Daniel rapportés dans le Coran : « Et déjà « ses indices sont venus[2]. »

CHAPITRE III p. ١٦

SUITE DU RÉCIT RELATIF AU RÈGNE DU PRINCE ABOU ABDALLAH ALQAIM-BIAMRILLAH

Au dire de Ibn Elqâdhî, Abou Abdallah Elqâïm eu avec le cheikh, le bienheureux Abou Abdallah Moham-

1. *Coran*. Sourate v, verset 19.
2. *Coran*. Sourate XLVII, verset 20.

med ben Mobârek dont il a été parlé ci-dessus, une entrevue dans la localité appelée Aqqa, sise dans le Sous ultérieur. Après un entretien avec le cheikh, Elqâïm retourna dans la province du Draâ où il avait sa résidence. Cet événement eut lieu en l'année 915 (1509-1510) et l'année suivante, par conséquent en 916 (1510-1511), les jurisconsultes des Masmouda[1] et les chefs des tribus adressèrent une députation à Elqâïm, le priant de se mettre à leur tête et lui offrant de remettre entre ses mains le soin de toutes leurs affaires. Cédant à leurs sollicitations, Elqâïm se rendit à leur désir et prit rendez-vous avec eux dans un bourg nommé Tedsi, près de Taroudant : là il reçut le serment de fidélité du peuple qui se trouva dès lors uni de cœur avec lui et unanimement disposé à faire la guerre sainte. Il convia aussitôt les populations à marcher contre les chrétiens et à les chasser du port de Teftent[2]; de nombreux contingents répondirent à son appel, on marcha à l'ennemi et on l'attaqua. Dieu décida la victoire en faveur de Elqâïm; il mit en pièces les membres de l'infidélité avec les griffes du triomphe; il chassa de son repaire le serpent de l'erreur et fit rentrer dans leur patrie les égarés de la religion.

En présence de ce succès, les musulmans reconnurent que Elqâïm était né sous une heureuse étoile et augurèrent favorablement de sa destinée; leur affection pour lui en devint plus vive et ils lui témoignèrent le plus grand respect.

Rentré ensuite à Tedsi, Elqâïm eut avec quelques uns des chefs de ce bourg des démêlés qui l'amenèrent à quitter le pays; il retourna alors dans le Draâ où il demeura jusqu'en l'année 918 (1512-1513), époque à laquelle il revint à Tedsi.

1. Une des grandes tribus berbères dont les descendants sont établis au sud du Maroc.

2. ou Fonti, source et village près d'Agadir ou Santa-Cruz sur l'océan Atlantique, dans la province de Sous.

Cette fois son séjour ne fut point troublé, Dieu ayant fait disparaître de cette bourgade les causes qui l'en avaient éloigné.

Sur l'invitation de Elqâïm, les habitants de Tedsi prêtèrent serment de fidélité à l'aîné de ses fils, Aboulabbâs Ahmed Elaaredj. Les chefs du Haha et du Chiâdhma ayant appris la belle conduite de Elqâïm et le triomphe de ses armes, se rendirent auprès de lui et se plaignirent de la situation que leur créaient la présence de l'ennemi sur leur territoire et les vives attaques qu'ils avaient à en subir. En conséquence, ils prièrent le prince de se transporter dans leur pays et d'y amener son fils, l'héritier présomptif. Elqâïm accéda à leur requête; accompagné de son fils il se mit en route avec eux et alla s'établir à l'endroit dit Foughal, dans la province de Haha. Quant à son fils cadet Abou Abdallah Mohammed Elmahdi, p. ١٧ il le laissa dans le Sous afin d'organiser le pays, d'y asseoir les bases de son empire et de harceler l'ennemi nuit et jour. Abou Abdallah Elqâïm demeura à Foughal jusqu'à l'époque de sa mort, qui survint en 923 (1517-1518).

En cette même année, les Turcs établirent leur autorité sur le Maghreb central[1] en s'emparant des villes d'Alger, de Tlemcen et des territoires qui les avoisinaient. Avant cette époque, ils ne possédaient rien dans le Maghreb et n'exerçaient aucune influence sur ce pays. Voici comment ils furent amenés à faire cette conquête.

Le cheikh, l'imam, le docte Aboulabbâs Ahmed ben Elqâdhî Ezzouâouî était animé d'un vif désir de combattre les infidèles et sentait une force irrésistible le pousser contre eux. D'ailleurs ce personnage jouissait d'une grande célébrité dans les plaines et les montagnes du Maghreb, et voici le jugement que portait sur lui le cheikh Sidi Abdallah Elhibthî: « Je n'ai vu personne qui ait conservé dans toute sa pureté la tradition

1. Le Maghreb central correspondait à peu de chose près au territoire actuel des provinces d'Alger et d'Oran.

prophétique et ait imité la conduite de l'Envoyé de Dieu, à l'égal de Sidi Ahmed ben Elqâdhî chez les Zouâoua et Sidi Saïd ben Abdelmonaïm dans le Haha. »

Quand Sidi Ahmed, dont il vient d'être parlé, vit la puissance redoutable des chrétiens s'étendre dans les pays du Maghreb, et les musulmans, dans leur faiblesse, incapables de les repousser, il entra en correspondance avec les Turcs et leur dépeignit l'importance de ces contrées. Ce qui l'avait engagé à agir ainsi, c'est qu'il avait entendu vanter la vigueur militaire des Turcs et leur bravoure dans les combats et les dangers, et qu'il avait entendu parler de la terreur qu'ils inspiraient aux infidèles. Ce fut donc avec les meilleures intentions qu'il leur demanda de relever le prestige effacé de l'Islam et de lui rendre sa vigueur affaiblie : « Notre pays, disait-il, sera à vous, à votre frère, ou au loup. »

Les Turcs se hâtèrent d'accourir à l'appel du cheikh et celui-ci engagea vivement la population à faire cause commune avec eux, à entrer dans leurs rangs et à obéir aveuglement à leur émir et bey Aroudj Ettorkomânî[1]. Mais après être entrés dans Alger et dans Tlemcen, les Turcs, usant de ruse, firent périr traitreusement le cheikh dont ils redoutaient l'influence pour leur suprématie. Sîdi Ahmed succomba en martyr en l'année 930 (1523-1524).

Maîtres de Tlemcen, les Turcs s'y livrèrent à toutes sortes d'exactions. Aroudj mit au pillage les biens des habitants et, les broyant sous la meule de la ruine et de la férocité, il les accabla de mille maux, puis il les laissa pour se rendre chez les Beni Yznasen[2].

Débarrassés pour un moment de Aroudj, les habitants de Tlemcen craignirent qu'au retour de son expédition il ne

1. L'aîné des frères Barberousse.
2. Les Beni Yznasen habitent au nord de Oudjda sur la rive droite et près de l'embouchure de la Molouïa.

voulût les exterminer. Ils s'adressèrent dans cette circonstance au cheikh, à l'imam, au savant de Tlemcen qui, à cette époque, était Aboulabbâs Ahmed ben Melouka ; ils se plaignirent à lui des violences que Aroudj leur avait fait subir précédemment et lui marquèrent la crainte que leur inspirait son retour. En entendant ces plaintes, le cheikh éprouva d'abord un vif saisissement, puis frappant le sol de sa main, il s'écria : « Par Dieu ! il ne rentrera jamais à p. ١٨
Tlemcen. » Ce disant, il avait foi en Dieu pour réaliser sa menace qui s'accomplit en effet, car Aroudj périt avec tous les renégats et les Turcs qui l'accompagnaient.

Ce cheikh était un de ceux auxquels se sont appliquées ces paroles véridiques du Prophète dont tous les dires se sont réalisés : « Parmi les adorateurs de Dieu il en est qui obtiennent la réalisation des choses qu'ils affirment en son nom. »

Lorsque le sultan Abou Abdallah mourut dans la localité de la province de Haha que nous avons indiquée, son corps fut enterré en cet endroit, vis-à-vis du mausolée du bienheureux patron, le pôle brillant, le maître dans la voie droite, la source de vérité, Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Seliman Eldjezoûlî, l'auteur du *Delâïl elkheirât*[1].

Cette inhumation eut lieu avant la translation à Maroc des restes du cheikh Eldjezoûlî, mais lorsque la dépouille mortelle du cheikh fut transférée dans cette ville par les soins du sultan Aboulabbâs Elaaredj, ce prince ordonna de transporter également les restes de son père et de les ensevelir auprès de ceux du cheikh Eldjezoûlî, à l'endroit de la ville de Maroc où ils sont encore aujourd'hui.

Voici maintenant à quel propos eut lieu la translation des cendres d'Eldjezoûlî. Omar Elmeghîtî Ecchiâdhmî, connu

1. Le *Delaïl elkheirât* est un petit recueil de prières en l'honneur du Prophète : il jouit d'une très grande vogue dans toutes les contrées musulmanes du nord de l'Afrique.

sous le nom de Esseyyâf (le bourreau), avait pris les armes, après la mort du cheikh Eldjezoûlî, sous le prétexte de tirer vengeance de ceux qui avaient empoisonné le cheikh, celui-ci ayant en effet succombé aux effets du poison. Omar s'était présenté au peuple comme prétendant au trône, puis ayant retiré le corps du cheikh de sa tombe il l'avait fait transporter à sa suite et avait été vainqueur de tous ses adversaires tant qu'il avait été accompagné de cette relique. Omar avait fini cependant par être tué à la suite d'événements qu'il serait trop long de rapporter.

Arrivés au pouvoir, les chérifs, craignant que quelqu'un ne se révoltât contre eux et n'usât du procédé employé par Omar, firent transporter le corps de Eldjezoûlî à Maroc. On prétend encore qu'ils prirent cette détermination parce qu'on leur avait dit qu'un trésor était caché sous le corps du cheikh et qu'ils se servirent du prétexte de la translation pour opérer leurs fouilles. Dieu sait ce qu'il y a de vrai dans cela. Cette translation eut lieu dans le courant de l'année 930 1523-1524). Le pouvoir appartient à Dieu.

CHAPITRE IV

RÉCIT RELATIF AU RÈGNE DU SULTAN ABOULABBAS AHMED, SURNOMMÉ ELAAREDJ

D'après Ibn Elqâdhî, qui tenait ce renseignement de Abdelazîz ben Yaqoûb Elahsen, un personnage en qui il avait toute confiance, Elaaredj naquit en l'an 891 (1486), et le serment de fidélité lui fut prêté, à la demande de son père, en 918 (1512).

Quelque temps après avoir fait reconnaître son fils comme héritier présomptif, Elqâïm mourut. Elaaredj mit aussitôt tous ses soins à organiser ses États, à réunir des troupes et à les cantonner dans les places fortes. Il lança de nombreuses p. ١٩ expéditions contre les ennemis infidèles à Talmest et à Asfî. Les chrétiens s'étaient répandus sur toute la zone maritime, et après l'avoir ravagée, ils s'étaient établis à demeure sur tous les points de la côte. Elaaredj les chassa de ces contrées, que Dieu purifia ainsi de leur contact impur.

On rapporte que les chrétiens (Dieu les anéantisse !), considérant les pertes d'hommes tués ou faits prisonniers qu'ils avaient eu à subir, évacuèrent Azemmour et le ribath[1] d'Asila, sans combat. Une troupe de vaillants musulmans, parmi lesquels figuraient le cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Sâsî et le cheikh Abou Mohammed Abdallah Elkoûch, pénétra en toute hâte dans la place d'Azemmour afin de la garder en attendant que les musulmans eussent eu le temps de rassembler les troupes nécessaires pour terrasser les infidèles et sauvegarder cet *œuf* de l'Islam, car on craignait un retour offensif de l'ennemi.

Le destin prescrit par Dieu voulut en effet que les ennemis revinssent bientôt et qu'ils s'emparassent de tous les musulmans qu'ils trouvèrent dans la place. Les deux cheikhs, dont il vient d'être parlé, furent faits prisonniers, mais plus tard ils recouvrèrent la liberté moyennant rançon.

On raconte qu'au moment où, après avoir recouvré la liberté, le cheik Elkoûch se disposait à partir, une femme chrétienne, dont il avait été l'esclave, lui dit : « J'ai quelques livres ayant appartenu à des musulmans, prenez-les. » Le cheikh les prit et les plaça dans une corbeille qu'il chargea sur

1. On appelait *ribâth* des sortes de couvents dans lesquels vivaient des musulmans qui se consacraient exclusivement à la prière et à la défense du pays contre les chrétiens.

sa tête. Parmi ces livres se trouvait le *Tenbih Elanâm*[1], ouvrage connu par les prières qu'il contient sur le meilleur des êtres (Mahomet) et qui fut introduit pour la première fois dans ces contrées par l'entremise du cheikh ci-dessus nommé.

Dès que le renom du sultan Aboulabbâs Ahmed Elaaredj se fut répandu au loin par tous pays, que sa puissance eut grandi et que son autorité fut établie sur tous les districts du Sous, les populations se rallièrent à lui de tous côtés, et lui députèrent des ambassades. Les émirs de Hintata et les princes de Maroc entrèrent d'abord en correspondance avec lui, puis se soumirent à son autorité ; enfin, dans le courant de l'année 930 (1523-1524) il entra dans la ville de Maroc.

Le souverain mérinide[2] était à Fez, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'entrée des chérifs à Maroc. Aussitôt il se mit en route pour cette dernière ville à la tête de troupes nombreuses, ayant avec lui son vizir et cousin paternel Mesaoud ben Ennâser.

Jugeant qu'il ne pourrait résister au Mérinide en rase campagne, le sultan Aboulabbâs se fortifia dans Maroc ; il mit les remparts en état de défense, les garnit de soldats et d'obusiers, puis il soutint le siège pendant un certain temps.

On raconte qu'il y avait en ce moment-là à Maroc le cheikh instruit en Dieu, le grand pôle Abou Mohammed Sidi Abdallah Elghezouânî. C'était ce cheikh qui, après avoir eu des démêlés avec les Beni Ouattâs, et avoir été mis en prison ainsi que ses disciples, avait, au moment où il sortait de Fez pour se rendre à Maroc, pris son burnous et s'était écrié en
p. ٢٠ montrant la ville qu'il quittait : « O royauté de Fez, viens avec moi et allons à Maroc. » Un jour on vint lui dire que les habitants de la ville étaient cruellement éprouvés par le

1. Ouvrage dû à Abdeldjelil ben Mohammed b. Ahmed b. Hathoum (peut-être عظوم Addhoum) Elmorâdi Elqaïrouâni. Cf. *Hadji Khalfah*, édit. Fluegel, t. II, p. 425.
2. Ahmed ben Mohammed.

siège. Aussitôt le cheikh monta à cheval et, suivi de ses disciples, il sortit de la ville de Maroc par la porte connue sous le nom de porte du cheikh Aboulabbâs Essebti. Tandis qu'il s'arrêtait à considérer les soldats du Mérinide occupés à tirer sur les gens placés sur les remparts, une balle vint le frapper à la poitrine, transperça sa tunique et s'aplatit sur sa chair comme un morceau de pâte tombant sur un roc très dur. Prenant alors cette balle dans sa main, le cheikh dit : « Voici le sceau de cette guerre », puis il rentra dans la ville. Ce même soir, le Mérinide reçut la nouvelle que ses cousins s'étaient révoltés contre lui à Fez, où ils avaient fait méconnaître son autorité et, dès le lendemain, il s'éloigna de Maroc.

Ainsi se vérifièrent les paroles du cheikh Elghezouânî, car depuis ce jour, le prince mérinide ne revint plus à Maroc et n'entra même plus dans le district de cette ville. Ce fut aux environs de Tadela seulement qu'Aboulabbâs eut une nouvelle rencontre avec le Mérinide. Ils se livrèrent bataille dans une localité appelée Anmâï, au mois de dzoulkaada de l'année 935 (juillet 1529), et se séparèrent après avoir conclu la paix.

Plus tard, le Mérinide marcha de nouveau contre Elaaredj. La rencontre, cette fois, eut lieu à Bou Oqba, un des gués de l'Ouad Elabîd [1], et le Mérinide fut encore vaincu. Cette bataille eut lieu le vendredi, 8 du mois de safar de l'année 943 (28 juillet 1536).

Les populations, comprenant le danger que faisaient courir au pays les pertes en hommes qu'occasionnait la lutte entre le sultan mérinide et Aboulabbâs Elaaredj, s'interposèrent entre ces deux princes et essayèrent de les amener à faire la paix en consentant de part et d'autre à un partage de territoire.

Les négociations de cette affaire furent confiées à un grand nombre de savants et de pieux personnages au nombre des-

1. Affluent de la rive gauche de l'Ouad Omm-errebia.

quels se trouvaient Sidi Omar Elkhettâb, dont le corps repose dans la montagne de Zerhoun, et Sidi Elmahdjoub, connu sous le surnon de Abou Errouaïn. Ce dernier personnage était un illuminé, brouillon et exalté, aussi lui avait-on bien recommandé de garder le silence de peur qu'il jetât le trouble dans la discussion.

Quand les négociateurs se présentèrent devant le sultan Aboulabbâs Elaaredj et devant son frère Mohammed Eccheikh et qu'ils eurent fait connaître les motifs de leur démarche, ils ne trouvèrent chez ces deux princes qu'un accueil hautain, froid et dédaigneux, ceux-ci n'étant guère disposés à se prêter au désir des populations. Ce fut alors que le cheikh Sidi Omar Elkhettâb leur lança cette imprécation : « Puissiez-vous ne jamais entrer dans Fez tant que je serai sur la surface de la terre ! » Et effectivement, les deux princes n'entrèrent à Fez que quelque temps après la mort d'Elkhettâb.

Si, disait alors quelqu'un, les Beni Merin avaient été habiles,
p. ٢١ ils n'auraient pas laissé enterrer Sidi Omar Elkhettâb ; ils l'auraient fait enfermer dans une châsse qu'on aurait portée à dos d'homme, le cheikh ayant espressément dit « tant que je serai à la surface de la terre ». Je donne cette histoire telle qu'elle est racontée par l'auteur du *Momatti' elasmâ'*.

D'après le commentateur du *Zahret ecchemârikh,* la paix fut conclue entre les deux souverains sur les bases suivantes : les chérifs devant régner sur le pays qui s'étend de Tadela au Sous, et les mérinides sur le territoire compris entre Tadela et le Maghreb central. Le même auteur ajoute que le grand-cadi de Fez, Aboulhasen Ali ben Haroun Elmethgharî, des Methghara de Tlemcen, le célèbre imam Abou Mâlek Abdelouâhed ben Ahmed Elouancherîsî et d'autres personnages de Fez assistèrent à la conclusion de ce traité.

On raconte que lorsque les assistants se furent mis d'accord pour conclure la paix et que les conditions, en ayant

été fixées, le bruit des voix se fut apaisé et le brouhaha calmé, on apporta un écritoire et du papier pour rédiger les termes du traité. Tous les savants présents à qui l'on avait successivement offert ces objets ayant baissé les yeux en s'effaçant et les ayant repoussés dans la crainte d'écrire au milieu de cette assemblée quelque chose qui ne fût pas digne des parties contractantes, le grand-cadi de Fez se leva, prit l'écritoire, le papier et les plumes et plaça le tout devant Abou Malek. Celui-ci rédigea aussitôt un magnifique protocole ; il disposa ensuite avec un art admirable les clauses du traité et les formula d'une manière si merveilleuse qu'il excita l'étonnement de tous les assistants. Chacun admira ce sang-froid et cette lucidité d'esprit dans une réunion aussi solennelle qui aurait rendu muets de respect et d'admiration les orateurs les plus éloquents. Le grand-cadi de Fez se leva ensuite et, baisant Abou Mâlek entre les deux yeux, il lui dit : « Dieu vous récompense au nom de tous les musulmans ! D'ailleurs ce n'est point votre première bonne œuvre, ô descendant de Abou Bekr. » Cet événement se passa dans le courant de l'année 940 (1533-1534).

CHAPITRE V

RÉCIT DE LA DÉPOSITION DU SULTAN ABOULABBAS ELAAREDJ, DE SON EMPRISONNEMENT QUI DURA JUSQU'A SA MORT ET DES MOTIFS QUI AMENÈRENT CES ÉVÉNEMENTS.

Tandis qu'Aboulabbâs Elaaredj s'élevait dans la royauté et la puissance au rang que nous avons dit, son frère, Mohammed Eccheikh, plus jeune que lui, demeurait sous ses ordres p. ٢٢
prêt à lui obéir au moindre signe. Néanmoins Aboulabbâs

consultait son frère et s'entendait avec lui et pour prendre une décision dans les affaires importantes ou dans les circonstances difficiles; il avait également recours à ses lumières dans les ténèbres des combats. Eccheikh était un homme d'action doué d'une vive intelligence, d'une grande netteté de vues et d'une remarquable justesse d'esprit.

L'entente complète entre ces deux princes dura jusqu'au moment où des intrigants intervinrent et altérèrent leurs relations. Par suite leurs sentiments réciproques se modifièrent et la situation changea au point qu'ils en arrivèrent à se livrer bataille; chacun d'eux se mit alors à la tête d'une armée et et une longue lutte s'engagea entre eux.

Dans cette lutte contre son frère Aboulabbâs, Eccheikh fut vainqueur; il arracha des mains de son frère l'anneau de la royauté, s'empara de tous ses trésors et de ses approvisionnements et, l'ayant fait prisonnier, il le fit enfermer avec ses enfants dans la ville de Maroc. Toutefois il attribua au captif une pension considérable et le traita avec les plus grands égards. C'est en l'année 946 (1539-1540) qu'eut lieu cet événement.

Aboulabbâs demeura ainsi interné jusqu'au jour où, ainsi qu'on le verra plus loin, les Turcs firent périr son frère Mohammed Eccheikh dans le Sous ultérieur, et cela dans la dernière décade du mois de dzoulhiddja 964 (25 sept.-5 oct. 1557). Aussitôt que le caïd Ali ben Abou Bekr Azikki, gouverneur de Maroc, eut appris que Eccheikh avait péri, il se hâta de faire mettre à mort Aboulabbâs ainsi que tous les enfants de ce prince, garçons et filles, quel que fût leur âge; il agit ainsi parce qu'il craignait que les habitants de Maroc ne voulussent élargir son prisonnier et le proclamer souverain, profitant de ce que le fils de son maître, l'héritier présomptif Abou Mohammed Abdallah Elghâleb était alors absent de Maroc et fixé à Fez, où il gouvernait au nom de son père. Tout ceci sera raconté plus loin d'une manière plus explicite.

Un auteur rapporte que le cheikh instruit en Dieu, le saint personnage, le célèbre Sidi Abou Amr Eqastheli Elandalousî Elmerrakochî se présenta un jour chez le sultan Aboulabbâs Elaaredj avant que celui-ci eût été dépouillé du pouvoir royal, et lui dit en termes fort durs des choses désagréables. Comme le cheikh sortait, un de ses parents lui adressa de vifs reproches, le blâmant d'oser interpeller ainsi un sultan et l'engageant à se méfier de la violence des souverains : « Qu'ai-je à redouter de cet égorgé, s'écria Abou Amr? Par Dieu! je vois sur son cou d'une oreille à l'autre la place où il sera saigné, et si je n'enterre pas moi-même son cadavre, personne ne lui donnera la sépulture. »

Les choses se passèrent ainsi que le cheikh l'avait prédit : quand Aboulabbâs et ses enfants eurent été égorgés, personne n'osa les ensevelir et ce fut Abou Amr qui les mit en terre près du mausolée du cheikh, l'imam Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Seliman Eldjezoûlî. La coupole qui surmonte leurs tombes est celle qui est voisine du mausolée de l'imam Eldjezoûlî et qui porte le nom de *Qobour elachrâf* (les tombeaux des chérifs).

Selon Ibn Elqâdhî, Aboulabbâs régna vingt-deux ans, et il p. ٢٣
s'écoula trois jours entre sa mort et celle de son frère. Parmi ses chambellans on cite : Mohammed ben Ali Elankarthî et Mohammed ben Abou Zéïd Elmetrâzî et parmi ses secrétaires, Saïd ben Ali Elhâmidî. Dieu fasse à tous miséricorde! C'est à lui seul qu'appartiennent l'empire, l'immutabilité et l'éternité.

CHAPITRE VI

RÉCIT RELATIF A ZIDAN BEN ABOULABBAS ELAAREDJ

On n'est pas d'accord, dit l'auteur du *Dorret elhidjâl*, sur la question de savoir si Zìdân fut ou non proclamé souverain après la mort de son père. Suivant l'auteur du *Zahret ecchemârikh,* Zìdân, qui était à ce moment à Sidjilmassa, reçut dans cette ville le serment de fidélité, mais il ne régna pas. Il mourut en l'année 960 (1553).

CHAPITRE VII

DES PREMIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DU SULTAN ABOU ABDALLAH MOHAMMED ECCHEIKH, FILS DU PRINCE DES CROYANTS ABOU ABDALLAH ELQAIM-BIAMRILLAH.

Ce prince, qui naquit en 893 (1488), fut surnommé Amghâr, mot qui, en lange berbère, signifie « ancien »; il porta également le surnom royal de Elmahdi que lui a donné plus d'un historien. Élevé dans la chasteté et la modestie, il se livra à l'étude dès son âge le plus tendre et s'attacha aux hommes de science. Il reçut les leçons d'un grand nombre de maîtres et la solidité de son instruction devint telle, qu'il obligea fort souvent les cadis, dont il discutait les sentences ou contrôlait les décisions, à reconnaître qu'il était seul dans

le vrai. Il composa des gloses marginales sur l'interprétation du Coran, ce qui, entre autres choses, témoigne de sa profonde érudition.

« Ce prince, est-il dit dans le *Monteqa,* était un lettré, d'une instruction variée, dont la mémoire était richement ornée. Mon professeur, Abou Râched, m'a raconté que la conversation de ce prince était des plus séduisantes, que son caractère était élevé et son air imposant. Il ajoutait encore que personne, excepté son maître Aboulhasen Ali ben Haroun, n'avait, à sa connaissance, retenu par cœur un plus grand nombre p. ٢٤
de morceaux de poésie que ce sultan, qui citait bien souvent ce vers :

« Les hommes se ressemblent et les circonstances sont identiques ;
le sort est le même pour tous et le monde appartient à qui sait vaincre.

Eccheikh possédait tout le Coran par cœur et le comprenait admirablement. Il avait aussi appris le *Divan* de Motanebbi, pensant bien faire, contrairement à l'opinion du *Sahih* de Elbokhârî[1] et il savait tout ce qui avait été dit sur ce poète. Parlant du commentaire de Ibn Hadjar[2], il disait que rien d'aussi beau n'avait été composé dans tout l'Islamisme, et que cet auteur était un maître dans l'interprétation du Coran et dans les autres sciences.

Le prince engageait vivement les gens à donner des conseils, disant que cela était surtout nécessaire à l'égard d'un souverain, et, à ce propos, il citait ce vers du poète :

« Combien de gens ignorent leur propre valeur, en sorte que d'autres voient en eux ce qu'ils n'y voient pas eux-mêmes. »

Un souverain, disait-il encore, doit longuement réfléchir ; cette lenteur dans la réflexion qui, en général, est un défaut,

1. Ce *Sahih* est le recueil le plus estimé des traditions relatives au Prophète et forme, par suite, une des principales sources du droit musulman.
2. Chihâb-eddin Ahmed, surnommé Ibn Hadjar Elasqalâni.

devient, chez un prince, une qualité utile à ses sujets. C'est à la suite de mûres réflexions, ajoutait-il, que j'ai réussi à conquérir Tlemcen, Ceuta et bien d'autres villes.

Quant au motif qui lui avait fait apprendre par cœur le *Divan* de Monatebbi, le voici tel que je l'ai vu donné par l'auteur du *Dauhat* : « Le vénéré vizir Abou Abdallah Mohammed, fils de l'émir Abou Mohammed Abdelqâder, fils du sultan Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Eccherif, m'a raconté le fait suivant : La tribu de Monabaha, ayant trahi mon grand-père, le sultan ci-dessus nommé, celui-ci, après avoir échappé grâce à Dieu, à cette trahison, avait adressé le récit de cet événement au cheikh Abou Mohammed ben Omar. Le cheikh lui répondit par une lettre contenant ces mots : « Ah! « que vous êtes loin de ces paroles de Aboutthaïeb Elmotanebbi :

« La loyauté a disparu depuis la trahison de Ohod[1] ; la sincérité fait maintenant défaut aussi bien dans les récits que dans les serments. »

« Ce fut alors que le sultan se consacra entièrement à l'étude du *Divan* de Motanebbi jusqu'à ce qu'il l'eût appris en entier sans en omettre un seul vers. »

Ibn Omar, dont il vient d'être question, était un des professeurs du sultan Eccheikh ; son nom complet était Abdallah ben Omar Elmethgharì. Il avait suivi les leçons de Abou Abdallah Elghoûrì, de Elouancherìsì, l'auteur du *Miyâr*, et d'autres maîtres. C'était un homme très instruit et doué d'une grande mémoire ; il mourut dans le Draâ en 927 (1521). Du moins c'est ce que rapporte Ahmed Baba dans le *Kifayet elmohtadj*, car l'auteur de *Elfaoudïd* dit qu'il mourut en 958 (1551), ce qui est plus vraisemblable.

L'affection que Ibn Omar éprouvait pour le sultan Abou

1. Vaincu par les Qoreïchites au combat de Ohod, Mahomet attribua sa défaite à la trahison de Abdallah, fils d'Obayy, fils de Saloul.

Abdallah et pour le frère de celui-ci, le sultan Aboulabbâs Elaaredj était très vive. On a déjà vu par le récit de l'auteur du *Dauhat*, que Ibn Omar avait été le promoteur de l'arrivée au pouvoir de ces deux princes. Il fut envoyé par le sultan en ambassade dans le Sous auprès du prince Abdallah, son élève.

Dans son livre intitulé *Elfaouâïd*, Abou Zéïd rapporte le récit suivant de Abou Mohammed Abdallah ben Mobârek Elaqàouni, qui disait le tenir de Abou Otsmân Elhoùzâlì : « Un jour que Ibn Omar revenait d'une mission diplomatique dans le Draâ, les jurisconsultes de ce pays lui demandèrent son opinion sur les gens du Sous : « Dans ce pays-là, « répondit-il, j'ai trouvé des jurisconsultes ayant de piètres « doctrines, des dévots toujours en dispute, et une populace « adonnée à toutes sortes de vices. »

C'est à Ibn Omar interrogé sur le *modd*[1] du Prophète qu'on doit la réponse suivante :

« Salut à vous, maîtres, et que Dieu répande sur vous sa miséricorde et ses bénédictions !

« Vous m'avez demandé quelle était la valeur du *sâ'*[2] du Prophète ; je vous réponds, en priant Dieu qu'il me seconde, et vous donne ci-après le résultat de mes travaux et de mes études sur ce sujet, qui a été de ma part l'objet de longues recherches.

« Celui qui désire savoir exactement ce qu'est un sâ' et en connaître expérimentalement la capacité, doit prendre des grains d'orge de moyenne grosseur et dont les extrémités ont été émondées et en réunir 34,601 et trois cinquièmes. En effet, le *rothl* pesant 128 dirhems sunnites, et le

1. Mesure de capacité pour les grains.
2. Le *sâ'* est le nom ordinaire de la mesure de capacité employée par les Barbaresques.

dirhem sunnite étant de cinquante grains et deux cinquièmes, si vous multipliez par 4 le contenu du modd vous obtenez le produit total qui vient d'être indiqué pour le sâ'[1].

« Voici maintenant ce qui m'a amené à ce résultat. Lorsque j'apportai de Fez (que Dieu la protège !) le modd, le sâ' et le demi-sâ', je rencontrai mon professeur, le glorieux jurisconsulte Abou Ali Elhasen ben Otsmân ben Abdallah Ettâmeli : « Rapportes-tu de Fez le saâ du Prophète et son « modd, me demanda-t-il ? » Je répondis que je les avais effectivement, et en même temps je dis à mon compagnon de les retirer de nos bagages. A peine le cheikh les avait-il aperçus qu'il se prit à rire et me dit : « Par le maître de la « Kaaba ! tu ne nous as rapporté ni le sâ', ni le modd du « Prophète ; on s'est trompé d'une façon honteuse sur ses
p. ٢٦ « mesures. » Comme il paraissait les trouver trop grandes et qu'à cette époque j'étais plein d'enthousiasme pour Fez et ses habitants, je m'écriai : « Craignez Dieu, cher maître ! « Comment osez-vous soupçonner d'une erreur la capitale « des musulmans ! Voyez ces poinçons marqués sur ces « mesures par l'illustre savant chargé de surveiller les me- « nuisiers ; aucun de ces artisans ne peut vendre ni modd, « ni sâ' sans qu'il ait été poinçonné après examen préalable. » — « Faites bien attention, me répondit-il, l'erreur des gens « de Fez provient de ce que tout en s'appuyant sur le dire « des jurisconsultes qui assurent que le modd pèse un rothl « et un tiers, ils se servent pour en établir le poids de choses « légères ; or, ne pensez-vous pas que s'ils s'étaient servis de « paille, par exemple, leurs mesures eussent été encore « beaucoup plus grandes. »

« Convaincu de la justesse de ces paroles, je me mis à la recherche de la vérité. Je me suis alors appuyé sur ces

1. Le calcul indiqué ici est inexact ; le produit serait de 37.804 et quatre cinquièmes et non 34.601 et trois cinquièmes.

paroles de Abou Râched Elgafsî qui me revinrent à la mémoire : « Le sâ' que tu nous a apporté de Fez contient « dix-huit jointées, tandis que le nôtre n'en contient que douze ; « il y a donc entre les deux un écart d'un tiers. » Quiconque voudra mettre sa conscience à l'abri n'aura qu'à payer la dîme de la Rupture du jeûne avec la plus grande mesure et prendre la plus petite pour l'évaluation de la base de l'impôt. »

Parmi les professeurs du sultan Abou Abdallah on cite également l'imam connu, le maître célèbre, le grand cheikh de la contrée du Sous, Abou Ali Elhasen ben Otsmân Ettâmeli. Ce cheikh est mentionné dans le *Monteqa* comme un homme d'un grand savoir et un historien: il consacrait tout son temps à enseigner, ne prenant jamais de repos et multipliant ses veilles en leçons et en pratiques de dévotion. Quand il se sentait invinciblement gagné par le sommeil, il posait sa tête sur une pierre afin d'être réveillé par ce dur contact et jamais il ne demeurait plongé dans un sommeil profond.

Ses cours duraient toujours fort longtemps et il lui arrivait parfois d'étudier jusqu'à quatorze règnes dans une même leçon. A force d'avoir copié et enseigné le *Taudîh* [1] de Khelil, il posséda ce livre par cœur. On assure qu'il le copia quatorze fois, et pendant son séjour à Fez il vivait du produit des copies de cet ouvrage et des copies de la *Risâla* [2]. Tous ces détails, dit Elmendjoûr dans son *Fahrasat* [3], je les tiens d'un neveu du cheikh, l'homme digne de confiance, l'érudit, le noble, le bienfaisant, le bon conseiller, le bienheureux,

1. Le *Taudîh* est le grand ouvrage de droit de Sidi Khelil qui en a fait lui-même l'abrégé, aujourd'hui classique chez les Malékites, et qui porte le nom de *Elmokhtasar*.
2. Il s'agit de la *Risâla* d'Abou Zéïd Elqaïrouâni, petit traité de droit classique.
3. C'est le titre qu'on donne souvent aux dictionnaires biographiques.

Aboulhasen Ali ben Selimân ben Abdallah ben Otsmân, que Dieu l'assiste dans l'entreprise qu'il a conçue de diriger les musulmans.

Abou Ali fit un voyage à Fez où il demeura un certain temps. Après avoir suivi dans cette ville les cours de nombreux professeurs, entr'autres ceux de l'imam Elouancherîsî, l'auteur du *Miyâr* et de l'imam Ibn Elghâzî, il revint dans le Sous, son pays natal. Lors de son départ de Fez, son professeur Elouancherîsî lui fit l'honneur de l'accompagner un bout de chemin.

Le *Monteqa* rapporte, d'après un récit de Abou Râched, qu'au moment où Abou Ali allait retourner dans son pays après avoir achevé de suivre les cours de Ibn Elghâzî, il se rendit auprès de son professeur pour lui faire ses adieux. Ibn Ghâzî prit alors la main droite de son élève et lui dit : « Je confie à Dieu ta piété, ta loyauté et la perfection de ton œuvre. » Puis il ajouta : « Maintenant Fez ne produit plus
p. ٢٧ que des filles », se servant pour exprimer cette idée d'un terme tiré de la racine d'un mot ainsi interprété qui se trouve dans ce verset : « Ils lui ont donné comme adorateurs des filles[1]. »

Les habitants du Sous attachent un grand prix aux décisions juridiques de Abou Ali. Ce fut lui qui décida qu'il était licite de manger du gibier tué par les armes à feu, opinion qui fut repoussée par un de ses contemporains, ainsi qu'on peut le voir dans le *Naoudzil* de Abou Mahdî Essektanî. On cite encore de Abou Ali la consultation suivante : « Les biens de main-morte attribués à une mosquée doivent acquitter la dîme aux frais du constituant. Si quelqu'un constitue un bien de main-morte, dont la valeur est imposable, il doit en payer la dîme, sinon, il n'y est pas tenu. Dans le premier cas il n'y

1. *Coran*, Sourate XLIII, verset 14.

a pas lieu de distinguer si la constitution est faite, partie pour l'entretien de la mosquée et partie pour une œuvre d'enseignement, car les docteurs disent qu'il faut considérer l'ensemble; or le mot ensemble s'applique à la totalité de ce que la personne a constitué, non, bien entendu, à la totalité des biens de main-morte de la mosquée. Quant à ce qui est acheté avec les fruits du bien de main-morte, il n'a pas à payer la dîme : ce n'est plus en effet la propriété du constituant, et ni la mosquée, ni les constituants défunts ne sont imposables; dans cette hypothèse la question ne serait à examiner qu'autant que le constituant serait encore vivant. » Les services ainsi rendus par Abou Ali sont nombreux. Il mourut en l'année 932 (1526).

Au nombre des professeurs du sultan Abou Abdallah il faut ajouter encore l'imam, le très docte, le subtil Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed Elyestetsnî qui lui enseigna diverses sciences entr'autres l'interprétation du Coran. « J'ai été le lecteur de ce maître, dit Elmendjoûr, et cela en présence du prince des Croyants, le savant, le pieux, le sanctifié, le combattant dans la voie de Dieu, Abou Abdallah qui avait pour Elyestetsnî une très vive affection. »

Elmendjoûr donne encore les détails suivants : « Le cheikh étant mort pendant la nuit, nous allâmes le lendemain matin, son fils et moi, annoncer cette triste nouvelle au sultan. Celui-ci qui était alors dans la mosquée du Mérinide, occupé à lire l'*ouerd*[1] du cheikh, vint aussitôt à nous et se mit à sangloter si fort qu'il attrista tous ceux qui l'entendirent : ce fut un spectacle vraiment touchant. Le sultan demeura ainsi longtemps avant de se calmer; il connaissait en effet la valeur de ce cheikh qui, par sa foi ferme et pure,

1. L'*ouerd* est la formule spéciale de prière imaginée par le fondateur d'une confrérie religieuse ; chaque confrérie a son ouerd particulier.

par ses sages avis, avait rendu service à tous les musulmans, grands et petits. Il assista aux obsèques de ce maître qui mourut en l'année 959 (1552).

Abou Abdallah eut bien d'autres professeurs, mais ce que nous venons de dire à ce sujet est suffisant. Dieu nous seconde !

CHAPITRE VIII

DE L'AVÈNEMENT AU TRÔNE DU SULTAN ABOU ABDALLAH MOHAMMED ECCHEIKH ET DE SES CONQUÊTES

Suivant le commentateur du *Dorret essolouk*, Abou Abdallah Elmahdî fut proclamé souverain à Maroc en l'année 951 (1544-1545). Tout d'abord, il n'exerça son autorité que sur
p. ۲۸ son propre territoire et sur celui de son frère Aboulabbâs le Détrôné, c'est-à-dire sur le pays compris entre Tadela et l'Ouâd Noûl[1].

Bientôt ce prince sentit remuer en lui une ambition royale et une ardeur hachémite[2]; il songea à agrandir ses États et jeta son dévolu sur les villes et les bourgs du Gharb[3]. Rompant la trêve qu'il avait conclue avec les Beni Merîn, il s'attaqua aux débris de leur empire et les accabla sous les plus dures épreuves et les plus terribles calamités. Grâce à la protection divine, il leur arracha la couronne et les dépouilla de tout ce qu'ils possédaient. La ville de Méquinez fut la première ville du Gharb dont il s'empara ; il y entra en l'année 955

1. Ou Ouàd Noun ; c'est cette dernière forme qui a été adoptée par les cartographes.
2. C'est-à-dire digne de la tribu de Hachem, à laquelle appartenait le Prophète.
3. On désigne sous ce nom la province dont Alcazar Elkebir est le chef-lieu, mais on étend souvent cette dénomination à tout le territoire de Fez et de Méquinez.

(1548), après en avoir fait le siège et lui avoir livré l'assaut.

« Mohammed Eccheikh, dit l'auteur du *Dauhat* avait déjà pris Méquinez et pressait la population de Fez de se rendre à lui quand le cheikh Abou Errouâïn vint le trouver et lui dit : « Sire, achetez-moi la ville de Fez moyennant cinq cents dinars. » — « Mais, répondit le sultan, Dieu n'a rien révélé qui puisse donner un pouvoir pareil et la loi est muette sur ce point. » — « Par Dieu ! s'écria alors Abou Errouâîn, vous n'entrerez pas dans Fez cette année. »

Comme on était resté de longs mois devant cette place, sans autre résultat que de voir s'accentuer la résistance des habitants, le prince Abou Mohammed Abdelqâder dit au sultan, son père : « Faites donc, mon cher père, ce que vous a demandé le cheikh Abou Errouâïn, car c'est un homme béni du Ciel, un des saints de Dieu. » Le jeune prince ayant réitéré ses instances, le sultan l'autorisa enfin à entrer en pourparlers avec le cheikh. Celui-ci demanda alors à Abdelqâder de lui remettre la somme fixée, puis quand ce payement lui eut été fait, il dit : « A la fin de cette année, si Dieu le veut, cette affaire sera terminée : j'agis ainsi par l'ordre du Très-Haut. » Le même jour, le cheikh Abou Errouâïn distribua aux pauvres et aux malheureux tout l'argent qu'il avait reçu et n'en garda pas même une seule pièce pour lui-même. A dater de ce moment le sultan eut l'avantage et, dès la fin de l'année, suivant la prédiction faite, il entra dans la ville de Fez.

Selon l'auteur du *Momti elasmâ*, le cheikh Abou Errouâïn fut un de ceux qui contribuèrent à aider Mohammed Eccheikh à s'emparer de l'empire et à en chasser les Beni Merîn. Voyant d'un côté le désarroi des populations et de l'autre les succès des chrétiens qui envahissaient le territoire de l'islamisme, Abou Errouâïn s'en était allé par les rues en criant : « O Harrân, viens, je te donne le Gharb. »

Or Harrân était, ainsi qu'on le verra plus loin, le nom du fils aîné du souverain dont nous donnons la biographie. Ce fut lui qui eut la direction de toutes les opérations militaires, et pas une des villes dont s'empara son père ne fut conquise autrement que par ses soins.

Après avoir tenu le langage ci-dessus rapporté, le cheikh Abou Errouâïn s'aperçut qu'un des principaux cheikhs de cette époque soutenait le parti des Beni Merîn; c'était selon les uns, le cheikh Abou Amr Abdelouâhed Ezzaëri, selon d'autres, le cheikh Aboulabbâs Ahmed ben Ecchâhed Elmis-
p. ٢٩ bâhî, des Oulâd Misbâh, rejetons de saints personnages. Monté sur sa mule, Abou Errouâïn se rendait auprès du cheikh lorsqu'arrivé devant la porte de la maison il trouva un des fils de ce personnage qui lui dit : « Mon oncle[1] Abou Errouâïn, donnez-moi donc cette mule. » — « Tiens, la voici, répliqua celui-ci », puis descendant de sa monture il la remit à l'enfant qui entra chez son père et lui raconta ce qui venait de se passer. Le père sortit aussitôt, salua Abou Errouâïn et lui dit : « Que demandes-tu pour prix de cette mule ? » — « Que tu cesses de soutenir ces gens-là, les Beni Merîn, répondit-il. » — « C'est chose faite, répliqua le cheikh. »

On a déjà vu plus haut une aventure analogue arrivée au cheikh Abou Mohammed Abdallah Elghazaouânî. On raconte encore que Aboulhasen Ali Essenhâdjî étant un jour sur le pont des Teinturiers à Fez se mit à crier : « Sortez, ô Beni Merîn; par Dieu ! nous ne vous garderons pas toujours dans notre ville. »

Le sultan Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmahdî fit son entrée dans la ville de Fez en l'année 956 (1549). Ibn Elqâdhî, dans le commentaire du *Dorret essolouk*, dit que la

1. Locution que l'on emploie en parlant à une personne plus âgée que soi et qui implique une certaine familiarité.

date exacte de cet événement est donnée par le chronogramme suivant : « *boldat sarika*[1]. »

Après avoir pris possession de Fez et s'y être établi en jetant là son bâton de voyage, le sultan conçut la haute ambition de conquérir Tlemcen. En conséquence il se mit à la tête d'une armée nombreuse, marcha sur cette ville dont il s'empara après en avoir chassé les Turcs et étendit son autorité sur le territoire de Tlemcen jusqu'aux rives du Chélif. L'entrée de Eccheikh à Tlemcen eut lieu le lundi, 23 de djomada Ier de l'année 957 (10 juin 1550).

Le sultan rentra ensuite à Fez. Comme son empire s'était considérablement accru sur le Maghreb, dont presque toutes les villes avaient reconnu sa domination, il s'occupa à ce moment d'en organiser l'administration : il régla le cérémonial de sa cour et fixa les attributions de tout son personnel domestique, hommes et femmes. On raconte que depuis leur entrée à Fez, le prince et ses courtisans, qui étaient alors vêtus de casaques jaunes et portaient la trace visible de leur existence bédouine, avaient fait tous leurs efforts pour acquérir les manières des gens des villes et en prendre les habitudes.

Toute l'organisation de la cour des Chérifs fut dirigée, dit-on, par un seul homme et une seule femme. L'homme, Qâsem Ezzerhoûnî, régla l'étiquette royale du sultan Mohammed Eccheikh au sujet des vêtements, du cérémonial des entrées et des sorties, des audiences, des devoirs des courtisans et de leur tenue en présence du souverain. La femme, qui se nommait Elarifa[2] bent Neddjoû, eut à charge tout ce

1. En additionnant la valeur numérique des lettres qui composent ces deux mots arabes on trouve en effet 956, mais en tenant compte de la valeur particulière qu'assignent les Barbaresques à certaines lettres. Ainsi le ص vaut ici 300 et non 60.

2. *Elarifa* signifie devineresse ; il se pourrait ici que cette épithète ne fût pas un nom propre, mais un simple surnom.

qui concernait la vie du prince dans l'intérieur de son palais, nourriture, lingerie, rapports avec les femmes, etc... Cette organisation, en faisant suivre à Eccheikh les usages royaux, donna un vif relief à son autorité et augmenta son prestige aux yeux de la masse du peuple.

Abou Abdallah parcourut sans cesse les différentes villes du Maghreb, tout en prolongeant ses séjours à Fez, jusqu'au moment où Abou Hassoûn, venu de Tlemcen l'attaqua dans Fez et le chassa de cette ville. Dieu seul est vainqueur en toute chose.

---

p. ٣٠

CHAPITRE IX

ABOU HASSOUN LE MÉRINIDE ENTRE DANS LA VILLE DE FEZ ET EN CHASSE ABOU ABDALLAH MOHAMMED ECCHEIKH

Abou Hassoûn, connu sous le nom d'Elbâdisi, était le fils du cheikh Mohammed ben Abou Zekrî, le mérinide, l'ouattaside. Contraint par Abou Abdallah Eccheikh de quitter Fez, sa résidence royale, dont ce prince s'était emparé, comme nous l'avons raconté plus haut avec détails, Abou Hassoûn s'était enfui à Alger pour échapper à la mort et y demander du secours.

Il resta alors auprès des Turcs les circonvenant sans cesse par de brillantes descriptions du Maghreb qu'il faisait miroiter à leurs yeux : « Eccheikh, disait-il, m'a enlevé mon royaume, le royaume de mes pères; il m'a ravi l'héritage de mes aïeux. Venez à moi, allons le combattre et il est probable que Dieu nous viendra en aide et nous assurera le succès et la victoire, sans que vous ayez rien à perdre des trésors et du butin que vous avez amassés. »

Séduits par l'appât d'une somme considérable que Abou Hassoûn leur promit, les Turcs se décidèrent à marcher avec lui. Ils partirent avec une nombreuse armée, ayant à leur tête le pacha turc Sâlah[1], et entrèrent dans la ville de Fez. Abou Abdallah Eccheikh, après de grands combats et une lutte très vive, avait été réduit à quitter la ville et à prendre la fuite.

Abou Hassoûn fit son entrée à Fez le 4 du mois de safar de l'année 961 (9 janvier 1554.) La population le reçut avec de grands transports de joie. Le prince mit pied à terre, embrassa tout le monde, grands et petits, nobles et vilains et se mit à fondre en larmes au souvenir des maux dont, en se soulevant contre son autorité, les Chérifs l'avaient accablé lui et sa famille.

Tout le monde était alors heureux du retour du prince et augurait bien de sa destinée. Mais peu de temps s'était écoulé que des plaintes nombreuses s'élevèrent contre les Turcs qui s'emparaient des femmes et commettaient toutes sortes d'excès. Abou Hassoûn se hâta de leur remettre les sommes qu'il leur avait promises et les éloigna de Fez où bien peu d'entre eux demeurèrent.

Aussitôt arrivé à Maroc où il s'était rendu après sa défaite, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmahdi avait employé tous ses efforts à rallier les tribus, à organiser son armée et à lui conserver ses plus braves soldats. Dès qu'il eut des troupes suffisantes pour assurer son succès, il les conduisit à Fez. Abou Hassoûn sortit à sa rencontre à la tête des archers
de la ville et de toutes les troupes du Maghreb qui s'étaient p. ٣١
jointes à lui, mais vaincu dans le combat qu'il livra, il dut se mettre à l'abri derrière les murs de Fez et soutenir un siège.

1. Sâlah-Raïs succéda à Hassen ben Kheir-eddin et exerça les fonctions de pacha de la Régence d'Alger de 960 à 963 (1552-1556).

Abou Abdallah Mohammed Eccheikh tint la place assiégée jusqu'au jour où Abou Hassoûn fut tué dans une bataille livrée à un endroit appelé Mosellema ; il entra alors dans la ville de Fez, le samedi, 24 du mois de chaouâl de l'année 961 (23 septembre 1554) : telle est du moins la date assignée par certains historiens, mais l'auteur du *Dauhat* dit que Abou Hassoûn entra dans Fez au mois de moharrem de l'année 960 (18 décembre 1552-17 janvier 1553) et que le sultan Abou Abdallah y revint au mois de dzoulqaada de la même année (octobre 1553).

Cet Abou Hassoûn dont il vient d'être parlé s'appelait Ali ben Mohammed ben Abou Zekrî Elouattâsî. Après avoir été proclamé souverain à Fez en l'année 932 (1526) il avait été fait prisonnier par son neveu Ahmed ben Mohammed ; celui-ci l'ayant renversé du trône avait fait constater par témoins cette déposition et, le même jour, c'est-à-dire à la fin du mois de dzoulhiddja de la même année (septembre 1526), il s'était fait prêter serment de fidélité.

Ibn Elqâdhî rapporte qu'il a vu le texte de ce serment de fidélité écrit de la main de l'imam Abdelouâhed Elouancherîsî ; ce document rédigé par l'imam portait les signatures d'un grand nombre de jurisconsultes de Fez, entr'autres celles d'Aboulabbas Elhabbâk et du jurisconsulte Elmouâsî.

On s'explique difficilement que le serment prêté à Ahmed, alors que rien ne rendait légitime la déposition de Abou Hassoûn, ait été écrit par Elouancherîsî qui, comme on le verra bientôt, était un homme fort scrupuleux : cela se produisit sans doute à la suite de quelque circonstance qui nous est restée inconnue.

Le sultan Ahmed avait continué à régner à Fez jusqu'au jour où le sultan Abou Abdallah Mohammed Eccheikh l'avait fait prisonnier après s'être emparé de cette capitale. Abou Hassoûn avait alors réussi à s'enfuir à Alger, mais Abou

Abdallah avait pu arrêter tous les autres membres de la famille des Beni Ouattâs et les avait envoyés chargés de chaînes à Maroc. Plus tard, à ce que l'on prétend, il les avait fait périr traitreusement, après avoir tout d'abord usé de clémence à leur égard et avoir même délivré de ses fers le sultan Ahmed. Dieu est vainqueur en toute chose.

Ce fut lors de sa seconde entrée à Fez, que le sultan Abou Abdallah ordonna de mettre à mort le pieux jurisconsulte, le grand cadi de Fez, Abou Mohammed Abdelouahhâb, fils de Mohammed Ezzeqqâq qu'il soupçonnait d'être favorable à Abou Hassoûn. On raconte que le sultan dit à Abou Mohammed lorsque celui-ci fut amené en sa présence : « Choisissez le genre de supplice que vous allez subir. » — Faites ce choix pour vous-même, répliqua le magistrat, car l'homme doit périr de la façon dont il fait périr les autres. » — « Qu'on lui tranche la tête avec une hache, s'écria le sultan. » Dieu dans sa toute-puissance, réalisa l'affirmation divinatoire du jurisconsulte Abou Mohammed : en effet, ainsi qu'on le verra plus loin, le sultan fut tué à coups de hache.

Le juriconsulte Abou Mohammed possédait une instruction très variée; il eut avec un de ses contemporains, l'imam
Elyestetsnî une discussion sur le point de savoir si Dieu pou- p ٢٢
vait faillir à l'accomplissement de ses menaces[1]. Abou Mohammed soutenait que Dieu possédait ce pouvoir, tandis que Elyestetsnî était d'un avis contraire. Chacun de ces deux savants composa une mémoire sur ce sujet, mais c'est l'opinion de Elyestetsnî qui est la vraie. Le supplice d'Abou Mohammed eut lieu au mois de dzoulqaada de l'année 961 (28 septembre-28 octobre 1554).

Ce fut également lors de cette conquête de Fez que le sultan donna l'ordre de mettre à mort le *Khathîb*[2] de Miknâset

1. Ou, en d'autres termes, si Dieu peut revenir sur une décision prise par lui.
2. Prédicateur.

Ezzitoûn[1], (Dieu la protège!) le cheikh, le jurisconsulte Aboulhasen Ali Harzoûz Elmiknâsî. Il avait formulé cette sentence parce qu'il avait appris que dans ses prônes, ce prédicateur avait parlé de lui de façon à détourner le peuple de sa soumission et de son obéissance. « Cet homme, disait Aboulhasen aux fidèles, est venu vers vous du Sous ultérieur ; quand il sera votre maître, il parcourra la terre en y semant le désordre et fera périr vos moissons et vos troupeaux. Or, Dieu n'aime pas le désordre. Quand on dit à ce personnage de craindre Dieu, il se glorifie de ses péchés. C'est dans la Géhenne, cet horrible séjour qu'il expiera ses méfaits. » Harzoûz qui tenait ces discours et d'autres du même genre, mais dont je n'ai pas conservé un souvenir aussi précis, subit le dernier supplice au mois de dzoulqaada de cette année (28 septembre-28 octobre 1554).

On lit dans le *Dauhat* que Sidi Abou Errouâïn avait un jour envoyé dire en son nom à Aboulhasen Harzoûz : « Achète-moi ta vie. » Harzoûz n'ayant prêté aucune attention à ce propos, Abou Errouâïn dit au messager de retourner auprès du prédicateur et de lui annoncer que prochainement il périrait lui et son fils et que leurs deux cadavres seraient suspendus au-dessus de la porte de leur maison. A peine Harzoûz eut-il entendu ces mots qu'il se rendit en toute hâte auprès du cheikh Abou Errouâïn : « Maître, dit-il alors, que signifient ces paroles? » — « Cela m'a échappé, répliqua le cheikh ; il y a eu erreur. » — « Maître, s'écria Harzoûz, je ferai tout ce que vous me direz de faire. » — « Il n'arrivera que ce qui doit arriver, se contenta d'ajouter Abou Errouâïn. » Trois mois s'écoulèrent après cet incident, puis la prédiction du cheikh s'accomplit.

Tout le monde connaît encore l'anecdote suivante : Un

1. Méquinez.

jour le fils d'Aboulhasen Harzoûz était assis devant la porte de sa maison. La rue était remplie de boue. Abou Errouâïn, vêtu d'habits superbes comme s'il fût allé à la prière du vendredi, vint alors à passer : « Si tu aimes Dieu, lui dit le fils de Harzoûz, roule-toi dans cette boue que Dieu a créée avant l'homme. » Le cheikh se roula aussitôt dans la boue, puis se relevant il demanda : « Est-ce assez comme cela ? » — « Oui, répliqua le jeune homme. » — « Eh ! bien, répartit le cheikh, c'est ainsi que ton père et toi vous vous roulerez dans les fers. » L'événement justifia ces paroles.

Avant d'entrer à Fez la première fois, le sultan Abou Abdallah Mohammed Eccheikh avait également fait mettre mort le jurisconsulte, l'imam, le mufti, le prédicateur, Abou Mohammed Abdelouâhed, fils du docte imam Aboulabbâs Ahmed Elouancherîsî ; voici dans quelles circonstances. Tandis que le sultan faisait les plus grands efforts pour s'emparer de la ville de Fez et qu'il rencontrait de graves difficultés dans son entreprise, quelqu'un lui dit : « Vous n'aboutirez à aucun résultat et vous ne réussirez pas à vous faire proclamer souverain par les habitants de cette ville, tant que le fils de Elouancherîsî ne vous aura pas tout d'abord prêté serment de fidélité. » Aussitôt le sultan dépêcha un messager
chargé de solliciter la démarche en question, mais Abou p. ٢٢
Mohammed répondit : « Je me suis engagé à être fidèle à ce souverain, — il voulait entendre par là Aboulabbâs Ahmed ben Mohammed Elouattâsì ; — rien qu'un motif légal ne peut me dégager de mon serment et ce motif n'existe pas. »

Le fils de Elouancherîsî ayant ainsi refusé de répondre au désir du sultan Mohammed Eccheikh, celui-ci donna l'ordre à une bande de brigands d'aller trouver ce personnage et de l'entraîner hors de Fez. Les brigands se rendirent auprès du fils de Elouancherîsî, l'engagèrent à les suivre et, sur son refus, ils le tuèrent.

On dit encore que le sultan Abou Abdallah Mohammed Eccheikh avait adressé aux habitants de Fez une proclamation ainsi conçue : « Si c'est à la suite d'une capitulation que j'entre dans votre ville, je la remplirai de justice, mais si j'y pénètre de force, je la remplirai de meurtres. » Le fils de Elouancherîsî répondit à cette proclamation par une véhémente pièce de vers qui commençait ainsi :

> « Tu mens ! Par le temple de Dieu ! tu ne pratiqueras pas la justice. Dieu ne t'a attribué aucun mérite ni aucune autorité ;
> « Tu n'es qu'un prodigue et un rebelle ; tu as plus que tout autre les traits caractérisés du païen. »

Le sultan ayant acquis la certitude que le fils de Elouancherîsî était l'auteur de ces vers, donna l'ordre de le faire périr.

Le fils de Elouancherîsî, à ce que l'on rapporte, était chargé de faire la lecture du *Sahîh* de Elbokhârî dans la mosquée de Elqarouïin. Après chaque lecture qui avait lieu entre les deux prières du soir [1], le professeur citait les gloses de Ibn Hadjar (que Dieu lui ouvre le ciel !) et les développait conformément aux prescriptions édictées par le donateur du manuscrit [2]. « Mon père, lui dit un jour son fils, je viens d'apprendre que des brigands t'assailleraient ce soir dans la mosquée ; tu devrais remettre ta lecture d'aujourd'hui. » — « Où nous sommes-nous arrêtés dans notre lecture de Elbokhârî, demanda le père ? » — « Au chapitre de la prédestination, répliqua le fils. » — « Comment essayerions-nous d'échapper à la destinée qui nous emporte vers la fin promise, s'écria le professeur. »

1. La première de ces deux prières a lieu au coucher du soleil, l'autre quand la nuit complète est venue.

2. Il arrive souvent que celui qui fait don d'un livre à une mosquée lègue en même temps une certaine somme qui sert à payer un lecteur dont les heures de lecture ou la façon de lire sont fixées par le donateur.

Sa lecture terminée, le fils de Elouancherìsì sortit par la porte de la mosquée dite *Bâb echchemmâïn*[1] ; un des brigands le frappa aussitôt et lui coupa une main, puis les autres l'achevèrent sur place. Cet événement eut lieu au mois de dzoulhiddja de l'année 955 (janvier 1549.)

Chacun sait, dit Elmendjoûr dans son *Fahrasat* que le pieux jurisconsulte Abou Abdallah Mohammed ben Ibrahìm, surnommé Abou Châma, vit en songe le fils de Elouancherìsì quelques jours après sa mort et lui demanda dans quel état il se trouvait et ce que Dieu avait fait de lui. Le fils d'Elouancherìsì répondit par ces vers :

« Dieu m'a comblé de ses grâces et de ses faveurs ; je n'ai rien vu que d'heureux dans la solitude du tombeau.

« Je demande au Seigneur qu'il me fasse la grâce de me protéger encore, le jour où je sortirai de la tombe pour la Résurrection p. ٢٤
« et durant les terribles épreuves qui suivront, quand on dépouillera le livre des actions[2] et qu'il faudra passer le pont[3].

« Je lui demande cela au nom du Prophète hachémite, Mohammed, au nom de ses compagnons et en celui de sa famille, source de la noblesse illustre[4].»

Abou Mohammed Abdelouâhed Elouancherìsì a été, sans conteste, l'imam de son époque ; sa piété était vive, son honnêteté inébranlable et son air vénérable. D'un abord séduisant et de manières agréables, il était encore élégant dans son langage et supérieur à tous ses contemporains dans l'art d'écrire et de rédiger soit un traité, soit un contrat. Son

1. La porte des fabricants de bougies.

2. Suivant la croyance musulmane, les actions bonnes et mauvaises de chaque homme sont inscrites sur un registre qui, au jour du Jugement dernier, servira a régler le sort de chacun et à décider s'il doit aller au Paradis ou en Enfer.

3. Le *Sirâth* est une sorte de pont très étroit sur lequel les hommes devront passer pour aller au Paradis, aussitôt après que leur sort aura été décidé. Tous ceux qui en franchissant ce pont éprouveront quelque doute seront précipités en enfer.

4. Les Arabes ne reconnaissent d'autre noblesse que celle qui résulte de la descendance de la lignée du Prophète.

père, l'illustre auteur du *Miyâr* le maria encore bien jeune. Néanmoins, le jurisconsulte, le cadi, le mufti, Abou Abdallah Mohammed ben Abdallah Elyfrenî, l'auteur du *Elmedjâlis elmiknâsiya* voulut signer à son contrat comme témoin et dit au père : « Ce sera mon cadeau de noces. » Ce magistrat estimait, en effet, que le rôle de témoin est d'une grande importance[1] et doit être considéré comme une haute faveur. Il allait même jusqu'à dire : « Me demander d'être témoin dans un contrat, c'est presque aussi grave que de me demander la main de ma fille. » Et en parlant ainsi il avait raison, car on cite un cadi qui disait aux témoins : « C'est vous qui êtes les vrais magistrats, nous cadis, nous ne sommes que vos agents d'exécution. »

A peine marié, Abou Mohammed Abdelouâhed fut nommé témoin assermenté[2] près le tribunal; puis, sa situation grandissant, il fut nommé cadi de Fez et exerça cette magistrature pendant dix-huit ans. Après la mort du cheikh Ibn Haroûn, il résigna ses fonctions pour occuper la place de mufti. Poète distingué, Abdelouâhed a composé des odes et des ballades. D'une nature fine, il éprouvait de vives sensations en entendant les modulations de la voix ou le chant des instruments de musique, tant son tempérament était bien équilibré et sa constitution régulière.

Elmendjoûr raconte le trait suivant qui témoigne de la délicatesse et de la sensibilité d'Abdelouâhed : un jour, ce dernier était occupé à faire une leçon sur les « *Deux branches*[3] » de Ibn Hâdjeb dans la mosquée qui domine la place de Ezzebîb, quand vint à passer près de là un cortège nuptial

1. En droit musulman la preuve par écrit a beaucoup moins de valeur que celle faite de vive voix par des témoins.

2. Ou témoin instrumentaire appelé *adel*; l'adel remplit en outre les fonctions de notaire et celles de greffier du cadi.

3. Titre sous lequel on désigne les deux traités grammaticaux intitulés *Elkâfia* et *Ecchâfia* de Ibn Hâdjeb.

accompagné d'un orchestre de flûtes, de tambourins et de trompettes. Le professeur mit la tête à la fenêtre pour mieux entendre, puis il dit : « Comment ! les gens de ce cortège ont dépensé une somme considérable pour se procurer un tel plaisir et moi qui peux l'entendre sans bourse délier, je m'en priverais ! »

Lorsque Elouancherîsî mourut on disait que Abdelouâhed serait incapable de continuer l'enseignement de son père. Aussi quand Abdelouâhed prit possession de la chaire que son père occupait dans la medresa Elmisbâhiya pour y enseigner dans la *Modawwana* [1], nombre de personnages parmi lesquels figurait Ibn Ghâzî vinrent assister au cours et juger le nouveau professeur. Il fut si remarquable que Ibn Ghâzî charmé
le baisa au front et lui dit : « Si vous n'aviez pas réussi, je p. ٣٥
vous aurais suppléé en attendant que vous vous fussiez perfectionné et que vous eussiez acquis le talent de votre père. » Ces paroles témoignaient de la vive affection qui avait uni entre eux Ibn Ghâzî et Elouancherîsî.

Les principaux *thalebs,* tels que le cheikh Abou Mohammed Elmesârî, l'auteur d'une glose sur Elmakoûdî, Ezzeqqâq, etc..., assistaient aux leçons du fils de Elouancherîsî. Le fils de Elouancherîsî a mis en vers un ouvrage de son père intitulé : *Idâh elmenâsik* et en a fait un commentaire : il a également composé d'autres poésies parmi lesquelles se trouvent les vers suivants qui donnent la date de la réfection du pont de Errecîf :

« Celui qui a restauré le pont de Erresîf, c'est Aboulabbâs le plus glorieux des souverains des Beni Ouattâs.

« Ce pont s'élève aujourd'hui dans toute sa solidité pour permettre de passer d'un quartier de Fez à l'autre.

1. Un des traités de droit malékite les plus estimés : il a été composé à Qaïrouân par Sahnoun.

« Ces travaux ont été terminés au milieu de l'année *riche*[1] de l'hégire de celui qui a été choisi pour être envoyé vers les hommes. »

Le prince ouattaside dont il est parlé dans ces vers, obéissait au moindre signe de Abou Mohammed Elouancherîsî ; jamais il ne transgressait aucun de ses ordres, ni ne contrevenait à l'un de ses avis. Voici un exemple de cette soumission dans une affaire relative à un musulman connu sous le nom de Abderrahman Elmendjoûr. Cet homme qui était négociant avait acquis une fortune considérable et, à la suite d'événements qu'il serait trop long de rapporter, quarante témoins des plus honorables avaient déclaré qu'elle devait être confisquée. Le sultan avait alors donné l'ordre de saisir cet homme, de le mettre à mort et de réunir tous ses biens au domaine public des musulmans. Quelque temps après, les enfants de Elmendjoûr vinrent trouver le sultan et lui offrirent de lui verser 20,000 dinars à la condition que la confiscation cesserait ses effets et qu'on leur rendrait tous leurs biens. Le sultan envoya alors son chambellan trouver le cheikh Abdelouâhed Elouancherîsî et lui demander son avis sur ce sujet. « Dites-lui bien, ajouta-t-il, que j'ai besoin de cet argent pour mon expédition actuelle. » Le chambellan se rendit auprès du cheikh et lui fit part de la demande du sultan en le priant d'y donner son acquiescement. « Par Dieu ! s'écria le cheikh, Dieu ne va pas rejeter le témoignage de quarante justes parmi les musulmans pour assurer la royauté de ton maître. Va lui dire que jamais je ne me ferai le complice d'une pareille chose, ni ne la tolérerai. » Quand le chambellan eut rapporté les paroles du cheikh au sultan, celui-ci renonça au projet qu'il avait conçu.

1. La valeur numérique du mot غنّى *riche* est de 960 ; c'est ce mot qui forme le chronogramme.

Voici une autre anecdote qui peut figurer à côté de la précédente. Un jour de fête [1], le peuple était sorti de la ville pour faire la prière en commun. On attendit le sultan pour commencer, mais celui-ci tarda à venir et n'arriva qu'après que l'heure de la prière eut été passée; c'est alors seulement qu'on le vit s'avancer à la tête de son cortège. A peine le sultan était-il arrivé au *Mosalla* [2] que Elouancherîsî qui s'était assuré que l'heure canonique était passée, monta en chaire et dit : « Puisse Dieu, ô fidèle assemblée de musulmans, vous récompenser magnifiquement pour la prière de
cette fête qui va être une prière de midi ! » Puis donnant au p. ٣٦
muezzin l'ordre d'appeler à la prière, il commença l'office et fit avec la foule la prière de midi. Le sultan rougit de confusion et confessa sa faute. Il y aurait nombre d'anecdotes à raconter au sujet de Abou Mohammed Elouancherîsî, mais ce que nous venons d'en dire est suffisant. Dieu seul sait tout.

CHAPITRE X

DE LA GRANDEUR DU RÈGNE DU SULTAN ABOU ABDALLAH MOHAMMED ECCHEIKH ELMAHDI ET DE L'ÉTENDUE DE SES ÉTATS

Devenu maître de la ville de Fez qu'il avait de nouveau conquise, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmahdi se trouva dans le Maghreb à la tête d'un vaste empire qui s'é-

1. Il est d'usage aux trois grandes fêtes annuelles de faire en commun la prière qui a lieu quotidiennement vers neuf heures du matin.

2. Dans les grandes villes où aucune mosquée ne serait assez vaste pour contenir toute la population des fidèles, on fait les prières sollennelles dans un enclos appelé *mosalla*. Le mosalla est presque toujours situé hors de l'enceinte de la ville.

tendait des portes de Tlemcen aux confins du Sahara. Toutes les populations de ce territoire lui étaient soumises et reconnaissaient sa seule autorité. Son action s'exerçait même jusqu'aux rives du Chélif sur tous les districts relevant de Tlemcen. On a vu précédemment qu'il s'était emparé de cette dernière ville le lundi, 23 de djomada 1er année 957 (12 juin 1550) après un siège qui avait duré neuf mois et pendant lequel était mort son fils Maulay Mohammed Elharrân.

Les Turcs ayant fait un retour offensif sur Tlemcen et ayant chassé le sultan de cette place, celui-ci revint dans le Gharb d'où il retourna de nouveau à Tlemcen en l'année 967 (30 octobre 1559-22 septembre 1560), quand il eut appris que les habitants s'étaient révoltés contre les Turcs et les tenaient assiégés dans la casbah. Après avoir bloqué cette citadelle sans réussir à y pénétrer, il se retira dans ses États.

Ibn Elqâdhî s'exprime ainsi : « Mohammed Eccheikh était un homme actif dans ses résolutions, doué d'une énergie indomptable et d'un extérieur imposant. Avec son extrême activité, ses préoccupations élevées et son audace rare, il assit sur de larges bases l'édifice de son pouvoir et fit revivre les traces disparues et la gloire effacée du khalifat. Heureux dans ses entreprises, il déploya un grand zèle pour la guerre sainte et la fit avec éclat en faveur de l'Islam. Il reprit les forteresses du Sous aux chrétiens qui les avaient occupées soixante-douze ans. La terreur qu'il inspirait suffisait à lui assurer la victoire et c'est ainsi que Asfi, Azemmoûr et Asila furent abandonnés par l'ennemi sans démonstration ni combat. »

On a vu précédemment dans le chapitre relatif au règne de Aboulabbâs Ahmed Elaaredj que mon récit diffère de celui de Ibn Elqâdhî. Les chrétiens s'étaient emparés de Azemmoûr en 914 (2 mai 1508-21 avril 1509) et ce fut durant cette même année qu'ils construisirent la forteresse de

Bâdis. Ils avaient conquis Oran pendant la dernière décade du mois de moharrem de la même année [1] et massacré on p ٣٧ fait prisonniers les habitants de cette ville que Dieu fit rendre à l'Islam, par l'entremise des Turcs dans le courant de l'année 1120[2] (23 mars 1708-13 mars 1709). A Dieu seul appartient le pouvoir.

CHAPITRE XI

DU NOM DES FILS DU SULTAN ABOU ABDALLAH MOHAMMED ECCHEIKH, DE SES CHAMBELLANS ET DE SES CADIS

Le sultan Mohammed Eccheikh eut un grand nombre d'enfants distingués, mais le plus remarquable d'entr'eux fut l'aîné, Maulay Mohammed Elharrân, connu surtout sous ce dernier nom. Ce fut lui qui eut la direction des opérations militaires, et toutes les conquêtes faites par son père s'accomplirent par ses soins. C'est à lui que Abou Errouâïn s'adressait quand il s'écriait avant même qu'il fut question des Chérifs : « Viens, ô Harrân, je te donne le Gharb. » Personne ne comprit ces mots avant la venue de Maulay Mohammed, connu sous le nom de Elharrân.

Parmi les enfants du sultan on peut citer : le vizir Abou Mohammed Abdelqâder qui mourut en 959 (1552) Abou Mohammed Abdallah Elghâleb-billah, Abou Merouan Abdelmalek Elghâzî-fî-sebîl-allah, Aboulabbâs Ahmed Elmansour,

al-Ghalib

1. Ce n'est pas en 914, mais bien en 915 qu'eut lieu la prise d'Oran par les Espagnols.

2. Il s'agit de la prise d'Oran par le bey de Mascara, Moustafa Bou Chelaghem L'auteur ne parlant pas de la reprise d'Oran par les Espagnols en 1732 avait donc composé son ouvrage avant cette dernière époque.

Abou Saïd Otsmân, Aboussaâda Abdelmoumen, Abou Hafs Omar, etc...

Dans son *Fahrasat* Elmendjour rapporte ce qui suit : J'assistais un jour à une audience du prince des Croyants, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmahdi, qui avait auprès de lui ses glorieux fils, les princes Maulay Mohammed Elharrân, Maulay Abdelqâder et Maulay Abdallah. Mon professeur, le savant imam Abou Abdallah Elyestetsni qui entra en ce moment voyant ces enfants autour de leur père déclama ce vers emprunté au *Telkhis elmisbâh* :

> « Et je dis : il se peut que tu me voies entourée de mes fils pareils à de jeunes lionceaux. »

Cette citation fit grand plaisir au sultan et à ses fils.

Le sultan eut pour chambellans : Ali ben Abou Bekr Azîkî Elhâhî, Moussa ben Djomâda Elghomrî, etc... Ses cadis fu-
p. ٢٨ rent, à Fez : Abou Hassoûn Ali ben Ahmed Elakhsâsî ; à Maroc : Abou Ali Elhasen ben Abou Bekr Essedjtâni.

"The sultan had for chamberlains" and "His cadis were, at Fez ... at Marrakesh ..."

CHAPITRE XII

DE LA CONDUITE DE CE PRINCE. APERÇU SUR SON ADMINISTRATION

Mohammed Eccheikh aimait à s'occuper de l'administration de ses sujets et son esprit était toujours en éveil sur ce qui se rapportait à cette question. Toutefois il agissait avec énergie en toute chose et ne craignait pas de répandre le sang.

Il fut le premier qui préleva l'impôt désigné vulgairement sous le nom de *nâïba*[1] et il établit sur le peuple toutes sortes

1. La *nâïba* est un impôt direct prélevé sur les biens mobiliers et immobiliers. Grâberg de Hemsö en évaluait le revenu à 1.470.000 francs en 1821.

de taxes et de redevances. Personne ne fut exempt de ces charges à ce que rapporte Ibn Asker dans le *Dauhat*, car il dit, dans la biographie de Sidi Khâled Elmasmoûdî — si je ne me trompe, — que le sultan imposa ces contributions même aux fils de Sidi Khâled. Pourtant ce Sidi Khâled jouissait d'une grande célébrité comme saint et sa renommée s'étendait dans toute la contrée; il suffira, du reste, pour le démontrer, de citer le miracle suivant parmi ceux dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nous : « Un jour Sidi Khâled de son doigt ayant tracé sur une pierre ces mots « Il n'y a d'au- « tre divinité que Dieu » cette devise s'inscruta dans la pierre aussi profondément que si le doigt eût pressé de la cire. » Malgré cela le sultan refusa d'exonérer le fils de ce personnage et ne revint sur sa décision qu'après un nouveau miracle de Sidi Khâled, miracle qui est raconté dans le *Dauhat*[1].

J'ai vu une lettre adressée par le sultan Aboulmaâlî Zîdân ben Mansoûr au cheikh Abou Zakaria Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Abdelmonaïm Elhâhi; cette lettre contenait entr'autres le passage suivant :

« J'abrège en ce qui touche à l'historique de l'impôt et ne m'appesantis pas davantage sur les bases qui ont servi à l'établir dans les premiers temps de l'islamisme et sous les grandes dynasties [2], m'en tenant spécialement à ce qui s'est passé dans le Maghreb. Le premier souverain qui établit l'impôt dans cette contrée, Abdelmoumen ben Ali, le fit porter sur les terres, se fondant sur ce principe que le Maghreb était une terre conquise par les armes [3]. Cette doctrine a été acceptée par certains docteurs, mais d'au-

1. J'ai publié ce passage du *Dauhat* dans le *Recueil des Textes étrangers*, A. Lanier. Paris, MDCCCLXXXVIII.

2. Les Omayyades et les Abbassides.

3. Suivant la loi musulmane, les propriétaires du sol conquis perdent tout droit de propriété quand l'annexion a lieu de vive force ; si, au contraire, les habitants se soumettent sans résistance, en vertu d'un traité, ils conservent tous leurs droits.

tres prétendent que les plaines seules sont des terres conquises par les armes tandis que les montagnes sont des terres de capitulation[1].

« Si l'on admet cette dernière distinction en tenant compte de ce que, comme vous le savez, les populations qui détenaient ces terres au moment de la conquête ont entièrement disparu, toutes les plaines sans exceptions appartiennent par voie d'héritage au domaine public et il est clair dès lors que l'impôt peut les frapper au gré du propriétaire
p ٢٩ du sol qui est le sultan. Pour les pays de montagnes, il y aurait eu lieu de distinguer les parties qui avaient été l'objet d'une capitulation, mais comme il n'existait aucun moyen d'obtenir une certitude à cet égard, il y a donc eu nécessité de recourir à l'interprétation juridique[2]. Or, dès les premiers jours de l'établissement de leur noble dynastie, nos glorieux ancêtres ont décidé, et cela d'après l'avis conforme des docteurs de la Sonna et des maîtres en science et en religion de cette époque, que l'impôt devait être appliqué aux terres de montagnes.

« Cette règle dûment établie a subsisté jusqu'au jour où le vent de la discorde souffla pour faire régner notre cousin[3] qui occupait la montagne, tandis que notre seigneur l'Imam et défunt son compagnon asseyaient leur autorité sur les villes et les plaines du Maroc avec l'aide des Turcs. L'insurrection dura dans la montagne, jusqu'au moment où notre cousin périt avec les chrétiens dans la bataille célèbre (de Ouâdi elmekhâzin). Ce fut alors seulement que Dieu fit régner sur la montagne notre seigneur le saint Imam

1. C'est-à-dire que chacun y conservait les droits de propriété qu'il avait avant l'occupation.

2. Ou, autrement dit, la question du droit de propriété étant contestable, il y avait lieu de prendre l'avis des jurisconsultes pour trancher le différend.

3. Maulay Mohammed ben Abdallah qui périt à la bataille de Ouâdi elmekhâzin, ainsi qu'on le verra plus loin.

qui avait été l'appui de l'Islam dans ce déluge de dangers. Appréciant justement la situation, l'Imam comprit qu'au milieu de ces troubles, le Maroc était exposé à être englouti par deux ennemis puissants, les Turcs d'une part, l'ennemi de la Foi, le prince chrétien[1] d'autre part. De là, pour lui, la nécessité impérieuse d'augmenter l'effectif de ses troupes afin de tenir tête à l'ennemi, de défendre la religion et de protéger les places fortes des musulmans.

« Pour accroître le nombre de soldats, il fallait augmenter les dépenses et par suite élever le chiffre des impôts. Or, élever le chiffre des impôts, c'eût été aggraver les charges des populations, et le prince répugnait à prendre une telle mesure qui était en contradiction avec les sentiments d'équité qui l'animèrent durant tout son règne. Dans ces conditions il ne lui restait donc d'autre ressource que de réviser soigneusement les bases de l'impôt.

« A la suite d'un examen attentif, il reconnut que le taux de la valeur des céréales, du beurre et des moutons, qui avait servi de base à l'assiette de l'impôt que payaient ses sujets, avait doublé depuis l'établissement des taxes. Agissant alors d'après les règles d'une stricte équité, il demanda à ses sujets de choisir entre les deux systèmes suivants : ou payer l'impôt en nature, ou opérer la conversion en argent d'après la valeur actuelle des denrées. Le peuple choisit ce dernier système parce qu'il redoutait une nouvelle augmentation des denrées. Le prince ayant confirmé ce choix, tout le monde reconnut qu'il avait agi équitablement et personne, soit parmi les théologiens, soit parmi les hommes politiques, ne trouva à redire à cette décision.

« Plût à Dieu qu'aujourd'hui nous demandassions à nos sujets de payer l'impôt d'après la valeur actuelle des denrées,

1. Le roi de Portugal.

valeur qui a quadruplé depuis cette époque-là. Qu'auriez-vous à dire à cela, vous qui ne nous payez qu'une somme bien inférieure à cette estimation ? En fin de compte reportez-vous à ce que dit l'imam Elmâouerdì dans son ouvrage *Elahkâm essolthaniya*[1], au sujet de l'établissement de l'impôt, où il y traite la question d'une manière complète.» Ici se termine la partie de ce document qu'il nous a paru nécessaire de donner.

A l'époque du sultan Abou Abdallah, la *nâïba* avait été répartie par foyer et son quantum, proportionnel au nombre
p ٤٠ des habitants, était très modéré. Elle ne subit aucun changement pendant les règnes de Elghâleb et de son frère le sultan Elmoatasem, fils d'Abou Abdallah, mais elle augmenta dans une forte proportion sous Elmansour et devint de plus en plus lourde sous ses successeurs.

Voici le texte d'une autre dépêche que j'ai lue et qui était adressée par le sultan Abou Merouân Abdelmalek Elghâzì Elmoatasem à son frère Elmansour. Elle avait pour objet d'inviter Elmansour à fixer la *mouna*[2] que certaines tribus devaient fournir à l'armée du prince. Vous verrez qu'à cette époque les charges étaient bien légères :

« De la part du serviteur de Dieu, qui s'appuie sur l'Être suprême et combat dans sa voie, le prince des Croyants, Abou Merouân Abdelmalek, fils du prince des Croyants, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh, le chérif hasanide, que Dieu fortifie son autorité et accroisse sa puissance ! A notre frère, le très puissant, le très noble Baba Ahmed, fils de notre auguste père, que Dieu veille sur cette fraternité généreuse !

1. Ce traité, le plus important qui ait été composé sur les institutions politiques de l'Islamisme, a été édité par Enger. Bonn, 1853.

2. Réquisitions en nature que doivent fournir les tribus à l'armée du souverain lorsqu'elle passe sur leur territoire.

Salut à vous et que Dieu vous accorde sa miséricorde et ses bénédictions !

« Nous vous écrivons de Tamesna où nous sommes avec notre armée fortunée. Rien de nouveau, sinon que tout va bien et que la paix et l'abondance règnent ici. Aussitôt que vous recevrez ces lignes, vous expédierez des gens à vous dans les districts de Méquinez et d'Azemmoûr et chez les Oulâd Djelloul afin d'établir les réquisitions en vivres et en fourrage destinées à notre glorieuse armée et leur ferez donner l'ordre de porter le tout dans la ville de Salé. Le taux de la réquisition sera d'une *sahfa*[1] d'orge et de vingt *modd*[2] de blé par chaque nâïba[3], d'un *sâ'*[4] de beurre et d'un mouton par chaque quatre nâïba. Recommandez bien, nous vous en prions, que l'on veille à ce que le tout soit transporté à l'endroit précité, sans aucun retard. C'est tout ce que nous avions à vous mander; Dieu vous garde en sa grâce. Salut. »

A rapprocher de ce qui précède l'anecdote suivante : On raconte qu'après avoir été proclamé souverain dans la province de Sous, Abou Abdallah Elqâïm, considérant sa situation précaire et la modicité de ses ressources pour conserver la royauté qui ne saurait se maintenir sans argent, ordonna aux habitants de Sous de donner un œuf par chaque feu. On réunit de cette façon une quantité innombrable de milliers d'œufs, tant les gens avaient trouvé cette imposition légère. Mais quand le prince eut reçu ces œufs, il ordonna l'ordre à tous ceux qui avaient fourni un œuf d'apporter un dirhem. Il rassembla ainsi une somme considérable avec laquelle il

1. Mesure de capacité pour les grains.
2. Le *modd* vaut 14 litres 287.
3. Le mot *nâïba* est employé ici pour désigner l'unité imposable dans l'impôt dit nâïba.
4. Le *sâ'* vaut 4 modd, soit 285 litres, 74.

put améliorer sa situation et accroître ses forces militaires. Cette contribution fut la première nâïba imposée par le gouvernement des Chérifs. Dieu conduit qui il lui plaît dans la voie orthodoxe.

---

p. ٤١

CHAPITRE XIII

DES MONUMENTS ÉLEVÉS PAR LE SULTAN ABOU ABDALLAH MOHAMMED ET DE DIVERS ÉVÉNEMENTS QUI EURENT LIEU SOUS SON RÈGNE

Il est dit dans le *Monteqa* que ce prince fit exécuter de magnifiques travaux parmi lesquels on doit citer le pont de la rivière du Sebou et celui de l'Omm Errebia. On verra, quand nous ferons la biographie de Elmansoûr, que nous ne sommes point d'accord sur ce point.

Ce fut également ce prince qui, le premier, traça le port d'Agadîr dans le Sous ultérieur en l'année 947 (1540), après avoir chassé les chrétiens de la localité appelée Fonti qui est voisine d'Agadîr. Cette création témoignait d'une grande justesse de vues et d'une véritable perspicacité.

En l'année 933 (1527) les pluies furent extrêmement abondantes à Maroc ; les puits ayant débordé, nombre de maisons s'écroulèrent et le peuple donna à cette année le nom d'année des puits[1]. L'expédition contre les Mâloû eut lieu en 958 (1551). La même année le sultan ordonna une persécution contre les membres des *zaouïas*[2] qui prétendaient

1. De même que nous disons l'année de la Comète, les Arabes désignent souvent les années par le nom d'un des événements importants qui se sont produits durant son cours.

2. La *zaouïa* est une sorte de couvent servant en même temps d'hôtellerie aux voyageurs et d'école aux gens de la contrée.

au rôle de *cheikh*[1] et qui constituaient un danger pour la royauté, puisque c'était grâce à eux qu'il était lui-même arrivé au pouvoir. Cette persécution s'étendit à un grand nombre de personnages, entr'autres à Sidi Abdallah Elkoûch qui dut faire évacuer sa zaouïa et reçut l'ordre de se rendre à Fez.

Dans le *Dauhat*, à l'article biographique relatif à Abou Ali Elhasen ben Aïssa Elmisbâhî, il est dit ce qui suit : « Quand le sultan Abou Abdallah Mohammed Eccheikh exerça sa persécution contre les zaouïas du Maroc, quelqu'un dit : « Ce sultan ne t'inspire-t-il aucune crainte » ? — « Dieu « seul est à craindre, répondit-il ; dans tous les cas il y a « deux choses qu'on ne saurait nous enlever, l'eau et la « *qibla*[2] ; quant au reste il faut le laisser à qui le recherche. »

Le sultan réclamait aux membres des zaouïas des dépôts qu'il les soupçonnait d'avoir reçus des Beni Merin. Un jour il avait envoyé un de ses serviteurs réclamer un de ces dépôts à Abou Otsmân Saïd ben Abou Bekr qui est aujourd'hui enterré à Méquinez. Le messager du prince trouva le cheikh assis dans un coin de la zaouïa et occupé à tresser du palmier-nain ; en ce moment un oiseau, une cigogne sans doute, ayant laissé tomber ses excréments devant Abou Otsmân, celui-ci eut à peine levé les yeux vers l'oiseau que l'animal tomba foudroyé et que ses plumes volèrent de tous côtés. A cette vue, le serviteur du sultan, saisi de terreur, prit la fuite et retourna vers son maître.

En l'année 959 (1552) le sultan reçut à Maroc la visite du savant, du docte, du bienheureux Abou Abdallah Mohammed

1. Chef de la zaouïa. On voit qu'à cette époque et en pays purement musulman, les zaouïas constituaient déjà un danger pour le gouvernement établi. Cet état de choses ne s'est pas modifié.

2. Point vers lequel on doit se tourner pour faire sa prière. Dans les mosquées cette direction est indiquée par le *mihrab*.

p. ٤٢ ben Ali Elkharroûbì, originaire de Tripoli et habitant la ville d'Alger. Ce personnage avait été envoyé comme ambassadeur par le sultan des Turcs, Abourrebia Solimân-chah,[1] souverain de Constantinople, avec la mission de conclure une trêve et de fixer les limites communes aux États des deux souverains.

Ce fut pendant ce voyage à Maroc que Elkharroûbì reprocha à Sidi Abou Amr Elqasthelì de tailler sa moustache en disant que c'était là une innovation diabolique et, comme on lui faisait observer que le cheikh Eldjezzoûlì en usait de même, il répondit : « Eldjezzoûlì agissait sans doute ainsi en vertu d'une dispense qui ne vous est pas applicable. Car si les dispenses accordées au Prophète doivent s'étendre à tous ses disciples, celles données à un saint ne sauraient profiter à ses adeptes. » Elkharroûbì reprocha encore bien d'autres choses à Sidi Abou Amr et lui adressa à ce sujet une lettre célèbre et des plus éloquentes ; il mourut à Alger en 963 (1556) et fut enterré en dehors de l'enceinte de cette ville. Dieu seul sait ce qui est vrai dans tout cela.

CHAPITRE XIV

DE LA MORT DU SULTAN ABOU ABDALLAH MOHAMMED ECCHEIKH ELMAHDI DE SES CAUSES ET DE LA FAÇON DONT ELLE EUT LIEU

Ce prince ayant conquis tout le territoire du Maroc et voyant toutes les villes et toutes les vallées soumises à son autorité, sentit naître en lui d'ambitieux desseins sur les pays de l'Orient. Il faut, disait-il, que j'aille en Égypte, que je

1. Soliman le Magnifique, qui régna de 1520 à 1566.

chasse les Turcs de leurs repaires et que je m'établisse à leur place dans ces contrées.

Solimân, le souverain ottoman, fut effrayé des projets de Abou Abdallah et, comme il avait appris que ce dernier, par dédain, ne l'appelait jamais autrement que le *sultan des pêcheurs*, parce que les Turcs étaient presque constamment en voyage sur leurs vaisseaux, il se décida à lui envoyer des ambassadeurs. Abou Abdallah reçut ces envoyés sans aucun apparat et osa même leur dire ces mots : « Annoncez à votre maître que je me dispose à conquérir ses États et à marcher contre lui. »

Quand les ambassadeurs furent de retour et qu'ils eurent fait part à Solimân de la réponse qui leur avait été faite et de l'accueil qu'ils avaient reçu, celui-ci manda aussitôt aux Turcs d'Alger de lui envoyer la tête de Abou Abdallah. Les Algériens choisirent alors un des plus braves d'entr'eux nommé Sâlah Elkiahia qui se mit à la tête d'une petite troupe de Turcs et, feignant d'avoir déserté le service du sultan ottoman, alla trouver le souverain marocain et lui demanda de le prendre lui et les siens dans son armée et de les protéger contre toute poursuite. En réalité c'était un stratagème, car ils n'avaient d'autre but que de massacrer Abou Abdallah par surprise, dès que les circonstances le permettraient.

L'arrivée de cette troupe causa au sultan marocain une p. ٤٢
joie très vive qu'il manifesta hautement. Déjà, comme cela a été dit précédemment, quand il était entré à Fez pour la deuxième fois, Abou Abdallah avait trouvé dans cette ville un corps de Turcs qui avaient abondonné l'armée amenée d'Alger par Abou Hassôun, le mérinide l'ouattaside; ces Turcs avaient été incorporés à l'armée du sultan qui en avait fait une division spéciale qu'il appelait les *janissaires*. Lorsque Abou Abdallah s'était rendu ensuite à Maroc, il avait voulu pendant tout le voyage avoir ces Turcs sans

cesse auprès de lui et leur avait témoigné la plus grande confiance. Il ignorait que le poète a dit des Turcs :

> « Garde-toi de te fier à ce que dit un Turc, même quand sa piété est telle qu'il est capable de voler dans les nuages.
> « S'il est bon envers toi, c'est par pure erreur de sa part ; s'il est méchant, c'est qu'il tient de son père et de sa mère. »

Les Turcs furent tout heureux de la venue de Sâlah Elkiahia et lui témoignèrent un vif empressement. Tout étranger dans un pays se trouve en quelque sorte apparenté avec les étrangers qu'il y rencontre et se plaît en leur société. Après avoir sans cesse cherché un stratagème et guetté une circonstance qui leur permît de mettre à exécution leur projet contre le sultan Abou Abdallah, Sâlah et ses compagnons trouvèrent enfin une occasion favorable à un endroit appelé Guelâguel, durant une expédition entreprise dans les montagnes de Deren.

Profitant d'un moment de négligence de la part de la garde du sultan, les Turcs pénétrèrent dans la tente du prince, puis l'un d'eux le frappa avec une hache et, d'un seul coup, détacha la tête du tronc. Les assassins emportèrent la tête dans une musette et s'enfuirent à la faveur des ténèbres de la nuit. Inquiets et tremblants, ils prirent la direction de Sidjilmassa et afin que personne ne les soupçonnât, ils se donnèrent comme des gens envoyés à Tlemcen. On réussit cependant à les atteindre dans leur marche ; on en tua même un certain nombre, mais quelques-uns d'entr'eux s'échappèrent en emportant la tête du sultan qu'ils envoyèrent au souverain de Constantinople. Cette tête resta exposée suspendue à un des murs de cette ville jusqu'à ce qu'elle tomba en pourriture. Le jurisconsulte Aboulhasen Ali ben Abou Bekr Essedjtânî et Abou Imran Eloudjânî, secrétaire du sultan, avaient été tués dans la même nuit que leur maître.

L'auteur du *Momatti' elasmâ'* raconte que « Sidi Ahmed

Eccherif, établi chez les Beni Selmân dans la montagne de Lamtha, était un personnage important et jouissant d'une grande influence religieuse. Une sourde inimitié ayant éclaté entre lui et le sultan de cette époque, c'est-à-dire Abou Abdallah, les choses en vinrent à un tel degré que Sidi Ahmed ne songea plus qu'au moyen de faire périr le prince. Une fois, il se vit en songe entrant chez le sultan, une hache à la main, pour le frapper, ou tout au moins arrivant près de lui et le menaçant de son arme ; mais à ce moment Sidi Saïd ben Abou Bekr, dont le corps repose à Méquinez, se dressant au chevet du sultan, la main placée sur la tête de celui-ci comme pour la protéger, lui dit d'un ton de reproche : « Assez ! va-t'en ! tu n'arriveras pas jusque-là. » A ces mots, Sidi Ahmed se retira.

« L'événement justifia cette prédiction, ajoute le *Momatti'*, car ce furent les Turcs qui tranchèrent avec une hache la tête du sultan : toutefois cela n'eut lieu que longtemps après. » Sidi Ahmed jouissait d'une réputation divinatoire bien établie ainsi que cela résulte de la suite de ce récit.

L'assassinat du sultan Abou Abdallah eut lieu le mercredi, 29 de dzoulhiddja de l'année 964 (23 octobre 1557) ; son corps, privé de la tête, fut transporté à Maroc où il fut enterré dans le cimetière des Chérifs, au sud de la mosquée de Elmansoûr. Sur la dalle qui recouvre ce tombeau bien connu, se trouve gravé ce qui suit :

« Salut au mausolé enveloppé de miséricorde et dont la tombe est ombragée par les nues !

« Les effluves de la sainteté s'en dégagent comme un parfum, et par lui, de l'éternel séjour, les brises soufflent jusqu'à nous.

« A cause de ta mort, le soleil de la Foi s'est obscurci et les sept terres se sont voilées de ténèbres,

« O âme qu'a ravie et conduite à la tombe un funeste événement, et qui a été transpercée par les flèches de la mort !

« Les piliers de la gloire se sont écroulés de douleur et les sept cieux ont tremblé, en apprenant la nouvelle de ton trépas.

« C'est escorté par les voix et les mélodies des anges que ton cercueil a été transporté vers l'Éden ;

« Les Pléïades l'ont emporté avec elles dans leur course céleste et cependant tu gis sous le sol que surmontent les nuages.

« O miséricorde divine, abreuve-le du nectar de tes faveurs et que des coupes toujours pleines d'ambroisie circulent sans cesse devant lui !

« Le destin s'est accompli à la date qui correspond à ces mots : *il est clair que la demeure de l'imam de la Foi, du Mahdi, c'est le Paradis*[1]. »

On a vu, plus haut, les noms des personnages qui furent assassinés en même temps que le sultan, ainsi que le récit du meurtre de son frère Aboulabbâs Elaaredj, tué dans sa prison trois jours après. Dieu, dans sa grâce et sa bonté, fasse à tous miséricorde !

---

p. ٤٥

CHAPITRE XV

Mohammed al-Ghalib

DU RÈGNE DU SULTAN ABOU MOHAMMED MAULAY ABDALLAH, FILS DU SULTAN ABOU ABDALLAH MAULAY MOHAMMED ECCHEIKH ECCHÉRIF

Yeux noirs, face large et arrondie, joues ovales, expression noble et taille un peu au-dessous de la moyenne, tel était le portrait de ce prince. Il naquit à Taroudant après l'année 920 (1514) et reçut le surnom royal de Elghâleb-billah, sous lequel la plupart des historiens le désignent. Élevé dans la pratique des vertus, il occupa son enfance à parfaire son éducation, à apprendre le Coran et à étudier diverses branches de la science. Son père l'avait choisi comme héritier présomptif, et aussitôt que la nouvelle de la fin tragique

1. Les mots en italique forment un chronogramme ; en supprimant les deux alifs de l'article aux mots هدى et مهدي, la somme de la valeur des lettres de cette phrase donne 964.

Born in Taroudant after 1514; received the royal nickname of Elghaleb-billah, or al-Ghalib.

du sultan eut été connue, tous les habitants de Fez sans exception le proclamèrent souverain et lui prêtèrent serment de fidélité.

L'auteur du commentaire du *Zahret ecchemârikh* raconte que le jurisconsulte, chargé du gnomon et de la fixation des heures de prières au minaret des Qarouïin, Abou Abdallah Elmezouârî, était habile dans la science des horoscopes et dans l'art de prédire l'avenir. Durant une nuit des plus noires et des plus obscures, Elmezoûarî qui était occupé à observer le lever et le coucher des astres, vit tomber l'étoile du sultan Abou Abdallah Mohammed Eccheikh. Comme il connaissait Maulay Abdallah, avec qui il était en relations, il partit en toute hâte pour se rendre auprès de lui et lui raconter ce qu'il venait de voir, mais arrivé sous les murs de Fez la Neuve, il trouva la porte de la ville fermée. Il pria les gardes de lui ouvrir la porte et tout d'abord ceux-ci refusèrent : « Je me rends, leur dit-il alors, auprès du *khalifa*[1] pour une affaire qui l'intéresse au plus haut point ; si vous ne le prévenez pas sur l'heure que je suis ici, vous aurez lieu demain de vous en repentir. » Les gardes aussitôt allèrent avertir le khalifa ; Elmezouârî bientôt conduit en présence d'Abdallah et interrogé par lui, lui raconta ce qu'il venait de voir et lui annonça la mort de son père. Abdallah n'éprouva aucun doute sur l'exactitude de cette nouvelle et prit immédiatement ses dispositions en conséquence.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que l'on apprit que le sultan était assassiné, précisément à cette heure à laquelle l'astrologue était venu trouver son fils ; à ce moment, Abdallah se trouva prêt à tout événenent.

Aussitôt qu'ils eurent appris que le nouveau sultan avait

1. Ce mot s'emploie à la fois pour désigner le souverain ou calife et le lieutenant ou successeur éventuel d'un personnage administratif. Il équivaut ici à vice-roi.

été proclamé à Fez, les habitants de Maroc ratifièrent ce choix en sorte que, fort de cet appui, le prince put, sans difficultés, prendre possession du royaume de son père. Tous ces faits se passèrent au mois de moharrem de l'année 965 (24 octobre-23 novembre 1557).

---

p. ٤٦

CHAPITRE XVI

DE LA CONDUITE DU SULTAN, DES ÉLOGES QU'ELLE LUI VALUT ET DE TOUT CE QUI A ÉTÉ DIT A CE SUJET

Le sultan, Abou Mohammed Abdallah Elghâleb-billah, était un homme habile en politique et dans l'art de gouverner. Doux de caractère, il se fit remarquer, dès son arrivée au pouvoir suprême par ses manières bienveillantes et une grande affabilité. Par sa sage administration, il rétablit la concorde parmi ses sujets et ramena parmi eux la prospérité et l'abondance. La situation devint telle qu'on disait alors que les trois personnalités, formant en quelque sorte les yeux du monde, étaient : Maulay Abdallah, Sidi Abdallah ben Hosaïn Eccherif et Sidi Ayyâd Essoussî.

Dans la série de questions adressées par le jurisconsulte, le pieux prédicateur de la grande mosquée de Taroudant, Abou Zéïd Abderrahmân Ettlemsânî, au grand cadi, le jurisconsulte Abou Mahdî Sidi Aïssa ben Abderrahmân Essedjtânî, j'ai vu que ce dernier personnage disait : Il est certain que Maulay Abdallah est à la fois un monarque équitable et un prince légitime.

Des personnes dignes de foi, qui avaient figuré parmi les disciples du savant maître, du pôle illustre, Aboulabbâs Sidi Ahmed ben Moussa Essemlâlî, m'ont assuré avoir

entendu dire à ce personnage : « Maulay Abdallah est le joyau des Chérifs ; ce n'est pas un sultan, c'est un saint. » Le jurisconsulte, Sidi Abderrahmân ben Omar Elbouâqîlî, m'a dit encore que, quelqu'un ayant demandé à Sidi Ahmed ben Moussa qui était le « Pôle [1] », celui-ci aurait répondu : « Moi. » Et après vous ? aurait ajouté son interlocuteur : « Un tel : » Et après un tel ? : « Maulay Abdallah. » Et ensuite : « En voilà assez », s'écria alors Sidi Ahmed qui cessa dès lors de répondre. Remarquez l'importance d'une pareille attestation de la part de ce cheikh.

C'est un fait bien connu de tous, grands et petits, que Maulay Abdallah fut un prince équitable et un homme vertueux. Cependant j'ai vu dans une lettre adressée par son neveu, Aboulmaâlî Zìdân ben Ahmed Elmansoûr, à Abou Zakaria Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Abdelmonaïm Elhâhî, quelque chose qui est en contradiction avec cette légende et qui autoriserait à croire que ce prince était comme tous les autres souverains.

Aboulmaâlì reprochait à Abou Zakaria de s'occuper des questions gouvernementales et le blâmait de faire acte de politique, en méconnaissant l'autorité royale. C'était pur verbiage de sa part, car on sait que des compagnons du Prophète vivaient encore à l'époque de Elyezid ben Moawia, et
cependant, aucun d'eux ne chercha à détrôner ce prince, à p. ٤٧
se révolter contre lui, ni même à s'immiscer dans ses affaires ; on sait aussi qu'un souverain ne peut être déposé, même en cas d'impiété et de tyrannie.

Aboulmaâli ajoutait ceci : « Sachez encore que votre père vous est supérieur ainsi que cela résulte du hadits [2] qui dit : « Vos pères seront supérieurs à vos enfants jusqu'au jour

1. Le mot de *pôle* est employé pour désigner toute personne, qui par ses vertus et sa piété, s'élève bien au dessus de ses contemporains et leur sert de guide.

2. Fait ou parole attribué au prophète Mahomet.

du jugement dernier. » Notre oncle, Maulay Abdelmalek, s'était montré plein d'indulgence pour votre père, malgré la conduite que celui-ci tenait publiquement. Votre père, qui vivait sous le règne de Abdelmalek et qui lui avait prêté serment de fidélité, était resté en relations avec ce prince, sans croire pour cela déroger à ses convictions ; jamais il ne témoigna d'hostilité au pouvoir royal, ni ne chercha à nuire, par ses actes ou par ses paroles, à l'autorité des princes de son époque. En agissant ainsi, c'est qu'il acceptait la conduite du souverain et s'en rendait solidaire, sinon, pourquoi aurait-il gardé le silence et aurait-il continué ses relations avec lui ?

« Vous savez parfaitement aussi que l'influence religieuse de Ahmed ben Moussa faillit devenir toute puissante, que les vertus de ce personnage étaient connues de tous, grands et petits, et enfin que tous les habitants du Maghreb le considéraient comme un grand saint. Or Ahmed vivait sous le règne de Maulay Abdallah (que Dieu refroidisse sa tombe !) et, malgré sa haute situation et sa célébrité, il ne cessa pas un instant de faire des vœux pour la vie du souverain et le maintien de son autorité. Il lui témoignait une vive amitié, bien qu'il eût cependant le pouvoir d'investir, de révoquer, de mettre à mort et qu'il eût donné asile dans sa zaouïa à Elmorabit Elandalousî, à Ould Azik et à d'autres. Il faisait auprès du souverain les démarches qu'on sollicitait de lui, sans récriminer, sans émettre de blâmes et sans rien chercher au-delà, retenu qu'il était par ses serments de fidélité et par son affection. Et pourtant les scellés ayant été apposés sur la maison de Ibn Hosaïn, par ordre du prince, ce fut celui-ci seul qui les fit lever de son propre mouvement, personne ne songeant à trouver à cela quelque chose d'excessif, à y voir un abus d'autorité ou à en tirer prétexte pour ouvrir les portes de la sédition.

« Les principaux chefs de l'entourage de Maulay Abdal-

lah, tels que son ministre Ibn Chaqra, Abdelkerîm ben Eccheikh, Abdelkerîm ben Moussa Eleudj, Elhibthî, Ezzerhôunî Abdessâdeq ben Moloûk et d'autres, dont les noms ne me reviennent pas en mémoire, car cela se passait il y a longtemps, s'adonnaient à la boisson des spiritueux, entretenaient des chanteuses, et portaient des vêtements de soie et des ornements d'or et d'argent. Or, à cette époque vivaient Ahmed ben Moussa, dont il vient d'être parlé, Ibn Hosaïn, Eccherqî, Abou Amr Elqasthelî, Mohammed ben Ibrahim Ettinmartî Ecchethîbî et d'autres cheikhs, tous gens pieux dont aucun musulman ne saurait prétendre surpasser les mérites ou même égaler les vertus. Tous pourtant approuvèrent la conduite du souverain ; pas un d'eux ne chercha à entraver l'exercice de la royauté et jamais on n'entendit émaner de leur part une critique malveillante contre les fonctionnaires ou les chefs de l'armée cités ci-dessus, qui étaient les rouages du pouvoir et les véritables agents du gouvernement.

« On peut rapprocher de l'attitude de ces personnages celle du savant de son temps, l'incomparable maître des cheikhs d'I-
friqiya et de certains cheikhs du Maghreb, Abdelazîz Elqosan- p. ٤٨
thînî, le grand docteur soufite et l'auteur de miracles connus. Ce cheikh habitait Tunis. Les princes de cette ville et leur entourage se livraient, on le sait, à des turpitudes sans nombre qui leur ont valu une triste célébrité, en Orient comme en Occident. Abdelazîz vécut cependant au milieu d'eux, sans jamais tenter, jusqu'au jour de sa mort, soit de réformer leur déplorable conduite, soit de leur prêcher l'amour du bien. » Ici se termine la partie de cette lettre utile à mon sujet.

Le récit d'Aboulmaâlî ne concorde pas avec l'opinion qui a cours aujourd'hui ; il contredit positivement ce que chacun sait sur le personnage en question. Quant aux paroles de Ahmed ben Moussa Eldjezzoûli, qui décernait au prince le

titre de « Pôle, » peut-être avait-elle trait à sa situation politique et non à son caractère religieux. Voici en effet ce que j'ai lu dans l'ouvrage intitulé *Qoût elqoloûb* de Abou Thâleb Elmekkî: « Abou Mohammed Sahl ben Abdallah Ettestourî disait: « Si le calife n'est pas un saint homme, il reste toujours « un grand personnage ; mais s'il est un saint, il devient alors « un des pôles autour duquel gravite le monde. » Abou Thâleb ajoute : « Il faut entendre ici par « grand personnage », un grand personnage politique.

Quelque chose d'analogue à cette opinion se trouve dans le passage suivant que j'ai lu à la fin du livre intitulé : *Elmonteqa elmaqsoûr* de Ibn Elqâdhî : « Le souverain peut être, soit un saint, soit un pôle. » Mais ce que j'ai vu de mieux sur ce sujet, c'est ce qui est dit dans le *Qaouâïd* du cheikh Zerroûq: « L'imam Ahmed ben Hanbal prétendait que si le souverain était un saint homme, il était supérieur à tous les saints de la nation et que, s'il était irréligieux, un saint du peuple valait mieux que lui. » Cette appréciation est parfaitement juste.

L'auteur du *Momatti'* rapporte que « le sultan Maulay Abdallah, étant allé faire une visite pieuse à Ahmed ben Moussa Edjezzoûlî, demanda à ce saint homme de lui faire obtenir sans luttes, ni combats, la possession de son royaume ; « si vous m'abandonnez, ajouta-t-il, l'existence me deviendra impossible, car je ne pourrai plus dès lors sauvegarder « ma vie, ni trouver un asile sur la terre». Ahmed ben Moussa fit alors l'invocation suivante : « Arabes, Berbers, plaines et montagnes, obéissez au sultan Abdallah ! » Depuis ce moment, le sultan put organiser son empire dans le calme et la sécurité, jusqu'au moment où les Turcs débarquèrent dans les ports de Tanger et de Ceuta. Effrayé par cette attaque, il il dépêcha aussitôt un courrier au cheikh. Le courrier était à peine arrivé auprès de Ahmed qu'il entendit celui-ci s'écrier,

Ottoman attack ports of Tanger and Hodjr Bâdis; is pre-empted for reasons unknown. To prevent Algerian/Ottoman takeover of latter he turns it over to Spanish king who expels the Muslims.

avant même de l'avoir vu : « O Turcs, retournez dans votre pays ! Et toi, ô Maulay Abdallah, que Dieu t'accorde la paix dans ton royaume ! » Le courrier repartit à l'instant, mais le sultan avait déjà reçu la nouvelle que les Turcs, saisis de terreur, s'étaient rembarqués au moment où le cheikh avait prononcé les paroles ci-dessus rapportées.

« Quand Ahmed ben Moussa vint à Maroc, le sultan l'invita à venir dans son palais et lui offrit un repas ; le cheikh refusa d'y goûter en disant : « Quiconque étant en état de grâce, mange à la table d'un souverain, corrompt son cœur pour quarante jours ; s'il y mange, sans être en état de grâce, il aura le cœur mort pendant quarante ans. » p. ٤٩

Au lieu de lire, dans le *Momatti'*, « les ports de Tanger et Ceuta, » il est probable que la vraie lecture, à la place de « et de Ceuta », doit être « et de Hodjr Bâdis », car c'était dans ce dernier port que les Turcs avaient débarqué, ainsi que le dit Ibn Elqâdhî dans le *Dorret elhidjâl*, comme on le verra plus loin.

Certain auteur rapporte que le sultan Abdallah, voyant la prospérité d'Alger, dont les vaisseaux fréquentaient sans cesse les ports de Hodjr Bâdis et de Tanger, craignit que les Algériens ne voulussent s'emparer de ces deux derniers ports. Aussi, dans le but d'arrêter les empiétements des Turcs dans le Maroc et de leur ôter tout moyen d'y pénétrer, il convint avec le roi chrétien qu'il lui livrerait le port de Hodjr Bâdis et que celui-ci en expulserait les musulmans. En conséquence les chrétiens s'établirent à Hodjr Bâdis, en chassèrent les musulmans et leur témoignèrent leur profond mépris en déterrant les cadavres des cimetières et en les faisant brûler.

« Quand Maulay Mohammed, le fils du souverain et son lieutenant à Fez, apprit le débarquement des chrétiens à Hodjr Bâdis, il sortit à la tête de ses troupes pour se porter au se-

cours des musulmans ; mais, arrivé à l'Ouâd Elleben, il reçut la nouvelle de la reddition de la place. Renonçant alors à son dessein, il revint sur ses pas et laissa les chrétiens occuper librement la ville.

« Dans une autre circonstance, Maulay Mohammed avait dû agir d'une façon analogue : son caïd Ali ben Ouedda était entré dans Elbrîdja, place voisine d'Azemmour ; il avait déjà commencé à détruire une partie des remparts de cette citadelle et s'apprêtait à en achever la démolition le lendemain, de façon à ne point laisser la moindre trace des travaux des infidèles, quand Maulay Abdallah lui écrivit de n'en rien faire. Aussi les chrétiens purent-ils rentrer à Elbrîdja, alors que, résolus à abandonner cette ville, ils s'étaient déjà rembarqués sur leurs vaisseaux. »

L'auteur que je cite rapporte encore un trait analogue de Maulay Abdallah à l'égard des habitants de Grenade. Il entre à ce sujet dans de longs développements que je m'abstiens de reproduire ici, me contentant de ce qui vient d'être dit. Ces faits attribués à Maulay Abdallah seraient odieux s'ils avaient été réellement accomplis, mais je ne saurais les admettre, étant donné que je ne les ai lus que sur des feuillets détachés, dus à la plume d'un écrivain dont j'ignore le nom, et qui n'a fait qu'une virulente diatribe contre les princes de la dynastie saadienne. A mon avis, l'auteur de ces récits était un des ennemis de cette famille, car il a cherché à jeter sur elle la déconsidération, en l'excluant de la descendance du Prophète, et il a dépeint le gouvernement de cette dynastie comme un gouvernement odieux. Aussi ai-je passé sous silence nombre de faits qu'il a mentionnés et qui ne sauraient être imputés à ces nobles Chérifs.

Dans ses *Tabaqât,*[1] le cheikh, Tadj-eddin Ibn Essebkî, dit

1. Nom que portent souvent les ouvrages biographiques consacrés à une seule et même catégorie de savants, par exemple, poètes, grammairiens, etc.

que « les historiens sont en quelque sorte sur une berge minée par les eaux. En effet, par suite de la longue étude qu'ils font du caractère des hommes, il peut leur arriver de calomnier certains personnages, soit par esprit de parti, soit par ignorance ou encore en s'appuyant sur l'autorité de gens qui ne sont pas dignes de foi. Aussi, ajoute-t-il, l'historien doit avant tout craindre Dieu. »

Toutefois il ne faut pas trouver étrange de la part des princes qu'ils sapent les bases de la loi pour établir le phare de leur autorité et qu'ils foulent aux pieds les choses les plus sacrées afin d'obtenir pendant un instant l'obéissance de leurs sujets. Comment d'ailleurs n'en serait-il pas ainsi, alors que le vent des passions, se déchaînant dans les voiles de leur cœur, lance leur nacelle contre les rivages d'une mer où l'on désespère de la miséricorde du Très-Haut. Dieu nous soit à tous bienveillant; que, par sa grâce et sa bonté,
il se montre indulgent à l'égard de tous les rebelles de p. ٥٠
cette noble nation !

CHAPITRE XVII

SUITE DE L'HISTOIRE DE MAULAY ABDALLAH ; DES ÉVÉNEMENTS QUI EURENT LIEU SOUS SON RÈGNE

A peine arrivé au pouvoir, dit Ibn Elqâdhî, Maulay Abdallah s'occupa d'organiser ses États et de les mettre en état de défense en faisant provision d'armes et de munitions ; mais il ne songea point à accroître l'étendue de l'empire que lui avait légué son père.

Au mois de djomada Ier de l'année 965 (19 février-21 mars 1558), un nombreux corps de Turcs commandés par le pacha

Hosaïn[1], fils de Kheir-eddin Ettorki, se mit en marche contre Maulay Abdallah. Celui-ci se porta à la rencontre de ses adversaires et la bataille s'engagea près de l'Ouâd Elleben, dans le district de Fez. Hosaïn, vaincu, dut se retirer en désordre et gagner des montagnes escarpées, afin de pouvoir rentrer à Bâdis qui, à cette époque, était au pouvoir des Turcs. Maulay Abdallah reprit ensuite le chemin de Fez, mais il n'entra pas dans cette ville à cause de la peste qui y régnait. Ce terrible fléau se répandit bientôt sur toutes les plaines et les montagnes du Maghreb et décima le pays en emportant dans la tombe ses hommes les plus marquants et les plus valeureux. Au retour de cette expédition, Maulay Abdallah, qui avait à se venger de son frère Abou Saïd Otsmân, donna l'ordre de mettre à mort ce prince et l'ordre fut exécuté cette même année.

Le mercredi, 28[2] du mois de ramadhan de l'année 964 (26 juillet 1557), il y eut une grande éclipse de soleil. Le premier du mois de moharrem de l'année 977 (16 juin 1569), après la prière du vendredi, il se produisit un formidable tremblement de terre. En l'an 978 (5 juin 1570-26 mai 1571), pendant la dernière décade du mois de chaoual, correspondant au milieu du mois de mars de l'année chrétienne, les sauterelles arrivèrent en grand nombre à Maroc.

Au mois de dzoulhiddja de l'année 985 (février 1578) périt le jurisconsulte Mohammed Elandalousî. Ce personnage qui, en apparence, se livrait à la dévotion et à la pratique de toutes les vertus, avait séduit la foule qui, dans son enthousiasme, le suivait partout. Imitant l'exemple de Ibn Hazm, le Dhahérite, il fulminait des propos injurieux à l'égard des

1. Il s'agit de Hasen ben Kheir-eddin, qui fut pacha d'Alger à trois reprises différentes, de 1545 à 1552, de 1557 à 1561, et enfin de 1562 à 1567.

2. Le 28 étant un dimanche, c'est peut-être le 24 qu'il faut lire, à moins que l'erreur ne porte sur le jour de la semaine.

fondateurs de la doctrine orthodoxe et ne craignait pas de déblatérer contre la religion. Le sultan ayant décidé de le faire mettre à mort, Mohammed, s'appuyant sur la foule, provoqua une sédition dans laquelle il périt ; son corps fut mis en croix au-dessus de la porte de sa maison située à Riâdh Ezzîtoûm (le jardin des oliviers.) Sur ce personnage consultez le *Dauhat*[1].

Ce fut en l'année 981 (3 mai 1573-23 avril 1574) qu'eut p. ٥١
lieu l'*affaire des poudres*, au cours de laquelle la grande coupole de la mosquée de Elmansoûr fut entièrement détruite et son minaret fendu en deux. Cette catastrophe se produisit à la suite d'un complot tramé par les prisonniers chrétiens ; ceux-ci avaient creusé une mine qu'ils avaient remplie de poudre afin de faire sauter la mosquée avec tous les fidèles, pendant la prière du vendredi. Mais Dieu mit les Croyants à l'abri de cette machination et ne permit point que les circonstances fussent favorables aux chrétiens pour mener à bout leur entreprise.

Maulay Abdallah commença, en l'an 970 (31 août 1562-21 août 1563), la construction de la mosquée des Chérifs, ainsi que celle du réservoir y attenant, réservoir que surmonte l'enceinte de la ville à Elmouâsîn. Il fit également bâtir l'hôpital, dont l'utilité est manifeste, et assigna à ce monument d'importants biens de main-morte. On lui doit encore la reconstruction de la médressa qui avoisine la mosquée de Ali ben Youcef Ellemtoûnî, mais contrairement à l'opinion de beaucoup de gens, Maulay Abdallah ne fut pas fondateur de cette médressa qui avait été primitivement bâtie par Aboulhasen

1. Abou Abdallah Mohammed Elandalousî s'était surtout occupé d'études scientifiques, médecine, histoire naturelle, astronomie. Il n'admettait pas qu'on adressât des prières au Prophète et refusait de reconnaître les doctrines de l'imam Malek, qui étaient adoptées par tous les Marocains. Ses opinions, très goûtées de la foule, furent condamnées par les ulémas de Maroc, et il avait été emprisonné à deux reprises différentes lorsqu'il provoqua la sédition dont il est parlé ici.

Elmerînî, ainsi que le rapporte Ibn Batouta dans sa *Rihla*[1].

Une tradition populaire, très répandue, veut que le sultan Maulay Abdallah ait fait exécuter tous ces travaux à l'aide des ressources que lui procurait l'alchimie, science qui lui aurait été enseignée par le vertueux cheikh Aboulabbâs Ahmed ben Moussa, dont il avait été l'élève, comme il a été dit plus haut. C'est là une erreur absolue qui a sa source dans une ignorance complète des choses. En effet, on rapporte que le cheikh, Sidi Ahmed ben Moussa, ayant reçu la visite d'un homme qui venait lui demander des leçons d'alchimie aurait fait la réponse suivante : « Le nombre des lettres du mot alchimie est de cinq, nombre qui est égal à celui des doigts de la main; si, mon ami, vous désirez pratiquer une telle science, faites du labourage et de l'agriculture : voilà la véritable alchimie des hommes et non celle qui emploie le plomb et le cuivre. » Ajoutez à cela que le cheikh était un grand saint et qu'il n'était pas homme à ouvrir à un musulman une des grandes portes qui donne accès aux tribulations, ni à lui fournir un des plus graves éléments de tourments. On sait, en effet, que la science de l'alchimie est une des plus importantes sources de trouble, et que le cheikh avait coutume de citer à ses visiteurs le vers suivant :

> « En tout recherchez les choses moyennes : là est le salut. Ne montez pas un animal trop mou, ni une bête trop rétive. »

Tous les saints personnages sont unanimes à mettre les hommes en garde contre l'étude et la pratique de l'alchimie; ils donnent pour cette abstention l'une des trois raisons suivantes :

1° L'alchimie est une science chimérique ainsi que l'a fait remarquer Avicenne, qui fournit comme preuve ces mots du Coran : « Il n'y aura aucune transformation pour l'être

1. *Les voyages* d'Ibn Batouta.

créé par Dieu. [1] » Or, de même qu'il n'est pas au pouvoir de l'être créé de métamorphoser un singe en homme ou un chacal en gazelle, de même il ne sera pas en sa puissance de transformer le plomb en or ou le cuivre en argent. Dans une discussion qui s'était engagée au sujet de l'alchimie p. ٥٣
entre deux personnes, l'une d'elles, celle qui croyait à cette science, dit à l'autre : « Nierez-vous ce qui se passe sous vos yeux dans la teinture : un objet rouge qui devient jaune ou un bleu qui devient noir ? » — « Je ne nie pas cela, répondit l'adversaire ; dans la teinture, il n'y a pas de changement dans la nature même du corps ; ce que je nie, c'est qu'un vêtement de laine blanche puisse par la teinture être transformé en coton ou en soie de couleur verte ou rouge. Il est bien certain que par la teinture le cuivre devient blanc, mais cela ne change rien à sa nature intrinsèque et ne fait pas qu'il perde son nom de cuivre, car vous dites alors que c'est du cuivre blanc ; de même, quand elle est teinte, la laine ne perd point son nom de laine. »

2° Le pouvoir transmutateur existe, mais nul ne saurait le mettre en pratique. Telle est l'opinion d'Aboulfaradj Ibn Eldjauzî. Selon cet auteur, il y a trois choses dont on admet l'existence et cependant, de l'aveu de tous, aucun habitant de l'Orient ou de l'Occident ne les a jamais vues ; ces trois choses sont : l'alchimie, les *ghoul* et l'*anqa*. Tout ce qu'on en sait repose sur des récits ou des traditions authentiques ; les histoires que l'on raconte à ce sujet sont comme les fables où figurent des êtres fictifs ou des corps inanimés.

3° Enfin dans l'hypothèse où l'alchimie existerait et où elle pourrait être mise en pratique, il serait illicite d'en faire usage et d'en tirer profit. Comme on demandait à Abou Ishâq Ettounsî s'il serait licite de faire usage d'une substance ainsi obtenue

1. *Coran*, Sourate XXX, v. 29.

à la condition qu'elle fût pure, ce docteur répondit: « Si en opérant sur de l'argent ou sur tout autre matière vous arrivez à obtenir de l'or pur, il n'y a pas de doute que vous soyez autorisé à en faire usage. Toutefois, si vous le vendez sans dire à l'acheteur : « Ceci était de l'argent ou tout autre matière « que par des procédés j'ai transformé en or fin », il y aura une fraude évidente. Si au contraire vous dites ce qu'il en est, personne ne voudra vous l'acheter et l'on vous dira : Qui m'assure que par d'autres procédés quelqu'un ne lui rendra pas sa nature primitive. Or, celui qui ne s'expliquerait pas sur l'origine du métal rentrerait dans la catégorie de ceux dont le Prophète a dit: Quiconque nous a trompés sur une denrée, ne sera pas des nôtres, car il a commis là un sacrilège.

Ibn Abdelberr rapporte les paroles suivantes du cadi Abou, Youcef: « Ne rechercher la religion qu'en paroles, c'est être hérétique ; demander la fortune à la pierre philosophale, c'est vouloir la misère. » Abou Mohammed Sâlah disait encore: « Il y a trois choses que vous devez éviter, car elles vous entraîneraient à trois autres choses : ne buvez pas de sirop, vous seriez amenés à boire des spiritueux; abandonnez la recherche de la pierre philosophale, cela vous conduirait à la sophistication et à la fraude ; enfin évitez le commerce des vieilles femmes, vous voudriez ensuite en fréquenter de trop jeunes. »

Comme on disait un jour à un personnage éminent: « Pourquoi ne parlez-vous donc jamais de cet art (l'alchimie)? ce serait une distraction pour l'esprit. » — « Quand, répondit-il, on demande à un âne, pourquoi il n'a pas étudié, il vous répond que c'est parce qu'il ne veut pas remuer ses mâchoires inutilement. » Puis il dit ce vers :

p. ٥٢ « Je dis à mes compagnons : elle est comme le Soleil qui, bien qu'il nous touche de sa lumière, est si loin de nous ! »

En résumé, tout ce qui a été dit à ce propos sur Maulay Abdallah ne repose sur aucun fondement. Cependant les gens scrupuleux s'abstinrent pendant un certain temps de faire leurs prières dans la mosquée des chérifs, mais ce fut surtout parce qu'on disait que cette mosquée avait été bâtie sur l'emplacement d'un cimetière juif; Dieu maudisse les Juifs!

CHAPITRE XVIII

DES MINISTRES, CHAMBELLANS, SECRÉTAIRES ET PRÉVÔTS DE CE PRINCE

Parmi les ministres de Maulay Abdallah, il faut citer le prince glorieux, le jurisconsulte, Abou Abdallah Maulay Mohammed, fils du frère du souverain, Abdelqâder ben Maulay Mohammed Eccheikh. Ce personnage surpassa les autres ministres par son habileté, sa bienveillance dans la gestion des affaires et son humeur enjouée; il maniait agréablement le vers et la prose.

Mon ami Abou Mohammed Abdallah ben Mohammed Elfâsî, dans son livre intitulé : *El i'lâm bimen madha oua ghabara min ahl elqarn alhâdî âchara*[1], raconte l'anecdote suivante :

Le vizir, Abou Mohamed ben Abdelqâder, allait de Maroc à Fez en compagnie du grand-cadi Abou Malek Abdelouâhed Elhamîdî et de l'imam Aboulabbâs Elmandjoûr. Quand on aperçut les monuments de Fez la Neuve, que le feu du désir se fût allumé dans les entrailles des voyageurs et qu'alors, comme a dit le poète :

1. Dictionnaire biographique des personnages qui ont vécu au XIe siècle.

« Ce qu'on souhaite le plus ardemment, c'est de voir un jour les demeures se rapprocher les unes des autres. »

Abou Mohammed improvisa les vers suivants :

« O mes chers amis, voilà le Mosteqa et ses jardins; voici les norias de la ville qui gémissent !

p. ٥٤ « Ici est le Mosalla, prairie de l'espérance et de la tristesse; ici sont les demeures qui brillent! »

Le cadi Elhamîdî continua aussitôt par cette improvisation :

« Voici les coupoles vertes semblables à l'émeraude, où sont des femmes aux regards ardents,

« Qui se courbent comme les rameaux chargés de fruits d'un verger et dont les parfums s'exhalent au loin de leurs demeures.»

A son tour Aboulabbâs Elmandjoûr ajouta les vers suivants :

« Elles traînent leurs tuniques et sont constellées de bijoux; tous les genres de beauté éclatent parmi elles;

« Elles s'empressent de fermer de leurs voiles les baies du palais, pour aller goûter un amour aux transports prolongés. »

Lorsque le cheikh, l'imam, le maître Aboulabbâs Ahmed Ezzemmoûrî eut connaissance de ces vers, il y ajouta ce distique :

« Considère ces beautés qui se cachent derrière leurs voiles et ressemblent au soleil qui brille à travers les nuages;

« Elles embellissent de leur grâce les jardins du Mosteqa au moment même où tu marches vers ses coupoles. »

Certain auteur attribue les deux premiers vers, que je viens de citer, à l'imam Sidi Abdelouâhed ben Ahmed Eccherif Essidjelmàssi, qui était le secrétaire du vizir et, alors, il remplace ces mots « ô mes chers amis », par « ô mon seigneur; » les deux vers suivants seraient, dans ce cas, ceux du vizir. Le mot Mosteqa est le nom d'un jardin bien connu.

Dans ce même ouvrage, *El'ilâm*, de mon ami Elfâsi, on trouve une autre histoire, analogue à celle qui vient d'être racontée. Le même vizir était avec son secrétaire, l'imam Sidi Abdelouâhed Eccherif, lorsque, pendant un voyage, les cataractes du ciel fondirent sur eux :

> « Je me plains à Dieu de cet horrible plateau où la marche de nos montures est ralentie et où nous sommes le jouet des vents », s'écria le vizir.
>
> « Alors qu'à l'horizon les nuées laissent tomber de leurs cheve- p. ٥٥
> lures leurs traits liquides qui ne cessent de nous frapper » ; repartit le secrétaire.
>
> « En sorte que l'eau qui inonde les collines nous dérobe la trace du bon chemin et pas un ami n'est là pour nous guider.
>
> « Nos chevaux nagent au milieu des flots comme les vaisseaux d'une flotte. Plaise au Ciel que la fortune nous conduise à bon port ! » ajouta le vizir.
>
> « Notre âme est dans une angoisse à laquelle elle n'est pas accoutumée; le désir nous entraîne, mais le sort nous retient entre ses mains? » répliqua le secrétaire.
>
> « Il semble que nous n'ayons jamais passé la nuit avec l'amour en tiers, sans que l'oiseau de mauvais augure ne soit venu le matin planer au-dessus de nous sur les hautes terres, » dit alors le vizir.

Les anecdotes de ce genre abondent au sujet de ce vizir qui a laissé de glorieux souvenirs et qui était doué de qualités brillantes et de vertus admirables. Il mourut le 20 de djomada II de l'année 975 (23 décembre 1567).

Parmi les chambellans de Maulay Abdallah on cite : le caïd Abdelkerîm ben Moumen ben Yahia Eldjondî, le renégat, Ibn Touda, Qâsem Ezzerhoûnî et Ahmed Elhibthî ; parmi ses prévôts : Abou Imrân Moussa ben Makhloûf Elkensoûsî. Ce personnage, qui était chargé de la direction de la police, était un jurisconsulte érudit. On raconte que, durant un des voyages que le vertueux cheikh Sidi Ahmed ben Moussa fit à la cour de Maulay Abdallah, la foule s'était assemblée pour lui rendre un pieux hommage. Abou Imrân, voulant éloigner

ces visiteurs, se tint debout devant la porte et dit : « Ceux d'entre vous qui feront cette visite seront hérétiques. » — « Ne dites pas cela, s'écria le cheikh Ahmed, qui avait entendu ces paroles ; dites plutôt : Ceux qui auront été injustes seront des hérétiques. »

Au nombre des secrétaires du sultan, on compte Mohammed
p. ٥٦ med ben Abderrahman Essidjilmâssî, Mohammed ben Ahmed ben Aïssa, etc. Aboulqâsem ben Ali Ecchâtthibì fut le grand cadi de Maroc sous le règne de Maulay Abdallah ; à Fez, cette haute magistrature fut exercée successivement par Abou Abdallah Ela'oufì, Abdelouâhed ben Ahmed Elhamîdî et d'autres. Le souverain pouvoir et la durée appartiennent à Dieu, qui est l'incomparable et qui sait tout.

CHAPITRE XIX

DE LA MORT DE MAULAY ABDALLAH ET DES CAUSES QUI L'AMENÈRENT

Dans son commentaire du *Dorret essoloûk*, le jurisconsulte Aboulabbâs Ahmed ben Elqâdhî s'exprime en ces termes : « Abou Mohammed Maulay Abdallah Elghâleb-billah mourut le 27[1] du mois de ramadhan de l'année 981 (21 janvier 1574) à la suite d'une suffocation. » Cette suffocation qu'éprouvait le prince était celle que le vulgaire désigne sous le nom *dheïqa* (asthme) ; Dieu nous préserve d'une telle maladie !

Suivant d'autres historiens, le sultan serait mort au mois de chaoual, par suite de la fatigue du jeûne qui aurait déterminé une issue fatale à la maladie dont il vient d'être

1. La nuit du 26 au 27 du mois de ramadhan est appelée la *nuit du destin* parce qu'on croit que cette nuit-là Dieu peut modifier les arrêts de la destinée et, par suite, exaucer des vœux dont la réalisation n'aurait pas été prévue par le destin.

parlé ci-dessus. Dans le peuple, on raconte qu'ayant passé toute la nuit du 27 de ramadhan en prières, le prince aurait été surpris par la mort pendant qu'il était encore à genoux, mais cela est absolument faux.

Maulay Abdallah fut enterré près du mausolée de son père, dans le cimetière des Chérifs, et son tombeau, qui est connu de tous, porte gravés sur le marbre les vers suivants :

> « O toi qui visites ma tombe, sois généreux, accorde-moi tes prières, j'en ai le plus pressant besoin.
>
> « Autrefois la vie des musulmans et leur fortune étaient entre mes mains et ma renommée s'étendait au loin;
>
> « Maintenant me voici gisant dans cette fosse, sans qu'aucun caïd ou vizir ait pu me préserver d'y tomber.
>
> « J'ai fait provision de sublimes croyances en Dieu, mon juge clément, et ma foi en lui est des plus vives.
>
> « Quiconque, comme moi, croit à l'indulgence de l'Éternel peut espérer obtenir son pardon.
>
> « Car Dieu a dit dans sa suprême bonté : le fidèle obtiendra de moi ce qu'il m'aura cru capable de faire. »

On rapporte que Abou Abdallah, le fils du sultan, ayant lu p. ٥٧
ces vers, en punit l'auteur après lui avoir dit : « C'est avec une intention perfide que vous avez employé le mot « fosse » ; vous avez sans doute voulu faire allusion à ce noble hadits : la tombe est un des jardins du paradis ou une des fosses de l'enfer. Pourquoi n'avoir pas fait usage du mot « site » ou de tout autre équivalent? »

CHAPITRE XX

DU RÈGNE DU SULTAN ABOU ABDALLAH MAULAY MOHAMMED, FILS DE MAULAY ABDALLAH, FILS DE MAULAY MOHAMMED ECCHEIKH

Ce prince, qui fut proclamé souverain après la mort de son père, en 981 (1574), avait été du vivant de celui-ci désigné comme héritier présomptif. Il reçut dans la ville de Fez le premier acte de proclamation qui avait été dressé, à Maroc, aussitôt après la mort de son père.

Au dire de Ibn Elqâdhî, Maulay Mohammed était le fils d'une esclave-mère[1] ; son prénom était Abou Abdallah et son surnom royal Elmotawwakil-'ala-llahi; mais il est connu parmi le peuple sous le nom de Elmesloûkh (l'écorché) parce qu'après sa mort, il fut écorché ; sa peau fut ensuite bourrée de paille, ainsi qu'on le verra plus loin.

Certains auteurs, autres que Ibn Elqâdhî, dépeignent ce prince comme très orgueilleux, sans égard pour personne, porté à répandre le sang et très dur envers ses sujets. Cependant c'était un jurisconsulte érudit, un lettré remarquable et fort habile à rédiger soit en vers, soit en prose. Voici du reste quelques fragments de ses poésies :

> « Mes chers amis, vous n'ignorez pas combien je suis féru d'amour; détachez mes liens, mes chaînes me font trop souffrir!
> « Ne me blâmez pas, mais ne tergiversez point; car les mers du blâme n'ont point de rivages. »

Le jurisconsulte, l'imam, le cheikh, le maître Aboulabbâs

1. C'est-à-dire une esclave qui a conçu des œuvres de son maître ; on sait que par ce seul fait l'esclave était affranchie.

Ahmed Ezzemmoûrî a fait de ces vers le *tekhmis* [1] suivant :

« Ah ! soyez surpris ; mon censeur est parti. Que de fois il avait chassé le sommeil de mes yeux et il m'avait fait souffrir !

« Ma conduite maintenant m'est tracée par un calife lui-même : mes chers amis, vous n'ignorez pas combien je suis féru d'amour,

« Détachez mes liens, mes chaînes me font trop souffrir !

« Ah ! tremblez en voyant une juste passion devenir funeste, un p. ٥٨
cœur enchaîné de plus en plus par la séparation,

« Les yeux baignés de larmes de sang à cause d'une autre ! Ne me blâmez pas, mais ne tergiversez pas.

« Car les mers du blâme n'ont point de rivages. »

Maulay Mohammed a également composé ces vers :

« Allons ! buvons de grand matin la liqueur enivrante dont la surface semble un lingot d'or constellé de pierreries !

« Hâtons-nous donc, en dépit de nos ennemis moroses, car c'est un crime de retarder l'instant du plaisir ! »

Ces vers furent mis en *tekhmis* par l'imam Aboulabbâs dont il vient d'être parlé :

« Combien de faons parfois ont lancé sur mon cœur les flèches de leurs regards, combien de houris ont fait couler mon sang !

« C'est dans l'ivresse du vin que tu goûteras un plaisir sans remords ; allons ! buvons de grand matin la liqueur enivrante,

« Dont la surface semble un lingot d'or constellé de pierreries.

« Laisse dire le censeur qui prêche le blâme ; ferme-lui la bouche et ne crains pas d'insister ;

« Il ne saurait connaître notre bonheur sans que l'insomnie le ronge. Hâtons-nous donc en dépit de nos ennemis moroses ;

« Car c'est un crime de retarder l'instant du plaisir ! »

Voici encore un autre distique du prince :

1. Le *tekhmîs* consiste à faire précéder chacun des vers qui en est l'objet de trois hémistiches, ce qui forme des sortes de stances composées chacune de cinq hémistiches.

« Elles sont parties, et mon cœur marche à la suite de leurs litières. Elles m'ont laissé loin d'elles, le corps amaigri et rempli de tristesse.

« Puissent les lèvres de la générosité ne plus s'entr'ouvrir aujourd'hui qu'elles sont parties! Puisse la nuée gonflée d'eau ne plus arroser aucune rose, ni aucun myrte! »

L'imam Aboulabbâs en a fait encore ce tekhmis:

« Elles ont voulu avoir de mes nouvelles après qu'elles m'avaient eu quitté. Eh bien! mes entrailles brûlent du feu qu'a allumé la séparation.

« La passion que j'avais pour elles je ne la ressentirai plus pour d'autres. Elles sont parties et mon cœur marche à la suite de leurs litières.

p ٥٩ « Elles m'ont laissé loin d'elles, le corps amaigri et rempli de tristesse.

« Ce fut le bonheur de ma vie quand elles se rapprochèrent de moi; mon trouble était extrême lorsque je m'avançais vers leurs demeures.

« Maintenant que me voici abandonné dans le désert de la passion, puissent les lèvres de la générosité ne plus s'entr'ouvrir aujourd'hui qu'elles sont parties!

« Puisse la nuée gonflée d'eau ne plus arroser aucune rose, ni aucun myrte! »

Le règne de ce prince fut de courte durée, car il se termina les derniers jours de l'année 983 (février-mars 1576).
1 A cette époque, son oncle Abou Merouân Abdelmâlek vint l'attaquer à la tête d'une armée turque, lui ravit ses États et lui enleva la couronne.

Maulay Mohammed avait eu pour lieutenant à Maroc, le caïd Ali ben Chaqra; pour chambellan, Ahmed ben Hammou Edder'aï et comme secrétaires, Younès ben Seliman Ettâmelî, Ali ben Abou Bekr et d'autres.

---

1 At that time, his uncle Abu Merwan Abdelmalek came to attack him at the head of a Turkish army, robbed his states and removed the crown.

CHAPITRE XXI

DE LA VENUE DE ABOU MEROUAN, MAULAY ABDELMALEK, FILS DE MAULAY MOHAMMED ECCHEIKH A LA TÊTE D'UNE ARMÉE TURQUE ET DE LA VICTOIRE QU'IL REMPORTA SUR SON NEVEU MAULAY MOHAMMED BEN ABDALLAH.

Lors de la mort du sultan Abou Abdallah Mohammed Eccheikh et de l'avènement au trône de son fils, Maulay Abdallah, les frères de ce dernier, Maulay Abdelmâlek Elghâzî et Ahmed Elmansour se trouvaient à Sidjilmassa. Aussitôt qu'ils eurent appris ce double événement, les deux frères craignant pour leurs jours, s'enfuirent à Tlemcen où ils furent rejoints par un autre de leurs frères Abdelmoumen. Après un séjour de quelque temps à Tlemcen, les deux frères se rendirent à Alger, qu'ils habitèrent jusqu'au moment où ils apprirent la mort de leur frère Abdallah et l'arrivée au pouvoir de Maulay Mohammed, fils et successeur d'Abdallah.

brothers of Maulay Abdallah in Sijilmassa. When they learned of the death of their father, they fled to Tlemcen with a 3rd brother. Th two then went to Algier where they learned of the death of their brother and their uncle's usurpation.

Ce fut alors que Abdelmâlek se rendit à Constantinople et s'adressa au sultan ottoman, Mourâd [1], fils du sultan Selim, surnommé Selim-chah, fils du sultan Selim-khan. Il insista vivement auprès de ce souverain pour obtenir que celui-ci
mît à sa disposition une armée turque avec laquelle il irait P. ٦٠
au Maroc dépouiller son neveu de la couronne. Mourâd accueillit avec colère cette proposition et refusa tout d'abord de favoriser un tel dessein, mais Abdelmâlek et sa mère, Sahâba Errahmânia, demeurèrent auprès de lui jusqu'à ce qu'il finit par céder.

Suivant un auteur, Mourâd se serait décidé à la suite des

1. Amurat III (1574-1595).

circonstances suivantes: la ville de Tunis venait de tomber au pouvoir des infidèles et ceux-ci, après avoir occupé la citadelle et avoir laissé aux habitants la moitié seulement de la ville, avaient imposé une taxe de capitation que la population avait accepté de payer tout en restant sous le joug. Une rivalité qui avait allumé la guerre entre le prince de Ifriqia et son frère, le roi de Tunis, avait été la cause de cet événement. Vaincu par son frère, le roi de Tunis avait cherché asile auprès du monarque chrétien; celui-ci le ramena à Tunis avec une armée chrétienne qui s'empara de la ville, ainsi que nous venons de le dire. Ces soldats étrangers se livrèrent à toutes sortes d'excès et profanèrent les mosquées.

Dans sa *Fahrasat,* Ibn Elmandjoûr dit qu'après la prise de Tunis, Aboutthaïeb Eddherîf Ettounsi, prédicateur à la mosquée de Zitoûna, s'était rendu à Fez où le grand cadi de cette dernière ville, Aboulhasan Ali ben Hâroûn, lui adressa une pièce de poésie qui contenait les vers suivants:

« La nuée chargée d'orage t'a anéantie, ô capitale merveilleuse par ta société si policée!

« Et cela en moins d'un clin d'œil, en moins de temps que ne brille l'éclair, ô Tunis!

« O douloureuse surprise quand est venue la nouvelle que tu étais la sœur germaine de l'Andalousie.

« Que de joues sur des visages resplendissants comme la lune se sont alors couvertes de larmes versées par de beaux yeux!

« Que de brunes qui autrefois régnaient sur les cœurs ont aujourd'hui leurs traits altérés et avilis par la captivité!

« Elles sont maintenant prisonnières entre les mains des Infidèles qui les ont achetées à vil prix.

« Qu'est-il besoin des Turcs? Armés d'arcs et de flèches, faites sortir les païens de leurs sombres ténèbres;

« Invoquez à votre aide Ali, Omar, Abou Bekr, le bien-aimé de Dieu et Anas;

« Priez Dieu matin et soir et bientôt sans doute Dieu vous assurera la victoire.

« La nouvelle du triomphe et du succès arrivera peut-être avant que je ne descende dans la tombe.
« Déjà, je vois l'infidèle enchaîné que l'on traîne en brandissant le glaive au dessus de sa tête,
« Je vois Aboutthaïeb, calme, qui ouvre ses livres pour enseigner du haut de sa chaire;
« Je vois l'Islam glorifié, la vérité se répandant au loin, grâce à la valeur de cœurs hachémites. » p. ٦١

Abouthaïeb lui répondit par des vers parmi lesquels se trouvaient ceux-ci :

« O cheikh et jurisconsulte éminent, vous qui êtes la gloire de notre siècle et l'honneur de nos assemblées,
« Les vers chatoyants que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser m'ont été directement au cœur.
« Je sens bouillonner en moi le désir de suivre vos traces, bien que je me sente impuissant à vous égaler.
« A l'heure du crépuscule, quand le zéphyr souffle, les oiseaux songent au repos de la nuit. »

Dans l'ouvrage *Ennefha elmeskia*, il est dit que les chrétiens, après s'être emparés de Tunis et avoir enlevé cette cité aux descendants des Hafsides, partagèrent la ville avec les musulmans qui y étaient demeurés sous leur autorité. La citadelle et les quartiers avoisinants furent exclusivement occupés par les chrétiens, tandis que les musulmans furent relégués dans le reste de la ville dont on avait, au préalable, détruit tout ce qui aurait pu servir de moyen de défense, portes et murs de quartiers, grandes habitations, etc.

Les chrétiens construisirent ensuite, en dehors et au-dessus d'une des portes de la ville, une nouvelle citadelle très forte, puis ils en élevèrent une semblable au milieu du lac qui s'étend entre le port et la porte de la ville. Près du port se trouve un chenal, par lequel la mer entre dans ce lac, à l'endroit appelé Halq elouâd[1] (le goulet de la rivière), bien qu'il n'existe pas de

1. La Goulette.

rivière d'eau douce en cet endroit. Les chrétiens bâtirent là une forteresse et un château si solides que, lorsqu'ils s'en emparèrent plus tard, les Turcs ne purent les démolir. Tous ces forts furent armés de canons, pourvus de garnison et approvisionnés en munitions et en vivres, les chrétiens se croyant à cette heure définitivement maîtres du pays et ne songeant point que personne pût jamais les en chasser.

Les Turcs cependant se décidèrent à entreprendre une expédition contre Tunis et voici à la suite de quelles circonstances. Le sultan Mourâd (Amurat III) dormait une nuit, quand il vit en songe un homme s'arrêter auprès de lui et lui dire : « Si tu ne vas pas au secours des Arabes, c'est que tu n'es plus un musulman. » Se levant aussitôt, le sultan fit ses ablutions, puis retourna dans son lit en priant Dieu de le délivrer des suggestions du diable, mais les deux hommes reparurent de nouveau à son chevet et répétèrent ce qu'ils avaient déjà dit. « Qui êtes-vous donc, leur demanda alors le souverain ? » — « Je suis Ibn El'aroûs, dit l'un, et mon compagnon que voici est Ibn Elkelâ'ï. » Ces deux personnages étaient des saints de Tunis. S'étant réveillé,
p. ٦٢ le sultan raconta son rêve à ses courtisans et, comme ceux-ci lui rapportèrent les événements dont Tunis venait d'être le théâtre, il décida d'envoyer par mer une armée nombreuse au secours de cette ville.

L'auteur du *Ennefha elmeskia* ajoute que le nombre des navires envoyés, tant de Constantinople que de divers ports de l'Ifriqia, s'élevait à 450, portant plus de 100.000 combattants. Maulay Abdelmâlek s'embarqua avec cette armée qui, grâce à Dieu, défit les infidèles, en fit périr un grand nombre et purifia le pays de leur contact impur, après un siège qui dura quarante jours, et cela en l'année 982 (23 avril 1574-12 avril 1575 [1]).

1. Il s'agit de l'expédition dirigée par Sinan-Pacha.

Maulay Abdelmâlek fut le premier à envoyer un de ses fidèles porter le message annonçant cette bonne nouvelle au sultan ottoman. Aussitôt qu'elle eut reçu la lettre de son fils, Sahâba Errahmânia s'empressa de la porter au sultan et lui demanda pour prix de l'annonce de cet heureux événement, de donner l'ordre aux Algériens d'assister Maulay Abdelmâlek dans son entreprise contre le Maroc.

Le sultan ayant accédé à cette requête, Abdelmâlek, accompagné de sa mère, se rendit à Alger et remit aux habitants de cette ville la lettre par laquelle le sultan leur donnait l'ordre de partir avec lui, afin de l'aider à reconquérir le trône de ses ancêtres. Les Algériens demandèrent à Abdelmâlek de leur payer leur solde ; celui-ci les pria de lui faire crédit jusqu'à ce que l'expédition fût terminée, mais il fut convenu qu'il donnerait, par chaque étape, une somme de 10.000 pièces[1] à l'armée turque qu'il emmenait avec lui et qui se composait de 4.000 hommes.

D'après le commentaire du *Dorret*, Abdelmâlek n'aurait demandé au chef des Turcs qu'une faible escorte pour l'accompagner jusqu'à la frontière du Maroc, car, une fois entré dans son pays, il ne devait trouver devant lui que les troupes de son père, et ces troupes, pleines de respect pour lui, n'oseraient ni le combattre, ni lui résister. Le chef des Turcs accédant à sa requête ne lui aurait donc fourni qu'un petit nombre d'hommes.

Quoi qu'il en soit, Abdelmâlek se mit en route avec son escorte et arriva à l'endroit appelé Errokn sur le territoire des Benî Ouâretsîn, une des tribus nomades des environs de la ville de Fez. Maulay Mohammed ben Abdallah, ayant appris l'arrivée de son oncle, quitta aussitôt Fez, se porta à la rencontre de son adversaire, et les deux armées se trouvèrent

1. Le texte ne dit pas de quelle monnaie il s'agit.

en présence à Errokn. A ce moment, le commandant des troupes andalouses [1], Saïd Eddeghâlî fit défection et rallia Abdelmâlek ; celui-ci était du reste en correspondance avec les courtisans et l'entourage intime de Maulay Mohammed ; il était même en relations avec le commandant des troupes de son rival et, ayant menacé de sa colère quiconque lui résisterait, il avait fait de belles promesses à tous ceux qui viendraient à lui.

La nouvelle de la trahison des troupes andalouses, qui, leur chef en tête, s'étaient rangés sous les ordres de son oncle, fit perdre courage à Maulay Mohammed. Il sentit que son autorité s'était affaiblie et se crut dès lors assuré de la défaite, car il pensait bien que toutes ses troupes suivraient l'exemple de celles d'Eddeghâlî. Dans ces conditions, il se laissa gagner par la crainte et prit la fuite sans combattre, perdant ainsi son royaume, qui tomba au pouvoir de son oncle. On raconte aussi que, après la défection du caïd Garmân et des Oulâd Amran qui avaient rallié Abdelmâlek, on serait venu annoncer à Maulay Mohammed la trahison du caïd Ibn Chaqra, et que ce fut alors seulement que le prince, effrayé,
p. ٦٣ aurait pris la fuite. Tous les approvisionnements de Maulay Mohammed devinrent la proie de ses ennemis qui y mirent le feu ; la lueur produite par l'explosion des poudres fut telle qu'on l'aperçut du sommet des montagnes.

Maulay Mohammed rentra alors à Fez la Neuve, y prit toutes les choses auxquelles il tenait le plus et s'enfuit en se dirigeant dans la direction de Maroc. Arrivé sur les bords de l'Ouâd Ennedja près de Fez, il fut rejoint par le caïd Ibn Chaqra qui lui reprocha en termes très durs d'avoir manqué de fermeté, de patience et de résignation. Les décrets de la Providence sont inéluctables !

1. Les troupes andalouses étaient celles formées par les Maures d'Espagne qui étaient venus s'établir au Maroc, principalement à Fez.

CHAPITRE XXII

DU RÈGNE DE ABOU MEROUAN MAULAY ABDELMALEK ET DE L'ÉTABLISSEMENT DE SON AUTORITÉ SUR LE MAGHREB

Suivant Ibn Elqâdhì, Abou Merouân Abdelmâlek entra à Fez, dont il venait de s'emparer par suite de la fuite de son neveu, dans les dix derniers jours du mois de dzoulhiddja de l'année 983 (fin mars 1576.) Après avoir été proclamé souverain par les habitants de cette ville, il y séjourna quelques jours et songea ensuite à se mettre à la poursuite de son neveu réfugié à Maroc. Comme il se disposait à partir pour cette dernière ville, les Turcs vinrent lui demander à retourner dans leur pays et lui réclamèrent la somme qu'il s'était engagé à leur payer, somme que dans leur langue ils appelaient *baqchìch.* [1] Abdelmâlek donna à chaque soldat turc 400 onces, [2] mais il fut obligé d'emprunter cet argent aux notables de Fez, en attendant que sa situation financière fut améliorée. Il distribua ainsi 500.000 onces et fit présent aux Turcs de dix canons, entr'autres d'un grand canon à 10 bouches ; il ajouta encore, à titre de gratification, divers objets curieux et précieux du Maroc et enfin, au moment du départ de ces soldats, il les accompagna à cheval jusqu'à la rivière du Sebou.

Cela fait, Abdelmâlek revint à Fez, d'où il partit pour Maroc à la tête des troupes qu'il avait levées et organisées lui-même et aussi de celles qui composaient auparavant l'armée de

1. Gratification.
2. L'*once* vaut environ 20 centimes ; sa valeur varie de 0 fr. 18 à 0 fr. 28.

son neveu et qui s'étaient ralliées à lui. En apprenant la marche de son oncle sur Maroc, Mohammed se prépara à le combattre. Les deux armées prirent contact à un endroit appelé Khandaq Errîhân, près de Eccherâth dans le district de Salé. Mohammed ben Abdallah fut de nouveau vaincu dans cette rencontre et, suivant son habitude, il prit la fuite. Son oncle, Aboulabbâs Elmansoûr, lieutenant de Abou Merouân Abdelmâlek, ayant reçu mission de le poursuivre, Mohammed, qui n'eut connaissance de cette poursuite qu'après son arrivée à Maroc [1], quitta aussitôt cette dernière ville
p. ٦٤ et se réfugia dans la montagne de Deren. Au nom de son frère Abdelmâlek, Aboulabbâs Elmansoûr occupa la ville de Maroc qui venait ainsi de lui être livrée.

Le sultan Abdelmâlek ne tarda pas à venir rejoindre son frère installé à Maroc; il fit son entrée dans cette ville et y séjourna quelques temps, puis il se remit à la poursuite de son neveu; mais ayant perdu la trace du fugitif, il revint à Maroc.

Mohammed avait erré dans les montagnes du Sous sans demeurer un seul instant à la même place, jusqu'au moment où il avait pu grouper autour de lui une bande de vagabonds, qui lui avaient constitué bientôt une sorte d'armée, à la tête de laquelle il marcha alors sur Maroc. En apprenant cette nouvelle, Abdelmâlek se porta à la rencontre de son neveu, mais celui-ci ayant pris une autre route que celle suivie par son oncle, put gagner Maroc et y entrer avec l'assentiment des habitants qui lui prêtèrent assistance et le proclamèrent de nouveau leur souverain. Toutefois Mohammed ne put occuper la citadelle dans laquelle Abdelmâlek avait laissé sa sœur Meriem, sous la garde d'environ 3.000 fusilliers qui tenaient cette place en état de défense. Prévenu de l'occupation de

1. Nom sous lequel on désigne la partie la plus élevée de l'Atlas marocain, au sud du Maroc.

Maroc par Mohammed, Abdelmâlek s'empressa de regagner cette ville où il assiégea son adversaire, puis il écrivit à son frère, Ahmed Elmansoûr, de venir en toute hâte le rejoindre avec l'armée de Fez.

Après être entré à Maroc, lorsque son neveu Mohammed avait abandonné cette ville pour se réfugier dans le Sous, Ahmed Elmansoûr avait demandé à son frère Abdelmâlek de le nommer son lieutenant à Fez. Abdelmâlek avait consenti à l'investir de ces fonctions, mais le vizir Abdelazîz, surnommé Azzoûz ben Saïd Elouzkîtî, qui était présent au moment où les deux frères concluaient cet arrangement, les avait blâmés d'agir ainsi. Leur conduite en cette circonstance ne lui avait pas paru raisonnable, car, avait-il dit, il ne convient pas que ni l'un ni l'autre de vous ne demeure en repos, tant que Dieu n'aura point décidé définitivement entre vous et votre neveu. Ahmed Elmansoûr avait été vivement froissé par ces paroles qu'il avait attribuées à un faux jugement de Abdelazîz à son égard et à une rancune personnelle. Mais on n'avait tenu aucun compte de ces observations et Elmansoûr était allé à Fez comme lieutenant du sultan. Quand Elmansoûr revint à Maroc à la tête de ses troupes, il rencontra Abdelazîz et lui dit : « Vous aviez bien raison ; la première idée qui vient à l'esprit est la dernière à mettre à exécution. » Depuis ce jour, Elmansoûr qui avait reconnu la sagesse du vizir, chassa de son cœur les sentiments qui l'avaient agité dans cette circonstance.

A peine Elmansoûr fut-il arrivé à la tête des troupes de Fez, que Mohammed s'enfuit dans le Sous. Néanmoins les habitants de Maroc continuèrent à soutenir le siège jusqu'au moment où Abdelmâlek eut noué des intelligences avec les notables des Guerâra qui l'introduisirent dans la ville par une brèche pratiquée dans les remparts. Lorsque Mohammed chercha un refuge dans le Sous, Elmansoûr se mit à sa

poursuite et lui livra divers combats importants dans lesquels Dieu lui assura la victoire ; suivant sa coutume, Mohammed prit encore la fuite et se réfugia dans les montagnes du Deren, puis il se rendit à Tanger où il demanda secours au prince des chrétiens. C'est à Dieu qu'appartient la fin de toute chose ;
p. ٦٥ il égare qui il lui plaît et dirige qui il veut, sans que personne ait à lui demander compte de ses actions.

CHAPITRE XXIII

DE L'APPEL ADRESSÉ AUX CHRÉTIENS PAR MAULAY MOHAMMED BEN ABDALLAH ET DES ÉVÉNEMENTS QUI EN FURENT LA CONSÉQUENCE

Incapable de tenir tête à son oncle Abdelmâlek et ne trouvant nulle part appui ni refuge, Maulay Mohammed ben Abdallah (Dieu lui pardonne ainsi qu'à nous !) se rendit auprès du souverain des chrétiens, le roi de Portugal[1], et lui demanda aide et protection contre Abdelmâlek. Le monarque portugais ayant consenti à fournir une nombreuse armée de secours, Maulay Mohammed adressa alors une proclamation aux principaux personnages du Maroc, notables, ulémas et chérifs. Dans cette proclamation, il faisait un crime à ses anciens sujets d'avoir, sans motif légal, renié et déchiré leur pacte de fidélité pour proclamer son oncle souverain en son lieu et place. « Si j'ai demandé secours aux chrétiens, disait-il, c'est uniquement parce que l'appui des musulmans m'a manqué. Or les ulémas affirment qu'il est licite d'user de tous les moyens en son pouvoir contre quiconque lui a ravi ses biens. » Et il ajoutait encore dans ce document où il tonnait, fulgurait et accumulait les menaces : « Puisque

1. Don Sébastien.

vous ne voulez pas agir autrement, reconnaissez donc que vous méritez d'être combattus au nom de Dieu et du Prophète. » Enfin, pour éviter d'employer le mot « chrétiens » il désignait ses alliés sous le nom de « gens de la contrée[1] ».

Les docteurs de l'Islam répondirent à cette proclamation par une lettre qui repoussait toute cette avalanche d'arguties et faisait bonne justice de ces misérables interprétations. Voici d'ailleurs le texte de cette lettre, mot pour mot :

« Louange à Dieu comme il convient à sa gloire. Que le salut et la bénédiction soient en notre seigneur Mohammed, le plus parfait des prophètes et des envoyés de Dieu ! Que la satisfaction divine soit accordée à la famille du Prophète et à ceux de ses disciples qui ont émigré pour la foi de l'Islam. En agissant ainsi, ils ont fui la religion des infidèles qu'ils ne voulaient ni aider, ni appeler à leur secours, et ils ont pu attendre que la foi de l'Islam fût assise sur des bases certaines et définitives.

« Voici maintenant ce que disent les habitants du Maroc, chérifs, docteurs, saints personnages, soldats et capitaines (Dieu leur soit à tous propice !) à Maulay Mohammed, fils de Maulay Abdallah le Saadien, en réponse à la proclamation qu'il leur a adressée et qui les convie, par des arguments faibles, prolixes et sans force, à se soumettre à la décision du Livre sacré.

« En ce qui touche au premier argument qui figure en tête de votre proclamation, si vous aviez été capable de faire un retour sur vous-même et de vous adresser un blâme ou un reproche, vous vous seriez aperçu certainement que
cet argument tournait contre vous. Ainsi, vous nous dites que p. ٦٦
nous avons rompu le pacte conclu avec vous, après que nous avions pris volontairement l'engagement de l'observer avec

1. Le mot عدوة, *contrée*, qui est employé ici, s'applique le plus souvent à l'Espagne quoiqu'on s'en serve aussi pour désigner le nord du Maroc.

fidélité. Mais, par Dieu ! si nous avons agi ainsi, ce n'a pas été sous l'empire d'un pur caprice ; nous ne nous sommes pas non plus laissés entraîner à cela par le désir de sortir, grâce à une innovation, du chemin qui nous a été tracé par la loi. Bien au contraire ; nous avons voulu seulement rester ainsi dans la voie indiquée par le Coran, en nous maintenant dans la plus stricte légalité, et c'est ce que nous allons vous expliquer en détail et vous démontrer par des arguments et des preuves tirées du Coran et de la Sonna.

« Certes, vous avez été notre souverain légitime en vertu du serment de fidélité que vous avait fait prêter par nous votre père. Grâce à l'héritage que celui-ci vous a laissé, vous avez eu entre les mains plus d'argent, de trésors, d'approvisionnements, de munitions et de forteresses que n'en avait jamais pu réunir aucun de vos généreux ancêtres (Dieu leur témoigne sa satisfaction !). Vos aïeux cependant, avec les seuls biens qu'ils possédaient, avaient déployé le plus grand zèle pour la guerre sainte ; ils avaient réussi à arracher des mains des chrétiens les personnes des musulmans et les forteresses de leur territoire ; ils avaient établi sur des bases fixes et solides la religion de Dieu et avaient recouvré une partie notable des villes et des provinces du Maroc.

« Quant à vous, aussitôt arrivé au pouvoir, vous avez vu toute la population remettre son sort entre vos mains et se laisser guider par vous. Personne n'a songé à changer ni à modifier cet état de choses, personne ne vous a été hostile ni rebelle, jusqu'au jour où votre oncle a pris les armes contre vous, invoquant un droit qu'il vous est impossible de méconnaître, car il est parfaitement établi. C'est vous-même alors qui vous êtes hâté de transmettre et d'abandonner votre situation à votre oncle et qui avez été l'instrument de sa fortune, en portant en quelque sorte, son drapeau.

« En effet, votre oncle n'avait avec lui qu'une faible troupe

avec laquelle un homme intelligent ne pouvait avoir un instant la pensée de combattre une seule de vos armées, ni même de soutenir la lutte contre le moindre des régiments rangés sous vos étendards. Et pourtant, à peine le combat allait-il être entamé et la mêlée avoir lieu que vous vous êtes dérobé en fuyant à la façon d'un homme traqué pour des représailles. Vainement vos soldats vous ont appelé, tant vous aviez hâte alors de trouver un refuge. Vos armes, votre camp avec tout ce qu'il contenait, vous avez tout laissé aux mains de l'ennemi qui l'a détruit ou pillé. A Fez même, alors que vous quittiez cette ville, les habitants ne vous ont-ils pas crié : « Pourquoi nous abandonner ainsi ; sur qui désormais nous appuyer ? Vous avez fui sans seulement détourner la tête ; vous avez abandonné cette cité célèbre et populeuse avec ses trésors, ses immenses approvisionnements, ses nombreux quartiers et les hautes murailles qui la protègent. Ses habitants se sont trouvés subitement à la merci de vagabonds et de scélérats qui ne demandaient qu'à porter leurs mains criminelles sur les femmes, sur les enfants et sur tous les biens acquis par le travail ou par héritage. Personne n'était là pour défendre les faibles et les malheureux ; ils n'avaient d'autre protecteur que Dieu, qui a dit en parlant d'êtres faibles comme eux, et qui donc est plus véridique que Dieu dans ses paroles ? « Ils sont incapables d'initiative et ne sauraient se diriger dans la vie[1]. »

« Maintenant que vous aviez fui en les laissant livrés à l'anarchie, les gens de Fez ne pouvaient plus songer qu'à examiner la situation qui leur était faite et réfléchir aux moyens de s'en tirer eux-mêmes. C'est alors que votre oncle, à
la tête de son armée, se présenta à la porte de la ville ; il p. ٦٧
invoqua ses droits, imitant dans cette circonstance l'exemple

1. *Coran*, Sourate IV, vers. 100.

que lui avait donné son père, ce que vous savez pertinemment, car vous n'ignorez ni le fait dont il s'agit, ni ses conséquences.

« Vous savez bien que Maulay Mohammed, le premier ancêtre de votre dynastie, avait fait promettre à ses enfants Maulay Ahmed et Maulay Mohammed Eccheikh et à leurs frères, qu'aucun d'eux ni aucun de leurs enfants n'occuperait le trône à moins qu'il ne fût l'aîné de la famille. Cet engagement fut tenu par eux jusqu'au jour où leurs enfants furent devenus grands. Votre aïeul demanda alors à son frère d'exécuter cette convention, mais celui-ci s'y étant refusé, il dut le combattre et ce fut seulement à la suite de cette lutte qu'il arriva au pouvoir. L'ordre de primogéniture[1] ayant été ensuite observé par votre aïeul pour la désignation de votre père comme son successeur, personne ne songea à contester ce choix. Mais votre père rejeta cette tradition et vous désigna pour lui succéder, sans que nul cependant y mît obstacle.

« Si vous admettez ce qui précède, quel droit osez-vous invoquer? sur quel précédent pouvez-vous vous appuyer? Si vous ne l'admettez pas, la royauté de votre père, qui a régné avant vous, celle de votre aïeul, qui l'a précédé, sont illégitimes, car alors la couronne eût dû revenir à votre oncle Maulay Ahmed. Votre aïeul en effet n'aurait eu, dans ce cas, aucun droit de combattre son frère Maulay Ahmed et l'avènement au trône de ce dernier eût seul été légitime, puisque votre bisaïeul l'avait désigné pour son successeur.

« En dehors de cette double hypothèse, il ne reste plus que le droit que concède la force, droit que vous récusez lorsqu'il s'agit de votre oncle et de la lutte qu'il a entre-

1. Il s'agit ici de la *tanistry*, ordre successoral dans lequel c'est l'aîné de la famille au moment de la mort du *de cujus*, et non l'aîné des enfants seulement, qui hérite du pouvoir.

prise contre vous. Mais si vous voulez contester la royauté de votre oncle en tirant argument de ce qu'il l'a acquise par la violence, cet argument retourné contre vous sera encore plus décisif, puisqu'il est prouvé que celui de qui vous tenez la couronne n'avait aucun droit lui-même à la royauté : or ce qui n'a point d'existence légale ne saurait avoir d'existence réelle. Il n'y aurait plus alors pour décider entre vous deux qu'à mettre en pratique le dicton : « Après Abou Leïla, la couronne appartiendra au vainqueur. »

« Comme conséquence de ce qui vient d'être dit, vous devriez admettre la décision prise par votre premier ancêtre, au sujet de la transmission du pouvoir, et en faire bénéficier votre oncle qui, en ce moment, est votre aîné à tous. Si vous contestez la validité de la décision prise par votre ancêtre, nous vous répondrons par ce passage de l'imam Elmâouerdì au chapitre du « Droit au pouvoir royal », dans son livre intitulé : *Elahkâm essolthâniya* : « Abdelmâlek ben Merouân[1] décida que la royauté appartiendrait successivement à l'aîné de ses fils[2] et personne n'a contesté ce principe. » Ne dites pas que la façon d'agir de Abdelmâlek ne fait pas autorité, nous vous répondrions que ce qui lui donne une valeur décisive, c'est le silence qu'ont gardé à ce sujet les illustres docteurs qui vivaient à cette époque, silence qu'ils n'eussent certainement pas observé si cette décision eût été inique. Quand tous les gens d'une même époque sont unanimes sur une question de droit, cela équivaut à un *idjmâ*[3], c'est-à-dire que le point ainsi établi devient une vérité de Dieu sur la terre.

« Les docteurs de Fez savent aussi le hadits que Moslim

1. Le cinquième calife Omayyade qui régna de 685 à 705.
2. Le texte porte le mot « ses fils », mais il serait plus exact de dire « de ses descendants mâles ».
3. On dit qu'il y a *idjmâ* sur une question de droit canonique ou civil, lorsque tous les docteurs sont d'un avis unanime sur cette question.

a inséré dans son *Sahîh*[1] au chapitre intitulé : *Elimâra* et dont voici le texte : « Le Prophète a dit : Au jour de la Résurrection, on portera devant chaque traître un étendard qui
p. ٦٨ servira à le faire reconnaître. On dira : ceci est la trahison d'un tel, fils d'un tel. Toutefois le traître le plus infâme sera celui qui, étant souverain, aura trahi ses sujets. » Dans son commentaire qui a pour titre *Ikmâl elmoallim âla charh Moslim*, le cadi Aboulfadhl 'Iyâd ben Moussa[2] ajoute ces mots : « c'est-à-dire le prince qui ne les aura pas rendus heureux, qui ne les aura pas guidés de ses conseils et qui n'aura pas été fidèle au pacte conclu avec eux en prenant la direction des affaires. » Dans le même chapitre, on trouve également ces paroles du Prophète : « Tout prince à qui Dieu aura confié la garde de sujets et qui ne les aura pas guidés de ses conseils, ne respirera jamais le parfum du Paradis, parfum qui cependant se fait sentir à une distance de cinq cents journées de marche. » Dans le *Ikmâl*, le commentateur dit : « L'opinion reçue est qu'un peuple livré à l'anarchie, abandonné, sans chef, a le droit de se concerter pour choisir un souverain et le proclamer; ce sera alors au prince qu'ils auront chargé du soin de leurs affaires, qu'il appartiendra de faire régner la justice parmi eux et de réprimer les crimes. »

« Quand ils ont été abandonnés par vous, qu'ils se sont trouvés sans chef et en présence de votre oncle, qui invoquait les droits dont nous avons parlé, vos sujets se sont souvenu des paroles du Prophète et de la décision prise autrefois par votre vertueux ancêtre. Désespérant alors de vous voir revenir, abandonnés à eux-mêmes et en pleine anarchie, ils ne

1. On donne le nom de « Sahih » aux recueils de traditions autenthiques relatives à Mahomet. Le recueil d'Elbokhâri et celui de Moslim sont les plus estimés.

2. Ce célèbre cadi, connu sous le nom du cadi 'Iyâd, naquit à Ceuta en 1083 et mourut à Maroc en 1149.

leur est resté d'autre ressource que de se ranger à l'opinion reçue et de s'entendre pour donner la couronne à votre oncle, en vertu des arguments que nous avons énumérés et que, sans jactance, il vous est impossible de ne pas admettre. Depuis ce jour les populations sont calmes et vivent en paix ; partout les routes sont sûres, car la répression est là pour arrêter toute tentative criminelle.

« Si vous dites que maintenant les habitants de Fez devraient prendre les armes pour vous et lutter en faveur de celui envers qui ils s'étaient engagés à demeurer fidèles, nous vous répondrons qu'une telle lutte ne serait obligatoire qu'autant que vous vous trouveriez parmi eux. Alors seulement leur prise d'armes aurait un caractère légal, car, d'après les prescriptions divines, un peuple ne doit combattre que s'il a à sa tête un prince qui le dirige. Allons ! comment pourriez-vous nier ceci !

« Vous êtes ensuite allé à Maroc, cette cité superbe dans laquelle affluent les richesses des villes et des campagnes, et qui attire à elle les caravanes de toutes les provinces et de toutes les contrées. Ses habitants vous ont accueilli à bras ouverts et avec des démonstrations non équivoques de joie et d'allégresse. Dans cette ville, vous avez trouvé des trésors bondés de richesses, des remparts et des hommes tels qu'on aurait pu lui appliquer ce dicton : « Terre de saint aux bastions solidement construits, coffret à bijoux. »

« Vous vous êtes installé là, vous emparant de tous ces trésors et de toutes ces richesses ; les habitants vous ont aussitôt secondé, sans vous manquer un instant de parole, ni vous trahir ; ils n'ont pas non plus désobéi à vos ordres royaux, ni consesté votre autorité. Vous avez voulu alors combattre votre oncle et, dans ce but, vous avez rassemblé une armée si nombreuse qu'aucun registre n'en aurait pu contenir l'énumération, ni aucune langue parlée, exprimer le chiffre de

ses combattants ; puis vous êtes sorti traînant à votre suite des flots de cavaliers et une masse de fantassins qui couvraient les plaines et les coteaux. Eh ! bien, qu'avez-vous fait à ce moment ? A peine la bataille était-elle commencée, à peine les coups d'estoc et de taille allaient-ils pleuvoir et la mêlée
p. ٦٩ s'engager que, selon votre habitude, vous preniez la fuite ; vous abandonniez la direction de votre armée à vos capitaines et laissiez les malheurs et les calamités fondre sur vos soldats que la main de la mort décimait. Enfin vous livriez à l'ennemi votre camp avec vos femmes, vos richesses, vos armes et vos guerriers.

« Après cela, vous avez regagné en toute hâte Maroc. Les habitants de cette ville ne vous ont point repoussé ; aucun d'eux ne vous a dit que vous n'étiez plus digne d'en être le maître ; bien au contraire, ils ont pris les armes pour vous soutenir et, retranchés derrière les puissantes murailles de leur cité, ils se sont résignés à subir les rigueurs d'un siège. Mais vous, la nuit venue, vous les avez de nouveau trahis ; vous vous êtes enfui de la citadelle abandonnant lâchement vos filles, vos femmes, vos sœurs et vos tantes, sans même laisser un portier, un gardien, un fantassin ou un cavalier pour veiller sur elles. Quelle affreuse détresse et quelle triste situation pour ces femmes ! N'eussent été la faveur et la bienveillance de Dieu, la recommandation qu'il a faite de ne point souiller la pureté des membres de la famille du Prophète, les débauchés les plus vils auraient porté sur elles leurs mains criminelles.

« Qu'osez-vous prétendre après tout cela ? Quel crédit pourrait avoir maintenant votre parole parmi les hommes ? Armé des droits dont nous avons parlé, votre oncle s'est présenté devant Maroc ; il a vu les habitants de cette ville veiller, grâce à Dieu, sur leurs enfants et sur leurs demeures pour les préserver de toute atteinte. Dieu l'envoyait comme sauveur, aussi

fut-il acclamé souverain et la paix et le calme régnèrent alors à Maroc.

« Ensuite vous vous êtes réfugié dans la montagne et, aidé du chef de la contrée, vous vous êtes mis à piller les biens de vos sujets et à répandre leur sang. Et quels étaient vos principaux auxiliaires dans cette tâche ? les mécréants, qui méprisent l'autorité du Coran et qui demeuraient ainsi en paix et en sécurité sous l'égide du seigneur des hommes et des génies ! Vous et eux, dans votre tyrannie et votre oppression, vous méritiez qu'on vous appliquât ce vers du poète :

« Il ne règne sur personne, sinon sur les plus vils des insensés. »

« Vous ne teniez donc aucun compte de ces paroles du Prophète : « Au jour de la Résurrection vous me trouverez l'adversaire impitoyable de quiconque aura été un oppresseur. »

« Vous avez si bien saccagé les pays florissants et ruiné les superbes édifices élevés par vos ancêtres en l'honneur de l'islamisme qu'en vous voyant faire, les habitants du Sous ultérieur ont cru que vous n'aviez d'autre dessein que d'anéantir l'Islam et ses adhérents. Tous les gens instruits et religieux se sont alors éloignés de vous et vous êtes resté, suivant la locution consacrée, « semblable à la dépouille d'un animal galeux ».

« Dans le but d'amoindrir la valeur des faits que nous venons d'établir, n'allez point nous dire qu'il y a telle fraction du peuple qui n'a point prêté serment de fidélité à votre oncle, car nous vous répondrions ceci : Personne n'a contesté le califat du prince des Croyants, Ali ben Abou Thâleb, et pourtant bon nombre des habitants de la Syrie, parmi lesquels se trouvaient les gens que vous savez, avaient refusé de reconnaître son autorité. Il y a, en effet, accord unanime pour admettre la légitimité de son règne et pour donner

p. ٧٠ le nom de rebelles à ceux qui l'ont méconnue, en se référant sur ce dernier point à ces mots que le Prophète adressa à Omar : « Tu périras de la main d'une bande de rebelles », or les assassins d'Omar furent précisément des partisans de Moâwia. Ce hadits est un de ceux qui prouvent que Mahomet avait le don de prédire l'avenir. En somme, la règle est que toute chose unanimement admise par les personnages marquants d'une même époque, forme une base solide d'appréciation et que quiconque y contrevient fait plus que manifester une simple divergence d'opinion.

« Tout ce qui précède ne vise que votre conduite avant que vous vous soyez ligué avec les ennemis de notre religion, avant que vous ayez entrepris vos infâmes machinations contre les musulmans, en convenant avec les chrétiens que vous les laisseriez entrer dans Arzille et que vous leur livreriez des territoires de l'Islam. Mais ô Dieu ! ô Prophète ! que dire du terrible malheur et de la désolation que vous avez attirés sur les musulmans ! Ah ! le Très-Haut vous guette ainsi qu'eux, vous qui n'avez pu vous contenir, qui vous êtes livré aux chrétiens et avez consenti à accepter leur contact et leur voisinage, comme si jamais vos oreilles n'avaient été frappées par ces paroles divines : « O vous qui croyez, ne prenez ni les juifs, ni les chrétiens comme protecteurs ; ils se soutiennent entr'eux, et quiconque recherche leur protection est un des leurs[1]. » Ce que Abou Hayyân commente ainsi : « C'est-à-dire ne leur donnez pas votre appui et ne recherchez pas leur aide. »

Au chapitre intitulé « De l'autorité juridique », dans le *Naouâzil* de l'imam Elborzoulî, il est dit que le prince des Croyants, Ali ben Youcef ben Tachefîn le Lemtounien[2], s'adressa aux docteurs de son temps, qui étaient les savants que

1. *Coran*, Sourate, V, vers. 56.
2. Prince almoravide qui régna de 1106 à 1142.

l'on sait, et leur demanda une consultation sur le cas de Ibn Abbâd[1] l'Andalous, qui avait écrit aux Francs pour obtenir leur appui contre les musulmans. Tous ces docteurs répondirent qu'en agissant comme il l'avait fait, Ibn Abbâd avait commis un véritable acte d'apostasie et d'infidélité. Comparez cette aventure avec la vôtre et vous verrez que votre cas est tout à fait analogue et conforme dans son genre à celui de Ibn Abbâd, qui mérita d'être déposé uniquement parce qu'il avait fait appel aux infidèles. Observez encore que le Prophète a dit que nous devions l'obéissance passive. Or les docteurs ayant décidé que le fait de faire appel aux chrétiens contre les musulmans constituait un acte d'apostasie, vous voici donc en présence d'un texte formel qui rend votre déposition obligatoire et qui délie vos sujets du serment de fidélité qu'ils vous avaient prêté. Il ne vous reste plus désormais qu'à contester les justes décisions de Dieu, or « quiconque fera opposition à Dieu ou à son Prophète, Dieu sera terrible pour lui dans son châtiment[2] ».

« Lorsque vous dites en parlant des chrétiens « je me suis alors retourné du côté des gens de l'Adoua », évitant ainsi de les désigner par le nom de chrétiens, vous commettez une action odieuse, vous ne l'ignorez pas. Et lorsque vous ajoutez « je me suis retourné de leur côté au moment où il m'a été impossible de trouver un appui parmi les musulmans », vous exprimez-là deux monstruosités qui appellent toutes deux la colère divine : la première, c'est que vous croyez que tous les musulmans sont dans l'erreur et que la vérité n'est plus soutenue que par les chrétiens (Dieu les anéantisse et nous préserve d'un sort semblable !) ; la deuxième, c'est que vous avez fait appel aux chrétiens contre les musulmans. Or un hadits rapporte le fait suivant : « Un homme d'entre les p. ٧١

1. Prince ou roi de Séville.
2. Coran, Sourate VIII, verset 13.

polythéistes connu par sa valeur et son courage alla trouver l'Envoyé de Dieu qui était occupé à aiguiser une arme : « O Mohammed, dit cet homme, je viens vous offrir mon aide. » — « Je l'accepterai, répondit le Prophète, si vous croyez en Dieu et au jour du jugement dernier. » — « Ah ! pour cela, non, s'écria l'homme. » — « Eh ! bien moi, répliqua Mahomet, je ne demanderai jamais assistance à un polythéiste.»

« Ce que vous avez entendu dire par les docteurs, relativement à l'assistance que l'on peut demander aux chrétiens, s'applique exclusivement aux services qu'ils peuvent rendre en transportant du fumier ou en faisant d'autres travaux analogues et non point à leur emploi comme combattants. L'idée de s'en servir contre les musulmans n'a jamais pu venir qu'à un homme qui cache son cœur derrière sa langue. Vous avez dit encore qu'il était permis d'user de tous les concours possibles contre un spoliateur et vous avez voulu tirer de ces paroles un argument qui vous autoriserait à faire appel aux chrétiens contre les musulmans ; mais vous savez bien qu'en agissant ainsi vous êtes en contradiction formelle avec le texte du Coran, ce qui est le propre de l'infidélité. Dieu nous préserve d'un tel sentiment !

« Et lorsque vous ajoutez « puisque vous ne voulez pas agir autrement, reconnaissez donc que vous méritez d'être combattus au nom de Dieu et du Prophète », voyons, vous croyez-vous de bonne foi avec Dieu, avec son Prophète et avec leurs fidèles ! Réfléchissez donc à ce que vous dites et songez à ce hadits : « Il en est parmi vous qui prononcent des paroles « qui les entraîneront dans le feu de l'enfer durant soixante-« dix automnes. »

« Quand les soldats de Dieu et ses auxiliaires, quand les défenseurs de la religion, Arabes et étrangers, ont entendu ce discours, ils ont bondi sous l'empire d'un sentiment d'ardeur jalouse et ont voulu voler au secours de la foi islami-

que; l'éclat lumineux de leur croyance, entouré de l'auréole de la vérité, a brillé de nouveau à leurs yeux. « Vous verrez « ce que je ferai au jour du combat, s'est écrié l'un. » « Dieu « reconnaîtra sûrement ceux qui ont cru et ceux qui ont été « hypocrites, » a dit un autre. « Moi, a ajouté un troisième, je « n'ai d'autre but que de rendre la paix aux musulmans, car « si cet homme avait voulu leur bien, il n'aurait pas commis « tous ces actes abominables. » Ainsi ont fait les autres et Dieu leur en saura gré et les récompensera au nom de l'Islam, il les bénira, car c'est lui qui a inspiré ces fantassins et ces cavaliers, ces héros et ces braves. Même s'ils n'avaient fait autre chose que de sentir leurs cœurs attristés à cause de la religion, ces gens-là eussent suffisamment montré la sincérité de leur foi et la grandeur de leurs convictions, mais ils ont voulu porter jusqu'aux marches du trône de Dieu les éclats de leur colère : l'amour et la haine pour la cause de Dieu font, en effet, partie des bases de la foi.

« Sans tenir aucun compte ni de la force ni de la puissance de Dieu, vous nous dites : « Si vous ne faites pas ce « que je demande, que le sabre décide ! » C'est là une pure jactance qui montre seulement le peu de pudeur de celui qui l'a proférée. Votre sabre dont vous parlez aurait donc été ébréché dans les vingt-quatre combats que vous avez livrés aux musulmans et où vous n'avez jamais pu soutenir l'honneur de votre drapeau. Dire qu'avec les infidèles le tranchant lui serait revenu, serait une véritable plaisanterie, réfléchissez-y.

« Pour ce qui est des paroles que vous attribuez à l'imam de Médine, votre imposture est suffisamment démontrée par l'impuissance où vous êtes de nous citer un texte formel sur lequel vous auriez pu appuyer votre argumentation. Vous attribuez aussi aux seuls hanéfites le fait d'autoriser, en cas de nécessité, la consommation des chairs

p. ٧٢ d'animaux morts et l'usage immodéré des boissons fermentées, alors que cela se trouve dit expressément par les malékites dans les précis qu'ils mettent entre les mains des enfants. Pourquoi, dans ce cas, ne citer que les textes hanéfites ? Serait-ce par ignorance de votre part ou par dédain de la doctrine de Malek qui, lui cependant, fut un *astre perçant*.

« Vous nous traitez de rebelles et de fauteurs de désordre ; mais il nous est impossible de vous donner raison sur ce point, car c'est seulement si vous étiez resté parmi nous et si vous aviez combattu dans nos rangs, que vous auriez vu si oui ou non nous vous aurions trahi. Du moment que vous avez fui loin de nous, que vous nous avez abandonnés, l'accusation tourne contre vous et non contre nous, en dépit des termes de votre lettre où vous déclarez tout le monde prévaricateur ou impie. Les docteurs l'ont dit : « Quiconque « traite un peuple d'impie, mérite plus que tout autre cette « appellation » et cette opinion a été corroborée par le maître des jurisconsultes, le prince des docteurs, Aboulwalid ben Rochd et par le cadi Aboulfadhl ben ʿIyâd.

« Comment se fait-il que vous n'ayez pas songé à ce qui s'est passé à Tunis, à Tlemcen et dans d'autres villes où les souverains ont appelé les chrétiens à leurs secours contre les musulmans. Sont-ils arrivés au but qu'ils s'étaient proposé ? Ont-ils obtenu le résultat qu'ils cherchaient ? Non. Et comme en outre les docteurs les ont déclarés apostats, ils ont ainsi perdu et les biens de ce monde et ceux de la vie future. Dieu nous préserve d'un tel sort !

« Dans votre lettre, vous vous montrez très fier d'avoir obtenu l'appui des chrétiens qui mettent à votre disposition des troupes nombreuses ; vous vous croyez sûr, grâce à ces armées, de reconquérir votre royaume. Mais comment pourrait-il en être ainsi, quand Dieu a dit : « Aujourd'hui je vous

« ai donné une doctrine complète, je vous ai comblés de mes « faveurs et je suis satisfait que l'Islam soit votre religion[1]. « Dieu veut seulement prodiguer ses lumières en dépit même « des infidèles[2]. » Le Prophète a dit encore : « Jamais cette « nation ne sera vaincue, quand tous les infidèles répandus « sur la terre entière se ligueraient contre elle » ; « L'Ante- « christ combattra cette nation », et « j'ai demandé à Dieu « trois choses ; il m'en a accordé deux et m'a refusé la troi- « sième. Je lui ai demandé de ne point vous faire disparaître « après un nombre d'années déterminées, comme il l'a fait « pour le peuple de Joseph ; il y a consenti. Je lui ai demandé « que vous ne fussiez pas vaincus par un ennemi infidèle ; il « m'a accordé cette faveur. Enfin, je lui ai demandé qu'il ne « laissât point la guerre civile éclater parmi vous ; cela il me « l'a refusé. » Tous ces hadits sont contre vous et s'appliquent bien à vous.

« En ce qui touche à ce que vous dites de votre oncle Elmansour, sachez ceci : Aussitôt que votre oncle eut appris que vous aviez demandé aide aux infidèles, il noua[3] son glorieux étendard au centre de la mosquée de Elmansour ; mais au préalable, les *porteurs*[4] du Coran avaient récité cent fois le Livre sacré et le *Sahih* de Elbokhârî ; on avait adressé à Dieu un concert d'invocations et d'action de grâces ; on avait appelé les prières et les bénédictions du ciel sur l'Apôtre chargé de transmettre promesses et menaces ; on avait fait des vœux pour le prince et pour l'Islamisme en faveur desquels on demandait l'aide de Dieu et le triomphe le plus glorieux, le plus complet et le plus éclatant. Ah ! si vous aviez
entendu cela, vous auriez été sûrement convaincu que les p. ٧٢

1. *Coran*, Sourate V, verset 5.
2. *Coran*, Sourate IX, verset 32.
3. Cette expression « nouer » correspond à la nôtre « hisser son pavillon. »
4. On appelle ainsi ceux qui savent par cœur le Coran.

portes du ciel avaient dû s'entr'ouvrir à ce moment et que ces prières étaient exaucées là-haut.

« Au moment où Elmansour recevait votre lettre, en réponse de laquelle nous vous adressons celle-ci, il était à Tâmesna entouré des milices de Dieu, des auxiliaires et des défenseurs de la Foi en un nombre tel que Dieu le voulait pour assurer la victoire. Si la loi divine ne faisait un devoir aux fidèles d'honorer les troupes de l'Islam et les milices de la Foi, de se glorifier et de s'enorgueillir de leur multitude, nous n'aurions pas insisté sur ce point; mais le prince (que Dieu le fortifie !) ne devait pas seulement compter sur eux, car lui et les siens ne pouvaient avoir d'autre appui que la puissance et la force de Dieu, son assistance et sa protection. Le peuple a secondé son prince, qui vous a combattu dans plus de vingt batailles, sans qu'une seule fois votre drapeau ait triomphé. Quelle honte et quelle souillure pour le pays des chrétiens que vous vous soyez réfugié chez eux ! Mais Dieu vous guette ainsi qu'eux.

« Revenez donc à Dieu, malheureux que vous êtes, et faites amende honorable puisque Dieu accepte le repentir de ses adorateurs à toute heure et à tout moment. Laissez de côté les dires de ceux qui ne sont point en état de vous relever et dont les discours ne vous guideront point vers Dieu. Tels sont les sages conseils que vous devez suivre, les charitables avertissements dont vous devez tenir compte. Dieu guide qui il lui plaît dans la voie droite ; il est le meilleur des maîtres et des protecteurs. C'est sur lui seul que nous comptons, car en qui mieux placer sa confiance? Salut. »

CHAPITRE XXIV[1]

DE LA BATAILLE DE OUÂDI ELMEKHÂZIN ET DE L'ÉCLATANTE VICTOIRE QU'Y REMPORTÈRENT LES MUSULMANS

Cette bataille, dit l'auteur du *Monteqa*, mérite de figurer parmi les grands combats mémorables, et, à cause du nombre considérable des pieux personnages qui y prirent part, on peut dire qu'elle présente la plus grande analogie avec la bataille de Bedr. Mon professeur, Abou Râched Yaqoub Elyedderi, m'a raconté le fait suivant qu'il tenait de personnes dignes de foi : « Chacun des musulmans qui assistaient à cette bataille se précipitait en avant sur un des chrétiens qu'il apercevait, mais le plus souvent il n'arrivait à rejoindre ce chrétien que quand celui-ci avait été déjà tué par un autre musulman. »

Les chrétiens mirent en ligne dans cette bataille des forces considérables et le nombre de leurs combattants s'éleva, dit-on, au chiffre de 125.000. Ils avaient conçu le projet de ruiner le Maroc, de presser les musulmans de toute part, et de broyer les adeptes de la foi sous la meule de l'avilissement; aussi le cœur rempli de terreur, la poitrine envahie par l'angoisse, les populations effrayées avaient-elles cru p. ٧٤
que leur dernière heure était venue. Les gens de cœur eux-mêmes se sentirent atteints par la violence de ces provocations, tant que Dieu n'eût pas décidé de la victoire en faveur de sa religion, qu'il n'eût pas fait triompher sa parole et

1. Ce chapitre a été traduit par le colonel H. Dastugue, dans la *Revue africaine*, t. XI, année 1867, p. 130.

montré que par sa grâce, il pouvait faire ce qu'il ne serait venu à l'esprit de personne d'imaginer.

Voici maintenant des détails sur cet événement. Après s'être rendu à Tanger, Mohammed ben Abdallah s'était adressé au souverain chrétien et lui avait demandé de lui fournir des troupes pour marcher contre son oncle. Le prince chrétien promit son concours à la condition qu'il resterait maître de tout le littoral du Maroc et que l'intérieur du pays seul appartiendrait à Mohammed ben Abdallah. Cette clause ayant été acceptée, le monarque chrétien qui s'appelait Sébastien le Portugais, se mit en mouvement avec son allié à la tête d'une armée considérable dont nous avons déjà indiqué le nombre de combattants d'après l'évaluation de Ibn Elqâdhî, mais qui, selon d'autres auteurs comptait seulement 60.000 hommes environ. Le *Monteqa* donne le chiffre de 125.000, mais il ajoute que 25.000 hommes restèrent à bord des navires et que les 100.000, qui entrèrent en ligne au moment du combat, furent tous tués ou faits prisonniers. Quant à Mohammed ben Abdallah il n'avait avec lui qu'environ trois cents de ses compagnons.

Cette armée, dit un auteur, qui traînait avec elle deux cents canons, avait tout d'abord commencé par saccager le littoral. Les habitants avisèrent de cette situation le sultan Abdelmâlek, qui était alors à Maroc, et se plaignirent vivement des cruautés exercées par l'ennemi. Abdelmâlek écrivit aussitôt de Maroc au monarque chrétien: « Vous avez déjà, lui dit-il, fait preuve de courage en quittant votre pays et en traversant la mer pour venir dans cette contrée. Si maintenant vous demeurez en place jusqu'à ce que je me porte à votre rencontre, c'est que vous êtes un vrai chrétien et un brave, sinon vous n'êtes qu'un chien, fils de chien. »

Quand il eut reçu cette lettre, le roi portugais très irrité consulta son entourage en ces termes: « Faut-il demeurer ici

en attendant que nos compagnons d'arme nous ait rejoints ? » — « Mon avis, dit Mohammed ben Abdallah, est que nous marchions en avant et que nous nous emparions de Tétouan, d'Alcazar et de Larache. Les approvisionnements de ces villes et leurs trésors que nous amasserons ainsi viendront accroître nos forces. » Toute l'assistance approuva ce conseil, excepté le monarque qui ne goûta point cet avis.

Abdelmâlek qui avait écrit à son frère Ahmed en lui enjoignant de quitter Fez et la banlieue de cette ville pour se mettre à la tête de ses troupes et se préparer à la lutte, avait adressé ensuite au roi chrétien les mots suivants : « Je vais faire seize journées de marche afin de me porter à votre rencontre, ne ferez-vous pas une seule journée de marche pour venir vers moi ? » L'ennemi qui était alors à un endroit appelé Tahaddert se mit aussitôt en marche et vint camper sur les bords de l'Ouâdî Elmekhâzin, à peu de distance du château de Ketâma[1]. Dans cette circonstance Abdelmâlek avait employé une ruse de guerre, car dès que le roi portugais eut franchi la rivière avec ses troupes et fait camper son armée sur la rive opposée, il donna l'ordre de couper le pont et envoya à cet effet un détachement de cavelerie qui exécuta la mission qui lui avait été confiée. Il faut p. ٧٥
ajouter qu'à cet endroit la rivière n'était pas guéable.

A la tête des troupes musulmanes et d'une cavalerie d'élite Abdelmâlek marcha à l'ennemi ; un corps de volontaires formé de tous ceux qui aspiraient à la suprême récompense ou aux palmes du martyre se joignit à lui. De tous côtés la foule accourut en toute hâte, car personne ne voulait manquer à ce glorieux rendez-vous. Parmi les personnages notables qui assistèrent à cette bataille, on cite entr'autres, Aboulmahâsin Sidi Youcef Elfâsî. J'ai également entendu dire que le

1. Alcazar elkebir.

Ghouts[1], Sidi Aboulabbâs Essebtî, apparut aux yeux de tous durant la mêlée ; il était monté sur un cheval gris et allait de tous côtés exciter l'ardeur des combattauts. Pareil fait ne saurait être nié, car on sait que les martyrs sont toujours vivants auprès de Dieu.

Les deux armées ayant pris contact se précipitèrent l'une sur l'autre et engagèrent vivement l'action; bientôt l'air fut obscurcie par la poussière que soulevaient les chevaux et par la fumée des canons ; le combat devint acharné et pendant longtemps les coups d'estoc et de taille volèrent de tous côtés. Au moment même du premier choc, alors que le combat venait de s'engager, que la mêlée commençait et que le feu de la guerre s'allumait, Abdelmâlek qui était malade mourut dans sa litière. Mais dans son admirable prévoyance et dans sa grâce inépuisable, Dieu voulut que la mort du sultan fût ignorée de tous à l'exception de son chambellan et affranchi, Redhouân le rénégat. Celui-ci cacha cette mort et se mit à aller de tente en tente en disant : « Le sultan ordonne à un tel de se rendre à tel endroit, à un tel de rester auprès du drapeau, à un tel de se porter en avant, à un tel de se porter en arrière, etc. »

Le commentateur de la *Zahra* donne le récit suivant : Quand Abdelmâlek mourut, l'écuyer chargé de sa litière ne fit point connaître la mort du souverain ; il continua à faire avancer l'attelage dans la direction de l'ennemi en criant aux soldats : « Le sultan vous ordonne de marcher en avant contre les infidèles. » Il n'y eut que Elmansour qui connut également la triste nouvelle, mais il la cacha aussi. La lutte continua dans ces conditions : les glaives s'entremêlèrent et abreuvèrent les coupes de la mort jusqu'au moment où le

1. Mot-à-mot *secours*; c'est le nom que l'on donne aux saints personnages qui ont le pouvoir de venir aux secours des fidèles et de faire directement des miracles en leur faveur.

vent de la victoire souffla en faveur des musulmans ; la fortune leur devint favorable, les fleurs du triomphe donnèrent des fruits dans les spadices de leurs lances. Vaincus, les infidèles tournèrent le dos, mais enfermés dans un cercle de mort ils virent les glaives s'abattre sur leur tête et quand ils voulurent prendre la fuite il était trop tard. Le prince portugais périt noyé dans la rivière. La destruction du pont, que les chrétiens voulurent regagner et dont ils ne trouvèrent plus la moindre trace, fut la principale cause de leur perte. Cette habile opération leur fut fatale, car c'est à peine si quelques rares combattants purent échapper au carnage.

En cherchant parmi les morts, on trouva le corps de Mohammed ben Abdallah qui s'était noyé dans l'Ouâdi Lokkos[1]. Voyant la bataille perdue, il s'était jeté dans cette rivière pour la traverser à la nage, mais il avait été emporté par le courant et avait péri. Le cadavre retiré par des plongeurs fut écorché et la peau remplie de paille fut ensuite promenée à p. ٧٦
travers les rues de Maroc et d'autres villes.

On retrouva également parmi les morts Abou Abdallah Mohammed ben Asker, l'auteur du *Dauhat ennâchir* ; il avait accompagné l'Écorché dans sa fuite et s'était rendu avec lui au pays des chrétiens en qualité de courtisan : son cadavre gisait au milieu de ceux des infidèles. A ce propos on a raconté diverses choses, entr'autres que son corps avait été trouvé couché sur le côté gauche et tournant le dos à la *kibla*. C'est à cause de ce récit que, dans une des poésies qu'il composa en l'honneur des disciples de son père, le jurisconsulte, le savant Sidi Mohammed, fils du célèbre imam Sidi Abdallah Elhibthî, cherchant à excuser Ibn Asker et à montrer l'inanité de la croyance populaire à son égard, dit les vers suivants :

1. Cette rivière se jette dans la mer à Larache ; l'Ouâdi Elmekhâzin est un de ses affluents de la rive droite.

« Parmi eux figurait le cheikh dont la valeur ne saurait être méconnue, Mohammed Asker qui eut un sort funeste ;

« S'il avait commis une faute manifeste, son cœur cependant était pur de tout scepticisme.

« Je l'ai vu en songe, il avait le visage radieux et le corps éclatant de beauté et de parure. »

La rencontre des deux armées eut lieu le lundi, dernier jour de djomada Ier de l'année 986 (4 août 1578). D'après l'auteur du *Monteqa*, et suivant le récit qui lui en aurait été fait par un astronome, le combat aurait duré de quarante-cinq à cinquante-deux degrés[1].

Abdelmâlek était mort le même jour à midi et, ainsi qu'on le verra plus loin, s'il plaît à Dieu, il eut pour successeur au trône son frère, Aboulabbâs Ahmed Elmansour. L'auteur du *Dorret elhidjâl* dit à ce propos : « Admirez la sagesse du Dieu unique et tout puissant ; dans un même jour il a fait périr trois princes : Abdelmâlek, son frère Mohammed ben Abdallah et Sébastien le monarque chrétien et il n'en a élevé au pouvoir qu'un seul, Aboulabbâs Elmansour. »

Quand le grand monarque chrétien eut appris la nouvelle de cette défaite, il envoya demander à Elmansour qui, proclamé souverain, était alors de retour à Fez, l'autorisation de racheter les prisonniers chrétiens. Cette autorisation lui ayant été accordée, il les racheta moyennant une somme considérable qu'il avait réunie à cet effet. Un auteur rapporte qu'après avoir été rendus à la liberté, les prisonniers chrétiens restèrent dans leur pays et se présentèrent devant leur souverain qui leur dit : « Pourquoi ne vous étiez-vous pas emparé d'Alcazar, de Larache et de Tétouan avant l'arrivée du sultan ? » — « C'est, répondirent-ils, le prince que vous aviez placé à notre tête qui s'y est opposé. » Sur cette réponse, le monarque avait ordonné de faire brûler tous les prisonniers.

1. Quatre heures ou quatre heures et demie ; c'est-à-dire pendant le temps que le soleil met à parcourir dans sa course un arc de 45° à 52°.

A titre de fait singulier et plaisant on raconte ce qui suit : « Comme les chrétiens (que Dieu les maudisse !), à la suite p. ٧٧
du désastre qu'ils venaient d'éprouver, avaient perdu beaucoup de monde, les évêques voyant le petit nombre d'hommes qui restaient et craignant que le pays ne se dépeuplât, autorisèrent le peuple à commettre l'adultère, afin d'augmenter ainsi le nombre des naissances et de réparer les pertes qu'ils avaient subies. Ils s'imaginaient de cette façon assurer le triomphe de leur religion et relever les forces de la nation. Dieu les avilisse et les anéantisse ! »

CHAPITRE XXV

DES CAUSES DE LA MORT DE ABOU MEROUAN ABDELMALEK ET D'AUTRES FAITS QUI CONCERNENT CE PRINCE

« La mort de Abdelmâlek, dit Ibn Elqâdhî, fut le résultat d'un empoisonnement pratiqué dans les circonstances suivantes : Redhouân Eleuldj, le caïd des Turcs, qui accompagnait le prince, avait mandé aux autres caïds qu'il leur remettrait un gâteau empoisonné pour l'offrir à Abdelmâlek au moment où celui-ci passerait auprès d'eux. Le but de Redhouân avait été de faire périr le sultan aussitôt qu'avec son concours il se serait rendu maître de la ville de Fez, et d'établir de cette façon l'autorité des Turcs dans cette ville. Dieu ne permit pas à ce dernier dessein, de s'accomplir, les Turcs l'ayant eux-mêmes jugé impraticable en voyant la force et la puissance des troupes du Maroc, mais la mort du prince fut la conséquence de cette trahison. » Le corps de de Abdelmâlek fut, aussitôt après sa mort, transporté à Maroc où il fut enterré.

Ce prince n'avait régné que quatre ans. Il avait compté au nombre de ses chambellans, Redhouân Eleuldj et parmi ses secrétaires, Mohammed ben Aïssa et Mohammed ben Omar Ecchâoui. Quant à ses cadis ils avaient été les mêmes que ceux de son neveu. Il avait adopté le costume des Turcs et suivait leurs usages en bien des circonstances. On le soupçonnait d'avoir du penchant pour les choses nouvelles et ce qui vient d'être dit prouve que parfois il ne craignait pas de le laisser paraître. Il avait pris le surnom royal de Elmoatasem.

Abdelmâlek avait donné la lieutenance de Fez et du district de cette ville à son frère, Aboulabbâs Ahmed Elmansour, pour qui il avait la plus entière affection. Il l'avait désigné comme son héritier présomptif et le comblait de ses libéralités. Ses sentiments à l'égard de son frère se montrent bien dans une lettre que j'ai lue et dont voici la teneur :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux. De la part du serviteur de Dieu, de celui qui s'appuie sur l'Éternel et combat dans sa voie, le prince des Croyants, Abdelmâlek, fils du prince des Croyants, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh, le Chérif hassanide. Dieu, par sa grâce, fortifie son autorité et le favorise de son aide ; qu'il accorde le bonheur à ceux qui vivent dans son siècle béni et qu'il perpétue sa gloire !

« Ceci a été dicté par le prince lui-même, que Dieu le
p. ٧٨ protège et éternise sa renommée : A notre frère chéri et bien-aimé Baba Ahmed, que Dieu le garde et lui accorde son salut et sa bénédiction ! Ensuite : sachez qu'après moi-même, il n'est personne à qui j'ai voué l'affection que je vous porte, aussi mon désir est-il de ne transmettre à aucun autre qu'à vous le pouvoir que je détiens. Toutefois je trouve que d'ordinaire vous montrez trop de mollesse dans les affaires ; ainsi vous négligez des choses importantes et en prenez si peu de souci qu'il devient souvent impossible de remédier

à certains faits qui parviennent à ma connaissance et, n'était la faveur divine, cela pourrait amener la ruine de l'empire, en ébranler les bases et permettre à l'ennemi d'arriver à son but et à ses fins. Je vous signalerai, par exemple, l'état d'abandon dans lequel vous laissez les troupes de Larache et votre insouciance à leur égard. Cependant à tout instant vous recevez de ces troupes des demandes de vivres, de poudre, de plomb, toutes choses indispensables et sans lesquelles il ne leur est pas possible de tenir tête à l'ennemi. Jusqu'à cette heure vous avez négligé de répondre à leur appel et vous ne vous êtes point inquiété de leur procurer ce qu'elles demandaient.

« Au reçu de la présente lettre et avant même qu'elle soit sortie de vos mains, vous enverrez aux troupes de Larache dix jours de vivres, en attendant que nous-mêmes, s'il plaît à Dieu, nous arrivions dans cette ville et avisions à la pourvoir de tout ce dont elle aurait encore besoin. Vous expédierez également au même endroit et sans aucun retard tout ce que vous avez de poudre et de plomb par devers vous. Sur ce point, qui ne saurait souffrir la moindre négligence, je n'accepterai aucune excuse : agissez, il le faut, il le faut.

« J'ai appris que le chef des chrétiens se trouve près d'Arzille avec 1,500 hommes ; je souhaite vivement que vous vous sentiez mû par le désir de joindre l'ennemi en cet endroit à la tête de vos troupes, qui le couvriront sûrement de confusion, car à peine l'ennemi vous aura-t-il aperçu que, selon sa coutume, il prendra honteusement la fuite. Secouez donc votre torpeur, ouvrez les yeux de la vigilance et sachez que les circonstances présentes ne comportent que de la décision, une grande activité dans les opérations, du zèle et de l'audace. Salut. »

CHAPITRE XXVI

DES DÉBUTS DU SULTAN ABOULABBAS MAULAY AHMED ELMANSOUR EDDZEHEBI

Voici le portrait de ce prince : d'une taille élevée, de large carrure, les joues pleines et recouvertes d'une teinte jaunâtre, brun, les cheveux et les yeux noirs, il avait les dents bien
p. ٧٩ plantées et les incisives fort brillantes. Son visage agréable était de forme régulière, son abord était affable, ses manières gracieuses et son maintien élégant. Il était né à Fez en l'année 956 (1549).

Sa mère, la dame Mesaouda, fille du fameux cheikh Aboulabbâs Ahmed ben Abdallah Elouzguîti Elouerzerâtì, était une sainte femme éprise d'une véritable passion pour la construction des monuments et recherchant les occasions de faire le bien. Ce fut elle, est-il dit dans le *Monteqa*, qui fit bâtir la grande mosquée du quartier de Bab Dokkala dans la ville de Maroc ; à l'aide de biens de main-morte, elle assigna de nombreuses ressources à cette mosqué qu'elle avait fait élever en 965 (1557-58). Elle fit également construire le pont de la rivière d'Omm Errebîa et d'autres monuments encore. Elle mourut à l'aube du mardi, 26 de safar de l'année 999 (24 décembre 1590).

Suivant un bruit répandu, cette princesse apparut en songe après sa mort. Comme on lui demandait de quelle façon Dieu l'avait traitée, elle répondit : « Dieu m'a pardonné mes péchés parce qu'un jour, étant occupée à satisfaire un besoin naturel et ayant entendu le muezzin commencer

son appel à la prière, je remis vivement mes vêtements jusqu'au moment où l'appel à la prière fut terminé. Dieu m'a su gré du respect que j'avais ainsi témoigné en entendant prononcer son nom et il m'a pardonné.

Elmansour fut élevé dans la sagesse et la vertu. Bien avant qu'on lui eût attaché ses premières amulettes on voyait briller en lui les signes de la noblesse royale, et son père, Elmahdî, le signalait déjà comme le plus remarquable de ses enfants. « Le vénérable vieillard, le caïd Abou Mohammed Moumen ben Ghâzî Elamrî, est-il dit dans le *Menâhil Essefâ*, m'a raconté qu'étant encore enfant, Elmansour se rendit du vivant de son père dans la salle du Conseil remplie à ce moment de personnages considérables et s'ouvrit un passage en fendant la foule: Elmahdi, ajouta Moumen, m'appela alors, car j'étais le plus infime personnage de cette assemblée, et me dit : « Emporte cet enfant, ô Moumen, cela te profitera « plus tard à toi et à tes descendants. » Je me hâtai aussitôt d'emporter l'enfant et la prédiction du prince se réalisa. En effet, lorsque Elmansour arriva au pouvoir suprême, le caïd Moumen ben Ghâzî occupa auprès de lui un rang distingué et une haute situation.

Abou Fâres dit encore : « Quand, ainsi qu'on l'a vu plus haut, Elmahdi fit reconnaître le prince Elghâleb-billah comme héritier présomptif, il le fit venir de Fez et lui recommanda chaleuresement Elmansour en prononçant ces mots ou quelque chose d'approchant : « Il y a parti à en tirer.» Elmansour racontait qu'il avait vu en songe le Prophète enveloppé d'une brillante auréole : « L'idée me vint, dit-il, de le consulter sur les chances que j'avais d'arriver au pouvoir suprême. Saisissant aussitôt ma pensée, le Prophète y répondit d'une façon précise, car avec trois de ses nobles doigts, le pouce, l'index et le médius qu'il réunit ensemble, il fit un geste vers moi en disant : « Prince des croyants. »

Le jurisconsulte, l'ambassadeur royal, le savant, le saint,
p. ٨٠ Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed ben Ali Edderaï, Eldjezzoulî, rapporte qu'il se rencontra un jour au Caire avec un devin. Celui-ci, ajouta-t-il, m'ayant demandé des renseignements sur le sultan Mohammed Eccheikh Elmahdi et sur ses enfants, je lui donnai le nom des enfants en me bornant aux plus âgés et sans mentionner, par conséquent, Elmansour qui était le plus jeune de toute la famille. « Il en est un que vous n'avez pas encore nommé, me fit observer le devin. » — « Ahmed, lui répondis-je. » — « Celui-ci, répliqua-t-il, mais c'est le joyau de cette famille, il sera l'honneur de cette dynastie. » Effectivement il en fut ainsi.

Dans son ouvrage intitulé : *Elfaouâïd eldjomma bi isnâd 'oloum elomma*, l'imam Abou Zéid Abderrahman ben Mohammed Ettinmârtî fait le récit suivant : «Une nuit, nous dit le jurisconsulte Aboulabbâs Ahmed ben Abdallah Eddeghoughî, chef de la police à Taroudant, je me vis en songe au milieu d'un groupe de savants qui lisaient le *Sahîh* de Elbokhârî dans une pièce du palais impérial de Taroudant où se trouvait alors Aboulabbâs Elmansour qui, à ce moment, n'était pas encore investi du pouvoir suprême. En marge du livre je lus ces mots « il a fait jaillir le feu du briquet »; je cherchai à saisir le sens de ce passage, quand en me retournant j'aperçus assis sur un tapis un homme qui se tenait à l'écart. L'idée me vint de demander à ce personnage l'explication de cette phrase et lui apportant aussitôt le livre je lui dis : « Maître, quel est donc le sens des mots qui sont en « marge de ce livre? » — « Allez, me répondit-il, dire à Maulay Ahmed que c'est moi qui ferai jaillir l'étincelle de son « briquet tant qu'il restera dans la bonne voie; mais s'il n'y « restait point, je ne m'occuperais plus de lui. » — « Qui « êtes-vous donc, maître, lui demandai-je ? » — « Le Pro- « phète de Dieu, répondit-il. » A ce moment je me réveillai.

Il s'écoula peu de temps avant que le prince arrivât au pouvoir suprême et sa conduite fut toujours digne d'éloges. » « Que désirer de mieux, s'écrie Abou Zéid, qu'un briquet dont le Prophète lui-même fait jaillir l'étincelle. » Ce qui précède nous montre en outre, que dans l'islamisme, le pouvoir souverain ne peut être acquis que sur l'ordre du Prophète ; c'est là du reste une opinion très répandue.

On peut encore rapprocher de ceci le passage du livre intitulé *Ibtihâdj elqoloub*, passage dans lequel l'auteur parlant des miracles de Sidi Abderrahman Elmedjdzoub s'exprime ainsi : « Le saint patron, Sidi Gueddâr le malékite, ayant vu en songe le Prophète de Dieu, se plaignit à lui des Oulâd Motha' à cause des désordres que ceux-ci commettaient sur la terre. « Ahmed ira chez eux, répondit le Prophète. » En effet, le sultan Ahmed Elmansour se rendit dans le Gharb, attaqua cette tribu et en dispersa les menbres, comme il sera dit plus loin, s'il plaît à Dieu.

L'auteur du *Monteqa* rapporte qu'étant encore tout jeune, Elmansour fut atteint d'une grave maladie qu'on désespérait de guérir. La mère du prince vit alors en songe une personne qui lui dit : « Conduis ton fils en pèlerinage à Sidi Edderrâs ben Ismaïl ; ton enfant est seulement atteint du mauvais œil. » La mère fit ce pèlerinage avec le jeune prince qui, aussitôt après, fut guéri.

Les anecdotes de ce genre sont nombreuses et leur énumération serait longue si on voulait toutes les colliger.

---

p. ٨١

CHAPITRE XXVII

DE L'AVÈNEMENT DE ELMANSOUR AU TRÔNE

Nous avons déjà dit de quelle façon Elmansour avait été proclamé souverain. Ce fut aussitôt après la bataille de Ouâdî Elmekhâzin, le lundi, dernier jour de djomada Ier de l'année 986 (4 août 1578) et tous les personnages influents qui se trouvaient là furent unanimes à saluer son avènement. Quand, après la bataille, Elmansour rentra à Fez la Haute, le jeudi 10 de djomada II de cette même année (15 août), on lui renouvela dans cette ville le serment de fidélité que lui prêtèrent alors tous ceux qui n'avaient pas pris part au combat. On expédia ensuite des messagers à Maroc, dans toutes les villes du Maghreb, dans les campagnes, et tout le peuple s'empressa de reconnaître le nouveau souverain et de confirmer ainsi les engagements pris par l'assemblée des notables.

A peine Elmansour avait-il été acclamé souverain sur le champ de bataille de l'Ouâdî Elmekhâzin que les troupes lui réclamèrent leur solde et exigèrent le don de joyeux avènement que ses prédécesseurs avaient eu coutume d'accorder. A son tour, le sultan demanda le quint du butin que les soldats s'étaient attribué en entier et qu'ils n'avaient point partagé selon les prescriptions de la loi. Faute de renseignements précis, et aussi à cause de l'impudence avec laquelle les gens fraudaient, cette restitution était difficile à obtenir et le sultan consentit à faire abandon du butin, à la condition qu'on ne lui réclamerait ni solde, ni don de joyeux

avènement. Un arrangement, intervenu sur ces bases, rétablit l'harmonie entre le prince et ses troupes et mit fin à toute discussion. Toute chose appartient à Dieu.

CHAPITRE XXVIII

ELMANSOUR ENVOIE DANS TOUS LES PAYS ANNONCER LA NOUVELLE DE SA GRANDE VICTOIRE

Aussitôt, dit Elfichtâlî, que la bataille de l'Ouâdî Elmekhâzin eut été terminée, que Dieu en abattant l'infidélité et ses sectateurs eut fait triompher la vraie foi et que Elmansour, maître du pouvoir, eut reçut le serment de fidélité à Fez, le p. ٨٢
nouveau souverain écrivit au sultan de Constantinople et aux autres souverains musulmans voisins du Maroc pour leur annoncer la haute faveur dont Dieu l'avait comblé, en assurant le triomphe de la religion musulmane par l'extermination des adorateurs de la croix, en anéantissant la puissance des chrétiens et en refoulant leur perfidie dans leurs gorges.

Des ambassadeurs de tous les pays vinrent féliciter Elmansour de la victoire que Dieu venait de remporter par ses mains. La première ambassade qui arriva fut celle du pacha d'Alger, puis vint celle du roi de Portugal, Henri, qui avait pris la direction des affaires des chrétiens, après la mort de son neveu Sébastien qui avait péri à Ouâdì Elmekhàzin. Cette dernière ambassade apporta des présents considérables qui, le jour de l'entrée à Fez, furent chargés sur des chariots et des voitures, choses qui causèrent un profond étonnement parmi les habitants de la ville. Dans ces présents figu-

raient 300,000 ducats d'argent monnayé et une quantité innombrable de vases et d'objets précieux. L'ambassade du prince de Castille, qui arriva ensuite, apporta également un riche cadeau composé de grosses hyacinthes, que le souverain avait détachées de la couronne de ses pères, d'une cassette remplie de perles magnifiques, etc.

On discuta parmi le peuple la question de savoir lequel du présent du roi du Portugal ou de celui du prince de Castille était le plus riche ; les gens intelligents n'estimèrent pas que la valeur de l'un d'eux dépassât celle de l'autre.

Les envoyés du sultan ottoman arrivèrent ensuite et offrirent en présent un sabre chargé d'ornementation ; jamais on n'avait vu une arme aussi tranchante et d'un acier aussi pur. L'ambassade du roi des Francs, c'est-à-dire de ceux qu'on appelle aujourd'hui les Français, se présenta à son tour et apporta également un magnifique cadeau. Enfin de tous côtés, de nouvelles députations arrivèrent à la porte du palais du sultan et, matin et soir, on en voyait qui attendaient leur tour d'audience au seuil de sa demeure. Aucune des nations, avec lesquelles on désire avoir des rapports, ne manqua d'envoyer une ambassade.

A ce moment, Elmansour éprouva le calme et la satisfaction que goûtent tous ceux qui voient tout leur sourire, mais au mois de djomada Ier de l'année 987 (26 juin-26 juillet 1579) il fut atteint d'une maladie dangereuse qui dura si longtemps qu'elle faillit compromettre la situation des affaires. Toutefois, Dieu assura sa guérison, grâce aux soins de l'habile médecin Abou Abdallah Mohammed Etthebîb. Aussitôt rétabli, le prince combla son médecin de ses bienfaits. Le premier jour que le sultan sortit fut un jour d'allégresse, et, à cette occasion, d'innombrables cadeaux furent donnés à Etthebîb.

Le jurisconsulte, le lexicographe, le littérateur, Abou

Abdallah Mohammed ben Ali Elhouzâlì, surnommé Ennàbigha[1], composa pour la circonstance les vers suivants :

« A cause de ta maladie la terre et la mer ont été envahies par la douleur ; le soleil et la lune ont retenti des plaintes de ton corps.

« La Foi a passé ses nuits dans la veille et dans l'angoisse ; c'était le cœur rempli d'effroi que l'homme généreux s'éveillait chaque matin.

« Mais lorsque Dieu t'a rendu la santé et a ainsi dissipé l'angoisse des bédouins et des citadins, p. ٨٢

« Le monde s'est montré à nous paré de sa beauté, et l'allégresse a de nouveau régné parmi nous.

« Dans toutes les villes, l'Islam, à cause de toi, reprend sa sérénité et fait des vœux pour la durée de ton existence.

« Notre espoir, un instant troublé, a retrouvé sa force ; ses rameaux verdoyants vont maintenant produire des fruits.

« Quoi d'étonnant que l'espoir ait demandé l'hospitalité à une table généreuse, quand la terre se couvre de poussière, et que la pluie reste emprisonnée.

« Grâce à Aboulabbâs, les lances du malheur, qui ont été émoussées par lui autrefois, craignent de reprendre l'offensive.

« Si les hauts personnages sont forts, les jeunes guerriers valeureux grandissent et leur teint se bronze.

« Tu restes pour soutenir la religion et la préserver de sa perte, et le maître du Trône te protégera tant que dureront les siècles. »

CHAPITRE XXIX

ELMANSOUR FAIT PRÊTER SERMENT DE FIDÉLITÉ A SON FILS, L'HÉRITIER PRÉSOMPTIF MOHAMMED ECCHEIKH ELMAMOUN ; DES MOTIFS DE CETTE MESURE.

Au dire de Elfichtâlî, Elmansour était à peine guéri de la maladie que nous venons de dire et revenu à son état de

1. On se sert du nom de ce poète célèbre en parlant d'un grand poète, comme nous dirions, par exemple, en parlant d'un auteur, que c'est un Corneille, un Racine.

santé, que les grands et les notables du royaume se concertèrent et furent d'avis qu'il fallait demander au sultan de désigner un héritier présomptif qui serait son successeur éventuel. Mais comme Elmansour était très redouté, personne n'osait aborder avec lui un pareil sujet. On convint alors que la première démarche serait faite par le caïd Moumen ben Ghâzî Elghamri, à cause de la faveur dont il jouissait auprès du souverain, grâce à ses longs services et aux soins qu'il avait pris autrefois de son éducation. « Sire, dit le caïd, Dieu, en vous guérissant de votre maladie et en vous maintenant ainsi à la tête de la religion, a sauvé l'Islam. Durant le temps que vous avez été malade, le peuple a été dans une grande angoisse et vous n'ignorez pas l'inquiétude dont il a souffert. Ne pensez-vous pas qu'il conviendrait de désigner un de vos vaillants fils qui grouperait autour de lui les musulmans et serait plus tard naturellement appelé au trône : ce serait là une mesure excellente et tout à l'avantage des affaires du royaume. Votre tout dévoué fils, Abou Abdallah Maulay Mohammed Elmamoun est digne de ce choix et capable de mener à bien cette tâche, car outre son caractère bienveillant
P. ٨٤ et ses vertus politiques, il est avisé dans les affaires, hardi dans ses desseins, et chacun a déjà pu juger de l'habileté de sa conduite. » Tout en reconnaissant la justesse de cette proposition et en approuvant le choix qui lui était indiqué, Elmansour répondit : « Je vais demander à Dieu de m'inspirer à cet égard et, si j'ai une réponse favorable, il sera donné suite à ce projet. » Le sultan, en attendant l'inspiration divine, consulta tous les théologiens et les pieux personnages qu'il jugea capables de lui donner un bon conseil, puis quand le temps marqué pour l'inspiration se fut écoulé et qu'il eut reconnu la sagesse de cet avis, que tout le monde s'accordait à trouver excellent, il assembla les notables de Maroc, sa capitale, ceux de la grande cité de Fez, les principaux chefs

de tribus, les autorités des villes et des campagnes et il les invita à reconnaître, en qualité d'héritier présomptif, son fils Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmamoun. La cérémonie du serment de fidélité eut lieu le lundi, 2 du mois de chaaban de l'année 987 (26 septembre 1579).

A cette époque, Elmamoun, qui était lieutenant de son père à Fez, ne put assister à cette solennité, mais quelque temps après, Elmansour manda à son fils de venir à Fez afin qu'il reçût en personne le serment de fidélité, Elmamoun ne s'étant pas tenu pour satisfait de l'engagement pris en son absence. Après avoir mandé son fils, Elmansour quitta Maroc à la tête de ses troupes et alla camper à Tensift, le 12 du mois de safar de l'année 989 (19 mars 1581) ; il resta longtemps campé en cet endroit avec son armée en attendant la venue de son fils qui n'arriva que le 1er de djomada II de cette même année (2 juillet 1581). Ce fut un jour mémorable que celui de la rencontre de ces deux princes. Aussitôt que les troupes d'Elmansour et celles de Elmamoun se furent alignées, Elmamoun descendit de cheval, s'avança pieds nus vers son père et se prosterna la face contre terre ; ensuite il baisa le pied de Elmansour qui était resté à cheval entre les rangs des deux armées. Elmansour bénit alors son fils et parut très heureux de sa venue. Elmamoun avait équipé ses soldats d'une façon telle que jamais on n'avait rien vu de pareil car, aussi bien au point de vue du costume que sous les autres rapports, il les avait admirablement organisés.

Elmansour éprouva une joie très vive à ce spectacle et, quelques jours après cette entrevue, il donna l'ordre d'installer son fils dans sa superbe tente, si magnifique qu'aucun prince avant lui n'en avait eu de pareille ; nous en parlerons d'ailleurs plus loin. Puis il convoqua tous les personnages influents qui vinrent en foule baiser la main de Elmamoun et lui prêter serment de fidélité. Les poètes décrivirent en ter-

mes élégants tous les détails de cet événement ; Elmansour combla tout le monde de présents ; enfin ce fut un jour mémorable.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi, après quoi, Elmansour donna à Elmamoun l'ordre de retourner à Fez, ce que celui-ci fit aussitôt, puis il rentra lui-même dans Maroc, sa capitale fortunée. Dieu très-haut la garde !

---

p. ٨٥

CHAPITRE XXX

SÉDITION ET RÉVOLTE DU PRINCE DAOUD, FILS D'ABDELMOUMEN, CONTRE SON ONCLE ABOULABBAS ELMANSOUR ; ÉVÉNEMENTS QUI S'ENSUIVIRENT.

A peine, dit Elfichtâlî, la cérémonie du serment prêté à Elmamoun fut-elle terminée, que le très illustre *raïs*[1] Abou Soliman Daoud, fils d'Abdelmoumen, fils de l'imam Elmahdî, qui était le neveu de Elmansour, se révolta contre son oncle et se déclara souverain dans la montagne de Seksâoua où il s'était réfugié. Quelques bandes de Berbères et d'autres populations s'étant ralliées à lui, sa fortune grandit et le bruit de sa renommée frappa bien souvent les oreilles du peuple.

Elmansour dirigea contre le rebelle, son brave caïd Abou Abdallah Mohammed ben Ibrahîm ben Elqâsem ben Beddja qui lui offrit le combat dans la montagne de Seksâoua et le mit en fuite. Daoud se réfugia alors dans la montagne de Houzâla dont les habitants, ayant fait cause commune avec lui, le rendirent redoutable. Grâce à cet appui, il put multi-

1. Ce titre se donne ordinairement à ceux qui exercent un commandement dans la marine.

plier ses incursions contre les gens du Draâ. Incapables de se défendre, les habitants du Draâ firent parvenir leurs doléances à Elmansour qui envoya le caïd dont il vient d'être question ; celui-ci attaqua vivement le rebelle et réussit à le chasser du Houzâla. Daoud s'enfuit alors dans le désert et y mena la vie nomade, au milieu de la tribu arabe des Oudaïas, une des tribus des provinces méridionales ; il demeura parmi eux jusqu'à sa mort qui survint en 998 (1589-90). Cet événement délivra enfin Elmansour de ce souci. La suprême puissance est entre les mains de Dieu.

CHAPITRE XXXI

DE LA CONDUITE DE ELMANSOUR VIS-A-VIS DU SULTAN OTTOMAN AMURAT ET DES CAUSES QUI LA PROVOQUÈRENT

Nous avons déjà dit que Elmansour avait reçu, des souverains de divers pays, des ambassades envoyées pour le féliciter et que, parmi les ambassadeurs qui franchirent le seuil de son palais, se trouvaient les envoyés du sultan Ottoman. Bien que ces derniers eussent apporté un magnifique présent, Elmansour ne s'occupa point d'eux, les laissant abandonnés à eux-mêmes dans sa capitale ; il tarda même beaucoup
à répondre au Khaqan, souverain de Constantinople, le sultan p. ٨٦
Amurat, fils du sultan Sélim le Turcoman. Amurat avait été irrité de cet accueil et son ministre de la marine, le raïs Ali Oloudj, profita de cette circonstance pour exciter son maître contre Elmansour, en lui rappelant les affronts que le père du souverain marocain avait infligés au gouvernement turc, et en lui dépeignant la faiblesse du Maroc. Convaincu par ces discours, Amurat finit par donner l'autorisation d'entre-

prendre une expédition contre le Maroc afin de s'emparer de ce pays, d'anéantir la puissance de Elmansour et d'en éteindre le feu.

Le ministre commença aussitôt ses préparatifs, mais Elmansour, avisé de son dessein, se rendit à Fez, et de là, il donna l'ordre d'armer les forteresses et de mettre les ports en état de défense; puis quand tout fut prêt et l'armement achevé, il envoya une ambassade à Amurat pour lui offrir un superbe présent. A la tête de l'ambassade marocaine se trouvaient le vaillant caïd Ahmed ben Ouedda Elghamri et le célèbre secrétaire, Aboulabbâs Ahmed ben Ali Elhouzâlî. La mission s'embarqua dans le port de Tétouan et, pendant qu'elle était en mer, elle rencontra à mi-route le ministre du Khaqan, Oloudj dont il vient d'être parlé. Celui-ci, qui se rendait au Maroc dans le but de combattre Elmansour, fut tout déconcerté de cette rencontre; comprenant que le coup était manqué, il chercha à détourner les envoyés de leur mission et à leur enlever tout espoir d'arranger les affaires en leur disant: « Le mal est trop grand pour qu'on y puisse porter remède; si votre maître avait été animé de bonnes intentions, il n'aurait pas laissé nos ambassadeurs rester devant sa porte comme des chiens, et, vous le savez, le plus coupable est celui qui commence[1]. » Poursuivant ce discours, Oloudj parvint à persuader le caïd Ibn Ouedda qui revint sur ces pas et laissa Elhouzâlî faire seul parvenir ses lettres au sultan ottoman. Le ministre avait pensé qu'à cause de son jeune âge, Elhouzâlî ne saurait pas plaider sa cause auprès du Khaqan, tandis que Ibn Ouedda, qu'il emmenait avec lui, devait être un homme très habile à discuter avec les souverains.

1. Cette dernière phrase renferme une allusion au proverbe: الشر بالشر والبادى اظلم « Le mal pour le mal, celui qui commence est le plus coupable. »

Arrivé auprès du Khaqan, Elhouzâlî montra dans son entretien une sagacité et une adresse telles que le prince en fut tout étonné. Il excusa le retard de Elmansour à répondre par des motifs qui n'amoindrissaient en aucune façon le prestige de son maître et ne pouvaient être victorieusement réfutés. Le Khaqan agréa donc ses excuses ; il accueillit avec bienveillance les présents qui lui étaient offerts et remit à Elhouzâlî une lettre qu'il adressait à son ministre Oloudj pour lui enjoindre d'avoir à s'abstenir de toute attaque contre Elmansour. Transporté de joie, Elhouzâlî se remit aussitôt en route, porteur de cette lettre, et fut de retour un mois après sa première rencontre avec Oloudj : celui-ci grinça des dents de regret et fut désolé de la maladresse qu'il avait commise.

Le Khaqan fit accompagner Elhouzâlî par une ambassade, chargée de faire des représentations à Elmansour au sujet de la négligence qu'il avait apportée dans ses relations diplomatiques. Elmansour fit une magnifique réception à ces nouveaux envoyés ; il les accueillit avec bienveillance et les renvoya comblés de présents, en compagnie du jurisconsulte, l'imam, le grand-cadi Aboulqâsem ben Ali Ecchâthibi et du vaillant caïd Abderrahman ben Mansour Ecchiâdhemi Elmorîdi. L'arrivée de ces deux personnages marocains causa la joie la plus vive au Khaqan. Ecchiâdhemî avait composé pour la circonstance un éloquent discours dans lequel il p. ٨٧
montrait les mérites des deux familles souveraines ; constatant ensuite les droits au pouvoir des membres de la famille du Prophète, il terminait par un éloge pompeux de Elmansour et un appel pressant à tous les musulmans de s'unir pour la bonne cause. Ecchiâdhemi donna lecture de son discours le jour même où il fut admis à présenter ses hommages au Khaqan ; celui-ci éprouva une grande joie et une vive émotion en entendant cette lecture et, quelques jours plus tard,

il congédia les envoyés après leur avoir prodigué toutes les marques de sa satisfaction.

Cette affaire terminée, et l'empire ayant ainsi échappé au danger qu'il avait couru, Elmansour retourna à Maroc aussitôt après l'heureuse arrivée de ses ambassadeurs. Lorsqu'il quitta Fez, les notables de la ville et les principaux docteurs de la loi lui firent cortège jusqu'à une certaine distance de Fez et, là, on lut le livre de Elbokhâri comme c'était l'usage pour les khalifes. (Dieu leur témoigne sa satisfaction !) Le départ eut lieu en l'année 989 (15 février 1581 — 26 janvier 1582).

CHAPITRE XXXII[1]

DE LA CONQUÊTE DES PAYS DU TOUAT ET DU TIGOURARIN

A son retour de Fez, Elmansour demeura quelques jours à Maroc, puis, n'ayant plus à redouter la guerre avec les Turcs, il forma le projet de s'emparer des pays du Touât et de Tigourarîn, ainsi que des bourgs et des villages qui en dépendent. Comme, depuis un certain temps, les habitants de ces contrées avaient secoué le joug de l'autorité royale et n'étaient plus soumis à un pouvoir régulier et fort, Elmansour se décida à les placer sous sa dépendance et à les ramener à l'observance des lois divines. A cet effet, il dirigea contre eux une armée considérable sous les ordres des caïds Ahmed ben Barka et Ahmed ben Haddâd Elghamri Elmaâqili; les troupes, parties de Maroc, n'atteignirent le territoire des deux pays qu'après soixante-dix jours de marche. On somma à diver-

1. Ce chapitre et les quatre suivants ont été traduits par De Slane dans la *Revue africaine*, avril 1857.

ses reprises les habitants d'avoir à faire acte de soumission, mais entraînés par le démon, ils s'y refusèrent ; on les attaqua donc et après une lutte assez vive qui se prolongea quelques jours, Dieu dompta ces rebelles auxquels on put justement appliquer le proverbe : « Le lendemain ils étaient comme s'ils avaient été à la veille de partir. » Le succès de cette expédition causa une joie extrême à Elmansour et les poètes chantèrent ce glorieux événement, qui eut lieu en 989 (15 février 1581 — 26 janvier 1582). Dieu est maître de la fin de toute chose.

CHAPITRE XXXIII p. ٨٨

DE LA CONQUÊTE DU SOUDAN PAR ELMANSOUR ; DES CAUSES QUI L'AMENÈRENT ET DE LA FAÇON DONT ELLE FUT ACCOMPLIE

Maître du pays du Touât et de Tigourârîn et de leurs dépendances, Elmansour songea à s'emparer du Soudan, qui maintenant avoisinait ses nouvelles possessions. Dès que son plan fut arrêté, il pensa qu'il fallait tout d'abord envoyer des messages aux divers princes du Soudan pour les engager à reconnaître son autorité ; si ces princes se soumettaient sur cette seule invitation, le but se trouverait atteint et Dieu épargnerait ainsi la guerre aux musulmans, sinon ce serait alors à Dieu à décider entre lui et ses adversaires. En conséquence Elmansour écrivit à Sokîa, le souverain des noirs, au sujet de la mine de sel située à Tighâzî, mine à laquelle s'approvisionnaient toutes les populations du Soudan, et demanda qu'on lui payât une redevance d'un *mitsqâl* d'or pour chaque charge de sel, cette contribution devant servir de subside aux armées de l'Islam.

En recevant cette lettre, Sokiâ manifesta hautement l'intention de résister à une telle prétention et refusa d'y donner son assentissement. Avant d'adresser son message, Elmansour avait consulté les savants de son royaume et les plus habiles juriconsultes qui tous avaient décidé, d'après les textes des docteurs autorisés, qu'en droit strict la disposition des mines appartenait au seul chef de la communauté musulmane et non à d'autres. Personne ne pouvait donc exploiter une mine sans l'autorisation du sultan ou de son représentant. La rédaction du message envoyé à cette occasion avait été confiée à l'imam, le très docte, le très illustre mufti de la ville de Maroc, Abou Malek Abdelouâhed ben Ahmed Eccherif Essidjilmâssi, parce que Abou Fârès Abdelaziz ben Mohammed ben Ibrahim Elfichtâlî, ordinairement chargé de la correspondance du sultan, était malade à ce moment. Quand la rédaction de la lettre eut été achevée et qu'il ne resta plus qu'à fixer les termes du protocole, Abdelouâhed fut fort embarrassé ; il ne savait quel titre donner à Sokiâ, ni quelles formules de politesse employer ; devait-il faire usage d'épithètes louangeuses ou simplement d'expressions banales ? Très perplexe sur ce point il adressa à Elmansour la lettre suivante :

« Que Dieu vous fortifie et assure la victoire à vos étendards. Ma langue s'embrouille à chercher les termes à employer vis-à-vis de cet homme qui n'a, par rapport à une Majesté molouyenne[1], que le rang d'un esclave ; mes doigts s'arrêtent à l'idée de plonger dans un pareil gouffre, tant je suis éloigné de la voie à suivre. Je n'ose forcer cette porte close devant moi, dans la crainte d'agir avec trop de négligence ou avec un excès de zèle. Le mieux, comme en tout, eût été d'arriver à un terme moyen, mais je ne le connais pas

1. Les souverains marocains prennent souvent la qualification de princes molouyens, épithète empruntée sans doute au nom de la rivière de la Molouya.

et n'aurais pu réussir à le trouver que si j'avais connu les deux extrêmes, résultat auquel un esclave comme moi est à coup sûr incapable d'atteindre. En conséquence, je cède la place à quelqu'un de plus autorisé que moi et laisse le soin de formuler ce protocole au maître le plus habile, à Abou Farès Abdelaziz pour qui vos portes sont toujours ouvertes et que votre éclatante majesté a guidé elle-même de ses lumières dans cette voie. Si je n'agissais pas ainsi, il me semble que j'entendrais murmurer à mon oreille les paroles du poète :

> « O toi qui veux tailler un arc, sans être habile à ce métier, ne torture pas ce bois, donne-le à qui sait le tailler. »

Dieu nous seconde !

CHAPITRE XXXIV

DE LA FAMILLE DES SOKIA, PRINCES DU SOUDAN ET DE SON ORIGINE

L'imam Ettekrourî, dans son livre intitulé : *Nasîhet ahl essoudân*, s'exprime en ces termes : « La famille des Sokìa tire son origine des Senhadja ; ses membres ont exercé le pouvoir royal sur une grande partie du Soudan et le premier d'entr'eux qui régna sur ces contrées, fut Elhadj Mohammed Sokìa. Vers la fin du IXe siècle, ce dernier personnage s'était rendu en Égypte et, de là, au Hedjaz, pour accomplir le pèlerinage au Temple sacré et faire une visite pieuse au tombeau du Prophète. En Égypte, il avait vu le calife abbasside et lui avait demandé l'autorisation d'exercer le pouvoir suprême au Soudan en qualité de représentant du calife dans ces régions. Le prince abbasside, lui avait alors confié la direc-

tion des affaires du Soudan et l'avait, en outre, nommé son délégué sur tous les musulmans qui pourraient se trouver au delà de ce pays.

Rentré dans sa patrie, Elhadj établit son autorité sur les bases de la loi islamique et se conforma aux règles suivies par les adeptes de la Sonna. En Egypte, il avait aussi rencontré l'imam, le cheikh de l'Islam, le prince des érudits, Djelâl-eddin Essoyouthî et c'est auprès de ce maître qu'il avait étudié les *Aqaïd* et appris à discerner le juste de l'injuste. Il avait encore suivi bon nombre de leçons de Essoyouthî sur le droit et la jurisprudence et profité de ses recom-
p. ٩٠ mandations et de ses salutaires conseils. Aussi, de retour au Soudan, s'empressa-t-il de faire triompher la Sonna et de faire revivre la pratique de la justice. Il suivit d'ailleurs les usages des califes en toutes choses : dans ses vêtements, dans l'étiquette de sa cour, et abandonna complètement les coutumes barbares pour adopter les manières arabes. Sous son règne, la situation du Soudan devint prospère et, grâce à lui, le corps de l'orthodoxie en ces contrées fut enfin guéri du mal de l'hérésie.

D'un abord facile, Elhadj Mohammed était doué d'un cœur sensible et d'une humeur bienveillante ; il avait le plus grand respect pour les princes de la religion et il témoignait de l'amitié à tous les savants, qu'il traitait avec les plus grands égards et auxquels il faisait une large place, aussi bien dans ses conseils que dans ses munificences. Durant tout son règne, il n'y eut, dans son royaume entier, ni guerre, ni sédition ; ses sujets vécurent dans l'abondance et dans une paix profonde. Elhadj n'avait établi qu'un seul impôt bien léger et il assurait qu'avant d'avoir recours à cette mesure, il avait pris conseil de son maître, l'imam Essoyouthî. Sa conduite, jusqu'au jour où la mort le surprit, fut toujours celle que nous venons de dire. Son fils, Daoud, qu'il eut pour successeur,

mena également une vie exemplaire et suivit les traces de son père, jusqu'au moment où Dieu le rappela à lui. La couronne passa alors à Ishâq, fils de Daoud ; ce dernier prince s'écarta de la voie tracée par son père et son aïeul et c'est avec lui que le pouvoir royal s'éteignit dans la famille des Sokîa, qui avait régné dans le Soudan sur un territoire d'une étendue de six mois de marche. Le pouvoir appartient à Dieu seul qui dispose des événements à son gré.

CHAPITRE XXXV

LE SULTAN ELMAMSOUR CONSULTE SON ENTOURAGE SUR L'EXPÉDITION QU'IL VEUT ENTREPRENDRE CONTRE ISHÂQ SOKIA ET SUR LA CONQUÊTE DU SOUDAN.

Aussitôt, dit Elfichtâlî, que les envoyés de Elmansour à Ishâq Sokîa furent de retour avec la réponse du monarque soudanien qui refusait de se soumettre aux prétentions du sultan, alléguant qu'il était le maître absolu de son pays et ne devait obéissance à personne, Elmansour décida de consulter son entourage et réunit à cet effet les principaux fonctionnaires de son empire, en choisissant parmi eux ceux qui étaient hommes d'expérience et de bon conseil. Le jour de la réunion de cette assemblée, qui fut un jour mémorable, Elmansour prit la parole en ces termes :

« J'ai résolu d'attaquer le prince de Kâghou, qui est le maître du Soudan, et d'envoyer des troupes contre lui, afin de réunir dans une seule et même pensée toutes les forces de
l'Islam. Le Soudan étant un pays fort riche et fournissant P. ٩١
d'énormes impôts, nous pourrons ainsi donner une importance plus grande aux armées musulmanes et fortifier la valeur de la milice des croyants. D'ailleurs le chef actuel

des Soudaniens, celui qui exerce sur eux l'autorité royale, est légalement déchu de ses fonctions, car il n'appartient pas à la famille des Qoreïch et il ne réunit aucune des autres conditions requises pour disposer de la puissance suprême. »

Quand Elmansour eut fini de vider son carquois, qu'il eut montré ainsi le fond de sa pensée et expurgé la bile de son foie, les assistants se turent sans avoir soulevé la moindre objection. « Votre silence, dit alors le sultan, marque-t-il votre approbation ou annonce-t-il que votre opinion est en contradiction avec la mienne ? » « Sire, s'écrièrent tous les conseillers d'une voix unanime, votre dessein est loin d'être correct et ne mérite pas d'être considéré comme judicieux ; comment a-t-il pu germer dans l'esprit d'un prince, alors qu'il ne serait jamais venu à l'idée d'un malfaiteur ? » — Qu'est-ce à dire, exclama le sultan ? » — « Prince, répondirent les conseillers, il y a entre le Soudan et notre pays un immense désert sans eau, ni plantes et si difficile à franchir que le *qatha*[1] lui-même ne le traverserait pas sans inquiétude. Non seulement le voyage y est impossible à cause de l'incertitude des routes, mais encore à raison des dangers qu'on y court et des terreurs qui remplissent ces solitudes. Ni le gouvernement des Almoravides malgré sa vaillance, ni celui des Almohades malgré sa grandeur, ni celui des Mérinides malgré sa puissance n'ont songé un instant à avoir de semblables visées et n'ont essayé de se mêler des affaires de ces pays. Et s'ils ont agi ainsi, c'est uniquement parce qu'ils ont vu les difficultés d'une semblable entreprise et l'impossibilité d'arriver à un heureux résultat. Nous espérons donc que vous suivrez les traces de ces gouvernements, car les modernes ne surpassent pas les anciens en intelligence. »

1. Oiseau du désert auquel les Arabes attribuent une habileté remarquable à retrouver son chemin au milieu des solitudes les plus uniformes.

Ce discours terminé, et l'assemblée ayant ainsi manifesté et justifié son opinion, Elmansour reprit la parole et dit : « Si c'est là le seul point faible de mon projet et la seule objection que vous trouviez à lui faire, votre argumentation est sans valeur et n'effleure même pas ma résolution. Vous parlez de déserts dangereux qui nous séparent, de solitudes rendues mortelles par leur stérilité et l'absence d'eau ; mais ne voyons-nous pas tous les jours des négociants qui, tout en étant faibles et pauvres en ressources, traversent ces espaces et y pénètrent hardiment à pied ou à cheval, en groupes ou isolés. Jamais les caravanes n'ont cessé de sillonner ces contrées et moi, qui suis mieux pourvu qu'eux de toutes choses, je ne pourrais le faire avec une armée qui inspirerait la crainte et la terreur ! Aucun des gouvernements célèbres qui nous ont précédé n'a, dites-vous, conçu une telle entreprise. Mais vous savez bien que les Almoravides ont employé toute leur sollicitude à conquérir l'Andalousie, à guerroyer contre les Francs et autres chrétiens qui peuplent ces rivages, que les Almohades ont suivi la même voie et qu'en outre ils ont eu à lutter contre Ibn Ghânia[1], enfin que les Mérinides ont livré le plus grand nombre de leurs combats contre les Abdelouadites de Tlemcen. Or, aujourd'hui le chemin de l'Andalousie nous est fermé depuis la conquête totale qui a été faite de ce pays par nos ennemis, les infidèles, p. ٩٢
et nous n'avons plus de guerres ni avec Tlemcen, ni avec le reste de l'Algérie, depuis que les Turcs se sont emparé de ces territoires. D'ailleurs les gouvernements qui nous ont précédé auraient éprouvé de grandes difficultés, s'ils avaient voulu exécuter l'entreprise que nous méditons, car leurs armées ne comprenaient que des cavaliers armés de lances et des archers ; ils ne connaissaient ni la poudre, ni les armes à

1. Sur la lutte de Ibn Ghânia contre les Almohades, cf. Ernest Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, Paris, 1888. Tome II, p. 115.

feu au bruit terrifiant. Encore aujourd'hui les gens du Soudan n'ont que des lances et des sabres, armes qui ne sauraient servir utilement contre les nouveaux engins de guerre. Il nous est donc aisé de combattre ces peuples et de guerroyer contre eux. Enfin le Soudan est une contrée plus riche que l'Ifriqiya, et il nous est plus avantageux d'en faire la conquête que de lutter contre les Turcs, ce qui nous occasionnerait de grandes fatigues pour un médiocre profit. Voici la réponse que j'ai à faire à vos objections. Que l'abstention de nos prédécesseurs ne vous induise pas à regarder comme lointain ce qui est proche et comme difficile ce qui est aisé. Combien d'entreprises les anciens n'ont-ils pas laissées à faire aux modernes! Combien ceux-ci ont-ils pu accomplir de choses que leurs devanciers n'avaient pu entreprendre ! »

Quand Elmansour eut achevé son discours, toute l'assemblée approuva la réponse que le prince venait de faire et se rangea à son avis, après avoir admiré ses piquantes allusions. « Vous venez, lui dirent les assistants, de consolider ce qui était disjoint ; Dieu vous a inspiré la vérité et personne de nous n'a plus rien à ajouter, tant il est vrai, comme on l'a dit, que les esprits des princes sont les princes des esprits. » On se sépara ensuite, après qu'il eût été décidé qu'on enverrait une armée au Soudan, qu'on en combattrait les habitants et enfin qu'on suivrait de tous points l'avis de Elmansour.

Je ferai remarquer qu'il est deux choses dans l'allocution de Elmansour qui auraient besoin d'éclaircissements : tout d'abord il dit que les Almoravides n'ont point régné sur le Soudan. Or, j'ai appris, dans Ibn Khaldoun et d'autres historiens, que les Almoravides ont possédé Ghana et qu'ils ont prélevé des impôts et des tributs sur cette ville, qui était la capitale du Soudan et qui était assise sur les deux rives du

Niger[1]. En second lieu, le prince dit que la poudre venait d'être inventée et qu'elle n'aurait pas été connue à l'époque où régnaient ces dynasties. Or, voici ce que j'ai lu au sujet de la date de cette invention dans le commentaire que fit de son poème didactique sur les coutumes de Fez, le maître de nos maîtres, l'imam, l'érudit, Abou Zéïd Abderrahman ben Abdelqâder Elfâsî : « L'invention de la poudre, au dire d'un auteur qui a fait un traité sur la guerre sainte, daterait de l'an 768 (7 sept. 1366 — 27 août 1367) ; cette découverte serait due à un médecin qui s'occupait d'alchimie et qui, ayant vu un mélange qu'il avait composé faire explosion, aurait renouvelé l'expérience ; satisfait du résultat, il aurait alors préparé la poudre actuelle. Dieu seul sait si cela est exact. » Dieu, dans son empire, fait tout ce qu'il lui plaît.

CHAPITRE XXXVI

p. ٩٣

ELMANSOUR ENVOIE SON ARMÉE AU SOUDAN

Dès qu'il se fut mis d'accord avec ses conseillers, composés des notables de son royaume, sur l'envoi d'une expédition contre le Soudan, Elmansour choisit parmi ses soldats et ses auxiliaires les hommes les plus vaillants, dont il connaissait la fidélité et le dévouement, et composa ainsi une magnifique armée, qu'il pourvut de vigoureux chameaux, de robustes chamelles, de chevaux de race et de nobles coursiers choisis avec le plus grand soin. Le commandement en chef de ces troupes fut confié à un affranchi du prince, le pacha Djouder, qui se mit en marche en grande pompe et avec un apparat inusité

1. Le texte porte « le Nil », mais on sait que les Arabes, ignorant les véritables sources du Nil, croyaient que le Niger en était une des branches.

jusque-là ; il quitta Maroc le 16 de dzoulhiddja de l'année 998 (16 octobre 1590). A ce même moment, Elmansour écrivit au cadi de Tombouctou, qui alors était l'imam, le très docte, Abou Hafs Omar, fils du cheikh Mahmoud ben Amrâguît Essenhâdji, et enjoignit à ce magistrat de presser la population afin qu'elle se soumît à ses ordres et qu'elle rentrât dans le giron de la communauté musulmane.

Après avoir quitté Maroc, Djouder poursuivit sa marche d'étape en étape et, arrivé aux terres fertiles de Tombouctou, il campa dans les environs de cette ville, où il rencontra Ishâq à la tête de ses troupes. Aussitôt qu'il avait appris qu'une armée s'était mise en route pour envahir son pays, Ishâq Sokïa avait rassemblé ses soldats et avait envoyé recruter des hommes dans toutes les villes, en sorte qu'il avait pu réunir des forces considérables qui s'élevaient, dit-on, au nombre de 104.000 combattants bien armés et bien approvisionnés.

Non content, dit Elfichtâli, d'avoir autour de lui une telle multitude, Ishâq avait encore adjoint à son armée de grands magiciens, des souffleurs de nœuds et autres sorciers ; il s'était imaginé que ces gens-là lui porteraient bonheur, mais hélas ! le poète l'a dit :

> « Le sabre est plus véridique et mieux informé que les livres ; son tranchant allie le sérieux à la plaisanterie ;
>
> « C'est sur sa blanche lame et non sur des feuillets noircis qu'on trouve les textes qui dissipent le doute et dévoilent l'avenir. »

A peine les deux armées en venaient-elles aux mains que, se voyant perdu, Ishâq tourna les talons tandis que ses troupes se débandaient ; cependant la lutte dura depuis le moment du *doha*[1] jusque vers l'heure de l'*asr*. Durant ce

1. Le *doha* est le moment intermédiaire entre le lever du soleil et midi ; l'*asr*, entre midi et le coucher du soleil. Le combat dura donc de 9 heures du matin environ à 3 heures de l'après-midi.

temps, la guerre broya sous sa meule les Soudaniens et les réduisit à un tel état qu'ils ressemblaient à des tronçons de palmiers dont le cœur aurait été évidé. Entouré seulement de quelques hommes de sa garde, Ishâq s'était enfui. Ses soldats n'avaient d'autres armes que de courts javelots, des lances ou des sabres, et aucun d'eux n'était porteur d'arme à feu ; ces javelots et ces lances ne pouvaient rien contre les fusils, aussi les troupes soudaniennes tournèrent-elles le dos immédiatement, se sentant sûrement perdues. Djouder et ses soldats sabrèrent impitoyablement les nègres, qui cependant leur criaient : « Nous sommes musulmans ! nous sommes vos frères en religion ! » Cette bataille eut lieu le 16 de djomada Ier de l'année 999 (13 février 1591).

Après la déroute de Ishâq, Djouder s'empara tout d'abord de Tombouctou, des villes et villages avoisinants et expédia à Elmansour un messager chargé de lui porter la nouvelle de son succès et un magnifique présent comprenant entr'autres choses 10.000 mitsqals d'or et 200 esclaves. Puis il se mit à la poursuite de l'ennemi qui, fuyant devant lui, traversa le Niger ; lui-même à la tête de ses troupes il franchit le fleuve et vint mettre le siège devant la ville de Kâghou, capitale du royaume d'Ishâq, où le prince soudanien avait cherché un refuge. Ishâq entra aussitôt en pourparlers avec Djouder ; il demanda la paix, en offrant de payer un tribut annuel et de verser en outre une somme considérable si on le laissait dans la capitale de son royaume. Djouder trouvant ces conditions acceptables, envoya demander à Elmansour son avis sur ces propositions. Le sultan les accueillit avec hauteur ; il refusa absolument d'y souscrire, et de sa main écrivit ce qui suit sur le dos de la lettre qui lui avait été adressée : « Vous m'offrez de l'argent, mais Dieu m'en a donné bien plus qu'à vous. Que dis-je? vous êtes déjà tout fier du présent que vous m'avez envoyé. Retournez à l'en-

nemi et, s'il en est besoin, j'enverrai contre ces noirs des troupes en nombre tel qu'ils ne pourront point leur résister et je les chasserai de leur pays couverts d'opprobre et d'infamie. »

Quand il avait vu que le siège traînait en longueur et que ses soldats, décimés par un long séjour dans ces contrées, se plaignaient vivement de l'insalubrité du climat et des nombreuses maladies qui les accablaient, Djouder s'était replié vers Tombouctou, où il attendait la réponse de Elmansour relativement à la paix que Ishâq avait sollicitée. Elmansour fut vivement irrité de ce que son armée avait battu en retraite et était revenue sur ses pas, aussi envoya-t-il le pacha Mahmoud prendre le commandement en chef à la place de Djouder, qui fut révoqué de ses fonctions et laissé en sous-ordre.

Chargé du soin de combattre Ishâq et de reprendre le siège de Kâghou, Mahmoud ramena les troupes marocaines devant cette ville, mais entre temps, Ishâq, qui redoutait la prise de la place, avait donné l'ordre d'en retirer les appro-
p. ٩٥ visionnements et d'en faire sortir les habitants. Serré de près par l'ennemi, Ishâq s'enfuit de Kâghou et, pensant qu'on ne le poursuivrait pas, il se retira dans la ville de Koukîa après avoir franchi le Niger, mais l'armée marocaine traversa le fleuve à sa suite et ne cessa de chercher à l'atteindre jusqu'au jour où il mourut, laissant son royaume dans un complet désarroi. Tous les princes soudaniens se soumirent alors aux ordres de Elmansour, dont l'empire au Soudan s'étendit des confins extrêmes du Maghreb sur l'océan Atlantique au pays de Kano, qui fait partie du Bornou. Le roi de Bornou lui-même, dont les États touchent à la Nubie qui confine au Saïd d'Égypte, fit également sa soumission. « Ainsi, dit Elfichtâlì, l'autorité de Elmansour était reconnue dans tout l'espace compris entre la Nubie et la partie de l'océan Atlantique qui avoisine le

Maroc. » C'était là un immense royaume et un puissant empire, tel que personne avant lui n'en avait possédé de pareil. Dieu donne le pouvoir à qui il lui plaît.

A la suite de la conquête des principautés du Soudan, le sultan marocain reçut tant de poudre d'or, que les envieux en étaient tout troublés et les observateurs fort stupéfaits ; aussi Elmansour ne paya-t-il plus ses fonctionnaires qu'en métal pur et en dinars de bon poids. Il y avait à la porte de son palais 1.400 marteaux qui frappaient chaque jour des pièces d'or, et il y avait en outre une quantité du précieux métal qui servait à la confection de boucles et autres bijoux. Ce fut cette surabondance d'or qui fit donner au sultan le surnom de Eddzehebî (*l'aurique*).

Aussitôt que ces bonnes nouvelles lui parvinrent, Elmansour éprouva la joie la plus vive ; il donna l'ordre de faire des réjouissances et de pavoiser les rues, matin et soir, pendant trois jours. Il reçut alors de tous côtés des ambassades qui vinrent le féliciter du triomphe et de l'éclatant succès que Dieu avait procuré à ses armes. Des poètes chantèrent ce glorieux événement et des orateurs le célébrèrent en tous lieux. Parmi les poésies composées à cette occasion, voici celle qui eut pour auteur Abou Fârès Addelazîz ben Mohammed Elfichtâlî :

« L'armée du jour s'est précipitée contre l'armée de la nuit, et la blancheur de celle-là a effacé la noirceur de celle-ci.

« Les étendards de ton armée se sont élevés au dessus des noirs et leur masse blanche, qui flottait,

« A brillé dans cet horizon de ténèbres pareille à la colonne de l'aube qui s'élance dans l'obscurité de la nuit.

« Ils se sont ensuite répandus en formant une nuit noire qu'a seule éclairée ton glaive qui, nouveau Dzoulfiqâr [1], taillait tout en pièces.

« Tu as envoyé ces étendards comme des fléaux ou plutôt comme

1. Nom d'un sabre qui appartint à Mahomet et, plus tard, à Ali.

des carnassiers qui tenaient chacun entre leurs serres un corbeau qui croassait ;

« Ils ont marché la nuit guidés vers l'ennemi par ton esprit ingénieux et par les pointes de fer aux reflets bleus.

« Les ténèbres de la nuit se dissipaient devant eux grâce à l'auréole prophétique qui brille sur ton front.

« Par eux tu as fait retentir les tonnerres de ton feu ; leur éclat retentissant a fait trembler l'Irâq ; il a foudroyé

« Et mis en pièces le misérable Ishâq et son clan ! Quand il a voulu tirer le glaive, il avait déjà la chaîne au cou ;

« Il espérait échapper au danger, mais comment l'aurait-il pu, alors que derrière lui étaient les cohortes de ton vaillant Djouder,

« Cette armée dont l'arrière-garde débordait de la porte de ton palais, comme le torrent de Mareb, tandis que l'avant-garde bloquait déjà Kâghou ?

« Il n'a pas eu le temps de se reconnaître que les légions du sultan lui offraient le combat et le cernaient de tous côtés.

« Dieu a décrété que tes ennemis serviraient de but à tes traits, que ces ennemis fussent en Orient ou en Occident.

« Ils sont insensés les princes qui veulent rivaliser de gloire avec toi, car personne ne saurait atteindre à ton degré d'illustration.

« Ils veulent t'égaler, toi qui n'as pas ton pareil dans tout l'univers. Comment oser comparer l'argent au mercure !

« Annonce aux rois de la terre que, grâce à ton glaive, tu as conquis les pays les plus lointains

« Et que Dzoulfiqâr se serait émoussé entre tes mains. Sépare ce que d'autres ont joint, et unis ce qu'ils ont séparé.

« Que les oiseaux du bonheur ne cessent de gazouiller pour toi dans le Mochtaha et y fassent éclater la joie,

« Tant que le renom de la gloire durera sur les feuillets de l'éloge ! ô toi qui es la racine de la gloire à laquelle tout le reste se rattache. »

Ibn Elqâdhî, dans son commentaire du *Dorret essolouk*, dit : « La conquête du Soudan dont il vient d'être question eut lieu en l'année 999 (1591), date que j'ai indiquée dans le vers suivant d'une de mes *qacida* :

« Conquête glorieuse dont voici la date : Admire cette conquête qui n'a pas de limites. »

C'est Dieu le Très-Haut qui a dirigé dans la bonne voie notre ami Aboulhasen Ali ben Abderrahman ben Amrân Esselâsi en lui faisant reconnaître la date de la victoire précitée, au moyen du calcul du *nîm*[1], dans le verset suivant, à la condition d'éliminer les alifs d'union du calcul et de ne point tenir compte des *techdid* : « Et Dieu donnera certes la victoire à celui qu'il voudra soutenir, car Dieu est fort et puissant »... jusqu'à ces mots : « Et à Dieu appartient la fin de toutes choses[2]. » Cette observation est ingénieuse, car on m'a assuré que le commentateur Elkouchî a indiqué le verset qui précède comme un de ceux qui servent à connaître l'avenir.

Après avoir établi solidement son autorité dans ces contrées, Mahmoud renvoya la moitié de ses troupes au Maroc et
adressa en même temps à Elmansour un présent d'une valeur p. ٩٧
inestimable : il se composait de 1.200 esclaves tant mâles que femelles, quarante charges de poudre d'or, quatre selles en or fin, de nombreuses charges de bois d'ébène, des pots de musc, des civettes et bien d'autres objets rares ou d'un très grand prix. Mahmoud demeura ensuite au Soudan en qualité de lieutenant du sultan et, durant son séjour dans cette contrée, il fit arrêter l'imam, le très docte, le magnanime, l'étendard des étendards, Abboulabbas Ahmed ben Ahmed Baba qui, ainsi que tous les membres de sa famille, fut chargé de chaînes et conduit à Maroc. Les femmes elles-mêmes furent emmenées prisonnières et les biens du cheikh, ses trésors et ses livres livrés au pillage.

L'auteur du *Bedzl elmonâsaha* rapporte avoir entendu le cheikh Ahmed Baba dire ces mots : « De tous mes amis j'étais celui qui avais le moins de livres et cependant on m'a

1. Sur ce calcul divinatoire, cf. De Slane, *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, dans le tome XIX des *Notices et extraits des Manuscrits*, p. 241.

2. *Coran*, Sourate XXII, versets 41 *in fine* et 42.

pris 1.600 volumes. » L'arrestation de cette famille avait eu lieu pendant la dernière décade du mois de moharrem de l'année 1002 (17 - 27 octobre 1593) ; les membres qui la composaient arrivèrent à Maroc au mois de ramadhan de l'année suivante (10 mai - 9 juin 1595) et y demeurèrent en captivité jusqu'au moment où, le malheur cessant enfin de les accabler, ils furent mis en liberté, le dimanche, 21 du mois de ramadhan de l'année 1004 (20 mai 1596) ; cet élargissement causa une vive satisfaction à tous les Croyants.

Lorsqu'après avoir été rendu à la liberté, Ahmed Baba se présenta au palais de Elmansour, il remarqua que ce prince restait caché derrière un rideau flottant, qui le séparait du public, quand il donnait audience : « Dieu, qu'il soit béni et exalté, dit alors le cheikh, a déclaré dans le Coran qu'aucun être humain ne pouvait communiquer avec Dieu autrement que par la révélation ou en demeurant caché derrière un voile : vous imitez donc le Maître des maîtres ; mais si vous avez à me parler, venez vers moi et écartez ce rideau. » Elmansour s'étant alors rapproché et ayant relevé le store, Ahmed Baba lui dit : « Qu'aviez-vous besoin de saccager mes biens, de piller mes livres et surtout de me faire enchaîner pour m'amener de Tombouctou ici ; c'est à cause de ces chaînes que je suis tombé de mon chameau et me suis cassé la jambe. » — « Nous avons voulu, répondit Elmansour, faire l'unité du monde musulman et, comme vous êtes un des représentants les plus distingués de l'Islam dans votre pays, votre soumission devait entraîner celle de vos concitoyens. » — « Pourquoi, dans ce cas, répondit le cheikh, n'avoir pas fondé cette unité avec les Turcs de Tlemcen et des localités avoisinantes, qui sont beaucoup plus rapprochés de vous que nous ? » — « Parce que, répliqua Elmansour, le Prophète a dit : « Laissez en paix les Turcs tant qu'ils vous laisseront tranquilles. » Nous nous sommes donc conformé à ce

hadits. — « Cela a été vrai pour un temps, s'écria alors Ahmed Baba ; mais, plus tard, Ibn Abbâs n'a-t-il pas dit : « Ne laissez point en repos les Turcs, même s'ils ne s'occupent pas de vous. » En entendant ces mots, Elmansour se tut, et ne trouvant rien à répondre, il mit fin à l'audience.

Devenu libre de sa personne, Ahmed Baba se livra à l'enseignement de la théologie et vit aussitôt la foule accourir pour profiter de ses leçons. Il continua à demeurer à Maroc jusqu'à la mort de Elmansour, qui ne l'avait fait sortir de prison qu'à la condition qu'il résiderait dans cette ville. Ce fut seulement après la mort de ce souverain qu'il obtint de son fils, Zìdân, l'autorisation de retourner dans sa patrie. Il rentra donc dans son pays qu'il désirait vivement revoir et dont il ne parlait jamais que les larmes aux yeux, bien qu'il eût toujours conservé l'espoir que Dieu l'y ramènerait un jour. Voici quelques-uns des vers qu'il composa pour exprimer l'amour qu'il ressentait pour sa patrie et le désir qu'il avait de la revoir :

« O toi qui vas à Kâghou, fais un détour vers ma ville natale ; murmure mon nom à mes amis et porte-leur

« Le salut parfumé de l'exilé, qui soupire après le sol où résident ses amis, sa famille et ses voisins.

« Console là bas mes proches chéris de la mort des seigneurs qui ont été ensevelis dans mon pays, de celle

« De Abou Zéïd, le prince des vertus et de l'orthodoxie, le modèle de mes concitoyens, celui à qui je voudrais le plus ressembler.

« A cause de leur disparition, le glaive de la séparation est levé sur moi et la mort menace mon soutien et mon appui.

« N'oublie pas Abdallah, l'homme vaillant et généreux. Ma tristesse est profonde depuis que j'ai perdu mes concitoyens et mes amis ;

« Les jeunes gens de ma famille, tous jusqu'au dernier, sont allés rejoindre le Roi des rois pendant mon exil.

« Quelle douleur et quelle tristesse m'envahissent à cause d'eux ! O mon Dieu, fais-leur une large part de ta miséricorde ! »

Au moment de quitter Maroc pour rentrer dans son pays, Ahmed Baba fut accompagné par les principaux savants de la ville, puis, quand on fut sur le pointde se séparer, l'un d'eux prit le cheikh par la main et récita ces paroles du Coran : « Certes, celui qui a institué pour toi le Coran, te ramènera à ton point de départ[1] », paroles qu'il est d'usage d'adresser à celui qui part, afin qu'il revienne à bon port. En entendant ces mots, Ahmed Baba retira vivement sa main et s'écria : « Puisse Dieu ne jamais me ramener à ce rendez-vous, ni ne me faire revenir dans ce pays ! » Cela dit, le cheikh prit congé des personnes qui l'avaient accompagné et partit pour le Soudan, où il arriva heureusement et sans encombre.

CHAPITRE XXXVII

EXPÉDITIONS DE ELMANSOUR CONTRE LES TRIBUS ARABES DES KHOLTH ET AUTRES POPULATIONS DE L'AZGHAR, ET MOTIFS QUI LES DÉTERMINÈRENT.

Ces tribus arabes, les Kholth, les Mokhtâr et les Sofiân, sont issues des Djochem, tribu bien connue. Elles formaient autrefois le clan des Beni Merin et avaient amenés ceux-ci
p. ٩٩ du Maghreb central où ils étaient établis ; aussi avaient-elles
joui d'une grande influence sous le règne des Mérinides ; mais lorsque cette dynastie fut arrivée à son déclin et que Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmahdi les eut soumises à son autorité, elles se rallièrent à leur nouveau maître et parurent se dévouer à son service. Cependant, ainsi que nous l'avons dit plus haut avec détails, Abou Hassoun le

1. *Coran*, Sourate XXXIII, verset 85.

Mérinide étant venu au Maroc soutenu par les Turcs, ces Arabes avaient pris parti pour le Mérinide et avaient contribué à la défaite de Elmahdi. Ce dernier les avait alors exclus de son armée et les avait soumis à l'impôt; puis, après avoir rayé leurs noms de ses cadres, il avait fait venir à Maroc les principaux chefs de ces tribus et les avait gardés comme otages.

Les choses étaient restées dans cet état, jusqu'à l'avènement de Elmansour ; mais ce prince ayant vu la façon remarquable dont ces tribus arabes s'étaient conduites à la bataille de Ouâdi Elmekhâzin, choisit la moitié de leurs hommes pour les incorporer dans son armée. Quant aux autres, il les laissa confondus dans la masse de ses sujets et les transporta ensuite à Azghâr, qu'il leur assigna comme demeure. Là, ces Arabes ravagèrent le pays avoisinant et se portèrent aux plus grands excès : ils attaquèrent les Oulad Mothâ', pillèrent leurs biens et serrèrent de près les Beni Hassan. A la suite de nombreuses plaintes qui lui parvinrent, Elmansour imposa à ces perturbateurs une contribution de 70.000 pièces d'argent, ce qui n'eut d'autre résultat que d'accroître leurs violences. Il leur enjoignit alors d'envoyer un contingent à Tigourârîn et, comme ils refusèrent d'obéir à cet ordre, il expédia contre eux le caïd Moussa ben Abou Djomâda Elamri. Celui-ci réussit à leur enlever leurs chevaux, puis, quand ils furent ainsi réduits à l'état de fantassins, il les attaqua et les tailla en pièces. De ce jour la puissance de ces Arabes fut anéantie et leurs armes furent sans force pour une entreprise sérieuse.

CHAPITRE XXXVIII

ELMANSOUR FAIT DE NOUVEAU PRÊTER SERMENT DE FIDÉLITÉ A SON FILS MOHAMMED ECCHEIKH ELMAMOUN

Au mois de chaoual 992 (6 octobre-4 novembre 1584), Elmansour fit de nouveau prêter serment de fidélité à son fils, Mohammed Eccheikh Elmamoun, en qualité d'héritier présomptif. Cette formalité était faite surtout à cause des frères du jeune prince, frères qui, à l'époque du premier serment, n'avaient pas encore atteint l'âge de puberté ; le sultan voulait ainsi donner plus de force à leur serment et couper court à toute contestation ultérieure. Ce fut dans ce but que Elmansour quitta Maroc et se rendit à Tâmesna, d'où il envoya chercher son fils à Fez par le pacha Azzouz ben Saïd Elouzkîtî. Quand les deux princes et leur suite furent réunis à Tâmesna, Elmansour assista en personne à la cérémonie du serment. Entouré des personnages les plus influents, il se fit apporter le précieux exemplaire du Coran
p. ١٠٠ qui avait appartenu à Oqba ben Nâfi Elfihri[1] et qui était un des plus riches trésors des califes ; puis on apporta également les deux Sahîh, celui de Elbokhâri et celui de Moslem, et lecture fut ensuite donnée de la formule du serment. Elfichtâli, qui avait été chargé de lire ce document, était assisté du cadi Aboulqâsem Ecchâthibi, qui expliquait aux assistants les expressions difficiles contenues dans cet écrit. Tout le monde prêta serment de fidélité, à l'exception des enfants

1. Le célèbre conquérant de l'Afrique et le fondateur de la ville de Qaïrouân.

de Elmansour, qui, le lendemain seulement, apposèrent, en signe d'adhésion, leurs signatures au bas du document.

Dans une lettre écrite par Zìdân ben Elmansour, à qui ce serment avait porté préjudice, j'ai lu ce qui suit : « J'ai assisté au serment qui a été prêté à Mohammed Eccheik, souverain du Maroc ; tous les enfants de Elmansour étaient présents à cette cérémonie et furent invités, sauf moi, à prêter serment. Mon père, en effet, avait dit alors : « Un tel n'a pas à prêter « serment, car il fera toujours ce que je lui ordonnerai de « faire. » Ces paroles affectèrent péniblement mes frères qui, par l'expression de leurs visages, manifestèrent leur mécontentement. »

La cérémonie de ce nouveau serment terminée, Elmansour songea à pourvoir chacun de ses fils d'un commandement et à faire entre eux le partage de ses États ; il espérait ainsi ne plus laisser trace de colère dans leurs âmes et empêcher les passions haineuses d'envahir leurs cœurs. A Abou Fârès, frère consanguin de Elmansour, il assigna le Sous et ses villages ; Aboulhasen Ali reçut Méquinez et le territoire voisin de cette ville, et Zîdân eut en partage le pays de Tâdela. Certaines circonstances firent plus tard modifier cette répartition : Zìdân alla à Méquinez et Aboulhasen à Tâdela. Cette dernière combinaison fut définitive.

CHAPITRE XXXIX

RÉVOLTE DE ENNASER BEN ELGHALEB-BILLAH CONTRE SON ONCLE ABOULABBAS ELMANSOUR

Du vivant de son père Elghâleb, Ennâser fut lieutenant de la province de Tâdela ; mais, lorsque son père mourut

et que le frère de ce dernier, Elmotawekkel, s'empara du pouvoir ainsi que nous l'avons exposé plus haut avec détails, celui-ci fit arrêter Ennâser et le garda en prison juqu'à la fin de son règne. Plus tard, comme il a été dit ci-dessus, Elmoatassem ayant arraché le pouvoir des mains de Elmotawekkel, rendit la liberté à Ennâser et le traita avec égards. Celui-ci vécut alors dans une situation heureuse, sous les ordres de Elmoatasem, jusqu'à la mort de ce prince, qui eut lieu le jour de la bataille de Ouâdi Elmekhâzin. A ce moment, Ennâser se réfugia à Arzille, qui était alors au pouvoir des chrétiens, puis il passa la mer et alla en Espagne où il resta un certain temps auprès du roi de Castille. Le monarque chrétien l'envoya ensuite à Mélilla[1], mais, tout en l'internant dans cette ville, il lui en rendit le séjour agréable, dans l'espoir que Ennâser lui servirait à jeter la désunion parmi les musulmans.

Ennâser se rendit à Mélilla, où il demeura jusqu'au 3 du mois de chaaban de l'année 1003 (14 avril 1595). Les gens turbulents, les aventuriers de toute sorte et la plus vile canaille, en apprenant son arrivée dans cette ville, arrivèrent en foule auprès de lui et s'empressèrent de se mettre à sa disposition. Aussitôt que ces partisans eurent formé un groupe considérable et une véritable armée, Ennâser se mit à leur tête et quitta Mélilla pour se rendre à Taza[2], qu'il occupa. Les tribus voisines, telles que les Brânès et autres, se joignirent à lui et se disposèrent à l'envi à lui prêter secours et assistance. En entrant à Taza, Ennaser avait exigé que les habitants lui payassent une redevance, les chrétiens, leur avait-il dit, imposant même les œufs.

1. Le petit port de Melilla, situé sur la côte du Maroc en face de Malaga, est encore occupé aujourd'hui par les Espagnols, qui y ont établi un bagne. Cette ville a été prise aux Marocains en 1496 par le duc de Medina-Sidonia.

2. Cette petite ville, située sur un col qui sépare le bassin de la Molouïa et celui du Sebou, a une grande importance stratégique; c'est le point le mieux choisi pour diriger une attaque contre Fez.

A la nouvelle de ces événements, Elmansour fut très attristé et conçut de vives inquiétudes sur l'avenir ; en effet, le Maghreb s'était soulevé à l'appel de Ennâser et tous les grands personnages souhaitaient le succès de l'usurpateur, ayant perdu toute sympathie pour Elmansour, qui les malmenait et faisait durement peser son autorité sur ses sujets.

Dans l'ouvrage intitulé: *Ibtihâdj elqoloub*, l'auteur, à l'article consacré à la biographie du bienheureux ouali, Aboulhasen Ali ben Mansour Elbouzîdî, dit : « Un jour que, monté sur une mule, il voyageait avec ses disciples, il s'écria : « Frères, n'entendez-vous pas ce que dit ma mule? elle pro- « clame le triomphe de Maulay Ennâser. Les pierres et les « arbres redisent les mêmes paroles, et pourtant je vois autre « chose que cela. » Les événements donnèrent raison au ouali : tout, dans le Maghreb, se souleva en faveur de Maulay Ennâser, mais, peu de temps après, il fut tué avant d'avoir conquis le souverain pouvoir. »

Elmansour ayant envoyé une armée considérable combattre Ennâser, celui-ci mit en déroute les forces dirigées contre lui et accrut ainsi son prestige. Elmansour donna alors à son héritier présomptif l'ordre de se porter contre le rebelle ; le jeune prince partit aussitôt à la tête d'une magnifique armée admirablement organisée et engagea un combat dans lequel la fortune se déclara contre Ennâser, qui s'enfuit en passant par Taza. Durant cette fuite, l'usurpateur, qui s'était arrêté dans la petite ville de Ledjâïa du district de Djebel Ezzebîb, fut atteint par l'héritier présomptif qui lui livra bataille et réussit à s'emparer de sa personne. Ennâser ayant été mis à mort, sa tête fut tranchée et expédiée à Maroc. Ces événements s'accomplirent en l'année 1005 (25 août 1596-14 août 1597).

Dans ses *Mohâdharât*, le cheikh Abou Ali Elyousi rapporte l'anecdote suivante : « Quand Ennâser, neveu de Elmansour,

se révolta contre son oncle, Sidi Ahmed ben Belqâsem Essoumaï déclara que Ennâser entrerait à Tâdela, et il entendait par là qu'il y entrerait en souverain. En apprenant ce propos, Sidi Mohammed Eccherqî s'écria : « Malheureux Baba Ahmed, il a vu entrer la tête de Ennâser à Tâdela et il a cru que c'était Ennâser en personne ! » Après sa défaite, Ennâser eut en effet la tête tranchée et sa tête, portée à Maroc, passa à Tâdela durant le trajet.

La mort du rebelle causa une grande joie à Elmansour, qui reçut à l'occasion de sa victoire de nombreuses députations venues pour le féliciter. De son côté, il écrivit au sultan de la Mecque, Hassen ben Abou Anmi, au cheikh connaissant Dieu, Sidi Ahmed Elbekri Esseddiqi, à l'imam Bedr-eddin
p. ١٠٢ Elqirâfi et à d'autres personnages, pour les informer du succès et du triomphe que Dieu avait bien voulu lui assurer.

L'éloquent secrétaire, Abou Abdallah Mohammed ben Omar Ecchâouï, à l'occasion de cet événement, composa les vers suivants :

« Reçois nos félicitations, prince des Croyants ; grâce à ta valeur les destins ont précipité leur marche ;
« Grâce à toi ton empire a brillé, tandis que celui de ton ennemi s'assombrissait et que les têtes les plus altières tremblaient.
« Tel a été le sort funeste de celui que Dieu a voulu frustrer dans ses espérances, et auquel le secours de l'infidèle ne pouvait profiter.
« Pour lui, la prédiction s'est bien réalisée ; mais si la tête est arrivée la première, les pieds ne l'ont point suivie. »

Un autre auteur a fait une allusion semblable en parlant du vizir Ibn Elferes, qui avait été tué et mis en croix : en le voyant la tête penchée, il s'écria :

« Le poulain rétif a voulu arriver au but en dépassant les têtes des chevaux pur sang et rapides à la course ;
« Il a donc couru, et ses pieds se sont mis en marche ; mais si la tête est arrivée première, les pieds ne l'ont point suivie. »

CHAPITRE XL

DE LA CONSTRUCTION DU PALAIS DE ELBEDIʿ PAR ELMANSOUR ; DATE A LAQUELLE IL FUT ÉDIFIÉ ET MOTIFS QUI LE FIRENT BATIR

Suivant l'auteur du *Mendâhil essafa*, le motif qui engagea Elmansour à élever le Bedîʿ et à employer à cette construction de précieuses richesses et des sommes considérables, fut le désir de laisser une trace durable de sa dynastie, issue du Prophète, et d'en faire valoir la supériorité sur les dynasties berbères et autres, telles que les Almoravides, les Almohades et leurs successeurs, les Mérinides. Tous ces gouvernements avaient élevé des monuments destinés à perpétuer leur souvenir, tandis que, jusqu'alors, la dynastie chérifienne n'avait rien fait de semblable pour augmenter sa gloire, bien qu'elle en fût plus digne que tout autre, à cause de son illustre ancêtre et de son antique noblesse. Ce fut donc dans le dessein de rehausser l'éclat des Chérifs que Elmansour se mit à l'œuvre et construisit ce palais, car selon l'expression du poète :

« Lorsque les princes veulent rappeler le souvenir de leur gloire, ils le font par le langage des monuments : p. ١٠٣

« Tout édifice qui atteint des proportions considérables reste comme l'indice d'un personnage glorieux. »

Dès que cette construction fut décidée, Elmansour convoqua tous les savants et les personnages réputés vertueux et leur demanda de fixer l'époque à laquelle on devrait commencer à mettre la main à l'œuvre. Les premiers travaux de fondation eurent lieu pendant le cinquième mois du règne du

prince, au mois de chasual de l'année 986 (1er-30 décembre 1578), mais l'édifice ne fut entièrement terminé qu'en 1002 (27 septembre 1593-16 septembre 1594), bien que la construction n'en eût pas été interrompue.

Elmansour avait fait venir des ouvriers de tous les pays, même d'Europe, et chaque jour le nombre des artisans et des architectes habiles était si considérable qu'il s'établit à la porte du chantier un marché important, auquel les négociants apportaient leurs marchandises et leurs objets les plus précieux. Le marbre apporté d'Italie était payé en sucre poids pour poids, Elmansour, ainsi que le rapporte Elfichtâli dans la *Menâhil Essafa*, ayant établi dans le Haha, le Chouchaoua et ailleurs encore, de nombreux pressoirs pour la canne à sucre. Quant au plâtre, à la chaux et aux autres matériaux, le sultan les avait tirés de tous les pays. On trouva même, dans les comptes, un reçu constatant qu'un individu avait livré un sâ' de chaux qu'il avait apporté de Tombouctou et qui formait sa part contributive dans la masse des charges imposées au peuple. Toutefois Elmansour se montra très libéral et très bienveillant dans cette circonstance ; il paya largement les ouvriers chargés de la construction et leur prodigua les gratifications. Il s'occupa même de l'entretien de leurs enfants, afin que ces artisans pussent se consacrer entièrement à leur œuvre et n'en fussent distraits par aucune préoccupation.

Le Bedî' est un édifice de forme carrée ; sur chacune des faces de ce carré se dresse une grande et magnifique coupole, autour de laquelle sont groupés d'autres coupoles, des palais et des habitations. Sa hauteur est considérable et il recouvre une vaste superficie. Il est certain que c'est la construction la plus remarquable et l'œuvre la plus belle qui existe aujourd'hui ; les trompettes de la renommée sont insuffisantes à en célébrer la magnificence, car elle éclipse le souvenir de

Ghomdân[1], fait pâlir Ezzahra[2] et Ezzahira[3] et regarder avec dédain les coupoles de Damas ou les pyramides du Caire.

On y trouvait des onyx de toutes les couleurs et des marbres blancs comme l'argent ou entièrement noirs ; les chapiteaux des colonnes étaient recouverts d'or fondu ou de feuilles d'or fin. Le sol était pavé de superbes dalles de marbre poli et finement taillé et les revêtements des murs, couverts de faïences aux couleurs variées, simulaient un entrelacement de fleurs ou les riches broderies d'un manteau. Enfin, les plafonds étaient inscrutés d'or et les murailles, décorées de ce même métal, étaient en outre ornées de brillantes sculptures et d'inscriptions élégantes faites du plus beau stuc. La décoration terminée, le sultan fit courir l'onde la p. ١٠٤
plus pure dans les cours de ce palais. Pour tout dire, le Bedi' est un des monuments les plus hauts et les plus splendides qui aient existé, et il surpasse en beauté les palais de Bagdad. C'est une sorte de paradis terrestre, une merveille du monde, le comble de l'art; il fait pâmer de plaisir et d'admiration. C'est de lui que le poète a dit :

> « Tout palaïs semble laid auprès du Bedi', car c'est là seulement que les fruits sont savoureux et les fleurs odorantes :
>
> « Son aspect est féérique, son onde est pure, sa terre parfumée et ses édifices se dressent fièrement dans les airs.
>
> « Maroc lui doit son immense célébrité et, grâce à lui, sa gloire durera des siècles. »

Des inscriptions en vers brodées, sur des portières, sculptées dans le bois, dessinées sur des faïences ou moulées en stuc, égayaient les yeux et provoquaient l'admiration et l'étonnement des visiteurs : chaque inscription était en rap-

1. Palais célèbre de Sanaa dans le Yémen qui était déjà en ruines à l'époque de Mahomet.

2. Palais construit en 936 par Abderrahman III, près de Cordoue.

3. Palais construit par Elmansour ben Abou Amir, le célèbre vizir de Hichâm II, calife de Cordoue.

port avec la nature de la coupole qui la contenait et quelquefois même elle renfermait une sorte de défi à l'adresse de la coupole voisine. Il serait trop long de reproduire toutes ces inscriptions, mais il ne nous semble pas qu'il y ait inconvénient à en donner ici quelques-unes. Nous allons donc écrémer ce réservoir et plonger dans cette mer de merveilles, afin d'y trouver des renseignements utiles et des consolations pour notre âme sur la façon dont le temps a agi envers ceux qui ont disparu.

Voici d'abord l'inscription gravée extérieurement sur la coupole appelée Elkhamsîniya et que l'auteur du *Nefh Etthîb* dit avoir été ainsi nommée parce qu'elle avait cinquante coudées. Ces vers sont dus à la plume de l'éloquent secrétaire, Abou Fârès Elfichtâli, qui fait parler cette coupole en ces termes :

« Je me suis élevée ; alors la pleine lune s'est abaissée et s'est prosternée devant moi ; à ce moment, le disque du soleil a formé comme une boucle à mon oreille ;

« J'ai mis la constellation d'Iklîl comme couronne à mon front et j'ai suspendu les Gémeaux à mon cou, en guise de collier.

« Sur ma poitrine brillent les Pléïades, pareilles à une rivière de perles que termine un riche joyau.

« Je surpasse l'éclat des étoiles, car j'ai placé mes pieds sur la planète Saturne qui est au-dessous de moi.

« Je déborde de bienveillance et de générosité en un torrent qui recouvrirait la Voie lactée.

« Sur ce torrent, j'ai jeté pour la gloire un pont que viennent battre les flots de la mer qui engloutit tout ce qu'elle atteint.

« Au milieu des frondaisons courent des ruisseaux dont les cailloux châtoient à l'égal d'une tunique aux dessins bigarrés.

p. ١٠٥ « Un rideau d'arbres les entoure et la source débordante sillonne le parc de ses eaux,

« Qui s'élancent à travers les plantes et s'ouvrent un chemin à travers les fleurs, en brillant comme une frange à l'extrémité des feuilles que,

« Dans son souffle nocturne, le zéphyr balance ; ainsi se balance un homme enivré d'absinthe.

« Ces eaux traversent des parterres embellis à grands frais et

qui n'ont point à s'inquiéter si la nuée les inondera bientôt ou tardera à venir ;

« Elles débordent de leurs réservoirs et se répandent sur l'argile brillante, pareilles à des mers qui n'ont d'autres limites que les bornes de l'immensité,

« Et s'élèvent en gerbe d'une vasque centrale et, comme le soleil, elles ne redoutent ni éclipse, ni déclin :

« Lorsque les tuyaux y versent leurs eaux, la vasque ressemble à la pleine lune qui se montre dans le ciel, parmi les étoiles.

« Quand le soleil l'éclaire, elle réfléchit ses rayons sur sa face argentée en un ruissellement abondant.

« Moi-même je trace sur sa surface éclatante des arabesques qui sont pour ainsi dire parsemées de grains de musc,

« Et quand la blancheur des coupoles m'enserre comme un collier, je suis, dans cette parure, pareil au joyau central ;

« Leurs blanches silhouettes m'entourent, pareilles à des vierges qui ont dépouillé leurs colliers et leurs voiles

« Pour montrer leurs tailles ; mais la nudité les embellit et fait ressortir avec avantage leurs reliefs et leurs ciselures.

« Leurs couronnes s'élèvent dans les airs et vont briser, avec fracas, les sphères des firmaments de la générosité.

« Oh ! comme tu erres au loin dans la félicité ! dans la région que parcourt la gloire, à laquelle l'orthodoxie sert de monture,

« Temple de gloire, élevé par la puissance et dont les vœux des plus humbles des hommes ne cessent de parcourir l'enceinte ;

« Parc où gitent de nombreuses gazelles et qui n'est fermé, ni par les taillis, ni par le chaume, mais par les arceaux des coupoles.

« Là ce ne sont ni l'*ithel*[1], ni le *kamth*[2] qui fleurissent ; ce sont les tapis et non le jujubier et l'*arth*[3] qui y servent de couches.

« Il semble fait de morceaux de musc que la nuée a humectés pour leur donner une forme.

« Quand la brise[4], venue le matin, s'éloigne le soir, elle transporte à l'odorat de tous, le parfum de son ambre en forme de présent quotidien.

« Ezzahra et Elkhould[5] reconnaissent sa supériorité et les salons du Khosroès persan jalousent avec fureur sa magnificence.

1. Tamaris.
2. Espèce d'*arak*, arbre sans épine qui croît dans les solitudes désertiques.
3. Buisson qui croît dans les terrains sablonneux.
4. Il manque un mot dans le texte.
5. Nom d'un palais célèbre.

« La tente de la gloire est là, dressée avec ses cordes tendues en l'honneur de celui qui, parmi les hommes, peut revendiquer la plus noble origine,

« L'Imam qui emporte la fortune dans les plis de son drapeau et qui fait mouiller les vaisseaux de la gloire là où il arrête ses pas.

« Il a conquis les contrées de la terre avec des cohortes qui ont brisé les crânes de l'ennemi partout où elles l'ont vu s'agiter.

« Des flammes jaillissaient de leurs lances si brillantes que leur éclat rendait blanches les chevelures des peuples d'Éthiopie.

p. ١٠٦ « Ses escadrons victorieux, s'ils marchent au combat, sont précédés des destins qui les devancent au loin.

« Chaque fois qu'ils arborent la bannière alide, la victoire est une des conditions qu'ils posent pour l'arborer.

« Leurs croissants ne sont point là pour la parade ; leurs coursiers veulent chasser tout ce qui se trouve devant eux ;

« Ils obéissent aux hommes illustres qui tiennent leurs rênes et se taillent une large part dans les libéralités de la Fortune.

« C'est la main du prince des Croyants, de celui qui mène en laisse les Grecs, les Persans et les Coptes,

« Qui a élevé à la gloire ces murailles et ces pavillons et qui tient la terre entière sous sa domination. »

Voici maintenant les vers émanés du même auteur qui se trouvent à l'intérieur de cette même coupole :

« La beauté de mes merveilles charme les yeux ; la splendeur de mon aspect ravit le regard ;

« Mes sculptures sont si belles que leur éclat éblouit les yeux de tous les spectateurs.

« Au sommet de mon plafond apparaissent des étoiles brillantes, dont la clarté à aucun instant ne s'obscurcit.

« Mon atmosphère est formée des vapeurs de la générosité qui projettent sur le sol l'ombre et l'obscurité.

« Je surpasse en hauteur les sphères des sept cieux et c'est pour cela que la Fortune ne goûte plus un moment de repos.

« De mes croissants et de mes arceaux j'ai fait mes bracelets, mes anneaux de pieds et mes boucles d'oreille ;

« Les bassins d'eau m'entourent de tous côtés ; il y en a devant moi, à ma gauche et à ma droite ;

« Leur file s'étend au loin sous mon regard, la surface couverte de barques, de radeaux et de vaisseaux.

« Tous ces ruisseaux se dirigent vers moi et lorsqu'ils arrivent, dans leur course, à confondre leurs eaux en un lac,

« Vous voyez les étoiles se noyer dans cette masse et s'y refléter pareilles à des perles précieuses,

« Tandis que les gouttes d'eau, répandues à sa surface, sont comme des perles qui font pâlir celles des colliers de prix.

« Je suis fière et j'ai le droit de l'être, puisque j'ai été choisie pour servir de demeure au prince des Croyants,

« Elmansour, l'homme généreux par excellence, qui a élevé à la gloire d'indestructibles monuments,

« Le lion de la guerre qui, s'il rugit de colère, porte l'effroi jusque dans l'Inde et dans la Chine.

« Quand ses escadrons s'avancent contre l'ennemi, son nom seul inspire la terreur aux armées les mieux retranchées ;

« C'est lui qui les enveloppe au moyen de tous les stratagèmes, P. ١٠٧
qui les brise sous la meule ou les affole.

« Il est l'imam des Maghrebs; il y brille comme un soleil qui répand jusqu'en Orient sa lumière éblouissante.

« Dans ces palais merveilleux je suis comme un joyau, qui brillera à leur horizon durant des siècles ;

« Les anges généreux, qui écrivent les actes de la destinée, se tiendront à ma porte tout dévoués à vos ordres,

« Car, ô prince des Croyants, vous êtes le bienvenu en ces lieux, entrez-y en paix et demeurez-y en toute sécurité. »

Le même auteur composa les vers suivants qui sont tracés, en marbre noir sur du marbre blanc, au fronton du monument :

« Dieu a inspiré l'auteur de ce fronton qu'il serait difficile à aucun autre d'égaler, quand il brille et resplendit à l'égal d'un parterre.

« Les sculptures qui l'ornent rappellent les arabesques des colliers, dont les femmes aux yeux noirs parent leur gorge.

« Il semble que l'or qui s'entremêle à ses ornements forme un dessin de brocart, sur un fond d'argent, blanc comme le camphre.

« Le sol même, sur lequel il repose, est pareil à une étoffe de soie qui serait ornée de superbes broderies à ramages.

« Quand sa masse est sillonnée de lumière, des rayons brillants se reflètent de tous côtés.

« Les palais anciens ne sauraient l'égaler en beauté, qu'il s'agisse de Khawarnaq[1] ou de Sedir[2].

« Si tu arrêtes ta vue sur ses jardins, ta foi chancelle, tant sa magnificence est enchanteresse.

« Les flots des deux bassins qui le précèdent ondulent, semblables à des tentures que le vent d'ouest agite.

« Des statues d'argents ornent son vestibule ; on les dirait des êtres vivants, tant elles sont admirablement modelées.

« Mais pour apprécier un vin, il faut en boire une deuxième fois, car c'est alors seulement qu'il fait pénétrer l'allégresse dans les corps.

« De même, il faut revoir ces lions, qui rugissent en bondissant, et ces noirs pythons qui n'ont d'autre cri qu'un sifflement.

« Ses ruisseaux s'étendent comme un tapis de cristal sur lequel des barques étincelantes projettent l'ombre de leur masse ;

« Les cailloux de leur lit et les nénuphars, qui flottent à leur surface, brillent avec l'éclat des perles égrenées.

« Quelle beauté dans cette œuvre, dont la splendeur rivalise avec celle des étoiles qui éclairent le firmament.

« Il semble que toutes les fleurs des parterres entourent ce monument et, de quelque côté que l'on regarde, on ne voit qu'étoiles et pleines lunes.

« Le comble de ma gloire, c'est que l'auteur de cette construction ait été l'honneur et le guide de l'humanité, Elmansour,

p. ١٠٨ « Le prince qui, par son rang, s'élève au-dessus des étoiles Castor et Pollux, et qui s'abrite sous le dais d'un trône dominant Arcturus ;

« Le pôle du califat, la couronne qui ceint le front d'une dynastie, celui au nom duquel les armées lancent des boulets,

« Qui vont faire trembler, jusqu'au fond de l'Irâq, une armée en train de franchir l'Euphrate sur un pont.

« Il est le rejeton du Prophète, fils de calife et de la race de ceux qui épargnent le sang et sont chastes, tout en étant puissants.

« Il est un océan de générosité, mais qui agite ses flots ; il est un glaive glorieux, mais qui féconde.

« C'est une montagne que l'on supporte et vénère sans peine et qui, au jour du combat, envoie des armées nombreuses.

1. Nom d'un palais célèbre que fit bâtir Noaman ben Mondhir dans l'Irâq.
2. Superbe château construit par l'architecte Sinnimar dans le Yémen.

« Puisse durer sa grandeur; puisse son renom être rivé comme un collier au cou de la gloire!

« La victoire a fait pacte avec lui et, matin et soir, il voit arriver à lui d'heureuses nouvelles.

« Que cet endroit ne cesse jamais d'être le séjour de son bonheur et qu'il y plante après la victoire son étendard déployé !

« Que les coursiers de l'allégresse courent ici en son honneur et que des convives y fassent circuler la coupe de l'amitié! »

Sur une autre partie du Bedî' on trouve encore, toujours du même auteur, l'inscription suivante:

« Les signes de la beauté se manifestent dans les monuments et exercent leur fascination, comme la prunelle des beaux yeux.

« On voit maintenant les soins qu'il a pris à faire une œuvre d'art et à la rendre digne du séjour des femmes.

« Sur chaque colonne sont des lames d'argent qui se dressent, tantôt droites comme des branches,

« Tantôt la tige est couverte de trois rainures, enlacées les unes dans les autres.

« Et recouvrant d'autres belles choses qui font pâlir celles des palais des Sapor et des Khosroès.

« Grâce à ses statues, la Kheizourâna reçoit un éclat pareil à celui du rubis de l'Inde.

« Tout cela est en rapport avec ta gloire et serait digne aussi des œuvres produites à Sanaâ,

« Car tu es puissant, comme l'était le fils de Dhou Yazan, et ce palais peut être comparé à celui de Ghomdân dans le pays yéménite.

« C'était un lieu mal famé, mais la foi et l'espérance y sont entrées maintenant pour t'y visiter,

« Et c'est devenu la demeure des califes et l'orthodoxie y fait entendre les sept versets rythmés [1].

« C'est le vrai monde, qu'habite le guide de tous les peuples de la terre, qu'ils soient loin ou rapprochés,

« Ces palais qui n'ont point leur pareil sur le globe, pas plus p. ١٠٩
qu'il n'existe pour la gloire un autre Elmansour. »

1. Le premier chapitre du Coran.

Sur le grillage du balcon, qui donnait sur les jardins et qui surmontait la coupole verte, on voyait encore ces vers que Elfichtâli avait composés en l'année 995 (12 décembre 1586-2 décembre 1587).

« Hâte-toi d'apporter le matin la coupe de l'allégresse et abreuve tes convives, soleils ou lunes en croissants.

« Monte sur mon belvédère au plafond étincelant, tu trouveras là Castor et Pollux réfugiés sous mon toit.

« Et toi, lune de la gloire, quand tu parviendras à mon sommet, tu n'accepteras plus d'autres compagnes que les étoiles.

« Ce palais s'éclaire et s'embellit, si l'on contemple d'ici son tapis de fleurs paré comme un fiancé,

« Et j'en veux à Elmansour Ahmed quand il cueille ces roses, qui sont dévorées d'envie en regardant le Bedî'.

« O Prince. qui, dans ta grandeur, considères les rois comme des esclaves et dont l'univers entier est le domaine,

« Puissent les messagers du bonheur encombrer sans cesse ma porte et y amener la joie et les divertissements,

« Car il y a ici, pour l'honneur du califat, une dynastie si puissante que sa vue seule met en fuite l'avant-garde de Jésus. »

Un autre secrétaire avait composé les vers suivants, qui furent brodés sur une pièces d'étoffe d'or admirablement tissée qui servait à recouvrir les quatre parois de la coupole Khamsîniya ; ce genre de tapisserie était celui que les habitants du Maghreb désignent aujourd'hui sous le nom de *hâïthi*[1] :

Sur la première paroi :

« Promène ton regard sur cet admirable tissu et, en l'honneur de ma beauté, fais circuler la coupe ardente,

« Pour abreuver ces coteaux et ces parterres, car à quoi bon pour eux l'eau que versent les nuages.

1. La tenture dite *hâïthi* (murale) se place derrière les sofas ; les dessins qui les ornent représentent généralement des colonnades avec arceaux et sont formés à l'aide de morceaux d'étoffes rapportés sur un fond uni.

« Comment d'autres parterres pourraient-ils briller d'un éclat pareil au mien ou même simplement l'égaler ?

« Alors que des êtres grossiers peuplent seuls ces parterres, tandis que moi je sers d'asile à des faons de gazelles ! »

Sur la deuxième paroi :

« On dédaigne toutes les beautés, pareilles à une tige qui se ploie, en présence du robuste saule qui se balance.

« Quant à moi, j'étends ma chevelure au-dessus d'Arcturus et je p. ١١٠
jette un regard de mépris sur le vulgaire.

« Je traîne les pans de ma tunique sur la Voie lactée, en me jouant, et suis toute glorieuse de mon inventeur Aboulabbâs ;

« Aucune coupole pareille à moi n'a été faite et nul autre n'a illustré, comme lui, le trône et les grandeurs. »

Sur la troisième paroi :

« C'est un prince à la puissance duquel les autres rois ne sauraient atteindre, eux qu'il accable sous son dédain et son ironie.

« Il est le nuage fécondant, l'océan des vertus, le lion des combats, la terreur des batailles,

« L'incomparable en splendeur et en gloire, le pôle de la grâce, le maître de la générosité et de la vaillance,

« Ce prince qui, par sa seule présence dans les pays qu'il visite, change en effluves parfumés les senteurs des cloaques. »

Sur la quatrième paroi :

« Quand sa pleine lune s'élève au milieu d'un halo, elle éblouit de sa clarté les yeux qui la contemplent.

« Sous son règne, se montrent des astres tous plus brillants que des noces ou des jours de fêtes.

« Puisse-t-il, pour sa plus grande gloire, toujours bâtir et élever sa demeure sur des bases solides !

« Tant que le zéphyr fera onduler les branches et que les perles de la générosité vivront sur son front resplendissant. »

Un autre secrétaire avait aussi composé ces deux vers qui étaient gravés sur les deux chambranles d'une porte :

« O toi qui regardes, par Dieu ! arrête-toi et réfléchis ! admire ces beautés et cette merveille accomplie,

« Et lorsque tu l'auras examinée avec soin, dis-toi : le mystère est dans les habitants et non dans l'édifice. »

L'éloquent secrétaire Abou Fârès Abdelazîz ben Mohammed ben Ibrahim Elfichtâli avait composé ce quatrain qui était gravé sur une des portes :

« Ces messagers de bonheur accourent à moi et les avant-coureurs de la félicité se précipitent vers ma porte ;

p. ١١١ « Ils arrivent à l'heure fixée, comme la foule des pèlerins se rend au puits de Zemzem [1].

« Les heureuses nouvelles se posent sur cette porte des félicités et, pareilles à des étoiles, brillent pour les Chérifs.

« Le mieux à faire serait de dire et cela sans crainte : le Bedî' de Ahmed est le *Jardin de délices* [2]. »

Quand, dit Elfichtâli, je présentai ces vers au sultan, il les admira sauf l'expression de *Jardin* qui lui déplut et le chagrina beaucoup. La construction du Bedî' fut terminée en l'année 1002 (27 septembre 1593-16 septembre 1594) ; le vizir, le jurisconsulte, le lettré, Aboulhasen Ali ben Mansour Ecchiâdhemî, avait composé le chronogramme suivant qui était gravé sur la Porte de marbre, l'une des portes du Bedî' :

« La beauté est un mot dont ce palais donne la signification. Que sa vue et sa splendeur sont admirables !

« C'est le Bedî' dont les merveilles resplendissent, œuvre dont le nom est si bien approprié à la chose dénommée.

« C'est un immense édifice, élevé sur les bases de la piété, et le sens de son nom indique, à lui seul, la date de sa construction.

« Cette date brille également, et les yeux de la mémoire la perçoivent, dans le complément de cette phrase : Dis : lui seul est Dieu. »

1. Le puits de Zemzem est dans l'enceinte même du temple de la Mecque. Ses eaux passent pour posséder des vertus merveilleuses et aucun pèlerin ne quitte la Mecque sans emporter une fiole de précieux liquide.

2. Le Paradis.

Le même vizir avait composé ces vers qui étaient gravés sur une des portes du Bedi' :

« Cette porte est merveilleuse comme le croissant de la lune : le palais solide n'en est en quelque sorte que la continuation.

« Aussi l'a-t-on nommé Bedî' en employant l'hyberbole, l'assonance et le pléonasme.

« Il est arrivé à la perfection et j'ai dit alors pour marquer sa date : *demeure sans nodosité, ni déformation*[1].

« Monument bâti par la piété qui vient de Dieu, sous les auspices du bonheur et de la félicité. »

C'est encore ce vizir qui avait composé ce vers qui figure sur l'auvent de la « Coupole de Cristal » :

« Si tu veux la date de l'achèvement du Bedî', dis : *le palais de Ahmed est le palais des félicités*[2]. »

Lors de l'achèvement du monument, le vizir s'adressa au p. ١١٢
prince en ces termes :

« O souverain, dont l'empire s'est élevé au milieu des autres royaumes pareil à l'aurore qui suit les ténèbres,

« Ce palais est achevé, habite-le toujours heureux et en possession de ta couronne. »

« Elmansour, dit l'auteur du *Nefh Etthîb*, avait conçu trois œuvres admirables de formes et merveilleuses de beauté : le Bedî', le Meserra et le Mochtaha. » Parmi les vers que Elmansour composa sur ces monuments on cite le distique allégorique suivant :

« Le parterre de ta beauté a montré ses splendeurs et j'ai cherché à détourner mon cœur de toi sans y réussir.

« Car si, ô beauté, tes branches élégantes se ploient dans le Meserra, tes grenades sont au Mochtaha. »

1. Pour que ce chronogramme soit exact, il faut retrancher les alifs et donner au ش du mot اشكال la valeur qu'il a dans l'alphabet oriental ; il donne alors 1002.

2. La date que représente cette phrase est 994.

Voici ce que l'auteur du livre intitulé : *Kitâb elbayân elmoarib an akhbâr elmaghrib*, le cheikh Abou Abdallah ben Adhâri l'Andalous, rapporte dans un passage que j'ai lu dans le second volume de son ouvrage : « Le premier qui créa le Meserra, situé au delà du jardin de Essâliha, fut Abdelmoumen ben Ali, le chef des Almohades. C'est un immense verger d'une longueur de trois milles et d'une largeur à peu près égale ; il produit tous les fruits que l'on peut désirer et reçoit les eaux qui lui sont amenées de Aghmât ; on y a aussi creusé un grand nombre de puits. »

« Quand, dit Elyesa', je quittai Maroc en l'année 543 (22 mai 1148-11 mai 1149), les produits des plantations de ce jardin, s'élevaient déjà, tant en olives qu'en autres fruits, à 30.000 dinars d'Abdelmoumen et pourtant, à cette époque, les fruits étaient bon marché à Maroc. »

Il se peut que Elmansour ait simplement restauré le Meserra qui était tombé en ruines et qu'il ait déversé la vie à flots sur ses plantations mourantes.

Elmansour se montrait très fier du Bedî' et après lui, ses fils en tirèrent aussi orgueil. C'est à cela que fait allusion Abou Fârès Elfichtâli dans ces vers :

« Ce Bedî', il serait difficile d'égaler les merveilles que tu y as créées et qui en font une œuvre admirable.

« La gazelle en est jalouse à en perdre sa beauté ; l'homme généreux, pour la même cause, en devient méchant.

p. ١١٣ « Tu as élevé toi-même cet édifice, avec toutes ses décorations artistiques, acquittant ainsi la promesse que tu avais faite à la gloire et qu'elle attendait de toi.

« Dans tous les genres, tu as recherché la perfection et tu es arrivé à l'atteindre, sans avoir éprouvé aucune faiblesse.

« Jouis, dans ce palais, de ta royauté qui y demeurera respectée et cueille là les branches du bonheur, tandis qu'elles sont encore verdoyantes. »

Quand le Bedî' fut terminé, ses décorations et ses enjoli-

vements achevés, Elmansour donna une fête magnifique à laquelle il invita tous les notables et les grands du royaume. On servit aux invités des mets de toute sorte et des friandises variées, puis on leur fit des cadeaux et jamais auparavant on n'avait vu distribuer des sommes aussi considérables. Parmi la foule des gens, qui prirent part à cette fête, se trouvait un bouffon qui jouissait à cette époque d'une certaine réputation de sainteté: « Que penses-tu de ce palais, ô un tel, lui dit Elmansour en plaisantant? » — « Quand il sera démoli, il fera un gros tas de terre, répliqua le bouffon. » Elmansour fut tout interdit, en entendant cette réponse, et en augura un sinistre présage.

Cette prédiction se réalisa et fut accomplie par le sultan victorieux Maulay Ismaïl ben Eccherif. Ce prince ordonna, en effet, de détruire le Bedì' en l'année 1119 (26 mars 1610-16 mars 1611) et cela pour des causes qu'il serait trop long d'énumérer ici. Toutes les constructions furent donc démolies de fond en comble, les matériaux bouleversés, les objets d'art mutilés et dispersés de tous côtés; le sol resta ensuite en jachères, comme si jamais il n'avait été mis en valeur, et devint un pâturage pour les bestiaux, un repaire de chiens et un asile pour les hiboux. Ainsi se vérifia ce fait que Dieu n'élève rien sur la terre qu'il ne l'abaisse ensuite. Détail curieux : il n'y eut pas une seule ville du Maroc qui ne reçût quelques débris du Bedì'.

A ce propos, je me souviens d'avoir lu le récit suivant d'un des historiens de l'Andalousie: « Le palais de Ezzâhira, bâti par Elmansour ben Abou Amir, était une des merveilles du monde, et sa solidité était à toute épreuve. Sous le règne de Elmansour ben Abou Amir, un personnage, doué d'une grande perspicacité, vint à passer près de ce palais qui alors était florissant et embelli par ses habitants : « O palais, s'écria-t-« il, tu contiens quelque chose de chacune de nos maisons;

« puisse Dieu rendre à chacune de nos demeures une parcelle « de toi ! » La fortune ne tarda pas à frapper ce palais de ses coups et il tomba bientôt au pouvoir de l'ennemi. On le détruisit alors et tous les objets d'art qu'il contenait furent disséminés de tous côtés, au point qu'on en retrouva quelques-uns dans l'Irâq.

Au cours d'un de mes voyages, mon chemin me fit traverser le Bedî'. En voyant ces ruines effrayantes, je récitai ces vers insérés par Mohiy-eddin ben Arbî dans son livre intitulé : *Elmosâmarât*, vers qu'il avait composés lors d'une visite aux ruines de Ezzâhira :

« Demeures qui brillez dans ces vallons, vous n'êtes plus peuplées. Vous ne formez plus qu'une solitude,

p. ١١٤ « Dans laquelle les oiseaux gémissent de tous côtés, cessant parfois leurs plaintes pour les reprendre aussitôt.

« J'ai interrogé un de ces oiseaux qui, le cœur rempli de chagrin et de terreur, se tenait à l'écart.

« Pourquoi, lui ai-je dit, gémis-tu et te plains-tu ? — Parce que, me répondit-il, le temps heureux a fui et ne reviendra plus. »

Je récitai ensuite ce distique de Ibn Elabbâr rapporté dans le *Tohfat elqâdim :*

« Un jour m'adressant à un palais dont les habitants avaient disparu, je dis : Que sont devenus tes habitants si illustres pour nous ?

« Une voix me répondit : Ils n'ont séjourné ici que peu de temps ; ils sont ensuite partis et je ne sais où ils sont allés. »

Enfin je terminai par ces paroles du poète :

« Je me suis arrêté devant Ezzahra, et tout songeur je me suis lamenté en contemplant ses ruines.

« Ah ! Zahra, me suis-je écrié, reviens. — Celui qui n'est plus peut-il revenir, m'a-t-elle répondu ?

« Alors je me suis mis à pleurer, à gémir sur son sort. Arrière, mes larmes, arrière !

« Les traces de ceux qui ont disparu ne sont-elles pas elles-mêmes
comme les pleureuses d'un convoi funèbre ? »

En examinant le mot Bedi'[1], j'ai reconnu que la valeur numérique de ses lettres donnait le chiffre de 117, et que ce nombre est exactement celui des années pendant lesquelles ce palais est resté debout et florissant. Il fut en effet terminé en 1002 (27 septembre 1593-16 septembre 1594) et, ainsi que cela est indiqué par le chronogramme de son nom, il dura 117 ans après son entier achèvement. C'est là une coïncidence singulière. La durée, l'éternité et le pouvoir absolu appartiennent à Dieu, le souverain rétributeur ; il demandera compte à tous, sans que personne puisse lui demander compte de ce qu'il fait.

CHAPITRE XLI p. ١١٥

DE LA FAÇON DONT ELMANSOUR ORGANISA ET DISPOSA SES ARMÉES

Sous les règnes de Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmahdi, de son fils Elghâleb et de son petit-fils Elmotawekkel, l'armée, dit Elfichtâli, était restée organisée à la façon arabe sous le rapport du costume, des vivres, etc... En arrivant au pouvoir, Elmoatasem qui, lors de son séjour chez les Turcs, avait vu leurs coutumes, avait essayé de suivre les habitudes étrangères et de les imposer à la population en toute chose ; mais le peuple répugna à ces usages et, malgré les ordres du prince, conserva ses anciennes traditions.

Dès que, grâce à Dieu, il fut monté sur le trône, Elmansour tenta de concilier les habitudes des Arabes avec celles

1. En lui donnant l'article.

des étrangers : il choisit, parmi les étrangers quelques affranchis qu'il éleva à ses frais et qu'il combla de ses faveurs. C'est ainsi qu'il fit choix de Moustafa-bey, — ce mot bey, en turc, signifie généralissime, — lui donna le commandement spécial des spahis et le chargea en outre de garder la porte du palais impérial. Au nombre de ces affranchis, il faut encore citer : le pacha Mahmoud, chargé des trésors du palais et de la garde des clés du trésor public ; le caïd Eloloudj, chef de la troupe des renégats ; le pacha Djouder, le conquérant du Soudan, chef des troupes andalouses, les Andalous formant un corps considérable de fusiliers ; Omar, le caïd de l'armée du Sous. Tels étaient les principaux renégats que le prince avait à son service, mais au-dessous d'eux s'en trouvaient encore d'autres, comme Bakhtiâr et Beghì.

Tous les soldats étrangers, turcs et renégats, furent divisés en six corps : 1° les *biyâk*, porteurs d'un bonnet jaune doré orné d'une aigrette en plumes d'autruche de diverses couleurs, formaient deux compagnies qui se tenaient devant l'appartement du prince ou devant sa tente ; 2° les *sollâq* avaient de longs bonnets qui retombaient sur les épaules ; à ces bonnets étaient attachés au sommet du front des tubes jaunes dorés ; leurs ceintures étaient garnies de longs panaches de plumes d'autruche non apprêtées ; enfin ils plantaient dans les tubes, qui ornaient leurs bonnets, d'autres plumes d'autruche qui, fixées au sommet du front, étaient rejetées en arrière. Ils marchaient immédiatement après les biyâk ; 3° les *beleberdouch,* armés de *leqqâf*, sorte de lance au manche court et épais garni de plaques de fer retenues par de nombreux clous ; le fer de ces lances était
p. ١١٦ très long et très large et de chaque côté de la tige se dressaient à angle droit de formidables crocs. Ces troupes marchaient derrière les sollâq ; 4° les *chanchariya*, spécialement chargés de la cuisine et du transport des vivres ; leur chef

Bakhtiâr était un des prisonniers faits à la bataille de Ouâdi Elmekhâzin ; 5° les *qabdjiya,* qui avaient pour office de de garder les portes, de les ouvrir et de les fermer ; ils avaient à leur tête le caïd Mouloud Ecchâouï. Chaque nuit, une escouade de qabdjiya montait la garde et parcourait le chemin de ronde des remparts qui entouraient la ville. Ces hommes avaient en outre à s'occuper du trône et du lit de justice, sur lesquels siégeait le monarque dans son palais, et à régler le cérémonial des audiences ; 6° les *chaouchs*, dont la mission consistait à marquer la place des troupes en temps de paix et en temps de guerre ; c'est également à eux que revenait le soin de faire parvenir les lettres et missives envoyées de divers côtés pour annoncer d'heureuses ou fatales nouvelles.

Toutes ces choses, dit Elfichtâli, contribuèrent à donner à son règne un prestige que n'avaient pas eu les autres gouvernements. Chaque fois qu'Elmansour sortait, que ce fût un jour de fête ou qu'il s'agît d'une expédition ou d'une réception, toutes les troupes l'accompagnaient dans l'ordre indiqué ci-dessus. Au moment du défilé, chaque caïd marchait en tête de sa troupe avec les drapeaux et entouré de son état-major composé de tous les officiers à cheval : ces officiers formaient ce qu'on appelait les Bouloukbâchi et établissaient une démarcation entre les différents corps de troupes qui se suivaient.

Quant à l'armée dans son ensemble, ajoute Elfichtâli, elle était d'ordinaire disposée dans l'ordre suivant : les troupes du Sous ouvraient la marche, puis venaient immédiatement après les Cheraga, chacun de ces groupes étant partagé en deux divisions ; à leur suite prenaient place les deux corps d'élite des affranchis, renégats et autres, puis la troupe des Andalous avec tous ceux qui leur avaient été assimilés et qui avaient été incorporés dans leurs rangs. Ces deux derniers

corps marchaient sur une même ligne, car ils avaient exactement le même rang, et lorsqu'on distribuait des gratifications, chacun d'eux avait tour à tour la préférence ; toutefois les affranchis occupaient la droite à cause de la supériorité que leur valait le titre d'affranchis. Chacun de ces corps avait en outre l'honneur de marcher aux côtés du sultan, et leurs chefs Mahmoud, caïd des affranchis, et Djouder, caïd des Andalous, prenaient la tête du cortège, abrités par les drapeaux qui flottaient au-dessus d'eux et entourés d'une escorte de Boloukbâchi. Après eux se trouvait le noyau principal formé des Biyâk, des Sollâq et des Beleberdouch, ces trois régiments marchant sur une même ligne en avant de Elmansour ; les Biyâk prenaient place immédiatement à la droite et à la gauche du souverain, et l'un deux portait devant lui une de ses lances yézénites. Les Biyâk fournissaient aussi le porteur du parasol qui pendant la marche ombrageait la tête du sultan, comme aurait pu faire un turban ; ce porteur était l'officier le plus élevé en grade après le caïd Perviz. Quand le sultan se rendait à pied à la mosquée de Elmansour, qui se trouvait du côté des tombeaux des Chérifs ou au Mochtaha, le caïd Perviz portait lui-même le parasol. Enfin, à droite et à gauche des Biyâk, se tenaient les Sollâq, qui étaient
P. ١١٧ eux-mêmes flanqués de chaque côté par les Beleberdouch, armés de leurs hallebardes. Le tout formait un ensemble tel qu'il jetait l'effroi dans les cœurs.

Les chevaux de prix étaient placés côte à côte, en rang, entre les deux divisions du gros de l'armée et s'étendaient jusqu'aux étendards du corps d'artillerie ; ils étaient conduits par des cavaliers spéciaux appelés les *serrâdja*. Quant aux montures royales, elles étaient menées en laisse par des gens de Ouzegha, marchant à pied, ce qui était une excellente mesure. Les spahis placés sous la direction du Beylerbey étaient divisés en deux grands escadrons qui marchaient,

l'un à droite, l'autre à gauche, en avant de l'escorte qui portait le grand étendard blanc, appelé *Ellioud Elmansour* (le drapeau victorieux) : ce drapeau, emblème du pouvoir royal, flottait au-dessus de la tête de Elmansour et servait de point de repère à tout ceux qui suivaient. Il y avait d'ailleurs beaucoup d'autres étendards de diverses couleurs.

Devant le sultan on portait le grand tambour dont le bruit s'entendait à une très grande distance ; derrière lui se trouvaient les autres tambours, ainsi que les *ghâïthât*, dont le singulier est *ghâïtha*[1]. Ces derniers instruments étaient confiés à des artistes étrangers, passés maîtres dans leur art, et qui en tiraient des airs et des sons tels qu'ils ne pouvaient faire autrement que de surexciter les courages et d'inspirer des sentiments belliqueux. Cette musique faisait marcher les chevaux en cadence et donnait une forte dose de stoïcisme aux cœurs timorés. Outre les instruments déjà mentionnés, il y en avait encore d'autres sortes de flûtes et de longs tubes en cuivre de la grandeur du *negîr* et qu'on appelait *trombetta*[2]. Tout cela était encore une des innovations des princes de cette dynastie et une des choses qui contribuèrent à augmenter leur gloire et leur puissance. En arrière des étendards et de la musique venait le prince des Croyants au milieu d'un magnifique cortège. Tel était l'ordonnancement des troupes de Elmansour résumé succinctement d'après le *Menâhil essafa*.

Un auteur a prétendu que le parasol, dont il a été question ci-dessus et qui était porté au dessus de la tête de Elmansour, était une des choses imaginées par les princes de la dynastie saadienne, mais il résulte de ce que j'ai lu dans

1. La *ghaïtha* est une sorte de clarinette ou musette à anche. Sur cet instrument v. G. Delphin et L. Guin, *Notes sur la poésie et la musique arabes*. Paris, 1886, p. 47.

2. Trompette.

des ouvrages d'histoire que cet usage était connu depuis longtemps. On voit, en effet, dans Ibn Khallikân[1], au chapitre consacré à la biographie de Yaqoub, vizir de Elazìz ben Nizâr, que lors de la mort de son ministre, Elazìz, vêtu de deuil assista aux funérailles et suivit le convoi monté sur une mule, mais qu'il n'avait pas de parasol, bien qu'il en fit ordinairement usage toutes les fois qu'il voyageait sur une monture. Les princes saadiens ont été seulement, sans doute, les premiers à introduire l'usage du parasol au Maroc. Dieu seul sait ce qu'il en est.

Tout ce que rapporte Elfichtâli sur les forces militaires de Elmansour et sur le grand nombre de ses soldats est absolument exact, mais dans le peuple, où l'on est avide de récits empreints d'exagération, on raconte l'anecdote suivante : Un jour Elmansour, sans rien dire à ses courtisans, était sorti de son palais pour se rendre à Erromeïla, aux environs du Maroc. A peine sût-on que le prince était sorti que toutes les personnes de son entourage, les unes équipées, les autres non, partirent à sa recherche et le rejoignirent. Elmansour ayant alors donné l'ordre de faire le dénombrement des
p. ١١٨ soldats qui l'avaient suivi, on trouva qu'il y en avait 80.000 : « Dieu puissant, s'écria le sultan, j'expose gravement ma personne en sortant accompagné d'un aussi petit nombre de personnes. » Point n'est besoin de relever l'exagération et la hâblerie d'un tel langage.

Dans son livre intitulé : *Rihlet ecchihâb ila liqa elahbâb*, le cheikh, Aboulabbâs Ahmed Afqaï Elandalousi, raconte ce qui suit : La péninsule hispanique aurait été aisée à arracher des mains des infidèles et il aurait fallu peu de temps pour arriver à ce résultat. En effet, quand je suis allé à Maroc, sous le règne de Elmansour, j'ai vu que ce prince avait 26.000

(1) Cf. Ibn Khallikan's biographical dictionary, trad. de Slane, tome IV, p. 359 à la biographie de Yakub ben Killis.

chevaux ; si, à ce moment, l'idée lui était venue d'entreprendre la conquête de l'Espagne, il se serait emparé en moins de rien de toute cette contrée. Tel est en substance le récit de ce cheikh, car je le retrace de mémoire, ainsi que je l'ai fait d'ailleurs pour les extraits que j'ai donnés dans cet ouvrage.

CHAPITRE XLII

DE LA BRAVOURE DE ELMANSOUR ; SON ACTIVITÉ, SON HABILETÉ ET SA PERSPICACITÉ

Elmansour était un homme entreprenant et d'un courage héroïque ; il ne s'intéressait qu'aux braves et aux héros ; le feu de la guerre et des combats était seul capable de l'enflammer. Il avait l'instinct des ruses de guerre et de la stratégie. Son vizir, Aboulhasen Ali ben Mansour Ecchiâdhemi, lui ayant, à la suite d'une bataille livrée à Elmotawekkel, récité ce distique composé, en son honneur, par le secrétaire Abou Abdallah Mohammed ben Aissa :

> « Il est la nuée, il est la mer s'il s'agit de générosité et de libéralité; il est un lion féroce quand il s'évertue dans le combat;
>
> « Son entrain et son élan surpassent alors ceux de la flèche, et par la solidité de sa résistance il défie le nombre. »

Elmansour répondit par ce distique de Abou Fârès :

> « Nous sommes de ceux pour qui la seconde place n'existe pas; il nous faut la première, au dessus de tous les autres, ou la tombe.
>
> « Pour nous la vie n'a plus de prix dès qu'il s'agit de grandes choses : quiconque veut épouser la plus belle ne doit pas marchander sa dot. »

L'activité de ce prince était telle que, non content des avis P. ١١٩
qu'il recevait des provinces de son empire, il allait au-devant

des renseignements ; il n'apportait aucun retard au dépouillement de la correspondance qu'il recevait de ses agents, s'empressait de répondre, disant que toute chose pouvait souffrir du retard, sauf la réponse à une lettre d'un fonctionnaire. Ses secrétaires étaient tenus de rester dans les bureaux, qu'ils ne pouvaient quitter qu'à certaines heures déterminées. A ce propos Elfichtâli raconte le fait suivant : Un jour, nous étions, dit-il, nous autres secrétaires, réunis devant la porte du palais, attendant que le sultan sortît de ses appartements, lorsqu'un messager vint annoncer à l'éloquent secrétaire, Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Ali Elfichtâli, la triste nouvelle qu'un de ses enfants était à l'agonie. Incapable de maîtriser son inquiétude, Abou Abdallah rentra immédiatement chez lui. A peine était-il parti que Elmansour sortit de ses appartements ; il demanda où était ce secrétaire et, comme on lui répondit qu'il était retourné chez lui, il entra dans une violente colère et envoya aussitôt quelqu'un le chercher. Abou Abdallah fut ramené tout tremblant, et nous ne doutions pas qu'il ne fût sévèrement puni ; mais quand il fut arrivé en présence du souverain et que, celui-ci l'ayant interrogé sur le motif qui l'avait fait partir, Abou Abdallah eut répondu que c'était une grave maladie de son enfant que les remèdes des médecins ne réussissaient pas à guérir, Elmansour, pris de pitié, lui dit : « Les maladies des enfants ne peuvent être guéries que par les remèdes des vieilles femmes et surtout par ceux des vieilles femmes de notre palais : envoie donc quelqu'un leur demander ce qu'il y a à faire. »

Une preuve de son ingéniosité, c'est l'idée qu'il eut d'imaginer des caractères nouveaux en nombre égal à ceux de l'alphabet et de s'en servir pour écrire les dépêches qu'il voulait tenir secrètes ; il faisait un mélange de ces caractères avec ceux de l'alphabet ordinaire, en sorte que le texte restait

indéchiffrable. Si la lettre se perdait, s'égarait ou tombait entre les mains de l'ennemi, personne n'en pouvait connaître le contenu exact, ni même le sens général. Quand un de ses enfants ou un de ses agents quittait la capitale, Elmansour lui remettait une copie de la liste de ces caractères afin qu'il pût déchiffrer les messages du souverain. Les adresses étaient écrites de la même façon.

Elmansour était tenace ; c'est ainsi qu'il apprit l'écriture orientale afin de correspondre avec les savants de l'Orient, et il acquit même, dans ce genre, une habileté de plume comparable à celle des meilleurs calligraphes orientaux. On raconte qu'un jour ayant adressé un billet écrit de sa main en caractères orientaux à son secrétaire, Abou Abdallah Mohammed ben Aïssa, pour lui demander un livre, celui-ci en lui envoyant le livre demandé y joignit ce distique :

> « J'ai bu à pleins bords la coupe de l'allégresse en recevant ces lettres tracées sur un parchemin.
>
> « Cette écriture, ayant vu que la main de Ahmed était une mer de générosité, est venue à lui de l'Orient. »

CHAPITRE XLIII p. ١٢٠

DE LA FAÇON DONT ELMANSOUR VOYAGEAIT ET DE CE QUI TOUCHE A CE SUJET

« Elmansour, dit l'auteur du *Zahret ecchemârîkh*, voyageait peu, car il ne fit en tout que deux voyages à Fez. Durant tout son règne il se livra au plaisir et s'adonna à ses passions. » On voit par là que la légende qui rapporte qu'il passait alternativement six mois à Fez et six mois à Maroc ne serait nullement fondée. Chaque fois qu'il allait en voyage, Elmansour faisait d'immenses préparatifs et menait un train

somptueux. D'après l'auteur du *Ennefha elmiskiya*, il emportait un pavillon formé de planches que l'on clouait et qu'on reliait par des anneaux, des crampons et des plaques de métal argenté de superbe apparence. Autour de ce pavillon, et formant une sorte de muraille, se dressait une cloison de toile de lin dont les dessins apparaissaient comme un jardin verdoyant ou comme une façade ornementée. A l'intérieur de cette enceinte se trouvaient des coupoles de couleurs variées, rouges, noires, vertes et blanches, semblables en éclat aux fleurs d'un parterre. Les parois du pavillon étaient couvertes de magnifiques sculptures et de superbes tentures; elles étaient percées de portes pareilles à celles d'une construction en maçonnerie et qui donnaient accès dans des vestibules et dans des antichambres, par lesquels on pénétrait ensuite dans les pièces des appartements toutes surmontées de coupoles. L'ensemble formait une sorte de ville transportable, véritable merveille royale comme on n'en avait vu de pareille que chez les souverains d'autrefois. Ce pavillon portait le nom de *Essiâdj* (la haie).

Ce fut au sujet de ce Essiâdj qu'eut lieu entre le savant, le grand imam, le mufti de la capitale, Abou Mâlek Abdelouâhed ben Ahmed Ecchcrif et l'auguste et disert secrétaire, Abou Fârès Abdelazîz ben Mohammed ben Ibrahim Elfichtâli, le dialogue qui est relaté ainsi dans le *Menâhil essafa :* Un jour, dit Elfichtâli, Elmansour était allé visiter les mausolées des saints d'Aghmât; comme j'étais resté en arrière, Abou Mâlek vint me rejoindre à la queue du cortège et nous entamâmes le dialogue suivant :

Lui :

« O Abou Fârès, les amis sont partis et nous ont fait leurs adieux. »

Moi :

« Ils sont partis en emportant avec eux le meilleur de ma résignation. »

Lui :

« Le chamelier de la séparation a sifflé le départ et la mort les a pris. »

Moi :

« Aussi s'en est-il peu fallu que mon cœur fût brisé de cette séparation. »

Lui :

« C'est à Dieu que je me plains d'être séparé d'eux car » p. ١٢١

Moi :

« J'ai goûté à la coupe de la séparation ce qu'eux-mêmes avaient goûté. »

Lui :

« Si leur départ rend inutile pour moi toute consolation, »

Moi :

« En compagnie de Elmansour je trouverai l'oubli de tout. »

Lui :

« Un halo entoure ses coupoles, »

Moi :

« Au centre desquelles on voit briller le palais du califat. »

Lui :

« La mer de générosité l'enserre de ses vagues, »

Moi :

« Et le soleil de la loyauté se lève sur son horizon. »

C'était au milieu d'un magnifique cortège que Elmansour s'était rendu en pèlerinage auprès des saints d'Aghmât. Arrivé dans cette ville, il y séjourna deux jours, puis, le troisième jour, il partit faire un pèlerinage à l'imam Abou Abdallah Elhezmîrî ; et après s'être détourné de sa route pour passer chez le cheikh Sidi Abdelmedjîd, il fit une halte au grand cimetière. Là, il fit de nombreuses prières, et Aboulqâsem Ecchiâdhemi et l'intègre jurisconsulte, Ali ben Seliman Ettâmeli, distribuèrent en son nom de l'argent aux pauvres. Dans ce voyage, Elmansour avait amené avec lui le jurisconsulte, le cadi Abou Mâlek Abdelouâhed Elhamîdî, qu'il avait fait venir de Fez pour la récitation des prières. Cet Elhamîdî était un homme doué d'une rare intelligence et

d'une grande vivacité d'esprit; il composa dans cette circonstance, des vers que les lettrés et les poètes de la cour auraient été incapables d'égaler. Par exemple, l'éminent jurisconsulte, le secrétaire Abou Zéïd Abderrahman ben Mohammed ben Abdallah Elannâbi lui ayant offert en cadeau du miel et un mouton gras, le cadi Elhamîdî lui écrivit en manière de plaisanterie, les vers suivants :

« O secrétaire d'État, ô toi dont les qualités brillent parmi les hommes.
« Tu m'as offert le remède[1] en signe d'amitié; c'est là certes un splendide cadeau,
« Puis un mouton gras avec des rognons qui surpassent en grosseur tous les autres rognons.
« Puisse-tu toujours tracer pour le souverain des missives redoutables à ses ennemis. »

Voici ce qu'a dit Abou Fârès Abdelazîz ben Mohammed Elfichtâli :

« O mer de science qui débordes de tous côtés, ô brillant soleil des connaissances humaines,
p. ١٢٢ « Tu es plein d'indulgence, toi dont les brillantes légions de poésie,
« Brandissent les glaives de la rhétorique. Bien que grâce à elles tu puisses renverser une puissance formidable,
« Tu te contentes de les lancer en expédition pour répandre tes maximes populaires. »

Abou Abdallah Mohammed ben Elfichtâli a dit aussi du même personnage :

« O Abou Malek, tu as tissé une tunique avec les ressources de ton esprit fertile;
« Tu as arrosé d'un fleuve de rhétorique les parterres de ton intelligence, qui produisent des fruits merveilleux;
« Tu dissimules l'enchaînement des pensées dans les fastes de ton imagination victorieuse,

1. Le miel entre dans la composition de la plupart des remèdes des Arabes qui lui attribuent de grandes vertus curatives.

« Qui a les yeux de la logique, mais qui ne regarde jamais autre chose que les sommets élevés.

« Reçois ces vers improvisés par celui dont les traits d'éloquence sont en voyage. »

Abou Malek Sidi Abdelouâhed ben Ahmed Eccherif répondit ainsi :

« O toi qui es le maître et le pôle des assemblées, toi qui es le centre du cercle de la gloire,

« En lançant tes vers dans l'arène, tu as fait revivre en moi des souvenirs effacés ;

« Tu m'as rappelé un pays dans lequel ma prunelle en éveil n'a cessé de demeurer ;

« Tu as agité ma pensée par une science dont les traces s'étaient effacées dans mon cœur.

« Telle est ma réponse à tes vers, à toi, fils des pleines lunes qui voyagent dans la gloire.

« A toi, rejeton des hommes éminents, à toi dont les vertus apparaissent au monde entier. »

Le secrétaire Abou Abdallah Mohammed ben Omar Ecchâoui loua également Elhamîdî dans ces vers :

« O toi, qui as fait revivre les traces effacées de la magistrature, toi qui es comme la prunelle de son œil vigilant,

« Toi qui, par ta magie manifeste, as fait lever à l'Occident le soleil p. ١٢٣
de la science,

« Océan de savoir à qui la gloire et l'honneur seront dus dans l'autre monde;

« Cadi des armées d'un prince aux pieds duquel les sept planètes forment comme une troupe de voyageuses,

« D'un prince à qui toute la terre est soumise, à qui tous les rois envoient

« A la porte de son palais demander un asile et un refuge contre sa puissance redoutable.

« Il suffit à ta gloire, ô Abou Mâlek, d'avoir vécu sous le règne glorieux de ce monarque. »

Aboulhasen Ali ben Abdelkerim a dit de ce magistrat :

« O prince des sciences, ô toi dont les vers merveilleux voyagent de tous côtés,

« Tu t'es élevé, pareil à l'astre du matin, et tu es devenu un maître, grâce à tes qualités parfumées.

« Chaque fois que tu as désiré la gloire, les honneurs en foule sont accourus vers toi.

« Hier j'ai reçu tes vers, véritables parterres où brillent les fleurs de la rhétorique.

« Vers qui rappellent Abdelmedjid et font revivre son éloquence aujourd'hui disparue ;

« Ils auraient excité l'admiration de Bohtori lui-même, s'ils eussent paru de son temps.

« Tu domines et surpasses tous les cadis de la terre. Puisses-tu longtemps continuer ainsi à être le centre du monde ! »

Le secrétaire Abou Abdallah Mohammed ben Ali Elhouzàli, connu sous le nom de Ennâbigha, en a fait l'éloge ainsi :

« O présent du siècle, ô toi qui en es l'œil et le regard éclatant,

« Pleine lune de la science, dont l'éclat éblouissant a dissipé les ténèbres de l'ignorance,

« Toi dont l'esprit merveilleux de finesse hume les flots de la rhétorique :

« Est-ce ta poésie que nous entendons ou bien un murmure de Babel ? sont-ce tes paroles ou bien celles d'une sybille ?

« Car tu abreuves nos âmes de volupté avec les effluves de ton parterre fleuri.

p. ١٢٤ « Notre demeure s'est-elle transportée vers toi au milieu de la nuit, ou tes qualités parfumées se sont-elles exhalées jusqu'à nous ?

« Grâce à tes paroles, tu as détaché, des prisonniers faits par l'ennemi, les chaînes qui les entouraient de tous côtés.

« Puisses-tu, ô notre maître, ne jamais cesser de nous guider dans la nuit par tes lumières qui ne s'éteignent jamais. »

Enfin le caïd, le vizir, le jurisconsulte Aboulhasen Ali ben Mansour Ecchiâdemi a dit à son tour :

« O toi qui es le guidon de la science, qui la propages et portes son étendard triomphant,

« Cadi des cadis, toi par qui notre Occident rivalise de gloire avec l'Orient,

« Toi qui tresses avec les fleurs de rhétorique des colliers dont les métaphores courantes ne sauraient donner une idée;

« Tes vers font pénétrer dans l'intelligence une volupté pareille à celle que procure le parfum des fleurs d'un parterre;

« Ils provoquent d'incessants transports d'admiration et donnent à l'esprit une idée de ton âme pure,

« De ta puissante nature qui ne se lasse jamais d'égrener des perles magnifiques.

« Tu as réveillé délibérément la logique dont les yeux s'étaient fermés sous l'effet d'une langueur magique,

« En faisant allusion, par de gracieuses images, aux beautés de ta nature d'élite;

« Tu as enfermé la magie de l'éloquence dans des parchemins qui sans cesse proclament leur reconnaissance pour toi.

« L'art de la rhétorique était plongé dans le sommeil; tu l'as réveillé doucement et aussitôt il est accouru vers toi.

« Ce réveil opéré par toi a été l'œuvre d'un homme éloquent parmi nous, d'un esprit aiguisé, d'une intelligence pénétrante,

« Qui broie les résistances, non celle d'un être pusillanime qui mange à la table d'autrui,

« Et dont les idées courent sous la plume comme un nuage chargé de pluie qui est chassé par le vent.

« Si je ne craignais d'émousser le tranchant de mon glaive, je comparerais tes vers à des faons aux regards languissants.

« Dieu seul peut donner une telle gloire à un homme, le douer de si nombreuses qualités,

« Et en faire un maître qui joigne à la finesse d'esprit les vertus les plus suaves et les plus rares. »

CHAPITRE XLIV p ١٢٥

DE LA GÉNÉROSITÉ ET DE LA BIENVEILLANCE DE ELMANSOUR. DES AMBASSADES QU'IL REÇUT DE PAYS LOINTAINS

Elmansour avait l'âme généreuse; il était d'une nature si prodigue qu'il donnait sans compter et distribuait son

argent en cadeaux, comme un homme qui n'a pas à redouter la pauvreté. D'après Elfichtâli, le cheikh, la sommité des sommités, Aboulabbâs Ahmed ben Ali Elmandjour disait à ce propos : « C'est seulement sous la dynastie des Chérifs que nous avons vu donner, en cadeau, des centaines de pièces d'argent à la fois, mais il n'y a que sous le règne de Elmansour qu'on ait prodigué les pièces d'argent par milliers. » L'auteur du *Montega* rapporte que Elmansour fit souvent présent de plus de mille pièces d'argent en une seule fois, comme cela lui arriva, par exemple, à l'égard du secrétaire émérite, Abou Abdallah Mohammed ben Omar Ecchâoui, surnommé Eldjezâïrî.

Cet Eldjezâïrî, qui avait été un des plus anciens compagnons de Elmoatasem, s'était retiré avec lui dans la ville d'Alger où il avait séjourné de longues années. Quand Elmansour monta sur le trône, il voulut indemniser ce personnage de son exil et lui accorda, à ce titre, les revenus des villages du Mesfìoua en se réservant, toutefois, le produit de la dìme de l'huile. Eldjezâïri écrivit alors au souverain une pièce de vers, pour lui demander de lui faire l'abandon complet de tous les revenus; Elmansour fit droit à cette requête, et la vente des produits assura à Eldjezâïrì plusieurs milliers de pièces d'argent. Voici la pièce de vers dont il vient d'être parlé :

« O mer de générosité, ô le plus magnifique des princes, le plus éminent des souverains qui ont gravi les marches du trône,

« Tu t'es admirablement conduit vis-à-vis de l'islamisme et tu t'es distingué par de glorieuses et solides victoires.

« O sire, mets le comble à ta générosité, car j'ai besoin de ces biens qui sont si abondants chez toi.

« Voici que va venir le moment de fabriquer l'huile et j'ai pour cette denrée un désir que je ne saurais dissimuler.

« Car c'est grâce à elle que je m'éclaire dans les ténèbres et que

je me parfume ; c'est elle encore qui sert à l'assaisonnement de mes mets.

« Je suis, en effet, d'une nature sauvage ; j'aime l'odeur de l'huile et pour moi, sire, elle tient lieu d'ambre et de musc. »

On peut citer, comme autre exemple de la libéralité de Elmansour, le présent qu'il fit au chérif, au lettré, Aboulfadhl, connu sous le nom de Ibn Elaqqâd Elmekkî ; il consistait en p. ١٢٦
4.000 onces environ, sans compter les vêtements et manteaux d'honneur que le souverain lui avait fait remettre durant le temps de son séjour à la cour et sans tenir compte non plus des livres dont il lui avait fait cadeau. En outre, Elmansour écrivit au sultan des Turcs et lui demanda d'investir Ibn Elaqqâd des fonctions de cadi dans le Yémen ; on sait que cette requête fut exaucée.

Ibn Elaqqâd était venu de la Mecque à Maroc en ambassade ; il avait été suivi de près par Imam-eddin Elkhelîlî qui était venu de Jérusalem, et par un autre personnage de la noble cité de Médine, nommé Eccherif. Quand, dit l'auteur du *Nefh Etthîb*, ces trois ambassadeurs se trouvèrent réunis à la cour de Elmansour, Elkhelîlî prit un jour la parole en ces termes : « O prince des Croyants, les habitants des trois villes, dont les temples attirent la foule des visiteurs, vous ont envoyé chacun un des leurs : voici, en effet, un Mecquois, un homme de Médine et moi-même je suis de Jérusalem. » Puis il récita ce distique :

« Certes le prince des Croyants, Ahmed, est un océan de générosité, aussi nul ne conteste sa gloire ;

« Car Médine, la Mecque et Jérusalem avec leurs habitants sont ici pour en témoigner. »

Suivant l'auteur du *Monteqa*, Elkhelîlî en disant ces mots : « Médine, la Mecque », montra du doigt ses deux compagnons qui étaient auprès de lui, et arrivé au mot « Jérusalem », il se désigna par le même geste, puis il ajouta :

« Dieu t'accorde la victoire ! Tu es le seul prince dans les États duquel je sois allé. » En entendant ces mots, Elmansour sourit, puis donna l'ordre de leur distribuer de nombreux présents et de pourvoir à leur entretien, comme il le faisait à l'égard de tous les ambassadeurs de quelque pays qu'ils vinssent. Son souci était de rechercher la gloire et d'accroître sa grandeur.

Imam-eddin Elkhelîlî, dit Abou Zéïd dans les *Faouâïd*, était le fils du jurisconsulte, le célèbre Abou Abdallah Mohammed ben Youcef Elbethâïhî Elmoqadessi Ecchâféï ; il était imam de la mosquée d'Abraham et il parcourut le monde. Il se rencontra avec un grand nombre de maîtres à la Mecque, à Médine, au Caire et en Syrie ; il alla ensuite à Constantinople, où il séjourna quelque temps, et partit de là pour se rendre en ambassade à Maroc, auprès de Elmansour. Il habita Maroc et Taroudant et périt assassiné au cours d'un des voyages qu'il fit de Taroudant à Maroc, en l'année 999 (30 octobre 1590 — 19 octobre 1591). Ce fut lui qui composa ce distique :

> « Par Dieu ! il est chaste et gai ; il a une conscience pure qui n'a jamais été souillée ;
>
> « Il connaît bien les sentiments des hommes, et connaître les sentiments des hommes est chose difficile. »

p. ١٢٧ Il composa également ces vers :

> « Huit personnes en ce monde méritent des soufflets et aucun reproche n'est à faire à ceux qui les soufflettent ; ce sont :
>
> « Celui qui manque d'égards envers un prince puissant ; celui qui se mêle à la conversation de deux personnes causant ensemble ;
>
> « Celui qui essaie de raconter une chose à qui ne veut pas l'entendre ; celui qui entre en parasite dans une maison où il n'est pas invité ;
>
> « Celui qui demande un bienfait à qui n'en est pas capable ; celui qui se mêle, dans une assemblée, à des gens d'un rang au dessus du sien ;

« Celui qui choisit un ennemi comme compagnon de route et enfin celui qui commande chez la personne dont il reçoit l'hospitalité : retiens bien ceci, toi qui es intelligent. »

Ces vers rappellent ce que j'ai lu dans le livre intitulé : *Bostân eladeb* où il est dit : « Il est huit choses qui vous font bafouer sans qu'on ait à s'en prendre à un autre qu'à soi-même : 1° se rendre à un repas auquel on n'est pas invité ; 2° prendre un air de commandement vis-à-vis du maître de la maison ; 3° se mêler à la conversation de deux personnes sans qu'on en ait été prié ; 4° manquer d'égards à un souverain ; 5° prendre place dans une société à laquelle on n'est pas digne d'appartenir ; 5° imposer ses paroles à qui ne veut pas les entendre ; 7° chercher un compagnon de route parmi ses ennemis ; 8° espérer de la générosité de la part d'un fripon.

Voici une anecdote instructive rapportée par Imam-eddin Elkhelîlî. Mon maître, disait-il, le mufti des musulmans au pays de Jérusalem, Chems-eddin Mohammed ben Aboullothf, reçut un jour la question suivante, contenue dans ce quatrain :

« Que dis-tu de ceci, ô imam de ton époque, ô toi qui surpasses en science les gens de ton siècle,

« Toi qui possèdes une supériorité marquée et qui laisses exhaler de tous côtés ton parfum musqué ;

« Le Prophète — chut ! — portait-il un pantalon ? avait-il coutume d'en revêtir par décence, oui

« Ou non ? Hâte-toi, seigneur, de me donner une prompte réponse, Dieu t'en récompensera longuement. »

Il y répondit par ces vers :

« Après avoir loué Dieu et lui avoir témoigné ma reconnaissance pour son immense et ineffable bonté ;

« Après avoir appelé ses bénédictions sur celui qu'il a envoyé vers nous porter ses commandements et ses défenses,

p. ١٢٧ « Je dirai : le Prophète acheta des pantalons, mais de sa vie il n'en fit usage pour lui-même,

« Ainsi du moins le raconte Elachmoûni dans sa glose sur le *Chifa* et garde-toi de le mettre en doute.

« D'autres ont écrit que l'usage n'était point d'en porter. C'est là un *lapsus calami* dont ils ne se sont pas aperçu.

« Abraham avait l'habitude d'en porter; puisqu'il n'y a aucun inconvénient à cela, portez-en donc par décence.

« A rédigé ceci Ibn Aboullothf dont le nom est Mohammed et qui reconnaît son indigence.

« En louant Dieu, en appelant ses bénédictions sur le Prophète et en demandant pardon pour ses péchés. »

Cet Ibn Elaqqâd, dont il vient d'être parlé, avait composé une pièce de vers en l'honneur de Elmansour. Voici cette poésie dans laquelle l'auteur répond à une ode de Ibn Sahl :

« Oh ! Ciel ! pourrai-je éteindre ma soif sur les lèvres de cette bouche purpurine ?

« Mes yeux pourront-ils voir ces femmes que l'on cache et qui balancent leur taille en se jouant ?

« Elles sont entrées en paix dans ce dédale et leur éloignement attriste mon cœur et l'enchaîne ;

« Ma patience et mes forces sont ébranlées sur leur base, et, sur mes paupières, le sommeil a fait place à l'insommie.

« La réunion étant devenue pour moi impossible dans ce labyrinthe, mes yeux versent maintenant des torrents de larmes.

« Se pourrait-il que vous fussiez assez généreuses pour me laisser vous rencontrer dans les noires ténèbres,

« Et guérir le cœur d'un amant que vos beaux yeux ont blessé ?

« Chaque fois que la nuit étend son ombre épaisse, je me sens agité d'un ardent désir de vous voir;

« Votre résistance augmente mon affliction, quand je songe à vos cœurs magnanimes et affectueux ;

« Le feu de mon amour me consume alors et la perte que j'ai faite de vous accroît mon trouble.

« Ah ! soyez-moi propice et daignez m'accorder ce qui pourra éteindre le feu violent qui me dévore !

« Accordez-moi une de ces femmes qui avec son âme guérira mon corps.

« Avant ce jour, j'étais gai et fier au milieu de mes amis dont je partageais les jeux,
« Et j'avais avec moi un jeune faon dont l'une des joues était un soleil qui se lève et l'autre un soleil couchant;
« Mais un jour il m'a décoché une flèche qui a amené la séparation de mon cœur ulcéré. P. ١٢٩
« Maintenant, je n'ai d'autre espoir de vous revoir qu'en faisant l'éloge de l'Imam suprême,
« Ahmed, le véritable glorifié de par le ciel, le célèbre Chérif, fils de Chérif. »

Un autre trait qui montre la magnanimité de Elmansour, c'est qu'il envoyait aux seigneurs bécrites du Caire, entr'autres à Mohammed, fils du pôle sublime Aboulhasen Elbekri, des lettres qui semblaient être des plates-bandes d'un parterre et dont l'effet magique rappelait celui des beaux yeux languissants. Dans une des lettres qu'il écrivit à Aboulabbâs Elmansour, cet Elbekri mit les vers suivants :

« Quand vous m'avez appelé, il m'a été impossible d'accourir moi-même vers vous;
« C'est donc avec les pieds d'un messager que je me suis rendu vers vous et c'est avec la langue de ma plume que je vous adresse ce discours. »

L'auteur des *Faouâïd* rapporte encore que, Elmansour ayant adressé ces deux vers au roi de Perse, celui-ci répondit par le distique suivant :

« Si vous veniez nous visiter et si vous daigniez nous honorer en portant vos pas jusqu'ici,
« Il n'y aurait pour vous ni honte, ni abaissement, pas plus qu'il n'y en a pour un maître à entrer dans la maison de son serviteur. »

CHAPITRE XLV

DES ÉTUDES DE ELMANSOUR ; DES SCIENCES QU'IL CULTIVAIT ET DES DIPLÔMES QU'IL REÇUT DES SAVANTS

Selon Ibn Elqâdhi, Elmansour était fort instruit; il connaissait à fond les divers genres de poésies, les chroniques du Prophète, la grammaire, la lexicographie, la rhétorique, la logique, l'exégèse, les hadits, l'arithmétique, la science
p ١٢٠ des successions, la géométrie, l'algèbre et le mouvement des planètes. Il fut l'auteur d'études critiques sur les hadits.

Ce prince, dit à son tour Elfichtâli, étudia d'abord le Coran sous la direction du précepteur des enfants des deux dynasties, le maître Abou Abdallah Mohammed ben Youçef Edderaï, puis il continua cette étude avec le jurisconsulte qui s'occupait des origines du droit, Abourrebia Seliman ben Ibrahîm. Il commença ensuite l'étude de la *Risâla* sous la direction de Abou Imrân Moussa Erredânì, et revit complètement cet ouvrage, texte et commentaire, avec Aboulabbâs Elmandjour et Abou Fârès Abdelazîz ben Ibrahim. Il s'occupa encore d'arithmétique et prit des leçons de langue arabe du grammairien le plus célèbre de son époque, Aboulabbâs Ahmed Elqedoumî, l'auteur de gloses marginales sur Elmorâdî. Enfin l'imam Aboulabbâs Ahmed Elmandjour lui enseigna les principes de la théologie et lui fit lire les œuvres de Essenoussi, sa glose sur la *Kobra*, son grand et son petit commentaire sur le *Molkhis almaqâsid* de Ibn Zekri, la *Khazeredjiya* par deux fois, le *Mokhtasar* de Essaad sur le *Telkhis*, la *Kafiya* de Ibn Elhâdjeb sur la grammaire, la *Chemsiya*

sur la rhétorique, le *Djami'eldjoudmi'* de Ibn Essebkî. Il lui délivra des diplômes sur toutes les matières traitées dans sa *Fahrasat*, ainsi qu'il le dit lui-même en tête de cet ouvrage.

Guidé par le saint personnage Sidi Redhouân ben Abdallah et par le pieux Sidi Mohammed ben Ali, Elmansour étudia aussi les cinq livres d'après la tradition de Alqami qui, lui-même, suivait celle de l'imam Essoyouthi. Il assista à un grand nombre de leçons faites par l'imam, le mufti du Maghreb, Sidi Chagroun ben Hibet-Allah Elouaharani Ettlemsâni, sur l'exégèse, le droit, la grammaire et la scolastique. Enfin, il suivit les cours du remarquable imam, le mufti de Fez, Abou Zakariya Yahia Esserrâdj. Dieu avait gratifié Elmansour d'une intelligence pénétrante à nulle autre pareille; aussi ce prince put-il étudier sans maître l'ouvrage d'Euclide sur la géométrie. Chaque jour, il cherchait lui-même la solution d'un théorème, personne au Maghreb n'étant capable à cette époque d'enseigner la géométrie. Elmansour possédait en outre quelques connaissances en astronomie et en astrologie.

J'ai, dit Elfichtâli, transcrit toutes ces indications d'après une note écrite de la main même de Elmansour. En outre, j'ai vu écrites de la main du cheikh Elqassâr les lignes suivantes : Voici les vers que j'ai composés lorsque Sidi Redhouân ben Abdallah Eldjenouî délivra un diplôme au prince des Croyants, le sultan Aboulabbâs Elmansour :

« Le prince des Croyants, le Hassanide Elmansour, le célèbre conquérant, a étudié Elbokhâri,

« Sous la direction de Sidi Redhouân qui l'avait lui-même étudié sous Sidi Sofyân Essofyâni, p. ١٣١

« Lequel était le disciple de Zakariya, disciple de Ibn Hadjar, disciple de Ettonoukhi, disciple de Elhidjâzî,

« Disciple de Ezzobeïri, disciple de Aboulouoqt, disciple de Eddaoudi, disciple du sagace Esserekhsi,

« Disciple de Elfezri, disciple de Elbokhâri. Il a également étudié Moslem d'après Zakariya Elghomari,

« Disciple du logicien serré Ezzerkechi, disciple de Elasâkiri, disciple de Elmoayyed,

« Disciple de l'autorité la plus universelle, Elferaouï, disciple de Abd Ghâfir, disciple de Eldjeloudi,

« Disciple de Ibn Sofyân, le saint, qui lui-même avait étudié sous Moslem. Que Dieu conserve ce prince pour veiller sur les musulmans ! »

Elmansour avait tant de goût pour ce genre d'études qu'il envoya demander aux docteurs du Caire de lui délivrer un diplôme constatant la filiation rigoureuse de ses autorités et la trace non interrompue de la voie qu'il avait suivie. L'imam Elbekri, dont il a déjà été question, fut du nombre de ceux qui délivrèrent un diplôme dans la rédaction duquel il introduisit un passage contenant l'éloge de la lettre de Elmansour et de son style élégant sous la forme suivante :

« J'ai reçu un modèle inimitable dont l'ordonnancement fait prendre en pitié celui des colliers de perles ; c'est quelque chose de magique, mais cette magie-là du moins est licite. Si quelqu'un voulait prétendre que le Prophète a fait un miracle en demandant à Dieu de fournir des écrivains généreux sous son règne au prince des Croyants, l'imam Ahmed, le descendant de Mahomet, en sorte que ce prince pût adresser à un vieil ami une lettre merveilleuse et d'un style parfait, certes cette prétention serait justifiée. N'est-il pas certain, en effet, que tout événement extraordinaire qui se produit dans le monde musulman est un miracle du Prophète et un témoignage de sa gloire ?

« Quant à l'honneur que vous me faites en me demandant un diplôme, je ferai tout d'abord remarquer qu'il n'y a aucune parité à établir entre nous, soit au point de vue de la naissance, soit au point de vue du rang, car vous êtes, vous, à l'apogée de la grandeur et des honneurs. Cependant il arrive souvent

qu'un père adresse à son fils un présent et qu'il charge un esclave de le porter et de le remettre à destination. En conséquence, puisque Votre Seigneurie a donné un ordre, cet ordre doit être exécuté et c'est un honneur que de l'accomplir. Votre siècle vous a déjà décerné tous les diplômes que votre serviteur pourrait vous délivrer ; car votre recension des hadits sera désormais la seule admise par tous les hommes compétents en pareille matière. L'opinion publique de vos contemporains vous décerne encore ce diplôme, parce qu'il faut que tous prennent place à la table illustre de Votre Seigneurie et s'abritent à l'ombre de ses faveurs, et que c'est par ce moyen seulement qu'ils ont pu atteindre le but désiré. Écrit le 4 du mois de rebia II de l'année 972 (10 novembre 1564) par Mohammed ben Aboulhasen Essediqi, descendant de la famille de Elhasen. »

Cette déclaration et ce témoignage de l'illustre imam suffisent à la gloire de Elmansour, car Sidi Mohammed Elbekri p. ١٣٢
était un homme d'une vaste érudition et d'une science profonde. Ainsi, dans son livre intitulé *Tohfet elakhilla bi isnâd eladjilla*, le maître de nos maîtres, Abou Salem, rapporte qu'il a copié, écrit de la main même de l'imam Aboulabbâs Ahmed Adfâl Essousâni, le passage suivant : « Le savant en Dieu, le cheikh Zìn-elabidîn Mohammed Elbekri a fait deux mille cent conférences sur le point de la lettre *ba*, dans l'expression *bismillah*. » L'imam Elbekri mourut en l'année 994 (23 décembre 1585 - 12 décembre 1586).

Dans son ouvrage qui a pour titre *Loqath Elfaouâid*, Ibn Elqâdhi assure que « Elmansour demanda d'autres diplômes à des savants du Caire, entr'autres à l'imam, le très docte Bedr-eddin Elqirâfi, un des descendants de l'imam Abou Djomra. » Ce savant délivra un diplôme général longuement libellé ; aussi, pour rester concis, n'en donnerons-nous pas le texte. Toutefois, on pourra s'en faire une idée

par la conclusion en vers qui termine ce document et que nous retraçons ci-dessous :

« Je délivre ce diplôme à celui qui le mérite et qui me l'a demandé ; il a, en effet déployé ses efforts à faire bien et y a réussi.

« Il a, grâce à Dieu, obtenu ce résultat par la situation qu'il s'est acquise en suivant les voies de la science,

« Lui, l'imam parfait, le plus juste des hommes, le prince des Croyants qui a tout étudié et tout appris.

« J'agis ainsi sur l'ordre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser et à sa requête,

« Me hâtant, autant qu'il est en pouvoir, de m'y conformer en suivant les règles adoptées par ceux qui délivrent des diplômes.

« Je le déclare sincèrement et sans aucune restriction, cet imam mérite ce brevet

« Pour le Coran et la Sonna, la meilleure des coutumes, ainsi que pour le choix de la série des autorités qu'il invoque,

« Et qui appartenaient à la glorieuse cité de l'Hégire[1]. C'est un maître qui a réussi dans tout ce qu'il a entrepris.

« J'espère qu'il me prodiguera ses prières et me fera ainsi obtenir la plus haute des récompenses ;

« Que ses oraisons me feront atteindre mon but, le Paradis qui est pour moi l'unique faveur ;

« Qu'il donnera à mes maîtres des marques de sa satisfaction et qu'il leur accordera des faveurs dont il lui sera tenu compte. »

A propos des renseignements que rapporte Elfichtâli sur les connaissances que Elmansour possédait en astrologie, voici ce que j'ai lu dans l'ouvrage intitulé *Elfaouâïd Eldjomma* : « Elmansour connaissait la science des astres. Un jour qu'il observait les étoiles, il s'aperçut qu'il allait
p. ١٣٣ avoir affaire à une armée redoutable ; cette découverte lui causa un grand effroi et il supposa qu'un de ses sujets allait se révolter contre lui. Dans son trouble il crut devoir faire part de cette circonstance à son confident, le jurisconsulte,

1. Médine.

le loyal imam, Aboulhasen Ali ben Seliman Ettâmelî. Celui-ci lui dit alors qu'il n'y avait à cette époque personne qui fût plus versé en astrologie que le cheikh, le jurisconsulte, Abou Zéïd Abderrahman ben Omar Elbouaqîli. Le prince ordonna aussitôt à Ettâmelî d'écrire à son frère, Abou Bekr Seliman, pour le prier de consulter Abou Zéïd dont il était le disciple. Abou Zéïd interrogé répondit qu'il s'agissait d'une bande innombrable de sauterelles. Abou Bekr manda par écrit cette réponse à Elmansour et quelques jours s'étaient à peine écoulés que les sauterelles couvraient tout le Maghreb.

Elmansour était remarquablement doué. Son instruction variée et son excellente mémoire rendaient son commerce des plus agréables. Si l'on venait à lire devant lui Elbokhâri ou tout autre auteur, il se livrait à de curieuses remarques ou faisait des objections si judicieuses qu'il était impossible de les réfuter et d'y répondre. Souvent, dans les cas difficiles, les cadis embarrassés pour trouver une solution venaient s'adresser à lui et, souvent aussi, il réforma les jugements rendus par ces magistrats, en leur signalant ce qui viciait leurs sentences. Il avait en grande affection les savants, aimant leur société, recherchant les assemblées où ils se tenaient, et ne s'en séparant jamais qu'il fût en son logis ou en voyage.

On raconte qu'un jour s'étant rendu à Taroudant, accompagné d'un groupe de savants tels que Elhamîdi, Elmandjour et autres, il avait fait dresser sa tente à la porte de la ville. Tout son entourage était campé en ce même endroit lorsqu'un homme, vêtu de guenilles et d'un aspect misérable, mit en passant le pied sur une des cordes de la tente du cadi Elhamîdî : « Quel est l'animal qui se vautre sur ma tente, s'écria Elhamîdî plein de mépris pour cet homme? » S'avançant alors vers le cadi, l'homme lui dit : « L'animal, c'est

celui qui est incapable de répondre à cette question. » Et ce disant, l'homme lança un billet qui contenait les six vers suivants :

« C'est à ta science profonde que sont soumises ces questions, ô Hamîdi ; réfléchis donc et réponds-moi en disant la vérité :

« Quelle est la règle au sujet des lézards? Est-il permis de les manger? Que faut-il décider à l'égard de la mort civile des fous? Allons, parle!

« Celui qui arrive en retard à la prière, alors que le *chehada*[1] est achevé, peut-il valablement achever sa prière?

« Quelle est la forme grammaticale du mot *leïsa*[2] et quelle est la forme primitive de ce mot? Quel est le pluriel de paucité du mot *sâ'* ? Sois précis.

« Dis aussi la forme grammaticale de ce dernier mot. Allons! à l'œuvre! ne nous leurre point et donne encore le pluriel de *saouâ*. Donne carrière à ton esprit!

p. ١٢٤ « Explique-nous l'analyse logique de la formule : *Aoudzou birabbina min Iblis*[3]. Garde-toi dans tout ceci d'être hétérodoxe! »

Le cadi Elhamîdi ayant été incapable de répondre à ces questions, l'affaire fut soumise à Elmansour qui, vivement surpris, s'écria : « Comment! cet homme, qui est un simple bédouin, peut infliger une pareille humiliation au grand-cadi de ma capitale! » Puis il donna ordre à Elmandjour de répondre, ce que celui-ci fit en ces termes:

« Sur la première question je réponds que selon notre rite, il est permis de manger cette chair; ce point est certain, crois-m'en.

« C'est ainsi que Ibn Habib dans le *Khachâch* autorise en cas de nécessité l'usage de cette chair de même que celle des scorpions; saisis ce point.

1. Profession de foi des musulmans qui consiste à dire: J'atteste qu'il n'y a d'autre divinité que Dieu et que Mahomet est l'envoyé de Dieu.

2. Verbe qui signifie « n'être pas. »

3. Formule d'exorcisme : « Je me réfugie auprès de Notre Seigneur contre Satan. »

« D'autres pourtant ont interdit la chair des lézards, tel est l'avis exprimé par Youcef dans le *Elkâfi*. Songe à ceci.

« Moqtadzir est partisan de la non-interdiction, bien que Ecchebîh l'ait combattu sur ce point. Comprends et sois subtil ;

« Mais la non-interdiction est seul admise par les auteurs qui ont approfondi la question et ne l'ont point traitée légèrement.

« La mort civile du fou ne doit pas être déclarée selon certains auteurs, mais ne sois point de ceux qui ne craignent pas Dieu ;

« La vérité est qu'aussitôt la folie déclarée, l'aliéné devient comme mort et perd tous ses droits : Retiens ceci.

« Parfois l'aliénation mentale se manifeste après la puberté, d'autres fois elle se montre plus tôt; il y a lieu de distinguer :

« Tantôt elle se produit après la lucidité d'esprit, tantôt elle se rencontre à la suite de grands excès ;

« Enfin elle peut durer jusqu'à la mort ou cesser à un moment donné. Aie soin de bien distinguer tous ces cas.

« La prière de celui qui arrive après le *chehada* est admise comme valable, si l'on s'en rapporte à l'autorité d'un certain imam dans le *Melâha* ; songe-y.

« *Leïsa* est un verbe concave comme *qâla*; le *ya* devait en principe porter le *kesra* ; le paradigme pour être dans le vrai aura donc un *kesra* sous la deuxième radicale.

« Le pluriel de paucité de *sâ'* est *aswou'* et *as'ou'* avec un *hamza* sur le *waou*, telle est la règle à suivre.

« Si tu le veux cependant, renverse l'ordre des lettres et tu auras *âso'*; un bon grammairien doit rechercher l'exactitude dans la science.

« *Sâ'* est comme *'âm* dont la seconde radicale a de l'affinité avec le *dhomma*; sa forme a donc certainement deux *fatha*.

« Le mot *min* dans la formule d'exorcisme est employé pour marquer le but et *Iblîs* est l'inchoatif de la proposition selon Elmowaffaq.

« Le pluriel de *saouâ* est *asoûya*, suivant le principe formel de l'analogie, remarque-le bien.

« On se sert aussi d'une forme analogue à celle de *khethâyâ* et on a alors *saouâiyâ*; sers-toi de cette forme. »

CHAPITRE XLVI

p. ١٢٥ DES OUVRAGES REMARQUABLES QUI FURENT COMPOSÉS PAR ELMANSOUR ET SPÉCIMENS DE SES POÉSIES MERVEILLEUSES

Elmansour, dit Elfichtâli, composa un certain nombre d'ouvrages, tous remarquables, qui témoignaient d'une vive imagination et d'un rare bonheur de plume. On peut citer tout d'abord le *Kitâb essiâsa* dont la doxologie était ainsi conçue:

« Nous te louons, ô mon Dieu, parce que tu nous as donné le pouvoir, parce que tu nous as enseigné les devoirs de la politique, et parce que tu nous as gratifiés d'un royaume que tu as élevé au rang qu'il occupe, en le protégeant contre ses ennemis et lui accordant une sage direction. Nous appelons les bénédictions du ciel sur celui qui nous a apporté ta révélation et qui est le plus parfait des prophètes, celui qui a réconforté les habitants du ciel et de la terre, qui te servira d'argument contre tes créatures et qui, par ses paroles sincères, a dirigé les fidèles dans la bonne voie. Puisse cet appel être de notre part une compensation de ce que nous lui devons et un juste tribut payé à sa sublime gloire

Ensuite : « Nous avons besoin pour perfectionner les forces naturelles de nos âmes de les exercer à la pratique des vérités des sciences exactes et des sciences d'observation. Les sciences philosophiques sont les plus importantes à acquérir, à cause de la situation dans laquelle nous sommes, et les plus profitables à notre gouvernement *alide* et *fatimide*, soit que nous imaginions des choses nouvelles, soit que nous suivions les errements anciens. Commençons donc

par discourir sur ce sujet et attirons-en la cavalerie et l'infanterie sur le champ de bataille de ce livre. Pour cette œuvre, nous demanderons à Dieu son assistance et son appui, car lui seul est notre soutien et il est notre meilleur protecteur. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu le très-haut, le puissant et le glorieux. »

Parmi les œuvres de Elmansour, on cite encore un livre sur les prières qui conviennent pour les oraisons ou exorcismes dans toutes les circonstances, en marche comme au repos, au matin comme au soir. Elfichtâli rapporte aussi que Elmansour avait formé le projet de réunir en un volume spécial toutes les poésies des Chérifs issus du Prophète. Quant aux annotations diverses qu'il écrivit, elles furent fort nombreuses, et dans ce genre, il faut remarquer les gloses marginales sur l'interprétation du Coran, gloses dans lesquelles il se montra l'émule de Zamakhchâri et d'autres et qui furent rassemblées par son caïd Aboulhasen Ali ben Mansour Ecchiâdhemî.

Ce prince, qui avait un goût très vif pour les productions littéraires encourageait les savants à mettre leurs idées par écrit. Ce fut lui qui invita l'éminent jurisconsulte, le savant, Sidi Mohammed ben Abdelli Erregrâgui à faire un recueil des notes de l'imam Elmesîlî et de celles de Esselâouî, qui avaient étudié l'exégèse sous la direction de leur maître Ibn Arfa, recueil qui fut exécuté. Il donna également l'ordre à Elmandjour de composer un commentaire de l'*Alfiya*[1] de Ibn Mâlek et de condenser dans cet ouvrage les divers commentaires et toutes les gloses marginales de façon à ce que, p. ١٢٦
grâce à ce travail, on pût se dispenser d'avoir recours à tout autre commentaire : l'ouvrage forma deux forts volumes. Enfin, il commanda à Elmandjour d'exécuter un commentaire du *Molkhis elmeqâsid*.

1. Célèbre traité de grammaire arabe en vers.

La bibliothèque de Elmansour, dit Elfichtâli, était une des bibliothèques royales les mieux ordonnées et les plus magnifiques. On y trouvait, entr'autres ouvrages rares, ceux de l'éminent, du très docte voyageur, Abou Djomaa Saïd ben Mesaoud Elmâghousî, par exemple : le commentaire du *Lamiyat eladjem* qu'il avait dicté en Orient et qui fait les délices de tous les savants de cette contrée ; le commentaire du *Lamiyat elarab* qu'il avait dicté en partie ou en entier en Orient, mais auquel il mit la dernière main dans le Maghreb et qui servit à Elmansour, enfin le commentaire du *Dorer Essimth fi akhbâr Ibn Abbâr.*

« Elmâghousi, dit l'auteur du *Dorret elhidjâl*, était un littérateur remarquable ; il composa divers ouvrages... » puis il ajoute : « Il fit un voyage en Orient et alla en pèlerinage à la Mecque. Au cours de ce voyage, il suivit les cours des savants qu'il rencontra en Égypte, en Syrie, au Hedjaz, à Constantinople et ailleurs. Il a publié, je crois, la liste de ces maîtres avec l'indication des matières qui lui furent enseignées par chacun d'eux. L'opinion commune est qu'il naquit postérieurement à l'année 905 (1499-1500). Il fut un des personnages marquants de son siècle; c'était un calligraphe émérite, un érudit et un homme d'une rare sagacité. »

Elmansour était grand amateur de livres et cherchait à se les procurer de tous côtés. Sa collection était la plus précieuse qu'on eût jamais formée avant lui et, depuis cette époque, personne n'en a possédé une semblable. Il avait lu en entier la plupart de ses livres qu'il avait couverts d'annotations de sa main, soit pour en signaler les pensées profondes, soit pour en expliquer les passages difficiles. Quant à ses poésies, elles étaient enchanteresses et, par la perfection de leur forme et la fertilité de l'imagination, elles rivalisaient de limpidité avec une onde pure. Voici, par exemple,

les vers qu'il composa sur une rose qui penchait sur sa tige, devant une de ses maîtresses; c'était son premier essai de poésie, qui était déjà élégant et bien tourné.

« O rose qui intercèdes en ma faveur auprès de celle qui me tient dans ses chaînes, tu brilles et nous fascines par tes yeux langoureux.

« Le vert qui recouvre tes pétales roses semble un grain de beauté d'ambre parfumé, qui orne ta joue. »

Elmansour a également composé ce sixain :

« Serait-ce de l'ambre de Chahar ou du musc de Dârin ? Oh ! oui ! et il s'en dégage des senteurs de myrte.

« Elle est mince et, quand elle se courbe, je crois voir une tige d'anémone ou encore[1].....

« La faute en est à moi et non à elle, si les œillades qu'elle m'a décochées ont fait naître en moi l'amour. p. ١٢٧

« Combien cette contrainte me serait douce et réaliserait mes vœux si elle devait toujours durer !

« Depuis votre départ l'insomnie m'a tourmenté ; ah ! soyez bonne et rendez-moi un sommeil profond.

« Laissez la salive de ma bouche passer sur cette joue rosée et transformer ainsi cette rose en églantine. »

J'ai vu sur ce sixain un commentaire formant la valeur de deux cahiers environ. Ce commentaire qui fait ressortir toutes les beautés littéraires de ces vers, merveilles d'esprit et de style, est, dit-on, l'œuvre de Elhoseïn Ezzeyyâti. Voici encore d'autres vers de Elmansour :

« Sache, ô toi qui me guettes, que la nature entière est pour moi comme un miroir qui reflète l'image de celle que j'aime; aussi de quelque côté qu'ils se dirigent mes regards l'aperçoivent.

« Elle semble attendre le moment de nous réunir, mais un espace profond, comme celui qui nous sépare du croissant de la lune, retarde notre union. »

Autres :

« Toi qui es comme un parterre qui m'entoure de ses fleurs, toi qui seule as sans cesse attiré mes yeux,

1. Je n'ai pu trouver le sens des deux mots qui suivent.

« Laisse-moi conserver des effluves de ton parfum afin que, si tu t'éloignes de moi, mon nez puisse en quelque sorte te voir. »

Autres :

« Ses cheveux encadraient mon visage et formaient comme un grillage afin que le soleil indiscret ne pût voir mes traits.

« Noyé dans ce cadre, j'ai passé ma nuit à contempler la pleine lune de ses traits sans toutefois réussir à noter son passage. »

Autres :

« Comment un cœur épris d'elle pourrait-il changer ! comment peut-il aussi rester en place au milieu des côtes.

« O faon, qui es la pâture des cœurs, es-tu dans un endroit fertile ou dans quelque lieu stérile et desséché ?

p. ١٣٨ Autres vers dans le genre dit : *Ettedjnîs elmorakkeb* :

« J'ai frappé à sa demeure alors que les lions erraient aux alentours et elle[1] s'est éloignée au milieu des gazelles.

« J'ai montré alors aux lions de la terre comment on s'avance, tandis que tu montrais aux gazelles du désert comment on fuit. »

Autres :

« Elle a paru et aussitôt l'amour a battu le briquet du désir et allumé dans mon âme les flammes qui le consument.

« Puis elle m'a fait ses adieux en souriant, tandis que je détournais la tête, ému dans mon honneur d'homme libre et dans mon cœur ulcéré.

« Je dédaignerais cet amour s'il ne s'était établi dans mon âme, mais mon cœur est fier d'être épris d'elle.

« O prodige ! vous voyez les lions de la terre fuir, quand ils voient s'avancer vers eux les gazelles du désert. »

Autres :

« Lorsque l'objet de mon amour eut été parti, la nuit a eu pitié de moi et m'a consolé en me laissant repaître de ses étoiles.

1. Dans le texte les pronoms sont au masculin, mais on sait que, dans leurs poésies, les Arabes ne se servent que rarement du féminin quand il s'agit de la personne aimée.

« O mon cœur, le corbeau de la séparation s'est emparé de celle que tu aimais : la séparation décoche ses étoiles contre le matin. »

Autres :

« Un jour, elle est apparue à mes yeux et les a remplis de sa beauté parfaite;
« Une de mes paupières a dit alors à l'autre : la rencontre nous est impossible car, entre moi et elle, il y a la distance d'un mille. »

L'auteur du *Nefh Etthib* raconte que les courtisans de Elmansour s'empressèrent à l'envi de mettre ce distique en *tekhmîs*. Le plus célèbre de ces tekhmîs est le suivant qui fut composé par le maître, l'imam, l'historien, le littérateur, l'éloquent et discret Aboulabbâs Ahmed Ezzemmourî :

« Un indiscret me poursuit de ses regards; son unique désir est que je sois plus éloigné encore de mon amie.
« Ses yeux s'attristent depuis que ma joue a pris la couleur de la rose, car un jour elle est apparue à mes yeux. p. ١٢٩
« Et les a remplis de sa beauté parfaite.
« Il a essayé de me devancer auprès de cette beauté et de me priver du bonheur de la joindre et de l'embrasser.
« Mon œil allait enfin goûter le plaisir de la contempler, mais une de mes paupières a dit à l'autre : la rencontre nous est impossible,
« Car, entre moi et elle, il y a la distance d'un mille. »

En parlant d'une de ses maîtresses, nommée Amina, Elmansour dit ces vers :

« O faon, que ton parfum décèle, qui me protègera contre ta flèche traîtresse?
« Est-il permis que ce soit mon cœur que la crainte remplisse, tandis que la gazelle que j'ai effarouchée soit rassurée? »

Elmansour a dit encore :

« Il est comme un glaive tranchant et poli, qui n'a pas hérité de ses qualités depuis longtemps;

« Il est courageux quand il attaque. La dureté suprême n'appartient-elle pas au fer ? »

Ces vers étaient en réponse à ceux qu'un certain personnage avait faits contre Ibn Elhadîd (le fils du fer) et que voici :

« Il est comme le fer froid et lourd qui n'a pas hérité de ses qualités depuis longtemps;
« On peut lui appliquer le dicton : une chose de valeur n'est jamais en fer. »

Le distique qui suit et qui forme un jeu de mots sur le nom de Sollâf est dû également à Elmansour :

« Combien de femmes aux yeux noirs ont le regard ardent, qui brûle à l'égal de la salive d'une lèvre empourprée.
« Ce regard passa comme un glaive sans jamais s'émousser et son feu s'accroît quand il vient de Solla suivi d'un *f*. »

Autres vers de Elmansour :

p. ١٤٠ « Les cils de tes paupières débordent sur le méplat de tes joues, mais tes yeux les rejettent en arrière au moment de la passion.
« L'amour a injustement jugé mon ivresse, car tes paupières ont fait un faux témoignage quand elles ont déclaré que je t'avais possédée. »

Autres :

« Le parterre de ta beauté est merveilleux par ses fleurs; tu as voulu accaparer la beauté, mais sans y parvenir;
« Les rameaux flexibles qui sont dans le Meserra, ô beauté, ont leurs fruits dans le Mochteha. »

Autres :

« Par sa beauté, ton parterre a éclipsé ses rivaux et a réalisé les promesses que tu tardais à accomplir.
« Serait-ce la splendeur de ces vergers qui serait venue en son temps pour former l'éclat de tes joues ?

« Tu as envoyé les zéphyrs s'établir dans ce parterre brillant pour en faire ondoyer les rameaux. »

Autres :

« J'ai un ami qui est une merveille accomplie : pour moi, il est la détermination et l'indétermination ;

« Je ne me plains pas de sa conduite à mon égard, car c'est un compagnon d'enfance fidèle en toutes circonstances;

« Il est pour moi comme un verbe actif et transitif, avec ou sans augment et intensif. »

Autres :

« Ses yeux m'avaient semblé pleins de promesses, alors qu'ils étaient d'accord pour me perdre.

« Le feu de ses regards me torturait et me trompait; il éveillait mon désir, et pourtant elle se riait de moi.

« Je me plains de la violence de ma passion et de son indifférence, deux choses qui augmentent ma douleur.

« Si j'écoute celle-là, qui aurai-je pour remplacer l'espoir perdu; si j'écoute celle-ci, qui me rendra l'estime disparue. »

Autres :

« Oui! j'en jure par ce regard qui perce comme un glaive, par p. ١٤١
cette taille qui se redresse comme celle d'une concubine de prix;

« Par cet éclat qui brille quand elle sourit et nous montre des dents semblables à des perles et à des grêlons;

« Le croissant de la lune est sûrement jaloux de sa beauté, de sa grâce et de sa souplesse. »

« C'est à cause de cela que le croissant est si faible et si amaigri. La jalousie n'amaigrit-elle pas tous ceux qu'elle dévore? »

Ces vers offrent un parallélisme complet avec ceux qui suivent et qui sont du cheikh, du littérateur, l'imam de Jérusalem dont il a été question ci-dessus :

« Oui! j'en jure par cette chevelure noire comme les ténèbres de la nuit, par ce front qui brille comme l'aurore,

« Par ce visage que la pleine lune envierait, par ces joues dont l'éclat égale celui du crépuscule,

« La gazelle du désert est sûrement jalouse de ce cou et de la vivacité de ses yeux ;

« Aussi pleine d'effroi s'est-elle enfuie. Comment ne s'enfuirait-on pas quand on redoute les voleurs ! »

Parlant d'une de ses concubines, la célèbre Nesîm, qui habitait la coupole de Nesîm, Elmansour dit ces vers qui forment une cryptologie :

« O croissant qui se lève au milieu de mes tentures, ô gazelle qui gîte à mes côtés,

« Tu m'as décoché une flèche. Efface deux lettres et, si tu prends les deux extrémités, tu n'auras aucun doute en conservant la dernière lettre de mon cœur. »

Le prince avait écrit de son auguste main le commentaire suivant de ce distique : « les mots ان سهما forment un *tansîs* et غادرهما un *isqâth*, c'est-à-dire qu'il faut retrancher une partie des deux premiers mots. تناهى est un *intiqâd* : l'intiqâd indique quelles lettres du mot il faut conserver pour trouver le mot cherché ; ainsi, quand l'intiqâd exprime une idée comme celle de visage, de poitrine ou de couronne, on ne doit prendre que la première lettre du mot ; si c'est une idée de cœur, de ventre, d'entrailles ou de taille, prenez la lettre médiane ; si enfin c'est une idée de terme, de fin ou d'achèvement, conservez la dernière lettre du mot. Quand j'ai dit لوتناهى j'ai voulu dire que si on prend la dernière lettre du mot هما sans le mettre
p. ١٤٢ au duel, c'est-à-dire alors de هم il ne reste que le م. Dans l'expression ماشك اخر قلبي, il y a également intiqâd, c'est-à-dire qu'il faut prendre le ي du mot قلبي. Ce jeu de mots s'appelle encore cryptologie (تعمية) ; il consiste à désigner le signe par la chose ou la chose par le signe qui la représente. Lorsqu'on veut indiquer le nom d'une personne au moyen de la cryptologie, on n'est pas tenu d'en donner les voyelles, ni les

signes orthographiques ; on se contente d'en indiquer les consonnes sans même s'astreindre à en reproduire exactement la forme. Employée en poésie, la cryptologie est regardée comme une chose des plus belles ; on l'appelle alors *El'amel ettedzyili.* »

Elmansour composa sur le mot *ghezâl* (gazelle) le distique suivant qui renferme à la fois une cryptologie et une énigme :

> « Flexible, le ventre replié et sans croupe, elle n'a pas de taille ou du moins l'imagination peut seule se la figurer
>
> « Pour la moitié de son nom le cœur palpite et, en renversant l'ordre des lettres, on obtient le nom de celui pour qui l'oreille d'un ami est toujours sourde. »

Voici l'explication fournie par le sultan lui-même sur ce distique : « Par le mot املد j'ai voulu dire qu'il fallait prendre le mot غصن ; les mots مطوى الحشا forment intiqâd. Quant à زال ردفه c'est une expression qui sert à deux fins : 1° elle dissipe toute hésitation sur la suppression qui reste à faire dans le mot غصن après en avoir retranché la lettre médiane, le ص ; 2° elle indique l'endroit même où cette suppression doit avoir lieu. J'ai d'ailleurs rendu ceci plus clair, en ajoutant ces mots فلا خصر, bien qu'ils ne fussent pas nécessaires, ne voulant rien introduire dans le vers qui ne se rapportât pas à la cryptologie.

Sur le nom de Amina, Elmansour fit encore le distique suivant qui appartient au genre de *El'amel ettedzyili.*

> « Pour mon malheur, je l'ai poursuivie à la chasse toute jeune encore et, pour lui plaire, j'ai prodigué des trésors royaux.
>
> « Elle est flexible, sa taille est mince ; par son amour elle donne le double de ce que j'ai dépensé. »

Au dessous de ces vers Elmansour avait écrit : « Par le mot املد j'ai exprimé un terme de comparaison ; تخلل خصر منه indique l'intiqâd, le mot خصر marquant qu'il faut prendre le milieu de l'expression : منه ; تخلل indique qu'il faut retrancher

le *sokoun* qui est sur le ن. Les mots وثنّى s'appliquent à l'idée de mettre au duel et non à celle de replier. Ici le nom est complet avec toutes ses voyelles et ses signes; c'est un *'amel ettedzyili* dans lequel le nom est donné avec toutes ses voyelles, chose remarquable ainsi qu'il a été dit plus haut.

Le sultan composa encore un distique de ce genre sur le
p. ١٤٣ vêtement appelé *mansouriya*. La mansouriya, dit Ibn Elqâdhî dans le *Monteqa*, était un vêtement de drap qui n'avait pas été en usage jusqu'alors. Elmansour l'ayant imaginé le premier, on donna son nom à ce costume qui fut appelé mansouriya. Voici ce distique fait à l'occasion d'un vêtement de ce genre en drap dit « cœur de pierre[1] » :

« Ils ont dépeint ma passion pour un ami et se sont réjouis lorsqu'il leur a dit : je le repousserai.
« Mon cœur pour lui est de pierre. J'ai dit alors pour dépister ces erreurs malveillantes : moi je suis dedans. »

Au dessous de ces vers, le prince avait écrit de son auguste main : « Ce distique renferme, en dehors de la cryptologie, divers genres de beautés, entr'autres un *djinâs ettawria etterkibiya* nommé encore *elmofalleq*. Dans ce dernier genre, il faut que les deux termes de l'allitération soient formés chacun de deux mots, ce qui le distingue du *morakkeb* simple, distinction que font peu de personnes. Dans ce distique, on trouve encore un *insidjâm* et un *istikhdâm*. C'est le jurisconsulte, Aboulhasen Ali ben Mansour Ecchiâdhemi, qui m'a enseigné la chose et me l'a commentée dans un cahier. Dans cette sorte de cryptologie on emploie souvent la figure dite *el'mael elhisâbi*; je crois même être le créateur de ce genre car je n'en ai pas vu un seul exemple avant celui-ci. »

La cryptologie se trouve dans ces mots : وثنّى قلبي له حجر انا نا فيه. Ces mots انا نا فيه signifient qu'il faut multiplier la valeur numé-

1. A cause de la couleur du drap.

rique de انا par celle de ه ; l'expression فيه indique cette multiplication qui donne un produit égal à 260, chiffre qui équivaut à la valeur numérique de هيماني وحفك. Quant à قلبي له حجر le mot حجر par transposition de la lettre médiane devient رجح. On obtient donc la phrase هيماني حفك رجح qui forme la *tawria* et هيماني وحفك produit de la multiplication donnée ci-dessus égale الواشي, ce qui est encore une chose digne de remarque ainsi que l'est l'expression وحفك. Cette cryptologie mériterait le nom de *iftinân*, car on sait que, pour les poètes, l'iftinân consiste à se servir de deux figures de rhétorique de valeurs opposées dans un même vers, et ici l'opposition se trouve dans un seul et même mot. En effet, il est évident que انا فيه forme opposition avec هيماني وحفك رجح qui, saisissez-le bien, est tiré de la première expression par le calcul indiqué plus haut. On pourrait aussi trouver l'*istikhdâm* d'une autre cryptologie dans ce dernier hémistiche الحاسد المؤذى انا انا فيه.

L'*istikhdâm* auquel Elmansour veut faire allusion, dit l'auteur du *Nefh Etthib* se trouve dans ces mots انا فيه, c'et-à-dire « je suis dans ce vêtement nommé cœur de pierre », comme l'indique d'ailleurs le récit; quant au second sens de انا فيه il est parfaitement clair.

Un jour, dit Elfichtâli, je remis à son auguste majesté un placet dans lequel je faisais appel à sa générosité pour me p. ١٤٤
délivrer de certains soucis pécuniaires. Le sultan me remit mon placet avec l'apostille suivante :

> « O secrétaire, qui, lorsque tu écris, sembles semer un parterre de fleurs variées,
> « Voici ma réponse à la plainte que tu me fais de ta misère : dissipe mon chagrin. »

Si, dit Elfichtâli, vous examinez cette apostille, vous trouverez dans ces deux vers une foule de beautés. Tout d'abord ces vers annoncent la noblesse de leur auteur; tout homme

ayant un goût sûr comprendra qu'ils sont l'œuvre d'un personnage qui possède la gloire, la puissance, l'ambition et la magnanimité et qui, à cause de son rang, est accoutumé à ce qu'on se plaigne à lui et à ce qu'on lui adresse des requêtes dans de graves circonstances. Ces simples mots : « Voici ma réponse à la plainte que tu me fais de ta misère » annoncent la grandeur, l'illustration, l'autorité souveraine. Puis ces mots : « dissipe mon chagrin » employés pour répondre à un plaignant marquent un sentiment de pitié et de consolation, sentiment naturel chez un philanthrope et à plus forte raison chez un descendant du Prophète. L'indication contenue dans tout le second vers sur la générosité de son auteur à l'égard de tous ceux qui se plaignent à lui de leur misère, quels qu'ils soient d'ailleurs, suffit à dissiper le chagrin et à ôter tout souci, car la réunion des deux derniers termes forme une énigme, dont le mot est argent. Le prince ne s'est point contenté de fixer une somme; il a voulu encore, sous une forme délicate, affirmer la réalisation de la promesse qu'il faisait et l'accomplissement du vœu qui lui était exprimé.

Voici maintenant l'explication de l'allusion faite par le souverain qui a employé ici la figure dite *ettawria elmorakkaba fi'lasl* : le mot اردد est le synonyme de در (laisse) que l'on emploie communément dans le sens du mot précédent; حزن est synonyme de هم (souci), ce qui donne le mot درهم (argent[1]) en réunissant les deux syllabes, suivant le procédé usité dans la *tawria morakkaba*. C'est là une véritable magie des mots, et pour qu'un homme arrive à combiner le mot درهم de cette façon, il faut que Dieu lui ait donné une nature d'élite et

1. Ce jeu de mots de mauvais goût est absolument identique à celui qui en français, consiste à demander une *rosse* au lieu d'une *sole*, puisque, dit-on alors, *sol, fait rhino* et que *rhino c'est rosse* et que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles.

l'ait formé du métal le plus pur et des éléments les plus nobles.

Nous nous contenterons des spécimens énumérés dans ce chapitre pour montrer la fertilité d'imagination et la valeur littéraire de Elmansour ; une étude complète serait cependant de nature à rendre de la vigueur à un esprit fatigué, mais nous en avons dit suffisamment pour faire apprécier le personnage et la variété de ses connaissances. Dieu lui fasse miséricorde !

CHAPITRE XLVII p. ١٤٥

DU CÉRÉMONIAL ADOPTÉ PAR ELMANSOUR POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DU PROPHÈTE ET DU SOIN QU'IL APPORTAIT A LA CÉLÉBRATION DES FÊTES RELIGIEUSES

Au rapport de Elfichtâli, voici quel était le cérémonial pratiqué à l'occasion des fêtes de la nativité du Prophète : dès qu'on apercevait les premiers rayons de la lune de rebia Ier[1], le souverain adressait des invitations à ceux des faquirs de l'ordre des soufis qui exerçaient les fonctions de muezzins et se dévouaient à faire les appels à la prière pendant les heures de la nuit. Il en venait de toutes les villes importantes du Maroc et, de tous côtés, ces agents du culte se rendaient à l'invitation du sultan. Ordre était ensuite donné aux marchands de cire de préparer un certain nombre de cierges et de mettre tous leurs soins à cette fabrication. Aussitôt, ces habiles artisans se mettaient à l'œuvre et rivalisaient de zèle comme le font les abeilles lorsqu'elles construisent les

1. C'est-à-dire quand la nouvelle lune annonçait le commencement du mois de rebia Ier, mois pendant lequel le Prophète est né.

gracieux enchevêtrements de leurs alvéoles. Ces cierges avaient une grande variété de formes ; ils étaient si élégants qu'ils émerveillaient les regards et leurs couleurs étaient si vives que leur éclat ne pâlissait pas devant celui des plus belles fleurs.

La veille de la fête de la Nativité, les gens dont le métier consiste à porter les litières des fiancées, lorsqu'on les conduit à leurs maris, se mettaient en devoir de transporter en grande pompe ces magnifiques cierges. Ce cortège était si brillamment ordonnancé et présentait un si beau coup d'œil que les habitants de la ville accouraient de tous côtés pour le contempler. Aussitôt que la chaleur du jour commençait à se calmer, que le soleil était sur son déclin et sur le point de se coucher, les porteurs se mettaient en marche, tenant sur leurs têtes ces cierges qui semblaient être alors de jeunes vierges traînant les pans de splendides tuniques ; leur nombre était tel qu'on croyait voir une forêt de palmiers. Le cou tendu, hommes et femmes se bousculaient pour admirer ces porteurs de cierges que suivaient d'habiles musiciens jouant du tambour et de la trompette. Le cortège allait ainsi s'installer sur des estrades qui lui avaient été préparées dans une des salles du palais royal.

Dès que l'aurore apparaissait, le sultan sortait du palais, faisait la prière avec la foule du peuple, puis, vêtu d'une tunique blanche, emblème de la royauté, il allait prendre place sur le trône, devant lequel on avait déposé tous les cierges aux couleurs variées, les uns blancs comme des statues, d'autres rouges, tous garnis d'étoffes de soie, pourpres et vertes; à côté, étaient rangés des flambeaux et des cassolettes d'un si beau travail qu'ils causaient l'admiration des spectateurs et émerveillaient les assistants. Cela fait, la foule était admise à pénétrer ; chacun se plaçait selon son rang, et quand tout le monde avait pris place, un prédicateur s'avançait et faisait

une longue énumération des vertus du Prophète et de ses miracles, rappelait succinctement tout ce qui avait trait à la naissance de Mahomet et à son allaitement. La conférence p. ١٤٦
terminée, tous les assistants accomplissaient les cérémonies de l'office de la Nativité, puis on voyait alors s'avancer les membres des confréries murmurant les paroles de Ecchochtari[1] et celles d'autres soufis, tandis qu'une troupe de coryphées déclamait des vers en l'honneur des deux familles[2].

Cette première partie de la cérémonie achevée, les poètes prenaient la parole à leur tour : tout d'abord, c'était le *rossignol*[3], qui, du haut de la chaire, présidait habituellement aux offices du vendredi et des fêtes, le grand-cadi Qâsem ben Ali Ecchâthibi qui débutait par réciter une *qacida*[4]; ce poème s'ouvrait par un *tekellouç* et un *nesîb*, il continuait par un panégyrique du Prophète et se terminait par l'éloge du prince et par des vœux formés pour son bonheur et celui de l'héritier présomptif.

Aussitôt qu'il avait terminé, c'était l'imam, le mufti, Abou Mâlek Abdelouâhed ben Ahmed, le chérif filalien qui débitait à son tour un poème du même genre; puis c'étaient successivement le vizir Aboulhasan Ali ben Mansour Ecchiâdhemi, le secrétaire Abou Fârès Abdelazîz ben Mohammed ben Ibrahim Elfichtâli, le secrétaire Abou Abdallah Mohammed ben Ali Elfichtâli, le littérateur Abou Abdallah Mohammed ben Ali Elhouzâli, surnommé Ennabigha[5] et enfin le jurisconsulte, le littérateur, Aboulhasen Ali ben Ahmed Elmesfioui qui ré-

1. Sur ce célèbre soufi Sahl At-tustari ou Shushtari, mort en 896 (*A. C.*) cf. *Ibn Khallikan's biographical dictionary*, v. I, pp. 602 et 603.

2. La famille du Prophète et celle de Elmansour.

3. Surnom donné à Ecchâthibi à cause de son éloquence.

4. La *qasida* est un poème destiné à célébrer les vertus d'un personnage, mais, avant de commencer son panégyrique, le poète débute par une introduction dite *tekhellouç* suivie d'un *nesîb* ou description d'une femme aimée.

5. Ce nom, qui a été porté par huit grands poètes arabes, se donne comme surnom à tout poète remarquable.

citaient chacun un poème. Dès que ces agapes littéraires avaient pris fin, on dressait sur des tables des plateaux chargés de mets. Les notables, chacun suivant son rang, prenaient part les uns après les autres à ce festin auquel la foule des musulmans était admise ensuite. Enfin, quand les fêtes étaient terminées, chaque poète recevait une gratification proportionnée à son mérite.

Tel était le cérémonial adopté à chacun des anniversaires de la Nativité et il serait impossible d'énumérer toutes les largesses que le sultan faisait en cette occasion. Le récit qui précède est un résumé de celui du *Menâhil Essafa*.

« Lors de mon retour de Turquie, dit l'auteur des *Ennefha elmiskia fi'ssefâra ettorkia*, j'assistai à l'une de ces fêtes de la Nativité. Elmansour avait invité le peuple à venir dans ses appartements fortunés et l'avait admis à pénétrer dans le Bedi', ce palais aux coupoles altières. Toutes les pièces étaient tapissées d'étoffes de soie, ornées de sièges rembourrés, de portières, de moustiquaires et de lits incrustés d'or. Sous chaque arceau, dans chaque coupole, était dressée une estrade derrière laquelle se déroulaient sur le mur des bandes d'étoffes de soie couvertes de dessins semblables aux fleurs d'un parterre. Jamais, dans les siècles précédents, on n'avait vu une profusion pareille, car ces étoffes couvraient entièrement les murs et faisaient ressortir les soubassements et les colonnes de marbre de diverses couleurs dont les chapiteaux étaient garnis d'or massif. Le sol, pavé de marbre blanc rayé de noir, était coupé de distance en distance par des pièces d'eau.

« Tout le monde avait été admis, mais chacun était placé suivant l'ordre des préséances : cadis, ulémas, pieux personnages, vizirs, secrétaires, hôtes et soldats occupaient les places qui leur avaient été réservées et tous pouvaient s'imaginer qu'ils étaient dans le Paradis. Revêtu de son

plus beau costume qu'il rehaussait encore par son aspect majestueux et imposant, le sultan se tenait assis sous les regards pleins de respect et d'admiration des assistants. On suivait d'ailleurs, en cette circonstance, le cérémonial accoutumé des audiences. Debout, derrière le prince, et présentant un spectacle imposant, se tenaient les nègres et les renégats coiffés de casques, la taille enserrée dans des ceinturons dorés et des écharpes d'étoffe tissée d'or ; devant eux étaient dressés les cierges. Comme la réception était ouverte, on voyait entrer des gens des diverses tribus, des soldats et des tolbas de toute catégorie. Parfois on arrêtait le flot des visiteurs ; on servait alors à ceux qui se trouvaient dans la salle des mets variés, dans des plats dorés de Malaga ou de Valence et dans de la vaisselle de Turquie ou de l'Inde. On apportait ensuite des aiguières et des bassins qui servaient aux ablutions des mains des invités. Enfin il y avait des brûle-parfums contenant de l'ambre et de l'aloès, et c'était dans des coupes d'or ou d'argent remplies d'eau de rose et d'eau de fleurs d'oranger, que l'on trempait de fraîches branches de myrte avec lesquelles on aspergeait abondamment les convives, de façon à ce qu'ils conservassent des traces de ces parfums [1]. Les poètes récitaient leurs vers et le prince les traitait généreusement. La cérémonie se terminait par une prière en l'honneur du sultan. Le septième jour de la fête était célébré avec une pompe plus grande encore. Tel était le cérémonial accoutumé. »

On procédait de même, après le mois de ramadhan, lorsqu'on avait achevé la lecture du *Sahîh* de Elbokhâri. Dès que le mois de ramadhan commençait, le cadi et les principaux jurisconsultes faisaient, chaque jour, la lecture d'un fragment du *Sahîh* de Elbokhâri, qui était divisé par eux en

1. Cet usage de parfumer ses convives, au moment de leur départ, s'observe toujours après les dîners de cérémonie.

trente-cinq parties. Cette lecture se continuait chaque jour jusqu'à la fin du jeûne et c'était seulement à l'octave de la fête que la lecture de tout le *Sahîh* était achevée. Le sultan avait ainsi admirablement réglé ce service. Toutefois l'usage était que le cadi en personne présidât à cette lecture et lût lui-même environ deux pages d'un fragment, puis discutât sur les matières contenues dans ces pages avec les assistants, accueillant d'ailleurs toutes les observations que ceux-ci croyaient devoir présenter. La conférence durait jusqu'au moment où le jour commençait à grandir, et le cadi, levant alors la séance, emportait le volume qu'il achevait de lire chez lui ; le lendemain, il faisait de même pour le volume suivant. Pendant cette lecture, le sultan se tenait assis à une place qui lui avait été réservée près du centre du cercle que formait l'auditoire.

« Le prince, dit Elfichtâli, distribuait de fortes sommes d'argent aux pauvres, pendant le ramadhan, lorsque l'on avait achevé la lecture du Coran. Le jour de Achoura[1], il organisait une grande solennité pour la circoncision des enfants pauvres et donnait à chacun des nouveaux circoncis quelques coudées d'une belle étoffe de lin, des pièces d'argent et un morceau de viande afin, par cet usage, de perpétuer le souvenir de ce beau jour. Ses libéralités s'adressaient à une quantité innombrable de personnes et tous les pauvres avaient part à ses aumônes. Dans ce jour solennel et béni,
p. ١٤٨ le prince des Croyants se préparait une ample provision de bonnes œuvres qui étaient destinées à peser d'un grand poids dans le plateau de la balance des bonnes actions au jour de la Rétribution promise. »

Mais il est temps pour compléter ce sujet de donner des spécimens de ces poèmes qu'on récitait dans ces nobles fêtes

1. Dixième jour du premier mois de l'année musulmane.

de la Nativité. Voici d'abord celui qui fut composé par l'imam, le cadi, Aboulqâsem ben Ali Ecchâthibi :

« Pourquoi ton image erre-t-elle toujours devant mes yeux? Pourquoi as-tu dressé tes tentes dans les replis de mon cœur?-

« Faut-il que ceux qui me décochent les traits du blâme, à cause de toi, soient florissants de santé, alors que je meurs d'amour et de passion pour toi?

« Comment permets-tu que mes larmes se versent dans ton torrent? Ne sais-tu pas qu'il est interdit de mêler les eaux de deux fleuves?

« A peine ai-je eu le temps, dans un instant de demi-sommeil, de goûter l'eau de tes lèvres que déjà tout avait disparu comme si c'eût été un songe.

« Cesse tes discours si tu dois me repousser, car mon cœur s'égare quand il entend formuler un refus.

« Je me remémore alors le hadîts des deux Raqma et mes yeux en pleurs ne cessent de verser d'abondantes larmes.

« Accepte du moins mon salut que t'apportera la brise; ma passion se trouvera ainsi soulagée et calmée.

« O désespérés des deux mondes, vous qui souhaiteriez la misère plutôt qu'une existence fortunée, si cela devait vous permettre de satisfaire longuement votre amour,

« Emparez-vous de cette terre qui m'est interdite, maintenant que mon cœur est habitué à demeurer dans la solitude;

« Vengez-moi de ces gens hautains qui ont ravi mon cœur et qui consument mon corps.

« A chaque déclin du jour, les larmes brillent dans mes yeux et cela à cause des étoiles qui les ont couverts de ténèbres;

« Mes yeux brûlent du feu du désir; ce feu gagne mes prunelles qui bientôt nagent dans un océan de larmes,

« Qui coulent sans fin, pour le seul qui ait droit à notre prière et à notre salut,

« Le meilleur des êtres, Mahomet, le guide qui a chassé l'erreur et lui a coupé sa bosse.

« Il est le trésor des mondes, la merveille de l'argile qui a servi à former Adam, et il est venu pour confirmer l'existence de ce secret de la création.

« Il est le plus illustre de ceux qui ont été envoyés à l'humanité, et c'est auprès de lui que Younas[1] a cherché protection, quand il a été plongé dans les ténèbres.

1. Jonas.

« Tous les êtres réunis ne sauraient égaler cette personnalité qui occupe le premier rang dans la gloire.

« Il a fait un voyage nocturne dans les sept cieux et des troupes d'anges sont venues, au devant de lui, lui rendre hommage;

« Dans cette nuit, les anges se sont pressés en foule pour marcher devant lui et derrière lui.

p. ١٤٩ « O toi, le meilleur de ceux dont l'autorité réduit le rebelle à l'impuissance, toi qui lui imposes silence en l'obligeant à s'étouffer avec sa salive;

« Ta gloire est si grande que l'orateur se fatiguerait vainement à vouloir la décrire et que la plume elle-même resterait muette.

« Que Dieu répande sur toi ses bénédictions, tant que la vie embellira les parterres et que les fleurs ouvriront leurs calices.

« Je n'éprouve de plaisir à faire un panégyrique qu'autant qu'il s'adresse, ô mon Dieu, à celui qui est l'imam de ton Prophète,

« Le meilleur des hommes et leur guide, Elmansour, celui qui abrite le peuple à l'ombre de son gouvernement,

« Qui a répandu sur les deux continents sa puissance protectrice et qui, grâce à elle, a été le défenseur des hommes et leur maître.

« Comme l'aigle du désert, il a pris son vol au dessus de la terre et s'est ensuite précipité pour déchirer les lions les plus terribles.

« Dis aux rois : Donnez-vous à votre maître comme rançon et demandez-lui qu'il vous garantisse votre sécurité,

« Car c'est lui qui, par son équité, fait revivre le pays et disperse les monceaux de ruines accumulées.

« C'est à lui que Dieu a promis la domination du monde et la conquête des Pyramides.

« O toi qui ressembles au Mahdi par la vigueur de tes desseins et par leur prompte réalisation,

« Tu as, grâce à tes fils glorieux, donné le calme à l'univers et consolidé l'Islamisme.

« Ces fils, qui t'entourent, sont semblables aux lionceaux qui vivent dans les forêts touffues, aux jungles impénétrables.

« Elmamoun, le plus loyal d'entr'eux, est comme l'ondée bienfaisante du ciel; il élève son front au dessus des nuées;

« Il est le plus illustre de tous ceux que les hommes pourront choisir comme chef, quand leur chef actuel aura disparu,

« Aussi Ahmed lui a-t-il fait prêter serment par cette nation glo-

rieuse; il sera fidèle à ce pacte et l'observera vis-à-vis de ses sujets.

« Que la victoire ne faillisse jamais à ton glaive qui protège la religion et l'Islamisme !

« Reçois donc ces vers que je t'adresse au nom de tes peuples, et qui laissent échapper le parfum du flacon de musc que j'ai ouvert. »

Voici maintenant le poème de l'imam, du savant, du très docte, le jurisconsulte, le lettré, l'éminent, le glorieux mufti de la ville de Maroc, Abou Mâlek Abdelouâhed ben Ahmed, le Chérif filalien, que Dieu lui fasse miséricorde et lui témoigne sa satisfaction !

« J'ai passé la nuit sans sommeil, agité par la vue des éclairs fulgurants et par les tristes souvenirs qu'évoquaient en moi ces demeures,

« Où gîtent maintenant les serpents et les vipères; à cette pensée les larmes brillaient dans mes yeux.

« Il semble que jamais auparavant ces demeures n'avaient été p ١٥٠
animées, ni peuplées, que jamais ce cercle eût été complet, ni que les êtres qui me sont chers y eussent été réunis.

« Alors je me suis souvenu de Eladjâri et de Ellioua[1], mais qu'ai-je à faire de Eladjâri, qu'ai-je à faire de Ellioua?

« C'est ici que pendant un instant j'ai traîné les pans de la robe de l'amour, et cela, excusez-moi de le dire, sans que des yeux méchants nous aient dérangés.

« C'est ici que cachés par les voiles d'une nuit sombre, je lui ai confié mes peines et qu'elle m'a confié les siennes.

« O toi qui demandes ce qu'elle est devenue, sache que sa tribu s'est éloignée et que mon cœur après cela a dû se fermer à son amour.

« A-t-elle porté ses pas du côté de Elaqîq[2]? Un brillant éclair lui est-il apparu dans les cieux,

« Pour lui montrer que la ville du Prophète était proche? Ah ! c'est dans ces murs que les sources de la révélation ont débordé.

1. Noms de localités célébrées par les poètes.
2. Nom d'une vallée près de Médine.

« Salut à ces lieux qu'a défendus le maître des hommes, celui qui a donné de rudes assauts à l'idolâtrie.

« Dieu répande ses bénédictions sur toi, ô le meilleur des Prophètes, toi qui es le plus parfait des êtres pour qui on joint les mains.

« Sans toi, ce monde serait encore dans le néant; tu es celui en qui tous espèrent, bons et méchants.

« A toi la gloire dans ce monde et dans l'autre; à toi le rang assuré dans ce jour que tous les autres prophètes redoutent avec terreur.

« Tu es leur maître, tous sont rangés sous ton étendard et toi seul seras leur intercesseur auprès de Dieu.

« Puisse le Maître du Trône t'accorder la récompense que tu mérites, cette récompense qui causera le dépit de tes détracteurs et de tes ennemis.

« Puisse-t-il aussi récompenser cet imam, qui se rattache à toi par ses généreux ancêtres qui sont seuls issus de toi,

« Lui qui est ton homonyme[1], véritable fils de Essibth, qui sait gouverner les hommes et diriger les événements.

« O fils de califes, vis pour la gloire qui n'appartient qu'à toi seul, car tu l'as achetée, tandis que les autres la vendaient.

« Que ton héritier présomptif vive longuement après toi et qu'il déploie toute son énergie à la conquête de la gloire !

« Il est le loyal qui n'a à redouter aucune sédition, car la générosité déborde de ses deux mains.

« Je le dis en vérité, et les textes qui en font foi sont de véritables hadits, dont nul ne conteste l'authenticité,

« C'est par vous, qu'au commencement de ce siècle, la religion a repris son éclat et que les mers de la science ont roulé leurs flots. »

Je ferai remarquer que l'allusion, qui se trouve dans ces deux vers où il est dit que Elmansour a été le rénovateur de la religion au commencement du xie siècle, a déjà été formulée en vers au cours de cet ouvrage par le cheikh Elqassâr. Quant au hadits dont on veut parler, c'est celui que[2].........
p. ١٥١ a dégagé sous cette forme : « Au début de chaque siècle

1. Ahmed est un des surnoms du Prophète.
2. Le nom manque dans tous les manuscrits.

Dieu enverra quelqu'un qui renouvellera pour son peuple les choses de la religion. » Certains théologiens estiment qu'il s'agit dans ce hadits d'un souverain, d'autres d'un saint personnage et d'autres enfin d'un savant. L'opinion du cheikh Elqassâr et celle de l'imam, Sidi Abdelouâhed ben Ahmed, le Chérif filalien, sont tout à fait concluantes en ce qui concerne le rôle glorieux de Elmansour, car la piété de ces deux personnages leur aurait interdit l'exagération et l'hyperbole et ils n'auraient pas décerné dans leurs panégyriques des éloges qui n'eussent pas été mérités. Sans doute, c'est un lieu commun en poésie de faire, par exemple, l'éloge de la justice et de la bravoure d'un prince, mais on n'arrive pas à dire de pareilles choses sans que cela repose sur un fonds de vérité. Là-dessus d'ailleurs Dieu seul sait à quoi s'en tenir. Sur ce sujet, voyez le livre intitulé : *Azhâr erriâdh 'fi' akhbâr menâqib elqâdhi 'Iyâdh* dans lequel le cheikh, l'érudit Aboulabbas Ahmed ben Mohammed Elmaqqari traite en détails et à fond cette question du *rénovateur de la religion.*

Voici le poème récité par le vizir Aboulhasen Ali ben Mansour Ecchiâdhemi Elmorâbithi :

« A cause de l'éloignement des hommes du désert et de ceux du pays des dattes, mes soupirs vont grandissant et de même mon mal s'accroît.

« Leur voisinage peut seul me guérir et dissiper les angoisses et les soucis de mon âme.

« Mais quand j'aurai visité leur pays, où retrouverai-je ceux qui autrefois habitaient l'Alhambra?

« Ils sont partis, et ce n'est plus que le souvenir de leurs demeures glorieuses, où florissaient le laurier et l'amour, qui agite mon esprit.

« En les faisant périr, peu s'en est fallu que la caravane du destin n'emportât dans l'espace nos cœurs loin de nos poitrines.

« O bonheur ! si la fortune voulait me seconder et répondre à un appel qui vient de si loin,

« Je chevaucherais sur une lettre semblable à un croissant qui rivalise avec le hamza, sauf au vocatif, pour un appel lointain[1],

« Et je fouillerais les recoins du désert, dévorant les hauts espaces sur une noble et altière monture,

« Qui plongerait dans les ténèbres de l'atmosphère, pareille au pronom mystérieux qui se cache dans une énigme ;

« Elle semblerait un vaisseau qui, dans les flots du mirage, voguerait à pleines voiles par un vent favorable.

« Ce sera à Mina[2], dont le sol est jonché de cailloux, que j'arrêterai ma monture pour visiter ensuite le rendez-vous des pèlerins,

« C'est là que je mettrai pied à terre pour y dresser ma tente à l'ombre du Glorieux qui est mon espoir et mon but suprême.

« Je roulerai mes joues sur le sol afin de les couvrir de cette poussière qu'ont foulée les pieds du plus parfait des prophètes,

« De celui qui a fait revivre l'orthodoxie, qui par sa blancheur a effacé l'erreur et l'idolâtrie ainsi que le péché à la couleur bronzée.

p. ١٥٢ « Dieu répande sur lui ses bénédictions, tant que la générosité sera bienveillante pour le méchant, tant que l'aurore dissipera les ténèbres.

« Qu'il les répande aussi sur ses généreux compagnons et sur les membres de sa famille qui tous ont été de si nobles seigneurs.

« Admirons aussi l'héritier de sa gloire et de sa puissance, le rejeton de sa race prophétique, son illustre descendant,

« Le meilleur des califes, Ahmed Elmansour, celui qui possède la perfection et tous les titres de gloire ;

« Ce glaive de l'Inde dans la main droite de la Foi, cet astre qui brille dans les ténèbres.

« O prince, toi dont les glaives protègent l'orthodoxie, toi qu'à cause de ta raison prévoyante,

« Dieu a fait le dépositaire et le gardien de la victoire, comme il a déposé les fleurs dans les corolles et dans les spadices,

« Il faut que tu t'illustres par une conquête éclatante à l'égal du matin qui dissipe les ombres de la nuit.

« Oui, tu t'empareras de l'enceinte sacrée qui, cela est certain, demeurera sous tes étendards victorieux.

1. Je n'ai point saisi la métaphore contenue dans ce vers.
2. Nom d'une localité, voisine de la Mecque, où s'accomplit une des cérémonies du pèlerinage.

« Tu verras alors toutes les contrées se soumettre à toi, grâce aux princes magnanimes qui sont tes fils.

« Ton œil se réjouira en songeant à ton successeur, à celui qui gouvernera les hommes et sera l'astre des émirs.

« Mohammed Elmamoun, le meilleur de ceux qui ont gravi les degrés de la perfection et qui ont marché à la gloire.

« Il est la branche qui ressemblera à la tige-mère; il lui ressemblera pas des vertus qui ne se transmettent que par le sang. »

Enfin, voici le poème du secrétaire, du littérateur, Abou Fârès Abdelazîz ben Mohammed ben Ibrahim Elfichtâli :

« Ils ont lassé ma patience, et pourtant la patience était mon fait; ils ont privé mes paupières des douceurs du sommeil,

« Ils ont fortifié dans mon cœur les tourments de l'amour, mais malgré leur cruauté ma passion n'a cessé de fructifier.

« Et s'ils ont épuisé dans ma coupe la liqueur de la séparation, pourtant leur affection est toujours restée ma compagne et mon convive.

« Si leurs efforts ont provoqué traîtreusement mon inimitié, mon cœur cependant se contente de suivre avec ardeur les traces de leurs litières.

« Arrête leurs chameaux et demande leur de quel côté ils ont porté leurs pas : sont-ils partis de nuit pour aller à Edjiz'ou pour se rendre à Elban ?

« Ont-ils été à Essafh du côté de Ellioua là où les *rim*[1] et les gazelles prennent leurs ébats?

« Où sont-ils donc allés? serait-ce sur les collines du Tihama qu'ils ont attaché leurs montures ou bien dans les plaines de Noaman ?

« Ou encore se sont-ils répandus dans la vallée d'un torrent, comme des gens qui cherchent un asile avant même d'avoir été attaqués? p. ١٥٣

« Alors qu'ils pressaient leurs montures, le guide les a-t-il détournés de leur route pour les conduire au ravin de Boddan ?

« Ont-ils attaché leurs chameaux près du couvent d'Abdoun ou bien ont-ils été guidés de nuit, par les moines, vers le couvent de Nedjrân ?

1. Le *rîm* est une sorte de gazelle blanche.

« Ils ont voyagé de nuit alors que les ténèbres obscurcissaient l'horizon, et les litières des femmes se déroulaient avec leurs formes et leurs couleurs variées;

« Leurs blanches coupoles, lorsque l'aube apparaissait, brillaient dans les replis de la plaine pareilles à des étoiles.

« Elle t'appartient, ô mon Dieu, cette caravane qui franchit rapidement l'espace, conduite par une beauté aux charmes rebondis;

« Fais reposer ses montures qui emportent l'objet de mon amour avec une ardeur égale à celle que met le vin dans le corps de l'homme ivre ;

« Fais qu'elle se réfugie dans la vallée sainte, dans cet asile où sourd une onde fraîche, où le *saadân*[1] remplit les pâturages,

« Où l'enceinte sacrée offre une bénédiction qui embaume par ses parfums de myrte et de cassie;

« Là le *chîh*[2] de Yatsreb[3] envoie ses effluves et excite matin et soir mon désir et mon agitation.

« Malgré mon désir de rester en repos, un devoir pieux m'attire dans cette terre[4]...

« Je me suis souvenu du Nedjd et du parfum de ses genévriers, quand le zéphyr de Médine est venu me vivifier;

« Tout ému je songe à ces lieux qui sont ceux de mon repos, de mon âme et de mon parfum.

« Je vais m'élancer plein d'ardeur vers ces contrées où sûrement j'oublierai mon amour et trouverai ma consolation et

« Me diriger vers les hautes montagnes de la Mecque, dès que brillera un éclair du Tthama ou de Tahalan.

« O vous, qui habitez le territoire sacré, sachez que mon culte pour la fleur n'était qu'une feinte pour dissimuler le désir qui m'enchaîne et m'attire vers vous.

« Quand donc mes paupières ulcérées seront-elles guéries par votre vue, qui lance des clartés brillantes dans les pupilles des yeux?

« Qui me fera la grâce de rapprocher le moment de notre rencontre, cette grâce que la fortune m'a toujours refusée!

« Votre onde bienfaisante qui a arrosé Elkhîf[5] a été grossie du

1. Plante réputée pour être la meilleure nourriture du chameau.
2. Sorte d'armoise.
3. Ancien nom de Médine.
4. Je ne trouve aucun sens aux deux derniers mots de ce vers dont le texte varie d'ailleurs dans les manuscrits.
5. Montagne près de la Mecque.

torrent des larmes qui coulent de mes yeux toujours en pleurs.

« Les *araks* [1] des rives de l'Aqîq ont grossi à la faveur de cette humidité et leur ombre a abrité Mina. Mais l'objet de mon amour s'approche;

« Enfin j'adresse aux champs qui s'étendent entre Meroua et Safa [2] le salut d'un homme épris, que le sort a toujours déçu

« Salut à ces demeures où les anges les plus glorieux récitent les paroles de la révélation, invocations et versets du Coran;

« A cette terre dans laquelle la Foi a donné ses premiers fruits et dont les plaines ont reçu les premières ondées de la religion.

« C'est là que s'est fixé le cortège du Prophète, si nombreux qu'il était comme une mer qui déborde sur les plaines et les vergers;

« Que l'âme loyale a donné son message qui a valu à la *bonne* p. ١٥٤
nouvelle ses louanges les plus flatteuses.

« C'est là que le cachet de la foi a été brisé par le plus noble des êtres, la gloire de la famille de Nizâr, issue de Maadd, fils d'Adnân [3],

« Mohammed, la meilleure des créatures de l'univers, le seigneur de tous les habitants de la terre, hommes et génies,

« Celui dont la mission a été annoncée longtemps à l'avance par les plus habiles devins et par les moines instruits.

« Avec tout autre que lui, la grâce d'un tel événement n'aurait pu atteindre ces sommets élevés, ni plonger dans ces abîmes insondables.

« Elle n'aurait pas fait que, dans chaque jardin de l'Éden il y eût quatre êtres qui louent Dieu : un homme, une houri et deux pages;

« Ni que le soleil de la foi eût dissipé les ténèbres de la nuit de l'infidélité qui obscurcissait la terre;

« Ni que les musulmans fussent enveloppés d'une protection qui met en fuite loin d'eux les suppôts de l'enfer.

« Il a fait des miracles qui ont imposé le silence à tous ses détracteurs et qui ont été comme le glaive de la preuve, pour tous ceux qui doutaient.

1. Arbre épineux dont le chameau mange les jeunes pousses.

2. Nom de deux collines, voisines de la Mecque, où s'accomplissent certains rites du pèlerinage.

3. Ancêtres de Mahomet.

« Il a partagé en deux le disque de la lune et il a étanché par l'eau, qui coulait de sa main, quiconque était altéré.

« Il a fait parler les idoles qui se sont alors dépouillées devant Dieu de leurs parures mensongères.

« A son appel, le roc a répondu et s'est couvert aussitôt d'une guirlande de fleurs qui se montraient au milieu des branches.

« Sa clarté a illuminé tous les palais de la Syrie en même temps qu'elle s'étendait à tous les pays proches ou éloignés.

« Sur son invitation, qui a été entendue de toute la terre, les hommes ont suivi de nouveau la voie qu'ils avaient abandonnée.

« Mais le miracle par excellence a été le livre de Dieu qui a confondu les menteurs, terrassé les superbes,

« Et montré à quel degré s'élevait son éloquence persuasive : arrière les rythmes de Qaïs et de Sahbân[1] !

« Il est le prophète de l'orthodoxie ; il a fait lever la vérité comme un astre dont l'éclat efface celui du mensonge et de l'erreur,

« Grâce à la puissance de la Foi, il a abaissé les Césars qui avaient arraché la couronne à la famille de Sassan[2].

« Il a, par ses disciples, conservé à la religion pure l'héritage des souverains de la Chine qui régnaient depuis le temps des Grecs.

« Il a, du poison des lances brunes, gorgé un César et lui a fait ainsi goûter en quelque sorte la piqûre des serpents.

« Bientôt les terres du polythéisme et de l'infidélité sont devenues semblables à un champ où l'écho ne répète que le cri strident du démon.

« La foi a alors brillé de tout son éclat et l'orthodoxie a montré la splendeur de son visage à quiconque s'en approchait.

« O toi, le plus noble et le plus illustre des fils de la terre, toi, le plus généreux des hommes arabes ou étrangers,

« Qui pourrait dans ses vers décrire toutes tes vertus, alors même qu'il mériterait la palme du panégyrique !

p. ١٥٥ « C'est à toi que nous adressons ces pensées afin qu'elles soient arrosées par l'eau pure qui coule sans cesse de tes mains.

« Secours-moi lorsque mes péchés seront exposés au jour de la rétribution et feront pencher, de leur poids, le plateau de la balance,

1. Il s'agit ici du grand poète Imroulqaïs et d'un orateur célèbre de la tribu de Wâïl.

2. La dynastie persane des Sassanides.

« Car, sans tes puissantes recommandations, jamais les portes du pardon et de la clémence ne se seraient ouvertes.

« Que Dieu te salue, tant que la brise qui souffle fera courber vers le sol les branches flexibles

« Et que le vent du sud emportera dans ses flancs une bénédiction, qui, pendant la nuit, envoie ses effluves sur toute la terre,

« Vers les deux Omar[1] tes compagnons et vers ton émule en gloire, ton beau-père, Otsman !

« Salut encore à Ali, le plus grand saint de ta famille, lui qui a attiré sur ses rejetons une si grande part des faveurs divines.

« C'est sur toi, ô Prophète de Dieu, que je base toutes mes entreprises et ma résolution prise, noirs et blancs me sont égaux.

« Tu as parlé à mon cœur qui maintenant se retourne sur les charbons ardents du désir ; àh ! viens à mon appel !

« Plût à Dieu que je susse si je puis lancer maintenant mes jeunes chamelles pour aller vers toi ou agiter mes jarres,

« Et franchir l'espace en dirigeant vers toi à travers les plaines immenses des *meharis*[2] aux longues crinières,

« Qui allongent leur cou, enflammés par le désir de voir l'enceinte sacrée, quand, ainsi que moi, le chamelier les excite par ses chants !

« N'effaceras-tu pas mes péchés lorsque je foulerai aux pieds ces pays et ces contrées ?

« Mais quoi ! Peut-être faudra-t-il que je tourne bride, car j'occupe un certain rang auprès d'un de tes descendants, l'illustre chef de ma patrie.

« Si la valeur et la richesse sont assurées à ceux qui te font un pèlerinage, sache que par sa générosité, ton descendant Elmansour Ahmed m'a rendu riche ;

« Il est mon soutien ; lui, qui a sous ses pieds les deux choses les plus hautes et qui domine les sept cieux, il m'a approché de lui.

« Il donne la couronne aux rois de son siècle et, quand il fait la guerre, son glaive s'abat sur un monceau de couronnes.

« Les lions des forêts redoutent de faire du bruit quand un chasseur, comme lui, les poursuit et fait craquer les branches de bambou sous ses pas,

« Il est un lion qui, lorsqu'il pousse son rugissement, oblige les autres lions à se cacher et à se tapir dans leurs fourrés.

1. On désigne sous ce nom les deux khalifes, Abou Bekr et Omar.
2. Chameaux de course.

« Quand ses troupes soulèvent au-dessus d'elles des nuages de poussière et que le tonnerre de ses feux gronde autour de son cortège,

« Des foudres tombent alors sur la terre des ennemis et déchaînent comme une mer d'abîmes et de flots tumultueux.

« Les nobles coursiers de ses escadrons dans leur course échevelée sont capables de briser le Redhoua s'ils le gravissent.

« Ses cavaliers, innombrables, sont rusés et habiles, et tous ces braves frappent courageusement de leurs lances.

« Quand la nuit du combat les enveloppe au milieu de l'ardeur de la lutte, les éclairs qui jaillissent de leurs lances guident leurs pas.

p. ١٥٦ « Ce sont ces troupes-là qui ont fait goûter à l'ennemi les angoisses du danger et qui ont fait rouler dans la poussière la tête de Sébastien ;

« Ce sont elles qui ont conquis de nombreuses contrées et qui ont imposé un énorme tribut aux princes du Soudan.

« Il est l'imam des hommes, d'une noble origine, d'une famille qui a régné sur le monde, de la race de Zidân.

« Ces princes sont des piliers de la foi, des soutiens de l'autorité royale, des personnages dont les grands desseins s'élèvent au dessus de Saturne.

« Ils sont les Alides, eux dont les faces ont l'éclat de la pleine lune lorsque la flamme du temps s'obscurcit.

« Ils sont les membres d'une famille dont Dieu a édifié la renommée, avec une base solide, sur le colline de la gloire.

« C'est par l'un d'eux que Dieu a divulgué sa loi et les versets du Verbe et de la Distinction [1] proclamant hautement leur supériorité.

« Ils sont les rejetons du neveu de l'Élu et ses exécuteurs testamentaires : quels plus beaux titres de gloire que ces liens du sang et ceux de la confiance.

« Ils sont comme l'arbre de la gloire qui couvre de son feuillage les parterres de la renommée : les richesses de la révélation se sont étendues aux deux contrées.

« C'est à leur illustration si haute et si pure que Maadd a dû sa supériorité sur les autres Arabes, Ad et Qahtân.

« Ces princes feront ma gloire si je dois être honoré parmi les hommes et si, par mes fonctions, je me rattache à la famille de Selmân.

1. Noms donnés au Coran.

« Si le poète doit partager l'honneur de ceux qu'il loue, ma part avec Elmansour sera certainement grande.

« Car la fortune sourit au front de cet Imam qui, à cause de sa puissance, devrait ceindre deux couronnes sur sa tête royale.

« Par son ambition, il s'est élevé au-dessus des astres et, pareil à l'aigle, il plane au-dessus des cieux.

« Il a élevé dans les sphères les plus hautes son règne qu'entoure, comme un double collier, une auréole de gloire.

« Quand il siège sur son lit de justice et qu'il drape sa stature royale dans des emblèmes de souverain,

« Vous croiriez voir le Loqmân de l'intelligence qui va parler, ou encore le Khosroès de la justice trônant dans son palais.

« S'il se sent ému par des louanges sincères, les bienfaits coulent de ses doigts avec la rapidité du torrent.

« O toi qui es le chef de l'Islam, guette l'éclair du destin et hâte-toi d'aller aux sommets des parterres cueillir une double part de gloire.

« Dieu a décidé, pour ton renom, que tu serais le maître du monde, que tu conquerrais l'espace conquis entre le Sous et le Soudan,

« Que tu posséderais, sans qu'on te la dispute, toute la terre du pays du Soudan au pays de Baghdân,

« Que tu la remplirais d'équité et que tu planterais ton étendard sur les deux villes saintes ou sur le sommet du Ghomdân[1].

« Combien, grâce à toi, l'Irâq recouvrerait de splendeur; ce serait encore par toi que la bonne nouvelle serait portée jusqu'aux confins de l'Oman.

« Si ton glaive voulait menacer les pays de l'Orient, tu t'emparerais bien vite de la couronne de Khosroès et de celle du Khaqan[2].

« Si les anciens rois ressuscitaient maintenant, tu ferais partie de p. ١٥٧
la glorieuse famille des fils de Merouân[3]:

« Esseffâh[4] s'unirait à toi et sous son étendard noir, le pays du Khorassân suivrait tes lois.

« La gloire n'atteint son apogée qu'autant qu'elle repose sur l'appui des longues lances et des javelots.

1. Grand palais édifié à Sanaa dans le Yémen.
2. Le sultan de Constantinople.
3. Les Omeyyades.
4. Le premier des khalifes abbassides.

« Voici les filles de la muse dont je te découvre les beautés ; elles sont belles à rendre jalouses les houris du séjour de la félicité ;

« Elles accourent vers toi, ô prince des Croyants, pareilles à des parcelles de musc ou aux fleurs brillantes d'un parterre ;

« Elles rivalisent de splendeur au point qu'on pourrait les comparer à des perles rares ou encore à des colliers d'or.

« Puisses-tu toujours posséder l'univers et protéger la religion dans le royaume de Salomon !

« Puisse la victoire éclatante s'attacher toujours à tes pas et soumettre comme de vils esclaves les rois à ton autorité ! »

Dans le *Nefh Etthîb*, on trouve le récit suivant : « L'auteur de ce poème m'a dit lui-même que, par ces mots « si, par « mes fonctions, je me rattache à la famille de Selmân », famille à laquelle appartenait Lisân-eddîn Ibn Elkhathîb, il entendait faire allusion aux fonctions de secrétaire et de lieutenant du prince qui avaient été également exercées par Lisân-eddîn. Ce passage renferme en outre une *tawria*[1] à l'égard de Selmân le Persan, que Dieu lui soit propice ! »

Ce long poème est un des plus remarquables qui aient été composés ; aussi l'auteur du *Monteqa* n'a-t-il, de tous les panégyriques écrits en l'honneur de Elmansour, reproduit en entier que celui-ci. L'auteur du *Nefh Etthîb* en a fait également un grand éloge et l'a vivement admiré. On se laisserait entraîner trop loin si l'on voulait reproduire tout ce qui a été dit de poésies dans ces cérémonies, qui avaient lieu en l'honneur de cette incomparable Nativité, mais en voici assez sur ce sujet. Dieu nous soit propice !

1. Figure de rhétorique qui consiste à employer un mot ayant deux sens, l'un habituel, l'autre plus rare et à vouloir faire entendre ce dernier sens au lecteur.

CHAPITRE XLVIII

DE LA CONDUITE DE ELMANSOUR ET DES TRAITS PRINCIPAUX DE SON ADMINISTRATION

Elmansour était un administrateur fort habile, et tout en étant ferme et résolu dans ses desseins, il demandait volontiers avis dans les affaires importantes. Il avait choisi le mercredi comme jour de conseil, et ce jour-là qu'il appelait le jour du Divan, il réunissait les principaux fonctionnaires et les notables et discutait avec eux les décisions à prendre dans tous les cas graves et dans les questions difficiles. C'était p. ١٥٨
également dans cette audience qu'il recevait les plaintes de ceux qui n'avaient pu autrement les faire parvenir jusqu'à lui.

Malgré l'étendue de son empire et l'opulence de ses revenus, Elmansour imposait à ses sujets le versement de sommes considérables à titre de contribution extraordinaire. Il augmenta ainsi les charges déjà si lourdes qui pesaient sur le peuple durant le règne de son père, charges que nous avons énumérées plus haut, en détail, dans la biographie de ce dernier prince. Les populations se plaignirent vivement de l'aggravation de charges que firent peser sur eux le souverain et ses agents. Elmansour n'était pas avare du sang de ses sujets et ne redoutait pas de le répandre à l'occasion ; mais si nous voulions rapporter tout ce qu'il fit à cet égard, nous manquerions à la ligne de conduite que nous nous sommes imposée dans ce livre, à savoir : ne point montrer les actions honteuses et voiler les turpitudes. Ce que nous en disons suffit du reste pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir sur ce que nous dissimulons.

Dans son livre intitulé *Elfaouâid*, Abou Zeïd raconte ce qui suit : « Mohammed Elkebir, un oncle maternel de Elmansour, s'était emparé injustement d'une ferme appartenant à un homme du Draâ. Ce dernier vint se plaindre au sultan qui lui dit : « Combien vaut cette ferme ? » — « Sept « cents onces, répondit le plaignant. » — « Tiens, les voici, « répliqua le sultan, mais dis bien à mon oncle que je lui « donne rendez-vous pour le jour où nous serons appelés à « rendre nos comptes, moi n'étant plus alors souverain, ni « lui oncle de souverain[1]. » Le propriétaire de la ferme, en rentrant dans son pays, rapporta à Mohammed les paroles de Elmansour. Pressant alors sa tête dans ses mains, Mohammed, après un instant de réflexion, dit à l'homme de reprendre son bien et lui remboursa la valeur du dommage qu'il lui avait ainsi causé. »

Un jour, le grand-cadi de Fez, Abou Malek Abdelouâhed Elhamîdi, accompagné de jurisconsultes et de notables de la ville de Fez, se rendait à Maroc afin, suivant sa coutume, de célébrer les fêtes religieuses avec Elmansour. En route, il rencontra une troupe d'hommes et de femmes enchaînés et l'une de ces femmes, au moment où il passait, fut prise des douleurs de l'enfantement et accoucha en plein champ. Ce pénible spectacle attrista vivement le cadi et resta profondément gravé dans son esprit ; aussi, arrivé auprès de Elmansour, il lui fit part de ce qu'il avait vu et manifesta ouvertement sa réprobation. Le sultan ne répondit rien à cela, mais il tint le cadi à l'écart pendant quelques jours, jusqu'au moment où celui-ci, comprenant les motifs de la colère du prince, lui exprima ses regrets d'avoir divulgué un pareil fait et mit ses paroles sur le compte d'une étourderie. « Si ce que tu as vu n'était pas, dit alors Elmansour, tu n'aurais pu venir ici

1. Au jour de la Résurrection.

et voyager pendant dix jours avec tes compagnons en paix et en sécurité. Les gens du Maghreb sont des fous dont on ne ne saurait traiter la folie autrement qu'en les tenant avec des chaînes et des carcans. » Dans cette circonstance, Elmansour avait fait preuve d'une grande indulgence vis-à-vis du cadi, parce que celui-ci avait été son professeur : il supportait d'ailleurs bien des choses de ce personnage à cause de leurs anciennes relations d'élève à maître.

Une autre fois, le cadi Elhamîdi, accompagné de tholbas, s'était rendu auprès du souverain à l'occasion d'une fête. Comme il revenait de la capitale, il se trouva faire route avec une troupe de musiciens et de chanteurs de Fez, qui étaient allés prendre part à la même cérémonie, conformément à l'usage. Un de ces artistes montra alors à ses compagnons p. ١٥٩
une flûte en or garnie de pierreries dont Elmansour lui avait fait présent. « Moi, dit un autre, j'ai reçu tel cadeau. » — « Et moi, reprit un troisième, on m'a donné un présent tel que jamais ni cadi, ni aucun thaleb de son entourage n'en a obtenu d'aussi magnifique. » — « Aussitôt que je serai de retour à Fez, s'écria le cadi, je vais, sans perdre une minute, faire apprendre la musique à mes enfants, car, à cette heure, la pratique de la jurisprudence est devenue un métier ingrat. Si la musique n'était pas la science la plus estimée, serions-nous revenus les mains vides, alors qu'un de ces artistes rapporte une flûte d'or ? » Ces paroles, ayant été répétées à Elmansour, celui-ci se contenta d'adresser au cadi quelques légers reproches.

On raconte encore qu'un thaleb admis en présence de Elmansour, lui récita ces deux hémistiches [1] bien connus :

> « Notre époque ressemble à sa population et sa population est ce que vous voyez. »

1. Le texte porte « ces deux vers » mais il n'y en a qu'un.

En récitant ce vers, le thaleb avait mis le mot « époque » au cas indirect[1]. « Pourquoi, lui dit le sultan, infléchis-tu ce mot? » — « Par Dieu, riposta le thaleb, je veux infléchir cette époque comme elle nous infléchit elle-même. » Elmansour admira cette réponse et la tint pour une ingénieuse excuse.

Certain agent du souverain, à ce que l'on raconte, avait injustement dépouillé de ses biens une femme du Doukkala. Celle-ci se rendit à Maroc et porta plainte au sultan contre les exactions de cet agent, mais Elmansour n'écouta pas sa réclamation et ne lui fit pas rendre justice. En sortant du palais, la femme alla rejoindre ses enfants et leur dit : « Partons ! Je croyais que l'eau était pure à sa source, mais maintenant que je vois qu'elle est trouble jusque-là, tout ce qui en sort doit être également souillé. » Les anecdotes de ce genre au sujet de Elmansour sont très nombreuses.

CHAPITRE XLIX

DES MONUMENTS ÉLEVÉS PAR ELMANSOUR ET DES ÉVÉNEMENTS QUI SE PRODUISIRENT SOUS SON RÈGNE

L'auteur du *Monteqa* rapporte que Elmansour fit exécuter de grands travaux et qu'il laissa de nombreux monuments, entr'autres les deux citadelles qu'il fit édifier à Fez, l'une en dehors de la porte de Eldjisa, l'autre en face de la porte de Elfotouh. Ces deux forteresses, connues sous le nom de El-
p. ١٦٠ besâtin[2], mot dont le singulier est *bastion*, sont d'une telle

1. Il y a un jeu de mots sur le double sens du verbe خفض qui signifie à la fois *abaisser et mettre un mot au cas indirect.*

2. Ce pluriel d'un mot français a été formé suivant les règles de la grammaire arabe.

solidité qu'on ne peut s'en rendre compte qu'en les voyant. Parmi les constructions érigées par Elmansour, on peut encore citer les deux forts bâtis à Larache et dont l'un porte le nom de Hisn-elfath ; ce sont deux magnifiques et solides ouvrages. Il fit également construire des pressoirs pour la canne à sucre à Maroc, dans le pays de Haha et dans celui de Chefchaoua. Ces usines, dit Elfichtâli, avaient été déjà commencées par le père de Elmansour, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmahdi. Sous le règne de ce dernier prince, les plantations de cannes à sucre étaient devenues si nombreuses que le sucre au Maroc se vendait à vil prix ; on a, du reste, vu plus haut qu'on avait acheté aux chrétiens du marbre contre son poids en sucre.

D'après le *Elmonteqa elmeqçour,* ce fut en l'an 996 (1588) que Elmansour envoya à la mosquée de Elqarouïin sa grande vasque de marbre, ainsi que le piédestal qui la supporte : ces deux pièces pèsent ensemble 100 quintaux. La vasque dont il s'agit est celle qui se trouve au pied du minaret de la mosquée. Suivant Ibn Elqâdhi, l'auteur du *Monteqa,* les vers suivants étaient gravés sur le bord de cette vasque :

« C'est l'imam de la religion orthodoxe, Elmansour, qui m'a érigée; il est la mer de générosité parmi les fils d'Adnân[1].

« Grâce à lui je possède toutes les beautés, et il m'a élevé au plus haut degré de splendeur.

« Quiconque se plaint de la soif et vient m'embrasser, reçoit en abondance la pluie qui coule de mes paupières.

« N'allez pas nier que les larmes puissent couler de joie : l'œil pleure dans l'excès du contentement.

« Buvez en paix de cette onde qui murmure; il n'y a pas de péché à ce que des pleurs abondantes débordent de mes canaux.

« O gloire des sultans, fils de Fathime, toi dont la renommée s'étend jusqu'aux confins de l'Oman,

1. C'est-à-dire les descendants du Prophète, Adnân étant le nom d'un des ancêtres de Mahomet.

« Mes larmes en coulant frottent de leurs flots la main du calife qui est un descendant de Zîdân.

« Que ce calife ne cesse de diriger la religion et les hommes, tant qu'un amoureux tressaillera et sera ému de mes beautés,

« Lui qui m'a dressée à l'époque dont voici la date : Pour la religion et pour la récompense future, la mer de générosité m'a créée. »

La science de la géométrie donne lieu à des applications merveilleuses. Si, par exemple, on se demande comment il a été possible de connaître le poids de cette vasque et de son piédestal et de dire qu'il est de cent quintaux, alors qu'il est en général impossible de faire une pareille pesée, la réponse à faire est la suivante : On parvient à évaluer ce poids en plaçant la vasque sur une barque ou un navire, par exemple ; on marque le point auquel arrive l'eau sur la
p. ١٦١ coque de la barque ou du navire qui porte la vasque ; on retire ensuite cette vasque et on remplit de pierres, de terre ou de sable le navire de façon à ce qu'il s'enfonce et que l'eau arrive à la marque qui a été tracée. On retire alors ces matériaux, pierres, terre ou sable, on les pèse par petites quantités et l'on arrive ainsi à connaître exactement le poids d'un objet très pesant. C'est du moins ce que rapporte Ibn Elqâdhi, dans le *Djedzouet eliqtibâs*, si je ne me trompe, quand il parle du bassin de marbre qui se trouve à la Medresa Elmisbâhiya. A propos de ce passage, le maître de nos maîtres, le très savant, l'érudit, Abou Zeïd Sidi Abderrahman ben Abdelqader Elfâsi, avait de sa main écrit une note dont voici le sens : Ceci est vrai à la condition qu'on mette dans la barque quelque chose de pesant comme des pierres ou du plomb, par exemple, mais si l'on y plaçait des choses légères, telles que du crin ou de la laine, on n'arriverait pas au but qu'on s'est proposé. Dieu sait si cela est vrai.

En l'an 987 (1579) la cherté des vivres fut excessive et l'on donna à cette année le nom d'année des *légumes*[1]. Il y eut pendant une partie de cette même année une très forte épidémie de grippe ; beaucoup de personnes ayant succombé à la suite de longues quintes de toux, l'année fut encore appelée, pour ce motif, l'année de la toux. Sous le règne de Abou Merouân Abdelmalek, une grande comète se montra dans la constellation du Scorpion ; elle n'y demeura que quelques jours et disparut ensuite. Peu après on vit apparaître une autre comète plus petite que la première. Durant le règne du sultan Abou Mohammed Abdallah Elghâleb, on aperçut dans le ciel une grande étoile qu'on n'y voyait pas en temps ordinaire et, sous le règne de son fils Mohammed ben Abdallah, on remarqua dans l'atmosphère une lueur rouge du côté de l'orient. Cette lueur éclaira la marche des troupes que Abou Merouân amenait d'Alger, de même que l'apparition de la comète coïncida avec l'apparition des troupes chrétiennes que Mohammed ben Abdallah amena à sa suite à Ouâdi Elmekhâzin.

Le 2 du mois de dzoulqaada de l'année 997 (13 septembre 1589) les chrétiens évacuèrent la ville de Asila par suite de la terreur que leur inspirait Elmansour. Ils partirent avec leurs enfants, sans emporter de leurs richesses autre chose que quelques légers objets. A ce sujet, Aboulabbâs Ahmed ben Elqâdhi composa les vers suivants :

« O Elmansour, réjouissez-vous de votre succès, Dieu vous a fait atteindre le but que vous poursuiviez contre vos ennemis,

« En se servant de vous comme d'un glaive pour décimer ses ennemis, et en dispersant par vos soins les milices de l'erreur.

« Grâce à votre valeur vous avez mis en déroute le polythéisme triomphant, sans même qu'on ait vu votre glaive sortir du fourreau. p. ١٦٢

1. Ou plutôt des herbes des champs.

« Par votre seul prestige, vous avez broyé les cœurs de ces perfides, et conquis Asila, le refuge de vos ennemis.

« Quel admirable prince! que dis-je, quel grand saint que celui qui a su se concilier l'amitié de la poudre des ennemis!

« Qu'il ne cesse donc d'être comme un soleil dans le ciel de la gloire et comme un collyre aux yeux de l'illustration. »

Par ces mots « qui a su se concilier l'amitié de la poudre des ennemis », l'auteur fait allusion à la tentative faite par les chrétiens qui, avant de quitter la ville d'Asila, avaient creusé sous la citadelle une mine qu'ils avaient remplie de poudre. Au moment de leur départ, ils avaient allumé une mèche dont la longueur avait été calculée de façon à ce que le feu atteignît la poudre à l'instant où les musulmans entreraient dans la ville. Mais Dieu sauva les musulmans de ce danger, comme il leur avait épargné les périls du combat.

En l'année 1001 (8 octobre 1592-27 septembre 1593) on amena à Elmansour un éléphant du Soudan. Le jour où cet animal entra dans Maroc fut un véritable événement : toute la population de la ville, hommes, femmes, enfants et vieillards, sortit de ses demeures pour contempler ce spectacle. Au mois de ramadhan 1007 (28 mars-17 avril 1599) l'éléphant fut conduit à Fez. Certains auteurs prétendent que c'est à la suite de l'arrivée de cet animal que l'usage de la funeste plante, dite *tobacco*, s'introduisit dans le Maghreb, les nègres qui conduisaient l'éléphant ayant apporté du tabac qu'ils fumaient et prétendant que l'usage qu'ils en faisaient présentait de très grands avantages. La coutume de fumer qu'ils importèrent se généralisa d'abord dans le Draâ, puis à Maroc et enfin dans tout le Maghreb. Les docteurs de la loi émirent à l'époque des avis contradictoires au sujet du tabac : les uns déclarèrent son usage illicite, d'autres décidèrent qu'il était licite et d'autres enfin s'abstinrent de se prononcer sur la question. Dieu sait ce qu'il faut penser à cet égard.

L'an 993 (1585) un certain personnage du nom de Elhadj Qaraqouch se mit à la tête d'une insurrection dans les montagnes de Ghomara et de Hibth. Cet homme qui prenait le titre de prince des Croyants avait débuté par être tisserand et par faire montre de piété et de vertus. Après qu'il eut été pris et tué, sa tête fut portée à Maroc.

Au mois de dzoulqaada 996 (22 septembre-22 octobre 1588) Elmansour se mit en route ; durant ce voyage, on vint lui annoncer la bonne nouvelle que les chrétiens avaient été surpris devant Ceuta. Le chef de l'expédition dirigée contre les infidèles, Ahmed Enneqsîs, s'était placé en embuscade avec un corps de cavalerie. Les habitants étant sortis de la place avec leurs enfants et leurs domestiques, les musulmans se portèrent entre les chrétiens et Ceuta et faillirent s'emparer de la ville. Ce fut au sujet de cet événement que l'auguste et éloquent secrétaire, Abou Abdallah Mohammed ben Ali Elfichtâli, récita le distique suivant qui contenait le présage de la conquête prochaine de Ceuta :

« Voici Ceuta qui conduit son fiancé vers ton palais au milieu d'un cortège de jeunes gens et de vieillards. p ١٦٣

« Elle est radieuse, et toi tu es digne de toutes celles que tu soumettras après elle dans une conquête prochaine. »

Au mois de djomada II de l'année 1009 (8 décembre 1600-6 janvier 1601) il y eut une grande inondation à Fez, et, au mois de chaaban suivant (5 février-6 mars 1601), une seconde inondation, plus considérable encore que la première, détruisit des maisons et emporta, malgré son épaisseur et sa solidité, le barrage construit sur la rivière de Fez. Ce barrage avait été construit par Ahmed Elouattâsi, et ce fut au moment où il venait d'être terminé que l'imam Sidi Ali ben Haroun avait dit ces vers :

« Dieu a bien dirigé l'esprit de ses adorateurs et, par ce barrage, il a confondu l'esprit des ignorants.

« Il a rapproché autant qu'il l'a voulu les choses éloignées. Longtemps je proclamerai la louange de Maulay Ahmed.

« Qu'elle aille ou qu'elle vienne, ma langue s'écriera : les esprits des rois sont les rois des esprits. »

C'est encore à propos de ce barrage que le cheikh, l'imam, Abou Zakariya Sidi Yahia ben Esserrâdj a dit :

« Dieu n'a-t-il pas bien guidé celui qui, dans la certitude de son jugement, a construit ce solide barrage ?

« Qu'il maintienne la puissance de ce prince ; qu'il assure des succès et des triomphes éclatants,

« A cet imam de l'orthodoxie, Ahmed le bien-aimé, la terreur de ses ennemis, l'appui des musulmans ! »

C'est toujours de ce même travail que le cheikh, l'imam, Abou Malek Abdelouahed ben Ahmed Elouancherîsî, a voulu parler quand il a dit :

« Habitants de Fez, Dieu vous a bien inspirés en vous faisant construire ce barrage sur l'avis de Aboulabbâs, le défenseur de votre cité.

« Grâce à lui vous ferez revivre vos arbres et vos fruits en dépit des gens qui nient ses bienfaits.

« Que ce prince vive, que le bonheur ne cesse d'être à ses ordres et qu'il reçoive de toute façon le témoignage de notre sincère reconnaissance ! »

Le cheikh, maître de nos maîtres, le savant jurisconsulte, Sidi Mohammed ben Saïd Elmerghîtsi, citant dans son *Fah-*
p. ١٦٤ *rasa* ces paroles du Coran : « Quiconque se détournera pour ne point entendre le nom du Miséricordieux, nous le mettrons au pouvoir d'un démon qui ne le quittera pas [1], » ajoute : Il y a une admirable moralité à tirer de l'histoire surprenante et édifiante que voici. Sous le règne du sultan Aboulabbâs Ahmed Elmansour, vivait dans la ville de Maroc un homme qu'on appelait Ali Ecchemâl. Un jour des jours

1. *Coran*, Sourate XLIII, verset 35.

de Dieu, cet homme en rentrant chez lui aperçut un jeune nègre qui était couché sur son lit et dormait. Poussant aussitôt un cri, il chercha son sabre pour tuer ce jeune homme quand celui-ci lui dit : « Allons, un peu de calme, tu ne peux rien contre moi. » — « Et pourquoi cela? répliqua Ali. » — « Parce que je suis un démon et que tu as été mis en mon pouvoir, répondit le nègre. » — « Et pourquoi, s'écria l'homme, m'a-t-on mis en ton pouvoir ? » — « Malheureux ! exclama le nègre, n'as-tu donc jamais entendu ces paroles du Coran : « Quiconque se détournera pour ne point entendre le nom du Miséricordieux, nous le mettrons au pouvoir d'un démon qui ne le quittera pas. » — « C'est vrai, dit Ali, Dieu le Très-Haut a dit la vérité. » Puis il se mit à réciter ces mots : « Je me réfugie auprès de Dieu, le Clément ; louange à Dieu le maître des mondes, » et il continua à réciter des prières. Durant ces invocations, le démon s'évanouit peu à peu et finit par disparaître complètement. Depuis ce moment, grâce à Dieu, Ali ne manqua pas un seul jour de réciter le Coran en entier et il devint un homme vertueux.

CHAPITRE L

DES PRINCIPAUX SECRÉTAIRES, VIZIRS, PRÉVOTS ET CADIS DE CE PRINCE

Ce prince eut de nombreux secrétaires dont le plus célèbre fut Abou Fârès Abdelazîz ben Ibrahîm Elfichtâli. Voici comment s'exprime le *Dorret Elhidjâl* au sujet de ce personnage : « Le premier ministre de la plume était Abou Fârès Abdelazîz Essenhâdji. C'était un jurisconsulte, un prosateur et un poète; il fut l'historiographe du règne de Elmansour, et l'histoire qu'il composa comprend plusieurs volumes

dans lesquels sont relatés tous les événements ayant trait à la dynastie des Chérifs depuis ses débuts jusqu'à l'époque à laquelle il écrivit son ouvrage; on y trouve le récit des batailles, des expéditions et des faits auxquels prit part cette dynastie et en outre une étude détaillée sur les splendeurs du règne de Aboulabbâs Elmansour Maulay Ahmed Eddzehebi (Dieu lui fasse miséricorde !). Elfichtâli écrivit aussi le *Meded eldjeïch* sur l'ouvrage de Ibn Elkhathîb Esselmâni, intitulé : *Djeïch ettauchîh*; une introduction sur la mise en ordre alphabétique du *Divan* de Motanebbi et de nombreuses et brillantes poésies. C'était un homme aux vues larges, à l'esprit élevé et jouissant d'un grand prestige; il maniait la plume avec une grande élégance et possédait une grande finesse d'à-propos et beaucoup d'esprit. En un mot, c'était le *chevalier* des divans et de la rhétorique. Il avait
p. ١٦٥ reçu les leçons d'un grand nombre de maîtres, tels que Aboulabbâs Elmendjour, Aboulabbâs Ezzemmouri, Abou Malek Abdelouâhed Elhamîdi et d'autres savants de cette époque. Il était né en 956 (1549). »

L'auteur de *Eli'lâm* ajoute que Elfichtâli composa un commentaire de la *Maqsoura* de Elmakoudi et l'auteur du *Nefh Etthîb* rapporte qu'en parlant de ce vizir, le sultan du Maroc, Elmansour, disait : « Elfichtâli nous a rendus plus célèbres que tous les autres princes de la terre; on peut le comparer à Lisân-eddin Ibn Elkhathîb. »

Elfichtâli eut avec Elmansour l'aventure suivante : un jour qu'il avait écrit au prince pour se plaindre de ses embarras financiers, celui-ci composa le distique suivant qu'il écrivit sur la requête en manière d'apostille :

> « O secrétaire, toi qui, lorsque tu écris, plantes un véritable parterre des branches de toutes les sciences.
>
> « Voici ce que j'ai à répondre à la plainte que tu m'adresses au sujet de ta détresse : Dissipe mon chagrin ! »

C'est-à-dire : voici de l'argent. J'ai retrouvé ce distique dans mes notes, mais je ne me souviens plus d'où je l'ai tiré. Il faut encore admirer ces vers qui ont été composés par Abou Ali Elhasen Elmesfioui et qui furent gravés sur une des constructions élevées par le secrétaire Abou Fârès Abdelazîz ; ils sont rapportés dans le *Nefh Etthîb* :

« Découvre la gloire dans l'amphore de l'allégresse et fais circuler la coupe de l'amitié sans tache.
« Mes faveurs se sont répandues sur ces murs splendides et les ont recouverts aux yeux du monde, d'une parure joyeuse.
« Les arabesques qui sillonnent ma tunique s'entrelacent comme les paillettes d'or qui ornent la gorge des houris.
« Aucun palais ne saurait atteindre au degré que je possède d'offrir la quiétude ;
« Au milieu des constructions du Maroc et de sa contrée, je dédaigne Ezzaura et Elkhabour,
« Car mon dôme qui s'élève merveilleux dans les airs abrite celui qui a obtenu la palme de la poésie et de la prose,
« Celui qui, lorsqu'il s'empare de la plume, en fait sortir des colliers magiques qui s'étalent au milieu des lignes,
« Abdelaziz, le frère de la gloire, le secrétaire d'État du calife Ahmed Elmansour,
« Puisse-t-il ne cesser de vivre dans la paix et la félicité tant que les feuilles s'agiteront dans les parterres vivifiées par la rosée. »

L'auteur du *Nefh Etthîb* rapporte qu'il échangea une cor-
respondance avec ce vizir qui, d'après mon ami, l'auteur P. ١٦٦
du livre *Eli'lâm*, mourut en l'année 1032 (5 novembre 1622 — 25 octobre 1623). C'est d'ailleurs la date indiquée également par le secrétaire, le littérateur Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed Elmeklâti, dans son poème obituaire en *lam*, quand il dit :

« La main de la prose est maintenant *desséchée*[1] ; les premiers jours de ce siècle implacable l'ont emportée. »

1. La date se trouve indiquée par ce mot, mais à la condition de ne point tenir compte du redoublement du ل de شلّاء.

Parmi les secrétaires de Elmansour il faut encore citer : 1° Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed ben Aïssa, l'auteur du livre ayant pour titre : *Elmemdoud oua'lmeqsour min sena essolthân Abilabbâs Elmansour*. C'est lui qui a dit :

« Quand la fortune vous accorde quelque faveur, n'en tenez aucun compte ; ce qu'elle donne ne dure pas ;

« N'ayez point confiance en son équité vis-à-vis des hommes, car la fortune est comme le cadi de Sodome. »

Et ce distique :

« Quand vous obtenez une pantoufle d'un souverain, contentez-vous d'un pareil bienfait ;

« N'ayez nulle confiance en sa justice à l'égard des hommes : la chute est toujours en proportion de la hauteur à laquelle on s'est élevé. »

2° Abou Abdallah Mohammed ben Omar Ecchaouï ; c'était un lettré et ce fut lui qui lança cette épigramme contre les notaires :

« Les notaires que nous fournit notre époque sont aussi éloignés de l'honnêteté que de la science du notariat ;

« Ils sont jeunes d'âges et jeunes d'intelligence. Par Dieu ! même s'il s'agissait d'un chien, il ne faudrait pas accepter leurs témoignages. »

Il composa également cet éloge de Elmansour :

« O illustration des califes, ton pouvoir est assuré et confirmé par le triomphe de ta gloire.

« Tes bienfaits se répandent sur toute la terre et, grâce à eux, il n'est plus parmi les hommes un seul malheureux.

p. ١٦٧ « L'Occident se drape dans les vêtements de ta bonté et l'Orient tressaille au bruit de ta gloire.

« Verse sur moi les nuages de ta générosité qui déborde, mais aie pitié de moi et ne va pas me noyer. »

3° L'éloquent secrétaire, Abou Abdallah Mohammed ben Ali Elouedjdi, thaleb des plus illustres et grand cueilleur de fleurs de rhétorique. Il était surtout remarquable dans le style épistolaire, et j'ai vu de lui une lettre à propos de laquelle Abou Fârès Abdelazîz Elfichtâli lui décerna les plus grands éloges et fit ressortir l'élévation de ses pensées et la hauteur de son esprit. Parmi ses œuvres poétiques, je citerai la réponse qu'il adressa au jurisconsulte, Abou Zeïd Abderrahman ben Ibrahim Elmestetraï, qui lui avait proposé l'énigme suivante :

« Je propose ces énigmes à un homme supérieur, intelligent et et illustre ; qu'il me montre sa profonde sagacité ;

« Quelles sont les deux choses longues et durables qui partagent le temps sans commettre d'injustice ?

« Quel est l'ami qui m'est venu après une longue attente et qui a juré un pacte avec chaque maladie,

« Hôte qui n'arrivait d'aucun pays et que j'ai reçu pareil à un agneau sans os. »

Voici le texte de la réponse :

« Être qui m'es cher, tu as eu un fils ; c'est là le mouton qui a connu le sein de sa mère ;

« C'est là l'ami dont le visage ressemble à une personne aimée et dont on n'arrive qu'avec bien des peines à développer les les qualités.

« Les deux choses qui sont longues sont le *nehar* qui est employé souvent à la place du mot *jour*.

« Et la nuit qui est aussi large que la terre, quand durant son temps je suis privé de sommeil.

« Mais c'est toi, seigneur, qui es habile à déchiffrer les énigmes. Puisses-tu vivre aussi longtemps que les gouttes d'eau tomberont des nuages ! »

Il est encore l'auteur de ce distique :

« Que de soirées m'ont paru rapides en compagnie d'un ami et combien j'aurais voulu qu'elles consentissent à ne jamais finir !

« Ils sont aussi bien courts les moments d'allégresse durant lesquels on peut rencontrer un ami, à l'abri des regards indiscrets. »

p. ١٦٨ J'ai lu écrit de la main même de Ibn Elqâdhi les mots suivants : « Abou Abdallah Elouedjdi étant à Maroc au mois de rebia II de l'année 1006 (11 novembre — 10 décembre 1597), m'a récité ces vers qu'il appliquait à lui-même :

« Il s'était vêtu de jaune pour briller, ce jeune faon qui semblait s'être échappé des jardins de l'Éden ;

« Il était si beau quand il s'est montré que vous eussiez cru voir la lune au milieu d'un halo d'or. »

Il me récita également ceux-ci qui dépeignaient encore sa personne :

« Sa tunique jaune avait l'éclat du soleil qui brille et ses lueurs couvraient les joues des buveurs ;

« Quand elle se reflétait dans une coupe, l'échanson s'écriait : est-ce une pleine lune que je vois resplendir au fond de cette coupe ? »

Au rapport de *Eli'lâm*, Elouedjdi mourut en 1033 (25 octobre 1623 — 14 octobre 1624).

4° Le lettré, l'éloquent secrétaire, Aboulhasen Ali ben Ahmed Ecchami. — Les Oulad Ecchami descendent de la tribu de Khazeredj ; ils ont été apparentés par alliance avec la famille de Elmansour. — C'était un jurisconsulte érudit ; il composa de brillantes poésies dont une grande partie a été rapportée par Elmaqqari dans son ouvrage intitulé : *Feth elmo'atâl fi medh enni'âl*. Il mourut en 1032 (5 novembre 1622 — 25 octobre 1623) ; il est mentionné dans le *Eli'lâm*.

5° Le célèbre et éminent secrétaire Abou Abdallah Mohammed ben Ali Elfichtâlî, l'auteur d'un obituaire en vers rimant en *lam*[1] ; il a composé de belles poésies dont nous avons déjà cité d'importants fragments.

1. C'est-à-dire dont la rime était formée par la lettre *l*.

6° Enfin un personnage que l'on compte parmi les secrétaires, bien qu'il ait occupé une situation plus haute que celle de secrétaire, le jurisconsulte, le littérateur, l'incomparable, l'intelligent, Abou Abdallah Mohammed ben Yaqoub de la tribu berbère des Aït Yousi dans le Sous. Il fut certainement, à son époque, le littérateur le plus remarquable de Maroc et des autres villes de l'empire. C'était à lui que les secrétaires s'adressaient, chaque fois qu'ils avaient une dépêche difficile à rédiger, et on le consultait dans tous les cas douteux et importants. Il vous suffira du reste pour juger de sa valeur de savoir que l'imam Aboulabbâs Ahmed Baba Essoudâni a transcrit des passages entiers de cet auteur dans son *Kifâyat elmohtâdj*, qu'il en parle comme d'une autorité scientifique et qu'il en a dit ceci : « Je n'ai pas rencontré, dans tout le Maghreb, quelqu'un qui fût plus sûr, plus digne de créance, et plus érudit dans les diverses sciences que Ibn Yaqoub. »

Dans sa *Fahrasat*, Ibn Yaqoub a mis de fort beaux vers, parmi lesquels je citerai les suivants, dans lesquels il énumère les animaux qui entreront dans le Paradis :

« Le bélier[1] qui sera égorgé, puis la huppe messagère, l'âne de Azîz, la chamelle de Sâlih, p. ١٦٩

« Le veau d'Abraham, la chamelle de Ahmed, le chien des Compagnons de la caverne, cet admirable aboyeur,

« La génisse rousse de Moïse, celle dont la couleur réjouissait les yeux, enfin la fourmi qui parla et donna un excellent conseil,

« Seront dans le Paradis, ainsi que le poisson de Jonas. Tout homme sensé devra réfléchir avant de s'attaquer à ces animaux. »

Voici qui est également de lui :

« Pendant toute la nuit il m'a semblé que j'avais des aiguilles dans les yeux, car je veillais sans pouvoir goûter le sommeil.

1. Ce bélier, qui symbolise la mort, sera égorgé en présence des bienheureux et des réprouvés, aussitôt après le jugement dernier, pour bien montrer que la mort n'existant plus, les récompenses et les châtiments seront éternels.

« Je songeais à une affaire qui aurait réussi si j'avais trouvé un aide ; mais quand le but est grand, il est rare de trouver un appui. »

Aboulabbâs Ahmed ben Elqâdhi exprima la même opinion dans le distique suivant :

« A celle qui me disait : Pourquoi ne vois-je personne venir à ton aide, toi qui es étrangère et éloignée des tiens?

« J'ai répondu : Je recherche la grandeur, et quand le but est grand, il est rare de trouver un appui. »

En somme, Elmansour eut de si nombreux secrétaires que la liste complète en serait bien longue ; ce que nous en avons dit est très suffisant.

Parmi les vizirs de ce prince, l'auteur du *Dorret essolouk* cite : 1° Abdelazîz ben Saïd Elmezouâr, connu sous le nom de Ould Maulât-Ennas. Voici l'article que lui consacre le *Dorret Elhidjâl* : « Abdelazîz ben Saïd ben Mansour Elouzkîti fut le compagnon de Ahmed Eddzehebi ; on l'appelait le caïd Azzouz et il commandait dans la montagne de Deren. C'était un des descendants de Mesaoud ben Ouârkâs, le caïd de Ennâsir l'Almohade à la bataille de Eloqâb [1] en Andalousie ; il était aussi connu sous le nom de cet ancêtre, l'auteur du *Raudh Elqarthâs*. Abdelazîz avait une très grande ambition. Il rassembla un grand nombre d'ouvrages scientifiques et l'on prétend que sa bibliothèque contenait 50,000 volumes. Il était né à Taroudant en 956 (1549) ; sa famille, qui est établie dans la montagne de Deren, y occupe une situation importante et jouit d'un grand crédit. »

2° Mouloud, un des affranchis du précédent et 3° Ennâsir ben Ali ben Chaqra.

L'auteur du traité intitulé *Elfaouâïd* rapporte que sous le

1. Cette bataille, dans laquelle les musulmans éprouvèrent une déroute complète, eut lieu en 1212; les Espagnols lui donnent le nom de bataille de *las Navas*.

règne de Elmansour, il y avait un poète appelé Eddâïm, p. ١٧٠
également habile à manier l'éloge et la satire. Ce poète composa sur le caïd Ibrahim Essofiâni l'éloge suivant :

« Au milieu des ténèbres de la nuit, il veille comme un moine et, dans l'ardeur de la mêlée, il se fait admirer à l'égal des héros. »

Il dit également en parlant du chef de la police, Mohammed ben Mohammed ben Elhasen, surnommé Elmismar (le clou) :

« Que de glaives ont disparu emportés par le temps! Comment, après cela, un *clou*[1] aspirerait-il à l'éternité. »

Voici comment il parle du caïd Moumen ben Molouk, le renégat :

« Si tous les musulmans étaient comme Moumen, aucun désastre ne pourrait atteindre les musulmans. »

Parmi les prévôts de Elmansour, Ibn Elqâdhi cite : 1° Aboulhasen Ali ben Seliman Ettâmeli, fils du neveu du jurisconsulte, l'honorable Elhasen ben Otsmân. Ce personnage, dans une réponse à une question de droit, est dépeint par Sidi Abderrahman Ettlemsâni, l'habitant de Redana, comme un homme loyal, de bon conseil et un pieux jurisconsulte. On a déjà vu précédemment le portrait qui en a été donné par Elmendjoûr, dans la biographie de l'oncle de Aboulhasen qui fut un des prévôts du sultan Abou Mohammed Abdallah Elghâleb-billah. Aboulhasen fut le premier de sa famille qui vint habiter Elmouâsîn[2], et c'est de lui que parle le jurisconsulte, le subtil, l'intelligent Seliman ben Ibrahîm ben Seliman, en disant :

« Par Dieu ! tes pieds n'ont foulé le sol de Maroc et tu n'as traversé un jour ses jardins,

1. Ou *Mismâr* qui est son synonyme en arabe.
2. Un des quartiers de la ville de Maroc.

« Que pour faire les grandes choses que tu concevais et ressembler par là aux habitants de Elmouâsìn. »

Quant aux cadis de Elmansour, on cite : à Maroc, le jurisconsulte, le cadi Aboulqâsem ben Ali Ecchâthibi qui exerça durant de longues années ses fonctions judiciaires ; ce fut à lui que le jurisconsulte, le littérateur, le prosateur et poète, Abou Fârès Abdelazîz ben Mohammed Elfichtâli, adressa les vers suivants :

« On a élevé aux fonctions de cadi, à Maroc, un jurisconsulte d'un esprit remarquable ;

p. ١٧١ « Il console ses concitoyens; il est généreux pour l'étranger et il rend des sentences qui ne sauraient être réformées.

« Il n'a aucun défaut. Si, pourtant, car il se laisse dominer par une femme, sa maîtresse ;

« C'est elle qui le gouverne : il lui obéit alors qu'elle refuse de céder à ses ordres.

« A ce propos je vais lui citer ce vers d'un ancien, à lui qui sait manier la rime :

« Plût au ciel qu'il ne fût pas cadi et que ce fût elle qui rendit la justice ! »

Aboulqâsem répondit :

« O Abdelazìz, toi qui as tous les défauts, ne crains-tu pas, malheureux, de t'exposer à de graves périls.

« Fumier que tu es, convoiterais-tu donc mes fonctions, toi qui ne sais pas même les règles de la prière !

« Ne te souviens-tu plus du temps passé, alors que toi et ta fiancée vous viviez au milieu des archers;

« Tu leur servais parfois de proxénète, parfois aussi tu leur faisais abandon de ton corps.

« Sois-donc comme ton sacripant de père qui fréquentait les rebelles et éloignait de lui les gens honnêtes.

« Garde-toi de t'occuper à l'avenir de mes fonctions, car avec ma langue je brise les plus durs cailloux. »

Ecchâthibi mourut en 1002 (27 septembre 1593 — 16 septembre 1594). Son successeur fut Abou Abdallah Moham-

med ben Abdallah Erregragui, connu sous le nom de Bou Abdelli. C'était un des savants les plus remarquables de son époque; dans les controverses qu'il soutint contre les savants de Fez, il eut toujours gain de cause. Il mourut en 1022 (21 février 1613 — 11 février 1614). La date de sa mort est donnée dans ce vers de l'obituaire, rimant en *lam*, de Abou Abdallah Elmiklâti :

> « Quant à Ibn Abdallah *ses pareils* [1] sont rares; quel admirable cadi et quel homme juste et vertueux! »

A Fez, Elmansour eut pour cadi, le jurisconsulte, le savant éminent, Abou Malek Abdelouâhed ben Ahmed Elhamîdi. Ce magistrat connaissait à fond le *Mokhtasar* de Sidi Khelil; ce livre faisait la base ordinaire de son enseignement qui comprenait en outre diverses autres sciences. Il commença à exercer ses fonctions sous le règne du sultan Abou Mohammed Abdellah Elghâleb-billah, en l'année 970 (31 août 1562 p. ١٧٢
21 août 1563). Pour se venger de lui, le sultan Elmoatasem le fit un jour mettre en prison et l'y laissa un certain temps. Elhamîdi dépêcha ses enfants auprès de Sidi Redhouân, le priant d'intercéder en sa faveur auprès du sultan Elmoatasem. Sidi Redhouân, par un distique écrit de sa main, répondit au cadi pour l'engager vivement à solliciter sa grâce, en se réclamant seulement de la protection du Prophète et de sa haute influence : le Prophète étant, disait-il, en quelque sorte la porte de Dieu. Voici ce distique :

> « Dans les circonstances graves et dans les dangers, ne faites appel qu'à l'homme énergique, à celui qui peut dire en présence du péril : Me voici.
>
> « Tourne donc bride, frappe à son palais, demande-lui son appui, ô mon frère, et entre dans la maison par la porte. »

Le cadi se conforma à cet avis; il s'adressa directement

1. Le mot شبيهه forme le chronogramme et donne la date de 1022.

à son maître et aussitôt la délivrance survint. Ce fut dans le même ordre d'idées que Sidi Redhouân composa ces vers ;

« Lorsque vous implorez un homme généreux au nom de son ami, il rougirait de ne point accéder à votre demande.
« Or qui donc est plus généreux que toi, ô Maître de l'univers, et qui pourrait être ton ami plus que celui qui est né parfait,
« Le Prophète Mahomet. Honneur donc à lui qui est le seigneur des hommes d'aujourd'hui, comme il l'a été de ceux d'autrefois. »

J'ai lu dans le texte autographe du *Djedzouet eliqtibâs* de Ibn Elqâdhi, ces mots que l'auteur avait rayés à l'encre rouge : « Abdelouâhed ben Ahmed Elhamîdi, le jurisconsulte, qui fut cadi de la ville de Fez, était très versé dans la connaissance des doctrines de Ibn Malek. Néanmoins il ne tenait aucun compte des lois de la religion mahométane et les rejetait derrière son dos, jugeant, malgré sa science, d'après ses propres caprices, sans s'inquiéter de ce qu'il faisait : lui et ses assesseurs gagnèrent ainsi des sommes si considérables qu'il serait impossible de les évaluer. Quand il mourut, mon ami, le vizir Abderrahman ben Ibrahîm Elyestetsni, composa pour la circonstance le distique suivant :

« Elhamîdi et sa bande ont disparu, ainsi que les funestes jours de son autorité ;
« Il est mort, sa balance sera légère ; il est allé rejoindre sa mère dont l'enfant a été maudit. »

p. ١٧٣ Ce cadi, Elhamîdi était un lettré et un poète remarquable. Voici quelques-uns de ses vers :

« Quiconque n'espère pas que sa science lui survivra est mort, alors même qu'il est encore en vie.
« C'est la science qui fait que l'homme existe sa vie durant ; ce sont les éloges qu'elle lui procure, lorsqu'il est mort, qui le font revivre. »

Parlant d'un thaleb connu sous le nom de Otsmân Eddzebdzoub, qui était un grand amateur de discussions, il dit :

> « La voix de Otsmân, dans les assemblées, rappelle la voix d'un rossignol des boucs.
>
> « Il n'a ni intelligence, ni jugement et tout ce qu'il mérite, c'est de recevoir des coups de nerfs de bœuf. »

Parlant d'un autre thaleb, connu sous le nom de Elhammam à qui on avait volé ses vêtements dans un bain, Elhamîdi s'écria :

> « Il fallait voir marcher Elhammam sortant tout nu du bain ;
>
> « Son crâne était blanc comme la zédoaire et sa démarche rappelait celle d'un lion. »

Il mourut en 1003 (16 septembre 1594-6 septembre 1595). Il eut un conflit avec Elmendjoûr ; aussi un jour que le sultan Elmansour avait chargé Elmendjoûr de présider la prière, Elhamîdi refusa à ce dernier l'entrée du *mihrâb*. — « Laisse-le entrer, dit le sultan, car il est ton supérieur par la science. » — « Si sa science lui assure la première place, répliqua Elhamîdi, sa basse extraction lui donne le dernier rang. » Dieu leur accorde à tous son pardon !

Quant au cadi de Tombouctou dans le Soudan, ce fut Abou Djaafar Omar ben Elâqeb Essenhâdji ; il exerça en qualité de grand-cadi du Soudan et de ses dépendances.

CHAPITRE LI

DU FILS DE ELMANSOUR, SON HÉRITIER PRÉSOMPTIF, ABOU ABDALLAH MAULAY ELMANSOUR, SURNOMMÉ ECCHEIKH

Ainsi qu'on l'a vu précédemment, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmamoun, l'héritier présomptif de Elmansour, avait, du vivant de son père, exercé longtemps les fonctions de gouverneur de Fez et des provinces du Maghreb qui sont voisines de cette ville. Elmansour avait pour ce fils
p. ١٧٤ une vive sollicitude ; son désir de le voir arriver au pouvoir était si grand qu'il n'apposait jamais son cachet sur le moindre petit sac d'écus du trésor sans dire : « Dieu fasse que ce cachet soit rompu par la main d'Eccheikh ! « Il espérait, en effet, que ce fils lui succéderait et gouvernerait comme lui ses sujets ; mais le destin immuable et préétabli en avait décidé autrement et comme l'a dit le poète :

> « L'homme n'arrive pas à tout ce qu'il souhaite ; les navires ne sont pas toujours poussés par les vents qu'ils désireraient avoir. »

J'ai lu la lettre suivante, adressée par Elmansour au prince héritier :

« De la part de l'adorateur de Dieu, de celui qui combat dans la voie du Seigneur, l'imam, le prince des Croyants, Aboulabbâs Elmansour-billah, fils du prince des Croyants, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmahdi, le Chérif hassanien. Dieu, par sa puissante protection, consolide son autorité et fasse à ses troupes la faveur et la grâce de les rendre victorieuses ! A notre fils, notre héritier présomptif, le prince

très glorieux, très cher, très éminent, Baba Eccheikh, que Dieu vous fasse atteindre la perfection et vous accorde dans ce monde et dans l'autre la réalisation de vos vœux ! Le salut soit sur vous avec la miséricorde de Dieu et ses bénédictions !

« Ensuite, nous vous adressons la présente lettre de la ville de Maroc (Dieu la protège ! rien ne la défendra mieux que les bonnes œuvres accumulées par notre souverain, grâce à Dieu à qui nous adressons toutes nos louanges.) Nous avons dû vous écrire (Dieu veille sur vous et vous favorise !) parce que nous avons appris que vous aviez engagé là-bas, à votre service, un certain nombre de personnes des Oulâd Telha, entr'autres, les neveux de Ali ben Mohammed et ceux de Mohammed ben Molouk, en leur assignant comme salaire une somme d'environ 5000 pièces. Quel avantage pensez-vous donc retirer des services de gens pareils, que vous vous soyez engagé dans une dépense aussi considérable ? Tout au contraire, il ne pourra résulter de tout cela que des inconvénients certains, et cette forte dépense ne profitera en rien, ni à vous-même, ni au pays.

« Si, en ce qui concerne ces Oulâd Talha, vous avez voulu suivre nos errements et imiter notre conduite, parce que nous avions nous-même pris ces gens à notre service, souvenez-vous que vous et moi nous nous sommes trouvés dans des circonstances tout à fait différentes. D'abord la ville de Maroc n'est point dans les mêmes conditions que la ville de Fez : ici, ces gens étant éloignés de leur pays, pouvaient rendre des services qu'ils ne sauraient rendre chez vous. Nous connaissons d'ailleurs bien ces populations ayant été dans leur pays. Ils nous avaient demandé à nous-même de les employer alors que nous étions chez eux et, à ce moment, nous n'avions pu faire autrement que de nous engager à les prendre ; aussi, quand ils sont venus nous trouver au

jour dit et réclamer l'exécution de notre promesse, il nous
p. ١٧٥ a été impossible de ne pas faire droit à leur réclamation ; mais alors nous avons mis comme condition qu'ils résideraient à Maroc. C'est sous cette réserve que nous avons admis un certain nombre d'entr'eux à servir dans nos rangs et, malgré cette restriction, nous avons éprouvé les plus vifs regrets d'avoir pris cette mesure. Nous avions commis une faute et le mieux eût été de les traiter généreusement et de ne point les employer.

« Pour vous, vous n'aviez pas les mêmes ménagements à garder, car vous n'étiez lié par aucune promesse antérieure qu'il vous fût obligatoire de tenir ; vous pouviez donc les écarter en nous demandant notre autorisation et notre avis, car alors nous vous aurions dégagé aisément, en mettant pour condition qu'ils serviraient ici à Maroc, condition que nous avions imposée à ceux d'entr'eux que nous avions employés nous-même. En conséquence, nous vous recommandons instamment de les licencier et de ne garder absolument aucun de leurs cavaliers à votre service, pas même un de ceux dont nous avons parlé, enfin de n'employer aucun homme des Oulâd Talha. Nous vous donnons l'ordre de les éloigner et de leur dire que le sultan vous défend de les garder à votre service à Fez et, pour dégager votre responsabilité vis-à-vis d'eux, vous leur ferez lire la lettre que nous joignons à celle-ci. Toutefois, évitez de les froisser par des paroles dures ; recevez-les, au contraire, avec bonté, ne cessez pas de leur montrer un visage riant et affable, mais fermez bien la porte à toutes leurs espérances.

« Ce qui est plus grave que tout cela et qui nous paraît si difficile à supporter que nous nous refusons à le croire, c'est la découverte que nous avons faite que les Oulâd Talha, Ali ben Mohammed et ses contribules, sont au courant de toutes vos affaires. Nous nous sommes aperçu, en effet, qu'ils

avaient certainement là-dessus des informations plus complètes que celles possédées par l'un quelconque de vos plus hauts fonctionnaires, qui pourtant sont nos concitoyens et font partie de notre entourage intime. Tandis que ceux-ci sont discrets et ne cherchent à approfondir que leurs propres affaires, les autres ne songent qu'à connaître nos forces et les secrets de notre gouvernement ; pourtant ce sont ces derniers que vous avez pris pour confidents et pour amis ; vous les tenez au courant de votre situation, de vos affaires, alors que ces gens-là habitent toujours le territoire de nos ennemis et sont sous leur dépendance. Dès qu'ils savent quelque chose sur nos besoins, nos décisions ou nos projets, les Turcs en sont immédiatement avisés et avec autant d'exactitude que s'ils étaient au milieu de nous et prenaient directement leurs informations.

« En admettant que les Oulâd Talha aient pour vous les meilleures dispositions, ce sont toujours des Arabes, c'est-à-dire des gens qui ne gardent rien pour eux des choses qu'ils savent et qui, ne sachant distinguer ce qu'on doit céler de ce qu'on doit divulguer, ne sont plus maîtres d'eux dès qu'il s'agit de parler et de bavarder. Enfin, c'est pour nous une question brûlante, qui nous déchire les entrailles et nous torture le cœur. Ignorez-vous donc que l'on cherche à cacher p. ١٧٦
certaines choses des plus insignifiantes aux étrangers, même quand ce sont des amis les plus intimes ou des parents les plus proches.

« Ne savez-vous pas aussi qu'un jour notre frère, Baba Mansour, ayant une chose de très minime importance à demander à notre frère, Baba Abdallah, et remarquant la présence dans la salle d'audience de Mansour ben Elmezouâr, n'osa pas, par délicatesse, adresser sa demande avant d'avoir consulté son voisin pour savoir si ce ne serait pas mal à lui de parler en présence de Elmezouâr. Or son voisin qui était

le caïd Dahho ben Feredj lui répondit par ces mots : « Cet homme est un étranger, ne demandez rien devant lui. »

« Eh bien, ce Mansour ben Elmezouâr était un des serviteurs les plus fidèles et les plus intimes de nos pères ; il était de nos familiers et de notre entourage à cause de la haute estime que nos prédécesseurs lui avaient accordée. C'était en outre un ennemi des Turcs qu'il avait souvent combattus en personne. Il avait pris part avec notre frère, Baba Hammou Elharrân, à tous les grands combats qui avaient été livrés sur le territoire des Turcs et ailleurs, à l'époque de la conquête du Maghreb central ; il avait ensuite accompagné Baba Abdelqâder, partageant avec lui sa bonne et sa mauvaise fortune. Lorsqu'il vint de Tlemcen, il amena ses enfants et fit le voyage à pied comme Baba Abdallah, qui lui aussi amena ses enfants, et comme bon nombre de nos fidèles de cette contrée. Il continua toujours de servir avec zèle et dévouement et acquit ainsi une haute considération auprès de nos prédécesseurs. Remarquez en outre qu'il fut un de ceux qui obtinrent le commandement de Taza et plus tard du Fahs, deux commandements qui n'ont jamais été confiés qu'à des serviteurs intimes dont l'affection, le zèle et le dévouement étaient assurés. Son affection, sa loyauté, son abnégation et son désintéressement étaient si grands que, lors de l'entrée du chef des Turcs Salah-Raïs à Fez, il quitta cette ville avec ses enfants et se rendit ici auprès du sultan, comme le firent tous les gens de Fez. Et lorsque nous-même nous entrâmes dans cette ville, venant de la direction de l'orient, les habitants de Fez suivirent le chef du Djebel à Maroc, sans jamais s'inquiéter dans ces circonstances de ce qu'on pouvait dire d'eux.

« Voilà le personnage devant lequel on éprouvait de la honte à formuler une demande des plus simples, sous ce prétexte que c'était un étranger. A plus forte raison devrait-

on user d'un pareil procédé à l'égard de gens qui n'ont jusqu'à ce jour cessé de vivre sur le territoire ennemi et d'y passer leurs jours et leurs nuits. Et ce sont pourtant ces hommes-là avec qui vous vous mêlez et que vous mettez au courant de toutes vos affaires, au point qu'ils en sont arrivés à connaître tout ce qui vous touche. C'est là une chose qui nous met hors de nous.

« Un autre point nous a aussi vivement irrité et nous nous demandons comment un étranger a pu arriver à un tel résultat. Ainsi Ali ben Mohammed, causant un jour avec nous,
s'est mis à faire l'éloge de votre bravoure, de votre sang- p. ١٧٧
froid dans les combats, de votre générosité à l'égard des malheureux, puis il a ajouté : « Il manque de cavalerie, car « il n'a pu en mettre en ligne, ni dans la première, ni dans la « seconde de ses expéditions. Les tribus qui ont de la cavalerie « ont refusé de marcher avec lui. » Ce discours nous a vivement irrité et nous nous sommes demandé comment un étranger pouvait être si bien renseigné. Aussi n'avons-nous trouvé autre chose à répondre que de réfuter ce qu'il avançait, de dire le contraire de ce qu'il supposait et d'attribuer ce fait à votre négligence, afin de ne pas lui laisser croire, comme je voyais bien qu'il le pensait, que le pays était dépourvu de cavalerie.

« Notre fils, lui avons-nous donc dit, n'a rien donné à ces « tribus ; il s'est au contraire montré généreux envers des gens « qui ne le méritaient point, envers de misérables caïds bien « connus pour manger l'argent des autres sans souci des inté- « rêts de l'État ou même à son détriment. S'il avait répandu « ses libéralités sur ces tribus, elles se seraient groupées « autour de lui. En effet les Oulâh Mothâ ont environ 3,000 « chevaux ; les Oulâd Abou Azîz, 1,500 ; les Azfi, les Oulâd « Imrân, les Abda, les Chiâdhema, les Oulâd Bou Râs, les « Ahmer, les Monâbaha commandés par Saïs et les Monâbaha

« placés sous les ordres de Omar ben Mohammedben Abbou « ont également de la cavalerie.» Et nous nous mîmes à lui énumérer toutes les tribus du Sous et celles de Maroc en indiquant le nombre de leurs chevaux, nombre qui l'étonna. « Si « notre fils, ajoutâmes-nous, avait été équitable à l'égard de « ces tribus, il aurait pu mettre en mouvement 16,000 de leurs « cavaliers ou même davantage; il aurait pu en couvrir toute « cette contrée et les répandre sur sa surface comme se répan- « dit le flot d'Arim[1], aussi bien dans sa première que dans sa « seconde expédition. Si même il leur avait envoyé des recru- « teurs et des archers, il aurait pu marcher à l'ennemi avec des « forces telles que personne n'aurait pu lui résister ou échapper « à ses coups. » En conséquence, nous vous recommandons et vous invitons instamment à vous tenir sur la plus grande réserve avec tous ces gens, à ne point leur laisser pénétrer le secret de vos affaires et à ne point les tenir au courant de votre situation. Ne soyez plus si négligent en pareille matière.

« Nous avons également appris que malgré leur récente révolte et leur turbulence, tous les Kholth formaient un corps de fusiliers sous les ordres de Moustafa. Voilà donc ces gens en possession de fusils et d'armes à feu, eux qui naguère encore, lorsque nous luttâmes contre eux, n'avaient d'autres armes que des épieux. Vous est-il permis vraiment de leur témoigner une pareille tolérance, alors que ces événements ne se sont pas passés, assez loin de vous, pour que vous en ayez seulement entendu parler, ni produits à une date assez éloignée pour que vous les ayez oubliés, car ils datent d'hier; vous les avez vus, vous y avez pris part; comment pourriez-vous les avoir oubliés, quand les blessures qu'ils ont faites ne sont pas encore guéries. Le caïd Moumen qui vient de se révolter ne s'est pas réfugié ailleurs que chez ces gens-là.

1. Allusion à la rupture du célèbre barrage de Arim, dans le Yémen.

Nous insistons donc pour que vous vous priviez des services des Kholth et que vous n'écoutiez plus les avis de Moustafa, ni d'aucun d'autre sur ce point.

« On nous a encore rapporté que les caïds turbulents des Oulâd Hoseïn, qui sont auprès de vous, ont établi leur cam- p. ١٧٨
pement de la porte de Elkhemîs à Dâr-Debibegh[1]. On dirait vraiment que vous avez aussi oublié la conduite que tenaient, hier à peine, les Oulâd Hoseïn qui pillaient le pays, allumaient le feu de l'insurrection et ravageaient la contrée, puisque vous les laissez s'établir en cet endroit. Aussitôt que vous recevrez la présente lettre, vous ferez arrêter tous ces caïds rebelles et, en particulier, Ahmed ben Abdelhaqq des Oulâd Yahia ben Ghanem dont le père était chambellan du Mérinide, car c'est lui qui est le principal fauteur de tous ces désordres. Vous ne laisserez pas même une aile à ces tribus et pour accomplir cette tâche contre ces gens-là et leurs pareils, qui leur ont prêté la main, vous donnerez au caïd Moumen ben Molouk mille fusiliers supplémentaires. Tous ces soldats, que vous gardez là-bas, ne s'occupent qu'à jeter le trouble dans la ville et chaque jour vous avez à enregistrer quelque meurtre inutile. Leur départ sera donc un excellent moyen d'empêcher leurs excès et permettra de tirer d'eux le meilleur parti possible.

« En ce moment vous n'avez pas un seul secrétaire digne d'un personnage tel que vous et capable de rédiger votre correspondance. Parfois vos lettres sont tracées avec une écriture convenable, mais par quelqu'un qui n'est pas au courant des règles du style ; le plus souvent l'écriture est indéchiffrable et le rédacteur un ignorant. Étant notre représentant et notre héritier présomptif, il peut vous arriver en cette qualité de recevoir des lettres de tout le monde, du dey

1. Nom d'une localité dans la banlieue de Fez.

d'Alger, du souverain de Tunis, même du sultan des Turcs ou des souverains chrétiens. A un moment donné, tous ceux qui nous écrivent peuvent avoir à vous écrire aussi ; il est donc nécessaire que vous soyez à même de répondre d'une façon convenable à quiconque s'adressera à vous. En outre votre secrétaire doit être une personne sur la discrétion de qui vous puissiez compter. En conséquence, il vous faut faire choix d'un caïd de camp, d'un chambellan, d'un secrétaire d'État, d'un Conseil et d'un prévôt comme celui que nous avons, Sidi Ali ben Selimân.

« Nous devons aussi appeler votre attention sur cette question des caïds qui cherchent à vous imposer la charge de leurs enfants. C'est ainsi, par exemple, que vous avez pris à votre service les enfants et les frères du caïd Barka et que vous leur avez attribué une somme de 500 onces. Nous insistons vivement pour que vous n'employiez plus personne de cette famille, car si nous avons donné Salé au caïd Barka, c'était uniquement pour qu'il y emmenât ses enfants et ses frères. Il faudra agir de la même façon à l'égard de tous ceux à qui nous avons donné, comme à Barka, une fonction, ou que nous avons investis de la charge de caïd. Gardez-vous surtout d'enrôler, parmi les fusiliers, les gens des montagnes qui ne pensent qu'à bien manger et à s'enrichir ; il n'en faut prendre aucun, car, sachez-le bien, en agissant ainsi, c'est comme si vous vouliez qu'ils ne vous paient plus d'impositions, ni maintenant, ni plus tard. Si vous avez besoin de recruter des hommes, vous pouvez les choisir, par exemple,
p. ١٧٩ dans le Sous, le Draâ ou à Maroc et, avec eux, vous n'aurez rien de semblable à redouter ; si vous n'en trouviez pas là et qu'il fallût absolument vous adresser ailleurs, prenez alors des habitants de la ville de Fez, mais jamais d'autres. D'ailleurs, comme nous avons à notre service un très grand nombre de fusiliers du Sous, si vous désirez en avoir, vous

n'aurez qu'à nous le faire dire et nous les mettrons aussitôt à votre disposition.

« Nous vous recommandons instamment de répondre point par point sur toutes ces questions et de nous envoyer, s'il plaît à Dieu, votre réponse par le serviteur qui vous remettra ces lignes; nous y tenons absolument. Telles sont les questions qui ont motivé l'envoi de cette présente lettre. Dieu, dans sa grâce, veille sur Votre Grandeur. Salut. Le 1er de djomada Ier de l'année 1011 (17 octobre 1602).

CHAPITRE LII

VOYAGE DE ELMANSOUR DE MAROC A FEZ ET DES MOTIFS QUI LE PROVOQUÈRENT

On a vu précédemment que Eccheikh Elmamoun ben Elmansour avait été nommé lieutenant de son père pour le district de Fez. Il menait là une conduite déplorable et son administration était funeste à ses sujets. Débauché, d'un caractère ignoble, Elmamoun était passionné pour l'amour contre nature et s'adonnait à la boisson ; il était en outre sanguinaire et indifférent à toutes les choses de la religion, prières ou autres pratiques. Aussitôt que sa perversité et ses vices avaient été connus du peuple, un des vizirs de son père, le caïd Ibrahîm Essofiâni, lui avait adressé une première fois des remontrances sur son odieuse conduite, mais Elmamoun n'avait tenu aucun compte de ces observations et avait persisté dans ses débauches. Plus tard, Ibrahîm ayant renouvelé ses reproches et ses admonestations, le prince lui fit administrer un poison aux effets duquel il succomba bientôt.

Le sultan avait un autre grief contre son fils ; un de ses secrétaires, Abou Abdallah Mohammed ben Aïssa, dont il a été question déjà ci-dessus, avait été arrêté par Elmamoun qui lui avait imposé une forte contribution, lui avait ravi ses trésors et s'était emparé de tous ses biens ; il lui avait même pris quatre-vingts boîtes incrustées d'or et cent ballots de drap de diverses couleurs. Enfin, ces exactions devenant plus nombreuses, et des plaintes arrivant de tous côtés, le sultan écrivit à son fils d'avoir à cesser ses excès et à réprimer ses malversations et ses abus de pouvoir. Mais tous ces reproches ne firent qu'exciter Elmamoun.

Voyant que son fils méconnaissait ses ordres, qu'il ne mettait aucun frein à sa cupidité et à sa tyrannie, Elmansour se décida à aller lui-même à Fez, afin de trouver un moyen de le ramener à de meilleurs sentiments. Dès que Eccheikh
p. ١٨٠ connut ce projet, il rassembla ses troupes, arma ses milices, donna à ses compagnons des avances d'argent et mit son monde sur le pied de guerre. Son armée s'élevait, dit-on, au chiffre de 22.000 hommes, tous vêtus de costumes de drap et de soie et présentant un ensemble magnifiquement équipé et d'un aspect superbe. Il avait dessein, aussitôt qu'il apprendrait le départ de son père de Maroc, de gagner Tlemcen à la tête de ses troupes et de demander protection aux Turcs. Mais Elmansour, ayant appris les projets de son fils Eccheikh de se rendre à Tlemcen, différa son départ de Maroc et lui intima, en termes d'ailleurs affectueux, de ne point donner suite à ses idées. Il lui conféra en même temps le gouvernement de Sidjilmassa et du Draâ, en faisant abandon en sa faveur des revenus de ces deux provinces : « Nous vous laissons, ajoutait-il, tous ces revenus et ne vous en demanderons jamais aucun compte. » Tout cela était fait dans le but de calmer l'excitation de ce fils et de le ramener à de meilleurs sentiments.

Eccheikh parut se soumettre aux ordres de son père ; il se mit un jour en route pour Sidjilmassa, mais à peine avait-il fait quelques pas hors de Fez qu'il rentra dans cette ville où il se livra à ses anciens errements. Elmansour lui dépêcha alors des notables et des ulémas de Maroc qui, par des exhortations, de sages conseils et aussi par des menaces de la malédiction paternelle, firent les plus grands efforts pour retenir Elmamoun dans ses débordements. Celui-ci écouta d'un air distrait tous ces avis, bien décidé à n'en tenir aucun compte ; toutefois il se montra bien disposé à ne plus chercher à se soustraire à une rencontre avec son père et, en apparence du moins, il modéra ses habitudes vicieuses. Revenus à Maroc, les notables et les ulémas annoncèrent au sultan que son fils s'était amendé, qu'il se conduisait mieux, qu'il était très calme et résolu dorénavant à écouter ses ordres et ses défenses.

Elmansour ne fut nullement rassuré par ces paroles : « C'est là, dit-il, un amendement qui, selon toutes probabilités, est perfide et mensonger ; ce n'est pas un retour véritable à de meilleurs sentiments. » Peu de temps après cela, Elmansour donna l'ordre à son fils Zîdân, qui était son lieutenant à Tadela, d'envoyer cent cavaliers sur la route de Taqbâlet, avec mission de faire retourner en arrière quiconque se trouverait là, allant de Maroc dans la direction de la province de Gharb ; il expédia, avec des instructions semblables, son affranchi, Mesaoud Eddouran, occuper la route de Salé. Laissant alors à son fils, Abou Fârès, le commandement de Maroc, il quitta cette ville à la tête de 12.000 cavaliers.

Parti de Maroc dans la première décade du mois de djomada Ier de l'année 1011 (17-27 octobre 1602), le sultan, pressant sa marche, mit quelques jours à peine à atteindre Eddâroudj, localité voisine à la fois de Fez et de Méquinez.

Eccheikh, durant ce temps, ignorait la marche de son père et les desseins qu'il nourrissait contre lui. Un jour qu'il avait envoyé des gens guetter les voyageurs qui venaient de Maroc et s'informer auprès d'eux de ce qui se passait, ces espions furent tout surpris de voir les plaines envahies par un flot de nobles coursiers et des troupes déboucher des sommets des ravins et se répandre dans le fond des vallées. Grâce, en
p. ١٨١ effet, à la précaution prise par Elmansour d'intercepter les communications, ils étaient restés sans nouvelles. Ils revinrent en toute hâte vers Eccheikh, la frayeur agitant leurs membres et les rendant incapables d'aucune résolution; ils lui firent part de l'étonnante surprise qu'ils venaient d'éprouver et lui racontèrent ce qu'ils avaient vu.

Se voyant cerné de tous côtés, Eccheikh n'eut d'autre ressource que d'essayer de fuir; il monta donc aussitôt à cheval et alla se réfugier dans la zaouïa du bienheureux ouâli Abou Eccheta, dans le district de Fichtala, près de la rivière de Ouergha. Ce saint Abou Eccheta était mort dix-huit ans environ avant cette époque, car, selon le *Mirât*, il serait mort en 997 (20 novembre 1588-10 novembre 1589). Eccheikh s'établit dans la zaouïa avec ses courtisans, ses compagnons de débauche et leurs ignobles acolytes.

Instruit de ce fait, Elmansour expédia à la zaouïa le pacha Djouder ainsi que le caïd Mansour Ennebîli, après avoir juré, par les serments les plus solennels, qu'il leur ferait subir un châtiment exemplaire s'ils ne lui ramenaient point son fils. Les deux personnages se rendirent auprès de Eccheikh, mais celui-ci, ayant refusé de se livrer entre leurs mains et s'étant retranché dans la zaouïa avec ses compagnons, une lutte très vive s'engagea; enfin, après des péripéties qu'il serait trop long de raconter, ils réussirent à s'en emparer. Elmansour ordonna alors d'emprisonner son fils à Méquinez puis, quand cet ordre eut été exécuté, il se rendit dans la résidence

royale de Fez la Neuve. Il rendit grâce à Dieu du succès qu'il venait de lui faire remporter sans effusion de sang et, à cette occasion, il répandit d'abondantes aumônes.

Elkheizourân, la mère de Eccheikh, s'adressa aux notables de Maroc, qui étaient venus avec Elmansour, et les pria d'intercéder auprès de ce dernier en faveur de son fils, en fournissant au nom de celui-ci toutes les excuses qui seraient de nature à apaiser le courroux du sultan. Les notables allèrent trouver Elmansour et le supplièrent d'user d'indulgence et de pardonner à son fils : « Eccheikh, dirent-ils, a pris devant Dieu l'engagement de renoncer à ses projets; il se repent de tout ce qu'il a fait et sera dorénavant vertueux. » — « Allez à Méquinez, répondit le sultan; informez-vous exactement de la situation actuelle, voyez s'il a renoncé à ses turpitudes et si, oui ou non, il a rompu avec ses anciens errements. » Quand les notables se trouvèrent en présence de Eccheikh, ils constatèrent qu'il était plus pervers que jamais et ils furent même témoins de choses si ignobles de sa part, que la langue se refuse à les décrire. Dans l'entretien qu'ils eurent avec lui, dans la prison, Eccheikh ne leur demanda rien autre chose que des nouvelles de ses familiers et de ses horribles compagnons de débauche; il ne manifesta de regrets qu'à l'occasion de cette triste engeance qu'il tenait seule en estime.

Parmi les notables que Elmansour envoya une première et une deuxième fois à son fils, on cite les Oulâd Sidi Abou Omar Elqastheli, les Oulâd Sidi Abdallah ben Sâsi, les Oulâd Sidi Yahia ben Bekkâr, etc... A leur retour de Méquinez, comme p. ١٨٢
Elmansour les interrogeait sur le résultat de leur mission, quelques-uns d'entre eux eurent l'hypocrisie de dire qu'ils avaient trouvé Eccheikh plein de remords et de repentir de ce qu'il avait fait. Mais l'un des Oulâd Abdallah ben Sâsi prenant la parole s'écria : « Par Dieu! je ne veux rien dissi-

muler devant Dieu, ni tromper en face le prince des Croyants. Vous ne pouvez désormais, ajouta-t-il, confier aucun pouvoir à votre fils, ni le mettre à la tête des créatures de Dieu, car l'avons trouvé toujours animé de ses instincts pervers; ses sentiments sont mauvais, ses intentions coupables; il n'éprouve pas le moindre remords de ce qui s'est passé, et il n'a renoncé ni à ses turpitudes, ni à ses débordements. »

En entendant ces mots, les assistants gardèrent tous le silence. « Que faire de cet enfant, demanda Elmansour, donnez-moi votre avis. » Personne n'osa répondre, excepté le pacha Abdelazîz ben Saïd Elouzkîti qui prit la parole en ces termes : « Mon avis, dit-il, est que vous devez mettre à mort cet enfant, car il est incorrigible et il ne faut rien espérer de bon ou de bien de lui; si j'en parle ainsi c'est que je l'ai vu à l'œuvre. » Le conseil ne fut pas goûté de Elmansour qui s'écria : « Comment pourrais-je faire périr mon fils! » Toutefois, il donna l'ordre de garder très étroitement Eccheikh et de rendre son emprisonnement plus rigoureux, puis il quitta la ville pour aller camper à Dahr Ezzaouïa et de là gagner Maroc. Il laissa son fils Zìdân en qualité de lieutenant à Fez et, de son camp, écrivit à son fils Abou Fârès auquel il avait laissé le commandement de Maroc. Voici, en entier, la lettre qu'il lui adressa et par laquelle il l'instruisit de tout ce qui s'était passé :

« A notre fils, le très illustre, le très sympathique, l'éminent, l'excellent, le très glorieux, l'auguste, le très fortuné, le glorieux Baba Abou Fârès. Dieu vous récompense de votre perfection et exauce vos vœux! Le salut soit sur vous avec la miséricorde de Dieu et ses bénédictions! Ensuite :

« C'est de Elmosteqa, où nous sommes avec notre armée fortunée, que nous vous écrivons la présente lettre. Le seul événement dont nous ayons à vous entretenir est celui que la Destinée a fait éclater et que le Suprême Agissant

a décidé, une de ces terribles calamités que le Sort envoie nuit et jour, je veux dire l'affaire de votre frère qui, par ses péripéties, a bouleversé le fond de mon être et a menacé ma sécurité. Toutefois Dieu, dans sa bienveillante assistance, après nous avoir secouru d'abord, nous a ensuite complètement délivré. Qu'il en soit loué éternellement et qu'il reçoive les témoignages de la reconnaissance que nous lui devons.

« Voici maintenant quelques détails sur cette affaire (Dieu vous protège et vous préserve de tout mal!). Nous avions essayé de ramener votre frère dans la bonne voie et, dans ce but, nous avions épuisé toute la somme d'indulgence dont nous étions capable et mis en œuvre toutes les ressources de la politique qui pouvaient donner l'espoir d'arriver à un heureux résultat. Nous étions même allé jusqu'à lui accorder le gouvernement de Sidjilmassa et du Draâ, en lui faisant abandon de tous les revenus de ces pays, et l'avions autorisé à emmener avec lui tout son entourage. Nous espérions que ce changement de résidence apaiserait ses idées d'insubordination, ferait renaître le calme dans son esprit, ramènerait son cœur volage à de meilleurs sentiments et ferait rentrer dans son âme les idées d'humanité qui l'avaient fuie.

« Tout d'abord il avait paru décidé à se rendre dans son nouveau commandement; il s'était mis en route et avait
quitté Fez, paraissant disposé à n'y plus revenir, mais tout p. ١٨٣
d'un coup il avait fait volte-face et est rentré dans cette ville. A ce moment nous avions espéré qu'il avait renoncé à ses idées d'insubordination et de révolte, que le repos et le calme étaient rentrés dans son esprit. Pas du tout, ce retour cachait des sentiments tout autres que ceux qu'il laissait paraître et des intentions bien différentes de celles qu'il manifestait.

« En effet, dès qu'il fut informé que nous étions campés à

Dâroudj, il ne fut plus maître de lui, et le mercredi soir, 15 de ce mois, il s'enfuit précipitamment comme quelqu'un qui a fait un mauvais coup et, sa hâte fut telle qu'il arriva seul à la zaouïa de Abou Eccheta. Il y fut bientôt rejoint par une foule énorme composée de ses janissaires, d'un ramassis de courtiers d'insurrection et de gens à la mine sinistre et capables de tout. Aussitôt nous enjoignîmes au pacha Djouder d'équiper sans retard 500 spahis et d'emmener avec lui le caïd Moumen ben Molouk à la tête de 500 cavaliers, puis nous leur expédiâmes d'autres troupes qui allèrent se joindre à eux en même temps que 2.000 fusiliers environ de Baba Zìdân (Dieu le garde !). La zaouïa fut cernée de tous côtés et les cols et défilés furent gardés par nos troupes.

« Durant toutes ces opérations, nous n'avions pas négligé un seul instant d'essayer de ramener le calme dans l'esprit de Eccheikh et de lui montrer les dangers auxquels sa conduite l'exposait; pour ce faire, nous lui avions envoyé des marabouts chargés de lui offrir des gages qui le rassurassent et de prendre en notre nom des engagements de nature à l'amadouer et à gagner sa confiance. Nous avions encore l'espoir que sa conscience le ramènerait dans la bonne voie et ferait naître en lui le désir de s'arracher à ses déportements ou tout au moins d'y mettre un frein; mais ses compagnons de débauche, qui l'entouraient en foule, attisaient le feu de sa méchanceté et l'encourageaient à la résistance et à la rébellion.

« Ce fut alors que nos troupes, protégées par le Ciel, se précipitèrent sur les rangs de ses soldats, à la tête desquels il n'était pas, et qu'un combat acharné s'engagea entre les deux armées. Le feu dura depuis midi jusqu'au milieu de l'après-midi; à ce moment, Dieu décida le triomphe de ceux qui combattaient pour le bon droit et la défaite des milices de l'erreur. Ainsi s'accomplit, grâce au Juge suprême,

l'arrêt inéluctable du Destin dont je vous fais part dans cette lettre.

« Conformément au décret de la prédestination, il est pris maintenant et emprisonné dans la ville de Méquinez. Dieu l'a voulu ainsi, et, dans ces circonstances, sa volonté a été une chose merveilleuse et digne de remarque. Nous vous faisons connaître tout cela, afin que vous sachiez combien Dieu nous a été bienveillant dans cette catastrophe, qui a affligé notre règne, et dans ces douloureuses conjonctures. Vous verrez aussi par ce récit combien Dieu a droit à notre reconnaissance pour avoir donné à ce conflit cette heureuse solution. C'est d'ailleurs lui seul qui mérite les louanges et la gratitude des hommes. Demandons-lui qu'il nous fasse participer à son aide et à sa protection, en sorte que nous n'ayons rien à redouter, ni des proches en qui nous mettons notre confiance, ni des étrangers dont nous devons nous défier.
Lundi soir, 20 de djomada I[er] de l'année 1011 (5 novembre ρ ١٨٤
1602). »

J'ai également lu la lettre écrite de Fez par Elmansour à son fils Abou Fârès, en réponse à la question que celui-ci lui avait adressée pour savoir si, oui ou non, il devait quitter Maroc où la peste venait de se déclarer. Voici le texte entier de cette lettre :

« De la part de l'adorateur du Dieu Très-Haut, de celui qui combat dans la voie de Dieu, le calife, l'imam, le prince des Croyants, Aboulabbâs Ahmed Elmansour-billah, fils du prince des Croyants, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elmahdi, fils du prince des Croyants, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh Elqaïm-biamrillah, le Chérif hassanien. Que, par son puissant secours, Dieu assure l'exécution de ses ordres, qu'il assure le triomphe de ses armées et favorise toutes ses entreprises !

« A notre fils, le très illustre, le très puissant, l'excellent,

le très pieux, le sympathique, le très fortuné, l'illustre et très zélé Baba Abou Fârès. Dieu vous accorde sa protection et daigne veiller sur vous ! Que le salut soit sur vous ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions! Ensuite.

« Nous vous adressons la présente missive de notre capitale, florissante grâce à Dieu, la blanche ville des Mérinides. Dieu la comble de prospérités, de bien-être et de ses faveurs constantes ; qu'à cette occasion, il reçoive nos louanges et l'expression de notre gratitude ! Votre bien chère lettre est parvenue à notre auguste personne dans la soirée de mardi et c'est le lendemain matin mercredi que nous y répondons ; si elle nous était arrivée le jour du Divan, nous n'aurions pas retardé notre réponse d'un seul instant et nous vous aurions écrit le jour même de sa réception, tant était vif notre désir de faire diligence pour que vous receviez ces lignes.

« La première chose que vous vous empresserez de faire sera de quitter la ville, dès que le moindre indice de peste vous aura été signalé, même si le mal était sans gravité et qu'une seule personne eût été atteinte. Notre nègre Mesaoud et le caïd Mohammed ben Mousa ben Abou Bekr resteront dans la casbah avec cent de vos fusiliers que vous leur laisserez pour renforcer la garde particulière de cette citadelle. Placez votre confiance en Dieu et vous pourrez alors sortir en paix : ne faites pas comme nous avions fait nous-même, n'hésitez pas à vous mettre en route et à vous déplacer constamment. Aussitôt que vous aurez quitté la ville, ne séjournez jamais plus de deux jours de suite dans un même endroit. Rendez-vous à marches forcées jusqu'à Salé où, s'il plaît à Dieu, vous arriverez heureusement et en bonne santé et où nous nous rencontrerons dans les meilleures conditions de santé et de bonheur.

« Ne négligez pas de faire usage du *remède*, dès que vous sentirez le moindre mouvement de fièvre ou même que vous

appréhenderez sa venue; employez la dose habituelle et ne manquez pas de vous en servir. Quant à notre fils (Dieu le garde!), comme il est encore très jeune et que sa constitution ne lui permet pas encore de faire toujours emploi du remède, on lui administrera la potion connue et bienfaisante p. ١٨٥
que nous avons laissée en grande quantité chez Ettounsi; cette potion servira également à tous les jeunes enfants dont nous confions la garde à Dieu. Toutefois si la potion amenait un refroidissement dans l'estomac, faites prendre du remède une ou deux fois, autant qu'il sera nécessaire, et revenez ensuite à la potion. Par sa grâce et par égard aussi pour sa créature la plus pure, le meilleur des hommes, Notre Seigneur Mohammed, Dieu, je l'espère, se chargera de vous protéger et étendra sur vous, comme un rempart infranchissable, sa sauvegarde et sa providence. Sa grâce et sa bonté feront que notre pays et ses habitants seront épargnés.

« Envoyez-nous en toute hâte les marchandises. Pressez vivement le caïd Mesaoud Ennebîli de se rendre au poste que nous lui avons assigné à Khandaq-Elouâd, dans le Sous, où il devra demeurer. Le passage par Tadjedhacht ruinerait notre pays s'il devait devenir définitif et nous avons entendu dire que les gens du Deren en parlaient beaucoup, mais si Dieu veut, cela tournera contre eux. Quant à vous, faites tous vos efforts pour que tout le monde passe comme autrefois par le chemin de Boubiâren et employez tous vos soins à ce que cette voie soit adoptée par eux, je veux dire par les gens qui suivent la voie de Tadjedhacht. Qu'ils se hâtent d'agir ainsi, avant que je ne me rende dans cette contrée où j'arriverai, s'il plaît à Dieu, heureusement et en bonne santé.

« En ce qui concerne l'affaire de Abîbi qui vous a écrit de Khandaq-Elouâd au sujet des céréales, disant qu'il ne leur en restait d'approvisionnement que pour un seul mois, nous vous avions déjà invité précédemment par écrit d'avoir à

leur expédier des grains par voie de mer. Si vous avez pu le faire, les choses iront bien, sinon, donnez à Abîbi l'ordre de s'arranger de façon à trouver des grains, quand il devrait, au besoin, les acheter. Insistez vivement dans vos instructions pour qu'il fasse son devoir et prenez un ton ferme à son égard.

« Notre oncle maternel, le caïd Ahmed ben Mohammed, vous a demandé l'autorisation de quitter la capitale mohammédienne[1], en cas d'épidémie. Si l'épidémie devenait grave, ne l'empêchez pas de partir et dites-lui d'aller rejoindre la colonne à Khandaq-Elouâd, après avoir confié la garde de la casbah aux Andalous et à leur caïd. Pour ce qui est de l'affaire de Moumen ben Mansour Heksîma, vous nous avez dit que ce personnage s'était transporté à Demnât à la suite d'une douloureuse maladie, qu'il avait dû s'y faire conduire par un chaouch et que son frère le révolté lui avait fait demander une entrevue à Tamsalouhet. Laissons aller les choses à la grâce de Dieu. D'ailleurs celui qui est sur place est à même de mieux juger. Voici ce que j'avais à vous mander. Dieu vous accorde sa faveur et sa protection ! Salut. Le mercredi, 14 de rebia Ier, le mois vénéré, de l'année 1011 (1er septembre 1602.)

« Cette lettre était déjà écrite, lorsque nous avons reçu
p. ١٨٦ celle que vous nous avez adressée et à laquelle nous allons répondre point par point.

« Ne lisez, et même ne laissez pénétrer dans votre palais, aucune des lettres que vous recevrez du Sous, soit du gouverneur de cette province, soit de votre cousin ou de tout autre ; faites remettre ces lettres à votre secrétaire qui se chargera de les lire et vous donnera connaissance de leur contenu. Et comme le secrétaire devra venir en votre pré-

1. Maroc.

sence et qu'il sera alors en contact avec vous, qu'il n'ouvre jamais ces lettres avant de les avoir, au préalable, fait tremper dans du vinaigre très fort ; il les étendra ensuite et les fera sécher. C'est alors seulement qu'il les lira et qu'il vous en communiquera le contenu. Vous ne devez d'ailleurs pas, à ce que je sache, recevoir du Sous des lettres que vous ayez à tenir secrètes vis-à-vis de personnes telles que vos secrétaires.

« Nous avons pris connaissance de la dépêche écrite par notre cousin Ahmed ben Mohammed Esseghîr. Au milieu du flux de ses paroles, nous avons pu nous assurer, ainsi que vous le disiez, qu'il exagérait l'importance de l'épidémie, afin d'avoir un prétexte de quitter le Sous. Vous lui enjoindrez donc d'avoir à s'abstenir de se rendre auprès de vous à Maroc ; vous direz que cela nous déplairait et qu'il ne doit pas songer à quitter un poste que nous lui avons assigné, surtout à un moment où nous sommes loin de ce pays. Vous ajouterez que s'il abandonnait son poste, il perdrait certainement les fonctions qu'il occupe auprès de nous et qu'elles ne lui seraient jamais rendues. Toutefois, si l'épidémie prenait une grande violence dans ces contrées, au lieu de sortir des villes et d'aller s'établir dans leur voisinage, qu'il aille rejoindre le corps d'armée de ses compagnons d'armes à Khandaq-Elouâd.

« En ce qui concerne Mohammed ben Abderrahman Elouerdi, nous avons examiné avec attention la liste des demandes qu'il vous a adressées et nous nous sommes aperçu qu'en notre absence, il était impossible de faire droit à la plupart de ses requêtes. En conséquence, nous vous invitons à employer tous vos efforts pour qu'il retourne à son poste, en lui faisant observer qu'il est là beaucoup mieux à sa place que n'y serait son frère. Accordez-lui, parmi les *desiderata* formulés dans sa pétition, tout ce qu'il vous sera possible de lui concéder et, pour tout le reste, ajournez-le jusqu'au moment où, si Dieu veut, nous serons de retour.

« Au sujet de notre frère Ahmed ben Elhasen, à qui nous avons assigné la province du Draâ, sa vie durant, vous nous dites qu'il n'est pas à la hauteur des fonctions qu'il occupe et qu'il est incapable de les remplir. Sans aucun doute, votre appréciation est exacte, mais nous avons dû le choisir pour deux raisons : la première, c'est qu'il offre des garanties au point de vue pécuniaire, car il a une fortune personnelle qui nous empêchera, s'il plaît à Dieu, de perdre nos redevances ; la seconde, c'est que le tribut du Draâ est aisé à percevoir, ainsi que chacun sait. Il se peut, en outre, que notre frère ne se plaise point dans ce gouvernement et qu'il préfère rester chez lui : dans tous les cas, ceux qui vous disent du mal de lui sont mus par des sentiments d'hostilité, et si vous tenez vos renseignements de gens comme Mesaoud Aoutâdi, méfiez-vous en.

« Nous avons examiné la liste des affaires que vous nous soumettez et nous avons vu que vous aviez envoyé les grains des *pressoirs*[1] avec cent fusiliers. Nous ne nous souvenons pas de vous avoir jamais écrit à ce sujet, et ce que nous vous avions mandé c'était seulement de faire transporter par mer les grains destinés au corps d'armée qui est campé à Khan-
p. ١٨٧ daq-Elouâd. Si c'est de ces derniers grains qu'il s'agit, c'est bien aux troupes qu'ils sont destinés, mais s'il s'agit d'autre chose, faites-nous savoir de quoi il est question ; les grains des pressoirs devant être exclusivement fournis par les juifs et les chrétiens.

« Vous nous mandez également que Ahmed ben Mohammed ben Moussa vous a avisé des dégâts survenus au pont et que vous lui avez adressé des reproches pour ne pas vous avoir averti plus tôt. Il nous est difficile de savoir exactement ce dont il s'agit, car vous ne nous faites pas connaître si les

1. Il s'agit des pressoirs destinés à extraire la mélasse des cannes à sucre.

dégâts se sont produits dans la partie ancienne ou dans celle qui est l'objet des réparations dont nous avons ordonné l'exécution. Renseignez-nous donc sur ce point, afin que nous soyons à même d'apprécier la situation.

« Pour l'affaire des Oulâd Talha, occupez-vous de leur trouver un arrangement, soit auprès de Aïsi, soit auprès de tout autre, mais faites en sorte qu'ils ne reviennent plus se plaindre à nous. Ould Ibrahim ben Elhaddâd n'est pas encore arrivé à ce jour, bien que nous ayons reçu le registre des captifs.

« Au sujet de la veste dont vous avez parlé à la lingère chargée de ces costumes auprès de l'intendant de notre garde-robe, envoyez chercher Youcef Elabdi, parlez-lui vous-même et dites-lui de retirer cette veste des mains de cette femme et de remettre la veste à sa place. Quant aux autres vestes qui sont chez vous il est inutile de les rendre, gardez-les pour votre usage personnel. Nous avons aussi donné à ces artisans, nous voulons dire à Berkâdh le Salétin, une commande destinée à notre fille chérie Thahira (Dieu la garde et la protège !). Dès que cette veste sera terminée, réunissez tous ces costumes afin qu'à notre arrivée ils soient tout prêts. D'ici, nous avons aussi donné ordre au Salétin de nous tisser de ces tuniques et nous voudrions trouver tout cela terminé.

« Pressez vivement les architectes pour qu'ils terminent promptement les écuries et le bain ; occupez-vous de faire recouvrir la nef des écuries qui est contiguë au rempart de la casbah, ainsi que la coupole qu'elles contiennent, de façon que nous trouvions ces travaux terminés lorsque nous nous rendrons auprès de vous. Il faudra aussi faire placer les colonnes de marbre dans cette partie de l'édifice, au moment où on la recouvrira. Ne manquez pas de nous tenir au courant de l'avancement des travaux de ces deux constructions.

« Nous vous recommandons bien de soigner notre jeune

cheval bai ; ne tolérez pas qu'on lui donne du fourrage, cela le ferait engraisser et le rendrait plus malade. Voyez plutôt à le faire monter chaque jour par quelqu'un et qu'on ne lui enlève jamais la selle du dos tout le long du jour. Donnez-le au directeur du Meserra qui le montera pour se rendre du Meserra chez lui et *vice versa*. Recommandez-lui qu'il ne le laissse pas monter par un autre que lui et qu'il reste sur le dos de cette monture toute la journée.

« Nous vous recommandons bien, aussitôt que l'épidémie se déclarera dans vos contrées, si, grâce à Dieu, vous quittez la ville en bonne santé, de ne point laisser derrière vous votre cousine, la mère de notre fils chéri, la fille de Abdelmâlek.

« Donnez à Youcef Elabdi l'ordre de prendre, chez l'officier
p. ١٨٨ chargé de notre garde-robe, la quantité du nouveau remède qui sera nécessaire ; c'est celui qui était dans la coupole de Mechouar et qui, par vos soins, a été apporté dans notre auguste demeure. Faites appeler Omm Elmân, la surintendante de notre palais, donnez-lui ce remède qui sera destiné à notre maison ; dites-lui d'en administrer une dose à nos femmes tous les quatre jours ; elle-même devra aussi en prendre, ainsi que Youcef Elabdi et le chef de la garde particulière, nous voulons dire Mesaoud ben Molouk.

« Que Dieu vous garde et veille sur vous et vos enfants ! Nous vous recommandons à Dieu qui ne laisse rien péricliter des choses qu'on lui confie. Vous êtes sous sa sauvegarde et sous protection : il nous remplacera auprès de vous en sorte que vous serez dans la main droite du Miséricordieux dont les deux mains sont des mains droites [1]. Le salut le plus complet soit sur vous de nouveau ainsi que la miséricorde du Très-Haut et ses bénédictions ! Nous envoyons nos saluts à

1. La main gauche étant réputée impure, on dit de Dieu qu'il a deux mains droites.

notre très cher et très affectionné fils, Baba Abdelmalek et à notre fille chérie Seyyidat-Elmolouk. Nous désirons ardemment vous voir et sommes attristé de n'être point près de vous. Puisse Dieu nous réunir en considération de Notre-Seigneur Mahomet; qu'il répande ses bénédictions sur le Prophète et lui accorde le salut ainsi qu'à sa famille, la meilleure des familles ! Amen. »

CHAPITRE LIII

DE LA MORT DE ELMANSOUR ET DE LA FAÇON DONT ELLE EUT LIEU

Les premiers symptômes de la maladie de Elmansour se manifestèrent pendant qu'il était avec son armée campé à Dahr-Ezzaouïa, localité située à peu de distance de la ville de Fez la Neuve, le mercredi, 11 du mois de rebia, le prophétique, le resplendissant et le béni, de l'année 1012 (20 août 1603). Ce jour-là, en revenant de Fez la Neuve à son camp, le sultan prit le lit et le garda jusqu'au lundi suivant, jour où il mourut (Dieu lui fasse miséricorde !) ; il fut enterré ce même jour, lundi, au moment de la prière de l'*asr*. Il était mort de la peste.

Dans son commentaire du *Djami' châmil* de Bahram, le cheikh Sidi Abderrahman ben Yaqoub Essemlâli dit : « Il y eut dans le Maghreb une peste qui dura de longues années, car elle commença en 1007 (4 août 1598 — 24 juillet 1599) et finit en 1016 (28 avril 1607 — 17 avril 1608). Elle exerça ses ravages dans les plaines et les montagnes et fit périr un nombre considérable d'habitants, parmi lesquels de grands personnages, entr'autres le sultan Aboulabbâs Ahmed ben Elmansour qui mourut en l'année 1012. » L'auteur de *Elfa-*

ouâïd et d'autres s'exprimant à peu près dans les mêmes termes.

p. ١٨٩ Une légende populaire rapporte que Elmansour aurait été empoisonné par son fils Zîdân, à l'instigation de la mère de celui-ci, au moyen d'une figue-fleur que Zîdân aurait offerte à son père au moment où ce fruit était dans sa primeur. Privé des secours d'un médecin, le sultan serait mort, mais, alors qu'il se sentait perdu, il aurait dit à son fils : « Tu as été trop pressé, ô Zìdân ; puisse Dieu ne pas te laisser jouir paisiblement du pouvoir » ; ou quelque chose d'approchant. La légende ajoute que c'est à cause de cela que les armes de Zîdân ne furent jamais victorieuses, car il fut vaincu dans près de vingt-sept batailles. Ainsi que le démontre ce qui a été dit plus haut, cette légende ne repose sur aucun fondement et n'est qu'une pure fiction. En effet, Elmansour fut victime de la peste, et aucun des historiens qui méritent créance ne fait mention de cet empoisonnement qui n'est qu'un de ces récits imaginés par le peuple et par des thalebs ignorants.

Elmansour fut enterré aussitôt après sa mort, le lundi, après la prière de l'*asr*, dans Fez la Haute ; son corps fut ensuite transporté à Maroc où il fut enseveli dans les tombeaux des Chérifs. Le superbe mausolée, qui lui fut construit là, est bien connu ; sur la dalle qui recouvre sa tombe sont gravés les vers suivants :

« Ceci est le mausolée de celui qui a donné à la gloire l'occasion d'être fière,
« Ahmed, dont l'étendard a été victorieux et qui a connu toutes les gloires.
« O miséricorde divine, hâte-toi de venir répandre incessamment tes flots,
« Afin d'arroser cette tombe, car ta bienveillance est inépuisable.
« Parfume ce sol d'un parfum qui embaume comme son souvenir.
« La date de sa mort correspond, sans qu'il y ait aucune restriction à faire, à ces mots :
« Il repose dans la vérité, auprès du Souverain Tout puissant. »

J'ai lu ceci dans les notes d'un auteur: « Quelqu'un ayant vu Elmansour en songe et lui ayant demandé ce que Dieu avait fait de lui, le défunt sultan lui aurait répondu par ces deux vers : » mais l'auteur de la note ne cite pas ce distique. L'auteur du *Kitâb elislît* [1], rapporte avoir entendu dire, au moment où Elmansour quittait Maroc pour se rendre à Fez, que le sultan ne retournerait plus à Maroc. Cette croyance était alors très répandue parmi le peuple et, effectivement, les choses se passèrent ainsi. « J'ignore, ajoute-t-il, ce qui avait donné lieu à cette croyance. Dieu s'était-il prononcé sur ce point et avait-il répandu lui-même cette idée parmi le peuple ou bien était-ce une prédiction formulée par des devins? Cette dernière opinion me paraît la plus vraisemblable. »

À rapprocher de ce qui précède, bien qu'elle se soit pro- p. ١٩٠ duite après l'événement, la prédiction suivante : L'entrée des troupes du sultan Aboulabbâs dans le Soudan, la capture du sultan Sokia dans son palais de Kaghou et la conquête de Tombouctou et de ses dépendances avaient été du nombre des signes précurseurs de la prochaine venue de l'imam fatimite, le mahdi. De même, la peste qui régna durant ces années, les séditions et la cherté des vivres, qui d'ailleurs persiste encore dans les divers pays, avaient été également des indices de la venue du mahdi ; il faut même ajouter à cette liste, à ce qu'on nous a dit, la prise d'Oran qui devait être faite soit par le mahdi lui-même, soit par ses ordres.

Tels sont, du moins, les dires des gens qui ne savent point la réalité des choses. De semblables récits troublent les esprits naïfs, mais l'homme clairvoyant préfère à ces histoires le témoignage des faits. Dieu nous préserve de nous voir enlever la ville de Fez, comme certains hâbleurs du peuple nous

1. Abou Mahalli, dont la biographie sera donnée plus loin.

le prédisent! Sans doute, l'Islam a été rudement éprouvé par la discorde qui régna entre les fils de Elmansour ; on a pu voir dans ce fait un symptôme des plus graves, mais ce sont là des présomptions à rejeter, car la science de la vérité s'est perdue, la porte en est close et la clé n'en existe plus. Le destin immuable et inéluctable est entre les mains du Souverain qui est lui-même la vérité et que l'on doit adorer.

CHAPITRE LIV

DES CONTESTATIONS QUI SE PRODUISIRENT ENTRE LES ENFANTS DU SULTAN ABOULABBAS ELMANSOUR AU SUJET DE LA ROYAUTÉ ET DES GRAVES ET FUNESTES ÉVÉNEMENTS QUI EURENT LIEU A CE SUJET.

A peine Elmansour était-il mort et ses funérailles terminées que les notables de Fez, les grands personnages influents de cette ville, se mirent d'accord pour prêter serment d'obéissance à Zîdân, fils du sultan défunt, disant que Elmansour avait, de son vivant, désigné pour lui succéder ce fils entre les bras duquel il venait de mourir. Parmi ceux qui émirent cette opinion se trouvaient : le grand-cadi, Aboulqâsem ben Abou Ennoaïm Elghassâni, le jurisconsulte, Aboulhasen Ali ben Imrân Esselâsi, le maître, Sidi Mohammed Ecchâoui et le cheikh illustre, Abou Abdallah Mohammed ben Qâsem Elqassâr.

On raconte que le cadi ci-dessus nommé adressa au peuple le discours suivant : « Salut à vous ! A la mort du Prophète de Dieu, le peuple se groupa autour de Abou Bekr Esseddîq ; eh bien ! faisons de même. Puisque notre souverain, Ahmed, est mort, prenons son fils Zîdân que voici et qui mérite la couronne à plus juste titre que ses frères, et accla-

mons-le ! » L'assistance prêta aussitôt serment de fidélité au nouveau souverain dont l'élection eut lieu le 16 du mois de rebia Ier, le mois du Prophète, de l'année 1012 (25 août p ١٩١
1603).

Les habitants de Fez écrivirent alors aux habitants de la ville de Maroc pour leur annoncer la proclamation de Zîdân, mais le peuple de cette dernière ville refusa de reconnaître le nouveau souverain et, le vendredi suivant, il prêta serment de fidélité à Abou Fârès. Ce prince se nommait Abdallah ; Abou Fârès était son surnom, et il avait pris pour titre royal le nom de Elouâtsiq-billah. C'était un homme ventru, gros mangeur et sujet à des attaques d'épilepsie. On assure que cette dernière circonstance le porta à faire bâtir la grande mosquée voisine du mausolée du cheikh qui connut Dieu, Aboulabbâs Essibti ; il créa, dans ce magnifique édifice, la bibliothèque qui est près du mihrab de cette mosquée et qu'il enrichit des livres les plus rares et les plus précieux. Il avait ainsi espéré attirer sur lui les bénédictions du saint personnage et guérir de sa maladie. La mère de ce prince, on l'a vu précédemment, se nommait Eldjauher, suivant les uns, Elkheizourân, suivant d'autres.

L'auteur de *Monteqa* rapporte que le secrétaire, Abdelqâder ben Ahmed ben Belqâsem Elfichtâli, avait composé des vers qui furent brodés sur le baudrier de Elouâtsiq-billah Maulay Abou Fârès. Voici ces vers :

> « Je retrousse ses manches et dédaigne tout autre baudrier qui brille sur la tunique d'un homme costumé,
>
> « Lorsqu'au jour du combat je suis orné d'un sabre qui ressemble au brandon d'un foyer ;
>
> « Car je suis sur les épaules d'un prince favorisé de Dieu, l'illustre héritier du trône, Abou-Fârès. »

Les habitants de Maroc ayant refusé de reconnaître Zîdân et ayant proclamé souverain Abou Fârès, il se produisit à ce

sujet de vives discussions. Le cadi et le mufti de Fez rendirent des *fetoua*[1] en prenant pour base le hadits suivant : « Quand deux personnes auront été choisies pour califes, mettez à mort celle qui aura été nommée la dernière. »

Quand son père était mort, Zîdân avait tenu secret cet événement et il avait dépêché quelqu'un avec mission de se saisir de son frère Eccheikh qui était prisonnier à Méquinez ; mais le pacha Djouder avait déjoué cette tentative en emmenant Eccheikh sous bonne garde à Maroc, et en le remettant aux mains de Abou Fârès, frère germain de Eccheikh, qui le maintint d'ailleurs en prison. Tel est le récit donné par un auteur.

L'auteur du commentaire du *Zahret ecchemârikh fi 'ilm ettarîkh* rapporte une version différente. Il dit que Zîdân, après s'être occupé des funérailles de son père, fut trahi par le caïd Ahmed ben Mansour Eleuldj qui réussit à emmener la moitié de l'armée et à la conduire à Maroc. Le caïd avait d'abord dégagé Eccheikh de ses fers et l'avait ensuite conduit à Maroc où il l'avait mis entre les mains de son frère Abou Fârès qui le fit remettre en prison. Abou Fârès garda Eccheikh en prison jusqu'au moment où il envoya le pacha
p. ١٩٢ Djouder combattre Zîdân à Fez. Quand Zîdân atteignit les bords de l'Omm Errebia, Abou Fârès rendit la liberté à Eccheikh puis, s'adressant à ce dernier et à ses compagnons, il leur dit : « Partez cette nuit même et hâtez-vous, de façon à vous trouver demain matin au camp de Djouder sur les bords de l'Omm Errebia. »

Pour combattre Zîdân, Abou Fârès avait organisé une armée dont il avait donné le commandement à son fils, Abdelmâlek, assisté du pacha Djouder. « Vous savez, lui avait-on dit, que votre frère Zîdân est un homme courageux, con-

1. Ces décisions qui règlent les points non prévus par la loi, n'ont de valeur que si elles sont basées sur un hadits.

naissant toutes les ruses de guerre et les stratagèmes; votre fils Abdelmâlek sera donc incapable de lui résister. Vous auriez plus de chances de succès en rendant Eccheikh à la liberté et en lui confiant le commandement de vos troupes. Les gens du Gharb aiment Eccheikh et refuseront de le combattre parce qu'il a été leur gouverneur. »

Abou Fârès se décida alors à mettre Eccheikh en liberté, après lui avoir fait prendre l'engagement de se conduire dignement, d'être docile et de ne point se révolter contre lui; puis il l'expédia à la tête de 600 hommes pris dans les divers corps de troupes que Elmansour avait réunis avec l'intention de les envoyer à Kaghou, dans les provinces du Soudan. Aussitôt que Eccheikh eut rejoint l'armée de Abdelmâlek, la foule, qui venait d'apprendre sa venue, se porta vers lui avec enthousiasme et lui témoigna toute sa joie de le revoir.

Zîdân et Eccheikh prirent contact au lieu dit Mouâta, sur les bords de l'Omm Errebia. Abandonné de la majeure partie de ses soldats, Zîdân fut vaincu et dut se replier en déroute sur Fez. Abou Fârès avait bien recommandé à ses compagnons de s'assurer de la personne de Eccheikh, si la victoire se déclarait contre Zîdân, mais Zîdân ayant été vaincu, Eccheikh se tint à l'écart avec tous les gens du Gharb qui l'avaient suivi, en sorte que les compagnons de Abou Fârès ne purent rien contre lui. Il partit ensuite pour Fez à la poursuite de Zîdân.

Aussitôt arrivé à Fez, Zîdân demanda aux habitants de cette ville de repousser l'ennemi et de supporter les rigueurs d'un siège, mais ceux-ci refusèrent de prendre les armes et, manifestant ouvertement leurs sympathies pour Eccheikh, ils déclarèrent le choisir pour souverain et se soumettre à son autorité. Zîdân s'éloigna donc de Fez, emmenant toute sa suite et ses bagages ; une forte armée, composée des partisans

de Abou Fârès, se mit à sa poursuite sans pouvoir l'atteindre ; continuant alors sa route dans la direction de Tlemcen, il arriva à Oudjda, où il séjourna quelque temps, avant de retourner à Sidjilmassa, puis dans le Draâ et enfin dans le Sous.

Eccheickh entra à Fez où tous les habitants de la ville, hommes et femmes, accueillirent sa venue avec les plus vives démonstrations de joie. Il se déclara alors prétendant au trône et s'empara du pouvoir royal, puis il donna l'ordre aux troupes venues de Maroc de retourner dans leurs pays, ce qu'elles firent.

Aussitôt que Eccheikh eut réalisé le projet qu'il avait formé de s'emparer du pouvoir royal et d'être seul maître du trône, il fit mander les deux grands jurisconsultes, Aboulqâsem ben Abou Ennoaïm, le grand-cadi de Fez, et Abou Abdallah Mohammed ben Qâsem Elqassâr, le mufti de cette même ville ; il leur reprocha d'avoir élevé Zîdân au pouvoir et d'avoir dit en parlant de lui et de son frère Abou Fârès qu'étant fils de concubines, ils ne pouvaient avoir le pas sur des enfants nés
P ١٩٢ de femmes légitimes. On sait, en effet, que Abou Fârès et Eccheikh étaient tous deux fils d'une concubine nommée Elkheizourân, suivant les uns, Djauher, suivant d'autres, tandis que Zîdân avait eu pour mère la noble dame Chebânia.

Pour se venger de ces deux personnages, Eccheikh les expédia sous bonne escorte à Maroc, auprès de son frère Abou Fârès, afin que celui-ci prît à leur égard telle décision qu'il jugerait convenable. Le cheikh Elqassâr mourut pendant le trajet, à peu de distance de Maroc et fut enterré dans la *koubba*[1] du cadi 'Iyâdh, vers le milieu de l'année 1012 (janvier 1604). Quant au cadi, Aboulqâsem ben Abou Ennoaïm, il fut reçu par Abou Fârès qui, après avoir agréé ses excuses

1. Coupole qui surmonte la tombe d'un saint personnage.

et lui avoir pardonné, le renvoya comblé d'honneurs à Fez. Certains auteurs ont donné cette version, mais d'autres assurent que ce fut Zìdân qui manda le cheikh Elqassâr et ils racontent ces faits d'une façon différente. Dieu sait mieux que personne quelle est la vérité.

Eccheikh s'occupa ensuite des caïds qui avaient été au service de son père : il s'empara de leurs trésors, mit la main sur toutes leurs richesses et infligea la torture à ceux d'entr'eux qui essayèrent de dissimuler leurs biens. Puis il convoqua les négociants et leur demanda de lui prêter de l'argent ; enfin, il montra de nouveau la tyrannie, les mauvais procédés et les ignobles instincts qui l'avaient déjà fait remarquer.

Il organisa une armée destinée à aller combatre son frère, Abou Fârès, à Maroc ; cette armée, composée d'environ 3.000 hommes, fut placée sous les ordres de son fils Abdallah, qui marcha contre Abou Fârès et le rencontra dans une localité appelée Akelmîm, selon les uns, Mers-erremâd, selon d'autres. Le combat s'engagea aussitôt et, après une lutte acharnée, la fortune des armes se déclara contre Abou Fârès qui perdit environ cent hommes de ses partisans ; son camp fut pillé et il dut s'enfuir seul jusqu'à Mesfîoua.

Abdallah ben Eccheikh entra à Maroc et abandonna cette ville à la fureur de ses troupes qui pillèrent les maisons et violèrent les femmes ; lui-même il prit part à ces excès, — n'est-il pas tout naturel qu'un fils ressemble à son père, — et il alla même, à ce que l'on raconte, jusqu'à avoir des rapports incestueux avec les femmes de son aïeul Elmansour et à abuser de ses anciennes favorites ; il mangea et but publiquement du vin pendant le ramadhan, enfin il se livra à toutes les voluptés, rejetant loin de son visage le voile de la pudeur. L'entrée à Maroc avait eu lieu, le 20 du mois de chaabân de l'année 1015 (22 décembre 1606).

Lorsqu'il s'était enfui de Fez, ainsi que nous l'avons dit précédemment, Zîdân s'était dirigé vers Tlemcen et avait établi sa résidence dans cette ville. De là, il avait envoyé à Alger demander secours aux Turcs contre ses frères, mais lassé d'attendre les Turcs qui temporisaient, et désespérant même de les voir venir, il se rendit à Sidjilmassa où il entra sans avoir ni à lutter, ni à combattre. Ensuite il passa dans le Draâ et du Draâ dans le Sous, comme on l'a vu plus haut.

A ce moment, les habitants de Maroc écrivirent à Zîdân de venir dans cette ville, dût-il venir seul ; il se mit aussitôt en route et arriva au milieu de la nuit. Abdallah ben Eccheikh n'eût pas le temps de se reconnaître que déjà le peuple de
p. ١٩٤ Maroc avait acclamé Zîdân et, se groupant autour de ce nouveau chef, avait fait périr Abdallah Aarâs, le caïd de Eccheikh. Ce dernier partit aussitôt à la tête de ses troupes, et fut bloqué par les gens de Maroc au milieu des murs qui séparent les jardins. Près de 5.500 des partisans de Abdallah ben Eccheikh furent tués à l'endroit dit, Djenân Bekkâr (le jardin de Bekkâr) et Zîdân donna l'ordre de massacrer les troupes de son rival qui étaient restées en arrière, dans la ville : tous les soldats de Fez que l'on trouva à Maroc furent ainsi exterminés.

Abdallah était parti en pleine déroute ; quand il arriva, avec ses troupes décimées et en désordre, auprès de son père, celui-ci fut vivement irrité de ce spectacle affligeant. Il songea tout d'abord à mettre sur pied une seconde armée et à réunir de nouvelles troupes, mais la pénurie de ses ressources et l'épuisement du trésor ne lui permirent pas de réaliser son projet ; il n'osa pas, dans ces circonstances, s'adresser aux négociants pour leur faire un nouvel emprunt, n'ayant pu encore leur rendre les sommes qui lui avaient été prêtées par eux précédemment.

En présence de ces événements, Eccheikh fit retomber le

poids de ses malheurs sur ses caïds ; changeant d'attitude à leur égard, il s'empara de toutes leurs richesses, les dépouilla de leurs trésors et distribua une partie de leurs biens aux négociants. Puis, comme il avait ainsi réuni des sommes considérables, il donna de l'argent à ses soldats, en sorte que Abdallah put se préparer à marcher de nouveau sur Maroc.

Les habitants de Fez avaient été vivement irrités du massacre de ceux des leurs qui s'étaient trouvés à Maroc et disaient bien haut qu'ils voulaient venger leurs concitoyens ; aussi bon nombre d'entr'eux se décidèrent-ils, sans demander ni solde, ni rations, à partir avec Abdallah ben Eccheikh, qui quitta Fez à la tête d'une foule considérable, formant une armée imposante.

Aussitôt qu'il apprit la marche de Abdallah, Zìdân, qui était alors à Maroc, envoya à sa rencontre le pacha Moustafa, à la tête de troupes nombreuses recrutées parmi les gens de Maroc et de la contrée avoisinante. Les deux armées prirent contact à un endroit situé sur la route de Salé et appelé Ouâdi Tefelfelt : la bataille fut terrible ; Moustafa fut défait dans ce combat, où près de 9.000 hommes de Maroc trouvèrent la mort. Eccheikh avait envoyé de Fez un certain nombre de *adels* pour faire le dénombrement des morts sur le champ de bataille.

A la suite de cette victoire, Abdallah ben Eccheikh, poursuivit sa route sur Maroc. Les habitants de cette ville, au nombre d'environ 36.000 combattants, sortirent de la place et joignirent leurs adversaires à l'endroit appelé Râs Elaïn, mais ils furent vaincus, et Zìdân dut abandonner précipitamment Maroc pour se réfugier dans des positions inexpugnables, sur les sommets de hautes montagnes. Abdallah ben Eccheikh pénétra alors dans Maroc, où il commit plus d'atrocités encore qu'il n'en avait exercé la première fois. Un grand nombre d'habitants quittèrent la cité pour se retirer

dans la montagne de Djillez et vinrent grossir la masse des gens intrépides, courageux et résolus qui s'étaient retirés là.

p. ١٩٥ A la suite de l'arrivée de ce renfort, les réfugiés de Djillez décidèrent de prendre comme souverain, Maulay Mohammed, fils de Maulay Abdelmoumen, fils du sultan Maulay Mohammed Eccheikh Elmahdi ; c'était un homme pieux, bienfaisant, réservé et jouissant d'un grand prestige. Dès qu'il eut connaissance de la mesure prise par ces réfugiés, Abdallah ben Eccheikh marcha contre eux pour les attaquer et essayer de s'emparer du prince qu'ils avaient mis à leur tête, mais dans la rencontre qui eut lieu, ses soldats ayant lâché pied, Abdallah vaincu, dut quitter Maroc et prendre la fuite.

Mohammed ben Abdelmoumen prit immédiatement possession de Maroc ; il fit grâce à tous les gens du Gharb de l'armée de Abdallah, qui étaient demeurés dans la ville, et leur accorda des subsides. Cette mesure déplut aux habitants de Maroc, qui reprochèrent au prince cet acte de générosité. Quinze cents d'entr'eux environ, qui formaient le groupe des mécontents, écrivirent en secret à Zìdân qui, aussitôt, se rendit à leur appel et vint camper sous les murs de la ville. Mohammed ben Abdelmoumen sortit pour combattre son rival, mais à la suite de la lutte acharnée qui s'ensuivit, il fut obligé de prendre la fuite. Zîdân rentra alors dans Maroc et fit grâce également à tous les soldats ayant appartenu au parti de Abdallah ben Eccheikh.

Dans le commentaire du *Zahret ecchemârîkh*, il est dit que le prétendant, élu dans la montagne de Djillez, s'appelait Abou Hassoun et que c'était un des descendants du sultan, Aboulabbâs Ahmed Elaaredj, dont il a été question ci-dessus. L'auteur ajoute que ce Abou Hassoun avait d'abord envoyé Moustafa à Maroc, mais que les habitants de cette ville l'en avaient expulsé au mois de chaabân de l'année

1016 (21 novembre-20 décembre 1607). Il dit encore : « Abdallah ben Eccheikh fut vaincu le 6 du mois de chaouâl de cette même année (25 janvier 1608) ; il prit la fuite abandonnant son camp, son artillerie, ses armes et la majeure partie de ses troupes ; il se dirigea du côté de Tamesna et, pendant sa fuite, ses compagnons et lui eurent de rudes épreuves à subir ; ils durent payer, jusqu'à trente onces, un moudd de froment, et un quart de mitsqâl, un pain d'une demi-livre. Sur leur route, ils pillèrent toutes les populations qu'ils rencontrèrent, habitants des tentes ou habitants des maisons, et leur enlevèrent même des filles. Ils arrivèrent à Fez, le 24 du mois du mois de chaouâl de cette année (12 février 1608).

A la fin du mois de dzoulhiddja (milieu d'avril 1608), Abdallah mit en mouvement son armée et marcha sur Maroc. Il rencontra l'ennemi sur les bords du Bou Regrâg, lui livra combat, mais vaincu il abandonna son armée et s'enfuit accompagné seulement d'un petit nombre des siens. Zìdân fit quartier aux soldats de son adversaire. Ce combat eut lieu au mois de chaouâl de l'année 1017 (8 janvier-6 février 1609).

Zîdân expédia alors en avant le pacha Moustafa, qui marcha sur Fez et vint mettre son camp sous les murs de cette ville, à Dahr-Ezzaouïa. Là, Moustafa trouva une grande quantité de grains qu'il fit distribuer à ses soldats, puis il se mit en marche dans le dessein de s'emparer de Eccheikh, de p. ١٩٦
son fils Abdallah, de Abou Fârès et du fils de ce dernier, Abdelmâlek, qui se trouvaient à ce moment tous réunis à Alcazar-Elkebir. Dès qu'il connut ce projet, Eccheikh s'embarqua à Larache avec ses caïds et sa mère, laissant Moustafa faire prisonniers tous ceux de ses partisans qui se trouvèrent à Alcazar-Elkebir. Abdallah et Abou Fârès, qui avaient également pris la fuite, allèrent s'établir à l'endroit dit le plateau des Beni Ouartsîn.

Instruit de la présence de ces deux princes en cet endroit, Zîdân se porta à leur rencontre et vint camper en face d'eux dans un endroit appelé Arouârât. Trahis par leurs soldats qui se rallièrent à Zìdân, Abdallah et Abou Fàrès prirent la fuite et ne s'arrêtèrent qu'à Dâr Ibn Mechaal où ils demeurèrent jusqu'au moment où Zìdân fut rappelé à Maroc par la nouvelle des troubles qu'y avaient provoqués certains perturbateurs. Alors seulement, Abdallah et Abou Fârès quittèrent Dâr Ibn Mechaal pour marcher sur Fez. Moustafa sortit de cette ville pour engager le combat. Au cours de cette lutte, qui dura longtemps, le cheval de Moustafa ayant trébuché désarçonna son cavalier qui fut pris et tué. Un très grand nombre de soldats du pacha périrent en même temps que lui dans cette journée ; leur camp fut pris et pillé et l'ennemi s'empara d'environ six mille vaches laitières. Abdallah entra ensuite dans la ville de Fez, accompagné de son oncle Abou Fârès. Cette bataille eut lieu le 7 du mois de rebia II de l'année 1018 (10 juillet 1609).

CHAPITRE LV

ASSASSINAT DE ABOU FARÈS ; DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE SA VIE

Vaincu une première fois par Zìdân, Abou Fârès s'était enfui dans le Sous où il était demeuré auprès de Abdelazîz ben Saïd, un des amis de son père ; puis, pour échapper à la poursuite acharnée dont il était l'objet de la part de Zîdân, il s'était réfugié auprès de son frère Eccheikh. Il accompagna ensuite Abdallah ben Eccheikh jusqu'au moment où celui-ci ayant tué Moustafa entra à Fez et s'en empara, ainsi que nous l'avons raconté précédemment. Mais les caïds des Che-

raga ayant formé le dessein de faire périr Abdallah et de nommer à sa place son oncle, Abou Fârès, Abdallah, mis au courant de leur projet, alla de nuit, accompagné de son chambellan, Hammou ben Omar, trouver son oncle Abou Fârès qui, à ce moment, était sur son tapis de prière, entouré de ses femmes. Il fit sortir les femmes et donna l'ordre d'étrangler son oncle qui, jusqu'au dernier moment, se débattit et chercha à le frapper de ses pieds. Ceci se passait au mois de djomada Ier de l'année 1018 (août 1609).

Le peuple fut fort affligé de l'assassinat de Abou Fârès p. ١٩٧
qui, par ses admonestations, détournait Abdallah d'un grand nombre de turpitudes et l'empêchait de commettre certaines iniquités, en refusant d'y donner son acquiescement. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu et c'est lui qui dispose de tout.

CHAPITRE LVI

DU SULTAN ECCHEIKH BEN ELMANSOUR ET DES ÉVÉNEMENTS QUI S'ACCOMPLIRENT JUSQU'AU MOMENT OU IL FUT DÉPOSÉ ET MIS A MORT

Après s'être conduit comme nous venons de le dire et s'être enfui à Larache, Eccheikh quitta cette ville et s'embarqua pour la Péninsule où il alla demander assistance au souverain des chrétiens [1] (que Dieu l'anéantisse !) ; mais celui-ci refusa d'abord tout secours. Comme Eccheikh insistait pour obtenir des hommes et de l'argent, offrant de laisser ses enfants et sa suite en otages, le prince chrétien ne voulut céder qu'à la condition qu'on ferait évacuer Larache par les musulmans et qu'on remettrait la ville aux mains des chrétiens. Eccheikh, ayant accepté cette clause et s'étant

1. Philippe III, roi d'Espagne.

engagé à la faire exécuter, partit ensuite pour Hodjr Badis où il débarqua au mois de dzoulhiddja de l'année 1018 (25 février-26 mars 1610).

Arrivé à Hodjr Badis, Eccheikh séjourna quelque temps dans cette ville et la quitta ensuite pour aller s'établir dans le pays du Riff. A ce moment, des ulémas et des notables de Fez, tels que le jurisconsulte, le cadi, Aboulqâsem ben Abou Ennoaïm, le chérif célèbre, le glorieux, le pur, Abou Ishaq Ibrahim Essaqli Elhasani, etc., vinrent le trouver et le féliciter de son retour.

Eccheikh, tout joyeux de recevoir cette députation, pria le capitaine des chrétiens de faire tirer le canon, afin d'en imposer à ces délégués et de leur montrer la puissance des chrétiens auxquels il venait de demander assistance. Le capitaine fit alors tirer des salves à briser le tympan et à ébranler les montagnes, puis il débarqua de son vaisseau et vint saluer les notables. Dès que le capitaine se présenta, Eccheikh donna l'ordre aux notables de se lever ; tous se levèrent et remercièrent le capitaine des bons procédés dont il avait usé à l'égard de leur prince et du renfort qu'il avait amené. Selon l'usage des chrétiens, le capitaine avait salué en ôtant son chapeau.

Le peuple blâma vivement la conduite des notables qui s'étaient levés pour recevoir un infidèle ; du reste, à cause de cela, ils furent frappés par le Souverain Juge du bâton de la servitude et de l'avilissement, car à leur retour à Fez, ils furent arrêtés en chemin par les Arabes des Hayâïna qui les détroussèrent et leur enlevèrent tout ce qu'ils avaient avec eux ; on ne leur laissa pas même leurs vêtements, sauf au cadi Aboulqâsem ben Abou Ennoaïm qui fut respecté,
p. ١٩٨ parce qu'on avait reconnu à son costume qu'il était cadi.

Eccheikh se transporta ensuite à Qasr Abdelkerim où il séjourna quelque temps. Là, il demanda instamment aux

chefs de son entourage et aux caïds de son armée de s'occuper avec lui du soin de remettre Larache aux chrétiens, afin que le prince chrétien exécutât la promesse qu'il avait faite de lui fournir des hommes et de l'argent. Personne ne voulut consentir à l'aider dans cette tâche, sauf le caïd Eldjerni qui lui offrit son concours dans cette circonstance.

En conséquence, Eldjerni reçut l'ordre de se rendre à Larache avec mission de faire évacuer la ville et de n'y laisser aucun musulman. Il se mit en route, mais quand, arrivé à Larache, il invita les habitants à sortir de cette place, ceux-ci s'y refusèrent. Cependant, quand il en eut fait périr un certain nombre, les autres se décidèrent à partir tout en larmes en laissant ondoyer au dessus de leurs têtes les étendards de l'humiliation et de l'avilissement. La ville ayant été évacuée par les musulmans, Eldjerni y demeura jusqu'au jour où les chrétiens vinrent l'occuper, le 4 du mois vénéré de ramadhan, de l'année 1019 (20 novembre 1610).

L'occupation de Larache produisit de violents sentiments de colère dans les cœurs musulmans et excita une réprobation universelle. Le chérif Ahmed ben Edris Elhasani se rendit dans toutes les assemblées religieuses pour y prêcher la guerre sainte et demander qu'on portât secours aux musulmans de Larache. Une foule nombreuse se groupa autour de ce chérif, bien décidée à tenter l'entreprise, mais Eccheikh fit arrêter ce mouvement par son caïd Hammou, surnommé Abou Dobeïra; après de longs efforts, celui-ci vint à bout de détourner ceux qui voulaient tenter l'aventure. Néanmoins, comme il redoutait le scandale et que tous, grands et petits, manifestaient leurs sentiments de réprobation à l'occasion de la cession de Larache, ville musulmane, aux chrétiens, Eccheikh imagina, pour se justifier, de consulter, par écrit, les ulémas de Fez et d'ailleurs, sur cette affaire.

Pour poser la question, il rappela tout d'abord qu'il avait

dû, contre son gré, se réfugier avec ses enfants et sa suite sur le territoire de l'ennemi infidèle. Retenu par les chrétiens, qui n'avaient consenti à le laisser sortir du pays où il était entré qu'à condition qu'il livrerait la ville de Larache, il n'avait pu lui-même partir qu'en laissant ses enfants en otages jusqu'au moment où il aurait réalisé la promesse qu'on lui avait arrachée. Dans ces conditions, ajoutait-il en terminant, m'était-il permis, oui ou non, de racheter la liberté de mes enfants par la cession qui m'était demandée?

Les ulémas répondirent : Quand il s'agit du rachat de musulmans, surtout si ces musulmans sont les enfants d'un prince des Croyants et, mieux encore, les descendants du seigneur des Prophètes, du plus parfait des Envoyés, de notre seigneur et maître Mohammed (Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut!), nous sommes unanimement d'avis qu'il est permis, s'ils sont au pouvoir des infidèles, de les racheter moyennant la cession d'une des villes musulmanes.

Cette consultation juridique avait eu lieu après la cession de Larache, et si certains ulémas formulèrent cette réponse, c'est uniquement parce qu'ils redoutaient la colère du souverain. Un grand nombre de jurisconsultes s'étaient d'ailleurs
p. ١٩٩ dérobés à l'obligation de répondre, en prenant la fuite; parmi eux on cite : l'iman Abou Abdallah Mohammed Eldjennân, l'auteur de gloses célèbres sur le *Mokhtasar* ; l'imam Aboulabbâs Ahmed Elmaqqari, l'auteur du *Nefh Etthîb*. Ces deux personnages demeurèrent très longtemps cachés afin de sauvegarder leurs croyances religieuses, et d'obtenir que d'autres qu'eux eussent à répondre à la consultation. Ce fut encore pour ce même motif que certains ulémas quittèrent la ville de Fez pour aller vivre dans la campagne : de ce nombre furent l'imam Sidi Elhasen Ezzeyyâti, le commentateur du *Djomal*, l'imam érudit, Aboulabbâs Ahmed ben Youcef Elfâsi,

et bien d'autres. La force et la puissance appartiennent à Dieu.

Eccheikh s'établit dans le Fahs et vit accourir autour de lui une tourbe de gens ignobles, fauteurs ordinaires de séditions, de troubles et de rapines. A la tête de ces soudards, il ravagea tout le pays et marcha sur Tétouan, dont il s'empara, le gouverneur de cette ville, Ahmed ben Enneqsîs, ayant pris la fuite et abandonné la place. Eccheikh continua ainsi à parcourir la province de Fahs jusqu'au moment où les cheikhs de ce district, voyant l'affaiblissement du pouvoir du sultan, son manque de loyauté et l'abandon qu'il faisait aux infidèles du territoire musulman, se concertèrent pour le faire assassiner. Le moqaddem Mohammed Abou Elleïf le fit périr par surprise au milieu de son camp, au lieu dit Feddj Elferes. Le corps de Eccheikh resta abandonné et nu pendant plusieurs jours ; enfin quelques personnes de Tétouan vinrent le chercher et l'ensevelirent près de cette ville, en même temps qu'un de ses enfants et quelques-uns de ses compagnons, entr'autres les Eddobéirites[1] qui avaient été tués le même jour que lui. Plus tard, le corps du prince et celui de son fils furent transportés à Fez et enterrés par les soins de la mère de Eccheikh. L'assassinat avait eu lieu le 5 du mois de redjeb de l'année 1022 (21 août 1613).

On assure que ce fut à l'instigation du rebelle Aboulabbâs Ahmed ben Abdallah, connu sous le nom de Abou Mahallî, que Eccheikh aurait été assassiné. Abou Mahallî aurait écrit aux deux moqaddems, Ahmed ben Enneqsîs et Mohammed Abou Elleïf, pour les engager vivement à tuer le prince, ce qu'ils auraient fait aussitôt. Les biens de Eccheikh furent pillés ; sa fortune était considérable et on cite comme ayant été livrés au pillage deux moudd pleins de rubis. Une partie

1. La famille du caïd Hammou, surnommé Abou Doḅeïra, dont il a été question ci-dessus.

de sa fortune faisait le chargement complet d'un navire qu'il avait laissé à Tanger; suivant l'arrêt inéluctable du destin, les chrétiens se saisirent de ce navire après l'assassinat du sultan.

Eccheikh, que Dieu lui pardonne ainsi qu'à nous, avait une instruction variée; il possédait des connaissances solides qui lui avaient été enseignées par des maîtres de ses deux capitales. Voici de lui un distique que j'ai vu écrit de la main d'un auteur distingué qui lui en attribue la paternité : c'est une énigme à propos de ces mots de l'*Alfiya* de Ibn Malek : « il se met à l'accusatif comme spécificatif. »

> « O toi qui interroges tous les lecteurs de la *Kholasa*[1] sur une chose étrange, il me semble qu'il faut la lire
>
> « Comme un terme circonstanciel d'état, et alors c'est un nom mis à l'accusatif à cause de *illa* et c'est un spécificatif : voilà qui est plus merveilleux. »

Parmi les secrétaires de Eccheikh, il faut citer le littéra-
p. ٢٠٠ teur, le jurisconsulte, l'érudit, Aboulabbâs Ahmed ben Mohammed, fils du cadi Mohammed Elgherdîs Etteghelloubi, qui était un des hommes les plus habiles et les plus remarquables dans l'art de rédiger. Dans son commentaire du *Delaïl Elkheirât*, le cheikh Sidi Elarbi Elfâsi, à propos des mots de cet ouvrage : « j'avais pour voisin un copiste » dit ceci : « Le cheikh, le secrétaire, le raïs, Aboulabbâs Ahmed ben Mohammed Elgherdìs, le chef des secrétaires rédacteurs de la ville capitale de Fez, m'avait emprunté l'ouvrage intitulé : *Kitâb elanba fì charh elasmâ* de Aqlîchi. Bientôt après, Elgherdîs fut atteint de la maladie dont il mourut et lorsque j'allai lui faire visite, je trouvai ce livre à son chevet en même temps que des cahiers déjà copiés et d'autres préparés pour la copie. « Si je me rétablis, me dit-il, j'en copierai

1. Titre du traité grammatical désigné ordinairement sous le nom de *Alfiya*.

« autant que je pourrai ; je ne m'arrêterai que si mon mal « m'emporte. » — « Pourquoi, lui répliquai-je, vous imposer « ce souci? » — « Parce que, répondit-il, c'est avec mes doigts « que j'ai commis une quantité innombrable de péchés envers « Dieu, et j'espère, qu'en me livrant, dans l'état où je suis, à la « copie de ce livre, j'aurai accompli une bonne œuvre dernière « qui servira à me faire pardonner mes péchés. » Dieu permit qu'il réalisât son vœu, car il acheva la copie de ce livre ; il succomba à la maladie dont il était atteint, maladie qui dura de l'année 1019 à l'année 1020 (26 mars 1610-4 mars 1612). En tous cas, le métier de copiste est très important au point de vue des travaux scientifiques.

C'est en parlant de ce secrétaire que le poète a dit :

« O Gherdis, tu as joui de la vie pendant que la Fortune dormait tu t'es trouvé à Fez en même temps que Ibn Djebbour.

« Enfin, grâce à ton heureuse étoile, Kheizourân s'en est allée dans la tombe : le malheur des uns fait le bonheur des autres. »

CHAPITRE LVII

DES DÉBUTS DU REBELLE, LE JURISCONSULTE, ABOULABBAS AHMED BEN ABDALLAH, CONNU SOUS LE NOM DE ABOU MAHALLI ; SES AVENTURES ET SA MORT

Voici ce que dit Abou Mahallî dans son livre intitulé *Islit elkherit fi qith' bi'oloum elafrit ennefrit* : « Je suis né à Sidjilmassa en l'année 967 (3 octobre 1559-22 septembre 1560). Je tiens de mon père et de tous mes oncles paternels que les Oulâd Abou Mahallî descendent du Seyyid Elabbâs, fils de Abdelmotthalib. Un des caïds de Aboulabbâs Elmansour m'a rapporté tenir d'un des familiers de ce sultan que celui-ci

p. ٢٠١ possédait un livre de généalogie dans lequel ce fait était indiqué. Un thaleb, que je ne puis soupçonner ni de mensonge, ni d'erreur, m'a également affirmé qu'il avait possédé un ouvrage de généalogie dans lequel il était dit que notre tribu, les Oulâd Mahallî, se rattachait à Abdallah, fils de Djaafar. Elle aurait quitté Méquinez pour aller à Sidjilmassa enseigner au peuple les devoirs de la religion et la théologie ; une partie de ses descendants, sous le nom de Miknâsa, seraient établis dans le district de Tlemcen. Comme je demandai ce livre au thaleb, celui-ci me répondit qu'il avait été brûlé dans sa maison, ce que je ne révoque nullement en doute ; je crains seulement qu'il ait confondu Abdallah, fils de Djaafar, avec Abou Djaafar Elmansour, le calife abbasside.

« Mon professeur, Aboulabbâs Sidi Ahmed ben Aboulqâsem Essoumaï Ettadeli, m'a dit avoir lu le *Mokhtasar eddzîl* de Essemaâni, à Maroc, en l'année 981 (3 mai 1573-23 avril 1574), et avoir vu dans ce livre que deux opinions régnaient à l'égard des Oulâd Mahallî, les uns prétendant qu'ils appartenaient à la tribu des Maghraoua, les autres à celle des Lemtouna. Il serait possible, à ce que l'on assure, de concilier ces deux opinions, les Maghraoua se disant issus de Qaïs Ghîlân ; or Qaïs appartient à la tribu de Modhar et les Modhar sont des Arabes purs ou, en d'autres termes, anciens.

« Quant à notre ancêtre le plus illustre, celui qui prit le le surnom de Abou Mahallî, je n'ai pu, malgré la célébrité dont il a joui, connaître les motifs qui l'avaient fait surnommer ainsi, ni avoir des détails sur sa biographie. Sur tout ceci cependant, comme je l'ai écrit ailleurs, on a fait de nombreuses recherches, surtout le généalogiste le plus éminent de son époque, Eccheikh Ettadeli.

« C'est par l'exercice des fonctions de cadi que notre famille s'est rendue célèbre dans notre pays où on nous

appelle les enfants du cadi et où notre zaouïa est désignée sous le nom de Zaouia du Cadi. La science est toujours restée en honneur dans nos familles et particulièrement dans celle de mon père, dont les frères et les fils ont été des hommes instruits. Moi-même, j'ai été élevé par mon père qui a mis tous ses soins à me donner une solide instruction. Ma mère, lorsqu'elle était enceinte de moi, vit en songe un des plus grands saints de notre pays et un des professeurs les plus habiles à enseigner, Sidi Ali ben Abdallah, qui lui faisait boire un bol de lait. J'espère que Dieu a réalisé l'interprétation qui fut donnée de ce songe, dans lequel le lait a été regardé comme représentant la religion, la théologie et la vérité.

« Ce fut dans le courant de l'année 980 (14 mai 1572-3 mai 1573) que je quittai mon pays pour aller achever mes études à Fez ; à cette époque, j'étais pubère ou à peu près ; je ne songeais qu'à m'instruire et n'avais d'autre préoccupation que de meubler ma mémoire et mon intelligence.

« Je demeurai à Fez quatre ou cinq ans, jusqu'à l'époque à laquelle les chrétiens, comme je l'ai dit plus haut, vinrent à Ouâdi Elmekhâzin. La population était consternée par cet événement, et un de mes amis, un vertueux thaleb, que je consultai sur ce qu'il convenait de faire, m'engaga à quitter la ville et à aller dans la campagne, en attendant le retour de la paix et de la sécurité. En conséquence, je me rendis dans la patrie du miel et du beurre, à Adjedzihara ; là, j'appris la p. ٢٠٢
Risâla[1], car à Fez je n'avais appris que de la grammaire et encore n'avais-je guère puisé qu'un seau dans le puits de cette science.

« Dès que la panique fut calmée je rentrai à Fez, où régnait Elmansoûr, qui venait de chasser les chrétiens. Je continuai à

1. Traité de droit.

m'occuper de grammaire, bien que mon plus vif désir fût de loger dans ma mémoire la science du droit et d'en étudier à fond la technologie. Durant ma première sortie de Fez, j'avais fait un pèlerinage au tombeau du cheikh qui exauce les prières qu'on lui adresse, Abou Yaaza; je m'adressai à lui pour obtenir de Dieu qu'il me mît au nombre de ceux qui possèdent toutes les sciences à fond et qu'il m'accordât son absolution.

« Une année s'était à peine écoulée, depuis cette époque, que je me trouvai dans la zaouïa du cheikh Sidi Mohammed ben Mobarek Ezzaeri, et cela sans avoir éprouvé le désir de m'y rendre, car, à ce moment, j'étais passionné pour l'étude et ne songeais nullement à embrasser les doctrines des soufites. Les soufites d'alors jouissaient, en effet, d'une triste réputation, et, pour ma part, j'éprouvais à leur endroit la plus extrême défiance.

« Enfin, le bandeau qui couvrait mes yeux se déchira et, quand j'eus vu ce que je vis, je me convertis. Je m'attachai donc à suivre mon cheikh car, sans son aide et celle de Dieu, j'eusse à coup sûr péri, de même que, si je n'avais été dirigé par lui, je me serais certainement égaré. Et comment en aurait-il pu être autrement, puisque c'est grâce à ce cheikh que Dieu m'a dégagé de l'océan de mes passions où j'allai m'engloutir, qu'il m'a conduit par sa miséricorde au milieu des disciples qui suivent la large voie tracée par Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Mobârek, de la tribu des Zoaïr, de la secte des Djerrâr et le dixième chef des siècles[1].

« Ce personnage appartenait à la tribu du Maghreb appelée Zoaïr, nom qui a la forme d'un diminutif, mais dont l'adjectif ethnique s'obtient en prenant pour base la forme augmentative. Un vieillard très âgé de cette tribu m'a raconté que leur ancêtre avait reçu le surnom de Zoaïr, parce qu'il

1. En d'autre termes, le principal personnage du xe siècle.

labourait en se servant d'un attelage composé d'un chameau et d'un cheval et que, lorsqu'il voulait exciter ces animaux à marcher, il se servait, pour le premier, de l'expression *za‘*, qui sert habituellement à faire avancer les chameaux, et, pour le cheval, du terme *rî*, qui s'emploie d'ordinaire avec les chevaux pour les presser dans leur marche. On réunit les deux syllabes qu'il prononçait alors et on en fit son surnom. Aujourd'hui le peuple a pris l'habitude de faire usage de *zoaïr*, forme diminutive de ce surnom. Suivant ce même vieillard, avant de s'appeler Ezzaeri, cet ancêtre se nommait Selimân, mais dans l'usage son surnom prévalut sur son nom. Il était, assurait-il, le frère de Berbouch et de Achbân, auxquels diverses tribus arabes du Sous ultérieur font remonter, encore aujourd'hui, leur origine.

« Je demeurai environ dix-huit ans auprès de ce cheikh Abou Abdallah et ne le quittai que sur son ordre formel ; ce fut lui qui, sans me consulter, m'envoya à Sidjilmassa en me disant que moi seul ferai le bonheur des habitants de cette ville. En partant, et sans que je le lui eusse demandé, il m'offrit son bâton, son burnous et ses chaussures ; puis, au moment des adieux, il prit de sa main droite un bonnet qu'il posa sur ma tête en guise d'insigne religieux. Après m'être,
sur son ordre, installé dans mon pays, j'allai une douzaine p. ٢٠٣
de fois lui rendre visite : ma dernière visite eut lieu au moment où je revenais de mon premier pèlerinage à la Mecque, pèlerinage que j'accomplis durant sa bienheureuse existence, en l'année 1002 (27 septembre 1593-16 septembre 1594). Ce fut au cours de cette dernière visite que le cheikh me dit pour me bénir : « Que Dieu t'éprouve plus qu'il ne m'a éprouvé « moi-même ! » J'interprétai ces paroles comme l'annonce de l'empressement que met, comme vous le voyez, la foule à se réunir autour de moi. Contrairement à son habitude, le cheikh, après ces paroles, poussa un grand cri tel que, pendant tout

le temps que j'avais vécu avec lui, je ne lui en avais jamais entendu proférer d'aussi violent, car il était d'une nature calme.

« Après la mort de ce maître (que Dieu le fortifie et le sanctifie !), je demeurai au moins trois ans sans agir, puis le renoncement au monde fit alors briller à mes yeux ses charmes accoutumés. Que le cheikh reçoive les témoignages de ma reconnaissance et de mon admiration pour m'avoir comblé de ses faveurs et m'avoir dirigé dans la bonne voie ! »

Abou Mahallî énumère ensuite les noms de ses autres maîtres, tels que Elmendjoûr, Sidi Ahmed Baba Essoudâni, etc., et en dresse une liste qu'il serait trop long de rapporter ; il ajoute ensuite : « Je pris une résolution définitive à mon retour du pèlerinage de la Mecque, car ce fut au mois de redjeb de l'année 1001 ou 1002 (avril 1592 ou mars-avril 1593) que j'entrai en relations avec l'ami sincère et intelligent, Abou Yahia Elfâsi, ainsi qu'avec Elbadekhchi de Boukhara, à l'occasion de la *Nokhba* de Ibn Hadjar ; à mon retour je visitai les provinces du Maghreb jusqu'à l'Ouâdi Essaoura, où je m'établis ensuite avec toute ma famille. »

Tel est le résumé des débuts de Abou Mahallî puisé dans le livre dont j'ai parlé ci-dessus, livre qui est intéressant. Ayant eu l'occasion de lire cet ouvrage dans un volume de recueils, j'en ai extrait ces notes sommaires. C'est sur l'assistance de Dieu que nous devons compter ; c'est lui qui nous dirige dans la voie la plus droite.

CHAPITRE LVIII

LE CHEIKH PUISE A UNE AUTRE SOURCE ET DE L'ORIENT A L'OCCIDENT FAIT RETENTIR LE MONDE DE VOCIFÉRATIONS

Dans une épître intitulée : *Maqâm ettedjellî min sahbat eccheikh Abî Mahallî*, longue dissertation en prose rimée, le cheikh, le jurisconsulte, Aboulabbâs Ahmed Ettouâti, ainsi que j'ai pu le constater moi-même sur son manuscrit autographe, rapporte ce qui suit : « Tout d'abord, le jurisconsulte Aboulabbâs Ahmed ben Abdallah Abou Mahallî était un simple légiste ; après s'être dirigé quelque temps dans la voie du soufisme, il reçut l'inspiration divine et manifesta bientôt les signes de sa mission providentielle. Le peuple en foule accourut le voir en pèlerinage, les uns venant isolément, les autres en groupes. Sa renommée se répandit bientôt dans tout le pays et ses adeptes devinrent très nombreux. Moi- p. ٢٠٤
même, ajoute Ettouâti, en apprenant tout cela, je me rendis auprès de lui et y demeurai un certain temps, jusqu'au jour où je vis qu'il se donnait pour être le mahdi avéré, annoncé par les traditions authentiques. A ce moment, je refusai de le suivre dans cette voie et l'abandonnai à ses vanités. »

Dans ses *Mohâdharât,* Abou Ali Elyousi raconte que Aboulabbâs Ahmed Abou Mahallî se trouvant un jour avec son maître, Ibn Mobârek, se sentit tout à coup envahir par une inspiration soudaine et s'écria en se débattant : « Je suis sultan, je suis sultan. » — « O Ahmed, lui dit alors son maître, en admettant que tu sois sultan, tu ne seras pas capable d'effondrer le sol sous tes pas, ni d'égaler les montagnes en hau-

teur. » Un autre jour, se trouvant dans une réunion de soufites, il fut de nouveau pris de convulsions et se mit à crier : « Je suis sultan. » Un autre soufite qui se trouvait dans un coin de la salle tomba aussitôt en convulsions et s'écria : « Trois ans moins un quart. » Ce fut ainsi, en effet, que les choses se passèrent.

On rapporte encore que, au moment où il faisait ses tournées autour du temple de la Mecque, lors de son voyage dans le Hedjâz, on l'entendit s'écrier : « O mon Dieu, tu as dit et tes paroles sont la vérité : et ces règnes nous les donnerons à tour de rôle aux hommes. Fais donc, ô mon Dieu, que je sois du nombre de ceux qui règneront. » Mais il avait oublié de demander que son règne se terminât bien ; aussi, s'il fut exaucé dans sa prière, les circonstances l'entraînèrent bientôt dans la voie fatale qu'avait tracée le Destin.

Abou Mahallî était un jurisconsulte éminent ; son style était élégant et ses pensées élevées. Il a composé divers ouvrages, entre autres : *Elouidhâh*, *Elqasthâs*, *Elislît*, *Medjenîq* et *Essokhour fi'rred 'ala ahl elfodjour*. J'ai vu dans l'exemplaire autographe de ce dernier ouvrage la réponse faite par Elkharroubi à la célèbre épître de Abou Omar Elmerrâkochi. Il fut aussi l'auteur de poésies médiocres. Il s'était cru capable d'accomplir la mission de réformer les mœurs et ce fut là, sans qu'il s'en doutât, ce qui causa sa perte.

Dans les *Mohâdharât*, le maître de nos maîtres, Abou Ali Elyousi s'exprime en ces termes :

« Abou Mahallî avait suivi la voie que lui avait tracée Ibn Elmobârek Ettâstâouti et était arrivé à posséder ainsi la *grâce* jusqu'à un certain degré. Il composa sur ce sujet des traités qui prouvent qu'il en était ainsi, et ce ne fut que plus tard qu'il sentit naître en lui ses idées ambitieuses.

« On raconte qu'au début il s'était lié d'amitié avec Ibn

Abou Bekr Eddilaï. Comme, à cette époque, les mœurs étaient extrêmement relâchées dans le pays et que le mal s'était propagé de tous côtés, Ahmed ben Abdallah dit une nuit à Abou Bekr : « Voulez-vous que nous allions dès demain parmi « le peuple l'exhorter à se mieux conduire et lui défendre de « continuer ses méfaits ? De la sorte nous nous mettrions nous- « mêmes à la tête de la réforme des maux qui couvrent le pays « et l'affligent. » Ibn Abou Bekr refusa de prêter son concours à cette œuvre, donnant pour prétexte que le mal était trop général et trop profond. « Nous n'avons pas, ajouta-t-il, « toutes les qualités requises pour nous donner comme « réformateurs. »

Le lendemain de cette conversation, les deux amis sortirent. Ibn Abou Bekr se rendit sur le bord de la rivière, lava p. ٢٠
ses vêtements, se rasa la tête, puis passa le reste de son temps à dire des oraisons et à faire ses prières canoniques aux heures prescrites. Abou Mahallî, pour sa part, mit à exécution ses projets de réforme ; dans ce but, il se laissa entraîner dans des discussions et des querelles telles qu'il ne put faire ses prières canoniques au moment voulu et, en fin de compte, il n'aboutit à aucun résultat. Le soir, quand les deux amis retournèrent dans leur demeure pour y passer la nuit, Ibn Abou Bekr dit son compagnon : « En ce qui me concerne, j'ai accompli tous mes devoirs : j'ai fait mes prières aux heures prescrites et je suis rentré ici, sain et sauf, l'âme pure et tranquille. Pour ce qui est de ceux qui se livrent au mal, Dieu réglera leur compte. » Puis, après avoir dit ces mots ou quelque chose d'approchant, il ajouta : « Et toi, maintenant, vois dans quelle situation tu t'es mis. »

En dépit de tout cela, Abou Mahallî ne renonça pas à son projet ; il se rendit un peu plus tard dans les contrées du sud, sur les bords de l'Ouâdi Essaoura et là, il se posa en prétendant ; il annonça qu'il n'avait été amené à jouer ce rôle que

par suite de l'extrême corruption des mœurs et le débordement des mauvaises passions, puis, non content de cela, il déclara être le Mahdi attendu, envoyé pour faire la guerre sainte. Il sut ainsi gagner la confiance du peuple qui marcha à sa suite.

Abou Mahallî entra en correspondance avec les chefs des tribus et les grands personnages des villes ; il les exhorta à se mieux conduire et insista pour qu'ils suivissent les préceptes de la Sonna ; il fit répandre le bruit qu'il était le *fatimite*[1], affirmant que quiconque lui obéirait serait dans la bonne voie, tandis que ceux qui contreviendraient à ses ordres seraient au nombre des égarés. Parfois, dans le but d'enflammer le zèle de ses disciples, il leur disait : « Vous êtes supérieurs aux disciples du Prophète, car c'est à une époque d'erreurs que vous vous levez au secours de la Vérité, tandis qu'eux vivaient au temps même de la Vérité. » Et il leur débitait encore d'autres sornettes du même genre.

Dans un poème, où il combattait Abou Mahallî et engageait le peuple à se méfier de lui, le jurisconsulte, Abou Zakarïa Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Abdelmonaïm Elhâhi, a fait allusion à tout cela quand il a dit :

« O nation de l'Élu, du Guide, vous manque-t-il donc de modèles parmi les ulémas des temps passés ?

« Croyez-vous donc que Dieu va vous laisser ainsi abandonnés? Il vous a mis à même de saisir pourquoi

« Je m'adresse à vous au nom de celui qui vous rassemblera au jour de la Résurrection. Ne voulez-vous donc pas comprendre — l'homme vain n'est pas comme celui qui sait —

« Que votre Maghreb est partout maudit par la Providence! O mon Dieu, sois notre soutien.

« Quand on dit aux hommes que leurs passions les égarent, ils répondent que le jurisconsulte *un tel* a péché avant eux et que

1. Le Mahdi véritable doit appartenir à la famille du Prophète, et par conséquent, être un *fatimite* ou descendant de Fathima, la fille de Mahomet.

« Si cette réponse n'était pas décisive, l'Imam se serait prononcé sur ce point et qu'on n'aurait pas vu venir l'illustre fils de celui qui détruit.

« A ceux qui leur disent : « Voici ce qu'a dit le meilleur des « êtres », ils répondent : Ce que nous apprend ce *maître de l'heure*[1], nous suffit ;

« Nous sommes supérieurs aux disciples du Prophète ; nous aurons une récompense qui doublera les bracelets de nos bras. » p. ٢٠٦

« Les illusions du moment ont séduit les cœurs de la foule qui, éprise de lui, a perdu la bonne voie. »

Il y eut, du reste, entre Abou Mahallî et Yahia ben Abdallah, un échange de correspondances et d'épigrammes en vers et en prose. Voici, par exemple, ce que dit Abou Mahallî :

« O Yahia, ô vil immondice ! Comment oses-tu prétendre critiquer les autres à l'exemple des grands auteurs de l'antiquité !

« C'est comme si tu assurais appartenir à la famille du Prophète, alors que tu es le dernier de la plus infime des tribus.

« Ton visage est celui d'un singe, rien n'est plus horrible à voir ; quant à ta tête, c'est celle d'un coq qui émerge d'un tas de fumier ;

« Quand tu la coiffes d'un turban, elle te donne l'apparence d'une vieille femme chrétienne accroupie, en train de laver des torchons. »

On prétend que Yahia avait été le condisciple et l'ami de Abou Mahallî à la médressa de Fez. Quant aux sarcasmes qu'ils échangèrent entre eux, je m'abstiendrai de les retracer dans cet ouvrage. Que Dieu soit indulgent pour tous.

1. Nom que le vulgaire donne au Mahdi.

CHAPITRE LIX

ENTRÉE DE ABOU MAHALLI A SIDJILMASSA, DANS LE DRAA ET A MAROC ET DES CIRCONSTANCES DANS LESQUELLES CES ÉVÉNEMENTS SE PRODUISIRENT.

Quand Abou Mahallî eut groupé autour de lui une foule considérable de partisans et qu'il vit ses nombreux adeptes accourir en pèlerinage auprès de lui, il déclara hautement qu'il fallait s'occuper de réformer les abus qui s'étaient introduits et propagés parmi le peuple. « Les enfants de Elmansour, disait-il, cherchent à s'entre-détruire pour conquérir la royauté. Dans cette lutte fratricide, le peuple a été décimé, les richesses de la population mises au pillage et les harems violés ; il importe de mettre un frein aux agissements de ces prétendants et de briser leur autorité. »

En apprenant la nouvelle que Eccheikh, fils de Elmansour, avait fait évacuer par les musulmans la ville de Larache et l'avait vendue aux infidèles, Abou Mahallî avait bondi de colère, et cette colère avait paru provoquée plutôt par son
p. ٢٠٧ zèle pour la religion de Dieu et l'intérêt des musulmans que par le désir de grouper autour de lui les défenseurs du pays.

A la suite de cet événement, il partit un jour pour Sidjilmassa avec l'intention de s'emparer de cette ville, dans laquelle Zìdân avait laissé comme lieutenant un certain Elhâdj Elmir. Le lieutenant de Zìdân sortit aussitôt de la ville à la tête d'environ 4.000 hommes et se porta à la rencontre de Abou Mahallî, qui n'avait avec lui qu'un chiffre approximatif de 400 combattants. A peine les deux armées se trou-

vèrent-elles en présence que le combat s'engagea : la lutte se termina par la défaite des troupes du lieutenant de Zîdân. Dans le peuple, on répandit le bruit que les balles qui atteignaient les partisans de Abou Mahallî, arrivaient sans force et ne produisaient aucun mal ; cette croyance augmenta aux yeux des populations la vénération qu'elles professaient pour Abou Mahallî et lui valut un prestige considérable.

Entré dans Sidjilmassa, Abou Mahallî réforma les abus et fit régner la justice dans cette ville. Des députations envoyées par les habitants de Tlemcen et les Benou Râched, vinrent le complimenter sur son triomphe et le féliciter de ses succès ; parmi les membres de ces députations, se trouvait le savant jurisconsulte, Sidi Saïd Qodoura Eldjezâïri, l'auteur d'un commentaire sur le *Essollem*, qui fut un des disciples de Abou Mahallî ainsi que celui-ci le rapporte dans son livre intitulé : *Elislît*.

Instruit par les fuyards, qui le rejoignirent, de la défaite de ses troupes, Zîdân organisa un armée considérable qu'il expédia sous le commandement de son frère, Abdallah ben Mansour, connu sous le nom de Ezzobda. Aussitôt qu'il fut informé de ce mouvement, Abou Mahallî se rendit dans le Draâ ; là, il livra bataille à Abdallah qui fut défait et perdit environ 3.000 hommes de son armée. Cette victoire renforça le parti de Abou Mahallî, lui donna une grande autorité et réunit sous ses ordres les provinces du Draâ et de Sidjilmassa.

Le caïd Younès Elaïssi, victime du ressentiment de Zîdân, avait quitté ce prince pour se rendre auprès de Abou Mahallî ; il mit celui-ci au courant des secrets de son ancien maître, dont il dépeignit la faiblesse, et réussit, par de constantes excitations, à le faire marcher sur Maroc. Zîdân abandonna immédiatement cette ville et s'enfuit vers le port de Asfi, d'où il songea un instant à s'embarquer pour la Pénin-

sule[1]. Abou Mahallì entra donc dans le palais impérial de Maroc et s'y installa en maître ; il donna même le nom de Zîdân à un fils qui lui naquit alors dans ce palais et l'on assure qu'il épousa la mère de Zìdân et qu'il consomma le mariage avec cette princesse. L'ivresse du pouvoir souverain lui troubla dès lors l'esprit, et bientôt il négligea la dévotion et la piété qui avaient été les bases de sa fortune.

Dans ses *Mohâdharât*, le cheikh Elyousi raconte le fait suivant : Lorsque Abou Mahallî fut entré à Maroc, ses frères en religion vinrent lui rendre visite et lui adresser leurs félicitations. Admis en sa présence, ils lui manifestèrent la joie que leur causait son arrivée au pouvoir et le complimentèrent. Un seul homme parmi eux avait gardé le silence et, comme Abou Mahallî lui demandait pourquoi il n'avait rien dit en insistant pour avoir une réponse, cet homme répondit : « Aujourd'hui tu es un sultan ; si donc tu veux que je te dise la vérité, promets-moi de ne me faire aucun mal. » — « Parle sans crainte, répliqua Abou Mahallî. » — « Au jeu de la balle[2], reprit l'homme, cent ou deux cents personnes poussent devant elles une balle au milieu de grands cris et de
p. ٢٠٨ bousculades qui font que quelques-uns se rompent un membre ou se blessent assez grièvement pour en mourir ; personne pourtant ne s'émeut de ces accidents, quoique, en somme, cette balle, si vous l'examinez bien, ne soit formée que de vieux chiffons roulés. » Abou Mahallî ayant saisi le sens de cet apologue, se mit à pleurer et s'écria : « Nous avons voulu faire revivre la religion et voilà que nous l'avons fait périr ! »

1. L'Espagne.

2. Les joueurs sont armés de solides bâtons recourbés avec lesquels ils frappent la balle. Divisés en deux camps rivaux, qui doivent chacun conduire la balle dans une direction opposée, il arrive souvent, dans l'animation du jeu, que les partenaires échangent, sans le vouloir, de terribles horions.

CHAPITRE LX

ZIDAN APPELLE YAHIA BEN ABDALLAH A SON SECOURS. ABOU MAHALLI EST MIS A MORT. CIRCONSTANCES QUI ACCOMPAGNÈRENT CET ÉVÉNEMENT.

En présence de ces événements, Zîdân ayant acquis la certitude que son influence était gravement compromise et qu'il était trop faible pour tenir tête à Abou Mahallî, écrivit au jurisconsulte, Abou Zakarïa Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Abdelmonaïm Elhâhi Eddaoudi, pour implorer son aide et son assistance. Yahia, qui habitait la zaouïa de son père dans la montagne de Deren, jouissait d'une grande considération dans le pays du Sous où il comptait de nombreux adeptes. En faisant appel à l'appui de ce personnage et en lui demandant secours, Zìdân avait écrit ces mots : « Vous avez le devoir de défendre ma couronne, car je suis un des vôtres. Il vous faut donc agir en ma faveur et combattre avec moi quiconque conspirera contre moi. » Abou Zakarïa répondit à l'appel de Zìdan et se porta à son secours, il rassembla de nombreuses troupes de tous côtés et, à la tête de ses partisans, il se mit en marche sur Maroc, le 8 du mois de ramadhan de l'année 1022 (22 octobre 1613). Arrivé à l'endroit dit Foum Tânout, à deux journées de marche de Maroc, Abou Zakarïa reçut de Abou Mahallî la lettre suivante :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

« De la part de Ahmed ben Abdallah à Yahia ben Abdallah. J'ai appris qu'après avoir rassemblé une armée sous vos

drapeaux vous étiez campé en ce moment à Tânout. Descendez dans la plaine afin que nous nous trouvions face à face. Le chacal use de ruse, mais le lion attaque résolûment. On n'affermit son pouvoir qu'en frappant avec la lance et en combattant avec l'épée. Salut. »

Voici la réponse que fit Yahia :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

« De la part de Yahia ben Abdallah à Ahmed ben Abdallah. Ensuite : Le pouvoir n'appartient ni à vous, ni à moi, mais uniquement au Souverain qui sait tout. Je viens à vous avec des gens armés de fusils et bien aguerris, recrutés dans la tribu des Chebâna et chez leurs alliés, les Benou Djerâr; j'ai aussi des terribles et valeureux guerriers du pays qui va de Hechtouka aux Benou Kensoûs. Je vous donne rendez-vous à Djillez, où Dieu tirera vengeance du pervers et fera triompher celui qui lui est cher. Salut. »

p. ٢٠٩ Se mettant alors à la tête de ses troupes, Yahia marcha sur Maroc et vint camper près de Djillez, montagne qui domine la ville de Maroc. Ahmed ben Abdallah, de son côté, se porta à la rencontre de son adversaire et l'action s'engagea entre les deux armées près de Djillez. Dès le commencement du combat, Abou Mahallî fut atteint en pleine poitrine d'une balle qui le tua sur le coup ; ses troupes se débandèrent aussitôt et son camp fut pillé par l'ennemi. On coupa la tête de Abou Mahallî et on la suspendit aux remparts de la ville de Maroc, où elle demeura exposée pendant près de douze ans, ainsi que les têtes des principaux chefs de son armée. Cette tête fut ensuite enlevée et enterrée dans le mausolée du célèbre ouali, Aboulabbâs Essebti, au dessous de l'école qui, en cet endroit, est contiguë à la mosquée.

Le cheikh, le célèbre jurisconsulte, Aboulabbâs Ahmed Elmerîdi Elmerrakochi (Dieu lui fasse miséricorde !) a fixé la date du soulèvement de Abou Mahallî et celle de sa mort.

par cette phrase : « Il se souleva *bouc*[1] et mourut *bélier*. » On remarquera la forme piquante de ce chronogramme et la fine allusion qu'il contient.

Les disciples de Abou Mahallî assurent qu'il ne mourut point, mais qu'il disparut seulement. Cette croyance a persisté jusqu'à ce jour chez quelques-unes des populations de l'Ouâdi Essâoura, du moins cela m'a été affirmé par quelqu'un en qui j'ai une entière confiance. La force et la puissance appartiennent à Dieu !

Abou Mahallî ayant ainsi péri, Yahia entra à Maroc et s'installa dans le palais des souverains ; il jeta là son bâton de voyage et songeait à s'y établir à demeure, quand il reçut de Zîdân une lettre dans laquelle celui-ci lui disait : « Si tu es venu dans le seul dessein de me secourir et de me débarrasser du rebelle, tu m'as fait atteindre mon but et tu as donné la paix à mon cœur. Mais si c'était pour mettre du feu dans ton âtre et t'emparer du pouvoir royal comme d'une proie, Dieu, dans ce cas, n'a réjoui que tes yeux ! »

Yahia fit aussitôt ses préparatifs pour retourner dans son pays, voulant montrer ainsi qu'il n'avait pas ambitionné le pouvoir suprême et qu'il était venu dans le seul but de protéger l'autorité du prince dont il s'était engagé à défendre la couronne. Il se mit donc en route pour son pays, tandis que Zîdân rentrait à Maroc. On assure que Yahia avait véritablement voulu se faire proclamer souverain, mais que les soldats berbers qui l'accompagnaient avaient, à la suite d'une série d'événements, refusé de l'aider dans ses projets. Dieu, par sa grâce et sa bonté, peut seul favoriser une entreprise.

1. Les mots traduits par « bouc » et « bélier » forment deux chronogrammes, donnant les dates de 1019 et 1022.

CHAPITRE LXI

SUITE DE L'HISTOIRE DE YAHIA BEN ABDALLAH. QUELQUES MOTS SUR CE PERSONNAGE ET SUR DIVERS FAITS QUI SE RAPPORTENT A LUI

Ce personnage s'appelait Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Abdelmonaïm Eddaoudi Elmennâni Elhâhi. Son grand-père Saïd avait été, par sa science et sa piété, l'homme le plus remarquable de son temps ; il avait fait revivre la
p. ٢١٠ Sonna dans le Sous et avait donné, dans ce pays, un vif éclat à l'islamisme. C'était, en parlant de lui, que Sidi Ahmed ben Moussa Essemlâli disait : « Aucun fils de femme n'a été son égal dans le passé, aucun ne le sera dans l'avenir. » Tout le monde s'accordait à vanter sa gloire, ses vertus et son extrême sollicitude. « Savez-vous, disait-il un jour à ses disciples, ce que fera pour vous votre cheikh, au jour de la Résurrection ? » — « Non, répondirent ceux-ci. » — « Eh ! bien, leur répliqua-t-il, il vous assistera au moment de la *pesée*[1] ; toute bonne action qui sera en excédent chez l'un de vous, il la prendra pour la reporter à l'actif de ceux de vos frères qui en auront besoin, de façon à ce qu'il ne reste pour l'enfer que ceux dont les bonnes œuvres auront été tout à fait insuffisantes. En outre, il se tiendra près du Sirâth jusqu'à ce que vous ayez tous, jusqu'au dernier, franchi ce pont. » Il fit un si grand nombre de miracles qu'il serait impossible d'en donner la liste complète. Il mourut en l'année 953 (4 mars 1546-21 février 1547).

Après sa mort, son fils Abdallah prit sa place et imita

1. La pesée des bonnes et mauvaises actions, au jour du jugement dernier.

son père en suivant la même voie que lui ; quelques personnes prétendent même qu'il le surpassa. Abdallah fut un savant qui pratiquait ses devoirs de piété et un saint homme modeste qui donnait d'excellents conseils. « Je ne me souviens pas, disait-il, d'avoir commis la moindre infraction à mes devoirs envers Dieu, ni d'avoir fait du mal à un seul animal, pas même à une fourmi. »

L'auteur du *Bedzl elmonâsaha* s'exprime sur ce personnage en ces termes : « Jamais je n'ai vu un aussi pieux personnage, ni entendu dire d'aucun saint qu'il ait pris plus à cœur que lui l'instruction et l'éducation de ses disciples. Sa sollicitude était telle que, même pour les laboureurs de la zaouïa, il avait désigné un de ses disciples qui était chargé de leur fournir l'eau dont ils avaient besoin aux heures de la prière. Ce disciple, à ce moment, devait porter à l'endroit où on labourait de l'eau, une écuelle et du feu ; il faisait chauffer l'eau, et les laboureurs, après avoir fait leurs ablutions l'un après l'autre, récitaient la prière en commun.

« Il avait composé un ouvrage sur les terreurs de la vie future ; il le lisait en arabe et en berbère à ceux qui venaient le voir en pèlerinage. On ne pouvait arriver jusqu'à lui que pendant la nuit et, sauf une seule fois, il ne se montra jamais de jour à personne. Il disait que son maître Sidi Ahmed ben Moussa lui avait recommandé d'agir ainsi. Il fit de nombreux miracles et peut-être qu'un jour nous en ferons le récit dans un ouvrage autre que celui-ci. Il fut le disciple de Sidi Ahmed ben Moussa, de Sidi Abdallah Elhibthi, dont il suivit les doctrines, de Mohammed ben Ibrahim Ettinmârti, de Ezzeqqâq, de Elouancherisi et d'autres. Il mourut en 1012 (11 juin 1603-30 mai 1604) et fut enterré à Beradâa, dans la montagne de Deren, à l'endroit même où il avait établi sa zaouïa sur l'autorisation qui lui en avait été donnée par le sultan Elghâleb-billah. Ses disciples étant devenus

fort nombreux et sa réputation très grande, il fut desservi auprès de Elmansour et dénoncé à lui comme un homme dangereux. Elmansour avait envoyé son caïd Mansour ben Abderrahman Eleuldj avec ordre d'arrêter le cheikh, mais, grâce à Dieu, celui-ci put se soustraire à ce danger.

« Sidi Abdallah mort, son fils Yahia prit la direction de la zaouïa et continua les traditions de son père. Yahia était un jurisconsulte d'une instruction variée; il avait été à Fez où il avait suivi les leçons de maîtres tels que Elmendjoûr et autres, et il avait été en outre le disciple du bienheureux,
p. ٢١٩ du savant qui connaît Dieu, le célèbre Sidi Ahmed ben Mohammed, connu sous le nom de Adbâl Essousâni, qui est enterré dans le Draâ. Ce fut sous la direction de ce maître, son principal guide, qu'il étudia un grand nombre de sciences, et ce fut de lui qu'il reçut son diplôme de docteur pour la science des hadits. »

A son tour, l'auteur de *Elfaouâïd Eldjomma* dit : Yahia était un érudit; il avait étudié les hadits, la jurisprudence, la syntaxe, la lexicologie et le soufisme. Il m'a raconté qu'il avait vu en songe Abou Horeïra. « Je vis, disait-il, un « homme de taille moyenne au teint fortement coloré en « rouge et comme je lui demandai son nom il me répondit : « Je suis Abderrahman ben Sakhr ou Abderrahman ben « Sakhr Eddoûsi, dont vous avez entendu parler. » — « Avez- « vous assisté, ajoutai-je, à la fracture de la lune[1]? » — « Non, répliqua-t-il, mais la chose est authentique. » Je lui « demandai alors sa bénédiction et plaçai sa main sur mon « visage pour me porter bonheur. Quand je me réveillai, je « fis des recherches sur l'époque à laquelle s'était converti « Abou Horeïra et je constatai qu'elle était postérieure à la « fracture de la lune. »

1. On prétend que Mahomet pour prouver sa mission divine fendit la lune en deux. Ce miracle est rapporté dans le Coran, sourate LIV.

« Yahia me récita ensuite ces vers qui s'appliquaient à lui :

« O Abou Zeïd, il n'est personne qui, comme moi, puisse dans un hadits remonter jusqu'à une autorité pareille à la tienne.
« Toi qui es l'hôte du monde entier, atténue les vices dans les bourgs et redoute le châtiment de Dieu. »

« Yahia était un poète distingué ; il a composé sur la *félicitation* un poème rimant en *lam*, qui renferme un grand nombre d'allitérations et qu'il a lui-même commenté, dans un fascicule intitulé : *Errechfa elheniya min risâlat ettehnia.* Il a également écrit une pièce de vers du mètre *redjez*, sur les martyrs. Mon ami, le cadi Abou Zeïd Essedjetâni, m'a raconté avoir lu un gros volume contenant les poésies épigrammatiques et autres échangées entre Yahia et Abou Mahallî ; ce recueil avait pour titre : *Ettedjelli fîma ouaqaa beïna Yahia oua Abi Mahallî.*

« De même que son père et son aïeul, Yahia eut une grande réputation de sainteté et ses adeptes furent nombreux. De tous côtés la foule se rendait en pèlerinage auprès de lui et de grands personnages eux-mêmes allèrent le visiter. Toutefois, il tomba dans des errements analogues à ceux qu'avait suivis Abou Mahallî, car il usurpa le souverain pouvoir et se conduisit en véritable sultan. Cette circonstance troubla son repos et ternit sa réputation ; il ne s'était pas aperçu qu'il avait été à ce moment le jouet des perfidies les plus subtiles et des embûches du Satan maudit. »

Certains auteurs assurent que, lorsque l'ambition s'est logée dans le cœur d'un homme, celui-ci ne la délaissera jamais, dût-il en perdre la vie. Aussi l'auteur de *Elfaouâïd* ajoute-t-il après ce qui vient d'être rapporté au sujet de Yahia : « Il essaya de réunir le pouvoir temporel à la direction spirituelle des affaires de la nation, mais, malgré tous

ses efforts, il mourut avant d'avoir pu mener à bout son œuvre. »

p. ٢١٢ Ce fut à son retour du Sous que Yahia songea pour la première fois à s'emparer de la royauté et à réunir sous une même autorité les villes et les tribus du Maghreb qu'il voyait désunies. Il alla d'abord à Taroudant, s'empara de vive force de cette ville et l'occupa. Ce fut alors qu'il s'engagea entre lui et Aboulhasen Ali, petit-fils du bienheureux Sidi Ahmed ben Moussa Essemlâli, une série de luttes et de combats à faire blanchir les cheveux et à rendre caducs des enfants encore à la mamelle. Il poursuivit sans relâche ses projets de conquérir l'autorité absolue jusqu'au jour de sa mort qui eut lieu le mercredi soir, 6 du mois de djomada II de l'année 1035 (4 mars 1626), dans la casbah de Taroudant. Le lendemain, son corps fut porté au *ribâth* de son père et de son grand-père, et ce fut à côté de la tombe de ce dernier qu'on l'enterra.

Yahia était en correspondance avec Zîdân à qui il donnait des conseils ; il le contraignait souvent à subir la présence des personnages qui étaient venus réclamer son appui, ce qui froissait vivement Zìdân. La lettre suivante que j'ai lue et qui avait été écrite par Yahia donnera un aperçu de cette situation que nous venons de signaler :

« De la part de Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Elmonaïm (que Dieu lui conserve toujours sa bienveillante faveur ! *Amen !*) O mon Dieu, nous t'adressons nos louanges en toutes circonstances et nous te sommes reconnaissants, ô patron des Croyants, d'écarter loin d'eux les malheurs et les épreuves. Nous te demandons de répandre tes bénédictions sur ton Élu, le meilleur des êtres et de lui accorder le salut, à lui dont la tombe attire la foule des voyageurs. O Seigneur, nous te prions de nous donner des marques de ton exquise générosité et de ta haute faveur aussi bien quand nous som-

mes en voyage que quand nous sommes au repos. Nous implorons ta face auguste afin que, ô Tout-Puissant, tu nous épargnes la colère que méritent nos mauvaises actions.

« Le salut le plus complet de Dieu, ses faveurs les plus étendues, sa miséricorde et ses bénédictions soient sur le magnanime, l'auguste prince molouyen[1], l'imam de la famille de Ali! Comment vous portez-vous et comment vous trouvez-vous dans ces temps où le sort s'acharne à détruire les religions et entraîne les fidèles à ne songer qu'à assouvir leurs passions. Nous appartenons à Dieu; il n'y a de force et de puissance qu'en lui, sur qui nous comptons, car il est la meilleure des providences.

« Cette lettre qui vous est adressée a pour objet d'élucider trois points qui se rattachent à ces paroles du Prophète : « La « religion, c'est le bon conseil. » Et comme on demandait alors à Mahomet à qui il appartenait de donner des conseils, il répondit : « A Dieu, au Prophète, aux grands des musulmans « et enfin au peuple lui-même. »

« Nous allons donc traiter les trois points suivants : 1° Doit-on s'appuyer sur vous et reconnaître votre autorité? 2° Faut-il combattre vos décisions? 3° Doit-on s'astreindre à vous donner des conseils et vous rappeler avec fermeté que vous êtes tenu de préserver vos sujets de l'arbitraire de vos agents?

« Sur le premier point, les raisons ne manquent pas. L'appui qu'on vous doit s'explique par les égards qu'on est tenu d'avoir pour toute personne appartenant à l'auguste famille du Prophète. Abou Bekr Esseddîq n'a-t-il pas dit, en effet : « Révérez Mahomet dans la personne des membres de

1. La Molouya, qui est la rivière la plus importante du bassin méditerranéen du Maroc, traverse des contrées où l'autorité du sultan est souvent méconnue. C'est sans doute pour affirmer leur autorité sur ce territoire que les souverains marocains prennent souvent le titre de princes molouyens ou de la Molouya.

« sa famille » et il a ajouté : « Certes, les parents du Pro-
« phète me sont plus chers que mes propres parents. »

p. ٢١٣ « O membres de la famille du Prophète, vous aimer est un des dogmes que Dieu nous a révélés dans le Coran.

« Il suffit à l'éclat de votre gloire qu'on puisse dire : Quiconque n'a pas prié pour vous n'a pas fait de prière. »

« Il est donc du devoir des principaux musulmans d'engager le peuple à se bien conduire vis-à-vis des descendants du Prophète et de chercher à leur ramener, soit de vive voix, soit par correspondance, tous les esprits égarés. C'est pourquoi, pour notre part, nous avons mis tout notre zèle à atteindre ce but. Puisse Dieu rendre cette conviction sincère chez tous !

« Deuxième point : Du moment que le Destin a voulu que cet homme appelé à disposer de notre vie, de celle de nos femmes, de tous nos biens, se laissât entraîner par des interprétations bien éloignées de la vérité, à introduire des choses contraires à la saine doctrine ; que ses fonctionnaires aient molesté les sujets bons ou méchants ; enfin que ce chef à qui nos serments nous liaient mît lui-même injustement la main sur nos personnes ou sur nos biens, nous l'avons interpellé. En parlant ainsi, nous avions agi selon les décisions prises par les imams, car tout le monde avait pu constater *de visu* tous les griefs que nous venons d'énumérer. Mais les événements ont suivi leurs cours d'après l'ordre du Destin ; le passé comme l'avenir est tout entier au pouvoir de Dieu !

« Troisième point : Sur ce dernier point nous avons pour nous le Coran, la Sonna et l'Idjmâ'.

« Dans le Coran, en effet, la sourate *Elasr* nous fournit des arguments qui sont probants pour tous les temps et à toutes les époques. Dieu, dans le livre saint, fait aussi dire à Moïse : « O mon Dieu, à cause des faveurs dont tu m'as

« comblé, je ne serai jamais du nombre de ceux qui protè-
« geront les méchants[1]. » Certains docteurs ont vu là un témoignage justifiant le droit d'adresser des représentations par écrit aux princes chargés du pouvoir. Dieu, d'ailleurs, suffit à tout. Quelle admirable Providence! Ajoutons encore ces mots du Coran : « Prêtez-vous une assistance mutuelle « pour la vertu et la piété, mais ne vous entr'aidez pas pour « le vice et l'irréligion[2]. »

« La Sonna nous donne ces hadits : « Tout aide est un « complice » ; « quiconque d'entre vous voit une iniquité doit « la faire disparaître de sa main ; s'il ne peut le faire avec sa « main, qu'il le fasse avec sa langue, et, à son défaut, avec « son cœur : par ce moyen, il doublera sa foi. » Or, nous avons été impuissants à obtenir justice par nos discours et nos écrits, parce que le pouvoir effectif était seul entre vos mains ; vous nous aviez si bien enchaînés et domptés, par un ensemble de mesures, qu'il nous était difficile même de protester.

« On trouve dans un autre hadits ces mots : « Quiconque « prêtera son concours pour le meurtre d'un musulman, ne « fût-ce qu'en prononçant la moitié d'un mot, sera amené au « jour de la Résurrection avec ces mots inscrits sur le front : « Celui-ci doit désespérer de la miséricorde divine. »

« Dans son commentaire sur le *Mokhtasar*, Elmouâq dit : « Celui qui aide à destituer quelqu'un de son emploi pour le « donner à un autre et qui ne craint pas pour cela de répandre « le sang d'un musulman, sera également responsable du « sang qui aura été répandu. » Elmouâq cite ensuite le hadits que nous avons donné ci-dessus pour faire ressortir l'énormité de cette honteuse action.

« Nous appartenons à Dieu et c'est vers lui que nous

1. Sourate XXVIII, verset 16.
2. Sourate V, verset 3.

devons retourner. Par Dieu! nous avons été bien trompé quand nous avons cru autrefois que nous ne vous verrions
p. ٢١٤ plus répandre le sang, ainsi que vous nous l'aviez souvent promis par écrit, par messagers ou encore par des gages d'amnistie.

« Nous redoutions déjà les effets de votre cruauté à Azemmour, à Asfi, à Maroc et dans le Gharb; aussi avions-nous insisté pour obtenir la confirmation des engagements pris par vous. Ce fut alors que nous reçûmes la visite du caïd Abdessâdeq qui nous apporta un exemplaire du Coran de petit format et qu'il nous dit appartenir au sultan de Tlemcen. « Le sultan, ajouta le caïd, m'a donné l'ordre de jurer, en son « nom, qu'il confirmait l'engagement pris avec vous d'assurer « la sécurité de tous ceux que vous prendriez sous votre « protection, et d'exécuter toutes les mesures que vous jugeriez « profitables à la nation du Prophète. » Comme cela ne nous suffisait pas, le cadi est venu nous apporter ces mots que vous nous écriviez : « Je ferai exécuter tout ce qui vous « paraîtra utile et je respecterai tous ceux à qui vous aurez « assuré votre protection. »

« Revenu plus tard dans votre palais, vous nous avez écrit de nouveau que vous continueriez à observer la convention intervenue entre nous et que toute chose serait réglée conformément aux préceptes de la loi divine. Aussi avons-nous été bien saisi en apprenant que vous aviez manqué à l'engagement pris devant Dieu et que vous aviez trahi la promesse de sécurité que nous avions faite au peuple. Vous emprisonniez les uns, vous enchaîniez les autres; vous pressuriez les gens ou les chassiez de leur pays.

« D'autres nouvelles nous arrivaient encore de tous les points de la côte; on nous annonçait qu'on y vendait des musulmans aux chrétiens infidèles (Dieu les anéantisse!) et nous ne pensions point qu'il y eût parmi les fonctionnaires

auxquels vous aviez confié le commandement des ports du Maroc, quelqu'un capable de commettre un tel forfait. Ne sachant point si vous étiez au courant de tout cela, ce qui nous aurait déchargé de tout blâme au point de vue de la loi, ou si vous ignoriez ces faits, nous avons voulu, pour calmer nos angoisses, vous informer de ce qui se passait et nous vous avons écrit à ce sujet, mais vous ne nous avez jamais répondu. Vous avez tenu là une conduite bien étrange, surtout si vous récapitulez les faveurs dont Dieu vous a comblé, en vous ramenant dans le palais de votre père, en vous permettant de remonter en paix sur votre trône. Ce sont là des bontés dont le souvenir doit être gravé dans votre cœur, et si vous étiez porté à considérer ces faits autrement, songez que tout ce qui est dans les cieux et sur la terre appartient à Dieu.

« Pour ce qui est de l'Idjmâʿ, nous ne sachions pas qu'il y ait eu des docteurs interdisant de donner de sages conseils aux grands d'entre les musulmans ou d'attirer leur attention sur ce qui pourrait leur être profitable à eux ou à leurs sujets. Bien au contraire, ils considèrent cela comme un des devoirs de la religion, ainsi que l'établit le premier des hadits que nous avons cités et d'autres.

« Vous avez été, à ce qu'on nous a appris, irrité du ton peu courtois de nos lettres ; pourtant, par égard pour votre rang, nous ne vous avons jamais dit la moitié de ce que disaient les premiers imams aux seigneurs de leur temps ; d'ailleurs vous avez lu leurs livres et vous savez sur ce point des choses que nous ignorons, ne les ayant point étudiées. Il sera suffisant, nous le pensons, de vous citer les conseils donnés par Elfodhaïl ben Iyâdh, par Sofiân Ettsouri et par notre imam Malek, qui adressèrent de remontrances à ceux de leurs contemporains qui détenaient le pouvoir. Parmi les princes ainsi admonestés, les uns pleurèrent et profitèrent

des conseils donnés, d'autres s'évanouirent à la lecture de ces documents et tombèrent malades ; enfin il en est qui éprouvèrent des remords et cherchèrent à se corriger. Chacun de ces imams modifiait son attitude suivant l'époque ou suivant la forme du gouvernement.

« Voilà donc les exemples que nous avons suivis et nous avons agi vis-à-vis de vous comme l'avaient fait, à l'égard
p. ٢١٥ de vos ancêtres, nos maîtres et nos aïeux. Telle a été, par exemple, l'attitude du maître de notre père, Sidi Abdallah Elhibthi, envers défunt votre grand-père. Notre ambition est de faire suivre nos bons avis dans ce monde et dans l'autre ; c'est pour cela que nous avons usé de ces procédés envers vous et que nous continuerons à nous en servir, car, en tout état de cause, nos avertissements profiteront aux Croyants.

« Louange à Dieu ; qu'il répande ses bénédictions sur notre seigneur Mahomet et qu'il lui accorde le salut ainsi qu'à sa famille, la meilleure des familles ! Écrit à la date de la dernière décade du mois de rebia Ier, le mois noble et prophétique, sur l'ordre de celui qui a été mentionné ci-dessus, par l'adorateur de son Dieu, Mohammed ben Elhasen ben Belqâsem (Dieu lui soit propice !) Louange à Dieu, le maître de l'Univers. »

Le sultan Zîdân répondit à cette lettre en ces termes :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

« Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur Mahomet ; et qu'il lui accorde le salut ainsi qu'à sa famille et à ses compagnons !

« De la part de l'humble serviteur soumis à Dieu, Zîdân ben Ahmed ben Mohammed ben Abderrahman, au Seyyid Abou Zakaria Yahia, fils du Seyyid Abdallah, fils du Seyyid Saïd ben Abdelmonaïm. Que Dieu vous aide, ainsi que nous, à suivre la bonne voie et qu'il nous préserve des mauvaises

pensées et des mauvaises actions. Le salut soit sur vous avec la miséricorde de Dieu et ses bénédictions. Ensuite :

« Nous avons reçu votre lettre et, après en avoir brisé le cachet, nous avons pris connaissance des divers points qu'elle contenait. Si nous vous répondions sur le ton qui conviendrait au rang de la personne à qui vous vous êtes adressé, cela vous déplairait certainement et serait de nature à provoquer l'inimitié et la haine entre nous.

« On raconte qu'un jour Otsman envoya chercher Ali (que Dieu honore sa face !) et, quand celui-ci fut en sa présence, il lui reprocha l'attitude des fils des Compagnons du Prophète, qui s'étaient ligués avec les renégats, dont la conversion à l'islamisme avait été faite autrefois par Abou Bekr Esseddiq. Comme, durant ce discours, Ali ne répondait rien Otsman lui dit : « Pourquoi gardes-tu le silence ? » — « O « prince des Croyants, répondit Ali, si je parle, je vous dirai « des choses qui vous déplairont ; si je me tais, alors seulement, « vous aurez obtenu de moi ce que vous désirez. »

« Mais pour ce qui est de nous, nous ne pouvons nous dispenser de vous répondre ; toutefois avant de le faire nous vous adressons le prologue suivant :

« Quand Abdelmalek ben Merouân eut donné le gouvernement de l'Iraq à Elheddjâdj, — la conduite de Elheddjâdj est trop connue pour qu'il soit utile de la rapporter ici, — Ibn Elachaats songea à se révolter contre lui et bon nombre de *tabi'* se montrèrent prêts à suivre son exemple ; on peut citer entr'autres, Saïd ben Djobeïr et d'autres fils des Compagnons du Prophète. Ce dessein étant bien arrêté, les conjurés invitèrent Elhasen Elbasri à se joindre à eux : « Je ne « le ferai pas, répondit celui-ci ; certes, j'estime que Elhed« djâdj est un des fléaux de Dieu, mais je préfère chercher « un refuge contre lui dans la prière. »

« Certains docteurs éminents, parmi les Persans, tirent de

cette réponse la conclusion que c'est un grand péché de se révolter contre le souverain et qu'il vaut mieux subir le joug de son autorité, si oppressive et si injuste qu'elle soit.

p. ٢١٦ « Vous savez d'ailleurs ce qu'il en est de l'histoire de Abderrahman ben Elachaats, de Saïd et de leurs congénères et vous connaissez également ce qui est advenu aux habitants de Elharra, quand ils furent assaillis sur le territoire sacré de la Mecque par les troupes de Yezid ben Moawia. Ce fut en apprenant cet événement que Yezid, qui était alors en Syrie, dit ce vers :

> « Plût au Ciel que mes cheikhs eussent été témoins à Bedr de la frayeur qui s'empara des Khazeredj, au moment du combat ! »

« Tous ces événements sont bien connus de tous ; ils se passaient à l'époque où vivaient encore les principaux Compagnons du Prophète ou leurs enfants, et personne n'a jamais songé à nier ces faits, ni entrepris d'en contester l'authenticité.

« Venons-en maintenant à la réponse à votre lettre. Vous nous avez rapporté les paroles d'Abou Bekr Essediq au sujet des membres de la famille du Prophète, ainsi que les hadits qui enjoignent de les vénérer, de les honorer et de les glorifier à cause de l'Envoyé de Dieu lui-même. Eh ! bien, puisque votre devoir est d'honorer les membres de cette famille, c'est nous tout le premier à qui vous êtes tenu de témoigner ces honneurs ; vous mettrez ainsi en pratique ces mots du Coran : « Dis : je ne vous demande pour lui aucun salaire ; « aimez seulement ceux qui lui sont apparentés[1]. » Dieu a, en quelque sorte, fait de ce verset une règle de conduite, car personne n'a pu manifester d'inimitié pour la famille du Prophète sans avoir été renversé la face contre terre.

1. *Coran*, sourate XLII, verset 22.

« En ce qui concerne les hadits relatifs aux conseils, par Dieu ! nous ne demandons pas mieux que de recevoir vos avis, en secret comme en public, et nous vous serons très reconnaissant de nous en faire part ; nous verrons même là une preuve de votre affection et compterons cela comme une marque d'amitié. Toutefois nous ne les suivrons que dans la mesure de nos moyens, car il est dit dans le Coran : « Dieu « n'imposera à aucune âme que ce dont elle sera capable[1]. » C'est pour cette raison que la plupart des docteurs, dans la préface de leurs ouvrages, s'expriment à peu près dans ces termes : Je n'ai épargné aucun effort sur tel sujet, parce que les âmes nobles et élevées ne doivent jamais laisser de côté l'occasion de faire bien, ni manquer d'essayer d'accomplir tout ce qu'il ne leur est pas impossible d'atteindre ou ce qu'il n'est point par trop difficile d'exécuter.

« Parlant ensuite de l'affaire de Abou Mahallî, de sa conduite et du pouvoir qu'il avait usurpé, vous dites que la faute en est à nous qui n'avons pas fait appel à votre aide. Mais vous oubliez qu'à plusieurs reprises, nous vous avons demandé de prendre les armes et qu'il a fallu vous envoyer messages sur messages avant d'obtenir votre concours. Cependant, en cette circonstance, il n'était point besoin de vous donner d'autre raison que celle-ci : « Abou Mahallî « s'est mis hors la loi de la communauté musulmane », ou de vous citer autre chose que ces paroles du Prophète : « Tuez, « quel qu'il soit, celui qui lèvera l'étendard de la révolte ! »

« Ah ! si cet agitateur était arrivé régulièrement au pouvoir, s'il avait été proclamé souverain par ceux qui disposent de la couronne ou encore qu'il eût employé quelque moyen analogue à celui dont on avait fait usage défunt mon grand-père, qui fut élevé au trône grâce au concours des p. ٢١٧

1. *Coran*, sourate II, verset 286.

ulémas du Maghreb et des plus illustres personnages religieux, il n'eût pas fallu, dans ces conditions, ni le combattre, ni lutter contre lui : un souverain ne pouvant, en effet, être déposé pour cause d'impiété ou de tyrannie. Les Compagnons du Prophète étaient encore très nombreux à l'époque de Yezid ben Moawia et pourtant pas un d'eux ne songea à se révolter contre ce calife, ni même à essayer de le déposer, quoique aucun d'eux n'eût consenti à le suivre dans ses erreurs, l'eût-on pour cela menacé de lui scier le corps en deux.

« Dès que Abou Mahallî s'était révolté, vous auriez dû, vous et les autres, m'aider contre ce rebelle, puisque vous m'aviez prêté serment de fidélité; ce serment vous liait et vous faisait un devoir de m'être soumis. Votre père vous était supérieur, car il a été dit : « Vos pères vaudront mieux que « vos fils, jusqu'au jour de la Résurrection. » Aussi malgré les excès bien connus de tous que commit mon oncle Abdelmalek (que Dieu lui soit favorable et indulgent!), votre père, qui vivait sous son règne, qui lui avait juré fidélité et lui avait envoyé des députations, ne refusa jamais de lui obéir; en aucune occasion, il ne manifesta de résistance à l'autorité royale; il ne renia point son prince, ne fit rien qui pût porter atteinte à son pouvoir et jamais on ne l'entendit élever la moindre protestation. Ou il approuvait les actes du souverain, et il était son complice ; ou il les désapprouvait, et alors quelles raisons avait-il de garder le silence et de continuer ses relations avec lui?

« Vous avez aussi parfaitement su que l'influence religieuse de Ahmed ben Moussa Eldjezouli lui avait donné une autorité presque absolue et que, grâce à la célébrité dont il jouissait parmi le peuple et parmi les grands du Maghreb, tout le pays était à sa dévotion. Or Maulay Abdallah (que Dieu refroidisse sa tombe!), qui régnait à cette époque, se livrait, comme chacun sait, à toutes sortes d'excès; malgré cela, le

cheikh ne cessa pas un instant de faire des prières pour le prince et pour le maintien de son empire; il manifesta toujours des sentiments d'affection pour Maulay Abdallah, bien que celui-ci ne fit que nommer, révoquer, tuer et autres choses semblables.

« Cependant, pour échapper à ce tyran, Eldjezouli avait dû se réfugier dans la zaouïa de Elmorabith Elandalousi, puis dans celle de Ould Azik et ailleurs; malgré cela, il continuait avec succès à intercéder auprès du prince en faveur des gens; il ne menaçait point, il ne récriminait pas; il restait dans ces limites sans aller au-delà et continuait à demeurer fidèle et dévoué. Le prince ayant donné à Ibn Hosaïn l'ordre de faire fermer la porte de la maison du cheikh, celui-ci la laissa fermée et ne la rouvrit que quand il y eut été autorisé. Personne ne songea à faire une affaire de cet événement; on n'en jasa point et l'on n'en tira pas prétexte à ouvrir la porte de l'insurrection.

« Les caïds de Maulay Abdallah, par exemple, son vizir Ibn Chaqra, Abdelkerim ben Eccheikh, Abdelkerim ben Moumen Eleudj, Elhibthi, Ezzerhouni, Abdessâdeq ben Molouk et d'autres, dont les noms ne me reviennent pas en mémoire, car il y a longtemps que se passait ceci, étaient plongés dans tous les excès; ils s'enivraient avec des liqueurs fermentées, ils s'entouraient d'hétaïres et usaient de tapis de soie ou d'autres objets interdits, tels que des ustensiles d'or et d'argent.

« Or, à cette époque, vivaient Ahmed ben Moussa Eldje- p. ٢١٨
zouli, Ibn Hosaïn Eccherqi, Abou Omar Elqastheli, Mohammed ben Abdallah Ettinmârti, Ecchathibi et d'autres cheikhs illustres par leur piété, qui était si grande qu'aucun de ceux qui marchent dans cette voie n'ont pu les dépasser, ni même acquérir quelque vertu en dehors de leur appui. Ces saints personnages ont continué à mener une vie exemplaire sans faire d'opposition au souverain, sans faire entendre la moin-

dre critique contre le sultan ou les chefs de son armée qui, pourtant, avaient tous charge d'âmes dans l'empire et étaient seuls responsables de son administration.

« A l'exemple de ces illustres saints, on peut également citer le célèbre savant de son époque, l'incomparable maître des maîtres de l'Ifriqiya et d'une partie du Maghreb, Abdelaziz Elqosamthîni[1], l'apôtre du soufisme, l'auteur d'une foule de miracles. Ce cheikh habitait Tunis alors que le prince, qui régnait dans cette ville, et tous les agents placés sous ses ordres commettaient des iniquités sans nombre, dont le retentissement fut aussi grand parmi les peuples d'Orient que parmi ceux de l'Occident. Néanmoins, jusqu'à sa mort, ce cheikh continua à demeurer dans le pays, sans essayer de réformer les abus, ni de prêcher la vertu.

« Quand vous dites de celui qui aide au meurtre d'un musulman, ne fût-ce qu'en prononçant un demi-mot, qu'il viendra au jour de la Résurrection avec ces mots écrits sur le front : « Celui-ci doit désespérer de la miséricorde divine », c'est un argument qui tourne contre vous et nullement contre nous, car nous n'avons jamais fait mettre à mort qui que ce soit, pas même un assassin, sans nous conformer aux décisions des cadis et des docteurs de la loi, quand il s'en trouvait là. Remarquez que, dans ce hadits, la menace s'adresse à celui qui tue une seule personne ; que pensez-vous qu'il arrivera à celui qui essaye d'ouvrir les portes d'une sédition dans laquelle le nombre des victimes peut s'élever à cent, deux cents, mille ou cinq mille, et où il y aura des fortunes pillées, des femmes violées, etc.

« Ignorez-vous donc ce qu'a coûté la révolte de Abou Mahallî, en hommes tués et en richesses gaspillées ! Aucun calculateur n'en pourrait dresser la statistique et aucun écri-

1. Forme vulgaire, pour Elqosanthini, originaire de Constantine.

vain n'en saurait faire la description complète. Abou Mahallî est seul responsable de toutes ces calamités, car c'est lui qui en a été le premier la cause en ouvrant les portes de l'insurrection. Il a fait mettre à mort tous ceux qui avaient pris parti pour nous et ça été à cause de lui que, dans un seul jour, on a massacré 500 hommes qui, sans lui, n'auraient point péri ce jour-là.

« Voici, du reste, au point de vue du respect dû à la vie humaine, un passage du Coran plus important que vos citations : « Nous avons écrit ceci pour les fils d'Israël : Celui « qui tue quelqu'un, sans avoir à punir un meurtre ou une « iniquité commise sur la terre, est aussi coupable que s'il « avait fait périr le genre humain tout entier [1]. »

« Les paroles de Elmouâq que vous citez ne sauraient avoir force d'argument contre un souverain. Ce jurisconsulte, en effet, n'a voulu parler que des fonctionnaires qui existaient de son temps, tels que les officiers de police, l'officier de police du marché, par exemple, qui sont les agents d'exécution du cadi, ou encore d'autres fonctionnaires du même ordre. Or Abou Mahallî, n'ayant pas été régulièrement investi de fonctions, ne pouvait avoir à subir une révo- p. ٢١٩
cation au sens strict du mot.

« D'ailleurs, nous avons lu et étudié sous des maîtres illustres tout ce qui a été écrit par Elmouâq et d'autres ; nous connaissons les doctrines des Chaféïtes et des Hanéfites et nous avons nous-mêmes, plus d'une fois, enseigné ces matières. Nous ne sommes pas de ceux à qui on peut appliquer ces paroles : le plus malheureux des hommes est le savant à qui Dieu n'a pas permis qu'il profitât de ses études.

« Pourquoi, du reste, avoir recours aux paroles de Elmouâq et vouloir en faire un argument décisif en faveur du but que

1. *Coran*, sourate V, verset 35.

vous poursuivez? Que ne nous répondez-vous plutôt à ce que nous vous avons écrit au sujet de Younès Elyousi, en vous citant ces paroles du Prophète : « L'abstention fait « devenir rebelle », paroles qui, au dire de Elobbi, sont la condamnation des gens des zaouïas? Mais vous avez préféré ne point répondre, ce qui est peu digne au point de vue des convenances de la discussion.

« Dites-nous donc pourquoi vous avez voulu soustraire Younès Elyousi aux poursuites de la justice, alors qu'il avait gardé nos biens par devers lui, que les servantes de nos femmes étaient restées dans sa maison jusqu'au jour du combat; il devait cependant rendre compte aux musulmans de ces biens et de ces existences. Vous qui prétendez être de ceux qui réclament la justice, pourquoi n'en avez-vous pas voulu à ce moment? Vous saviez bien alors que vous ne le disculperiez pas, que vous agissiez contre votre conscience et vous étiez certainement libre à ce moment de faire ce que vous vouliez.

« Ajoutez à cela que, lorsque nous avons arrêté la femme de Younès, vous nous avez écrit en sa faveur et que, sans hésitation, nous lui avons rendu la liberté aussitôt après avoir reçu votre lettre. Si nous avions été cruel, nous l'aurions maltraitée, comme son mari avait maltraité les servantes de nos femmes et nos femmes elles-mêmes. Mais jamais, depuis que nous vous connaissons, nous n'avons négligé de tenir compte de votre recommandation.

« C'est encore à cause de vous et sur votre demande que nous avons mis en liberté Ibrahim ben Yaza. Cependant cet homme était débiteur de plus de 50.000 onces, et cet argent n'était autre que celui qui porte le nom d'argent du trésor public des musulmans : Ibrahim aurait donc dû être maintenu en prison à perpétuité.

« Pour les gens de la citadelle que nous avions tous ex-

pulsés jusqu'au dernier, nous les avons tous réintégrés aussitôt que, par écrit, vous nous avez demandé de le faire. De même nous avons laissé à la tête de notre maison Ibn Yaqoub Aouzâl, le chef de la ville, une sorte de khalîfa, bien qu'il eût fait une expédition sans nous en demander l'autorisation, ni prendre notre avis. Nous l'avions remplacé, mais dès que vous nous avez eu écrit à son sujet, nous lui avons rendu ses fonctions. En quelles circonstances vos lettres sont-elles parvenues jusqu'à nous, sans que nous nous soyons hâté de souscrire à ce que vous nous demandiez?

« Dans l'affaire de Azemmour, n'avons-nous pas, aussitôt votre lettre reçue, destitué le gouverneur de cette ville et rendu à la liberté les personnes qu'il détenait et auxquelles nous avons restitué leurs chevaux. Tout le monde n'a-t-il pas reconnu la sagesse des mesures que nous avons prises à l'égard des Hannâcha ainsi qu'à l'égard des Arabes? Les Arabes, vous le savez, ont ravagé toute la terre et ont ruiné à la fois ces contrées et celles du Gharb. On peut encore avec justesse, leur appliquer cette sentence formulée par Sahnoun sur les Arabes de l'Ifriqiya et du Maghreb : « Si
« nous leur réclamions l'impôt de la dîme pendant toute la
« durée de l'insurrection dans le Maghreb, ils seraient ruinés,
« mais les gens perdant toute retenue en viendraient à désirer p. ٢٢٠
« les insurrections pour qu'on les laissât en repos. »

« Lisez sur ce sujet le livre intitulé : *Elifâda lilqâdi*, dans lequel l'auteur traite cette question, à propos d'une décision juridique, et la formule clairement dans son style ancien. « Les Arabes, dit-il, se sont maintenus dans le Maghreb « parce qu'ils sont les hommes qui ont le moins de cœur. « Voyez donc ce qu'ils ont fait; que pensez-vous de ce peuple « qui a dévasté le monde et dont les jeunes gens et les « vieillards étaient pour détruire sur le pied d'égalité. »

« Si vous prêtez l'oreille à leurs discours, si vous cédez

à leurs passions en faisant avec eux opposition au sultan, vous aurez consommé ainsi la ruine du monde. Lisez la lettre que notre ami nous a envoyée de chez les Rahamena, et ce qui s'est passé là vous instruira. Maintenant, avant d'aller plus loin, je veux vous adresser un apologue, bien qu'il ait un caractère purement littéraire.

« On disait à Ibn Erroumi, de son nom Ali ben Elabbâs : Pourquoi ne dis-tu pas comme Abdallah ben Elmoatezz :

> « On dirait que nos couvents[1] lorsque le soleil y darde ses rayons
> « Sont comme des flacons d'or dans lesquels il est resté des fragments de musc. »

« Parce que, répondit-il, il n'a pas pu dire, comme moi, « en parlant du pain :

> « O mes amis, jamais je n'oublierai ce boulanger auprès duquel j'ai passé : il étalait son pain avec la rapidité d'un clin d'œil :
> « Entre le moment où le pain apparaissait dans sa main, à peine formé, et celui où on le voyait s'arrondir comme la lune
> « Il ne s'écoulait pas plus de temps que n'en mette à se former les cercles, à la surface d'une eau dans laquelle on a jeté une pierre. »

« Chacun de nous, ajoutait-il, décrit les choses de sa mai- « son. Par le Dieu du Temple ! les gens de la Mecque con- « naissent mieux que qui que ce soit leurs ravins et le « banquier sait mieux que tout autre la valeur des écus. »

« L'histoire de Elkhidhr et de Moïse suffit d'ailleurs à démontrer ces vérités à tout homme intelligent. Quand Elkhidhr défonçait l'embarcation, qu'il tuait le jeune homme, qu'il relevait le mur, Moïse cherchait à l'empêcher de faire tout cela et il fallut que Dieu fit connaître à Moïse, qui les ignorait, les motifs secrets de toutes ces actions. Il y avait donc entre la science de Moïse et celle de Elkhidhr le même rapport

1. Je ne suis sûr ni de la lecture de ce mot, ni de son sens.

qu'il y a, au point de vue de la surface, entre un anneau de porte et l'immensité d'un désert. Tel est l'avis de certains docteurs, car d'autres assurent que chacun de ces deux personnages avait reçu de Dieu une science spéciale. C'est d'après cette doctrine que Ibn Elarbi Elhâtemi, dans un de ses ouvrages, le *Kitâb Elfosous*, à ce que je crois, établit que Dieu, lorsqu'il porte son choix sur un saint personnage et lui accorde spécialement son affection, peut lui donner une science qu'il n'a pas accordée aux prophètes. Moi-même, p ٢٢١
ajoute-t-il en parlant de lui, Dieu m'a fait savoir des choses que ni Adam, ni aucun autre homme n'a jamais sues. Le pouvoir suprême, vous le savez, est subordonné à certaines conditions indispensables et doit employer certains moyens qu'ilne convient pas de divulguer.

« Mais revenons à vos idées et à vos projets. Dites-moi comment vous entendez que nous nous conduisions à l'égard des populations du Gharb. Voudriez-vous que nous suivissions la voix tracée par Maulay Abdallah? Mais les temps ne sont plus les mêmes; les denrées ont renchéri et atteint le maximum de leur valeur. Dieu lui-même tenait compte des circonstances quand il envoyait ses prophètes ou qu'il révélait les livres saints; c'est là une chose que sait tout homme qui a étudié la théologie, qui a pratiqué les livres révélés, qui a reçu la science de la bouche des maîtres et qui a fait son éducation dans les assemblées savantes.

« Nous allons, à ce propos, vous exposer brièvement ce que l'on a rapporté au sujet du *kharâdj*. Nous ne nous appesantirons pas sur les principes qui ont présidé à l'établissement de cet impôt au début de l'Islamisme et sous les grandes dynasties, car cela est fort connu. Mais, pour ce qui est du Gharb, en particulier, nous dirons que le premier qui établit le kharâdj fut Abdelmoumen ben Ali et il le fit porter sur la propriété foncière, se fondant sur ce que le

Gharb était un pays conquis. Telle a été, du moins, l'opinion de certains docteurs, car il en est d'autres qui disent que les plaines furent seules terres conquises, tandis que les montagnes auraient été terres de capitulation.

« Cette première opinion admise, vous concevez bien que, du moment que les habitants de l'époque de la conquête ont péri et disparu, toutes les plaines, par voie d'héritage, appartiennent aujourd'hui au domaine public et que le kharâdj sur ces terres dépend du bon plaisir du maître du sol, qui est le sultan. Pour les montagnes, il y aurait lieu de distinguer les parties qui ont été terres de capitulation, mais comme il n'existe aucun moyen de faire cette distinction, il faut s'en tenir ici à une question d'appréciation. Cette appréciation a été faite par nos généreux ancêtres, dès les premiers temps de leur noble dynastie, et, sur ce point, ils se sont mis d'accord avec les docteurs de la loi ainsi qu'avec les principaux maîtres en théologie de cette époque. Les choses demeurèrent établies sur ces bases équitables jusqu'au jour où le vent de la discorde vint à se déchaîner sous le règne de notre cousin, le maître de la montagne, qui fut chassé des villes du Maghreb par notre seigneur l'Imam et défunt son collègue, et qui dut appeler les Turcs à son secours. La révolte s'étendit jusque dans la montagne et dura jusqu'au moment où le prince périt avec les chrétiens (que Dieu les maudisse !) dans la bataille célèbre.

« Dieu ayant alors amené sur le trône le prince dont le nom est sanctifié dans la montagne, celui-ci délivra l'Islamisme du déluge de dangers qui l'avait envahi et établit les choses de la façon la plus équitable. Mais comme au milieu de ces troubles, le Maghreb était menacé d'être dévoré par deux ennemis, l'un, les Turcs, peuple puissant, l'autre, les chrétiens, les ennemis de notre religion, le prince se vit dans la nécessité d'augmenter le nombre de ses

soldats pour tenir tête aux ennemis, protéger la religion et p. ٢٢٢
défendre les citadelles de l'Islam. L'augmentation de l'armée devait amener un surcroît de dépenses et ce surcroît de dépenses déterminer un accroissement d'impôts qui aurait imposé une lourde charge au peuple. Or il répugnait au prince d'aggraver les charges qui pesaient sur ses sujets et de manquer ainsi aux sentiments d'équité qui le guidèrent durant tout son règne.

« En cette occurrence, il ne resta plus au prince d'autre parti que d'étudier avec soin l'assiette de l'impôt. Il s'aperçut alors que, depuis l'époque à laquelle on avait établi la taxe, il s'était produit entre le taux auquel on avait estimé la matière imposable, céréales, beurre, moutons, et la valeur qu'avaient ces mêmes objets durant son règne, un écart du double environ. Mû par un sentiment d'équité, il offrit à ses sujets de choisir entre le paiement de l'impôt en nature et son paiement proportionnellement à la valeur des denrées imposables sous son règne.

« Le peuple préféra payer d'après ce dernier mode ; il redoutait en effet, en adoptant l'autre système de voir les denrées renchérir encore et les charges de l'impôt augmenter par ce seul fait. Le souverain ayant adopté cette mesure, tout le monde reconnut qu'il avait sagement agi, et personne, soit parmi les personnages religieux, soit parmi les personnages politiques, ne trouva rien à redire à cela. Plût au ciel que nous pussions aujourd'hui exiger de nos sujets le paiement de l'impôt d'après les cours du jour, car depuis cette époque la valeur des denrées a quadruplé. Qu'en diriez-vous, vous qui nous payez actuellement une redevance si légère ? Enfin, sur tout ceci, reportez-vous à ce qui a été dit par l'imam Maouerdi dans ses *Ahkâm Essolthania,* au sujet de l'assiette de l'impôt, vous trouverez dans ce livre les renseignements les plus complets.

« Vous paraissiez surpris que nous mettions beaucoup de temps à vous répondre, alors pourtant que nous tardons moins à le faire que vous-même. Ainsi, pour la lettre pressante que vous nous aviez adressée au sujet des gens de Azemmour, il nous a bien fallu envoyer quelqu'un pour chasser le gouverneur de cette ville, faire mettre en liberté les gens qu'il détenait et attendre le retour du messager avant de pouvoir vous répondre. Mais cela fait, nous vous avons écrit immédiatement la lettre que vous avez reçue. D'ailleurs la diligence ou le retard à répondre dépendent, vous le savez, de diverses circonstances ; il se peut, par exemple, que nous n'ayons pas connaissance de la question dont vous nous entretenez, qu'il nous faille envoyer faire une enquête et rechercher les causes de cette affaire ; tout cela exige un certain temps qui varie, selon les localités ou les difficultés d'information, et nous ne saurions vous répondre sans préciser les faits et les motiver. Quand nous avons par devers nous les renseignements nécessaires pour traiter la question que vous nous soumettez, notre réponse ne se fait jamais attendre, vous avez pu le constater maintes fois. Si cette lettre a tardé à vous être écrite, cela tient aux événements qui ont fait que Dieu nous a permis de remonter sur le trône et de nous retrouver au milieu de nos frères.

« Chassé par les populations du Maghreb, nous avons dû nous rendre en Orient, où nous sommes entré en relations avec les Turcs et les chrétiens. Ils nous ont reçu chez eux comme nous les recevions chez nous ; nous avons conféré ensemble, soit de vive voix, soit par correspondance, et durant tout notre séjour parmi eux nous avons été traité comme un souverain encore assis sur son trône. Grands et petits, chefs et subordonnés, tous ont reçu des marques de notre générosité et ont sollicité des témoignages de notre faveur. Malgré la modicité de nos ressources et la

pénurie de notre trésor, nous avons donné à tous de riches P. ٢٢٣
présents.

« Nous avons ensuite cessé notre correspondance avec nos égaux, les seigneurs des Arabes et des étrangers, et sans avoir recours à personne, nous avons prodigué toutes les réserves dont nous pouvions disposer pour nous constituer une armée complète de fantassins et de cavaliers. Les étrangers nous avaient vivement sollicité ; ils avaient fait toute sorte de bassesses pour nous garder auprès d'eux et nous ranger sous leur drapeau ; ils nous avaient offert des fiefs superbes, des résidences royales, et tout cela en termes affectueux et avec des paroles obligeantes.

« Le sultan Amurat lui-même, le chef des saintes milices, a été jusqu'à nous dire : « Un homme tel que vous ne sau-« rait demeurer avec les Arabes ; je mets à votre disposition « ma fortune, mes troupes, mes vaisseaux ; vous irez où « vous voudrez et où il vous plaira. » Avant de quitter tous ces personnages, nous leur avons adressé une lettre autographe dans laquelle nous leur disions que nous allions chercher nos femmes et notre entourage, et que nous reviendrions auprès d'eux, si nous ne pouvions rentrer dans notre royaume ou reconquérir tout ou partie de notre pays. Nous avons quitté ces seigneurs sans que, pas plus parmi eux que parmi les Arabes, la moindre souillure eût terni l'hermine de notre honorabilité. Nous ne sommes redevable d'aucune faveur, ni d'aucun bienfait à personne, sinon à Dieu, dont la bonté pour nous a été immense.

« Depuis cette époque, nous sommes entré dans Sidjilmassa en dépit de ses habitants et de son gouverneur ; de là, nous sommes allé dans le Sous, où nous avons choisi pour être notre intermédiaire entre notre frère et nous, le bienheureux personnage, qui connaît Dieu, Abou Mohammed Abdallah ben Mobarek, et c'est grâce à lui que nous avons re-

trouvé notre famille et nos biens. A ce moment, les Turcs nous avaient envoyé, dans le Sous, un bouloukbâchi du nom de Moustafa Soulhi; cet envoyé venait nous demander de tenir notre engagement. Nous étions décidé à le suivre, mais notre famille aussi bien que nos partisans s'émurent de ce projet et considérèrent comme une chose très grave que nous quittassions le pays. Nous nous rendîmes à leur désir de nous voir rester dans le Maghreb, et nous fîmes un bout de conduite à l'envoyé turc, qui retournait auprès des siens, au moment où il quittait Sidjilmassa, alors que nous étions entré pour la seconde fois dans cette ville dont les habitants avaient cherché à se soustraire à notre autorité. Nous fîmes accompagner l'envoyé turc par un ambassadeur chargé par nous d'offrir aux Turcs, de notre part, des présents et de l'argent.

« Plus tard, aidé des habitants de Fez, nous avons attaqué Maroc ; malgré l'abondance des troupes et des approvisionnements de cette ville, comparée à la modicité de nos ressources et à notre isolement, Dieu nous assura la conquête de cette cité. Nous retournâmes ensuite, pour la seconde fois, dans le Sous; sur notre route nous rencontrâmes Maulay Ahmed Eccherif à la tête des troupes de la ville de Maroc qui s'étaient rangées sous ses ordres, parce qu'elles appartenaient au clan de son grand-père. Nous passâmes malgré eux et nous combattîmes Ahmed dans les plaines et dans les montagnes jusqu'à ce qu'enfin Dieu, se prononçant en notre faveur, nous permit de nous emparer de ce personnage.

« Ce fut à ce moment que commença à paraître le traître Abou Mahallî ; nous perdîmes la tête. Notre seigneur Ali, qui nous était de beaucoup supérieur, l'a dit : « On perd la tête « quand on n'est plus obéi. » Tandis que Abou Mahallî pénétrait dans ces contrées, nous partions pour le Sous, espérant que nous rejoindrions nos tribus à l'endroit où elles se réunissaient habituellement. Mais, avant que nous les eus-

sions atteintes, Abou Mahallî les avait déjà attaquées. Elles lui livrèrent combat et le contraignirent à se retirer après un rude engagement. Enfin nous ralliâmes nos tribus et la lutte continua avec des chances diverses. p. ٢٢٤

« Durant toutes ces épreuves, avez-vous jamais entendu dire que nous ayons eu besoin de qui que ce soit, grand ou petit. Si nous vous rapportons tout ceci, c'est pour que vous n'ignoriez pas, comme vous pourriez l'avoir supposé, que l'ambassade que nous vous avions dépêchée était envoyée sous l'empire de la nécessité et de la contrainte. Certes, nous savons bien que nous ne nous sommes pas adressé à vous pour des choses temporelles ; nous avions entendu parler de votre foi vive, de votre sainteté, de votre dévouement à Dieu et de votre attachement à la Sonna du Prophète ; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'on s'adressât à un personnage jouissant de ces vertus pour en obtenir des prières, des bénédictions et la paix du cœur.

« Il est bien certain que nous nous sommes rendu dans votre maison, que nous avons séjourné près de vous, que dans nos conversations il a été question de Abou Mahallì et d'autres. Vous avez même rédigé le document dont nous avons suivi les instructions ; ce document écrit de votre main, nous l'avons par devers nous et si nous avons oublié quelques-uns de ses termes ou si nous n'avons pas agi d'après son contenu, dites-le nous et nous le rechercherons.

« Dans cette ville de Maroc, nous nous serions conduit, dites-vous, de la même façon. Nous avons, en effet, vu Abdelmoumen ben Sâsi, nous lui avons même fait une autre visite pendant qu'il était malade, mais croyez-vous que nous soyons allé lui demander son appui temporel et que nous n'ayons fait sa connaissance que dans ce but ? Croyez-vous qu'il en ait été de même avec Mohammed Abou Omar avec qui nous avons eu une entrevue dans la medressa bâtie par

Maulay Abdallah et à qui nous avons également fait une visite dans sa maison? Mais nous n'avons agi ainsi que pour resserrer des liens d'amitié et arriver à mieux connaître Dieu. Si nous avions pu supposer que cela donnât lieu à une autre interprétation et laissât croire que nos démarches avaient un but intéressé, nous n'eussions certes pas fait une seule visite à l'un d'entr'eux, quand il nous eût promis l'empire du monde avec toutes ses bourgades[1]. Le bonheur et le malheur sont entre les mains du Souverain Créateur et c'est à lui qu'il vaut le mieux s'adresser. Notre conduite n'avait rien eu de répréhensible pour que nous eussions besoin d'être rassuré.

« Les gens qui étaient dans la maison dont vous parlez étaient tous des membres de ma famille ou des descendants de mes oncles. Nous allons d'ailleurs quitter cette maison pour nous transporter dans un des ports du Maroc, ainsi que nous vous l'avions annoncé de vive voix lorsque vous nous avez dit comme le tenant de votre père : « C'était bon « du temps de nos ancêtres de s'établir dans la montagne. »

« Ce que vous a dit le cadi à l'époque où nous arrivions au Sous et où nous parvenait votre lettre contenant ces mots : « Les gens se rassemblent, les esprits sont troublés et « les convoitises se manifestent; nous désirons vous donner « un avis, car les princes ont besoin de conseils « est exact; notre intention était seulement de rentrer dans notre pays, sans qu'il en résultât aucun inconvénient pour les deux partis. Tous les engagements pris en notre nom par ce cadi seront tenus; nous nous y sommes conformé jusqu'à ce jour. S'il nous arrivait d'en oublier, faites-nous le savoir et nous ne faillirons pas à les remplir.

p. ٢٢٥ » Quant au serment sur le Coran, que nous aurions juré

1. Je ne suis pas sûr d'avoir bien lu ce mot dans les divers manuscrits.

au caïd Abdessâdeq, il n'a point existé; par Dieu! nous n'avons jamais juré sur le Coran et n'y jurerons en faveur de personne jusqu'au jour où le Tout-Puissant nous rappellera à lui. Ne savez-vous donc pas que nous étions présent à la prestation du serment de fidélité au souverain de Maroc (que Dieu lui soit indulgent!), qu'il y avait là les fils du sultan auxquels on avait demandé de jurer et qu'il y a eu une exception pour moi, le sultan ayant dit alors : « Un tel ne jurera pas; « cela n'est pas nécessaire, car il fera toujours ce que je lui « ordonnerai de faire. « Ces paroles furent pénibles à nos frères qui laissèrent voir sur leurs visages leurs sentiments d'hostilité contre nous. Ce que nous avons dit à Ibn Abdessâdeq, c'est qu'il jurât au marabout et que nous, nous remplirions les engagements qu'il aurait contractés. Et cela nous n'avons cessé de le faire.

« Venons maintenant aux craintes que vous manifestiez à cette époque, que nous ne molestassions les habitants et les dignitaires de Maroc et ne leur fissions subir un traitement analogue à celui qui avait été infligé à Abdelqâder. Eh! bien, nous n'avons molesté personne parmi les habitants de Maroc, nous leur avons même laissé, à cause de vous, des objets à nous appartenant, comme, par exemple, à Ould Elmoulou' et à d'autres. Envoyez qui vous voudrez sur les places et les carrefours de cette cité, faites-lui crier à haute voix que si nous ou nos serviteurs nous devons quelque chose à quelqu'un, nous sommes prêts à lui rendre son dû.

« Vous ne connaissez sans doute pas l'affaire de Elakkâri. Cet Elakkâri avait logé ma famille dans sa tente, au moment de la bataille de Ras-Elaïn. Quand ma famille voulut se rendre dans la montagne, elle laissa la majeure partie de ses richesses dans la tente de cet homme, sous la garde de quelques serviteurs, car on redoutait de la part des Berbers une surprise analogue à celle dont Baba Abou Fârès avait

été la victime. Elakkâri déroba alors une table en or valant plus de 60.000 onces. (Ce personnage avait fait partie de l'entourage de Abou Hassoun et était demeuré avec lui jusqu'à la mort de Elqâïm.) Il remboursa d'abord 20.000 onces ; puis promit de payer le surplus aussitôt qu'il le pourrait et demanda pour cela d'être nommé *'âmel*[1] où d'être investi de fonctions publiques, de façon à réunir la somme dont il avait besoin. Nous crûmes à cet engagement, mais bientôt arriva l'affaire de Abou Mahallì, et depuis, nous lui réclamâmes vainement cette dette qu'il lui était impossible de nier.

« La même chose s'est passée avec Abdelkerim qui est dans votre zaouïa même; il sait bien que ses frères, au moment où nous étions campés dans leur douar, nous ont pris pour plus de 50.000 onces de marchandises et de chameaux qui se trouvaient au milieu de leur campement. Cette fois encore nous avons gardé le silence et nous n'avons rien réclamé. Pourtant Abdelkerim vous a dit : « Voyez donc « comment il s'est conduit vis-à-vis de mes frères ». Nous avons même, à ce sujet, échangé une correspondance, sans que vous vous doutiez de l'origine de cette affaire.

« Dieu s'est montré généreux envers nous et, grâce à sa bonté, nous avons assez d'argent pour suffire à la cinquième ou la sixième génération de nos enfants. D'ailleurs nous connaissons beaucoup de gens qui nous estiment et qui sont en relations d'affaires avec nous. Si nous voulions 50.000 mitsqals, nous n'aurions qu'à écrire au roi de Hollande ou au roi d'Angleterre et ils nous enverraient aussitôt cette somme sans chercher le moindre faux-fuyant ou se retrancher derrière la moindre excuse. Mais, grâce à Dieu, nous avons de quoi nous suffire.

p. ٢٢٦ « Nous vous avons, vous le savez, en grande estime; sans

1. Titre qui équivaut à celui de gouverneur.

cela nous ne vous aurions pas donné 5.000 mitsqals, ni fait abandon gracieux des sommes que vous a apportées dernièrement Ibn Abdelouâsi', non plus que des marchandises des vaisseaux. Tout ceci vous indique la sincérité de nos sentiments et la loyauté de notre caractère. Mais à cet égard, Dieu est mieux fixé que qui que ce soit.

« Parlant de la colère que soulèvent chez nous la dureté de vos paroles et la violence de vos discours, alors que Dieu a dit : « Parlez avec gens d'une façon bienveillante », vous assurez que vous nous avez dit à peine la moitié de ce que disaient les grands imams à leurs contemporains. Vous ajoutez que nous savons à quoi nous en tenir là-dessus et qu'il suffit de nous rappeler les conseils donnés par Elfodhaïl ben Iyâdh, Sofian Ettsouri et Malek ben Anas. Sur ce point, le ton de notre lettre répond suffisamment. Salut. »

Voici maintenant une autre lettre que j'ai lue et qui était adressée à Yahia par le cadi, le juste, le jurisconsulte très illustre, Abou Mahdi Aïssa ben Abderrahmann[1] Essedjetâni, dans les circonstances suivantes : Yahia ayant demandé, sur les projets qu'il méditait à ce moment, un conseil à Aïssa qui était alors cadi à Taroudant, celui-ci refusa de donner son assentiment aux desseins de Yahia et de lui prêter son concours dans cette occurence. Ce dernier fut si vivement irrité qu'il donna l'ordre de surprendre le cadi et de le tuer, mais Aïssa effrayé, ayant aussitôt quitté Taroudant, attendit une occasion favorable et réussit, avec l'aide de Dieu, à se sauver en gagnant Maroc où il s'établit. Cette lettre était ainsi conçue :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

« Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur Mahomet, sur sa famille, sur ses compagnons et qu'il leur accorde le salut !

« Voici en quels termes s'exprime l'humble adorateur de son

Dieu, celui qui a le plus pressant besoin de la clémence du Seigneur qui suffit à tout, à l'exclusion de tout autre, celui qui demande au Ciel de lui être propice et bienveillant chez lui comme au dehors, l'écrivain de ces lignes, Aïssa ben Abderrahman (Dieu lui soit indulgent et lui pardonne!)

« Louange à Dieu qui, après avoir donné à ses envoyés et à ses prophètes mission de rétablir la Vérité, a fait hériter de cette fonction un certain nombre de docteurs pratiquants et de bienheureux personnages. Salut et bénédiction à celui qui a mis tous ses soins à donner des conseils et qui a dit : « La « religion consiste à donner de bons conseils. » Et comme on lui disait : qui donc, ô Prophète de Dieu, peut donner des conseils, il répondit : « Dieu, d'abord, puis son envoyé, « ensuite les chefs des musulmans et enfin le peuple. » Dieu témoigne sa satisfaction à la famille du Prophète, à ses Compagnons qui ont suivi la voie qu'il avait tracée, aux tâbi' et aux disciples des tâbi', jusqu'au jour de la Rétribution des hommes, de leur classification et de leur châtiment! Ensuite :

« Je suis, grâce à Dieu, arrivé sans encombre et en bonne santé au milieu de mes amis. Ma femme et mes enfants ne pouvaient plus supporter la vie des champs, quoique tous mes ancêtres y soient nés et que j'y aie passé moi-même mes premières années. Ils étaient si bien accoutumés au séjour des villes, ils en avaient si bien pris les habitudes, qu'ils ne pouvaient plus se passer d'y vivre ni d'en fréquenter les habitants. J'étais très peiné et très affecté du chagrin de mes enfants et je me rappelais qu'un certain jurisconsulte andalous, qui avait été frappé comme je l'avais été moi-même et qui avait éprouvé ce que j'éprouvais, avait dit :

p. ٢٢٧ « N'est-il pas honteux qu'un homme, comme moi, en soit réduit à vivre dans un séjour d'humiliation, où ses vertus sont éclipsées ?

« Qu'il n'ait pour société que des pâtres et des bergers et qu'il vive au milieu d'un troupeau de chameaux. »

« Bien que toute chose arrive par l'ordre et la volonté de Dieu, j'ai vu cependant, en y réfléchissant, que mon aventure était, comme tout homme clairvoyant peut en juger, un des moindres résultats de la situation faite au Maghreb par l'anarchie et par le désordre qu'ont jetés dans les esprits les suggestions de tous les démons, hommes ou génies. On s'est divisé en clans et en partis : chaque groupe s'est laissé entraîner à suivre la fougue de ses passions, en sorte que l'homme intelligent qui voudrait, soit de son propre mouvement, soit à l'instigation d'autrui, essayer d'extirper le mal, se verrait immédiatement fermer la porte des réformes par des démons qui le circonviendraient de leurs perfidies et lui feraient croire qu'en se conduisant ainsi, il se rendrait odieux au peuple et perdrait de son estime et de sa considération. Pourtant tout ceci ne constituerait une véritable déchéance, qu'aux yeux du traître[1] et maudit qui remplit de ses suggestions les cœurs de tous les êtres, hommes ou génies.

« L'honnête homme ne sent-il donc pas que la déchéance aux yeux de Dieu est seule le plus grand des malheurs? Ne s'aperçoit-il pas qu'il faut s'appuyer sur les indications fournies par le Livre saint et par la Sonna de l'Envoyé de Dieu, et non sur les discours de la vile canaille dont le démon se fait un jouet constant, en menant tous ces gens-là par la bride et en élisant domicile dans leurs cœurs ou sur leurs langues? Ne se souvient-il plus de ces paroles du Coran : « Quiconque aura été injuste et aura préféré les biens de ce « monde, aura l'enfer pour demeure dernière, tandis que « celui qui aura craint la majesté de Dieu et aura mis un « frein aux passions de son âme, ira habiter le Paradis[2]. »

« Vous dites : « Nous appartenons à Dieu et c'est vers lui « que nous devons retourner. Tout ceci n'est qu'une terri-

1. Satan.
2. *Coran*, sourate LXXIX, versets 37, 38, 39, 40 et 41.

« ble calamité qui frappe le Maghreb et jette la division par-« mi ses habitants. » Or les hommes généreux ont péri; les les richesses ont été gaspillées, les choses saintes profanées, les réputations calomniées; la religion est amoindrie et troublée, enfin les partis sont si divisés que l'ennemi pourrait s'emparer, que dis-je, s'est déjà emparé d'une partie du pays. O mon Dieu, toi qui possèdes la durée et la grâce, qui es compatissant et bienveillant, qui es doué de la gloire et de la générosité, viens par tes faveurs secrètes, au secours de notre foi et de notre existence, viens ô Créateur des cieux et de la terre!

« Si vous persistez à dire que vous avez quitté le séjour
des villes pour aller habiter dans la campagne, parce que
l'anarchie régnait; que vous avez agi ainsi à l'exemple des Com-
pagnons du Prophète; que votre décision était louable et que
rien n'indique que vous ayez agi à la légère, je vous répon-
drai en vous citant les hadits qui, d'après les imams ortho-
doxes, interdisent de fuir le souverain. Il est, en effet, du
devoir de ceux qui sont témoins de choses blâmables, d'être
résignés et patients, car la suprême tyrannie, même la plus
D. ٢٢٨ odieuse, est de beaucoup moins grave que l'abandon de son
pays, cet abandon ayant pour conséquence de porter le trou-
ble dans les esprits, dans les fortunes, dans les réputations,
dans la religion et d'amener tous les excès. C'est pour ce
motif que certains docteurs parmi les compagnons du Pro-
phète et les tabi' ont supporté la tyrannie de Elheddjâdj jus-
qu'au jour de leur mort, ce qui ne les avait pas empêchés
d'accomplir exactement leurs devoirs religieux et de profiter
de leurs biens temporels.

« Souvenez-vous maintenant de la marche des événements en ce qui concerne Abou Mahallî. Cet homme jouissait d'une grande réputation dans son pays; on venait le voir en pèlerinage pour lui demander sa bénédiction et on le regardait comme le *Pôle* de son époque. Enivré par ces hon-

neurs, il en arriva à se persuader, ou on lui persada, qu'il pourrait accomplir des réformes que nul être humain, autre que lui, n'était à même de faire. Il se mit donc à l'œuvre, mais il fut aidé dans sa tâche par des gens bien différents de lui, aussi le pays fut-il bientôt rempli de vociférations et de revendications mensongères telles que ni l'intelligence, ni l'imagination ne se les peuvent figurer. Bientôt il domina tous les musulmans et aucun d'eux ne put désormais échapper à sa langue ou à sa main. Il injuria, calomnia, tua, pilla et en vint à vouloir se charger d'un fardeau qu'il n'avait point la force de porter, sollicité qu'il était à cela par les démons, hommes et génies, par l'ambition et la cupidité.

« Eh ! bien, malgré tous ses efforts, il ne réussit pas à atteindre son but ; sa funeste négligence à l'égard du Coran et de la Sonna, l'entraînement de l'ambition et de la cupidité, qui bientôt s'emparèrent de lui et en firent leur jouet, l'amenèrent à formuler des prétentions qui rendirent légitime l'effusion de son sang et qui, plus tard, furent encore des causes de ruines, de morts et d'autres calamités.

« Qui donc, parmi ceux qui méditent le Coran et la Sonna et qui examinent les choses avec les yeux de la foi, oserait mettre en doute que toute cette conduite lui avait été imposée par ces démons contre lesquels il faut toujours lutter, l'ambition et la cupidité ? Peut-être cependant qu'au nombre des gens de son parti qui, dominés par lui, se laissèrent entraîner par ses exemples funestes, il s'en est trouvé quelques-uns pour approuver ses agissements. Quant à vous, si vous vous élevez au pouvoir, vous aurez à partager le péché des *Arisi*[1], les seuls, jusqu'à présent, qui aient admiré ses actes et approuvé ses paroles, malgré qu'ils fussent en contradiction formelle avec le Coran et la Sonna.

1. C'est sans doute le nom d'une confrérie religieuse.

« Si vous dites que ces confréries de faqirs sont tantôt unies et fidèles, mais que parfois elles cherchent à dérober les secrets de l'avenir dont Dieu a fait choix, qu'elles accumulent les péchés et se vautrent dans les crimes, je vous répondrai qu'il y a des confréries qui font des choses encore bien plus graves que cela et dont la liste serait si longue que les lignes de tous les cahiers ne suffiraient point à l'enregistrer, aussi ont-elles été détruites par des séditions et dispersées par de terribles épreuves, si bien qu'aujourd'hui les sciences sont mortes, les intelligences abattues, la production littéraire tarie et aucun orateur n'est plus en état de discourir, ni de trouver quelqu'un qui le comprenne.

p. ٢٢٩ « Ce temps est bien celui dont nous étions menacés selon les paroles de Kaab et celles de Ibn Mesaoud.

« Si cela dure, il n'y aura plus de vicissitudes du sort ; il ne restera plus personne pour pleurer un mort ou pour se réjouir de la naissance d'un enfant. »

« Ce cheikh Abou Zakaria, dirai-je encore, était un de ceux aux avis de qui les hadits nous engagent à nous conformer ; nous l'invoquions pour obtenir une guérison, nous lui demandions de faire tomber la pluie. De tous côtés on accourait vers lui sur de nobles coursiers ; femmes et hommes ne cessaient de venir en foule le voir des diverses parties du Maghreb. Les lions et les chacals lui obéissaient ; il instruisait les ignorants, dirigeait les égarés, donnait des aliments à qui avait faim et distribuait des vêtements à qui était nu ; il venait en aide à quiconque était dans le besoin et secourait les affligés. Quelle admirable conduite était la sienne et dans quelle voie sublime il était engagé !

« Bientôt ces groupes se dispersèrent de tous côtés ; ils s'émiettèrent peu à peu, si bien qu'il n'en resta plus la moindre trace : tel avait été l'ordre inéluctable du destin. O cheikh (que Dieu vous favorise de sa grâce !), trouverez-vous donc

dans ce monde une autorité plus considérable que celle que vous possédiez pour que vous en recherchiez une autre ; pouvez-vous souhaiter un autre pouvoir qui l'égale ou même s'en rapproche ? Comment avez-vous pu ignorer que ce cheikh était indispensable ? Comment vous, qui êtes intelligent, avez-vous pu vous laisser entraîner loin des textes du Coran et de la Sonna ? « N'est-il pas temps, pour ceux qui ont cru, d'hu- « milier leurs cœurs devant la parole de Dieu[1] ? » — « Certes « la colère de Dieu est plus redoutable que votre propre « colère[2]. « Le discours qui déplaît le plus à Dieu est celui de l'homme à qui quelqu'un ayant dit : « Crains Dieu », lui répond : « Occupe-toi de toi-même. » Ceci est un fragement de hadits rapporté par Ennisâï.

« Quand je vous ai exhorté et vous ai dit que la prière vous serait utile, m'appuyant sur les paroles du Glorieux : « Prie, car la prière est profitable aux Croyants[3] », vous m'avez répondu, à ma grande surprise : Plût au ciel que je susse si les Omayyades sont éveillés ou dorment[4]. »

« Si quelque démon d'entre les hommes ou les génies disait : « C'est ainsi que j'entends mériter les faveurs de Dieu », je lui répondrais : « Dieu vous jugera ; méfiez-vous « du doute, car le doute rend les hadits mensongers. Vous « rencontrerez bientôt votre Seigneur qui vous demandera « comptes de vos actes. » Mais si pareille chose surgissait dans le cœur ou dans l'esprit du cheikh (que Dieu le favorise !), j'ajouterais : Et le démon s'insinue à la manière du sang dans les veines chez les fils d'Adam.

« La meilleure preuve que j'entends donner un bon conseil au cheikh, c'est que m'ayant consulté quand il s'agissait

1. *Coran*, sourate LVII, verset 15.
2. *Coran*, sourate XL, verset 10.
3. *Coran*, sourate LI, verset 55.
4. Phrase consacrée pour montrer qu'on ne tient aucun compte de ce qu'on vous dit.

de repousser Abou Mahallî, je lui ai dit : « Avec cet homme, « jamais la vertu ne saura se maintenir. » Comme il ne goûtait pas mon avis, je l'ai quitté ; alors il m'a dit : « Consultez « Dieu pour moi. » Je lui ai également écrit de ne point s'allier à Abou Mahallî ; enfin, quand il est venu camper à Bab Elghezou à Taroudant, je l'ai pris à part, lui ai fait savoir que le peuple disait telle et telle chose et l'ai informé de tout ce que je savais sur les personnages de cette époque. Jusqu'à présent vous nous avez réuni sur une dune de sable ; réussirez-vous à nous préserver de sa chaleur ?

« Pour moi je me déclare non responsable de tout ce qui
p. ٢٢٠ pourra être dit, car je n'avais cessé de prêcher l'abstention jusqu'au moment où je reçus quelques brochures de Abou Mahallî ; j'examinai ces écrits et je constatai que ce n'était qu'un ramassis d'impostures ; alors seulement Dieu ouvrit mon cœur et me fit déclarer qu'il était légitime de combattre cet agitateur. Et comme à ce moment je me demandai s'il fallait donner l'ordre de le combattre, je me répétai, à part moi, ces paroles de l'imam Sahnoun à propos de l'affaire de Abou Djouâd : « Que peut-il y avoir de commun entre moi et cet homme puisque la loi l'a condamné à mort ? »

« Si j'avais été capable de perfidie, j'aurais agi traitreusement dans cette affaire et vous aurais engagé tout d'abord à combattre cet homme, car c'eût été montrer mon attachement au prince. Si je n'ai pas servi les intérêts du prince à cette époque, pourquoi voudriez-vous qu'aujourd'hui je lui facilite ses entreprises.

« Reconnaissez que je vous donne un sage avis ; suivez-le donc, sinon vous serez comme certain prophète dont Dieu a dit : « Mais vous n'aimez pas ceux qui vous donnent des con« seils[1]. Je vous le demande au nom de Dieu, par la per-

1. *Coran.* Sourate VII, verset 77.

mission duquel les cieux et la terre demeurent dans l'espace, ne vous ai-je pas dit lorsque vous êtes revenu pour la première fois de Maroc, et même déjà l'année précédente, que toute excuse était sans valeur. N'ai-je pas énergiquement et hautement déclaré, et cela à plusieurs reprises, qu'il n'était point permis de se révolter? Et comme si ma parole ne suffisait pas, je l'ai corroborée par des actes, en quittant cette ville contre laquelle pourtant je n'avais aucune aversion, car ainsi que l'a dit le poète :

« Par Dieu ! je ne l'ai point quittée, parce que je m'y ennuyais; certes pourtant j'en connaissais tous les recoins. »

« J'ai accepté la vie des champs avec ses misères pour fuir la sédition ; j'ai agi d'après ces paroles du Prophète : « Le « sort le plus heureux pour un homme est vraisemblable- « ment d'avoir un troupeau de moutons qu'il conduise tantôt « dans les défilés des montagnes, tantôt dans les bas-fonds « qui recueillent les eaux des pluies ; il peut ainsi sauvegar- « der sa religion de toutes les tentations. »

« C'est après mon départ que je vous ai adressé mes conseils et certes cela ne m'a pas réussi, tandis qu'au contraire ceux qui vous avaient trompé prospéraient. Ce sont ces bons avis qui sont cause que je vis aujourd'hui dans une situation misérable et qu'on m'impute à crime ma fidélité au souverain. Cependant, le jour où le prince est venu dans votre maison, vous disiez à tous : « Voici votre prince ! » Et nous, qui ne doutions pas que vous fussiez un des personnages considérables de notre Maghreb, nous avions cru devoir accepter aveuglément le souverain choisi par vous.

« Et encore, quand vous êtes allé à Maroc lors de l'affaire de Abou Mahallì, comme les habitants de cette ville voulaient vous proclamer souverain, vous avez refusé ; vous avez engagé vivement le pays à se soumettre aux agents du

prince, en disant que lui seul était le souverain ; le peuple a si bien compris cela, d'après votre attitude et d'après vos discours, qu'il lui a prêté son appui. Après avoir vu ce que vous faisiez, après avoir entendu ce que vous disiez, pouvions-nous encore douter que si vous agissiez ainsi, c'était dans le but de proclamer le prince? Vous étiez notre guide et puisque les choses ont eu lieu ainsi, quel argument vous reste-t-il, soit contre le prince, soit contre ses partisans? Celui qui vous engage à combattre le prince vous trompe, car celui-ci est un musulman et un descendant de musulmans.

« Si vous prétendez que votre concours était subordonné à certaines conditions, que le prince n'a pas remplies à votre
p. ٢٢١ égard, je vous répondrai ceci : En admettant qu'il n'ait pas tenu ses promesses, serait-ce une raison de déclarer légitime la lutte contre lui sur ce seul motif, alors que le Prophète a dit : « Si deux musulmans ont une rencontre le sabre « en main, le meurtrier ainsi que celui qui aura été tué, « iront en enfer... »

« Par Dieu ! ô cheikh, que dites-vous de ce hadits et des hadits analogues ? Que dites-vous aussi de celui qui pille, je veux dire les biens du peuple, ou qui, sans aucun droit, s'empare des richesses des gens pour en dissiper le produit en faveur d'un rebelle ? Pourtant le Prophète a prononcé ces paroles : « Il ne vous est pas permis de disposer des « biens d'un musulman, à moins que celui-ci n'y consente. « N'avez-vous donc point honte de ce qui arrivera le jour où « votre Seigneur vous demandera compte des plus petits « faits ? »

« Vous n'êtes pas de ceux qui ignorent toutes ces choses ; vous ne pouvez donc arguer d'ignorance vis-à-vis du monde. Vous savez donc bien aussi, n'est-ce pas, que beaucoup de gens dans la foule s'imagineront, en vous le voyant faire, que tout cela est licite, en sorte que vous serez cause qu'on

suivra ces fâcheux errements et que beaucoup de musulmans s'égareront dans une fausse voie. Ne craignez-vous pas les malédictions des opprimés qui arrivent sans être interceptées jusqu'à Dieu? N'avez-vous pas, autrefois, adressé des reproches aux fonctionnaires qui se conduisaient de la sorte et n'avez-vous pas déploré leurs agissements? « Ne blâmez « pas votre frère musulman, dit encore un hadits. » « Ne « défendez pas à autrui de faire ce que vous faites vous-« même, dit le poète, ce serait pour vous une grande honte « d'agir ainsi, etc... »

« Quand les gens du Draâ ont vu leurs biens mis au pillage, leurs hommes libres emmenés en esclavage, leurs femmes violées, ne vous êtes-vous donc plus souvenu de ce hadits : « Le sang des musulmans et leurs richesses doivent « être sacrés pour vous. » A cette époque, le cheikh m'avait adressé une consultation au sujet de tous ces actes. Mais aucun de ceux qui sont éclairés par la science n'avait pu alors peser du poids d'une goutte d'eau sur les décisions de ceux qui avaient mis le Draâ, dans cette triste situation.

« Les notables, parmi ces gens-là, savaient tous le Coran, mais la masse était composée de simples d'esprit et les simples d'esprit seront les plus nombreux dans le Paradis. Eh! bien, est-il digne d'opprimer ainsi de futurs bienheureux et de n'avoir point pitié d'eux? Il n'y a que les cœurs des misérables qui soient sans pitié. Dieu ne fera grâce qu'à ceux de ses adorateurs qui auront été compatissants. Quiconque ne sera point compatissant ne sera l'objet d'aucune indulgence; Dieu sera clément pour ceux qui auront été indulgents. Soyez indulgents sur la terre si vous voulez qu'on le soit pour vous dans les cieux.

« Avez-vous oublié que les hommes seront responsables des œuvres du démon, que la seule injustice que Dieu ne laissera pas impunie sera celle que vous commettez entre

musulmans les uns vis-à-vis des autres. Êtes-vous bien sûr que vos bonnes œuvres suffiront à contrebalancer vos péchés, ou encore que personne n'aura à vous inputer ses péchés ? Car eussiez-vous été un des combattants de Bedr qu'on pourrait vous appliquer ces paroles du Prophète à Omar : « Qui vous assure que Dieu s'occupera spécialement « des combattants de Bedr. » Maintenant que je vous ai averti, faites comme il vous plaira. Rappelez-vous encore ces paroles : « L'injustice se répandra en ténèbres le jour de « la Résurrection ; si vous pouvez dissiper les ténèbres qui « envelopperont le Sirâth, ce sera bien ; sinon, vous subirez « la responsabilité de vos moindres actions.

« J'ai appris aussi que vous ne vous étiez pas contenté de menacer les gens de Taroudant, mais que vous aviez été jusqu'à les opprimer et à les obliger de se disperser. Craignez
p. ٢٢٢ Dieu, ô cheikh, ne soyez pas comme ceux qui ont dit de craindre Dieu et qui se jettent aveuglément dans le péché.

« Voici, en partie du moins, ce qui touche aux intérêts du peuple ; mais en ce qui me concerne spécialement, moi, l'écrivain de ces lignes, vous m'avez pris à partie parce que j'avais montré mon dévouement au prince et que j'avais observé les saines traditions des Croyants qui sont : la fidélité à la foi jurée, et l'abstention de tout désordre et de toute révolte. J'ai, en outre, déployé tout mon zèle à vous éclairer de mes avis et à bien conseiller le prince, en faisant tous mes efforts pour obtenir l'union des partis. Je me suis, sur ce point, donné beaucoup de peines ; je me suis exposé à des épreuves telles que seul un homme de valeur aurait osé les affronter ; j'ai suivi une voie dans laquelle une homme de religion et de science comme moi et dans ma situation n'aurait pas dû s'engager, mais, dit le proverbe : Quand les marins ont abandonné le navire que les vents emportent à la

dérive, ce sont les grenouilles qui le dirigent. Un poète a dit :

> « J'en jure par la vie de ton père, tant qu'il y aura au monde un homme généreux le pouvoir lui sera attribué.
>
> « Mais lorsque la terre se couvre de plantes desséchées, on fait brouter jusqu'aux chaumes. »

« D'ailleurs il n'est pas indispensable que celui qui donne des conseils soit un homme parfait, pas plus qu'il n'est nécessaire que celui qui veut corriger les abus soit un homme sans défaut; ce sont là deux choses essentiellement distinctes qu'il appartient à Dieu de réunir.

« J'ai appris, et on me l'a affirmé, que, malgré les avis que je vous ai donnés ainsi qu'au prince (Dieu nous rende meilleurs et nous unisse!), vous m'aviez fait surveiller lorsque je suis allé voir mes enfants, et pourtant ce voyage n'avait d'autre but que de veiller à leurs affaires et de sauvegarder leurs intérêts. Dans cette circonstance, n'avez-vous pas encore agi d'une façon perverse et diabolique? Aviez-vous le moindre motif qui vous autorisât à faire pareille chose? surtout à moi qui, Dieu merci, en quelque endroit que je sois, ne cherche qu'à faire le bien dans la mesure du possible, à donner des conseils quand je vois que personne n'est là pour en donner ou à venir en aide aux affligés qui ont besoin d'être secourus.

« Le Coran n'a-t-il pas dit : « Si tu étends ta main vers « moi[1]. »

« Le Créateur a dit encore : « Les ruses perfides n'at- « teindront que les méchants[2] » ; le Pentateuque contient ces mots : « Quiconque creusera un trou devra le faire large » et un poète a dit : « Ne creuse pas un trou pour y faire tom-

1. *Coran*, sourate V, verset 31.
2. *Coran*, sourate XXXV, verset 41.

« ber ton frère... » Où avez-vous trouvé qu'il vous fût licite d'en user ainsi dans vos discours, dans vos actes, dans vos allusions publiques ou mystérieuses? Quel crime est plus grand que celui-là! Quel péché capital est plus grave! Mais Dieu nous jugera et ceux qui auront été pervers verront quel châtiment leur est réservé.

p. ٢٢٣ « Cette tentative que vous avez faite pour obtenir une consultation qui vous permît de combattre Sidjilmassa, comment pouviez-vous espérer qu'on trouvât à la motiver? Ignoriez-vous donc qu'il s'agissait de commettre un grand péché et que le Prophète a dit : « L'homme ne devra pas prononcer « une parole qui le ferait précipiter en enfer pour soixante-« dix ans. » Est-ce là la conduite ordinaire d'un croyant ou d'un homme scrupuleux? la conduite d'un homme issu d'une famille vertueuse? Votre grand-père n'aurait certes pas consenti à faire pareille chose, et comme votre père, lui non plus, n'était pas un homme méchant, il faut donc que tout cela soit le fait des ignobles compagnons qui vous entourent.

« Ne fréquentez pas, a-t-on dit, celui dont la situation ne « vous élèvera pas et dont les discours ne vous guideront pas « vers Dieu. » C'est à ce que j'ai fait que s'élèvent les devoirs de l'amitié, c'est-à-dire à donner des conseils. Dieu demandera compte de l'amitié, même si elle n'a duré qu'un instant. J'ai été votre ami, j'ai eu foi en vous et vous ai adressé des conseils et des exhortations. « Secourez votre frère, a-t-on « dit, qu'il soit oppresseur ou opprimé », eh! bien, je vous ai secouru en vous remettant dans le droit chemin.

« Ah! quelle distance il y a entre vous et notre maître Elhasen ben Ali qui, lui, s'est soumis à son cousin Moawia, alors qu'il était de la tribu de Hachem, de la famille d'Ali et de Fathima, une des deux émanations du Prophète, tandis que Moawia n'était qu'un Omayyade dont l'autorité n'avait

d'autre base qu'une communauté de parenté remontant à Abd-Monaf. Pourtant Elhasen était un imam fils d'imam, et ce fut grâce à lui que Dieu réconcilia les deux grands partis qui divisaient les musulmans : Elhasen avait même porté le titre de prince des Croyants. Au moment où il abandonnait le pouvoir, ses partisans lui reprochèrent sa conduite comme une honte pour les musulmans, mais lui ne tint aucun compte de cela et se contenta de dire : l'enfer est plus redoutable que la honte.

« Que Dieu nous inspire ainsi qu'à vous le désir de marcher dans la bonne voie! qu'il nous mette avec vous au nombre de ceux qui écoutent les discours et en suivent les meilleures indications. »

CHAPITRE LXII

SUITE DE L'HISTOIRE DE ABDALLAH BEN ECCHEIKH BEN ELMANSOUR DE CE QU'IL LUI ADVINT AVEC LES CHEFS DE LA RÉVOLTE DE FEZ

Tant que son père, Eccheikh vécut, Abdallah demeura sous ses ordres, écoutant ses avis et ne faisant rien sans le consulter. La majeure partie de son armée et de ses troupes auxiliaires était recrutée parmi les Cheraga ; il s'appuyait surtout sur les gens de cette tribu et leur avait distribué des jardins et des maisons qu'il avait enlevés au peuple. Il arrivait parfois qu'un propriétaire, se rendant à son jardin, trouvait installé au milieu de sa propriété un Arabe qui y avait dressé sa tente et disait : le sultan m'a donné ce jardin. Ces Cheraga ne craignaient pas de s'emparer des femmes, de piller les marchés et de commettre ouvertement leurs brigandages; ils se montraient en état d'ivresse dans les rues et s'introduisaient de force dans les maisons.

Un jour qu'une femme était occupée à faire cuire de la viande salée, ayant auprès d'elle son enfant encore à la mamelle, un Cheraga entra de vive force dans la maison. La
p. ٢٣٤ femme s'enfuit sur un balcon et s'y enferma à clé. Voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, l'Arabe l'engagea à descendre, et comme celle-ci s'y refusait, il lui dit : « Si tu ne descends pas vers moi, je jette ton enfant dans le chaudron. » La femme persistant à ne pas vouloir descendre, le soldat accomplit sa menace. A cette vue la femme poussa un grand cri, puis, se précipitant du haut du balcon, elle se brisa les reins et mourut.

Cet événement causa un vif mécontentement parmi la population. Un homme du nom de Seliman ben Mohammed Eccherif Ezzerhouni, surnommé Elaqra' (le chauve), se mit alors à la tête d'un mouvement contre les Cheraga. Il réunit autour de lui une foule de gens du peuple qui prirent parti pour lui et on tua tous les Cheraga et les Tlemcéniens qu'on trouva à Fez ; ils furent tous ou passés au fil de l'épée ou violemment expulsés de la ville, qui fut ainsi débarrassée de leurs violences et purifiée de leurs souillures.

La population ayant approuvé la conduite de Seliman, reconnut son autorité.

Le pouvoir et l'insolence des Cheraga avaient commencé en l'année 1019 (24 mai 1610-16 mars 1611) et le soulèvement de Seliman eut lieu au mois de rebia Ier de l'année 1020 (16 mars 1611-4 mars 1612). Au moment où Seliman agissait si vigoureusement contre les Cheraga, Abdallah était à Salé. Dès qu'il eut connaissance de cette nouvelle, il se rendit à Fez et essaya à diverses reprises d'amener une réconciliation entre les Cheraga et les habitants de la ville, mais malgré tous ses efforts, ceux-ci répondirent : *La*, *la* (non, non) ; aussi appela-t-on cette année, l'année de *Lala*.

Seliman donna ordre à la population d'acheter des armes

et de se préparer à attaquer les Cheraga qui étaient campés hors de la ville du côté de la porte de Eldjisa, puis il se porta à leur rencontre. Les Cheraga ayant été défaits, la ville reprit son calme et les habitants jouirent d'une sécurité qu'ils n'avaient plus connue depuis le règne du sultan Elghaleb-billah.

Le mercredi, 14 de djomada II de l'année 1020 (24 août 1611) un combat eut lieu à Elmetreb, localité située hors de Fez du côté de la porte de Elfotouh. Voici la cause de cette rencontre : par ruse et par perfidie, les Melâlga avaient appelé à leur secours les habitants de Fez pour les protéger contre les Cheraga. Les habitants de Fez étant sortis de la ville par un jour de grand vent, les Cheraga, qui s'étaient placés en embuscade à Khaulân, se précipitèrent à l'improviste sur leurs adversaires et les mirent en déroute après leur avoir tué environ 2.000 hommes. Les habitants de Fez fermèrent alors les portes de la ville qui, à la suite de ces événements, fut dans une grande agitation et dans une situation critique.

Une autre fois, les habitants de Fez sortirent de la ville pour aller combattre Abdallah ben Eccheikh; ils le vainquirent et le firent prisonnier. Mais quand ils eurent le prince en leur pouvoir, ils lui firent grâce de la vie, lui rendirent sa liberté et l'accompagnèrent en grand cortège jusqu'à sa maison à Fez-la-Neuve.

Quand Eccheikh eut été tué et que la nouvelle de sa mort parvint à Fez, son fils, malgré sa faiblesse et son manque d'autorité, se déclara aussitôt souverain de Fez et des localités qui en dépendent. Il conçut le dessein de venger la mort de son père et, dans ce but, il voulut se mettre en marche, accompagné de Seliman, du jurisconsulte Elmerbou' et de leurs partisans qui faisaient cause commune avec lui. Mais le peuple refusa de le suivre dans cette entreprise,

p. ٢٢٥ Eccheikh ayant perdu l'affection des musulmans, depuis le jour où il avait vendu Larache aux chrétiens. La population s'assembla dans la mosquée de Elqarouïin et déclara au milieu d'un tumulte, qui rappelait le braiement d'une troupe d'ânes sauvages, qu'elle ne voulait plus ni de Seliman, ni de Elmerbou' et qu'elle prendrait dorénavant d'autres chefs.

A la suite de ces événements, il se produisit une grande disette : les denrées atteignirent de si hauts prix qu'une mesure de blé se vendit deux onces et quart. Par suite, beaucoup de personnes périrent et le directeur du Maristân compta 4.600 morts, depuis la fête des Sacrifices de l'année 1022, jusqu'au mois de rebia Ier de l'année suivante (du 21 janvier au 11 avril 1614). Les faubourgs de la ville tombèrent en ruines, les villages furent abandonnés et à Lemtha il ne resta plus que des animaux sauvages; enfin les caravanes furent bien souvent pillées.

Au mois de moharrem de l'année 1026 (9 janvier-8 février 1617) Seliman arrêta quatre chefs des Cheraga et les fit mettre à mort. Les Lemthiens n'osèrent rien dire, mais la population conçut des craintes pour la sécurité de la ville et comme on redoutait un malheur, la terreur s'empara si bien de tous les esprits qu'il se produisit une grande panique dans toutes les mosquées où l'on faisait un prêche. Au moment où l'imam de la mosquée de Elqarouïin faisait son sermon aux fidèles assemblés dans la cour, un orage vint à éclater. Les gens qui étaient dans la cour coururent chercher un abri sous les nefs, mais tout le monde crut que ce mouvement était dû à une attaque inopinée des Cheraga contre Seliman. Aussitôt chacun se sauva en désordre de la mosquée en bousculant ses voisins et la nouvelle, parvenant à la citadelle, y causa la même panique.

Le samedi 5 du mois de safar de l'année 1026 (12 février 1617) Seliman périt assassiné par surprise à l'enter-

rement d'un Lemthien auquel il assistait. Il fut tué par Elmerbou' qui fit périr également le père de Seliman, ses cousins et six de ses partisans. Seliman et son père furent enterrés dans la mosquée de Eldjarf.

Seliman mort, Elmerbou', le Lemthien, resta seul maître de la ville; les Lemthiens se groupèrent autour de lui et accrurent les forces de son parti. Les frères de Seliman vinrent alors de Zerhoun dans le dessein de surprendre Elmerbou', mais celui-ci, ayant eu vent de leur projet, leur livra un combat dans lequel il périt environ 131 hommes. Après avoir échappé à ce danger, Elmerbou' se décida, avec les gens de son entourage, à faire venir de Zerhoun, au mois de djomada Ier de l'année 1027 (16 avril-26 mai 1618), un certain Abderrahman Elkhonnoud, homme qui faisait profession de piété. Il voulait le faire proclamer souverain et grouper le peuple autour de lui. On installa ce personnage avec sa suite dans le jardin[1] de Sidi Ali ben Herzhoum.

Aussitôt informé de ce fait, le caïd Ahmed ben Omeïra, vizir de Abdallah ben Eccheikh, se rendit au jardin de Sidi Ali ben Herzhoum; il s'empara de la suite de Abderrahman qui, lui, chercha asile dans l'intérieur du mausolée du cheikh Ibn Herzhoum ; on réussit néanmoins à le tuer en tirant sur lui par une fenêtre et il tomba mort sur le catafalque du saint.

Comme les gens de Fez souffraient du blocus de leur ville et que leur situation devenait critique, par suite des incursions des Arabes, ils se rendirent auprès de Abdallah ben Eccheikh à Fez-la-Neuve. Ils acclamèrent ce prince comme P. ٢٣٦
souverain et lui témoignèrent leurs sentiments d'affection. Tout heureux de cette démarche, Abdallah se fit jurer fidélité et soumission par le peuple et par les grands, puis il leur accorda une amnistie complète pour leur conduite

1. Le jardin qui entoure le mausolée de ce saint personnage.

passée, et de la sorte la situation devint meilleure pour tous. Le prince envoya ensuite son vizir offrir l'aman à Elmerbou', mais celui-ci n'ajoutant pas foi à cette promesse et craignant quelque piège, persista, aidé des Lemthiens, à vouloir combattre Abdallah ben Eccheikh. Il fit, dans ce but, des préparatifs si actifs que pendant ce temps, on ne fit plus les cinq prières canoniques à la mosquée de Elqarouïin.

Le vizir de Abdallah, le caïd Omeïra offrit alors aux Lemthiens de leur accorder l'aman; ceux-ci, à l'exception d'un très petit nombre, abandonnèrent tous Elmerbou'. Abdallah envoya ensuite son chapelet et sa bague, en signe d'aman, à Elmerbou' qui, ne se croyant plus en sûreté, prit la fuite au milieu de la nuit; il se réfugia chez les Beni Hassan. Mais Serhan, le chef de cette tribu, le fit arrêter et le conduisit à Abdallah qui lui fit grâce et le laissa retourner dans sa maison. A ce moment, le règne d'Abdallah recouvra en quelque sorte sa jeunesse; le royaume devint prospère, le calme se rétablit dans le pays et la population se montra docile. Tous ces événements se passèrent au mois de djomada Ier de l'année 1027 (29 décembre 1617-19 décembre 1618).

Après avoir rassemblé des troupes, Abdallah en envoya une partie mettre le siège devant Tétouan, tandis qu'un autre corps d'armée allait procéder à la perception des impôts. Il envoya également son vizir Hammou ben Omar avec Elmerbou' à Andjera, localité située dans la montagne de Ezzebîb, mais Elmerbou' attira le vizir dans un guet-apens et le tua. Ce meurtre avait été provoqué par certains propos que Elmerbou' avait entendu tenir à Abdallah. Ce dernier très irrité, dissimula pour l'instant son ressentiment, mais le lundi, 3 du mois de rebia Ier de l'année 1028 (18 février 1619). Elmerbou', le Lemthien, mourut assassiné; sa maison fut ensuite pillée. Quelques jours après, Abdallah imposa aux Lemthiens une contribution de 80.000 onces; ceux-ci trou-

vant cette somme excessive, commencaient à fuir quand le sultan réduisit la contribution de moitié. Tout appartient à Dieu.

CHAPITRE LXIII

DE LA RÉVOLTE DE MOHAMMED BEN ECCHEIKH, SURNOMMÉ ZEGHOUDA CONTRE SON FRÈRE ABDALLAH BEN ECCHEIKH ET DES ÉVÉNEMENTS QUI S'ENSUIVIRENT

L'auteur du *Zahret ecchemârîkh* rapporte que les habitants du pays de Elhibth, voyant l'anarchie qui régnait au milieu de l'embrasement des feux de la sédition, proclamèrent comme souverain, sur le mausolée de Maulay Abdesselâm ben Mechîch, Mohammed ben Eccheikh, surnommé Zeghouda, et cela à l'instigation de Elhasen ben Ali ben Mo- p. ٢٣٧
hammed ben Rîsoun. Cette proclamation avait été faite dans le but de faire revivre la religion de Dieu, de détruire l'erreur et d'assurer le triomphe de la vérité.

Dès que cette nouvelle lui fut connue, Abdallah partit pour combattre son frère, mais à la suite du combat qui eut lieu, il fut vaincu et Mohammed entra à Fez, au mois de chaaban de l'année 1028 (14 juillet-12 août 1619). Aussitôt entré dans la ville, il fit arrêter un certain nombre de fonctionnaires de Abdallah, les mit à mort et confisqua tous leurs biens. A la fin du mois de chaaban de cette même année, un second combat eut lieu entre les deux frères, à Méquinez ; Mohammed fut mis en déroute et Abdallah rentra à Fez, le 1er du mois de ramadhan (12 août 1619) ; celui-ci se montra clément ; il fit grâce au peuple et aux notables.

Plus tard les habitants de Fez, ayant tué Ibn Choaïb, un des caïds du prince, se mirent en état de défense contre Abdallah ben Eccheikh ; le combat s'engagea bientôt entre les gens de la citadelle et ceux de Fez-la-Neuve, mais après une lutte qui dura assez longtemps, la paix fut faite, le 9 du mois de rebia II de l'année 1029 (14 mars 1620). Abdallah partit ensuite de nouveau pour combattre son frère Mohammed ; dans la bataille qui s'engagea à Beht, Mohammed vaincu, s'enfuit et, après avoir erré de différents côtés, il fut tué, ainsi qu'on le verra plus loin, s'il plaît à Dieu, par par son cousin Ahmed ben Zîdân.

Le vendredi, 5 du mois de dzoulqaada de l'année 1032 (31 août 1623), des malfaiteurs assassinèrent le célèbre jurisconsulte, le cadi, Aboulqâsem ben Abounnoaïm, à la porte de la medressa El'inânia, au moment où il revenait de faire la prière du vendredi à Fez-la-Neuve. Ces malfaiteurs avaient tué le cadi parce qu'ils le soupçonnaient d'être favorable à Abdallah ben Eccheikh. Cet événement provoqua une vive inimitié entre les gens des deux grands quartiers de Fez. Abdallah fit tout ses efforts pour se concilier les habitants de Fez qui parfois penchaient en sa faveur, mais parfois aussi s'éloignaient de lui à cause de son ignoble conduite et de son naturel perfide. C'est ainsi que son caïd, Mâmi Eleuldj, pillait ouvertement les maisons de la ville sans être puni, ni blâmé par Abdallah qui, chaque jour, recevait sur le produit de ces rapines, 10.000 onces.

A Méquinez, un homme qu'on appelait le chérif Amghâr, se révolta contre l'autorité de Abdallah ; à Tétouan, ce fut le moqqadem Ahmed Enneqsîs qui leva l'étendard de la révolte, en sorte qu'il ne resta plus de fidèle au souverain que Fez-la-Neuve, car pour Fez-la-Vieille elle subit les alternatives que nous avons signalées ci-dessus. Après avoir eu pour chefs Seliman et Elmerbou' qui furent tués ainsi que

nous venons de le dire tout à l'heure, Fez se soumit aux aux deux agitateurs, Mohammed ben Seliman Ellemthi et Ali ben Abderrahman. Le premier ayant été tué, Ibn Elach-hab, essaya de s'emparer de l'autorité en même temps que Ibn Abderrahman, ce qui amena entre ces deux personnages de nombreux combats ou escarmouches. Puis, le pouvoir fut usurpé par Elhadj Ali Sousân et Ibn Elarbi ; ensuite par Yzrour et Mesaoud ben Abdallah et par d'autres usurpateurs.

Durant cette période, Fez fut divisée en un grand nombre de partis et de factions. Aucun commerçant n'était en sécurité, s'il ne se plaçait point sous la protection d'un des chefs de ces clans. Enfin il y eut tant de troubles que l'atmosphère
de Fez en fut obscurcie et que ses émanations parfumées en p. ٢٣٨
furent empuanties. La plus grande partie de la ville devint déserte, se couvrit de ruines et les hostilités persistantes entre les habitants des deux Quartiers[1] failliremt amener la destruction complète de la cité.

Certaines personnes dignes de foi m'ont raconté qu'après la longue lutte qui éclata entre les habitants des deux Quartiers, les Andalous n'ayant point eu le dessus sur les Lemthiens, le cheikh qui connut Dieu, Sidi Abderrahman ben Mohammed Elfâsi, aurait dit : « Jamais les Lemthiens ne seront vaincus tant qu'ils s'astreindront à réciter le grand *hizb*[2] de Ecchadzeli. » En effet, chaque matin, un groupe de Lemthiens ne manquait pas de réciter ce hizb, dans la zaouïa de Sidi Redhouân, située dans le quartier des Lemthiens.

Informés de ce fait, les Andalous usèrent de ruse pour empêcher que l'on continuât de réciter le hizb ; ils dépêchèrent auprès des gens qui le récitaient, un homme qui les

1. Fez a toujours été divisé en deux quartiers rivaux : le quartier des Andalous et celui des Qarouïin ou Lemthiens.

2. Prière spéciale que l'on fait pour une circonstance donnée.

invita à dîner chez lui. Les Lemthiens acceptèrent l'invitation et passèrent la nuit chez cet homme. Au moment où l'aube parut ou allait paraître, l'homme prétendit qu'on avait égaré la clé de la porte de sa maison ; il feignit alors de vouloir ouvrir la porte et y mit tant de temps qu'elle ne s'ouvrit qu'à l'instant où le soleil se levait. Les Lemthiens sortirent à ce moment, mais sans avoir récité le hizb, ce jour-là. Dès que les Andalous eurent connaissance de cette particularité, ils attaquèrent les Lemthiens, les mirent en fuite et en tuèrent un certain nombre, chose qu'ils n'avaient pas réussi à faire jusqu'à ce jour, à cause de la bénédiction qu'attirait sur les Lemthiens la récitation du hizb de Ecchadzeli.

Faisant le récit de ces discordes intestines, certain auteur raconte que Abdallah ben Eccheikh ayant, durant cette insurrection, remporté une victoire sur les habitants de Fez, ceux-ci, effrayés et désireux de rentrer en grâce auprès du souverain, auraient fait intercéder en leur faveur les deux saints, les bienheureux illuminés, Sidi Djelloul ben Elhadj et Sidi Mesaoud Eccherrâth qui appartenaient à la confrérie des Melâmita. A peine ces deux personnages étaient-ils introduits en présence du prince, que celui-ci s'écria : « Les gens de Fez sont donc bien à court de recommandations qu'ils n'ont trouvé personne de mieux à m'envoyer que ces deux gâteux[1] ! » — « Par Dieu, s'écria Djelloul furieux, tu ne la gouverneras pas — c'est-à-dire Fez — avant quarante et un ans. » Cela dit, les deux personnages s'en allèrent. On rapporte qu'à la suite de cette entrevue, l'estomac de Abdallah se renversa sens dessus dessous, en sorte que ses excréments sortaient par la bouche. Il resta affligé de cette infirmité pendant quelques jours, jusqu'au moment où il alla demander aux deux cheikhs de lui rendre leur estime.

1. Dans le texte l'expression est plus énergique.

La prédiction de Sidi Djelloul se réalisa : les notables de Fez ne courbèrent la tête devant aucun prince, jusqu'au moment où, ainsi qu'on le verra plus loin, Dieu envoya Maulay Errechid, c'est-à-dire lorsque le temps prescrit fut expiré. Durant cette période, la ville n'eut d'autres maîtres que les voleurs appelés, par les gens de Fez, *Sayyâb* [1]. Cette histoire est authentique, car je l'ai entendu raconter par plus d'une personne, mais je n'en ai donné qu'un récit sommaire.

Abdallah ne cessa pas d'être en lutte avec les habitants de Fez-la-Vieille, depuis l'année 1020 (16 mars 1611-4 mars p. ٢٣٩
1612), c'est-à-dire deux ans avant la mort de son père Eccheikh, jusqu'au moment où il mourut lui-même en 1033 (25 octobre 1623-14 octobre 1624), à la suite d'une maladie occasionnée par un usage constant et immodéré de boissons alcooliques, car il ne cessait de boire nuit et jour aussi bien en particulier qu'en public. Parmi les monuments que fit construire Abdallah ben Eccheikh, on cite la coupole qui surmonte le bassin situé au pied du minaret au milieu de la cour de la mosquée de Elqarouïin. Avant cela, il n'y avait d'autre coupole que celle qui recouvre le bassin qui fait face au premier sur le côté est de la mosquée.

Mon maître, le jurisconsulte, l'érudit, Aboulhasen Ali ben Ahmed, m'a dit tenir du maître de nos maîtres, le jurisconsulte, l'imam, Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed Meyyâra, que la venue de Admed ben Elachhab, dont il a été question ci-dessus, avait été annoncée par le Prophète dans un hadits cité dans le *Kitâb eldjâmi' elkebir* de l'érudit Djelaleddin Essoyouthi.

1. Ce mot est toujours employé dans la langue vulgaire, au Maroc et dans certaines parties de l'Algérie, avec le sens de *voleur*.

CHAPITRE LXIV

SUITE DE L'HISTOIRE DE ZIDAN BEN ELMANSOUR ; DES ÉVÉNEMENTS QUI ADVINRENT A CE PERSONNAGE JUSQU'AU JOUR OU IL MOURUT

Depuis le jour de la mort de son père, Zîdân n'avait cessé de lutter contre ses frères et ses cousins et il avait eu, en outre, à combattre tous les chefs de révolte qui ont été énumérés ci-dessus : durant tout son règne, il ne se passa pas une année sans que lui ou les siens eussent à subir une défaite. Les luttes qu'il eut à soutenir contre ses frères auraient fait blanchir les cheveux d'un enfant à la mamelle ; elles occasionnèrent la ruine de Maghreb et en particulier celle de la ville de Maroc.

Parmi les choses qu'on peut mettre sur le compte de la male chance de Zîdân et qui annonçaient l'affaiblissement prochain de son autorité, on peut citer celle-ci : durant une des luttes qu'il eut à soutenir, Zîdân avait envoyé son secrétaire, Abdelazïz Ettsaâlebi, porter dix quintaux d'or au sultan de Constantinople et demander à ce souverain de lui prêter l'assistance d'un corps de troupes ainsi qu'il l'avait déjà fait pour Abdelmalek Elghâzi, l'oncle de Zîdân. Le sultan ottoman expédia aussitôt une armée turque composée de 12.000 hommes, mais les navires sur lesquels elle était embarquée firent naufrage et un seul bâtiment, porteur d'un petit détachement, échappa au désastre.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, Zîdân eut à soutenir de nombreux et terribles combats contre son frère Eccheikh et le fils de ce dernier, Abdallah. En dernier lieu, Abdallah,

ayant appris que les chrétiens (Dieu les anéantisse !) avaient p. ٢٤٠ débarqué à Larache, fit appel au peuple et l'exhorta vivement à partir avec lui pour la guerre sainte. On avait fait de grands préparatifs et on se disposait à aller secourir Larache, quand on apprit avec surprise que Zîdân, venant de la direction de Adkhisân, était campé dans le voisinage de Fez et se disposait à canonner la ville. La population abandonna aussitôt Abdallah et les Cheraga entrèrent dans la ville.

Zìdân envoya alors son caïd Abdessemed avec mission de calmer les alarmes du pays et d'expédier un héraut qui annoncerait qu'il revenait prendre le pouvoir souverain. Le héraut partit, mais, arrivé à la porte de Esselsala, il rencontra des malfaiteurs de la ville de Fez qui le frappèrent et le blessèrent. Dès qu'il connut cette nouvelle, Zîdân déclara les habitants de Fez hors la loi et donna l'ordre de les massacrer ; mais regrettant bientôt cette mesure, il fit annoncer qu'il leur faisait grâce, et ramena ainsi le calme parmi eux. Zîdân vint ensuite camper sur les bords de la rivière de Fez ; la population s'étant portée à sa rencontre, il lui adressa un discours dans lequel il injuria les notables ; il avait même songé à en faire mettre à mort un certain nombre, mais Dieu les sauva de ce danger. Zìdân entra ensuite en maître dans Fez.

Les Arabes, au nombre d'environ 8.000, s'étaient massés auprès du pont en ruines ; aidé d'Arabes de l'Est, Zîdân marcha contre eux, mais abandonné de ces auxiliaires, il ne lui resta bientôt plus qu'une petite troupe de fidèles. Néanmoins, comme il ne voyait devant lui qu'un petit nombre de combattants, il les attaqua ; Abdallah ben Eccheikh qui était à leur tête prit aussitôt la fuite, en sorte que Zìdân qui, à un moment avait songé à fuir, se vit bientôt rallié par ses soldats et le lendemain il rentrait dans Fez.

Les habitants de Fez, grands et petits, étant accourus

pour le féliciter de sa victoire, Zîdân, qui s'imaginait que c'était par ironie, donna l'ordre de dépouiller de leurs vêtements hommes et femmes et de les laisser tout nus ; il y eut ainsi dix mille vêtements qui furent enlevés. Puis les troupes entrèrent dans la ville, la mirent à sac et se livrèrent à toute sorte d'excès. Enfin Zîdân donna l'ordre de cesser ces horreurs et de proclamer l'amnistie. Cet événement eut lieu le 6 du mois de redjeb de l'année 1019 (24 septembre 1610). Le 11 du même mois (29 septembre), Abdallah ben Eccheikh vint camper à Ras-Elma. Zîdân alla l'attaquer en cet endroit et la bataille s'engagea : il perdit environ de cinq cents ses partisans et courut se réfugier au camp qu'il avait laissé à Adkhisân ; ce fut la dernière fois qu'il revint à Fez.

Dans l'ouvrage intitulé : *Ibtihâdj elqoloub fi akhbâr elmedjdzoub*, on trouve ce qui suit : parlant un jour des souverains de son époque, le divin cheikh, Sidi Gueddâr, dit : « Quant à Eccheikh, qui a donné Larache aux chrétiens, les fidèles musulmans viennent de lui dresser une barrière qui l'arrêtera jusqu'à sa mort. » En effet, Eccheikh ne revint
p. ٢٠١ plus en cet endroit jusqu'au jour de sa mort, qui eut lieu à l'endroit appelé Feddj Elferes, dans la banlieue de Tétouan, en l'année 1022 (21 février 1613-11 février 1614). « Quant à Zìdân, disait également Sidi Gueddâr, le jour où il a décidé le sac de Fez, Maulay Edris lui a donné un tel coup de pied qu'il l'a envoyé derrière l'Ouâdi Elabîd qu'il ne pourra plus désormais franchir, pour revenir de nouveau à Fez.

Zîdân ne régna véritablement que sur Maroc et les environs de cette ville ; c'était un prince sanguinaire qui ne reculait devant aucun crime. Il fit empoisonner le jurisconsulte, l'éminent grand-cadi de Fez, Sidi Ali ben 'Imrân Esselâsi, après l'avoir jeté en prison, à cause de certains faits qu'on lui avait rapportés sur ce personnage. Ce fut durant son séjour en prison, que ce cadi reçut du secrétaire, du litté-

rateur, Abou'Abdallah Mohammed ben Ahmed Elmeklâti, cette pièce de vers :

« Ce croissant qui a disparu n'a-t-il donc pas laissé quelque rayon qui éclairera les ténèbres du malheur qui nous enveloppent ?

« Prends patience si la Fortune t'accable de ses coups, car tu es illustre et l'homme illustre est patient.

« Bientôt ta splendeur accoutumée va reparaître, comme la pleine lune qui resplendit après l'éclipse ;

« Tu feras revivre les traces de la gloire qui avait disparu, car après le trépas les morts doivent ressusciter.

« O Abou Hasen, je serai toujours fidèle à ton amitié et en remplirail es devoirs tant que le mont Tsabîr[1] durera.

« Ma bouche est encore remplie du suc de vos bontés, et leur goût m'en semble toujours sain et agréable.

« La paix de Dieu soit avec toi, tant que la pluie tombera et que les oiseaux chanteront sur les arbres des jardins. »

Quand, dit l'auteur, je lui récitai ces vers dans sa prison, le cadi pleura tant que je craignis qu'il en mourût ; mais bientôt prenant le dessus, il récita ce verset du Coran : « C'est à Dieu que le pouvoir a d'abord appartenu, c'est à lui qu'il appartiendra toujours[2]. » Quelques jours après cela, il me répondit par les vers suivants :

« Du milieu de vos lignes s'échappent les fleurs du printemps ; elles forment comme un parterre avec son bassin.

« Vous avez chassé les soucis de mon cœur ulcéré, vous qui commandez en prince à la phalange des discours.

« O Mohammed, y a-t-il à notre époque un poète tel que vous dont l'oriflamme est visible des deux bouts de l'horizon.

« Cher enfant, vous êtes un véritable ami, j'en prends à témoin mon cœur brisé par le chagrin ;

« Bientôt peut-être la Fortune tournera bride, si elle fait un faux pas ; or, elle est sujette à trébucher ;

« Alors elle réalisera des espoirs, elle accomplira des désirs et p. ٢٤٧
fera succéder des événements aux événements.

1. Montagne de l'Arabie dont il est question dans la *Moallaqa* de Imroulqaïs.
2. *Coran*, sourate XXX, verset 3.

« La paix de Dieu soit avec vous, je le demande au Ciel, moi qui suis exilé et captif dans le plus reculé des deux Maghreb[1]. »

Ce même cadi a mis en *tekhmîs* deux vers composés par le prince des Croyants, Aboulabbâs Elmansour. Voici ce tekhmîs :

« O mes amis, il m'a lancé un regard langoureux ; mais, ô miracle, cette langueur était acérée.

« Quand il a eu conquis mon affection et qu'il a été maître de tout mon être, j'ai été frapper à la porte de son asile, entouré de lions,

« Car, si loin qu'il fût, je ne pouvais résister au désir de le voir.

« Ne sait-il pas que je suis audacieux et hardi : dans les combats et la mêlée, je rugis et bondis comme un lion,

« Sans m'inquiéter si l'armée de mon adversaire est innombrable : c'est moi qui ai enseigné aux lions de la terre à marcher en avant.

« Comme j'ai appris aux gazelles du désert qu'elles doivent me fuir. »

Le cadi Esselâsi fut tué le 1er de rebia Ier de l'année 1018 (4 juin 1609).

Zîdân était un homme instruit et son érudition portait sur diverses sciences ; il composa un commentaire du Coran, dans lequel il s'appuyait surtout sur l'autorité de Ibn Athiya et de Zamakhchari. Il aimait beaucoup la controverse et la discussion, ainsi qu'il en donna le preuve avec Sidi Ahmed Belqâsem Essoumaï. Il fut l'auteur de poésies passables dont voici deux spécimens :

« Ce qui nous fait mourir, ce sont des tresses, des joues, des cheveux noirs tombant jusqu'aux coudes,

« Des visages pour lesquels nous devons bénir le Ciel et des yeux noirs languissants.

1. Bien qu'en réalité on reconnaisse trois divisions dans le Maghreb, dans l'usage on n'en compte que deux : l'une qui comprend toute la contrée qui s'étend de l'Ifriqiya aux rives de la Tafna ; l'autre qui va de la Tafna à l'océan Atlantique.

« Ce qui nous fait mourir, ce sont des gazelles qui nous domptent et devant lesquelles nous nous faisons bien humbles, nous qui sommes des lions. »

Distique :

« J'ai passé auprès d'un brillant tombeau placé au milieu d'un parterre couvert de tapis de fleurs.
« De qui est-ce la tombe, ai-je dit? — D'un amant, m'a-t-on répondu, en faisant un geste de compassion. »

Ce prince mourut en l'année 1037 (12 septembre 1627-31 août 1628). Il fut enterré auprès du tombeau de son père dans le cimetière des Chérifs, sis au sud de la mosquée de Elmansour. Les vers suivants furent gravés sur le marbre qui recouvre sa tombe : p. ٢٤٣

« Ceci est le tombeau de celui dont la gloire s'enorgueillit,
« Zìdân, le fils de Ahmed, le promoteur des choses glorieuses,
« Le protecteur de la sainte religion contre quiconque l'attaque ou la menace.
« Il fut le plus illustre de ceux qui se sont élancés dans la mêlée et qui ont dompté leurs ennemis.
« Dieu ne cesse de répandre sur lui les flots de sa miséricorde !
« Qu'il déverse sur lui ses faveurs qui exhalent tous les parfums !
« Voici la date de la mort de celui qui est maintenant le voisin d'un Dieu indulgent !
« Qui, dans le séjour de la Vérité, protège les hommes illustres. »

Parmi les vizirs de Zìdân on cite : le pacha Mahmoud et Yahia Adjâna Elourìki ; parmi ses secrétaires : Abdelaziz Elfichtâli, l'ancien secrétaire de son père et Abdelaziz ben Mohammed Ettsaâlebi ; enfin parmi ses cadis : Abou Abdallah Erregrâgui.

CHAPITRE LXV

HISTOIRE DE ABDELMALEK BEN ECCHEIKH BEN ABOULABBAS ELMANSOUR

Lorsque Abdallah ben Eccheikh mourut, dit l'auteur du commentaire du *Zahret ecchemârîkh,* son frère Abdelmalek lui succéda, au mois de chaaban de l'année 1033 (25 octobre 1623-14 octobre 1624). Jusqu'à sa mort, survenue en l'année 1036 (22 septembre 1626-12 septembre 1627), Abdelmalek ne cessa de voir diminuer le patrimoine qui lui avait été légué par son frère.

---

p. ٢٤٤

CHAPITRE LXVI

HISTOIRE DE ABOULABBAS AHMED ELASGHER, FILS DU SULTAN ZIDAN, FILS DU SULTAN ELMANSOUR

D'après l'auteur du commentaire du *Zahret,* lorsque le sultan Zîdân mourut à Maroc, son fils Ahmed se déclara prétendant à la couronne et fit son entrée à Fez, quarante-six jours après la mort de son père, c'est-à-dire le vendredi, 25 de safar (5 novembre 1627); il fit frapper des monnaies en son nom. Le 13 du mois de chaoual (16 juin 1628), il fit périr, par trahison, son cousin, Mohammed Eccheikh, surnommé Zeghouda, qui occupait la casbah de la ville. Le 11 du mois de dzoulhiddja (12 août 1628), il fut mis en prison dans le palais de Fez-la-Neuve, avant d'avoir réussi à monter sur le trône.

CHAPITRE LXVII

HISTOIRE DU SULTAN ABOU MEROUAN ABDELMALEK BEN ZIDAN BEN AHMED ELMANSOUR

Zìdân avait laissé un certain nombre d'enfants parmi lesquels nous citerons : Abdelmalek, Elloualîd, Ahmed et Mohammed Eccheikh. A sa mort, on avait, ainsi que nous l'avons dit, proclamé son fils Abdelmalek, mais à peine eut-on prêté serment de fidélité à ce prince que ses frères, Elloualìd et Mohammed Eccheikh, se soulevèrent contre lui. A la suite des nombreux combats qui furent la conséquence de cette révolte, les deux rebelles furent vaincus et Abdelmalek s'empara de leurs trésors et de leurs approvisionnements.

Abdelmalek était d'une nature perverse et avait une intelligence bornée. Il avait si peu de retenue qu'un jour, à l'occasion de la naissance d'un de ses enfants, et sous prétexte de donner plus d'éclat à la cérémonie du septième jour[1], il fit mander dans son palais les femmes des notables de Maroc et de ses hauts fonctionnaires. Quand elles furent arrivées, il monta sur une tour du palais et se mit à examiner toutes ces femmes qui avaient enlevé leurs voiles et leurs mantes, puis il fit venir dans ses appartements toutes celles qui lui plurent.

Ce prince faisait abus des liqueurs fermentées et il était en état d'ivresse lorsque les renégats l'assassinèrent à Maroc, le dimanche, 6 du mois de chaaban de l'année 1040

1. On donne un nom aux enfants le septième jour de leur naissance et, à cette occasion, les parents offrent une fête à leurs amis.

(10 mars 1631); il fut enterré auprès de la tombe de son père.

Voici le distique que j'ai vu gravé sur la plaque de marbre qui recouvrait son corps :

p. ٢٤٥ « Ne désespère pas, car Dieu est bienveillant ; il a pour l'humanité de la tendresse et de l'indulgence.

« Si de ton côté, il y a eu négligence ou faute, du côté de Dieu il y a toujours clémence et bonté. »

Au nombre de ses vizirs on cite : Mahmoud bacha, le renégat, Djouder et Yahia Adjâna Elourîki ; parmi ses autres fonctionnaires : le cadi Aïssa ben Abderrahman Essedjetâni, à Maroc, et le mufti de cette même ville, le jurisconsulte Ahmed Essâlemi.

CHAPITRE LXVIII

HISTOIRE DU RÈGNE DU SULTAN ELOUALID BEN ZIDAN BEN AHMED ELMANSOUR, LE SAADIEN

Le jour même que le sultan Maulay Abdelmalek ben Zîdân avait été assassiné, c'est-à-dire le 6 du mois de chaaban de l'année 1040 (10 mars 1631) son frère, Maulay Eloualîd ben Zîdân, avait été proclamé souverain à sa place. D'après l'auteur du commentaire du *Zahret*, Eloualîd faisait montre de sentiments religieux; il était d'abord facile et se fit par là bien venir du peuple et des grands. Il aimait les savants et leur témoignait une grande déférence : ce fut pour lui que le caïd Ali Etthebîb composa son poème célèbre sur les fruits de l'été et de l'automne et que le cadi Aïssa ben Abderrahman Essedjetâni commenta la *Soghra* du cheikh Essenoussi. Il était très généreux; cependant il fit périr le plus

grand nombre des chérifs, ses frères et ses cousins, et emprisonner son frère Mohammed Eccheikh Elasgher, parce qu'il redoutait de les voir se révolter contre lui et lui disputer le sceptre royal.

De son vivant il y eut un grand renchérissement des denrées. En l'année 1036, le samedi, 23 du mois de redjeb (9 avril 1627), il se produisit, au moment du point du jour, un grand tremblement de terre. Le 5 du mois de chaaban de la même année (21 avril 1627), il y eut un violent orage de grêle : quelques-uns des grêlons étaient de la grosseur d'un œuf de poule, et l'on en vit un qui, tombant sur une tente, en transperça le toit et mit en fuite les personnes qu'elle abritait. On raconte que ces grêlons demeurèrent trois jours sans fondre.

Eloualîd avait une véritable passion pour la musique; il s'en faisait jouer nuit et jour. Il fut adonné au même vice que son père et s'enivra jusqu'au jour où il périt assassiné par les renégats. Voici quelle fut la cause de sa fin tragique: Comme les renégats lui réclamaient leur solde et les cadeaux
d'usage en lui disant : « Donnez-nous de quoi manger », il p. ٢٤٦
leur répondit ironiquement : « Eh ! bien, mangez des écorces d'oranges dans le Meserra. » Cette réponse provoqua une vive colère parmi les renégats; quatre d'entr'eux s'embusquèrent et tuèrent le prince par surprise, le jeudi, 14 du mois vénéré de ramadhan de l'année 1045 (21 février 1636). C'est à Dieu qu'appartient toute chose.

CHAPITRE LXIX

DU RÈGNE DU SULTAN MOHAMMED ECCHEIKH ELASGHER, FILS DE ZIDAN BEN AHMED ELMANSOUR ET DES ÉVÉNEMENTS QUI S'Y RATTACHENT

Le sultan, Maulay Eloualîd, ayant péri, ainsi que nous venons de le rapporter, le peuple, après avoir hésité un instant sur le choix de son successeur, se décida à placer sur le trône le frère du défunt, Maulay Mohammed Eccheikh, et à lui remettre les rênes du pouvoir. On le fit donc sortir de prison et on le proclama à Maroc, le vendredi, 15 du mois de ramadhan de l'année 1045 (22 février 1636). Le nouveau souverain se conduisit d'une façon louable vis-à-vis du peuple; il se montra bienveillant à l'égard de tous, car il était d'une nature indulgente et porté à excuser les fautes légères; enfin il était avare du sang de ses sujets, ayant un vif penchant pour le calme et la tranquillité. Toutefois ses armes ne furent pas heureuses et ses troupes ne purent jamais tenir tête à l'ennemi; aussi ne réussit-il pas à maintenir l'intégrité de son empire et dut-il se résoudre à n'exercer son autorité que sur Maroc et la province de ce nom.

Sous le règne de ce prince, la puissance des *Dilâïtes* fit de grands progrès et leur influence se répandit dans tout le Maghreb. Le sultan leur envoya son cadi, le jurisconsulte, le très docte, Abou Abdallah Elmezouâr Elmerrakochi, pour leur demander de cesser de méconnaître son autorité et les engager à se rallier autour de lui. « Votre père, écrivit-il, le bienheureux saint, Sidi Mohammed ben Abou Bekr, avait juré fidélité à mon frère Maulay Eloualîd ben Zîdân et il a

tenu son serment. Vous, mieux que personne, vous devriez donc imiter son exemple et suivre la même voie. » Arrivé chez les Dilâïtes, le cadi leur remit ce message; il exposa le but de sa mission et leur donna de vive voix tous les arguments qu'il tenait en réserve, mais les Dilâïtes trouvèrent diverses raisons pour justifier et expliquer leur conduite.

Aussitôt que le cadi fut de retour de son ambassade, le sultan Maulay Mohammed Eccheikh écrivit aux Dilâïtes la lettre suivante que j'ai lue et dont voici la teneur complète et intégrale :

« Louange à Dieu qui a établi, dans les diverses contrées,
les dynasties pareilles à des citadelles fortifiées destinées à p. ٢٤٧
protéger les hommes, les femmes, les biens et les lois, et qui a recommandé de couper les racines et les branches de la rebellion, dont les fauteurs mettent leurs efforts à détruire les bases de la société par toute sorte d'innovations. Nous déclarons que Dieu est unique, qu'il n'a point de semblable dans tout l'Univers et qu'il n'a point d'associé. Personne, en dehors de lui, ne saurait venir en aide à un malheureux ou à un affligé, ni connaître, malgré ses efforts, le secret de l'avenir et vous montrer ce que Dieu a résolu et décidé. Il fait ce qu'il veut et ce qu'il désire ; il accueille les supplications de ceux qui souffrent et il efface les péchés.

« Nous déclarons encore que notre seigneur, notre Prophète et notre maître, Mahomet, est le serviteur de Dieu et son envoyé vers les hommes, rouges, blancs ou noirs. Quel merveilleux intercesseur pour tous ceux qui ont péché, quand ils ne sont point de ceux qui retombent dans leurs fautes. Que Dieu répande sa bénédiction sur lui, sur sa noble et illustre famille, sur les califes et sur les Compagnons du Prophète, tant que dureront les sourires dans les parterres et les pleurs que versent les nuages. Il est plus agréable à Dieu que tous ceux qui l'ont suivi ou ont suivi ses succes-

seurs, et qui ont, en quelque sorte, uni les membres de sa religion comme les doigts de la main.

« Exposons maintenant nos desseins à ceux que nous avons désignés aux traits du châtiment éternel, à ceux qui s'attachent aux subtilités des métaphores et se renferment dans les cercles de la casuistique, c'est-à-dire aux habitants de Dilâ, à ceux qui ont besoin d'être abreuvés à la source de la vérité, les sieurs Aboulqâsem ben Ibrahim, Omar et Mohammed Elhadj, enfin à tous ceux à qui on devrait ouvrir le livre de l'équité, par exemple, au sieur Abdelkhâleq.

« Salut sur vous, tant que les exhortations exerceront leur action sur les natures endurcies et que les exorcismes protègeront les fidèles contre les embûches du démon ou les attaques des fauves. Que sur vous soient la miséricorde de Dieu et ses bénédictions, aussi longtemps que les niches abriteront la flamme des lampes.

« Nous vous avions déjà écrit de la capitale qui a brisé les cerveaux des sceptiques et des hérétiques, l'Alhambra[1] des Lemtouniens et des Almohades. Que Dieu lui assure sa protection contre tous les hypocrites et contre quiconque s'éloigne de cette ville et la dédaigne après avoir essayé de l'épouser de force.

« Après ces préliminaires qui, pour les lettrés, sont une sorte d'introduction à ce qui va suivre et comme un échantillon de marchandise faisant pressentir le présent et l'avenir, nous n'ajouterons rien, sinon que nous désirons vous réveiller d'un sommeil, qui a duré cette longue nuit dans laquelle le Maghreb a été plongé, et qui s'est étendu sur un espace immense aussi vaste que la vallée de Josaphat.

« Avez-vous agi, comme vous l'avez fait, dans le but de revendiquer l'honneur du califat, ou bien par aveuglement, ou

1. Maroc.

encore pour vous montrer sourds aux exigences que le peuple est en droit d'attendre? Ce serait là une honte capable d'effacer les vertus les plus pures, car celui qui a de semblables pensées ne saurait trouver asile nulle part, ni avoir une heureuse fin. Ce serait encore plus grave de la part de celui qui se conduit ainsi, s'il manquait au serment de fidélité prêté à celui que la Providence a investi du gouvernement des plaines fertiles et qu'elle a chargé de diriger le cours des choses, à
la condition de peser ses décisions avec équité, de ne rien p. ٢٤٨
bouleverser, ni modifier, mais de défendre par les lances, les flèches ou les traits, les bases de la religion, de trancher les têtes de ceux qui altèrent les textes de la loi sainte ou qui, comme vous particulièrement, lèvent l'étendard de la révolte et essaient, par leurs menées ambitieuses, d'attirer sous leur seule domination toutes les tribus du pays.

« Vous étiez pareils à des bêtes de somme, n'ayant dans les forteresses de vos montagnes d'autre frein que la sottise et la terreur; vous ignoriez encore jusqu'à l'usage des chemises et des calottes, quand l'imposteur Mohammed Elayyâchi vous a entraînés à sa suite pour fouler le sol du Gharb. C'est lui qui a été cause de la dispersion des Cheraga par les armes de Ibn Ahmed; c'est lui qui a abandonné les autres tribus qui sont demeurées les yeux rougis et tuméfiés par les larmes de tristesse qu'il avait fait couler de leurs yeux; enfin c'est lui encore qui, par ses impostures, les a établis dans les montagnes des Beni Yâzegha.

« Dès que vous avez été libres de vos mouvements et que les populations ont commencé à venir s'adresser à vous, vous avez dressé des tables pour les hôtes et, sans la moindre pudeur, vous avez pris les armes. Vous avez été favorisés dans vos projets par l'agitation qui régnait parmi les tribus, par la famine qui, cette année-là, avait sévi sur le pays. Vous arrêtiez au passage quiconque traversait votre terri-

toire dans quelque direction qu'il allât ; du ribâth de Taza aux bords de l'Ouâdi Elabîd, vous aviez livré la contrée à la plus vile populace et aux rebelles.

« Vous vous êtes laissés gorger de tributs d'or et d'argent; vous vous êtes laissés enivrer par les faveurs des femmes des Chaouïas, qu'elles fussent rouges comme le vin ou blanches comme l'argent pur. Grâce à Elqirâfi et à Elmontasir vous avez pu réunir des sommes considérables, mais vous vous êtes bien gardés de les dépenser, soit pour entretenir une armée pleine d'élan et de vigueur qui se serait élancée contre les chrétiens infidèles, soit encore pour fonder une ville, bâtir un rempart ou un pont, toutes choses qui vous eussent assuré une glorieuse renommée et une ample récompense dans l'autre monde. Au lieu de cela, cet argent n'a profité qu'à des troupes de prostituées, à des fauteurs de désordre ou à des ivrognes.

« Vous ne vous attendiez pas à être trahis par ceux-là mêmes qui, parmi les Berbers, vous avaient élevés au pinacle et vous avaient fait asseoir sur les trônes des palais ou dans les chaires et les tribunes des temples de Dieu. Vous aviez cru, dans votre aveuglement, que les profondes forêts étaient désormais vides de ces tigres et de ces lions qui abaissent l'orgueil des tyrans et des oppresseurs, et l'on vous a vus, troupe de rebelles, glapir contre nous, pareils à des chacals qui sortent des fourrés et des ravins, essayant de rendre difficiles et vains les efforts dirigés par nous contre vous. A ce moment, d'ailleurs, nous ne savions pas pour qui penchait le peuple, s'il voulait courber la tête devant le roi du désert ou devant le chef de Ilegh dans le Sous.

« Vous avez laissé lancer contre nous les plaisanteries les plus basses et l'on nous a comparé au rebut de la couche de Abderrahman Eddâkhel ; mais il faut que nous secouions la torpeur de ceux qui sont encore engourdis par l'ivresse du

sommeil ; il faut que nous dégaînions le glaive de la fureur pour trancher le nœud de toutes ces machinations et montrer p. ٢٤٩ qu'il n'appartient qu'à un prince de ranger des troupes sous la bannière d'un chef dont les décisions doivent être exécutées et les paroles écoutées et respectées. C'est surtout dans le Gharb qu'il doit en être ainsi, car cette contrée a toujours été remplie par les satellites des devins et par les sbires des intrigants ; là, en effet, le hibou qui le soir était obscur et inconnu, se réveille le lendemain armé de serres et d'un bec puissant.

« Les mines qui fournissent la calomnie, la trahison, la médisance, l'hypocrisie et l'effronterie, ce sont les zaouïas, les ribâth, les fondouqs, les ateliers, les bazars et les prisons. Autrefois les gouvernements de Maghreb obligeaient chacun à mettre tous ses soins à instruire ses enfants dans les sciences ou dans les métiers et à les rendre assidus auprès des grands personnages qui ne cessaient de répandre l'instruction dans les académies. Mais aujourd'hui, dans le Sous, ceux qui détiennent le pouvoir dans les villes ne songent qu'à gaspiller l'or, l'argent, les chevaux, les esclaves mâles ou femelles ; celui qui a reçu un soufflet d'eux, ne peut ni gémir, ni soupirer, ni pleurer. Celui qui malmène quiconque s'en est remis à lui du soin de le diriger, n'est point molesté et n'est même pas l'objet d'une plainte.

« Comme nous vous avions laissé faire, que nous avions temporisé et que d'ailleurs nous vous avions traité avec bienveillance en vous laissant accomplir vos pratiques de dévotions et tenir table ouverte, la foule a pu croire que nous vous considérions comme de très grands personnages. C'est ainsi que les membres de votre confrérie ne juraient que par les vertus du chef de leur secte, qu'il s'agît de pacte ou de mariage ou d'une remise faite par un créancier avare. Mais tout homme qui, sans y être contraint, transgresse la loi

sera promptement puni par le Dieu vengeur qui le couvrira de honte et d'humiliation ; à plus forte raison en sera-t-il ainsi pour celui qui achète les biens de ce monde au prix de son honneur, de sa dignité d'homme et de sa religion, dans le but de détruire la vérité et de répandre, au moyen de la luxure, l'iniquité dans les villes et les campagnes, dans les plaines et sur les montagnes.

« Aujourd'hui encore, nous vous demandons de respecter le pacte d'une fidélité qui nous est due, par les populations rebelles ou soumises qui couvrent le pays, de Oudjda aux confins du Sous ultérieur. Si vous le faites, nous aurons ouvertement pour votre zaouïa et ceux qui l'habitent, les égards qu'ils méritent, pourvu toutefois que vous fassiez sortir de l'égarement où ils sont plongés les gens de votre zaouïa. Si, au contraire, vous persistez à ne pas vouloir diriger vos pas dans la voie de la soumission et à ne pas accéder à nos propositions, c'est que vous acceptez que l'on vous combatte au nom de Dieu et de son Prophète.

« Nous vous avons envoyé notre cadi, le jurisconsulte Abou Abdallah Mohammed Elmezouâr ; vous l'avez éconduit de la façon la plus complète, en sorte qu'il a dû revenir tout honteux sur ses pas. Pourtant, si nous n'avions eu pour vous, ni estime, ni égards, nous n'aurions pas autrefois mis à votre disposition notre nègre, l'émir Mobârek Essoussi, qui a construit avec tant de goût et de solidité le mausolée de votre père, Mohammed ben Abou Bekr, dont vous avez souillé l'honneur inctact et qui, grâce à vous, a perdu le fruit de ses vertus et de sa piété.

« Vous deviez cependant nous éclairer par ce messager sur les sentiments que vous inspirait votre haute situation, car on nous a raconté, sans que nous l'ayons demandé, que
p. ٢٥٠ les yeux des ânes étaient tournés vers les meules, que quiconque s'adressait, pour obtenir secours, à toute cette vale-

taille était mal reçu et que les vices émanaient de la source la plus pure. D'après cette description, vous auriez des cœurs de renard. Ah ! Dieu nous suffit comme protecteur. Il n'y a de force et de puissance qu'en lui, le Très-Haut, le Prévoyant.

« Il nous est impossible de vous laisser avec les chérifs de Sidjilmassa et les Beni Moussa vous jouer de nous comme on le fait avec le chat musqué enfermé dans sa cage ; on sait qu'on ne saurait obtenir le riche produit de cet animal si on n'a soin de l'irriter un peu afin de l'obliger à sauter. Vous avez trait les mamelles de toutes les contrées de ce pays, à droite comme à gauche, et vous nous avez secoué comme on secoue un vêtement pour le débarrasser du sable ou de la cendre qui l'ont sali.

« En résumé, ce que nous vous demandons c'est que, par vos paroles, par vos actes et par vos convictions, vous soyez fidèles à notre autorité comme l'a été défunt votre très pieux, généreux, éminent et glorieux père, vis-à-vis de notre bien-aimé frère Maulay Eloualìd ; alors nous pourrions, avec l'aide de Dieu, organiser en un seul faisceau toutes les forces de l'islam et empêcher tout autre que nous de parler ou d'agir en son nom. Si vous donniez l'exemple, la foule, dans les villes et dans les campagnes suivrait vos traces et personne ne voudrait plus écouter le discours d'un autre que nous, ni lever les yeux vers lui.

« Mais s'il vous est trop pénible de renoncer à l'amour des têtes, des chevelures et des mains et que vous ayez pris l'habitude de chevaucher sur les montures de guerre et non sur celles qui servent aux fêtes et à la chasse, alors attendez-vous à nous voir bientôt apparaître pareil à l'aurore qui se lève pour dissiper les ténèbres de la nuit : notre infanterie et notre cavalerie se répandront comme les flots de la mer ; notre valeur vous enveloppera dans la masse de ses

nuées intenses et la justice souveraine s'accomplira pour vous, avec ses prohibitions et ses prescriptions. Grâce à elle, nous franchirons l'espace qui nous sépare, puis nous irons renverser le gouvernement des Chérifs à Sidjilmassa pour revenir ensuite à la zaouïa du Sahel, en sorte que tout le territoire qui obéit aux *cheikhs*[1] redevienne le domaine des glorieux descendants d'Ali et jouisse de la paix et du calme, à moins toutefois que vous ne réussissiez à jeter dans l'abîme les fils de Saad ben Bekr[2].

« Maintenant répondez-nous avec sincérité et sans détours, après avoir examiné ce qu'il convient de faire dans votre intérêt ; l'intelligence est la meilleure des clés pour ouvrir les portes qui sont fermées. Voyez quel sera le meilleur flambeau qui nous aidera à sortir de cette situation si sombre, et si vous préférez faire vos prières en dirigeant vos regards vers la Mecque ou vers Jérusalem. Là-dessus nous terminons ce sage discours. Salut !

« Cette lettre a été rédigée par Mohammed ben Abderrahman, dans le parc de Djenan Meïmoun de la Casbah de la ville de Maroc (Dieu protège son territoire et accorde la paix à son prince et à ses habitants !) dans la matinée du lundi, 11 de djomada II de l'année 1047 (31 octobre 1637). »

Voici maintenant la réponse des gens de la zaouïa de Eddilâï :

« Louange à Dieu à qui appartient le souverain pouvoir en ce monde et dans l'autre. Appuyons-nous sur lui, car c'est vers lui que nous devons retourner. C'est grâce à lui que l'homme
p ٢٥١ de la condition la plus vile et la plus basse peut chercher à atteindre la situation la plus haute et la plus honorée. Il est l'Élevé, le magnifique, celui qui voit et entend tout. Dans son équité il abaisse les superbes et, dans sa bonté, il élève

1. C'est-à-dire aux chefs des confréries religieuses.
2. Les Saadiens.

les humbles à leur place. Personne ne lui demandera compte de ce qu'il aura fait, tandis que tous les autres êtres seront interrogés sur leurs actes, chacun selon ce qu'il aura accompli, soit en progressant, soit en faisant un retour en arrière.

« Nous témoignons qu'il n'y a pas d'autre divinité que Dieu, qu'il est unique, qu'il n'a pas pas d'associé, qu'il est le Verbe de vérité, le maître, l'immuable, jusqu'à la consommation des siècles, l'Éternel dont l'existence n'a pas de bornes. Nous déclarons aussi que notre seigneur et maître, le Prophète Mahomet est le serviteur de Dieu et son envoyé; qu'il a répandu la vraie foi, en abreuvant aux réservoirs de la croyance islamique aussi bien ceux qui ont vécu de son temps que ceux qui sont venus plus tard. Dieu répande ses bénédictions sur lui, sur les membres de sa famille qui sont les astres du bonheur, sur ses Compagnons qui ont lapidé quiconque lançait de loin ses traits contre la religion orthodoxe, sur la foule des tâbi', enfin sur ceux qui les ont suivis, dociles et attentifs, dans le but de faire triompher l'orthodoxie.

« Le discours qui va suivre est la réponse que nous faisons à celui qui est pur, qui a développé dans la bonne voie les branches du trône dont il est issu, Abou Abdallah Mohammed Eccheikh, le fils du prince des Croyants, Abou Elmaâli Maulay Zîdân, fils du célèbre, du magnanime, de l'incomparable prince des Croyants, Aboulabbâs Maulay Ahmed. Dieu rende glorieuses, dans ce monde et dans l'autre, notre existence, la vôtre et celle de tous les musulmans. Qu'il renouvelle pour vous les illustres événements dont vos ancêtres ont planté les germes dans le Maghreb; qu'il dirige vos paroles et vos actes en vue de la félicité éternelle et qu'il fasse fouler par vos pieds les tapis de la joie et de l'allégresse. Qu'il conduise avec le bonheur votre auguste personne afin qu'elle détruise l'ulcère de la révolte et de la trahison;

qu'il anéantisse ceux qui déchirent ou violent leurs engagements ; qu'il fasse de vous comme une citadelle où l'honneur de chacun sera protégé, soit qu'il demeure en repos, soit qu'il voyage ou qu'il s'expatrie. Que sur vous soit le salut de quiconque place en vous sa confiance, après l'avoir d'abord mise en Dieu ; que la miséricorde et les bénédictions du Ciel soient sur vous, tant que l'oiseau gazouillera au milieu des bois touffus.

« Nous vous écrivons de la zaouïa consacrée à l'adoration de celui qui conduit dans la voie droite ; qui, dans sa sagesse, sait pourquoi ce qui est fécond est supérieur à ce qui est stérile ; qui voyage et demeure, qui a été le protecteur des Compagnons de la Caverne [1] et de leur chien Erraqîm. Dieu étende sur nous ainsi que sur vous le voile de la sécurité, du pardon et de la paix ; qu'il jette sur vous, sur nous et sur tous les musulmans les épais manteaux de sa bienveillance inépuisable.

« Après avoir loué Dieu à qui tous les êtres doivent l'éloge et la reconnaissance, à qui, dans notre ferveur, nous prodiguons les oraisons, les prières et les litanies, n'étant pas sûrs que nous ne soyons emportés à l'improviste par le destin, il ne nous reste à vous dire que ceci :

« Quand votre lettre si dure nous est parvenue, notre esprit a été troublé, notre intelligence confondue ; en présence d'expressions si sévères, nos mains, en quelque sorte liées, se refusaient à agir ; nos langues étaient devenues muettes en entendant l'éclat de votre voix. Vous aviez dépassé le but, car le carnassier lui-même crie avant d'attaquer sa proie. A la lecture de votre message, les femmes enceintes ont failli non seulement faire une fausse couche, mais encore
P. ٢٥٦ perdre leur placenta. Ah ! quel vigoureux coup de fouet !

1. Les sept Dormants.

Jamais, dans le cours des années, nous ne l'oublierons. Vous nous avez fait entendre des choses si étonnantes que, ni dans le passé, ni dans le présent, personne n'en avait ouï de semblables, et si on eut lu votre lettre à haute voix au milieu d'un cimetière, tous les morts se seraient soulevés dans leurs tombeaux.

« Telle n'a pas été la façon dont en ont usé à notre égard ceux qui vous ont précédé dans votre haute situation, vos oncles, vos frères et celui qui vous était encore plus proche, votre père Maulay Zîdân; ils ne nous ont pas comme vous mis aux enchères sur le marché de la honte et de l'ignominie.

« Que sommes-nous, sinon un refuge et un asile? Quiconque est frappé par la maladie, quiconque est dans l'angoisse ou veut se mettre à l'abri d'un frère, d'un père ou d'un oncle, trouve chez nous la sécurité pour sa personne, pour les siens et pour sa fortune ; s'il survient à quelqu'un un coup du sort qui l'oblige à fuir ou une défaite, il n'a ordinairement d'autre refuge que notre pays.

« Pour vous, vous agissez d'après les conseils de renégats portés par leur nature à la perfidie et à la trahison ; ils veulent la ruine des institutions de leur souverain, car ils ne sont jamais rassasiés avec ce qu'ils ont dans leur nid. Ce qui vous le prouve et le démontre, c'est qu'ils ont trahi votre frère, de connivence avec les femmes, en l'absence des troupes et du divan. Ils ont développé dans le Maghreb le fléau de la guerre qu'ils avaient précédemment propagée en Orient après le règne de Elmoatasem, de la famille des Abbassides. Ne les gardez donc pas à votre service, car la réflexion les amènerait à se conduire comme leurs ancêtres les polythéïstes (que Dieu les fasse périr de quelque côté qu'ils soient). Ce sont eux qui ont arraché chez votre auguste aïeul l'âme du fourreau du corps et qui ont porté sa tête dans une musette en

filet; ils ont attaqué votre oncle, Maulay Abdallah, à Ouâdi Elleben, sur le territoire des Senhadja, et auraient réussi dans leur entreprise sans l'intervention du Vivant Éternel. Nous le jurons solennellement, s'ils continuent à demeurer avec vous dans le Gharb, ils en raviront le territoire pour la troisième fois.

« Quant à nous, nous n'avons point cessé d'être fidèles au serment que vous a prêté notre père et nous avons observé nos engagements avec zèle et dévouement. Il ne convient pas que nous renouvelions ce serment, ce qui indiquerait en quelque sorte que nous ayons voulu nous affranchir de ses obligations. Un autre motif qui nous empêcherait encore de le faire, c'est que les Berbers abandonneraient aussitôt notre territoire; ce serait donc le meilleur moyen et le plus sûr de nous déconsidérer aux yeux des honnêtes gens.

« Ce faucon, qui ne redoute ni le simoun de la nuit, ni les ardeurs brûlantes de l'été, Maulay Mohammed, fils de Maulay Eccherif, lui qui, pareil à un aigle blanc, est constamment perché sur les cimes des montagnes, n'est pas satisfait de ses immenses richesses, il lui faut encore couper des têtes. Quand parfois il nous arrive de négliger notre surveillance, il lance aussitôt ses cavaliers dans les ravins contre les tribus de la Molouya, ou encore il dirige ses troupes, étendards et drapeaux déployés, sur les ribâth de Taza. Et il faut ajouter que les deux ailes de son armée sont composées d'hommes à l'âme intrépide, les Berbers des Senhadja et de Dekhîsa, véritables éperviers quand ils luttent contre une tribu, contre une armée ou encore qu'ils font une incursion.

« Elayyâchi, vous le savez, était parti tout d'abord dans le
p. ٢٥٣ dessein de combattre les chrétiens, puis, plus tard, il voulut aller plus loin et gravir les échelons de la royauté. C'est contre notre assentiment qu'il a trahi les populations berbères, et, s'il s'est emparé des grains des Arabes, l'année de la famine,

c'était pour nous montrer, ainsi qu'à eux, qu'il était notre ennemi à cause de ce qui s'était passé. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au moment où l'inéluctable destin intercepta toute communication entre lui et nous.

« Quant à votre nègre, l'amin Mobârek Essoussi, lorsqu'il est venu s'installer au milieu de nous pour tracer le plan du mausolée de notre père et construire cet édifice, nous lui avons fait, en secret comme en public, l'accueil qu'il méritait. Après quelques jours de repos, nous l'avons autorisé à parcourir le pays de façon à ce qu'il ait pu se rendre exactement compte par lui-même de la topographie du pays, de ses montagnes et de ses profondes vallées. Il est certain que c'est à la suite de cette excursion que nous avons été rabaissés dans votre estime, puisque c'est à ce moment que vos sentiments bienveillants pour nous ont cessé d'exister et que vous nous avez dressé des embûches qui ont amené notre hostilité réciproque.

« Votre agent avait parcouru le pays au moment où toutes nos tribus étaient dispersées pour la récolte des grains, pendant la saison d'été ; il n'avait donc pas vu nos hommes montés sur leurs chevaux, armés de leurs lances, de mousquets ou de sabres, et il s'était imaginé qu'il y avait ici une proie facile à prendre. Il ne se doutait pas que ces gens-là étaient comme les ogres de midi qui vont et viennent. Si c'est sur ce rapport que vous avez espéré soumettre ces gens indépendants, sachez que votre opinion est erronée et que votre espoir sera déçu : celui qui monte à cheval pour son propre compte, sans être à la solde d'un gouvernement, est un homme dont on ne doit pas dédaigner le courage, car on aurait à s'en repentir.

« Lorsque votre caïd, Mohammed Elmezouâr, a vu les députations venues de toutes les contrées, répandues comme des nuées de sauterelles dans nos rues et sur nos places,

sans compter les personnes que nous recevions dans nos jardins et nos coupoles, il a pu s'assurer de ses propres yeux qu'un tel rapprochement entre un maître et ses subordonnés ne pouvait être opéré que par des chefs puissants. Il vous a donc raconté à vous et à votre entourage ce qu'il pensait, ce qu'il avait vu et entendu.

« Encore aujourd'hui, si vous dirigez vos armes contre le Gharb, les Arabes ou la citadelle de Fez, vous ne rencontrerez de notre part ni hostilité, ni mauvais vouloir. C'est seulement quand vous vous serez établi dans la Ville blanche[1], la Neuve ou la Vieille, que nous aurons à prendre un parti, à décider si nous devons vous remplacer, vous abandonner ces pays ou appeler à notre aide un chérif, authentique comme vous, qui sera notre souverain et déploiera plus de zèle que vous pour l'organisation du pays. C'est alors que nous mettrons aux prises le lion et le sanglier[2] et que nous jetterons aux dents des peignes[3], la dépouille de celui des deux qui succombera. Au vainqueur appartiendra le Gharb et, en dépit des envieux, il aura tout ce qu'il désirera. Quant à vous, si vous vous contentez de l'Alhambra de Maroc et que vous repoussiez loin de vous les auxiliaires des troubles et des mésintelligences, laissez-nous, avec ceux qui font du pouvoir l'objet de leurs préoccupations et dont l'unique souci est d'acheter l'autorité, demeurer le lion des forêts de Sidjilmassa.

« Quant au chef de Ilegh dans le Sous, il ne désire rien au fond, sinon assurer la sécurité des villages et échapper au
p. ٢٠٤ danger d'être fait prisonnier. Dans tout ce que nous venons de vous énumérer, il y a plus qu'il ne faut pour vous décider à vivre tranquillement et à faire bon marché de vos dé-

1. Fez.
2. Ce mot est douteux.
3. Pour en tanner la peau.

boires. Si vous nous laissez en repos sous la sauvegarde de notre honneur et de notre considération, nous n'avons rien à dire, mais si vous nous attaquez avec vos armées avilies et méprisables, vous serez repoussé loin de nous par celui qui assure, lui aussi, avoir des revendications à exercer. Si nous venions à apprendre que vous vous disposez à franchir l'Oüâdi Omm Errebia, Dieu rassemblerait alors ceux qui achètent et ceux qui vendent. Salut.

« Écrit au nom de la foule de ses frères, par Abdallah Elmasnaouï ben Mohammed ben Abou Bekr Eddilâî, le dimanche, 22 du mois de redjeb, l'unique et le sacré de l'année 1047 (10 décembre 1637) .»

Il y eut entre Mohammed Eccheikh Elasgher et les gens de la zaouïa une rencontre qui se termina par la déroute du prince, celui-ci ayant été vaincu dans la bataille livrée à Bou-Aqba, un des gués de l'Ouâdî Elabîd. En présence de cette hostilité des gens de la zaouïa de Eddilâ dont l'autorité s'était accrue dans le Maghreb et se renforçait chaque jour par des hommes et des armements, Mohammed Eccheikh, qui sentait qu'il ne pouvait leur tenir tête, ni briser leur puissance, cessa de lutter contre ces rebelles ; il ne les inquiéta plus et parut désirer vivre en paix avec eux, sans s'occuper davantage de la situation qu'ils s'étaient créée.

Un homme des Hechtouka, tribu que l'on rencontre quand on sort de Maroc par la porte de Elkhemîs, se souleva contre le prince qui eut beaucoup de peine à tenir tête à ces rebelles qui, chaque jour, venaient l'attaquer ; cependant il finit par les vaincre et les disperser. La tribu des Chiâdhema se révolta à son tour ; le sultan marcha contre elle, mais dans la bataille qu'il livra près du Djebel Elhadîd, il fut honteusement défait. Dieu seul est le maître ; il élève qui il lui plaît, il abaisse qui il veut.

J'ai lu une lettre qui avait été écrite par Maulay Moham-

med Eccheikh et adressée à Maulay Mohammed ben Eccherif Elhasani Essidjilmassi, lorsque ce dernier avait été proclamé souverain à Fez. Cette lettre dans laquelle Eccheikh félicitait le nouveau souverain, tout en l'engageant à se méfier des populations du Gharb et de leur perfidie, avait été rédigée par son vizir, le caïd Mohammed ben Yahia Adjâna ; elle se terminait par la *qacida* suivante qui était également l'œuvre du caïd Adjâna :

« O Mohammed, lionceau issu de Maulay Ecchérif, soleil du bonheur, croissant parfait,

« Ton glorieux renom emplit notre Maghreb et brille en Orient dans Ispahan et dans Mossoul.

« Tu es le faucon des citadelles, tu te précipites contre l'ennemi avec fureur et, et comme un torrentqui s'écoule, tu t'élances dans la mêlée.

p. ٢٥٥ « Tes serres déchirent les hérétiques et chacune d'elles, lorsqu'elle frappe, est pareille à une lance.

« Tes troupes sont montées sur des chevaux de race et tout le Sahel tremble dès que tu jettes tes regards vers Tlemcen.

« Ce sont elles qui contraignent au devoir les tribus rebelles, et les animaux eux-mêmes abandonnent leurs aiguades, quand ils les voient s'avancer.

« Quand,dans la mêlée,la sueur ruiselle de ton corps,tu embaumes; on dirait que ta sueur est une solution mélangée d'ambre et de santal.

« Grâce à toi, ô prince, ton pays a été heureux dans le passé et sera florissant dans l'avenir.

« La victoire chérie t'a appelé dans le Maghreb, et Fez-la-Neuve a reçu tes cohortes.

« Mais prends bien garde, sois méfiant comme le corbeau et ne sois pas comme le canard quand son gésier est gavé de grains.

« Sois juste, tu en seras récompensé; ne prends point pour second un ambitieux qui te ferait haïr et t'empêcherait d'être équitable.

« N'attaque jamais les Berbers dans leurs montagnes; attends que tu trouves un moyen plus facile d'arriver jusqu'à eux.

« N'aie point confiance dans la parole des Arabes; écrase jusqu'au dernier tous ceux qui t'ont trahi ou veulent te trahir.

« Attaque les Arabes sur leur territoire avec des troupes qui pillent tout et tuent sans merci.

« Ferme les yeux sur les négociants des villes, ne les moleste point, ce sera le moyen de rester toujours à l'abri.

« Ne recrute parmi les gens de Fez aucun courtisan, ni aucun fonctionnaire qui ait à diriger ou juger les affaires;

« Ces gens-là sont ombrageux comme des mulets qui, dans l'écurie même, vous lancent une ruade au moment où on s'y attend le moins.

« N'emporte point tes trésors dans tes expéditions au désert, car les gens du Gharb diraient aussitôt que tu les abandonnes.

« Dresse le palais de ta puissance sur le pilotis de la terreur; c'est de cette façon que ton prestige s'accroîtra et que les esprits te seront soumis.

« Attache-toi le cœur des Arabes; sache de quoi ils sont capables et alors tu sauras sûrement ce que tu peux attendre de chaque tribu.

« Étends des mains bienveillantes vers les populations, et si tu plantes des racines d'équité elles donneront des rejetons.

« Telles sont nos recommandations dont les bases ont été dressées pour un autre que toi, qui n'en a tenu aucun compte[1].

« Dès que nous laissons nos montures marcher à l'aventure vers la gloire, la victoire nous abandonne et la fortune fait défection.

« Acceptons toutefois les décrets de la Providence, car Dieu fait ce qu'il veut et il est toujours équitable. »

Maulay Mohammed ben Eccherif à son tour termina sa réponse par une qacida qui fut composée par le jurisconsulte, Sidi Mohammed ben Souda ; la voici :

« O Mohammed Eccheikh, fils de Zîdân, l'agréable à Dieu, p. ٢٥٦
l'honneur des califes, le grand, le magnanime,

« Voici la réponse que j'adresse à ta lettre écrite en vers et en prose ; tu verras ce que tu me demandes ;

« Car à mon tour je veux t'adresser mes recommandations, si toutefois tu veux accueillir le sage avis que je te donne :

1. Le texte de ce vers me paraît altéré ; la traduction que j'en donne est tout à fait incertaine.

« Jusques à quand demeureras-tu endormi ? Ne vois-tu pas chaque jour les palanquins de la royauté s'éloigner de toi ?

« La Fortune arrache les plumes de tes ailes ; elle souille tout ce que tu laves pour le purifier.

« Aucun calife n'a pu goûter les joies du repos, sans devenir l'objet du mépris et sans s'avilir.

« Qui donc a plus besoin d'être guidé que celui qui voit de tous côtés les révoltés en foule lutter contre lui et l'ennemi se ruer sur lui de ses repaires,

« Cherchant à le trahir en toute circonstance et le chassant comme on chasse un chevreuil ?

« Réveille-toi donc de ton ivresse : celui qui paît un troupeau ne doit pas négliger de le protéger contre le lion de la forêt.

« Secoue la poussière de l'humiliation, ôtes-en les chaussures ; alors seulement ton visage croîtra en éclat et en splendeur.

« Au milieu de l'abondance, tu as laissé périr ta royauté ; tu l'as laissé tourner en dérision et vilipender jusque dans les villages de ton pays ;

« Tu es resté au repos sous les ombrages touffus, près d'une femme qui embellit le Bedî', chaque fois qu'elle y traîne les pans de sa tunique.

« Si tu veux conserver le prestige de ton pouvoir et rester protégé par les honneurs qui te sont dus,

« Laisse-là, dans l'Alhambra, l'ombrage des cognassiers et cette femme qui se drape dans ses robes couleur de safran et de piment.

« Enfourche la monture à trois pieds[2], va dans la mêlée, acquiers-y la gloire ou bien trouves-y la mort.

« Bats le tambour contre tes compétiteurs, car c'est dans le feu des combats que l'être pusillanime peut faire revivre un peuple ;

« Enfonce-toi dans la mêlée, brandis ta lance, revêts ta cuirasse et tiens ferme la bride de ton cheval, tandis que de ta main droite tu dégaînes ton sabre.

« Expose ta vie sur les champs de bataille, cours pour anéantir ton ennemi et que chaque nuit tu l'attaques.

« Chasse la gloire d'abord avec des lévriers, puis avec des aigles, des faucons et des éperviers.

« Conduis tes troupes avec la même énergie que tu conduirais

1. Un cheval vigoureux.

des animaux sauvages; ne permets pas qu'on te désobéisse; contrains chacun à faire son devoir.

« Laisse de côté dans tes conseils cet Adjâna qui gémit sans cesse; prends pour compagnons des hommes braves et prodigues de leurs richesses.

« Ne garde pas de renégats dans ton entourage : ce sont des êtres au naturel perfide et prompts à la trahison.

« Quant aux Chebâna, méfie-toi de leur perfidie; ils finissent toujours par tromper et trahir,

« Car ils espèrent qu'un jour la royauté leur appartiendra et ils écartent de ta personne tous ceux qui veulent t'être fidèles.

« Puisse la Fortune, qui t'a abandonné, revenir à toi; puissent les jours d'allégresse se renouveler pour toi! p. ٢٥٧

« Ton père Zîdân, n'a goûté la douceur du repos que le jour où la mort l'a ravi.

« Si tu te conformes aux conseils contenus dans cette réponse, la Fortune te secondera et ton bonheur ne sera point troublé. »

Sous le règne de Maulay Mohammed Eccheikh, il y eut abondance de vivres, sauf en l'année 1060 (1650) où la disette fut excessive. Ce prince mourut en l'année 1064 (22 novembre 1653-11 novembre 1654); il fut enterré auprès de son père, dans le cimetière des Chérifs. Sur la plaque de marbre qui recouvrait sa tombe on avait gravé les vers suivants :

« La pleine lune des cieux de la gloire a elle-même son déclin : ainsi est maintenant descendu dans la tombe,

« Mohammed Eccheikh ben Zîdân que la mort a surpris; le monde pleurera longtemps ta perte,

« O imam de la gloire, toi dont les œuvres sont célèbres et dont la supériorité brille d'un vif éclat parmi les saints personnages.

« Puisse le souverain du Trône éternel te favoriser d'une clémence particulière et t'accorder dans le Paradis la place qui t'est due. »

Ce prince eut pour vizirs, Yahia Adjâna, son fils, Mohammed, etc... Ses cadis furent : Aïssa ben Abderrahman et Mohammed Elmezouâr.

CHAPITRE LXX

DU SULTAN MAULAY AHMED, SURNOMMÉ ELABBAS, FILS DU SULTAN MAULAY MOHAMMED ECCHEIKH BEN MAULAY ZIDAN

Maulay Mohammed Eccheikh étant mort, ainsi que nous venons de le raconter, son fils, Maulay Elabbâs, fut proclamé souverain en l'année 1064 (22 novembre 1653-11 novembre 1654), et régna sur le territoire que son père avait occupé. Alliée au prince par les femmes, la tribu des Chebâna acquit une grande influence sous ce règne et bientôt son importance devint telle qu'elle attaqua le souverain pour essayer de s'emparer du pouvoir. Les Chebâna bloquèrent et assiégèrent Elabbâs dans la ville de Maroc durant plusieurs mois.
p. ٢٥٨ La mère du prince, voyant que la situation devenait de plus en plus critique, engagea son fils à aller trouver les Chebâna, ses oncles maternels, à gagner leur confiance et à effacer les sentiments d'animosité qu'ils avaient contre lui. Sur ce conseil, Elabbâs se rendit auprès des Chebâna; mais, dès que ceux-ci l'eurent en leur pouvoir, ils le firent périr traitreusement et se rendirent en toute hâte à Maroc où ils proclamèrent souverain Abdelkerîm ben Abou Bekr Ecchebâni Elharzi.

L'assassinat de Elabbâs, qui eut lieu en l'année 1069 (29 septembre 1658-18 septembre 1659), mit fin à la dynastie des Saadiens; leur pouvoir s'éteignit alors et leur source cessa de couler. Gloire à celui dont le règne n'aura point de fin, dont la souveraineté ne sera jamais amoindrie.

Cette situation, ajoute l'auteur de ces lignes, m'a remis

en mémoire le vers suivant qui se trouve dans la qacida envoyée par Maulay Mohammed ben Ecchérif et rapportée ci-dessus :

> « Quant aux Chebâna, méfie-toi de leur perfidie ; ils finissent toujours par tromper et trahir. »

Les choses se passèrent effectivement ainsi. Or la qacida envoyée par Maulay Mohammed ben Eccherif à Maulay Mohammed Eccheikh avait été écrite en l'année 1059 (1649) et la trahison des Chebâna envers Maulay Elabbâs eut lieu en 1069 (1659) c'est-à-dire dix ans après. Maulay Mohammed ben Eccherif avait dû recevoir ces prédictions d'un devin ou de quelque personne analogue ; souvent d'ailleurs les faits vérifièrent ses paroles.

La dynastie saadienne a duré environ 150 ans et le nombre de ses princes a été de dix, ainsi qu'on a pu le voir. (Dieu leur soit bienveillant et leur pardonne !) Leur règne a marqué le front des infidèles de profonds stigmates, tandis qu'il a épanoui les visages des musulmans par une série de fêtes et de réjouissances. Aux yeux de Dieu, la dignité du calife a toujours joui d'une haute estime et ceux-là seuls l'ignorent qui ne savent point distinguer une perle rare d'un simple caillou.

Nous nous sommes abstenus de donner trop de vivacité aux critiques que méritaient certains princes de cette dynastie ; nous avons agi ainsi par égard pour leur réputation et par respect pour la dignité du califat. D'ailleurs, si les princes ont des faiblesses, ils ont toujours des qualités et rendent des services ; il ne serait donc pas équitable d'amoindrir leurs mérites, surtout quand il s'agit de ces chérifs qui

> « Ont cueilli les fruits de la gloire dans les champs qu'ils avaient plantés eux-mêmes, et quelle belle plantation ils avaient faite !
>
> « Qui ont, dans le palais de la gloire, un rang élevé, car ils ont l'intelligence pénétrante et leurs rameaux sont parfumés. »

p. ٢٥٩ Conclusion qui contient trois remarques intéressantes :

1° On a trouvé, écrits de la main même de Ibn Ghâzi, les mots suivants : « Ibn Elkhathîb Esselmâni répète à plusieurs reprises, dans son livre, intitué *Eli'lâm fîmen boui'a qabla elihtilâm*, que les dynasties s'éteignent avec un prince qui porte le même nom que le fondateur de cette dynastie. Ceci, en effet, est confirmé par ce fait que Abdelhaqq, par exemple, est le nom que portèrent également le premier et le dernier prince de la dynastie des Beni Merin. » Cette particularité semble s'appliquer à la dynastie saadienne : le premier de ces princes se nommait Mohammed Eccheikh, car ce fut lui qui véritablement régna le premier et la dynastie s'éteignit dans la personne de Maulay Mohammed Eccheikh qui en a été, à vrai dire, le dernier souverain.

2° Le savant Essoyouthi ainsi que d'autres auteurs, tels que Eddemîri, par exemple, dans son livre intitulé *Hayat elhayaouân* rapportent que le sixième prince d'une dynastie doit être déposé, fait qui se vérifie dans un grand nombre des premières dynasties de l'islam : ainsi Elhasen ben Ali, le sixième calife, fut déposé. Cette coïncidence se rencontre encore ici : Maulay Mohammed l'Écorché, qui fut déposé, a été, en effet, le sixième prince de la dynastie saadienne, si on admet que le premier ait été Zîdân ben Ahmed Elaaredj, qui fut proclamé à Sidjilmassa.

3° Il convient d'établir une distinction entre le titre de *malek* et celui de *solthân*. Ibn Fadhallah, dans son livre intitulé *Kitâb elmesâlik*, rapporte sur ce sujet l'opinion de Ali ben Saïd. La technologie, dit ce dernier, ne permet de donner le titre de solthân qu'à un prince qui a sous sa dépendance d'autres souverains (malek), par exemple, s'il a sous son autorité l'Égypte, la Syrie, l'Ifriqiya ou l'Andalousie et qu'il ait environ 10.000 cavaliers. S'il a un territoire plus étendu ou une armée plus considérable, son pouvoir étant plus grand,

il conviendra de lui appliquer le titre de Essolthân-Eladham. Si plusieurs contrées font la prière en son nom, par exemple, l'Égypte, la Syrie et la Mésopotamie, ou bien le Khorassan, l'Iraq adjemi et la Perse, ou encore l'Ifriqiya, le Maghreb moyen et l'Andalousie, le souverain prendra le titre de Solthân-Esselâthin. Dieu sait si cela est exact. Ceci est extrait du livre de Essoyouthi, intitulé *Hosn elmohâdharât.*

CHAPITRE LXXI p ٢٦٠

BIOGRAPHIE DE SIDI MOHAMMED ELAYYACHI ; ÉLOGES QU'EN ONT FAIT LES GRANDS ULÉMAS. DES DÉBUTS DE CE PERSONNAGE ET DE SES EXPÉDITIONS

Ce personnage, dit l'auteur de ce livre, s'appelait Mohammed ben Ahmed Elmâleki Ezzeyyâni, mais il était plus connu sous le surnom de Elayyâchi. Les Beni Mâlek forment une tribu du Maghreb et la famille de Elayyâchi qui en était originaire jouissait, depuis longtemps, d'une réputation de vertu et de sainteté.

Dans son commentaire du livre intitulé *Elmorchid elmo'in,* le cheikh, l'imam, Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed Meyyâra, dépeint Elayyâchi en ces termes : « C'était un ouali, un saint, un pratiquant et un ascète ; il fut le pôle de son époque et l'asile de la loyauté. Il combattit dans la voie de Dieu et, sa vie durant, il se voua dans un ribâth à la défense de la frontière des pays musulmans. On lui doit de nombreux et célèbres miracles et de glorieuses conquêtes. Personne, à son époque, ne pouvait l'égaler ni même lui être comparé. Seul il sut faire triompher l'islamisme sans autre secours que celui de Dieu qui, dans sa générosité, nous a fait

la faveur de nous l'envoyer, de l'établir parmi nous. On aurait pu dire de lui ce qu'a dit le poète :

> « La Fortune avait juré de nous donner son pareil ; mais, ô Fortune, tu as manqué à ton serment ; tu dois donc une expiation. »

« Cette bénédiction, ce modèle, ce saint dont les prières ont été exaucées, c'était Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Ahmed Elayyâchi. »

Le docte Sidi Elarbi Elfâsi en a fait un portrait analogue, et le grand ouali qui connut Dieu, le célèbre Sidi Mohammed ben Abou Bekr Eddilâï, a célébré les vertus de ce personnage et ne tarissait pas d'éloges sur son compte ; dans ses prières, il disait : « O mon Dieu ! accorde en notre nom la meilleure des réccmpenses à Sidi Mohammed Elayyâchi ; donne-lui ta plus belle rétribution. Fais que les voiles qui couvrent son cœur se dissipent afin qu'il soit plus rapproché de toi que je ne le suis. O mon Dieu ! ne nous prive pas du bonheur de le voir tourner sa face vers toi et se consacrer entièrement à ton culte. O mon Dieu ! allège ses soucis, exauce ses vœux, accueille ses prières, dirige ses traits et inflige une défaite à quiconque le combattra dans son œuvre de vérité. Certes tu es puissant en toutes choses. »

J'ai lu encore cette lettre écrite par Sidi Mohammed ben Abou Bekr :

p. ٢٦١ « Louange à Dieu le clément, l'indulgent, le compatissant, dont aucune description ne saurait donner le portrait. Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Mahomet, cette cité de la science qu'entourent des remparts de mansuétude et de bienveillance ; qu'il les répande aussi sur les parents du Prophète, sur ses compagnons et sur tous ceux qui ont suivi leurs traces en s'incorporant dans son clan.

« A celui qui, par son éclat sidéral, a dissipé les ténèbres de l'oppression et de la corruption ; qui se pare des trésors

de la gloire en obligeant l'hypocrisie à perdre ses chalands pour un temps; qui loge l'affection dans les replis des cœurs; à qui les actions généreuses ont jeté la bride pour les conduire; qui, grâce à Dieu, rend les hommes vertueux et rend florissants les pays par ses bénédictions; qui est le rempart de l'islam et son défenseur, le serviteur de la religion mahométane et son appui, Sidi Mohammed ben Ahmed Elayyâchi, celui qui, au témoignage de tous ceux qui sont tenus pour être gens équitables, est doué des vertus mahmoudiennes[1].

« Que Dieu lui accorde les vertus les plus hautes et y ajoute les perles les plus rares et les plus précieuses de la gloire; qu'il le couronne du diadème de la générosité et de la bienveillance; qu'il le comble toujours de ses bontés éternelles en sorte qu'il éprouve une complète satisfaction. Qu'il délivre de toutes les afflictions sa personne sainte, savante, vouée à la défense de l'islam et à la guerre sainte; qu'il lui fasse don de ses grâces supérieures et divines dans la plus large mesure; enfin qu'il répande sur lui ses bénédictions et sa clémence en sorte que sa haute religion soit satisfaite de cette marque de protection.

« Nous déclarons solennellement reconnaître votre supériorité sur nous; tout ce qui vous réjouira sera notre joie; tout ce qui vous nuira nous causera un dommage. Dans ces dispositions, nous déclarons être de vos amis les plus intimes, au point qu'aucune calomnie ne pourra nous détacher de vous. Celui qui endommage l'œil en endommage le possesseur; hélas! les âmes des hommes servent de siège à leurs propres erreurs et à leurs oublis.

« La conduite de celui que nous avions placé auprès de vous en qualité de serviteur et de fils, conduite que nous venons d'apprendre, nous a peiné autant que vous. Nous

1. C'est-à-dire de vertus comparables à celles du Prophète qu'on désigne souvent sous l'épithète de El-Mahmoud (Le glorieux).

demanderons cependant de votre nature généreuse de lui accorder un entier pardon. L'homme qui n'est pas protégé par Dieu ne cessera jamais d'être sollicité au mal et d'y succomber.

« Vous le savez, si la chaleur n'existait pas on ne connaîtrait pas la fraîcheur de l'ombre ; s'il n'y avait pas d'averses, on croirait que la rosée suffit ; on ignorerait le pardon, si le mal n'existait pas ; on ne pourrait dire qu'un homme est patient si personne ne lui avait fait du mal.

« Nous ne savons où mettre ce jeune homme, sinon auprès de quelqu'un qui soit un personnage religieux. S'il cesse d'être sous votre surveillance, il verra venir à lui l'erreur du côté où il s'y attend le moins. »

Dans une autre lettre que j'ai lue et qu'avait écrite de sa main, le cheikh, l'imam, le docte, l'argument fait homme, Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Nâcer Eddrâï, Elayyâchi était traité de prince des Croyants et de seigneur des Musulmans : voilà certes un témoignage émané d'un personnage dont la haute notoriété doit vous suffire.

Le lettré, le secrétaire, Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed Elmiklâti a célébré ainsi Elayyâchi :

p. ٢٦٢ « Les caravanes portent partout le récit de votre gloire ; l'Orient et l'Occident l'enregistrent dans leurs écrits.

« Vous aimer est un dogme pour tout musulman qui aspire à occuper la place la plus rapprochée de Dieu.

« Vous êtes le glorieux rejeton de souches augustes, qui, pareils à des astres, ont guidé les hommes dans les ténèbres.

« L'Envoyé de Dieu vous a nommé le défenseur de sa religion et, grâce à vous, le doute et l'incertitude ont disparu de son horizon.

« Jamais, avant vous, je n'avais vu une mer en refouler une autre[1]

1. Par ces deux mers, l'auteur entend le monde spirituel et le monde matériel ; c'est ce dernier qui est refoulé.

qui donnait généreusement aux nuages[1] ses mains pleines d'or :

« Mais pour moi, ces deux mers ne sont pas égales : celle-ci, je le jure, est amère qnand on la boit, tandis que celle-là est douce au goût. »

Le célèbre imam, Abou Mohammed Sidi Abdelouâhed ben Achir a fait le panégyrique suivant :

« O toi qui conduis les palanquins garnis de plumes d'autruche, fais parvenir mon salut à notre orgueil, Elayyâchi.

« Sa supériorité est manifeste ; son éclat brille et sert à diriger les caravanes et les troupeaux ;

« Il est le pilier de la gloire, la générosité en personne, l'homme de bien, l'incomparable de son siècle, l'imam soumis

« A Dieu, le glaive qui perce, qui tranche et qui brise, la terreur des ennemis grands ou petits.

« De combien d'angoisses n'a-t-il pas abreuvé leurs cœurs en attaquant ceux qui étaient arrêtés et ceux qui marchaient !

« Il les laissait, au moment du combat, comme otages du malheur, étendus et gisant à terre, pareils à un vil troupeau.

« Ah ! vous serez heureux, ô musulmans, tant que parmi vous vivra Sidi Elayyâchi.

« Il fera sûrement reposer tous les hommes à l'ombre de la sécurité dont le lit est si doux.

« O toi qui me blâmes de l'aimer ainsi, laisse-là tes reproches et ne me rapporte point les propos des méchants.

« Car je suis un homme épris du beau et qui me détourne pour ne point entendre les reproches des censeurs.

« Ceci est un présent que j'offre à tout homme généreux, c'est-à-dire à tous ceux qui écoutent le bien, pour ensuite le divulguer. »

Un grand nombre de personnages ont fait l'éloge de Elayyâchi ; il serait trop long d'énumérer ici tous ces éloges ; ce qui vient d'être donné ici est suffisant.

Quant à la date des débuts de Elayyâchi, voici ce qu'en dit l'auteur du poème intitulé : *Ẓahret ecchemârîkh fi 'ilm*

1. *Nuages* ici est employé pour désigner les hommes riches et généreux.

ettarîkh, le cheikh, le savant, Abou Zeïd Sidi Abderrahman, fils de l'imam Sidi Abdelqâder Elfâsi :

p. ٢٦٣ « Et après *lâm*[1] parut Elayyâchi ; peu à peu *il grandit*[2] et mourut. »

Le commentateur du *Zahret* fournit à ce propos les détails suivants : Au début, Sidi Mohammed Elayyâchi était un des disciples du ouali, du bienheureux qui connut Dieu, Sidi Abdallah ben Hassoun Esselâsi, qui est enterré à Salé. Il était l'élève chéri du maître et un des plus empressés à le servir ; il parlait peu, passant tout son temps à lire le Coran et à jeûner. Il était de la part de son maître l'objet d'une attention spéciale et resta auprès de lui jusqu'au jour où, devenu célèbre par ses miracles, son cheikh fut entouré d'une foule considérable.

Un jour qu'un chef de tribu avait offert un cheval au cheikh, celui-ci donna l'ordre de seller l'animal et demanda ensuite où était Mohammed Elayyâchi. Ce dernier ayant répondu qu'il était présent, le cheikh lui dit : Par la puissance de Dieu, enfourche ton cheval, ta vie de ce monde et ta vie future. » Comme Elayyâchi, par politesse, demeurait en arrière, il le supplia de faire ce qu'il venait de dire et, lui tenant l'étrier, il ajouta : « Éloigne-toi d'ici, va à Azemmour, établis-toi chez les Oulâd Abou Azîz ; plus tard tu reviendras certainement dans ce pays où tu jouiras d'une situation considérable. » Comme Elayyâchi prenait congé de lui, le cheikh lui posa la main sur la tête, pleura et fit des vœux pour lui.

Elayyâchi partit pour Azemmour où il s'établit à l'endroit même que le cheikh lui avait désigné. Il ne cessa dès lors de

1. Ce mot, dont la valeur numérique est de 81, marque sans doute la date de la naissance de Elayyâchi qui, d'après cela, serait né en 981.

2. Le mot arabe traduit par *il grandit* donne la date de 1051.

s'occuper activement de la guerre sainte et de se montrer impitoyable envers l'ennemi chrétien. Il connaissait toutes les ruses de guerre ; il était toujours au premier rang dans la mêlée, infatigable, audacieux et déployant la plus grande impétuosité. Bientôt sa renommée se répandit dans tout le pays et, parmi le peuple, on ne parla que de lui et de l'énergie qu'il montrait en guerroyant contre les infidèles.

Le caïd d'Azemmour était tout heureux d'avoir un pareil auxiliaire. Mais bientôt ce caïd qui commandait la cité d'Azemmour et le territoire du Fahs étant mort, le sultan Zîdân ben Ahmed Elmansour demanda qui il convenait de nommer au gouvernement de cette place forte ; tout le monde lui désigna alors Sidi Mohammed Elayyâchi. Aussitôt que ce dernier eut reçu sa commission, il se mit à exercer les fonctions dont on venait de l'investir et à prendre la direction des affaires du Fahs. Il livra de grands combats aux chrétiens et les bloqua si étroitement qu'ils ne purent ni faire paître leurs troupeaux, ni labourer leurs terres. Les chrétiens d'Elbridja essayèrent par des cadeaux et de riches présents de gagner l'entourage de Zîdân afin que celui-ci donnât l'ordre à Sidi Mohammed Elayyâchi de cesser de les bloquer. Les courtisans engagèrent vivement Zîdân à révoquer Elayyâchi ; ils lui donnèrent à entendre que Elayyâchi jouissait d'une trop grande autorité dans la contrée et qu'il était à craindre qu'il cherchât à s'emparer du pouvoir souverain.

Chaque fois qu'il envoyait à Maroc le butin ou les prisonniers que Dieu lui procurait par ses victoires, Elayyâchi voyait sa renommée s'accroître ; le peuple ne s'entretenait p. ٢٦٤
que de ses hauts faits, aussi la jalousie s'empara-t-elle du cœur du sultan qui, dans sa colère, expédia son caïd Mohammed Essenoussi à la tête de 400 cavaliers avec ordre de s'emparer de Elayyâchi et de le mettre à mort. Dieu inspira de la compassion au caïd qui, sachant que Elayyâchi était inno-

cent des choses dont on l'accusait, lui fit dire secrètement : « Sauve-toi, tu es trahi. » Celui-ci partit aussitôt avec quarante hommes, tant cavaliers que fantassins, et gagna la ville de Salé. Quand Essenoussi arriva à Azemmour il ne trouva plus trace de Elayyâchi ; cependant il déploya en apparence un grand zèle pour le retrouver et châtia même quelques habitants du Fahs, sous le prétexte qu'ils avaient favorisé cette évasion.

Arrivé à Salé, Elayyâchi fit un pèlerinage au mausolée du cheikh de cette ville et passa la nuit en cet endroit. Le lendemain les habitants de la ville vinrent l'y trouver et l'entretinrent du danger que leur faisaient courir les chrétiens dont les incursions s'étendaient jusqu'à l'Ouâdi Elmekhâzin et qui, en dehors de leur cavalerie, comptaient un millier d'hommes. Elayyâchi engagea les habitants à se préparer à la lutte et à se procurer des armes, mais, à ce moment, on ne trouva que deux cents armes environ dans toute la ville de Salé. Sur ses instances, et après bien des recherches et des efforts, on réussit à atteindre le chiffre de 400 en y comprenant les armes que l'on possédait déjà. A la tête de cette petite troupe, Elayyâchi se porta sur La Mamoure, où il rencontra les chrétiens en forces considérables. Une lutte terrible, qui dura jusqu'au coucher du soleil, s'engagea alors près de La Mamoure ; environ 400 Chrétiens perdirent la vie dans ce combat, tandis que 170 hommes seulement parmi les musulmans y trouvèrent le martyre. Cette expédition fut la première que Elayyâchi entreprit dans le Gharb après son départ de la citadelle d'Azemmour ; elle eut pour conséquence d'empêcher les chrétiens d'aller dans la forêt et, par suite, de rendre leur situation critique.

Zîdân, ayant appris que les populations se groupaient autour de Elayyâchi, manda à son caïd Ezzaarouri, qui commandait la citadelle de Salé, d'avoir à s'emparer par surprise

de ce personnage. Ezzaarouri ayant fait part de ces instructions aux cheikhs des Andalous, ceux-ci décidèrent d'envoyer quelques-uns des leurs auprès de Sidi Mohammed Elayyâchi avec mission de l'espionner pour connaître ses véritables desseins et en même temps de le protéger contre les menaces dont il était l'objet. Un certain nombre d'Andalous se rendirent auprès de lui dans ce but.

Antérieurement à cette époque, Zîdân avait donné l'ordre à ce même caïd Ezzaarouri d'expédier dans le Draâ un corps de 400 hommes, pris parmi les Andalous qui étaient à Salé. Le caïd avait exécuté cet ordre, mais comme l'expédition durait longtemps, la plupart des Andalous avaient déserté et avaient pris en aversion le sultan et Ezzaarouri. Aussi quand Zîdân demanda aux habitants de Salé de fournir un nouveau contingent pour le Draâ, ceux-ci refusèrent d'obéir à cette injonction et, dans leur irritation, ils décidèrent de ne pas obéir au sultan. Puis ils dénoncèrent le caïd Ezzaarouri à Zîdân qui expédia aussitôt quelqu'un pour l'arrêter. Cette arrestation opérée, les Andalous pillèrent la maison du caïd et écrivirent au sultan une lettre dans laquelle ils protestaient de leur fidélité ; mais cette démarche n'était qu'un stratagème et une perfidie. Zîdân leur envoya alors comme p. ٢٦٥
gouverneur le mamlouk Adjib ; ce mamlouk était à peine resté quelques jours au milieu des Andalous que ceux-ci, qui n'avaient tenu aucun compte de ses ordres et l'avaient tourné en dérision, le mirent à mort.

Cela fait, les Andalous entrèrent en révolte ouverte contre Zîdân ; ils rompirent toute relation avec lui et, resté sans chef, Salé fut en proie à l'anarchie. Les malfaiteurs pillèrent les propriétés des habitants et violentèrent les femmes, sans que tout d'abord Sidi Mohammed osât rompre le silence et leur adresser des remontrances. Mais bientôt, les négociants et les voyageurs s'étant plaints hautement du danger que pré-

sentaient les routes infestées par les brigands, la population s'adressa à Sidi Mohammed Elayyâchi et fit auprès de lui de nombreuses démarches qui le décidèrent à faire briller son heureuse étoile dans le ciel salétin; il déploya aussitôt la plus grande activité à rétablir le calme et à réprimer les abus. Puis, quand la population l'eut prié de prendre en mains la direction des affaires et de se mettre à la tête des musulmans pour les mener au combat contre les chrétiens, Elayyâchi donna l'ordre aux chefs des tribus, aux notables, aux commandants berbers et arabes, d'apposer leurs signatures sur une convention écrite dans laquelle ils déclaraient l'agréer comme chef et lui donner toute autorité sur eux; ils s'engageaient, en outre, à lui demeurer fidèles, à combattre sous ses ordres, jusqu'à ce qu'elle se soumît aux ordres de Dieu, toute tribu qui méconnaîtrait son autorité. Cette convention, signée de tous, fut ensuite approuvée par tous les cadis et jurisconsultes de l'époque, qui étaient répandus sur le territoire qui s'étend de Tamesna à Taza.

Elayyâchi avait été porté à agir ainsi parce qu'on lui avait rapporté qu'un certain thaleb aurait dit : « Il n'est licite de faire la guerre sainte que si on est sous les ordres d'un prince. » De cette manière, il voulait montrer de nouveau qu'il n'était point un simple agitateur, bien qu'il eût déjà reçu des lettres des ulémas de l'époque, tels que l'imam Sidi Abdelouâhed ben Achir, l'imam Sidi Ibrahim Elguelâli, l'imam Sidi Elarbi Elfâsi et d'autres, lui assurant que pour diriger la lutte contre l'ennemi infidèle, il n'était pas nécessaire d'être un prince et que, dans ce cas, la communauté musulmane avait une autorité souveraine.

Les choses ainsi réglées, le peuple ayant déclaré Elayyâchi souverain afin qu'il pût porter haut la parole de Dieu et délivrer les humbles de l'oppression, la situation des Arabes du Gharb n'en resta pas moins critique, car ils étaient

habitués au désordre et à l'anarchie, et ils étaient enclins au vol et au pillage ; aussi un certain nombre d'entr'eux refusèrent-ils de reconnaître l'autorité de Elayyâchi. Ainsi Ennâser ben Ezzobéïr, à la tête d'un contingent des Cheraga, se révolta contre Si Mohammed Elayyâchi qui, après avoir vaincu ces dissidents, leur accorda l'amnistie. Plus tard, ce fut le tour de Etthâghi, — le peuple prononce son nom comme s'il était écrit avec un *ta* (ت) et non un *tha* (ط) — qui se mit à la tête des Oulâd Achdjîz ; il fut également vaincu et obtint l'amnistie. Après lui, les Hayâïna ayant pillé et maltraité les habitants de Fez et s'étant ensuite répandus dans la contrée pour la ravager, sous les ordres de Ahmed, fils de Maulay Zìdân, furent également attaqués par Sidi Mohammed Elayyâchi ; la fortune leur ayant été contraire, ils firent amende honorable en même temps qu'un certain nombre des chefs des Cheraga qui avaient fait cause commune avec les Hayâïna. Enfin tous ceux qui se révoltèrent contre Elayyâchi ou l'attaquèrent subirent une défaite écla- p. ٢٦٦
tante.

Voici maintenant, d'après le commentateur de la *Zahret*, le récit des expéditions de Elayyâchi :

Les chrétiens avaient débarqué, en l'année 1022 (21 février 1613-11 février 1614) dans le port de Elhalq[1] et en avait occupé la citadelle ce qui avait causé une vive douleur aux musulmans. Aussitôt que Sidi Mohammed Elayyâchi eut groupé autour de lui les populations et qu'il eut ramené à lui les dissidents, son premier soin fut de préparer une expédition contre Elhalq ; il espérait en déloger les chrétiens et accroître la puissance des musulmans par les trésors dont il s'emparerait.

1. Ce mot est un nom commun qui sert à désigner l'embouchure d'une rivière. ici il est employé pour désigner l'embouchure de la rivière de l'Ouâdi Lekkos qui se jette dans la mer à Larache.

Les musulmans avaient précédemment assiégé la place, mais ils n'avaient pas réussi à s'en emparer, par suite des grandes difficultés qu'ils avaient rencontrées. Quand Dieu avait décidé de lui assurer la victoire, Sidi Mohammed Elayyâchi se voyait toujours en songe conduisant un troupeau de porcs. Or dès qu'il fut arrivé avec ses troupes devant Elhalq et qu'il eut commencé ses opérations, il vit deux troupeaux de porcs parmi lesquels se trouvaient des boucs. Le lendemain de ce jour-là, dans la matinée, il arriva que quelques navires se présentèrent devant le port de Elhalq et y entrèrent. Placés derrière leurs retranchements, les tirailleurs musulmans cernèrent ces navires et quand ceux-ci voulurent regagner la haute mer, ils échouèrent sur la barre de sable du fleuve. Les musulmans s'emparèrent alors de cette flotte, firent prisonniers tous ceux qui la montaient, pillèrent les navires et délivrèrent trois cents captifs musulmans, qu'ils trouvèrent à bord. Plus de trois cents chrétiens furent faits prisonniers et plus de cent d'entr'eux périrent dans le combat ; quant au capitaine des chrétiens, homme d'un haut rang, qui avait été fait prisonnier, il fut racheté par les soldats du raïs d'Alger qui le fit enfermer dans une cage de fer.

L'expédition de Larache eut lieu en l'année 1040 (10 août 1630. — 30 juillet 1631). Elayyâchi avait déployé la plus grande activité pour bloquer étroitement les chrétiens et les inquiéter par d'incessantes incursions. Une fois après être restés embusqués dans la forêt pendant six jours, les musulmans ayant surpris les chrétiens les attaquèrent vivement et, grâce à Dieu, les mirent en pièces en quelques instants. Une autre fois, devant Larache également, Elayyâchi ayant pris un espion, nommé Ibn Aboud et appartenant à la tribu arabe des Thelîq, allait le faire mettre à mort quand celui-ci lui dit : « Faites-moi grâce de la vie, je favoriserai désormais les

musulmans ; je me repens devant Dieu de tout ce que j'ai fait. » Elayyâchi ayant rendu la liberté à cet Arabe, celui-ci retourna chez les chrétiens qui avaient la plus entière confiance en lui et lui donnaient des gages fixes comme espion. « Les tribus arabes, leur dit-il, sont actuellement campées sur les bords de l'Ouâdi Elaraïch ; si vous les attaquez à l'improviste, vous ferez un riche butin. » Aussitôt les chrétiens partirent en foule, mais ils furent bientôt cernés par Sidi Mohammed Elayyâchi qui n'en laissa échapper qu'un petit nombre, car il en tua environ un millier. Les chrétiens arrêtèrent alors Ibn Aboud qui était resté parmi eux ; ils lui arrachèrent les dents et l'auraient tué si celui-ci ne s'était adressé à leurs juges qui le firent remettre en liberté. p. ٢٦٧

Grande expédition contre Elhalq. — Les gens de Fez s'étaient établis dans un endroit appelé « la Fontaine du Lion » et y étaient demeurés embusqués pendant trois jours. Le quatrième jour, les chrétiens, étant sortis sans méfiance, furent attaqués par les musulmans qui leur tuèrent environ 600 hommes et s'emparèrent de 400 fusils. Cependant, lorsque ces troupes avaient quitté Fez pour entreprendre cette expédition, les chrétiens avaient été prévenus de leur départ par un rénégat musulman qu'ils avaient auprès d'eux. Mais celui-ci, à qui les chrétiens avaient donné des marchandises et qui était allé à Salé pour les vendre, fut arrêté et mis à mort. Ce fut ainsi que privés des nouvelles qu'ils en attendaient, les chrétiens se laissèrent surprendre par la cavalerie musulmane qui les cerna et en laissa échapper un si petit nombre que quarante hommes à peine passèrent cette nuit-là dans Elhalq.

Sidi Mohammed Elayyâchi n'avait pas assisté personnellement à cette affaire ; il était allé, à ce moment, à Tanger, très préoccupé de ce qui s'était passé le jour de la bataille des *Clous* : ces clous, fabriqués par les chrétiens avaient

quatre pointes ; l'une fichée en terre, les trois autres se dressant en l'air et constituant un stratagème terrible qui avait occasionné de grands dommages aux musulmans, tant à leurs hommes qu'à leurs chevaux. A son retour de Tanger, Elayyâchi, ayant appris la faiblesse de la garnison de Elhalq, manda aux Andalous de Salé de fabriquer des échelles pour monter à l'assaut de cette citadelle. Les Andalous, soit par une perfidie dirigée contre l'Islam, soit par haine de Sidi Mohammed Elayyâchi, tardèrent tant à préparer ces engins que des renforts eurent le temps d'arriver à Elhalq et que, quand on installa ces échelles, elles ne furent plus d'aucune utilité.

C'est à dater de ce moment que l'inimitié, qui existait entre Elayyâchi et les Andalous, devint très vive. Ceux-ci allèrent jusqu'à informer les chrétiens que la colonne qui assiégeait et bloquait Elhalq ne pourrait se maintenir dans ses positions. Aussitôt qu'il eut connaissance de ce fait, Elayyâchi le fit constater et consulta les ulémas sur le point de savoir si cela lui donnait un motif suffisant de combattre les Andalous. Sidi Elarbi rendit alors un *fetoua*, déclarant qu'il était licite de lutter contre les Andalous qui avaient forfait à Dieu et à son Prophète, en prenant le parti des chrétiens et en leur donnant des avis. Il ajouta qu'ils avaient en outre gaspillé la fortune des musulmans en les privant de leurs revenus et en empêchant la population de se livrer au commerce qu'ils avaient accaparé pour eux-mêmes ; enfin qu'ils avaient fait alliance avec les chrétiens et les avaient aidés en leur fournissant des vivres et des armes.

L'imam Sidi Abdelouâhed ben Achir ne répondit pas tout d'abord à cette consultation ; mais quand, s'étant rendu à Salé, il eut vu de ses yeux les Andalous porter des vivres aux chrétiens et les renseigner sur les points faibles des musulmans, il déclara, lui aussi, qu'il était permis de combattre les Andalous. Pendant quelques jours, Elayyâchi en fit passer

un certain nombre au fil de l'épée, puis quand il vit que leurs machinations avaient cessé, ils les traita de nouveau en sujets fidèles.

Après la grande expédition de Elhalq, de nombreuses députations vinrent féliciter Sidi Mohammed Elayyâchi de la victoire que Dieu lui avait fait remporter. En les recevant, Elayyâchi les engagea vivement à extirper l'ulcère partout où il en restait des traces ; il blâma ensuite les Arabes d'avoir p. ٢٦٨
laissé les chrétiens s'établir dans leur pays. Parmi les députations arabes qui vinrent à cette occasion, se trouvaient des Kholth, des Beni-Mâlek, avec les personnages de Etthâghi, Eddekhîsi et autres : « Par Dieu ! Par Dieu ! Par Dieu ! s'écria Elayyâchi, si vous échappez aux chrétiens ce sera certainement pour tomber entre les mains des Berbers. » — « Seigneur, répondirent-ils, comment cela pourrait-il se faire, alors que vous êtes au milieu de nous. » — « Taisez-vous, répliqua-t-il, c'est vous-même qui me couperez la tête. » Les choses se passèrent effectivement ainsi et ces paroles de Elayyâchi furent une véritable prédiction.

Quant au combat livré aux gens de Elbridja[1], voici quelles en ont été les causes d'après ce que j'ai vu dans la *Rihla* écrite de la main même de son auteur, le jurisconsulte, le très docte cadi de Tamesna à son époque, Abou Zeïd Abderrahman ben Ahmed Elghenâmi Ecchâouï : Une trève avait été conclue pour quelque temps entre les gens de Elbridja et les habitants de Azemmour. Durant ce temps, il se passa divers faits qui accrurent la puissance des chrétiens et abaissèrent celle des musulmans, au point de déchirer leurs cœurs et de faire écrouler les montagnes avec fracas. En voici un entr'autres : Un jour la femme du capitaine était sortie en litière accompagnée de ses suivantes pour se rendre à un

1. Aujourd'hui Mazagan.

campement arabe. Les Arabes la reçurent en poussant des cris de joie; ils lui préparèrent ensuite une collation et lui offrirent en présents des poules, du lait et des œufs. La journée se passa en grande liesse, puis la nuit venue, la femme du capitaine revint chez elle. Une autre fois, cette dame demanda au capitaine, son mari, de sortir avec ses troupes et de donner l'ordre au caïd d'Azemmour d'amener ses contingents musulmans afin qu'elle pût assister au spectacle de leurs jeux habituels. Le capitaine céda aux instances de sa femme; les musulmans se mirent à jouter devant elle, mais bientôt un cavalier infidèle chargeant un musulman le tua. Comme le caïd annonçait ce qui venait de se passer au capitaine et lui adressait des observations à ce sujet, celui-ci lui répondit en manière de plaisanterie et en raillant les musulmans : « Voyons quel tort cela vous fait-il, puisqu'il est mort martyr[1] ? »

Le saint, le bienheureux, le pieux, l'ascète, le combattant qui portait bien haut le drapeau de l'Islam, le revivificateur de la tradition du Prophète, Sidi Mohammed Elayyâchi, chaque fois qu'il entendait parler de choses de ce genre ou qu'il les voyait, était si vivement affecté qu'il passait la nuit sans manger, ni dormir, cherchant par quel moyen il arriverait à faire cesser cette opprobre des musulmans et à laver leur honneur des souillures de cet avilissement. Il avait d'ailleurs à redouter les espions qui le guettaient au nom du souverain du Maroc, du Caïd d'Azemmour et du capitaine d'Elbridja. Cette situation dura trois ans. Enfin, voyant que le mal ne faisait que croître, Elayyâchi engagea quelques-uns des Oulâd Douaïb, de la tribu des Oulâd Abou Azîz, à porter en cachette un peu de grains aux chrétiens, mais il leur recommanda de n'en livrer que de petites quantités à la

1. On donne le nom de martyr à tout musulman qui succombe en luttant contre les infidèles.

fois de façon à ne point inquiéter les chrétiens et aussi à se faire bien venir d'eux en leur témoignant du dévouement et p. ٢٦٩ de l'affection.

Quand les choses furent au point voulu, des gens des Oulâd Douaïb vinrent trouver Elayyâchi et l'en informèrent; ils ajoutèrent que les chrétiens ne se tenaient point sur leurs gardes. Elayyâchi résolut alors d'attaquer Elbridja, mais il lui semblait préférable de commencer ses opérations contre Larache avant d'entreprendre son expédition contre Elbridja. Cependant, le 4 du mois de safar de l'année 1049 (6 juin 1639), il se mit en marche dans la direction de cette dernière place, malgré le rapport qu'on lui fit que l'Ouâdi Omm Errebia atteignait à ce moment sa plus grande crue. Quand il arriva sur les bords de la rivière, il la trouva, en effet, tellement gonflée par les eaux qu'il était presque impossible de la traverser sans risquer de s'y noyer. Il dit alors à ses disciples de mettre leur confiance en Dieu, puis après avoir adressé de ferventes prières, il lança son cheval dans la rivière en se recommandant à Dieu; tout le monde le suivit et pas un homme ne resta en arrière. L'eau arrivait à peine aux genoux des chevaux, bien que, comme chacun sait, il soit impossible d'avoir pied dans cette rivière, au moment des crues. Ce fut donc là un miracle manifeste et une preuve merveilleuse de la faveur que Dieu accordait au cheikh. Jamais, à notre connaissance, pareil miracle n'avait été fait, sinon en faveur des Compagnons du Prophète, lorsqu'ils firent la conquête de l'Irâq sous la conduite de Elala, fils de Elhadhrami. Ce sont là des marques de la bonté de Dieu qui les dispense à qui il lui plaît.

Arrivé à Elbridja, Elayyâchi apprit que des gens des Oulâd Abou Azîz, qui avaient entendu parler de sa marche en avant et qui redoutaient quelque surprise de sa part, s'étaient réfugiés avec leurs cavaliers auprès du capitaine.

Elayyâchi était caché dans la forêt lorsqu'il aperçut le capitaine quitter Elbridja à la tête de sa cavalerie ; aussitôt qu'il vit l'ennemi à une certaine distance de la place, il l'attaqua vivement avec ses cavaliers et lui coupa la retraite sur Elbridja. Les chrétiens s'enfuirent alors du côté de la mer et, à l'exception de 27 hommes, ils périrent tous tués ou noyés. Ce fait d'armes contraria vivement le prince de Maroc, il blâma la conduite de Elayyâchi, et son cadi, le jurisconsulte, Aïssa ben Abderrahman joignit son blâme au sien.

En somme Sidi Mohammed Elayyâchi fit de nombreuses expéditions ; tout le monde, parmi les grands comme parmi les petits, sait quels glorieux services il a rendu à l'Islamisme. Il allait entreprendre la conquête de Larache, lorsque la mort vint l'empêcher de réaliser son projet ; il aurait bien voulu aussi s'emparer de Tanger, mais le sort ne favorisa pas ce dessein.

Le jurisconsulte, le très docte, Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed a écrit de sa main ce qui suit : « Des frères dignes de foi m'ont raconté que le jurisconsulte, le célèbre docteur, Sidi Abdallah, fils de Sidi Mohammed Elayyâchi, leur avait dit avoir trouvé des notes de son père établissant que le nombre des chrétiens tués dans les diverses expéditions, que celui-ci avait entreprises, s'élevait à 7.670 hommes environ.

p. ٢٧٠ Le gouvernement de Sidi Mohammed Elayyâchi s'étendit sur Salé et son district, sur Tamesna et sur toutes les tribus arabes du Gharb ; partout sur ce territoire, son autorité fut admise et respectée. Poursuivant sans relâche ses ennemis, il parvint à rendre leur situation précaire et à assurer la sécurité des musulmans. Les prières de Elayyâchi étaient toujours exaucées et ainsi qu'on put le constater, à maintes reprises, il ne demanda jamais rien à Dieu sans l'obtenir. Il avait le don de seconde vue, car il annonçait au peuple, longtemps à l'avance, les victoires qu'il devait remporter.

C'était un jurisconsulte d'une vaste érudition ; ses disciples subirent l'influence de ses bénédictions et montrèrent quelle était la puissance de ses vertus et de sa foi ardente.

CHAPITRE LXXII

DU MEURTRE DE ELAYYÂCHI ; DE LA CAUSE DE CES ÉVÉNEMENTS ET DES CIRCONSTANCES QUI L'ACCOMPAGNÈRENT

Nous avons précédemment raconté que les Andalous de Salé s'étaient ligués contre Elayyâchi et avaient tous vigoureusement lutté contre lui. Nous avons dit encore qu'en présence de la façon dont ils trahissaient l'islamisme et ses fidèles, en appuyant l'infidélité et ses partisans, Elayyâchi avait consulté les ulémas pour savoir s'il lui était permis de combattre les Andalous. Les ulémas ayant décidé qu'il était licite de déclarer la guerre à des gens qui se conduisaient de la sorte, Sidi Mohammed les avait mis hors la loi et, pendant quelques jours, en avait fait périr un certain nombre ; mais la plupart d'entr'eux s'étaient dérobés par la fuite au courroux du cheikh : les uns avaient gagné Maroc, d'autres Alger, quelques-uns avaient cherché un refuge auprès des chrétiens, enfin, il en était qui s'étaient rendus à la zaouïa de Dilâ. Les gens de la zaouïa intercédèrent alors en faveur des Andalous auprès de Elayyâchi, mais celui-ci refusa de tenir compte de ces recommandations en disant : « Ces gens-là sont un ulcère qu'il faut détruire jusqu'à la racine. »

En présence de cette résistance et de ce refus d'accepter leur intervention amicale, les gens de Dilâ furent vivement irrités ; ils rassemblèrent leurs troupes et marchèrent contre Elayyâchi. Celui-ci se porta à leur rencontre, à la tête de son armée ; il

les attaqua, les défit, et châtia les Arabes qui s'étaient rangés autour de Ettâghi, puis, après avoir dispersé ces masses et séparé les soldats de leurs chefs, il alla faire une razzia à Tanger. Au retour de cette razzia, Elayyâchi trouva les Berbers unis aux gens de Dilâ; tous ensemble s'étaient avancés jusqu'aux environs de Azghâr, ayant avec eux Ettâghi, son clan de la famille des Kerârda[1], ainsi que Eddekhîsi qui tous avaient résolu de renverser la puissance du cheikh. Elayyâchi aurait voulu fermer les yeux sur cette entreprise afin de diriger ses efforts d'un autre côté, mais ses compagnons et
p. ٢٧١ ses parents insistèrent pour qu'il livrât combat. La bataille s'engagea donc, mais Elayyâchi, après avoir eu un cheval tué sous lui, fut vaincu et mis en déroute avec toute son armée. Il retourna alors dans le pays des Kholth dont la plupart des chefs appartenaient au clan de Etthâghi et suivaient les avis de Elkerrâdi. Aussi les Berbers étant rentrés dans leurs montagnes, Elayyâchi, qui était resté quelques jours chez les Kholth, fut bientôt trahi par eux et assassiné dans un endroit appelé Aïn Elqosob; sa tête fut séparée du tronc et portée ensuite à Salé. Dans cette circonstance, il se produisit un nouveau miracle: la nuit, pendant qu'on portait sa tête, on entendit le cheikh réciter le Coran à haute voix. Le fait ayant été constaté par toutes les personnes présentes, on remit la tête à sa place; ce miracle fut cause que beaucoup de gens revinrent à de meilleurs sentiments.

La nouvelle du meurtre de Sidi Mohammed Elayyâchi causa une grande joie aux chrétiens; ils donnèrent une gratification à celui qui leur annonça cet événement et, pendant trois jours, ils se livrèrent à toute sorte de réjouissances. Un homme, qui se trouvait à Alexandrie, voyant les chrétiens se

1. Pluriel de *Kerrâdi*; on se sert fréquemment, dans les pays barbaresques, du pluriel du nom d'un chef de famille pour désigner sa famille entière ou la tribu qui est composée de ses descendants.

réjouir et tirer des salves de coups de canon, demanda quel était le motif de cette allégresse : « *Santo* [1] a été tué dans le Maghreb, lui répondit-on. » Par ce mot *santo* (santon), ils entendaient tout homme qui dirige la guerre sainte. Sidi Elayyâchi fut assassiné le 19 du mois de moharrem de l'année 1051 (30 avril 1641). On s'est servi, comme chronogramme pour rappeler cette date, des mots : *mâta zerbou 'lislâm* [2], mais dans le calcul il faut supprimer l'alif d'union.

Dans sa *Rihla*, Abou Sâlem Sidi Abdallah Elayyâchi rapporte ce qui suit : « Étant à la Mecque, le cheikh Mohammed Elfezzâr m'a raconté qu'il y avait dans la noble cité de Médine un grand personnage maghrebin, à l'époque où fut assassiné le ouali, le bienheureux, le saint guerrier, Sidi Mohammed ben Ahmed Elayyâchi. Ce maghrebin, ajouta-t-il, vint un jour me trouver et me dit : « Cette nuit, j'ai vu en songe ma sœur ; à côté d'elle était assis un homme dont la main était coupée et laisser couler du sang. « Qui es-tu, lui ai-je « demandé ? » — « Je suis l'Islam, m'a-t-il répondu ; ma main vient d'être coupée à Salé. » D'après votre songe, lui dis-je, il semblerait que le bienheureux et saint guerrier qui était à Salé a été tué. — En effet, quelques temps après, vers la fin de l'année, quand les pèlerins arrivèrent du Maghreb, ils m'annoncèrent la mort de Elayyâchi.

Le très glorieux jurisconsulte, le docte Abdallah, fils de Elayyâchi a composé, sur les victimes du combat de Bedr, un poème dans lequel il a imploré l'intercession de ces martyrs et leur a demandé de faire périr ceux qui avaient provoqué le meurtre de son père. Quelque temps s'était à peine écoulé après cela que la fortune se déclara si bien contre ces instigateurs du meurtre de Elayyâchi qu'ils périrent tous jusqu'au

1. C'est le mot espagnol dont on a fait *Santon*.

2. « Le rempart de l'islam est mort. » Ce chronogramme n'est exact qu'à la condition de supprimer deux *alif* et non un seul, comme le dit l'auteur.

dernier. Dieu est le Dominateur et le souverain Juge.

Nombre d'élégies ont été composées en l'honneur de Sidi Mohammed Elayyâchi : voici celle qui eut pour auteur le littérateur, l'éloquent, le remarquable, Aboulabbâs Sidi Ahmed Eddeghoughi.

p. ٢٧٢ « Ah ! qu'il est pénible de voir disparaître ces mers débordant de générosité, de voir le champ de la mort encombré de ceux qui ont tant de fois répandu une rosée bienfaisante !

« Imitez-le, ô mes larmes, en faisant un déluge au-dessus duquel il surnagera, lui dont nous ne trouverons plus le pareil dans tout notre Occident.

« Celui qui avait allumé ces clartés et ces feux les a éteints, mais quant à notre affliction elle ne saurait jamais être calmée ;

« Jamais mes larmes ne tariront, jamais les feux qu'il a allumés dans mon cœur et qui le consument ne s'éteindront.

« Le soleil qui se lève à l'horizon est impuissant à dissiper les ténèbres, maintenant que l'astre qui illuminait ce monde a disparu.

« Que de choses il a édifié, ce défenseur de vos forteresses; quel secours il vous a apporté en aménageant vos ressources[1].

« Quelle masse de chrétiens il a anéantie dans ses victoires; quelle humiliation il a infligée à ces ennemis en repoussant ce fléau qui menaçait l'islam.

« O mes pauvres yeux, pleurez, laissez couler mes larmes ; ô mon cœur, sois plongé dans l'affliction et la douleur;

« La joie est morte, les maux nous accablent, car les rebelles se réjouissent de la mort de celui qui défendait la vérité,

« De celui qui était toujours debout, qui jeûnait, qui avait fait revivre la fidélité, véritable ribâth qui a chassé vigoureusement les spectres ;

« Du savant, qui guerroyait sans cesse à la tête du peuple et qui est aujourd'hui l'appui, le soutien et le pilier de la gloire.

« Aucun malheur plus grand que cette mort ne pouvait nous frapper; il nous a contristés et affaiblis au point que nous sommes anéantis.

« L'océan de bontés, l'âme des actions généreuses a disparu avec celui qui irritait les envieux, car, dès ses premiers jours, il a été la merveille de son siècle,

1. Le sens de cette dernière partie du vers est très obscur.

« La fraicheur des yeux, le dompteur des tyrans; il avait à peine paru qu'il imprimait une nouvelle vigueur à la religion et à la marche du monde.

« Qu'a-t-il été, sinon une récolte pour le vendangeur, un glaive pour quiconque a voulu combattre l'ennemi de la religion;

« Un héros venant en aide à quiconque était opprimé par les caprices des tyrans, un guide dans la bonne voie pour les gens honnêtes.

« Chaque fois qu'il priait, l'espoir se mêlait à sa crainte, et son désir était d'atteindre, avec les martyrs, la félicité pure.

« Enfin Dieu a exaucé sa prière; son sacrifice a été agréé, son but a été atteint, mais après combien d'efforts;

« Il est même allé au delà de son désir; toutefois ses regards élevés vers Dieu feront naître des légions de ses pareils.

« Son corps et son âme ont eu des jouissances sans limites, lorsqu'ils ont marché à la conquête de la gloire.

« Aucune âme ne fut plus forte dans le danger, et pourtant elle a fui de son enveloppe craintive[1].

« Son caractère était indomptable, mais en même temps il était bienveillant, jaloux de son honneur; il avait l'âme pure et la générosité facile.

« Qu'allons-nous devenir, maintenant qu'il n'est plus? la gloire ne saurait plus exister. Plus n'est besoin que les enfants vivent désormais;

« Ils seraient comme de jeunes chiens qu'on traînerait vers un lion dont le sang coule au milieu d'une meute, et qui ne redoute pas d'attaquer un autre lion.

« Jamais, ni le matin, ni le soir, on ne l'a vu autrement que p. ٢٧٣
s'élançant en avant pour exterminer une troupe d'ennemis.

« On dirait qu'il n'a pas lutté en faveur de Dieu, détruisant tout en son nom et l'appelant à son aide contre ceux qui niaient son existence;

« On dirait qu'il ne s'est pas levé pour venger la vérité ou qu'il n'a point pris les armes pour abattre le mensonge.

« C'est lui qui, jusqu'à sa mort, avait donné la vie à la religion; maintenant elle est comme une âme qui est séparée de son corps.

« Dans le texte de la Révélation il est dit : « Il ne meurt pas « l'homme qui a donné sa vie et son bonheur pour les « martyrs. »

1. La lecture du mot ainsi traduit est douteuse.

« Celui qui porte le nom de son père, quand ce nom qui est déjà une qualité est suivi d'une autre qualité, a droit au pouvoir parmi les Croyants.

« Toutes les qualités appartiennent au Glorifié et la gloire n'a pas d'existence en dehors de lui;

« Toutes les beautés et toutes les bontés qui brillent en paroles et en actions chez un homme se trouvent dans la vie du Prophète.

« C'est lui que je veux et non celui qui, conduit par les circonstances à l'imiter dans sa conduite généreuse, craint le danger.

« C'est lui que je veux et non celui qui a besoin de s'enfermer dans une forteresse; c'est lui que je veux et non celui qui voudrait toujours m'y enfermer.

« C'est lui enfin que je veux et non le défenseur qui viendra après lui, fût-il un héros qui ne craindrait dans la mêlée, ni le nombre des combattants, ni la puissance de leurs armes.

« Le feu de l'hospitalité jaillissait de son glaive au jour de détresse; combien de fois n'a-t-il pas nourri ses hôtes des vivres de l'ennemi.

« Les uns l'ont abandonné, d'autres l'ont trahi; bien que ce soit deux choses différentes, un même châtiment leur est applicable.

« Ils n'étaient point de ses parents, il est vrai, mais ils étaient de ses hommes de confiance; pourtant ils ont trahi celui qui les avait appelés près de lui.

« Si armé de son glaive de justice, il avait eu des légions devant lui, il aurait résisté à lui seul contre les troupes de l'oppression.

« Pareils à un troupeau de bœufs égarés qui a fui son berger, puissent ces soldats maintenant passer leurs jours à beugler;

« Qu'ils rient aujourd'hui, bientôt ils pleureront, car leurs esprits troublés ignorent ce qu'ils verront demain.

« Telle est la vie dans ce monde changeant : celui qui est gai ce soir, sera triste demain matin.

« Par votre existence, ô famille de Elayyâchi, ne redoutez plus rien maintenant que vous avez eu le fils de Ahmed; si on le blâme il a été glorieux autrefois.

« S'il a disparu de nos regards, ses traces restent comme un témoignage remarquable; que quiconque le nie, sois contraint de le reconnaître.

« Dans l'éternité, les faveurs du Maître suprême, qu'il est allé retrouver, le feront revivre et lui assureront le repos.

« O vous qui avez iniquement commis ce meurtre, le Souverain qui donne la victoire à celui qui prie, a été témoin et vous en demandera compte.

« Cette mer de générosité n'a pas disparu; elle a débordé et s'est ensuite déversée en flots qui répandent partout la générosité :

« Ces flots, ce sont son fils et ses petits-fils qui sont des lions et dont le bonheur remplira plus tard nos yeux et nos mains de l'objet de nos désirs.

« Leur destinée s'accomplira parmi les hommes et se terminera d'une façon heureuse qui confondra les patrons de nos ennemis. p. ٢٧٤

« Dans ma pensée, j'augure que ma prophétie se réalisera et que personne, malgré son zèle ou ses efforts ne saurait vous empêcher d'arriver.

« Toute ma récompense, c'est que les deux Hassan soient heureux. Dieu sera mon juge, sa véracité suffira à me défendre contre le mensonge. »

CHAPITRE LXXIII

DES GENS DE LA ZAOUIA DE DILA : DU DEBUT DE LEUR PUISSANCE ET DE SON DÉVELOPPEMENT ; DE LEUR GLORIEUSE RENOMMÉE

Les Dilâ tirent leur origine des Berbers de Medjâth, une des grandes tribus des Senhâdja, c'est du moins ce que rapportent Ibn Khaldoun et d'autres historiens ; c'est également ce que j'ai vu écrit de la main de notre cheikh, l'imam, Abou Abdallah Elmasnâouï. Au début, leur ancêtre, le très célèbre ouali, Abou Bekr ben Mohammed, surnommé Hammi, fils de Saïd ben Ahmed ben Amr, vint habiter Dilâ et y établit une zaouïa. Son fils, le ouali très pur, Mohammed ben Abou Bekr, qui lui succéda, acheva par ses vertus l'œuvre commencée par son père et montra les plus rares qualités. Bientôt les caravanes portèrent aux quatre coins du monde la

renommée de la zaouïa et de tous côtés on vit accourir la foule ; enfin les descendants de ces personnages arrivèrent à la situation dont ils jouissent actuellement, situation que nous allons retracer dans les lignes suivantes :

Abou Bekr ben Mohammed était né en l'an 943 (20 juin 1536 — 10 juin 1537). On raconte que ce nom de Abou Bekr lui fut donné par le célèbre cheikh Aboulhasen Ali ben Ibrahim Elbouzîdi dont le corps est enterré à Agrath. Passant dans cette contrée à l'époque où venait de naître Abou Bekr, le cheikh se trouva être présent le jour de l'Aqiqa[1] ; comme on lui apportait des mets préparés à l'occasion de cette cérémonie et qu'on lui demandait comment il fallait appeler l'enfant, il répondit : « Abou Bekr. » — « Mais, lui objecta-t-on, les Berbers qui estropient tous les noms vont l'appeler Abou Bekrîk. » — « Non, répondit-il, si Dieu veut, ils n'estropieront pas son nom. » C'est ainsi en effet que les choses se passèrent.

Dès que Abou Bekr commença à avoir souci des choses célestes, il se préoccupa de chercher un cheikh dont il suivrait les doctrines, et dans cette pensée, il se rendit auprès du cheikh Abou Omar Elmerrâkochi. A peine le cheikh vit-il Abou Bekr assis devant lui, qu'il lui fit un accueil des plus honorables et le pressa dans ses bras ; puis prenant son bonnet il le lui posa lui-même sur la tête. Comme Abou Bekr avait la tête plus forte que celle du cheikh Abou Omar, il ne put coiffer le bonnet et ce fut le cheikh lui-même qui l'élargit et le fit entrer de force sur sa tête. Sidi Abou Bekr racontait plus tard que cette action du cheikh lui avait valu une large part de son autorité morale et religieuse et que c'est à la suite de ce fait qu'il connut les anges et ensuite l'avenir.

On rapporte que le cheikh Abou Omar avait chargé son

1. Le septième jour de la naissance d'un enfant ; c'est ce jour-là qu'on lui donne un nom.

nouveau disciple du soin de veiller sur son jardin. Après être resté un certain temps au service du cheikh, Abou Bekr reçut de lui l'autorisation de retourner dans son pays. Il s'y rendit, mais il revint bien souvent à la zaouïa avec les autres membres de la confrérie. Un jour que son affection pour le cheikh l'agitait et que la brise du désir soufflait dans son cœur, Abou Bekr partit seul pour la zaouïa et en arrivant trouva son maître en train d'assister à un enterrement ; c'était au moment où la peste régnait à Maroc, probablement lors de l'épidémie de l'année 965 (24 octobre 1557. — 14 octobre 1558). « Pourquoi es-tu venu, lui dit le cheikh, ne sais-tu pas que le Prophète a dit : « Si vous apprenez que la « peste soit quelque part, gardez-vous d'aller dans ce pays. » — « Je l'avais oublié, répliqua Abou Bekr. » — « Et où sont tes compagnons de route, demanda le cheikh ? » — « Je suis venu seul, répondit Abou Bekr. » — « Eh ! ne sais-tu donc pas que le Prophète a dit : « L'homme qui est seul est un « démon ; quand deux hommes sont ensemble ce sont deux démons, » s'écria Abou Omar. » — « Je l'avais oublié, répliqua Abou Bekr. » Néanmoins le cheikh excusa son disciple.

Quand le cheikh mourut, Abou Bekr sentit un vide profond dans son esprit ; il devint irrésolu, ne s'arrêtant sur aucun sol, ne s'abritant sous aucun ciel et il erra ainsi par les déserts au milieu des animaux et des fauves. Il se mit alors à lire le Coran et le récita souvent en entier sans pouvoir retrouver le calme ; il répéta ensuite pendant très longtemps la formule : « Il n'y a d'autre divinité que Dieu » ; tout cela ne produisit aucun effet. Enfin il ne s'occupa plus que d'adresser des prières au Prophète, renonçant au monde, dédaignant ses vanités et c'est alors seulement que le calme lui revint et qu'il retrouva ce qu'il avait perdu.

Abou Bekr était très versé dans la Sonna ; il observait la

loi religieuse et recherchait la science, aussi bien dans le désir de l'acquérir que dans celui de l'enseigner ensuite. Il lisait toujours le Coran, faisait de nombreuses oraisons et adressait de fréquentes prières au Prophète. Il était indifférent aux biens de ce monde ; il ne leur prêtait aucune attention et n'aspirait point aux splendeurs. Tout ce qu'il recevait il le dépensait aussitôt, sans s'inquiéter s'il y en avait peu ou beaucoup.

L'auteur du *Mirât elmahâsin* a fait le portrait suivant de Abou Bekr : « C'était un des plus illustres docteurs de l'islamisme et un des grands saints qui approcheront de Dieu ; il fut l'unique et l'incomparable de son siècle. Remarquable par la pratique de la loi qu'il connaissait à fond, il était encore une mer de générosité sans rivages, car il donnait comme quelqu'un qui ne redoute pas la pauvreté. Si les anciens avaient connu quelques-uns des actes de sa générosité, ils n'auraient pas dit qu'ils savaient ce que c'était que la générosité. Par lui, Dieu a fait refleurir la générosité et a répandu ses faveurs sur ses créatures, à tel point que ni la langue, ni la plume ne sauraient faire une énumération complète de ses bienfaits qui sont d'ailleurs plus visibles que les feux qui brillent sur les cîmes des montagnes.

« Il suffit, au reste, à sa gloire de rappeler que le Maghreb avait perdu ses institutions, que le pouvoir royal y avait vu s'écrouler ses appuis, que l'anarchie était partout et le peuple profondément agité, quand Abou Bekr servit de refuge aux
p. ٢٧٦ gens de science et de religion, qu'il fut le consolateur des faibles et des affligés. Ce fut lui qui éleva autour de l'islamisme un rempart invincible et le plaça sur un haut sommet solidement assis. Ce fut lui qui l'arracha à sa perte et lui rendit pour toujours son parfum et son éclat. Sa maison n'a pas cessé d'exister ; puisse-t-elle si Dieu veut, demeurer toujours l'asile de la science et de la piété, le carrefour de la

générosité, une source abondante et pure, enfin le siège où se traiteront les affaires des musulmans. »

Au mois de moharrem, le premier mois de l'année 1018 (6 avril 1609-26 mars 1610), le cheikh, l'érudit, Aboulabbâs Sidi Ahmed ben Youcef Elfâsi, se rendit chez Abou Bekr et demeura quelque temps auprès de lui. Il étudia sous sa direction, tira grand profit des leçons du maître, puis il retourna à Fez. Interrogé par les habitants de cette ville sur le cheikh, il leur répondit : « Son peuple en fait l'éloge et Sidi Abou Bekr le mérite. »

Abou Bekr exerçait largement l'hospitalité ; il avait table ouverte et les repas qu'il donnait étaient toujours en rapport avec la situation de ses invités, car il suivait la prescription du hadits qui dit : « J'ai reçu l'ordre de traiter les gens selon leur rang. » Il fit de nombreux miracles qui sont restés célèbres. Il mourut au moment du lever du soleil, le samedi, 3 du mois de chaaban de l'année 1021 (29 septembre 1612) et on l'enterra à Dilâ.

Son fils, Sidi Mohammed ben Abou Bekr fut en quelque sorte le médaillon de ce collier, le plus parfait des cheikhs du Maghreb et l'étoile du bonheur. Il réunit en religion et en politique l'autorité suprême et, par son habileté, il accomplit de grandes choses et s'éleva au plus haut point de la gloire. Son pouvoir spirituel arriva à un degré qu'aucun de ses contemporains n'avait pu acquérir ; sa renommée et son influence s'étendirent bien au delà des limites que d'autres saints comme lui avaient pu atteindre. Pour en juger, vous n'avez qu'à vous reporter à la lettre que le jurisconsulte, le traditionniste, Aboulhasen Sidi Ali ben Abdelouâhed Elansâri Esselâouï, écrivait à notre maître, le jurisconsulte érudit, Aboulabbâs Ahmed Elmaqqari, alors que celui-ci était en Égypte. Voici, entr'autres choses, ce que contenait cette lettre : « Votre célèbre ami, votre ouali le plus pur, le sei-

gneur actuel des habitants du Maghreb, le cheikh de la bonne voie, celui qui a été élevé dans le sentier de la vérité, qui connaît Dieu, le maître divin, l'auteur de nombreux miracles et d'actions glorieuses, Sidi Mohammed ben Abou Bekr Eddilâï, qui vous aime et vous honore, qui ne cesse de parler de vous en termes reconnaissants, est en bonne santé. » Cette lettre a été reproduite dans le *Nefh Etthîb* par Elmaqqari.

D'après ce que rapporte notre maître, dans son *Fahrasa,* Sidi Mohammed serait né vers l'année 967 (3 octobre 1559-22 septembre 1560). Il finit par adopter les doctrines du cheikh Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Aboulqâsem Eccherqi, après avoir suivi les leçons de divers pieux personnages du Maghreb et avoir tout d'abord dédaigné les théories de ce Sidi Mohammed ben Aboulqâsem. Ce ne fut donc qu'en dernier lieu qu'il choisit ce maître à l'exclusion
p. ٢٧٧ des autres ; il s'en déclara le disciple et acquit ainsi une autorité et une considération de beaucoup supérieures à celles de ses contemporains. Instruit, érudit, très sagace, il eut surtout de vastes connaissances en matière d'exégèse du Coran et des hadits ainsi qu'en théologie ; il possédait, en outre, la langue arabe, la lexicographie et d'autres sciences variées.

Voici comment s'exprime, à son sujet, l'auteur du *Bedzl elmonasâha :* « Tous, nobles et savants, s'empressaient autour de lui pour recevoir ses libéralités, car Dieu l'avait fait aussi généreux que possible ; il l'était au point que la plupart des gens besogneux venaient le voir, non pas en pélerinage et dans un but de piété, mais simplement pour participer à ses largesses. Les quémandeurs, qui n'étaient point satisfaits des dons qu'ils recevaient, ne craignaient point, tant il est vrai que l'homme est injuste, de s'en exprimer catégoriquement, soit qu'ils fussent venus réclamer quelque

créance qui leur était due, soit même qu'ils n'eussent aucun droit aux libéralités qu'ils en attendaient. Sidi Mohammed connaissait bien le *Sahîh* de Elbokhâri et en lisait le texte avec une grande exactitude. J'ai eu moi-même occasion de le rencontrer et de causer avec lui de l'*Aqîda* de Elouâhidi dont il ne faisait pas grand cas. »

Les cheikhs de cette époque, l'érudit Aboulabbâs Elmaqqari, Sidi Abdelouâhed ben Achir, l'érudit Aboulabbâs Ahmed ben Youcef Elfâsi, le jurisconsulte Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed Meyyâra et d'autres, se rendaient en pèlerinage auprès de Sidi Mohammed ; ils venaient lui demander sa bénédiction et le consulter sur les difficultés que présentent certaines questions théologiques.

Parlant de ce cheikh, l'auteur de *Eli'lâm* dit : « Quelqu'un qui aurait voulu réunir dans un même recueil la liste entière de ses vertus, n'aurait jamais pu en donner qu'une faible partie, même en faisant un volume spécial pour chaque genre de vertus, eût-il composé pour cela mille volumes. »

Quoi de plus beau que le panégyrique suivant qui fut composé en son honneur par le littérateur, l'éloquent jurisconsulte, Aboulabbâs Sidi Ahmed Eddeghoughi :

« Étonne-toi de ne pas t'abstenir et réjouis-t'en ; n'est-ce pas une honte de s'abstenir de faire l'éloge de ses vertus.

« O toi qui prétends être un lettré, arrête-toi, car tu n'arriverais pas ; tu n'es point à la hauteur de celui que tu entreprends de célébrer.

« Qu'aurais-je jamais eu affaire avec la poésie, si je n'avais eu à célébrer la gloire du fils de Abou Bekr,

« Mohammed, le pôle dont les mérites défient toute description, la lampe qui nous éclaire de ses feux ?

« C'est lui qui est le soleil de la splendeur ; que dis-je, il s'élève bien au delà du soleil, là où personne ne saurait l'atteindre.

« Il est le savant, l'étendard qui guide les hommes vers la voie la plus droite et cela grâce au voisinage où il est de Dieu.

« Il est le protecteur du voyageur et celui qui chasse le mal de

ses demeures avec le consentement du tyran ou malgré sa résistance.

p. ٢٧٨ « Il a fait revivre la Loi, ou plutôt il a détruit toute innovation et même il a épargné tout effort au fidèle, en écartant les obstacles;

« Parfois quand celui-ci s'est reposé pour se distraire, il lui a reproché de se reposer en se fiant à son titre de fidèle.

« N'est-il pas vrai, — j'en jure par celui qui t'a donné toutes les vertus, que nul autre que toi, par les plus grands efforts, n'a pu obtenir, —

« Qu'avec une partie seulement des mérites que tu possèdes, tu ressembles à une mer dont le fond serait formé de perles et de pépites d'or?

« La science, grâce à toi, s'est trouvée hier avoir deux familles, et, sans ton assistance, le jour de l'ignorance serait venu aujourd'hui même la détruire.

« Que de pauvres misérables, par toi, sont devenus riches, que de gens désespérés ont retrouvé la vie calme et heureuse!

« Que de captifs tu as délivrés qui n'avaient aucun soutien, que d'affligés tu as consolés, qui étaient abattus par l'acharnement du sort!

« Que de malheureux opprimés tu as soulagés, en sorte qu'ils ont pu échapper à leurs maux et retrouver la paix, après avoir souffert!

« Que de gens à qui l'on avait ravi la fortune ou la religion qui, grâce à toi, se voient restituer ce qu'on leur avait pris!

« Que de victimes tu as protégées contre leurs tyrans en obligeant ceux-ci à rendre le fruit de leur spoliation!

« Que de gens tu as combattus, alors que le lion n'aurait osé les attaquer pour défendre ses petits : la mollesse, chez un chef, le perd.

« Que de musulmans qui n'ont eu d'autre père que toi : c'est à son père que chacun s'adresse.

« Depuis que tu es le plus pieux des hommes, tu n'as pas cessé d'en être le plus généreux, et le plus généreux parmi le peuple est celui qu'on redoute le plus.

« Tu es le compagnon le plus vigilant et le plus audacieux quand il s'agit de payer d'audace et de marcher en avant.

« Oui! et tu es encore le savant le plus profond, l'homme d'honneur le plus scrupuleux et le plus bienveillant malgré ta haute situation.

« Tu as la main la plus généreuse et c'est toi qui es le maître le plus équitable, écartant des autres les dangers qu'ils redoutent ou les causes qui doivent amener ces dangers.

« Que je voudrais savoir si les anciens qui, avec toute leur rhétorique, auraient essayé de faire ton éloge,

« Auraient été capables, s'ils ne pouvaient arriver à décrire toutes tes vertus, à en donner au moins la dixième partie;

« Car tu possèdes toutes les perfections; ton origine est pure ainsi que celle de tes collatéraux, si loin qu'on remonte dans ta généalogie. »

Les Berbers de la Molouïa avaient une grande foi en Sidi Mohammed et lui étaient très dévoués, car il attirait sur eux les bénédictions du ciel; ils suivaient scrupuleusement ses avis et s'arrêtaient aux limites exactes qu'il leur fixait. Sa zaouïa jouissait d'un grand renom : on s'y adonnait à l'étude des sciences, et nuit et jour les cours et les conférences s'y suivaient sans interruption. Aussi cette zaouïa produisit-elle un grand nombre de maîtres et de savants remarquables. On s'y rendait de tous les coins du Maghreb; aucun étudiant ne manquait d'y aller et tout homme avide de s'instruire ne pensait pas à s'adresser ailleurs.

J'ai entendu raconter à plus d'un maître, qu'au moment p. ٢٧٩
où il sentit sa dernière heure venue, Sidi Mohammed réunit ses enfants et ses parents et leur dit : « Dieu nous a fait connaître le discours de Thaloût à son peuple : « Dieu va vous éprouver avec un fleuve; quiconque boira de ses eaux ne sera pas des miens; celui-là seul qui n'y goûtera pas sera avec moi, à moins toutefois qu'il n'en ait pris qu'un peu dans le creux de sa main [1]. » Eh! bien, moi je vous dis, pas même celui qui n'en aura pris qu'un peu dans le creux de sa main. » En disant ces derniers mots, il faisait allusion au désir qu'ils auraient de se disputer le pouvoir après sa mort et

1. *Coran*. Sourate II, verset 250.

de chercher à arriver aux fastes du califat. C'était là une sorte de divination de sa part. Quelques thalebs trouvent que Sidi Mohammed manqua aux convenances en se servant de cette expression : « Eh ! bien, moi je vous dis » car il mit en opposition son propre discours avec les paroles de Dieu. Un de ses petits-fils, notre cheikh, le jurisconsulte, le très docte, le célèbre Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Elmasnâouï, fils de Sidi Mohammed ben Abou Bekr, a répondu à cette critique dans une brochure spéciale que nous aurions reproduite ici en entier si elle n'avait pas été si longue.

Sidi Mohammed ben Abou Bekr mourut en l'année 1046 (5 juin 1636-26 mai 1637), à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Il laissa un certain nombre d'enfants dont l'aîné appelé Mohammed fut surnommé Elhadj, parce qu'il avait fait plusieurs fois le pèlerinage en compagnie de son père et de son grand-père; dans ses voyages au Hedjaz et en Égypte, Mohammed Elhadj s'était rencontré avec un certain nombre de cheikhs; on assure aussi qu'à la suite de certaines circonstances, il fut appelé à présider la prière publique le jour de Arafa [1], honneur qu'aucune personne de Maghreb n'avait eu avant lui. C'était un jurisconsulte érudit, un savant et un homme très généreux.

J'ai lu, écrits de la main même du jurisconsulte, le littérateur, Aboulabbâs Ahmed ben Seliman Eddaoudi, les vers suivants qu'il adressa à Mohammed Elhadj (que Dieu le garde par sa grâce !) :

« O seigneur des peuples, notre départ est proche, et tout voyageur a un désir ardent de vous voir ;

« Aucune attaque ni aucune guerre ne sauraient se passer de vous, car vous êtes un maître.

« Si je ne puis vous voir, du moins je reviendrai avec une mule ou un chameau qui vous aura vu et entendu. »

1. C'est-à-dire à l'une des cérémonies du pèlerinage de la Mecque.

Mohammed Elhadj sourit en entendant ces vers qui lui causèrent une grande joie et il envoya trente mitsqâls à l'auteur en lui faisant dire : « Acceptez cette modeste offrande. » Les habitants de la zaouïa s'occupaient avec ardeur de littérature ; ils se délassaient en lisant de brillantes poésies et en faisant de la calligraphie. Il y eut parmi eux un certain nombre de personnages qui acquirent un talent remarquable dans ce genre d'études et qui composèrent de p. ٢٨٠
belles œuvres qui brillèrent de l'éclat de la lune.

J'ai trouvé les lignes suivantes écrites de la main même du très docte Sidi Abdelouahhâb Elfâsi : « Sidi Mohammed Eccherqi m'ayant récité, au sujet de Abou Bekr, le vers suivant dans lequel il me donnait à entendre ce personnage en parlant de la disparition du soleil :

« Le soleil a-t-il disparu ou non? Quoi qu'il en soit, réponds à ma question et puisse ton ombre ne pas cesser de s'étendre sur la littérature. »

Je répondis :

« Le soleil a disparu ; que vos vertus ne cessent jamais, dans la suite des temps, d'éclairer les horizons du monde !

« Si le soleil a disparu dans ses demeures de l'Occident, votre soleil du moins brille toujours dans le ciel de la gloire,

« Et si l'horizon occidental réclame un soleil, nous n'avons pas besoin d'en avoir d'autre que l'*oriental*[1]. »

Sidi Eccherqi a également composé ces vers :

« La clémence attend vos ordres et l'indulgence est à votre service comme un captif étranger.

« La douceur, la bonté et la réprimande appartiennent à l'homme de cœur, mais la bienfaisance est encore la meilleure des qualités.

1. Il y a ici un jeu de mots sur le nom de Eccherqi, qui signifie l'*Oriental*.

« L'homme habile est celui qui montre un visage souriant ; il n'y a que celui qui est maladroit qui essaie de frapper l'intelligence avec des traits.

« Transforme en breuvage doux l'amertume que l'on t'apporte et tu y trouveras un goût agréable. »

Parmi les personnages les plus célèbres de cette zaouïa, il faut citer le très docte Abou Abdallah Mohammed Etthaïeb ben Elmasnâouï, fils de Sidi Mohammed ben Abou Bekr; ses vers et ses stances sont célèbres. Au nombre de ceux qui se distinguèrent par leur érudition dans toutes les sciences et particulièrement dans la langue arabe, il y eut encore Abou Abdallah Mohammed Elmorabith ben Mohammed ben Abou Bekr qui a composé sur le *Teshîl* [1]. un commentaire comme il n'en a jamais été écrit de semblable. Il a également commenté *Elbasîth wa'tta'rîf, Elouaraqât*, etc... ; c'était un littérateur d'une grande envergure. En résumé, je dirai, car c'est un devoir strict que de dire la vérité, qu'il y aurait beaucoup encore à raconter sur les gens de Dilâ, mais si j'entreprenais de faire l'énumération complète de leurs travaux en vers et en prose, cela m'entraînerait trop loin et risquerait d'être fastidieux. Du reste, personne n'ignore leurs mérites à l'exception toutefois des hommes grossiers dont le cœur est atteint du mal de l'envie. Le parterre des beautés des Dilâïtes serait vaste si on voulait le parcourir en entier, mais comme dit le poète :

p. ٢٨١ « Si l'homme n'a pas un œil clairvoyant, il n'est pas étonnant qu'il hésite au moment où le glaive brille. »

Mohammed Elhadj se fit remarquer par sa belle conduite comme jurisconsulte et comme souverain, deux fonctions

1. Sans doute le traité de grammaire intitulé : *Teshîl elfaouâïd*, composé par Djemaleddin Abou Abdallah Mohammed ben Abdallah Elthaïy Eldjiyâni, surnommé Ibn Malek.

qu'il exerça avec une véritable habileté. Ce fut sous son règne que l'œuvre des gens de la zaouïa dilâïte se constitua définitivement. Sa renommée fut si grande et s'étendit si loin qu'elle remplit tous les esprits, assurant ainsi le pouvoir aux mains de Abou Abdallah Mohammed Elhadj, de ses fils, de ses frères et de ses cousins. Il réussit à faire reconnaître son autorité par les villes de Fez et de Méquinez avec tout leur territoire et par toute la région de Tadela. Les Berbers de la Molouïa se groupèrent autour de lui ; ils lui jurèrent fidélité et le soutinrent dans la bataille qu'il livra à Abou Aqaba contre le sultan Mohammed Eccheikh, fils de Zîdân, le prince saadien, dans le courant de l'année 1050 (23 avril 1640-12 avril 1641). Le sultan ayant été vaincu dans cette rencontre et son armée mise en déroute complète, cessa, à partir de ce moment, d'exercer son autorité sur la contrée sise en arrière de l'Ouâdi Elabîd.

Dans la matinée du samedi 12 de rebia Ier de l'année 1056 (28 avril 1646), Mohammed Elhadj livra la bataille de Elgâra au prince de Sidjilmassa, Abou Abdallah Mohammed, le Chérif hassanien ; ce dernier ayant été vaincu, Mohammed Elhadj entra dans Sidjilmassa où les Berbers se portèrent à tous les excès. Les deux chefs conclurent ensuite la paix dans les conditions suivantes : tout le territoire qui s'étendait du Sahara au Djebel Ayyâch, fut attribué à Maulay Mohammed ben Eccherif et tout le territoire en-deçà de la montagne d'Ayyâch fut dévolu aux gens de Dilâ. En outre les Dilâïtes stipulèrent que Maulay Mohammed ben Eccherif leur remettrait cinq des districts situés sur son territoire, savoir : le district des Oulâd Aïssa, commandé par le cheikh Moghfir ; celui de Qasr Essouq, placé sous les ordres de Etthaïeb ; celui de Qasr Beni Otsmân, qui avait à sa tête Ahmed ben Ali; le Qasr Halîma dans le territoire des Eghris et Isrir Ferkla. Les Dilâïtes s'engagèrent à ne point faire prendre les

armes, en leur faveur, à aucun des habitants de ces cinq districts et la paix fut conclue à ces conditions.

Les Dilâïtes, ramenant leurs troupes, s'étaient à peine éloignés que Maulay Mohammed ben Eccherif rompit le pacte auquel il s'était engagé, en attaquant le cheikh Moghfir et en violant certaines autres conditions qu'il avait promis de respecter. Dès qu'ils eurent connaissance de ces faits, les Dilâïtes rassemblèrent leurs troupes et marchèrent sur Sidjilmassa, bien décidés à ne rien laisser à Maulay Mohammed ben Eccherif et à le dépouiller entièrement de ses possessions. Ils lui écrivirent une lettre dans laquelle ils lui adressèrent des menaces, l'accusant de perfidie, lui reprochant d'avoir manqué à ses engagements et d'avoir parjuré ses serments. A cette lettre si dure et conçue en termes très violents, Maulay Mohammed ben Eccherif répondit ce qui peut se résumer ainsi :

p. ٢٨٢ « Au Seyyid Mohammed, surnommé Elhadj, fils du Seyyid Mohammed, fils du Seyyid Abou Bekr ben Mohammed, autrement dit Hammi ben Saïd ben Ahmed ben Omar ben Sîr Elouddjâri Ezzemmouri, ainsi qu'à tous ceux qui revêtent avec lui le manteau du conseil, ses fils, ses oncles et ses frères, salut à tous d'un salut affectueux et conforme à la Sonna. Nous vous écrivons de Sidjilmassa — puisse Dieu lui fournir contre votre méchanceté la plus profitable des amulettes et la revêtir du plus haut turban pour lutter victorieusement contre vous ! Salut !

« C'est vous qui avez rallumé les feux de l'insurrection alors qu'ils étaient éteints, mais vous n'êtes pas dignes de les entretenir, car on ne vous connaît dans le Maghreb que par les immenses plats de *acîda*[1] que vous offrez à vos hôtes et par les épigrammes en vers détestables que vous vous lancez

1. Le mets national des Berbères marocains.

les uns aux autres. Quant aux sciences véritables, nous vous concéderions volontiers que vous les possédez, si du moins vous vouliez les mettre en pratique et les enseigner. Mais grand Dieu ! si le Souverain Juge nous accorde le pouvoir, vous verrez alors, vous et vos fils, de quoi sont capables nos enfants et nos frères.

« Les maîtres dans l'art de la divination rapportent que, dans votre lutte contre nous, vous éprouverez des vicissitudes terribles. Comment espéreriez-vous donc nous échapper, alors surtout que vous avez jeté l'effroi parmi les chérifs et les chérifas, parmi les dévots et les dévotes? Faites, si vous le voulez, tous vos efforts pour maintenir la paix et jouir du calme, tant que les circonstances vous le permettront, car la guerre est un feu qui dévore et on ne saurait l'éviter sans déshonneur lorsqu'il a été allumé. Dieu sait d'ailleurs que ces bravades de votre part ne sont ni redoutables, ni effrayantes et qu'au moment de la lutte vous ne serez pas plus terribles que les phalènes quand elles se précipitent sur la flamme des lampes. Votre désir le plus vif est d'étendre sur vous le manteau de notre protection afin que vous ne soyez point opprimés, le jour où nous vous attaquerons avec les serres de l'audace ; vous n'agissez ainsi que pour dissimuler votre insigne faiblesse, mais nous serons impitoyables et n'accepterons aucune excuse. Vous prêchez l'abstention des crimes et vos cœurs sont remplis de mauvaises pensées ; quand on vous contraint à ne point faire mal, vous dites : « Pardon ! nous n'en voulions rien faire » ; mais quiconque a enfanté une chose reste apparenté avec elle, quiconque redoute un événement en devient la victime.

« Quant aux populations berbères et arabes que contiennent les plaines du Gharb, nous espérons de Dieu qu'il les soumettra à notre autorité ; mais si nous ne parvenons pas à nous en emparer, eh ! bien, cela sera réservé à nos fils

et à nos frères, car dans toutes les dynasties l'œuvre créée par son premier fondateur n'acquiert tout son éclat que sous ses successeurs. Vobez ce qui pourra ramener le calme dans nos esprits, nous vous aiderons à l'obtenir, et c'est à cela que nous nous arrêterons. Eddeghoughi a été inspiré par Dieu lorsqu'il a fait connaître vos turpitudes, dans ces vers que nous a récités Maulay Mohammed ben Mobârek :

p. ٢٨٣ « Sache que tu es un des antechrists du Maghreb, que ta puissance périra sous les coups des disciples de Jésus;

« Vous n'êtes tous que les vils rejetons d'une prostituée et votre aïeul Abou Saïd était un Goliath.

« Vos jeunes gens sont des mignons et ceux d'entre vous qui sont d'âge mur, des cornards, grâce à la conduite de votre cheikh l'entremetteur[1].

« Les cieux de la gloire ont horreur de votre dynastie et ni la terre, ni Behemot ne veulent vous supporter. »

« Vous n'êtes en réalité que des espèces de singes et le montreur de singes, exposé aux poursuites des chiens, est bientôt en guenilles. Vous nous déclarez que les traités de paix entre princes ne sont que des pièges, mais le sultan Abou Hammou l'avait déjà dit bien avant vous. Maintenant, cette lettre sera la dernière tentative de rapprochement entre vous et nous ; si vous désirez la paix, c'est également vers ce but que nous nous sentons attirés de toutes nos forces ; si vous préférez autre chose, nous vous répondrons alors par ce vers de Aboutthaïeb Elmotanebbi :

« Désormais c'est avec des piques et des lances que nous vous écrirons et vous ne recevrez d'autre ambassadeur qu'une armée innombrable. »

« Salut. »

Eddeghoughi dont il vient d'être question et dont Maulay

1. Le texte porte ديّوت au lieu de ديّوث qui ne rimerait pas. Les Barbaresques remplacent volontiers le ث par un ت dans la prononciation et font parfois la même substitution lorsqu'ils écrivent.

Mohammed Eccherif cite l'épigramme dans sa lettre, était un des clients des gens de Dilâ. Il avait été élevé parmi eux et était devenu un littérateur distingué ; il était sceptique et peu de personnes ont échappé à sa verve caustique. On raconte qu'il se tenait habituellement dans un endroit qui servait de dépotoir aux ordures, et personne, homme ou femme, ne pouvait passer près de lui, sans qu'il lui décochât quelque épigramme, soit en vers, soit en prose ; ses traits portaient toujours. Il attaqua aussi un grand nombre de poètes qui n'osèrent lui répondre. Pourtant un musulman qui avait étudié les belles-lettres à la zaouïa eut le courage de le faire : comme Eddeghoughi portait quelques traces de lèpre, cet homme lui dit :

> « O vengeance ! tu es assis dans un parc à bestiaux et les traces les plus hideuses se montrent sur ta face;
>
> « Quand les gens te voient, ils peuvent s'écrier : Le ciel soit loué ! il vient de montrer le diable aux hommes. »

Maulay Mohammed ben Eccherif ne cessa d'enfreindre les clauses du traité qu'il avait conclu avec les gens de la zaouïa de Dilâ jusqu'au moment où, ainsi que cela sera dit en détail plus loin, les habitants de Fez le mandèrent auprès d'eux et lui prêtèrent serment de fidélité. Il demeura un certain temps dans cette ville, puis Mohammed Elhadj ayant marché contre lui à la tête d'une armée considérable, il livra bataille à l'endroit appelé Dahr-Erremka, dans le voisinage de Fez, le mardi, 10 du mois de chaaban de l'année 1059 (19 août p. ٢٨٤
1649). Maulay Mohammed, mis en complète déroute ainsi que les habitants de Fez, retourna alors à Sidjilmassa.

Quant aux gens de la zaouïa de Dilâ, ils entrèrent dans la ville de Fez et y rétablirent leur autorité ; ils y maintinrent leur pouvoir jusqu'à l'époque où le puissant sultan Maulay Errechîd, fils de Maulay Eccherif, ayant levé l'étendard de

la révolte dans le pays du Djerid, s'avança à la tête des troupes nombreuses formées des valeureux et braves Arabes des Angâd, et mit le siège devant la ville de Fez dont il s'empara ainsi que nous le dirons plus loin, si Dieu veut. Maulay Errechid marcha ensuite sur la zaouïa de Dilâ. Abou Abdallah Mohammed Elhadj réunit alors une grande armée composée de Berbers et d'autres peuples; les deux armées en vinrent aux mains à l'endroit appelé Bathn-Erroummân et, dans la bataille qui eut lieu en cet endroit, dans la première décade du mois de moharrem de l'année 1079 (11 — 20 juin 1668), les gens de Dilâ essuyèrent une défaite.

Dans ses *Mohâdharât*, le cheikh Abou Ali Elyoussi, rapporte l'anecdote suivante : « Après la défaite dont il vient d'être parlé, je m'étais rendu chez Abou Abdallah Mohammed Elhadj qui, à cause de son grand âge, n'avait pu assister à la bataille; il était entouré de ses fils et de ses frères qui manifestaient tous un vif chagrin, une grande angoisse et une extrême frayeur. « Pourquoi, leur dit-il, cette terreur? pourquoi cette affliction? puisqu'il vous a dit qu'il vous suffirait, qu'il vous suffise donc. » En prononçant ces derniers mots, il voulait parler de Dieu.

Quand Maulay Errechid eut occupé la zaouïa, il la bouleversa de fond en combles et dispersa ceux qui l'habitaient; il en détruisit si bien les édifices qu'il laissa l'emplacement comme un champ moissonné sur lequel on ne trouve plus trace des richesses de la veille. Cette zaouïa qui avait brillé à l'égal du soleil qui se lève, se vit privée de toute clarté par les événements; son abri tutélaire et ses richesses disparurent pour toujours après avoir si longtemps resplendi, grâce à Abou Bekr; après avoir exhalé et répandu ses parfums odorants, elle fut désertée par les chevaliers de la plume dont les traits du visage suffisaient à dissiper les ténèbres. Les beautés qu'on cache à tous les regards s'en éloignèrent

pour toujours et leur souvenir seul demeura dans les cœurs ; ces membres de la zaouïa qui arrêtaient les souffles du vent furent emportés par les vents jusqu'à leur dernière trace. Leurs corps disparurent, mais leur renommée subsista. Ce trône écroulé, les nuits débarrassées de tout élément de discorde, reprirent leur marche régulière. Ni le glaive, ni la lance, non plus que leurs superbes présents n'avaient pu arrêter les coups du sort. Arrière donc, ô puissance mondaine, qui n'a pu défendre leurs droits, ni maintenir leur éclat ! Ainsi va le pouvoir ; il ne laisse point durer ceux qui l'ont cueilli, il fait à la fois disparaître ses maîtres et ses valets. C'est lui qui a effacé les traces des alliances, qui a éteint les feux des serments, qui a fait pâlir l'étoile du fils de Cheddâd[1] et renversé le château de Sindâd[2] avec tous ses créneaux. Chacun est renversé à son heure, l'un plus tôt, l'autre plus tard et le Coran seul parviendra jusqu'à son terme.

Dieu les a récompensés dignement des bienfaits qu'ils ont répandus, en inspirant l'élégie qu'a composé l'imam, dont tous les cheikhs du Maghreb, sans exception, s'accordent à vanter la science et la vertu, Abou Ali Elhasen ben Mesaoud p. ٢٨٥
Elyoussi ; cette élégie qui rime en *r* et dans laquelle l'auteur pleure sur les beaux jours de la zaouïa de Dilâ, commence par ce vers :

> « Je voudrais contraindre la paupière de mon œil à verser un torrent de larmes, mais elle s'y refuse et y substitue un torrent de flammes. »

Ce poème est long et, comme d'ailleurs il est très connu, nous nous dispenserons de le reproduire ici.

1. Antara, l'auteur d'une des Moallaqa.
2. Il s'agit sans doute du temple de Dhoul Caabat, élevé à Sindâd dans l'Irâq avant l'islamisme.

Errechid donna à Sidi Mohammed Elhadj l'ordre de se rendre avec ses enfants et ses parents dans la ville de Fez et d'y habiter. Ils s'y établirent effectivement, mais, après y avoir passé un certain temps, ils reçurent l'ordre de se rendre à Tlemcen. Ils partirent alors pour cette dernière ville où ils demeurèrent.

On m'a raconté qu'en entrant à Tlemcen, Mohammed Elhadj aurait dit : « J'avais bien vu dans certains livres, prédisant l'avenir, que j'irais à Tlemcen, mais j'avais cru que ce serait en souverain, tandis que j'y entre dans l'état où vous me voyez. » Mohammed Elhadj habita Tlemcen jusqu'au moment où il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans ; il fut enterré dans le mausolée de l'imam Essenoussi.

Après la mort de Maulay Errechid, les enfants et les parents de Mohammed Elhadj retournèrent à Fez où ils demeurèrent ; ils furent invités à revenir dans cette ville par le sultan victorieux Maulay Ismaïl (que Dieu sanctifie son âme dans le Paradis !) Plusieurs de mes condisciples de Fez m'ont récité les vers suivants qui avaient été composés par le jurisconsulte Abou Mohammed Abdelouahhâb, fils du très docte Sidi Elarbi Elfâsi, et qui faisait partie d'un poème en l'honneur des gens de la zaouïa de Dilâ :

« Les gens de Dilâ sont de noble race; leur pays est une contrée bénie.

« Que la gloire demeure parmi eux jusqu'au jour de la Résurrection ! »

Le sultan Errechid ben Eccherif punit l'auteur de ces vers et lui refusa toute gratification en disant : « Un pareil éloge ne saurait convenir qu'aux descendants du Prophète. » Comme curiosité littéraire, on raconte qu'après s'être emparé des gens de la Zaouïa, ainsi que nous venons de le dire, le sultan Maulay Errechid se trouvant dans son palais avec

Abou Abdallah Mohammed Elmorâbith lui récita ce vers qui était bien en situation :

> « Rien n'est plus triste, en ce monde, pour un homme de valeur que de voir un ennemi auquel il ne peut se dispenser d'accorder son estime. »

Abou Abdallah, comprenant l'allusion, répondit : « Dieu p. ٢٨٦
fortifie notre prince ! C'est un bonheur pour un homme d'avoir affaire à un adversaire intelligent. » Cette réplique plut au sultan, et les assistants admirèrent la présence d'esprit et l'à-propos de Elmorâbith. Dieu protège quiconque s'adresse à lui.

CHAPITRE LXXIV

DE LA RÉVOLTE DE ABOULHASEN ALI BEN MOHAMMED DANS LE SOUS ; DE CELLE DE SON ÉMULE ABOU HASSOUN, ET DE TOUT CE QUI S'Y RATTACHE

Ali ben Mohammed était le fils du bienheureux et vertueux Aboulabbâs Sidi Ahmed ben Moussa Essoussi Essemlâli. Son rôle politique commença au moment ou Zîdân fut impuissant à maintenir son autorité sur la province du Sous. A ce moment il se présenta comme prétendant au trône et essaya d'attirer vers lui les feux du pouvoir ; il réussit à grouper autour de lui les Berbers des plaines de Djezoula et de Harsa, en même temps que toutes les tribus du Sous.

Il s'empara de Taroudant et de la province de ce nom, mais il en fut chassé à la suite d'une longue lutte par le jurisconsulte, le morâbith, Abou Zakaria Yahia ben Abdallah et ce ne fut qu'après la mort de ce dernier qu'il devint maître incontesté du Sous, que sa parole et ses ordres y furent

partout écoutés. Il s'attaqua ensuite au Draâ dont il s'empara également, puis à Sidjilmassa et à la province de ce nom qui reconnurent également son autorité. Devenu dès lors fort et puissant, il s'établit à Sidjilmassa et régna sur les contrées qu'il venait de conquérir jusqu'au moment où, après des combats et des luttes qui auraient fait blanchir les cheveux d'un enfant à la mamelle, il fut chassé de cette ville par l'aigle brillant, le lion irrésistible, Maulay Mohammed ben Eccherif.

Chassé ensuite du Draâ par ce même compétiteur, Ali eut à soutenir de rudes combats, mais il se maintint néanmoins dans le Sous jusqu'à l'époque de sa mort survenue en l'année 1070 (18 septembre 1659-6 septembre 1660). C'était un homme d'un abord facile, d'une conduite exemplaire, qui était chaste et peu enclin à répandre le sang. Son fils, Abou Abdallah Mohammed ben Ali, lui succéda et conserva la situation que lui avait léguée son père jusqu'au jour où il fut écrasé par le sultan Maulay Errechid, ainsi que cela sera dit plus loin. L'étendard de Aboulhasan dut alors chercher un refuge à Ilegh dans le Sous et y demeura désormais impuissant à poursuivre la lutte. Le pouvoir appartient à Dieu seul.

---

p. ٢٨٧

CHAPITRE LXXV

DU SOULÈVEMENT DE ABDELKERIM BEN ABOU BEKR ECCHEBANI A MAROC

Le sultan Maulay Elabbâs ben Maulay Eccheikh ben Zîdân ayant été tué, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, Maroc se souleva à l'appel de Abdelkerîm, fils du caïd Abou Bekr Ecchebâni Elharîri, le chef de la grande tribu des

Chebâna, dont les Harîr forment la fraction la plus importante et la plus ancienne. Le peuple avait donné à cet Abdelkerîm le surnom de Keroum Elhadj. Étant entré à Maroc, Abdelkerîm invita la population à lui prêter serment de fidélité, ce qui eut lieu en l'année 1069 (29 septembre 1658-18 septembre 1659). Il réunit sous son autorité tout le royaume de Maroc et se conduisit d'une façon admirable à l'égard de ses sujets. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la grande famine dite de l'année 1070 (18 septembre 1659-6 septembre 1660) ; la disette fut telle que, réduit à la dernière extrémité, le peuple en vint à manger des cadavres. Abdelkerîm resta fièrement assis sur le trône de Maroc jusqu'à l'époque de sa mort qui survint en 1079 (11 juin 1668-1er juin 1669), quarante jours avant l'élévation au trône de Maulay Errechîd. A la mort de Keroum, son fils Abou Bekr lui succéda comme souverain à Maroc ; il assura son autorité sur cette ville et suivit dans sa conduite l'exemple de son père, jusqu'au moment où le sultan Errechîd s'étant emparé de lui et de ses cousins, les fit tous mettre à mort et décima la tribu des Chebâna. Le cadavre de Abdelkerîm fut retiré de sa tombe et jeté au feu. Dieu seul est éternel.

CHAPITRE LXXVI

DE LA DYNASTIE DES CHÉRIFS HASSANIENS DE SIDJILMASSA. QUELQUES MOTS DE LEURS ACTIONS GLORIEUSES ET DE LEURS BRILLANTES QUALITÉS

Tout d'abord nous donnerons la généalogie de cette famille, bien que, plus brillante encore que le soleil et plus agréable qu'un ombrage touffu, elle n'ait guère besoin d'être

rappelée. Les trois premiers princes de cette dynastie sont : Maulay Mohammed, Maulay Errechîd et Maulay Ismaïl, tous trois fils de Maulay Eccherif, fils de Maulay Ali, fils de Maulay Mohammed, fils de Maulay Ali, fils de Maulay Youcef, p. ٢٨٨ fils de Maulay Ali, surnommé Eccherif, fils de Maulay Elhasen, fils de Maulay Mohammed, fils de Maulay Elhasen, fils de Maulay Qâsem, fils de Maulay Mohammed, fils de Maulay Belqâsem, fils de Sidi Mohammed, fils de Maulay Elhasen, fils de Maulay Abdallah, fils de Maulay Abou Mohammed Arfa, fils de Maulay Elhasen, fils de Maulay Abou Bekr, fils de Maulay Ali, fils de Maulay Elhasen, fils de Maulay Ahmed, fils de Maulay Ismaïl, fils de Maulay Qâsem, fils de Maulay Mohammed, surnommé Ennefs Ezzakïa, fils de Maulay Abdallah Elkâmil, fils de Maulay Elhasen II, fils de Maulay Elhasen Essibth, fils de Ali ben Abou Thaleb et de Fathîma, la fille du Prophète.

Cette généalogie, qui mériterait vraiment d'être appelée une chaîne d'or, a été ainsi donnée par nombre de savants et de personnages, entr'autres par le cheikh Aboulabbâs Ahmed ben Aboulqâsem Essoumaï, le cheikh, l'imam, Abou Abdallah Mohammed Elarbi ben Youcef Elfâsi. Je l'ai vu également reproduite en ces termes dans l'ouvrage intitulé : *Eddorr esseni fîmen bifâs min enneseb elhasani* et composé par le maître de nos maîtres, Abou Mohammed Abdesselâm Elqadiri. On la retrouve, du reste, dans un très grand nombre d'autres ouvrages.

J'ai vu dans le livre du généalogiste, le cheikh, le chérif, Abou Abdallah Elazourqâni, que cet auteur, après avoir donné la généalogie relatée ci-dessus, ajoute : Dans la généalogie de Mohammed Ennefs Ezzakia à Yanbo Ennekhel, on trouve Mohammed et Hasen, tous deux fils de Abdallah ben Mohammed ben Abou Arfa. Or ses ancêtres et leurs descendants étaient établis à Yanbo, parce que leur premier

ancêtre, Ali ben Abou Thaleb (que Dieu anoblisse sa face!), avait reçu cette ville en fief des mains du Prophète. C'est pour cette raison que les descendants de cette famille sont restés à Yanbo.

Le premier de ces chérifs qui vint s'établir dans le Maghreb fut Elhasen ben Qâsem. Voici, à ce sujet, ce que j'ai lu dans un manuscrit autographe d'un éminent docteur de mon pays: « Notre cheikh, le très docte Abou Abdallah Mohammed ben Saïd Elmerghîti, m'a dit tenir de son maître, la gloire de sa patrie, Abou Mohammed Maulay Abdallah ben Ali ben Tahar Elhassani, le récit suivant : le premier de nos ancêtres qui pénétra dans le Maghreb venait de Yanbo Ennekhel; il s'appelait Elhasen ben Qâsem et arriva dans le Maghreb à la fin du VIIe siècle (milieu du XIIIe siècle de notre ère); il devait avoir à cette époque environ soixante ans et il mourut avant que le siècle ne prît fin. »

D'autres auteurs fixent pour date de l'arrivée du premier chérif l'année 664 (13 octobre 1265-2 octobre 1266). Selon le cheikh, l'imam Abou Ishaq Ibrahim ben Hilâl, cet événe- p. ٢٨٩
ment aurait eu lieu sous le règne des Merinides, du moins s'exprime-t-il ainsi dans son *Mansak*. Si cette opinion était admise, l'arrivée du chérif aurait eu lieu sous le règne de Abou Bekr ben Abdelhaqq Elmerîni et il serait mort sous le règne du sultan Yaqoub ben Abdelhaqq, frère de Abou Bekr dont il vient d'être parlé. L'auteur des *Ardjouza* rapporte, d'après Ibn Hilâl, que l'arrivée du chérif aurait eu lieu au VIIe siècle, mais dans sa *Rihla*, le maître de nos maîtres, l'imam, Abou Sâlem Elayyâchi dit que Maulay Elhasen vint au Maghreb dans le courant du VIIIe siècle, opinion à laquelle fait allusion l'auteur des *Ardjouza*, lorsqu'il dit :

« Ensuite vint Ibn Sâlem Obeïd-Allah; dans quel heureux monde
il a vécu.

« Dans sa magnifique *Rihla,* l'auteur rapporte que l'entrée de cet homme glorieux se produisit dans le septième [1]. »

Elhasen habitait à Yanbo Ennekhel dans un hameau appelé hameau des Beni Ibrahim. L'auteur du livre intitulé : *Elanouâr esseniya fi nisba men bisidjilmâssa min elachrâf elmohammediya* indique dans les termes suivants les motifs de la venue de Maulay Elhasen : les caravanes des pèlerins du Maghreb venaient souvent en cet endroit visiter les chérifs. Le chef de la caravane qui se trouvait être, à cette époque, un habitant de Sidjilmassa, du nom de Abou Ibrahim, à ce qu'il me semble, avait rencontré à plusieurs reprises dans ses voyages le seyyid Elhasen. Comme Sidjilmassa ne possédait alors aucun chérif parmi ses habitants, Abou Ibrahim insista tant sur la beauté de son pays et les agréments qu'offrait le séjour du Maghreb, que Elhasen se laissa entraîner à faire le voyage avec lui. La caravane du Maghreb ramena donc au milieu d'elle Elhasen qui, cédant aux sollicitations des habitants de Sidjilmassa, demeura parmi eux.

Le petit-fils de l'imam Abou Mohammed Abdallah ben Ali ben Tahar dit dans les notes qu'il a donnés sur son aïeul : « Les habitants de Sidjilmassa, qui ramenèrent avec eux Elhasen, appartenaient aux Oulâd Elbachîr, aux Oulâd Elmeghzâri, aux Oulâd ben Aqêla et aux Oulâd Elmoatesemi et le chérif prit femme chez les Oulâd Elmeghzâri. » L'auteur des *Ardjouza* ajoute que le cheikh Abou Ibrahim, qui fut un de ceux qui ramenèrent Elhasen, était un des descendants du calife Omar ben Elkhetthâb.

Suivant un autre auteur, quelques habitants de Sidjilmassa, voyant que les fruits de leur pays n'arrivaient point à maturité, se rendirent dans le Hedjaz dans le dessein de ramener parmi eux un descendant du Prophète ; ce fut ainsi qu'ils amenèrent

1. C'est-à-dire la septième centaine, entre 700 à 800.

Maulay Elhasen. Dieu justifia leur espérance et bientôt leurs fruits mûrirent et leur pays devint en quelque sorte le p. ٢٩٠
Hedjer[1] du Maghreb.

J'ai encore vu écrit de la main d'un de mes amis, le récit suivant sur la cause de la venue des chérifs dans le Maghreb : « Les chérifs édrissites s'étaient dispersés dans tout le Maghreb et comme ils avaient perdu toute cohésion, ils avaient été persécutés par les émirs zénètes qui en avaient fait périr un certain nombre ; les chérifs avaient donc diminué de nombre et beaucoup d'entr'eux renièrent leur origine pour échapper à la mort. Quand les Mérinides s'élevèrent au pouvoir dans le Maghreb, ils honorèrent les chérifs, rétablirent leur influence et les traitèrent avec de grands égards. Comme à cette époque Sidjilmassa ne possédait pas un seul chérif, les chefs et les notables du pays décidèrent d'aller chercher un descendant du Prophète pour attirer sur eux les bénédictions du ciel. Or on dit que c'est dans les mines qu'il faut aller chercher l'or, qu'il faut demander les rubis au pays qui les produit et que le Hedjaz est la patrie des chérifs et en quelque sorte leur huître perlière. En conséquence, les gens de Sidjilmassa, se rendirent au Hedjaz et en ramenèrent Maulay Elhasen, ainsi que nous l'avons déjà dit. Depuis ce moment, le soleil prophétique brilla à Sidjilmassa, éclaira ses remparts et l'on peut dire que son cimetière est la *Beqia*[2] du Maghreb.

Sidjilmassa n'a aucun mérite plus grand que celui de posséder des chérifs, et, sans cette circonstance, son nom n'aurait eu ni la popularité dont il jouit, ni le moindre prestige. C'est, d'ailleurs, dans cet ordre d'idées que le maître

1. Ville et contrée d'Arabie sur le golfe Persique; pays renommé par l'abondance de ses dattes.

2. Célèbre cimetière de Médine où sont enterrés de nombreux personnages illustres.

de nos maîtres, Abou Ali Elhasen ben Mesaoud Elyoussi a dit ce vers.

> « Si les êtres généreux, issus de l'Élu, ne s'étaient établis sur leur territoire, dans ces derniers temps, on n'aurait jamais parlé d'eux.

Ce vers fait partie de cette poésie détachée dans laquelle Elyoussi faisait la satire de certain jurisconsulte de Sidjilmassa.

> « O mes vers, partout où vous serez cités, saluez en mon nom mes amis et particulièrement ceux qui, dans ma patrie, sont des hommes marquants.
>
> « Ne saluez point les méchants que vous rencontrerez et chez qui la perfidie et la trahison sont innées.
>
> « Dites à ce Sidjilmassien que notre réputation est sans tache et et qu'il ne la ternisse pas, le traître !
>
> « Quoi d'étonnant d'ailleurs que tu déchires la chair de tes semblables, comme le fait un chien qu'on ne tient pas en laisse ?
>
> « Tes ancêtres immondes mangeaient la chair des chiens et l'hérédité t'a conservé ce tempérament.
>
> « Les gens de Sidjilmassa sont les plus faux des hommes quand ils parlent et les plus féroces quand ils ont le pouvoir.
>
> « Si les êtres généreux, issus de l'Élu, ne s'étaient établis sur leur territoire, dans ces derniers temps, on n'aurait jamais parlé d'eux. »

p. ٢٩١ Un auteur dit encore que les gens de Sidjilmassa s'étaient adressés à Maulay Qâsem, pour le prier d'envoyer un de ses enfants dans le Maghreb, parce que ce personnage était, à cette époque, le plus en renom et le plus dévot de tous les chérifs du Hedjaz. Maulay Qâsem voulut éprouver ses enfants qui étaient dit-on au nombre de huit, avant de désigner celui qui conviendrait le mieux à cette mission ; il les interrogea donc successivement l'un après l'autre en leur disant : « Comment vous conduiriez-vous à l'égard de quelqu'un qui vous aurait fait du bien ? » Tous répondirent qu'ils

lui feraient du bien. « Et, ajouta-t-il alors, comment vous conduiriez-vous envers celui qui vous aurait fait du mal ? » Chacun des enfants, à qui cette question avait été posée, ayant répondu qu'il rendrait le mal pour le mal, le père leur avait dit de s'asseoir ; mais arrivé à Maulay Elhasen Eddâkhil, et lui ayant adressé la même question, celui-ci répondit : « Je lui ferai du bien. » — « Et s'il continue à te faire du mal, répliqua le père. » — « Je lui ferai encore du bien et je persévérerai jusqu'à ce que mes bontés viennent à bout de sa méchanceté, reprit Maulay Elhasen. » En attendant cette réponse, le visage de Maulay Elqâsem s'illumina ; la joie brilla dans ses yeux et se sentant pénétré par une inspiration hachémite, il appela les bénédictions du ciel sur ce fils et ses descendants ; son appel fut exaucé.

Quant à la légende populaire qui prétend qu'on aurait payé au père le poids de son fils en argent, c'est là une de ces fables vaines qui n'ont ni queue ni tête. Dieu sait mieux que personne quelle est l'exacte vérité.

Ainsi qu'on l'a vu précédemment, il y a eu quinze générations entre Maulay Elhasen Eddâkhil et entre son ancêtre Mohammed Ennefs Ezzakia. L'auteur du livre intitulé : *Elanouâr esseniya* dit que cet arbre généalogique a toujours été considéré comme exact quant au nombre des générations et que les descendants de cette famille acceptent pour vraie cette filiation. Cette opinion est d'ailleurs admise par beaucoup de savants éminents, entr'autres par Mohammed ben Yahia Elalmi, l'aïeul des chérifs de Chefchaouen, ainsi que cela ressort d'une note autographe de l'auteur du *Mirât elmahâsin*, dont ceci n'est qu'un résumé. On a vu plus haut qu'une opinion contraire avait été soutenue.

En résumé, les chérifs de Sidjilmassa ont une origine authentique incontestable ; chez tous les habitants du Maghreb il y a unanimité sur ce point et, comme l'a dit le cheikh

Abou Ali Elyoussi, leur noblesse est indiscutable et aussi claire que le soleil qui brille le matin.

Un de mes amis, le jurisconsulte, l'historien, Aboulabbâs Ahmed Elouzîr Elghassâni, m'a raconté ce qui suit: « J'ai entendu notre cheikh, Aboulabbâs Ahmed ben Abdallah ben Maan Elandalousi, dire que, parmi les dynasties qui avaient régné après celle des Edrissites, aucune n'avait eu une généalogie plus authentique que celle des chérifs de Sidjilmassa. » Enfin j'ai moi-même entendu un de mes cheikhs rapporter d'après son maître, l'imam Abou Mohammed ben Abdelqader Elfâsi, que les gens du Maghreb avaient classé tous les chérifs, au point de vue de l'authenticité de leur origine, en cinq catégories: dans la première catégorie, qui comprend tous ceux que l'on s'accorde unanimement à regarder comme de véritables chérifs, figurent les seigneurs de Sidjilmassa.

Maulay Elhasen Eddâkhil était un homme vertueux et
p. ٢٩٢ d'une grande piété, il était versé dans diverses sciences, particulièrement dans celle de la logique qu'il possédait à fond. Il venait de s'installer à Sidjilmassa et s'y était reposé seulement quelques jours, lorsqu'il épousa la fille de Abou Ibrahîm; il habitait dans cette ville l'endroit appelé Elmeslah. Lorsqu'il mourut, une discussion, si vive qu'elle faillit dégénérer en une lutte à main armée, s'éleva entre les gens de Sidjilmassa au sujet de l'emplacement de sa tombe. On finit cependant par s'entendre; on partagea, à l'aide de câbles, la ville en quatre parties égales et on l'enterra au point de croisement des deux câbles, de telle façon que la tombe ne fut pas plus rapprochée d'un quartier que de l'autre. Ainsi qu'on l'a dit plus haut il était mort en l'année 706 ou 707 (juillet 1306 — juin 1308).

J'ajouterai que la venue de Maulay Elhasen dans le Maghreb, l'accueil que lui firent les habitants de Sidjilmassa et l'attache-

ment qu'ils lui témoignèrent, attachement analogue à celui qu'avaient eu auparavant les gens du Maghreb pour Ettâdj Edris, viennent confirmer le hadits que l'on attribue au Prophète et qui est ainsi formulé dans le *Djomân* : « Fathima, la fille du Prophète, avait remis une aumône à une de ses suivantes, en lui disant : « Va sur le marché et dis : qui veut recevoir une « aumône de la fille du Prophète? Amène-moi ensuite la per- « sonne qui l'aura acceptée. » La suivante se rendit au marché et se mit à dire : « Qui veut accepter une aumône de la fille « du Prophète? — « Moi, s'écria un Maghrebin, je mérite de « recevoir une aumôme de la famille du Prophète. » La servante remit l'aumône au Maghrebin, puis elle lui dit : « Viens ; la fille du Prophéte désire te parler. » — « Je suis à « vos ordres, repliqua le Maghrebin. » Quand il fut arrivé à la porte de la maison de Fathima, celle-ci lui dit : « Qui es-tu ? » « — « Un Maghrebin, répondit-il. » — « De quel Magreb, « ajouta Fathima? » — « Des Berbers, répartit le Maghrebin. » En entendant ces derniers mots, Fathima pleura et s'écria : « Mon père, le Prophète, me l'a dit : chaque prophète « a eu ses apôtres ; les miens, dans l'avenir, ce seront les « Berbers. On massacrera Elhasen et Elhoseïn ; leurs en- « fants s'enfuieront au Maghreb et là ils ne trouveront un « asile que parmi les Berbers. Malheur à ceux qui persécute- « ront ces enfants ! Honneur à ceux qui les traiteront avec « égards et les rendront puissants ! »

Maulay Elhasen ne laissa qu'un seul fils, Maulay Mohammed, qui lui-même n'eut qu'un seul enfant mâle, Maulay Elhasen ; on avait donné à ce dernier le nom de son grand-père et c'est lui dont le tombeau est aujourd'hui situé près des remparts de la cité principale de Sidjilmassa en face du tombeau de Sidi Mohammed Elkharrâz. Ce second Maulay Elhasen eut deux fils : l'aîné, le Seyyid Abderrahman, surnommé Aboulbarakât, qui fut l'ancêtre des Oulâd Esseyyid

p. ٢٩٣ Abou Homeïd, établis sur les bords de l'Ouâdi Erreteb, près de Alqasr Eldjedid, à une journée de marche de Sidjilmassa et de qui sont issus les chérifs qui habitent chez les Beni Zerouâl. Le second, Maulay Ali, surnommé Eccherif qui fut l'ancêtre d'un grand nombre de branches de la famille mohammédienne.

Maulay Ali était un saint personnage dont les prières étaient exaucées ; il se répandit en aumônes et multiplia les fondations pieuses ; il fit le pèlerinage de la Mecque et prit part à la guerre sainte ; son ambition était grande et sa conduite bienveillante. A un certain moment, il fit le voyage de Fez qu'il habita longtemps dans une maison située au quartier dit Djeza Ibn Amer, dans la cité des Andalous ; il conserva plus tard cette habitation. Il séjourna aussi quelque temps dans le bourg de Safrou, où il laissa, dans sa succession, des terres et des constructions qui existent encore aujourd'hui. Il laissa également des propriétés dans le pays de Djers-eddin qu'il habita et qui est situé à deux journées et demie de marche de Sidjilmassa.

Maulay Ali alla plusieurs fois en Andalousie pour y prendre part à la guerre sainte et séjourna longtemps dans la Péninsule. Lorsqu'il la quitta afin de retourner à Sidjilmassa, les Andalous engagèrent une correspondance avec lui pour le supplier de revenir dans leur pays et de s'y occuper activement des choses de la guerre sainte ; dans ces lettres, ils lui exposaient la décadence de l'Andalousie qui n'avait plus une personnalité capable de rallier autour d'elle toutes les sympathies. Durant son séjour en Andalousie, ils lui avaient déjà offert avec insistance la couronne, s'engageant à lui prêter serment de fidélité et à le soutenir par les armes ; mais Maulay Ali refusa tout cela par piété, par modestie et aussi par indifférence pour les pompes de ce monde.

J'ai vu de nombreuses lettres qui lui furent adressées par

les ulémas de la ville de Grenade (que Dieu la rende à l'islamisme !). Dans cette correspondance, les ulémas engageaient vivement Maulay Ali à passer la mer pour venir chez eux prendre en main la défense du drapeau de l'Islam. Ils annonçaient, en outre, que tous, ulémas, chefs religieux ou militaires, s'étaient imposés, sur leurs biens particuliers et en dehors des impositions du fisc, une contribution considérable qui serait affectée aux troupes qu'il amènerait avec lui du Maghreb. Voici un spécimen du protocole qui embellissait ces lettres : « Au lion magnanime, le pôle et la sphère des chevaliers de l'Islam, le brave audacieux, le lion dévorant, le terrible pourfendeur, le pieux, l'éclaireur des saintes milices, le glorieux des glorieux, celui qui apporte la victoire dans ces contrées, celui qui s'empresse de déférer aux désirs du Maître des hommes, Aboulhasen Maulay Ali Eccherif. »

Les ulémas de Grenade s'adressèrent à leurs collègues de Fez pour les prier d'insister auprès de Maulay Ali afin qu'il passât en Andalousie. En conséquence, les ulémas de Fez lui écrivirent une lettre dans laquelle ils le pressaient d'aller au secours des Andalous en lui rappelant le mérite qu'il y avait à faire la guerre sainte qui est considérée comme la meilleure
des œuvres pies. Comme Maulay Ali avait donné pour prin- p. ٢٩٤
cipale raison de son refus d'aller porter secours aux Grenadins le projet qu'il avait fait d'accomplir le pèlerinage, les ulémas lui répondirent dans une de leurs lettres : « Remplacez ce projet de pèlerinage, auquel vous vous étiez arrêté et que vous teniez à exécuter, par la traversée du détroit pour aller faire la guerre sainte. Aux yeux des gens du Gharb, la guerre sainte offre plus de mérites que le pèlerinage ; c'est ce qu'a déclaré Ibn Rochd, quand on l'a questionné sur ce point, et il s'en est expliqué avec de longs détails dans ses *Adjouiba* ; suivez donc l'opinion qu'il a émise à cet égard. »

Les ulémas de Grenade qui écrivirent à Maulay Ali furent nombreux ; parmi eux, on peut citer le cheikh de Elmouâq, l'imam, Abou Abdallah ben Sarh, grand-cadi. Parmi les ulémas de Fez qui entrèrent en correspondance avec lui à cette occasion, on cite le cheikh, Abou Abdallah Elikrimi, cheikh de l'imam Ibn Ghâzi, Aboulabbâs Elmâouâsi le commentateur de la *Raudha*, Abou Zéid Abderrahman Erreqaï, l'auteur de poésies célèbres et bien d'autres que pour abréger notre récit, nous avons laissé de côté.

Une des lettres dont nous venons de parler contenait une harmonieuse qacida en l'honneur de Maulay Ali Eccherif, et de son éminent compagnon, Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Ibrahim Elamri. Voici cette pièce de vers composée par le très docte Abourrebia Elgharnâthi ; elle contient une invitation pressante d'accepter la proposition qui leur était faite :

« O toi qui voyages, dévorant les déserts et les solitudes, tu es dans la bonne voie et tu arriveras sain et sauf.

« Marche, accélère ta course, voyage nuit et jour, car tu vas vers un astre brillant qui se lève;

« Emporte — que Dieu te protège ! — de ma part, vers cet asile, le salut d'un homme dont la voix de la renommée a excité les désirs;

« Dirige-toi vers les demeures de la tribu de Sidjilmassa; là est le palais qui renferme à la fois la puissance et la gloire.

« Salue ces tentes; salue leurs habitants du salut d'un ami qui ne peut supporter d'être éloigné d'eux.

« L'affection que j'ai pour eux court dans toutes mes veines; mes os, mon sang, mes cheveux mêmes en sont imprégnés.

« C'est là la patrie de la religion, du bien et de l'orthodoxie; combien, parmi ceux qui gravitent dans son ciel, sont des pleines lunes !

« Ce sont des hommes en compagnie desquels on n'éprouve aucune peine, car des groupes de fleurs répandent en se balançant leurs parfums au milieu d'eux.

« Dis-leur : O famille de la Kibla[1], ô seigneurs qui, lorsqu'on vous appelle au moment du danger, vous hâtez d'accourir.

« Adresse-toi particulièrement au rejeton d'Ali, le gendre du Hachémite[2], dont le pouvoir s'élève au dessus de Saturne ;

« A Aboulhasen, le noble Maula qui a fait briller à l'Occident le soleil de la victoire sur le Sahara ;

« Lui dont les merveilleuses qualités qui apparaissent à l'horizon des cœurs ravissent les esprits et semblent tenir de la magie. p. ٢٩٥

« Il est un aigle quand les braves brandissent leurs armes, un lion chaque fois que l'on combat avec des dents ou des griffes.

« Il est le sauveur quand le combat roule sa meule dans la mêlée; il est l'orage bienfaisant alors que le ciel ne laisse tomber que quelques gouttes d'eau.

« Il a lutté contre les chrétiens ; il a anéanti leurs bataillons; il a tué les uns et dispersé les autres en les faisant prisonniers.

« A Tanger, les quelques hommes qui défendaient la ville ont été heureux de mourir, car ils espéraient que Dieu les en récompenserait.

« Il les avait appelés des frontières du Sous, ces héros qui ont sellé aussitôt leurs coursiers au poil ras et sont accourus sans chercher d'excuses.

« Alors les étriers des cavaliers ont résonné ; le soleil a brillé et les soldats de Dieu ont infligé une défaite à l'ennemi.

« Il n'y a rien d'étonnant à ce que ceux au milieu desquels ils se trouvaient fussent comme des lions de Chera[3] qui bondissent hors de leurs repaires.

« Viens au secours de ton voisin affligé par ses malheurs, ô Aboulhasen; accours à la délivrance d'Algésiras.

« Appelle à ton aide ton ami Abou Abdallah; grâce à lui, tu apporteras la joie au milieu de nos calamités;

« Il est le descendant d'Abou Ishaq; ô heureux père qui laisse après lui un rejeton pur, honnête et vertueux.

« N'est-ce pas lui, qui est venu à l'appel des gens de Tanger, qui en un instant a réuni toutes les populations du Gharb,

« Et qui a infligé aux infidèles une défaite et quelle défaite! Ceux qui n'ont pas péri par le glaive sont morts de frayeur.

1. La Kibla, qui est le point vers lequel on doit se tourner quand on fait sa prière, étant la Mecque, c'est comme si le poète avait dit : O famille issue de la Mecque.

2. Mahomet.

3. Localité d'Arabie, célèbre par l'abondance et la férocité de ses lions.

« Aussitôt la citadelle de la religion a souri en montrant ses blanches dents, tandis que la face de l'infidélité était envahie par la tristesse et la terreur.

« Dieu lui a déjà accordé le bonheur et la satisfaction, et, pour le jour de la Rencontre suprême, il lui réserve les jardins de l'Éden.

« Ah! parle, ô homme juste, dont la piété est la règle et qui t'es élevé par elle à la hauteur de Sirius.

« Je vois tous ceux qui sont dans le Gharb désespérés; je vois l'Andalousie qui attend le secours de votre bonne étoile :

« La brillante ville de Grenade vous crie : Venez tous deux, apportez l'étendard blanc pour secourir l'Alhambra;

« Ses habitants vous attendent; tous n'ont d'espoir qu'en vous, vieillards, enfants ou vierges aux seins arrondis.

« Venez avec tous ceux de votre pays qui peuvent nous défendre, fantassins ou cavaliers, brillants seigneurs,

« Protecteurs des opprimés et vaillants défenseurs; amenez tous ces hommes généreux et glorieux qui rivalisent avec l'orage, le torrent et la mer.

« L'infidèle aspire à nous soumettre à sa domination, et pour cela il ravage, sur nos terres, les moissons et les vendanges.

« A vous d'anéantir ces tyrans infidèles; rassasiez de leurs cadavres les fauves et les oiseaux de proie!

« Les habitants de chaque forteresse et de chaque bourg de notre pays vous appellent tous deux à leur secours dans cette amère conjoncture;

p. ٢٩٦ « Ah! combien il y a ici d'êtres faibles dont le corps ne peut se mouvoir, de vieillards qui ont dépassé cent dix ans,

« De filles brunes et blondes, belles comme des statues, de jeunes enfants au berceau qui ne distinguent ni le bien, ni le mal;

« Que de chaires retentissent du bruit des prières et des sermons; que d'oratoires sont remplis par la prière et l'enseignement;

« Que de chaires de la science où siègent de nobles esprits qui enseignent les vérités qui illuminent les cœurs;

« Que de tombeaux de fils des Compagnons du Prophète sur cette terre; que de saints aux cheveux en désordre et couverts de guenilles!

« Tout cela vous implore pour une prompte délivrance, car déjà l'infidélité a presque décimé ce pays.

« Hâtez-vous de vous mettre en marche; amenez-nous promptement vos proches, pour nous délivrer des embûches de ceux qui logent l'injustice dans leurs cœurs,

« Amenez-en ensuite une seconde troupe pareille à la première, afin que cet Alphonse[1] connaisse votre immense pouvoir.

« Grâce à Dieu, vous savez ce que le Prophète a dit au sujet de la guerre sainte.

« Ah ! c'est Dieu qui lui a inspiré ces belles paroles : « Je voudrais « avoir été tué, puis ressuscité ensuite pour combattre encore « bravement. »

« Le Coran aussi contient, sur ce sujet, des versets qui brillent comme le soleil du matin en traversant le ciel bleu.

« Accueillez cette requête comme une vierge dont la tunique répand des parfums et qui dirige ses pas vers votre demeure;

« Faites parvenir mes saluts à ceux des hommes généreux de l'Andalousie qui ont traversé la mer pour s'établir dans le Gharb.

« O hommes de Dieu, accourez vite au secours d'un pays que l'infortune accable et que la guerre désole.

« Vous serez pour nous comme une puissante amulette; c'est vous que nous désirons, hâtez-vous de venir vers nous!

« Maintenant, glorifions le meilleur des êtres, notre guide dans la bonne voie, Mohammed, l'envoyé chargé d'apporter la glorieuse religion.

« Glorifions encore sa famille, ses compagnons, ainsi que tous ceux qui suivent sa voie et qui veulent le triomphe des musulmans. »

Par ces missives aux paroles suaves, aux idées généreuses, on voit que Maulay Ali Eccherif jouissait, à son époque, d'une grande célébrité et qu'il était regardé comme supérieur à tous les autres habitants de son pays. On y voit encore qu'il était l'objet de la plus vive admiration, que sa famille était honorée de longue date et qu'on lui accordait la suprématie.

Maulay Ali continua à s'adonner aux bonnes œuvres ; il déploya tous ses efforts pour assurer la tranquillité du pays et partagea sa vie entre les devoirs du pèlerinage et ceux de la guerre sainte. On raconte qu'une année, au retour d'un

1. Les Arabes désignent tous les souverains d'Espagne sous le nom générique de Alphonse.

de ses pèlerinages, il lui vint à l'idée d'aller dans le district
p ٢٩٧ de Adjedeg, une des provinces du Soudan. Là, il attaqua une des villes appartenant aux infidèles et dans laquelle on ne pouvait pénétrer que par un pont de fer. Les habitants de cette ville, serrés de près, levèrent le pont et quand Maulay Ali, monté sur son cheval, chargea l'ennemi, il lui fut impossible de trouver une issue pour pénétrer dans la place. Comme il se ruait alors sur la porte, les assiégés craignant qu'il ne réussît à la forcer, lui lancèrent un morceau de fer qui coupa son cheval en deux ; mais Dieu sauva la vie de Maulay Ali. Les musulmans se précipitèrent aussitôt dans le fossé, en retirèrent leur chef et s'emparèrent ensuite de la place. Cela fait, Maulay Ali s'assit près de la porte de la ville. Les infidèles lui amenèrent alors deux femmes d'une remarquable beauté en lui disant de choisir celle qu'il préférait. Le chérif en ayant choisi une, les infidèles l'emmenèrent et l'égorgèrent pour faire de sa chair un repas qu'ils voulaient offrir à leur vainqueur. Quand on apporta les plats surmontés de quartiers de viande, Maulay Ali, soit par la vue, soit par divination, éprouva du dégoût pour ces mets ; il demanda alors quelle était cette viande, et comme les infidèles lui répondaient que c'était la chair de l'esclave qu'il avait choisie, il les fit tous massacrer jusqu'au dernier, à l'exception toutefois de ceux qui se firent musulmans.

Après avoir raconté ce qui précède, l'auteur du livre intitulé : *Elanouâr,* rapporte que Maulay Ali Eccherif demeura quatorze ans sans avoir d'enfant ; ce ne fut qu'après ce temps qu'il en eut deux : Maulay Mahammed et Maulay Abouldjemâl Youcef, ce dernier plus jeune que le précédent. Quant à Maulay Mahammed, il laissa quatre enfants qui étaient, en suivant par rang d'âge : Esseyyid Elhasen, Esseyyid Abdallah, Esseyyid Ali et Esseyyid Qâsem. On les désigne tous sous le nom de fils de Mahammed, sans remonter dans leur

filiation au-delà de cet ancêtre ; ils ont laissé une nombreuse postérité dont il serait trop long de donner l'énumération.

Quant à Maulay Youcef il succéda à son père dans la direction de la zaouïa et tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il était digne de remplir ces fonctions, mieux que tout autre, à cause de son bon sens et de sa grande intelligence. Toutefois, il n'obtint l'administration de la zaouïa qu'après une vive contestation. L'acte qui lui confirma cette autorité est encore aujourd'hui entre les mains d'un de ses arrière-petit-fils. Tout ceci se passait sous le gouvernement des Beni Merin.

On prétend, dit l'auteur de *Elanouâr*, que Maulay Ali n'eut pas d'enfants avant d'avoir atteint l'âge de quatre-vingts ans et qu'il en eut alors neuf. Cinq étaient issus de la même mère, la Seyyida Khalifa, une descendante des Almoravides établis à Sidjilmassa et se nommaient : Esseyyid Ali, — l'ancêtre direct de notre glorieux souverain, — Esseyyid Ahmed, Esseyyid Abdallah, Esseyyid Etthaïeb et Esseyyid Abdelouâhed, surnommé Aboulghaïts, à cause des grandes pluies qui tombèrent à l'époque de sa naissance, et qui vinrent à la suite d'une grande sécheresse. Ils sont énumérés par rang d'âge. Les quatre autres fils de Maulay Ali étaient également issus d'une même mère, la Seyyida Etthahira, qui descendait aussi des Almoravides fixés à Sidjilmassa ; ils se nommaient Esseyyid Elhasen, Esseyyid Mohammed, Esseyyid Elhoseïn et Esseyyid Abderrahman. Les descendants des cinq premiers p. ٢٩٨
sont établis aujourd'hui à Akhenousen.

Il serait trop long de donner en détail la descendance de tous ces enfants ; nous en laisserons donc de côté huit pour ne parler que de la postérité de Maulay Ali qui rentre directement dans notre sujet. Maulay Ali, disons-nous donc, eut trois enfants : Maulay Mahammed, Maulay Mahrez et Maulay Hâchem, ce dernier qui fut l'ancêtre des habitants de la

Zaouïa de Elamrâni. Tous ces fils laissèrent une postérité : Maulay Mahammed eut pour fils Maulay Ali, l'aïeul direct de notre souverain actuel, ainsi qu'un certain nombre d'autres enfants ; il mourut à Maroc où son petit-fils, le prince des Croyants, Maulay Errechid, lui a fait bâtir le mausolée en forme de coupole qui fait face au cénotaphe du cadi 'Iyâdh.

Un uléma raconte qu'un ouali de l'Orient était venu à Maroc ; dans le peuple on assurait que cet homme était un devin ; et lui-même prétendait qu'il reconnaissait les morts dans leurs tombeaux de façon à distinguer un vertueux d'un méchant, un être parfait d'un être inférieur. Dans le but de le mettre à l'épreuve, un jurisconsulte le conduisit à la zaouïa du cadi 'Iyâdh et le fit entrer dans la coupole qui se trouve dans le cimetière d'Aboulfadhl. A peine entré, le ouali s'écria : « Je vois ici des porcs ». Or, il en était bien ainsi, car c'est dans cette coupole qu'on enterrait les renégats. Il entra ensuite dans la coupole de Maulay Ali : « Ah ! je sens ici le parfum du Prophète, exclama le ouali. » On en a raconté long sur ce personnage et quelques-uns même ont fait des récits à la sincérité desquels on ne saurait croire.

Maulay Ali eut neuf fils : Maulay Eccherif, le père de notre souverain, Esseyyid Elhafîd, Esseyyid Elheddjâdj, Esseyyid Mahrez, Esseyyid Merouân, Esseyyid Fodheïl, Esseyyid Abou Zakaria, Esseyyid Mobârek et Esseyyid Saïd. Telle est la liste des enfants de Maulay Ali, parmi lesquels le plus éminent et le plus célèbre fut Maulay Eccherif. Celui-ci eut un certain nombre d'enfants tous remarquables et doués de brillantes qualités : Maulay Ismaïl fut certainement le médaillon de ce collier ; on peut en outre citer Mahammed qui était l'aîné, Maulay Errechid, le plus sage de ces princes, — il sera question d'eux dans ce récit, s'il plaît à Dieu, — Maulay Elharrân, Maulay Mahrez, Maulay Youcef, Maulay Ahmed, Maulay Elkebîr, Maulay Hammâdi, Maulay Elabbâs, Maulay

Saïd, Maulay Hâchem, Maulay Ali et Maulay Elmahdi, frère germain de notre souverain. Voici tout ce que j'ai pu rassembler sur cette noble généalogie, et cela suffit. Dieu connaît l'avenir et ses lois ; il tient entre ses mains la marche des affaires.

CHAPITRE LXXVII p. ٢٩٩

DE LA FAÇON DONT MAULAY MAHAMMED BEN ECCHERIF ARRIVA AU POUVOIR ET COMMENT IL S'EMBARQUA DANS CETTE AFFAIRE

Aboulamlâk Maulay Eccherif jouissait d'un grand crédit auprès des habitants de Sidjilmassa et de tout le Maghreb ; on venait s'adresser à lui dans les circonstances difficiles, on avait recours à son intervention dans le malheur, et que le danger fût grand ou petit, tout le monde accourait vers lui.

Tout jeune encore, comme il passait un jour près de l'imam, le savant, le pratiquant, Abou Mohammed Abdallah ben Ali ben Tâher Elhassani, celui-ci, qui ne le connaissait pas, demanda qui était cet enfant. « C'est le fils de Maulay Ali ben Mohammed, lui répondit-on. » Abou Mohammed fut tout heureux de voir cet enfant; puis lui passant la main le long du dos, il s'écria : « Ah ! comme il en sortira des princes et des rois de ces reins ! » Le peuple, qui connaissait la sainteté de Abou Mohammed, fut persuadé que cette prédiction se réaliserait. Plus tard, Maulay Eccherif, qui avait pris de l'âge et avait un grand nombre d'enfants, répétait partout cette prédiction, ajoutant qu'elle se réaliserait sûrement, et que ses fils régneraient et joueraient un rôle important, tant il avait foi dans la perspicacité divinatoire de Maulay Abdallah ben Ali ben Tâher.

Une très vive inimitié existait entre Maulay Eccherif et les habitants de Tabouasamt, une des fortes citadelles de Sidjilmassa. Maulay Eccherif appela à son aide Aboulhasen Ali ben Mohammed, le maître du Sous dont il a été question ci-dessus et avec qui il avait des relations d'amitié. De leur côté les habitants de Tabouasamt s'adressèrent aux gens de la zaouïa de Dilâ qui vinrent à leur secours. Les troupes de Aboulhasen et celles des gens de la zaouïa se concentrèrent devant Sidjilmassa, mais elles se séparèrent sans combattre, la paix ayant été faite pour éviter de répandre le sang des musulmans. Cet événement eut lieu en 1043 (8 juillet 1633-27 juin 1634).

En voyant les liens d'affection qui unissaient sincèrement Maulay Eccherif et Aboulhasen Ali ben Mohammed Essoussi, les habitants de Tabouasamt prirent tous parti pour Aboulhasen, se dévouant eux et leurs enfants à son service, et lui témoignant une amitié et un dévouement sans bornes ; ils espéraient ainsi arriver à rompre les liens d'affection qui unissaient Maulay Eccherif et le prince qui l'avait soutenu contre eux. Ils manœuvrèrent si bien dans ce sens, que
p ٢٠٠ bientôt les relations se tendirent entre les deux princes et aboutirent à une rupture définitive.

Quand il s'aperçut de ce qui se passait, Maulay Mohammed ben Eccherif s'empressa de profiter de l'occasion pour attaquer les habitants de Tabouasamt ; il partit de nuit, à la tête d'environ 200 cavaliers, simulant un départ dans une autre direction, puis changeant tout à coup, il cerna à l'improviste les habitants de Tabouasamt, les massacra et s'empara de la citadelle et des trésors qu'elle contenait. Ce succès causa une grande joie à Maulay Eccherif, car Dieu venait ainsi de lui donner sur ses ennemis tous les avantages qu'il avait souhaités.

Aussitôt que Aboulhasen eut eu connaissance de ce qui s'était passé à Tabouasamt, il entra dans une violente colère

et manda à son représentant, qui gouvernait Sidjilmassa, de s'emparer par ruse de Maulay Eccherif, pour le lui envoyer ensuite comme prisonnier. Le gouverneur de Sidjilmassa exécuta les ordres de son maître ; il fit conduire Maulay Eccherif au prince du Sous, qui le retint prisonnier dans une des forteresses du pays. Maulay Eccherif demeura captif jusqu'au moment où son fils Maulay Mahammed le fit élargir moyennant une somme d'argent considérable ; il retourna ensuite à Sidjilmassa. Pour abréger, nous avons omis beaucoup de détails sur cet événement, qui se passa dans le courant de l'année 1047 (26 mai 1637-15 mai 1638).

Durant la captivité de son père, Maulay Mahammed, qui avait mis tout son zèle à exterminer ce qui restait des habitants de Tabouasamt et à extirper cet ulcère, avait réussi, grâce aux richesses enlevées aux habitants de Tabouasamt, à réunir une armée de médiocre importance. Un certain nombre d'habitants de Sidjilmassa et des environs s'étaient incorporés dans cette armée, à cause des exactions dont ils étaient les victimes de la part des fonctionnaires de Aboulhasen Ali ben Mohammed ; ceux-ci, en effet, avaient montré une telle avidité qu'ils avaient semé la haine du prince dans le cœur des habitants ; dans leur rapacité, ils avaient prélevé des impôts sur toute chose, et étaient allés jusqu'à faire payer une redevance à celui qui, en hiver, se mettait au soleil, et à celui qui, en été, se mettait à l'ombre. Ainsi opprimés, les habitants de Sidjilmassa méprisèrent ces fonctionnaires et les prirent en aversion, aussi quand Maulay Mahammed se souleva, il les trouva tout disposés à lui venir en aide et à se rallier à lui ; ils chassèrent alors du pays tous les partisans de Aboulhasen et ses représentants et déclarèrent hautement qu'ils refusaient désormais d'obéir à ce prince. Le destin leur fut favorable et l'ordre éternel de Dieu se réalisa. C'est vers lui que toute chose doit revenir.

٢١

CHAPITRE LXXVIII

DE L'ÉLÉVATION AU TRONE DE MAULAY MAHAMMED BEN ECCHERIF ; HISTOIRE DE SON RÈGNE JUSQU'AU MOMENT OU IL FUT ASSASSINÉ

Maulay Mahammed ben Eccherif reçut le serment de fidélité à Sidjilmassa, après qu'on eut expulsé de cette ville tous les partisans de Aboulhasen, c'est-à-dire en l'année 1050 (23 avril 1640-12 avril 1641). Tous les personnages influents de Sidjilmassa prêtèrent serment au nouveau souverain, qui s'occupa aussitôt de serrer de près Aboulhasen dans la province du Draâ qui était soumise à l'autorité de ce dernier. La lutte fut acharnée : les deux adversaires se livrèrent des batailles si terribles qu'elles auraient fait blanchir les cheveux d'un enfant à la mamelle. Enfin le nuage du combat s'étant dissipé, on constata que Maulay Mahammed, vainqueur, était maître du Draâ, tandis qu'Aboulhasen, vaincu, avait dû prendre la fuite.

Dès que Maulay Mahammed eut agrandi ses États, que ses troupes furent nombreuses et que sa renommée se fut répandue dans le pays, les habitants de Fez et les Arabes du Gharb lui envoyèrent demander de venir parmi eux, disant qu'ils s'engageaient à lui prêter assistance et à lui fournir des armes et des approvisionnements. Maulay Mahammed se hâta de répondre à cet appel et entra à Fez, comme le soleil entre dans la constellation du Bélier, le dernier jour du mois de djomada II de l'année 1059 (10 juillet 1649). Les habitants de Fez la Vieille et de Fez la Neuve lui ayant prêté serment d'obéissance, il demeura dans cette ville jusqu'au

moment où il en fut chassé par les gens de la zaouïa, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus, en parlant des événements de cette année-là.

De retour à Sidjilmassa, Maulay Mahammed se contenta de régner sur ses possessions du Draâ, de Sidjilmassa et de la province de ce nom ; mais bientôt son frère, Maulay Errechid ben Eccherif, qui d'abord lui avait été soumis et était resté à son service, se révolta contre lui à la tête des Arabes des Angâd. La haine ayant éclaté entre les deux frères, Maulay Errechid, craignant pour ses jours, s'enfuit ; il alla de ville en ville cherchant à s'emparer de l'autorité royale et arriva à la suite de ses pérégrinations à la casbah de Ibn Mechaal. Là il trouva un juif, soumis à la capitation, qui possédait d'immenses richesses et de précieux trésors ; cet homme opprimait les musulmans et tournait en dérision l'islam et ses sectateurs. Maulay Errechid chercha longtemps par quel moyen il arriverait à faire tomber ce juif dans un guet-apens ; enfin Dieu lui en fournit l'occasion, à la suite d'événements qu'il serait trop long de rapporter ici. Maulay Errechid tua donc ce juif, s'empara de ses richesses et de ses trésors, qu'il distribua à ceux qui l'avaient suivi et à ceux qui se joignirent
à lui, ce qui accrut bientôt ses forces, en lui valant, en même p. ٣٠٢
temps que des renforts, une renommée que les caravanes transportèrent au loin.

Aussitôt qu'il fut instruit de ces événements, Maulay Mahammed, qui redoutait une attaque soudaine de la part de son frère, se porta à sa rencontre pour le combattre et essayer de s'emparer de sa personne. Mais, quand la bataille s'engagea entre les deux armées, la première balle tirée atteignit à la gorge Maulay Mahammed qui succomba immédiatement à la suite de cette blessure, le vendredi 9 du mois de moharrem, le premier mois de l'année 1075 (2 août 1664). Maulay Errechid éprouva un vif chagrin de la mort de son

frère et en prit le deuil. Maulay Mahammed mort, toutes ses troupes allèrent grossir les rangs de l'armée de Maulay Errechid, qui se trouva ainsi à la tête de forces considérables. La royauté n'appartient qu'à Dieu ; il la donne à qui il lui plaît.

Maulay Mahammed était plein de courage et d'audace ; dans les combats il payait bravement de sa personne, sans s'inquiéter du danger quand il s'agissait de lutter contre ses semblables. Les gens de la zaouïa l'ont bien dépeint lorsqu'ils ont dit de lui : « C'était un véritable gerfaut aussi insensible au simoun de la nuit, qu'à l'ardeur accablante du soleil de l'été, et pareil à l'aigle fauve il était constamment perché sur la cîme des rocs. La possession des richesses ne l'empêchait pas de couper des têtes. Sa bravoure était célèbre et sa vigueur était telle qu'on ne pouvait lui tenir tête dans le combat. »

On raconte que lors d'un des sièges de Tabouasamt, Maulay Mahammed plaça sa main dans une meurtrière de la citadelle, et qu'un nombre considérable de guerriers purent monter sur son bras, aussi solide qu'une poutre fichée dans un mur ou qu'une assise de briques. Il était d'une nature généreuse ; sa libéralité était telle qu'il donna au littérateur célèbre qui excella dans la poésie vulgaire et dans la poésie pure, Abou Otsman Saïd Ettlemsâni, environ vingt-cinq rothl[1] d'or pur, en récompense d'un panégyrique qu'il avait fait de lui. Les anecdotes de ce genre, relatives à ce prince, sont d'ailleurs bien connues. Lorsqu'il fut tué, son fils Maulay Mahammed essaya de lui succéder, mais il ne put arriver au pouvoir, par suite de circonstances qu'il serait trop long d'énumérer.

1. Le *rothl* est un poids de 0 kilog. 850.

CHAPITRE LXXIX

DU RÈGNE DU PUISSANT SULTAN, MAULAY ERRECHID ; DE CE QUI ARRIVA A CE PRINCE JUSQU'A SA MORT

Maulay Mahammed ayant été tué comme il vient d'être dit, Maulay Errechid se mit à la tête de ses troupes ; il marcha sur Taza et après une longue lutte, il réussit à emporter cette place, où il s'établit. Ensuite il dirigea ses efforts contre Fez ; mais, arrivé devant cette ville, il fut cerné de tous côtés par les habitants ; il leur tint d'abord tête avec ses cohortes puis, après avoir lancé contre eux pendant quelque temps son infanterie et sa cavalerie, il entra de vive force dans cette place, dont il avait abattu les braves guer- P. ٣٠٢
riers et fait périr les défenseurs.

A ce moment, l'anarchie régnait à Fez ; chaque quartier avait son chef et sur chaque colline il y avait un coq qui chantait. Ibn Salah s'était constitué le chef des Andalous et de tous leurs partisans, tandis que Ibn Seghir était à la tête des Lemthiens et de tout leur clan ; les deux partis étaient constamment en lutte ouverte, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut. Quant à Fez-la-Neuve, elle était au pouvoir d'un certain individu appelé Edderidi.

Maulay Errechid s'empara de Fez-la-Vieille ; il en massacra tous les chefs et bientôt le pays, redevenu calme, se soumit à son autorité. Il était entré à Fez-la-Vieille dans la matinée du lundi 1er du mois de dzoulhiddja de l'année 1076 (4 juin 1666) et se fit prêter serment de fidélité le même

jour. La cérémonie terminée, il distribua des sommes considérables aux ulémas et les combla de présents. Il déploya la plus grande bienveillance à l'égard des habitants de Fez et montra un vif désir de faire revivre la Sonna en faisant respecter la loi religieuse ; cette conduite le plaça bien haut dans l'esprit de la population tout entière, qui lui voua une vive affection.

Après être resté peu de temps à Fez, Moulay Errechid marcha contre la zaouïa de Dilâ, il éteignit la puissance de cette confrérie, en dispersa les membres de tous côtés et détruisit leur influence, ainsi que nous l'avons exposé plus haut en détail. Il alla ensuite attaquer les Chebâna à Maroc et les ramena sous son autorité : ceux-ci, en apprenant la nouvelle de sa venue, avaient abandonné la ville, redoutant le sort subi par les gens de la zaouïa de Dilâ que Maulay Errechid avait dispersés et mis en pièces. Leur frayeur avait été telle qu'ils avaient fui précipitamment hors de la ville pour chercher un refuge dans des montagnes inaccessibles. Entré à Maroc, Maulay Errechid y fit périr tous les Chebâna qu'il y trouva, puis il réussit à déloger de sa retraite cette tribu puissante et la maîtrisa vigoureusement par la tête et par les pieds. De là, il se rendit dans le Sous ultérieur; après avoir pacifié toute cette contrée et y avoir ramené la sécurité, il alla mettre le siège devant Ilegh, la résidence de Aboulhasen, dont il ruina l'autorité. A ce moment, tout le Maghreb, de Tlemcen à l'Ouâdi Noul sur la frontière du Sahara, fut soumis aux ordres de Maulay Errechid.

Ce prince témoignait une grande affection aux savants ; il les honorait, recherchait leur société et se montrait généreux à leur égard partout où il les rencontrait. Comme il était d'une grande libéralité, on venait à lui de tous côtés, même de l'Orient et d'ailleurs. Un thaleb d'Alger, qui s'était

rendu auprès de ce prince, en fit l'éloge dans le distique suivant :

« Le fleuve de l'Euphrate a débordé dans toutes les contrées, répandant par tes mains la générosité comme une onde douce et pure;

« Tout le monde y a puisé, et la misère, impuissante à trouver son salut, a dû périr. » p. ٣٠٤

Maulay Errechid donna à ce thaleb une gratification de 2,500 dinars. Il serait impossible de relever tous les actes de générosité de ce prince ; d'ailleurs les anecdotes à ce sujet sont nombreuses et connues. Sous son règne, la science fut florissante ; les savants jouirent de grands honneurs et de considération ; la paix et l'abondance régnèrent partout. Il mourut dans les circonstances suivantes : Un jour que, monté sur un cheval difficile, il l'avait lancé à fond de train, il ne pût maîtriser l'animal, qui le jeta contre un oranger. Le prince fut tué sur le coup, sa tête ayant porté sur une des branches de l'arbre qui lui fendit le crâne. A l'occasion de cette mort, un poète dit :

« La branche de cet arbre n'a pas brisé le crâne de notre imam par cruauté, ni par ingratitude, en méconnaissant les devoirs de l'amitié;

« C'est seulement par jalousie de sa taille svelte, car parmi les arbres aussi, il y a des envieux. »

Maulay Errechid mourut à Maroc, le jeudi soir, 11 du mois de dzoulhiddja de l'année 1082 (9 avril 1672) ; on l'enterra dans cette ville, mais plus tard, d'après une recommandation dernière faite par le défunt, son corps fut transporté à Fez et enterré dans le jardin du saint ouali, le savant versé dans la vraie science, Aboulhasen Sidi Ali ben Herzhoum.

CHAPITRE LXXX

DU GLORIEUX SULTAN MAULAY ISMAIL BEN ECCHERIF

La nouvelle de la mort de Maulay Errechid à Maroc fut apportée à Abounnasr Maulay Ismaïl, qui était alors lieutenant du prince à Fez-la-Neuve, le mardi soir, 15 du mois de dzoulhiddja de l'année 1082 (13 avril 1672). On prêta serment de fidélité à Maulay Ismaïl, et tous les notables et les saints personnages du Maghreb prirent part à cette cérémonie. Personne ne fit opposition à la proclamation du nouveau souverain, car chacun reconnaissait que Maulay Ismaïl avait plus de droits et plus de titres que tous ceux qui auraient pu être ses concurrents. La proclamation eut lieu à la deuxième heure du mercredi 16 du mois de dzoulhiddja, le dernier mois de l'année 1082 (14 avril 1672)
p. ٢٠٥ qui correspondait au 3 avril (vieux style). Le prince avait alors 26 ans, car il était né l'année de la bataille de Elgâra, qui eut lieu, selon des historiens dignes de foi, en l'année 1056 (17 février 1646-6 février 1647 .

La cérémonie du serment terminée, Maulay Ismaïl se mit aussitôt en devoir d'exercer sa royauté. Habile dans sa conduite, il administra d'une main ferme et ramena tout le pays à son obéissance : de près comme de loin, toutes les provinces reconnurent son autorité, mais ce ne fut qu'après de longues luttes et de nombreux combats contre les agitateurs. Son neveu, Aboulabbâs Maulay Ahmed ben Mahrez ben Eccherif, s'étant révolté contre lui à Maroc et ailleurs, il le poursuivit sans relâche et, à la suite de combats terribles

qu'il serait trop long de rapporter ici, il finit par le tuer, dans le courant de la deuxième décade du mois de dzoulqaada de l'année 1096 (9-19 octobre 1685).

Les habitants de Fez s'étaient également révoltés contre lui ; il les assiégea dans leur ville durant quinze mois et au bout de ce temps il reçut leur soumission, le 19 du mois de redjeb de l'année 1084 (30 octobre 1673). Enfin il eut tant de luttes à soutenir contre divers agitateurs qu'il serait trop long de les raconter ici, notre désir étant d'abréger notre récit. Ce ne fut donc qu'après avoir guerroyé sans trève, ni relâche, contre tous ces rebelles et contre toutes les tribus qu lui résistèrent que Maulay Ismaïl réussit à dompter tout le Maghreb ; il fut alors obéi dans les plaines comme dans les montagnes. Il conquit aussi des provinces du Soudan et ses possessions dépassèrent les rives du Niger. Maître des parties fertiles du Soudan, il étendit son domaine bien au delà du point qu'avaient atteint, avant lui, le sultan Aboulabbâs Ahmed Eddzehebi Elmansour et ses autres prédécesseurs. Du côté de l'Est, son royaume s'étendit jusqu'au voisinage de Biskra, dans le Bilâd Eldjerîd, englobant tout le territoire dépendant de Tlemcen. Dieu sait à qui il confie ses missions.

CHAPITRE LXXXI

GRANDEUR DU RÈGNE DE MAULAY ISMAIL ; ÉNUMÉRATION DES FAITS GLORIEUX QUI S'Y RAPPORTENT

Quiconque examine les choses d'un œil impartial et aime à dire la vérité — ce qui est la plus louable des qualités — ne saurait manquer de reconnaître que jamais on n'a vu un

gouvernement pareil à celui des Hassaniens, ni même entendu parler d'une dynastie qui puisse lui être comparée.
p. ٣٠٦ On s'épuiserait vainement à vouloir faire un récit complet de toutes ses gloires. A cette époque, en effet, il y eut une prospérité inouïe ; on ne saurait s'imaginer la sécurité, l'abondance et le calme qui régnèrent dans tout le pays. Ces faits, du reste, sont connus de tous et leur récit a souvent retenti aux oreilles de chacun de nous.

Un des principaux titres de gloire de ce règne, c'est d'avoir débarrassé le Maghreb de la souillure de l'infidélité et d'avoir mis un terme aux agressions de l'ennemi chrétien. Maulay Ismaïl a, en effet, conquis un certain nombre de villes dont la possession entre les mains des chrétiens était une cause de troubles pour le Maghreb et une source d'inquiétude pour les musulmans. Parmi ces villes il faut citer :

La Mamoure, appelée aussi Elmehedia qui fut prise d'assaut après un assez long siège, le jeudi, 14 du mois de rebia II de l'année 1092 (3 mai 1681) : 300 chrétiens environ furent faits prisonniers dans cette ville ;

Tanger, ville contre laquelle Maulay Ismaïl envoya des troupes qui la bloquèrent si étroitement que les chrétiens durent fuir sur leurs vaisseaux et s'échapper par mer, en laissant la place ruinée de fond en comble. Cet événement eut lieu au mois de rebia II de l'année 1095 (18 mars-16 avril 1684) ;

Larache, que les chrétiens (Dieu les anéantisse !) avaient reçu des mains du sultan Mohammed Eccheikh ben Elmansour Eddzehebi et qu'ils occupèrent, sans interruption, jusqu'au jour où ils en furent chassés par Maulay Ismaïl. Ce prince envoya une armée assiéger cette ville ; après un siège qui dura près de trois mois et demi, Dieu fit aux musulmans la faveur de leur accorder la prise de la place, mais ce ne

fut qu'après de grands efforts, et une série de combats. Une mine que les chrétiens avaient creusée et qu'ils avaient remplie de poudre ayant fait tomber un pan de muraille, les musulmans se précipitèrent par cette brèche et se ruèrent sur les soldats qui garnissaient les remparts. Un sanglant combat s'engagea alors et bientôt les chrétiens durent se réfugier dans leurs bastions où ils demeurèrent encore un jour et une nuit ; puis saisis de terreur ils capitulèrent. Ce fut ainsi que cette race inique fut exterminée au Maroc : Dieu, le maître de l'univers, en soit loué ! Avant la prise de la ville, Larache renfermait 3,200 chrétiens ; comme les musulmans avaient fait 2,000 prisonniers, il y eut donc 1,200 chrétiens qui furent tués dans cette affaire. On trouva dans la place un immense approvisionnement de poudre et environ 180 canons, dont 22 en bronze et le reste en fer.

Parmi ces canons, se trouvait celui qu'on appelait Elqassâb, qui avait 35 pieds de long et dont le boulet pesait 35 rothl ; la culasse était de telle dimension que quatre hommes pouvaient à peine l'embrasser ; du moins c'est ce qu'on a entendu dire à des témoins oculaires qu'on avait interrogé sur ce sujet.

La prise de Larache accrut les forces des musulmans et de leur prince ; ils éprouvèrent, à cette occasion, une grande joie et une vive allégresse, tandis que les chrétiens en conçurent une amère affliction et de pénibles regrets ; ils p. ٢٠٧
demeurèrent dans une vive anxiété sur terre et sur mer depuis la prise d'assaut de cette ville par les musulmans. Ce fait d'armes s'était accompli le 18 du mois de moharrem de l'année 1101 (1er novembre 1689).

A l'occasion de la prise de Larache, le cheikh, le khathib, l'éloquent, le littérateur de la cité de Fez, le mufti de cette ville, Abou Mohammed Abdelouâhed Elbouinâni Eccherif,

composa en l'honneur de Maulay Ismaïl et pour le féliciter, le poème suivant qui met l'allégresse dans l'âme :

« Allons ! réjouissez-vous ; cette conquête est brillante et grâce à votre valeur, nos affaires sont rétablies.

« L'oiseau du bonheur a chanté bien haut, et nos cœurs s'épanouissent en songeant à votre victoire.

« L'éclat du triomphe nous illumine, car la clarté de la gloire est dorénavant tournée vers vous.

« Tous les bonheurs vous accompagnent ; l'existence est douce maintenant et la joie nous enivre.

« Vous avez protégé le drapeau de l'Islam, lorsqu'il a défendu ses citadelles par la bouche de la vérité.

« Vous avez fait la guerre sainte, vous avez combattu ; vous avez été les pleines lunes de la religion de Dieu.

« Vous avez nourri vos glaives de la chair de vos ennemis infidèles dans les combats que vous avez livrés.

« Les jours de la paix vous surpassiez la lune en beauté et au jour de la mêlée vous avez été un lion terrible.

« C'est dans la citadelle de Larache que votre gloire s'est élevée au dessus de Sirius ;

« Car les rois qui l'avaient désirée et attaquée avaient tous dû se retirer.

« Mais quand vous êtes venu, elle vous a appelé et vous a dit : ô prince, ce bonheur vous était dû.

« Vous vous êtes emparé par capitulation des chefs qui l'habitaient ; ni leurs remparts, ni la fuite n'ont pu les sauver.

« Vous avez vaincu, grâce à de vaillants héros qui tous, dans la mêlée, sont audacieux.

« Que d'infidèles le soir ont eu la tête séparée du tronc et qui râlaient alors qu'on les traînait.

« Que de gorges ont servi de colliers à nos lances, que de pointes de lances se sont plantées dans leurs poitrines !

« Que de captifs, que de morts gisant à terre, qne de blessés dont le sang se répandait !

« Nos troupes étaient grisées, et pleines d'ivresse ; cependant elles n'avaient pas bu de liqueurs fermentées.

« Honneur à vous ! cette victoire est brillante. Honneur à vous de la part de l'Éternel !

p. ٣٠٧ « Grâce à ce succès, votre renommée s'est encore élevée et votre récompense sera grande à cause de votre gloire.

« Allons ! troupe d'infidèles, cet homme vous anéantira et il ne faillira pas à sa tâche.

« Allons ! gens de Ceuta, le sultan redoutable va venir vers vous avec le glaive de Dieu ;

« S'il vient à Ceuta un soir, le lendemain de bonne heure la ville l'appellera à elle.

« Aussitôt qu'il arrivera, il s'en emparera et tous les habitants de cette cité seront anéantis.

« Oran l'appelle chaque jour et dit : « Quand donc viendra l'imam pour nous visiter ?

« Il vous mettra en fuite, il vous chassera, il vous fera des prisonniers en tenant à la main le glaive brillant de la vérité.

« O monseigneur, levez-vous, allez vite vers l'Andalousie, vous en serez l'émir ;

« Faites la guerre sainte, combattez, dispersez ces ennemis : Dieu vous donnera ta victoire.

« Rien ne vous arrêtera, grâce à Dieu; vous y arriverez, comme on dit, par terre ou par mer.

« Son attitude même est un appel dont le sens n'échappe pas à nos cœurs.

« C'est à Cordoue que vous acquerrez toute votre gloire ; c'est là que vous trouverez le rang et le pouvoir suprêmes :

« Avec l'aide de Dieu, cela vous sera facile et grâce à la faveur céleste dont vous jouissez, l'entreprise sera peu de choses.

« O Maulay Ismaïl, je ne suis qu'un humble serviteur, faible et implorant votre appui,

« Je vous appelle, je vous appelle et fais des vœux que la Fortune ne dédaignera pas.

« O Maître des hommes, ô mon Dieu, ô Miséricordieux, ô le meilleur des protecteurs,

« Répands sur ce prince tous tes biens, fais que ses entreprises ne périclitent point.

« Conserve-lui le pouvoir ainsi qu'à ses fils, en dépit des Zeïd et des Omar.

« Nous sommes tes sujets, nous désirons la gloire et nous espérons que notre souverain organisera toutes choses.

« Sur vous soit le salut de votre humble serviteur, tant que le monde durera ; que ce salut parfumé

« Enveloppe votre Majesté, tant qu'un amoureux parlera. Allons ! réjouissez-vous car cette victoire est brillante. »

En résumé, les faits glorieux de ce règne fortuné sont tels

qu'aucun discours ne les saurait énumérer tous ; aucune langue, ni aucune plume n'arriverait sans s'émousser à en formuler la liste. Tous les hommes d'une véritable intelligence seront unanimes à proclamer que dans aucune des dynasties passées il n'y a eu un gouvernement fortuné et glorieux pareil à celui-ci, que jamais on n'a entendu parler de rien de semblable. L'importance de cet empire, la gloire de son souverain sont telles qu'elles font oublier tous les souverains précédents du Maghreb. Demandons à Dieu qu'il nous conserve cette ombre touffue, qu'il préserve ce noble prince de tout fléau, car sa présence parmi nous est une digue opposée aux déluges des révoltes et une protection contre les Gog de malheur.

Dans le *Kitâb elhilia* de l'historien Abou Noaïm, j'ai lu ce qui suit : Un jour que Haroun Errechid passait près de Elfodheïl ben 'Iyâdh, celui-ci s'arrêta pour contempler le calife et ses courtisans, puis, quand il les eut perdus de vue, il s'écria : « Que de révolutions les hommes verront, quand l'astre de cet homme aura disparu ! » Si un tel propos a pu être tenu au temps où vivaient ces deux personnages, alors que la plupart des hommes étaient gens de bien et de vertu, que pensez-vous qu'il faille dire à notre époque où les flots du mal coulent à pleins bords et où le vice sert d'habitation aux hommes.

Ah ! que j'admire ces vers que m'a récité mon ami, le juriconsulte, Abou Abdallah Mohammed ben Abdallah Eldjezouli et qui font partie d'un poème qu'il avait composé en l'honneur de ce souverain :

« O Maulay Ismaïl, ô soleil du monde, ô toi à qui tous les êtres créés suffiraient à peine comme rançon ;

« Tu n'es autre chose que le glaive de la Vérité que Dieu a tiré du fourreau pour le remettre à toi seul parmi les califes.

« Celui qui ne voit pas qu'il doit t'obéir, c'est que Dieu l'a rendu aveugle et qu'il l'a égaré loin du but auquel il devait tendre. »

L'auteur de cet ouvrage, l'humble adorateur de Dieu, Mohammed Esseghir ben Elhadj Abdallah, (Dieu redresse ses écarts et calme ses angoisses !) originaire des Oufràn et habitant de la ville de Maroc, ajoute : Ici se termine ce que j'avais dessein d'écrire ; ici se trouve achevé ce que la pluie a fait pousser dans le parterre de ces feuilles, en fait d'histoire de princes et d'émirs. J'en ai fait l'énumération complète avec leurs défauts et leurs qualités. J'ai ajouté à cette description quelques spécimens de pièces littéraires et de morceaux d'éloquence choisis parmi ceux qui, par la grâce p. ٣١٠
et la finesse des pensées, sont comme des pleines lunes dans le ciel des brillants recueils ou des perles merveilleuses et dans lesquels les intelligences trouveront un admirable profit. Pour arriver à ce résultat, j'ai fait un choix scrupuleux des documents que j'avais mis tous mes soins à réunir ; j'ai déployé toute l'activité dont j'étais capable pour mener à bien cette œuvre.

J'avais d'abord rassemblé les matériaux de cet ouvrage sur des feuillets détachés et lorsque j'avais voulu les coordonner, j'en avais été empêché par un obstacle imprévu. Quand cet affreux malheur[1] me frappa, que je me sentis percé de ses traits qui atteignaient aussi l'honneur de la religion, je fus obligé de calmer l'ardeur de mon esprit ; je fus dominé par des soucis qui m'enlevèrent toute mon énergie et me rendirent impossible toute activité, car alors toutes les forces vives de mon corps furent absorbées par l'inquiétude où m'avait mis ma disgrâce. Je jetais toutes mes notes dans le recoin de la solitude si bien que les araignées de l'oubli

1. Il s'agit sans doute de quelque disgrâce qui frappa l'auteur; probablement la perte de sa place.

les eurent bientôt enveloppées de leurs toiles. Et quand je songeais à mettre la dernière main à ce *Nozhet*, il me semblait que la situation présente murmurait ce vers :

> « Nous sommes à une époque d'argent et non d'autre chose ; laisse donc là la littérature jusqu'à des temps meilleurs. »

Plus tard, je fus sollicité vivement et à plusieurs reprises, de mettre au jour cet ouvrage, par quelqu'un dont je ne pouvais dédaigner les ordres et à qui il m'était impossible de refuser l'exécution d'un désir qu'il m'exprimait. Ce personnage, c'était le notable par excellence, le maître des rhéteurs et des logiciens, le jurisconsulte dont la science et les œuvres servent à guider les autres, le littérateur qui, par sa plume brillante, est le représentant des anciens et le modèle des modernes, le ouali, le vertueux Abou Abdallah Sidi Mohammed Essâlah, fils du ouali qui connut Dieu, Mohammed Elmothi, le petit-fils du diadème de ceux qui ont connu Dieu, le plus parfait des oualis aimés, Abou Abdallah Sidi Mohammed Eccherqi (Dieu nous fasse profiter de sa grâce ; qu'il veille à la durée de sa gloire et qu'il perpétue son renom dans les parterres de la générosité !) C'est lui qui m'a rendu toute l'activité de mon esprit ; il l'a orné de la parure de l'allégresse et alors le nuage de paresse et d'impuissance s'est dissipé. J'ai fait appel à mon intelligence, si faible qu'elle fût, pour qu'elle composât ce livre ; elle m'a aussitôt répondu. J'ai donc retracé tout ce qui était resté dans mes souvenirs et ce qu'il m'avait paru bon de conserver, malgré les soucis dont j'étais enveloppé et l'impuissance de ma plume à agir sans aucun secours.

Louanges soient rendues à Dieu de ce qu'il m'a facilité ma tâche, alors que les sources de mon âme étaient troublées, et de ce qu'il m'a fait la faveur de mener à bien cette œuvre, en dépit des circonstances et de la difficulté de se

procurer des documents en cette matière. Louange à Dieu
qui nous a conduit dans la bonne voie, car sans lui nous
n'eussions jamais été bien dirigés. Qu'il répande ses béné-
dictions sur Notre-Seigneur Mahomet, le sceau des Prophètes,
l'intercesseur des pécheurs et qu'il lui accorde le salut ! Que p. ٢١١
Dieu donne aussi des marques de sa satisfaction à la famille
du Prophète et à ses généreux disciples ! Enfin nous termine-
rons par cette dernière invocation : Louange à Dieu, le
maître de l'univers, qui par sa grâce, sa protection et son
bienveillant appui nous a permi d'achever ce travail. Il n'y
a de force et de puissance qu'en Dieu, le Très-Haut, le
Puissant.

INDEX ALPHABÉTIQUE

NOTA. — Les titres d'ouvrage sont en italiques. Les noms précédés d'un astérisque sont des noms de localité. La lettre *n* indique que le mot se trouve dans une note.

A

B

C

D

E

I

J

K

L

M

N

P

T



TABLE DES MATIÈRES

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

Ifrānī, Muḥammad al-Ṣaghīr ibn Muḥammad. Nozhet-Elhâdi: Histoire de la Dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670). (Ernest Leroux, Paris: 1889) URL: https://archive.org/details/nozhetelhadihist01ifra

Listed on website as: Al-Awfrani, History of the Saadians, Muhammad Aç-Cghir bn al-Hâjaj bn 'Abd-al-Llah, Nuzhat-l Hādi bi Akhbar mulûk l-Qarn l-Hâdi, (1511-1670), c. 1730

In the name of God, the Clement, the Merciful.

Here are the terms in which the author of this book expresses himself, the humble worshiper of his God, Mohammed Esseghir ben ELhadj Mohammed ben Abdallah, a native of Oufrau ' and living in the city of Marrakech.

DOXOLOGY

Praise be to God whose empire soars above the chronology of centuries; He is the only ruler of all the universe whose name deserves to be sanctified, and how could it be otherwise, when all that is belongs to Him; He is the Eternal whose power will never be destroyed, nor altered; the Provident who neglects nothing of what he has created, men or things. It is He who has spoken and who has said these words of truth: "And this authority we will distribute in turn - among men." sometimes disappear in the west in the firmament of dynasties. God is also the Survivor, for He decreed that all creatures should perish, and He imprinted on their foreheads the stigma of death; He leads them all to the grave, their final resting place, as easily as driving a muzzled camel. Neither the Mokhtasar of Essaad 2, nor the Motawwel would be of any help in finding figures of speech worthy of its merits.

Let us give thanks to God for having made docile in our hands the pens which plunge into the dark ocean of inkstands to draw from them the pearls of discourse and has thus enabled us to seize the breasts of science, and to to draw its milk in large streams. The nobility of science gives us all the satisfactions that other nobility allow us to hope for.

Blessings and salvation be upon our lord, our prophet and master Muhammad, he through whom God delivered his people" from sin and idolatry and in whom he united all the qualities which, without a miracle, the hand divine would never have accumulated in the same mass of flesh and muscles. Elected from among the sons of Hashem, he made us breathe the perfumes of ancient traditions, and God entrusted him with his mission at a time when the reign of infidelity was only growing in power. He overthrew the thrones of error saying, "If you are winds, here comes the storm." He then destroyed even the traces of infidelity.

Who, then, would be capable of reviving erased traces now! Alone, he was accepted in his family and among his companions whom God raised like stars in the sky of our religion, and to whom he gave the victorious cohorts in immeasurable number, at the same time as he distributed his favors to them with prodigality.

History, which is one of the most noble sciences, has its marked place in the cycle of orthodox studies. The best minds have never ceased to devote their most precious moments to collecting facts and studying their various aspects, believing that historical events are among the most illustrious things to record and bring into relief. They never admitted as a principle that historical accounts should be relegated to the background, and it is certain, indeed, that the study of remarkable facts is a source of joy to ardent imaginations.

As for me, from the day when I girded my arm with the amulet of discernment and when I placed the bracelet of study on my wrist, I have not ceased for a single moment to focus my attention on the stories About the Saadic dynasty, wondering if anyone had ever inhaled the rose scents. Seeing that I only got a negative answer, I concluded with certainty that the hard times had erased the traces of this science and I immediately seized the opportunity that presented itself to me, to crimp a useful bezel in the ring of the past. I knew, moreover, that if I carried out my enterprise successfully and if I served on the table of history appetizing dishes, a glorious success would crown my work and, if not, that I would stimulate the zeal of some other, and help him in a similar purpose.

In any case, therefore, the operation was fruitful, for the efforts of the soul always float in the ocean of good.

At first I had thought of gathering material on the Wattâs dynasty, and on the end of the Marin dynasty, so as to make a sequel to R. lQ and RawD n-Naçrîn, but soon I I perceived that my contemporaries took a keener interest in the Saadian dynasty, and that by confining myself to this subject, the history of my country would not be cut short.

The Raudhet Enncsrin fi molouk lieni Marin gives only a very abbreviated account of the history of the Marinids. The author of this booklet, Ismaïl ben Abulheddjâdj Youcef, nicknamed Ibn Elahmer, composed various works, among others a commentary on Borda and a history of the Almohades; he died in 807 (1404). On this author cf. Djedzouet eliqlibds fol. 45 v° and Dorret clhidjdl, fol. 61 mss. of the University Library of Algiers.

This work whose stories are beautiful, sincere and in no way fictitious, I gave it the title: "Recitation of the camel driver or history of the commanders of the 11th century). The Saadian dynasty began well in the sixteenth year of the tenth century (916), but it had no brilliance and extended its domination only towards the end of the tenth century, and at the beginning of the eleventh century, also the I have placed under the rubric of the eleventh century, for the reason that a thing close to another is susceptible of being assimilated to it.

For the composition of this work, I made use of a certain number of books which, by their brilliance, make the flowers of the most beautiful parterres pale; I will give the titles later and will erect gently sloping steps for anyone who wishes to climb the summits. Those who cast their eyes on this volume will be kind enough to show some indulgence for its plot and not to pare too much into its expressions. They will not, I hope, be those people who direct their tongues with the reins of envy, nor those who pierce the tips of their spears through the bed of their fellow citizens.

However, wishing to escape criticism is absolutely impossible, and the honor of good men will always be torn by the tongues of the wicked. God, by absorbing us into his being, will deliver us from epigrams and gossip, and will place us among those who consider all the speeches of men to be forms of praise.
That said, it is time to get to work to accomplish our task; may God, by his grace and goodness, help us to bring it to a successful conclusion.

CHAPTER I. OF THE NOBLE GENEALOGY OF THE SAADIANS AND OF THE CONTRADICTORY OPINIONS TO WHICH IT HAS GENERATE.

Here is the genealogical tree of these commanders, as given by more than one historian and reproduced by an incalculable number of renowned professors:

MOHAMMED EL-MAIIDI, son of MOHAMMED EL-QALM-BIAMRILLAH, son of ABDERRAHMAN, son of ALI, son of MAKHLOUF, son of ZAYDAN, son of AHMED, son of MOHAMMED, son of ABULQASIM, son of MOHAMMED, son of EL-HASEN, son of ABDALLAH, son of MOHAMMED, surnamed Abu Arfa, son of EL-HASEN, son of ABU BAKR, son of ALI, son of EL-HASEN, son of AHMED, son of ÏSMAÏL, son of QASIM, son of MOHAMMED, nicknamed Ennefs Ezzakia (the pure soul), son of ABDALLAH EL-KAMIL, son of EL-HASEN the second, son of EL=HASEN ESSIBÏ, son of the Commander of the Faithful, ALI, son of ABU THALEB and FATHIMA, daughter of the Prophet.

In his work entitled: El-monteqa al-Mansur 'ala maatsir khilafet essollhdn Abïïabbds Al-Mansur, the master, the pontiff, the very learned Abulabbâs Ahmed beii El-qâdiri 'reports that the noble genealogy indicated above was communicated to him by Abulabbâs Ahmed ben Yahia El-houzâli, caïd the caïds of the heir presumptive of Al-Mansur, Mulay Abu Abdallah Mohammed El-Mamun (under the reign of Mulay Abulabbâs Ahmed Al-Mansur. He composed a certain number of biographical and historical works which will often be quoted in the course of this history. The university library of Algiers has two manuscripts by this author: 1° the Djwfcouct eliqlibds fiirun halla min elauldm mcdinet Fds;2' the Dorrel clhidjiU fi asma evridjàl both of which are biographical dictionaries.

1. This is a treatise on genealogy which is said to have been written by the famous genealogist of the Qureïch tribe, Abu Abdallah Elmosaab Ezzobeïri, born in Medina in 156 (773), died in 236 (850,.

2. Abu Mohammed Ali ben Hazm, died in 456 (1004) is the author of a highly esteemed treatise on genealogy entitled: Djemharet elansdb.

“The same list, adds Ibn El-qâdîri, was provided to me by my professor Abulabbâs Ahmed ben Ali El-mandjour; another of my professors, Abu Ràched Yaqoub ben Yahia El-yedrî assured me to have seen this same genealogy written by the hand of Abu Abdallah Mohammed ben Ghâleb ben Hachshâr and this copy carried the prognoses of the cadi Abu Abdallah ben Allah. I myself saw this genealogy thus established by the hand of a certain Saadian Sharif. However, I suspect that it presents a gap between Qâsim and Mohammed Ennefs Ezzakia. Indeed, there was no child of Ennefs Ezzakia having borne the name of Qâsim; the only Qâsim of the descent of this commander was son of El-hasen, son of Mohammed, son of Abdallah Elachter, son of Mohammed Ennefs Ezzakia, son of Abdallah El-kamil. Was there inadvertence on the part of the copyist or ignorance on his part as to the true state of the question? Only god knows. »

The doubt expressed by Ibn Elqadhi is founded; in fact, no son of Mohammed Ennefs Ezzakia is known to have borne the name of El-qâsim and this name does not appear in the direct descendants of this commander nor in the Djemharax of Abu Abdallah Elmosaab Ezzobeïri, nor in that of Ibn Hazm nor finally in any other of the works of learned genealogists.

The weak point pointed out by Sheikh El-masnaoui in the genealogy of the Saadians is that these commanders actually come from Abdallah Elachter, son of Mohammed Ennefs Ezzakia. Indeed, that Ennefs Ezzakia had five sons: Abdallah, Elacliter, Ali, Elhoseïn, Etthaher and Ibrahim, as reported by Mosaab or six according to the opinion of Ibn Ilazm who adds to this list Ahmed and who replaces El-hoseïn by El-hasen, it is not less true, as the fact point out Sharif Elmekki Essamarqandi in his treatise entitled: Tohfet Etthdleb, that his descendants were only perpetuated by Abdallah Elachter who perished in Kabul, in the country of Sind. Now, Elachter had only one son, Mohammed, who was born in Kabul, and it is certain that this Mohammed had only one son, El-hasen, nicknamed Ela ouer (the one-eyed one) who was the most remarkable children of Hashem and who was killed in the reign of the Abbasid El-moatezz (Successor of Mostain-billah; he reigned only two years 252-254/866-868). This El-hasen had four sons: Abu Djaafar Mohammed and Abu Abdallah El-hoseïn whose posterity died out during the sixth century,

Abu Mohammed Abdallah, on whose children opinions are so contradictory that it is necessary to use of the greatest reserve to establish a genealogy going back to him and finally Qàsim. Three of El-hasen's sons left posterity.

After having transcribed these words, Sheikh Elmasnaoui adds: "It emerges from all this that the Qâsim who, in the genealogical table, immediately follows Mohammed Ennefs Ezzakia was not the son of the latter, but indeed that of El-hasen Ela'ouer , son of Mohammed ElkAbuli, son of Abdallah Elachter, son of Mohammed El-mahdi, that is to say Ennefs Ezzakia. There is therefore a gap of three ancestors between El-qâsim and Mohammed Ennefs Ezzakia. God knows what it is. »

As for the idea expressed by the author of Monteqa 1 that Mohammed El-qaïm would be the direct descendant of Abderrahman, it is an opinion which is actually found in a work, but it is not exact, because El-qaïm was the son of Mohammed, son of Abderraliman. The author has therefore omitted Mohammed, son of Abderrahman. (Ibn El-qadhi, c. above, p. 7, note 1.)

On this subject I read an autograph letter addressed by the critic, the pontiff, Abu Abdallah Mohammed ben El-qâsim El-qassâr to the sultan Abulabbâs Al-Mansur. This letter was thus conceived:

> "The salvation of God, his mercy and his blessings be upon our master Al-Mansur. May God grant him his mighty help and perpetuate the dignity of caliph in his person and in that of his posterity until the day of the Resurrection. Your slave, El-qassar (may God increase the favor he enjoys with you!) who kisses your carpet, learned that in your illustrious and magnificent genealogy there were three Mohammeds (That is to say that Mohammed El-qâïsin-bi-anirillah would not be the son of Abderrahman, but that of Mohammed, son of Abderrahman and that there should be three Mohammeds in a row in this genealogy). So replace the duel by the plural and the number three will thus be naturally indicated, because, if there had been more of them, the number would have been fixed in a precise manner. It must therefore be
> said thus: Ahmed, Mohammed in the plural-, Abderrahman. (These words "in the plural" are indicated in the text by the usual abbreviation -; by this means one avoids writing several times in a row the same name and especially to suggest that this repetition could be due to negligence of the copyist.)
>
> Your humble slave adds:
>
> "Abu Daoud, then El-hakem, gave the exact tradition to the subject of the Renovator (or mahdi). Know then "that he will come at the beginning of a century and that he will be one of the descendants of the Prophet: such is the prescription of the hadith, the rest is in vain. "So you have seen no other renovator of religion than our pontiff Al-Mansur. The infidelity stopped "in front of its squadrons, while its fire revived the sciences, their adepts and their literary production.
>
> "Every day his generosity spreads over the noble, the captive, the Faqîh and the weak
>
> "As for the mosques, they are like gardens of paradise, thanks to their embellishments and their constant teachings.
>
> "May our Lord preserve Al-Mansur for us to revive religion with vigor and in unchanging glory.
>
> "If I knew, sire, that someone loved you more than I love you, I would cease to consider myself as belonging to the Muslim community. »

By these words "replace therefore the duel, etc. El-qassar wanted to point out that when we state this genealogy we should say: Ahmed Al-Mansur, son of the Mohammeds, putting the word in the plural, because the smallest number marked by the plural is three (The dual existing in Arabic, the smallest number marked by the plural is, in effect, three). When one writes, one traces the words: lined, Mohammed and following the latter one places a jim * abbreviation which marks the number three (All these indications are intended to avoid copying errors. This cl jim is the name of the letter which in Arabic begins the word which signifies plural; it is often written alone to mark the abbreviation of the word g*;., plural).

It is because of an error of this kind that the om of Mohammed, son of Abu Arfa, has been omitted. Indeed, the posterity of Ennefs Ezzakia was perpetuated in Yanbo Ennakhil (A small town situated in the interior, a day's march from the port of Yanbo, on the Red Sea) until Said (the title of Said is given in Arabia to the descendants of the Prophet; everywhere else the word cherif is used with the same value) El-qâsim and said

Abdallah, both sons of Mohammed, son of Abu Arfa; at least that's what it says of the sheikh, the genealogist, Abu Abdallah Elazourqâni in a book entitled: Eddauhat.

The Saadian commanders assert that the first of their ancestors who entered the Maghreb came from Yanbo; they add that they are the cousins of the sharif commanders established at Sidjilmassa and that the said El-hasen, son of Qàsim, who the first of the members of this family, as we will see later, entered the city of Sidjilmassa, was the son of Zaydan's paternal uncle, son of Ahmed, son of Mohammed. This Zidàn father of Qàsim, father of El-hasen Eddakhil (This surname of Eddakhil is often given to an important personage who, the first of his family, has entered a country and established himself there) was the first of his family who entered the Drâa (The province of Draà is the southernmost of the Marrakech; it takes its name from the island of Ouad Draà from which it occupies a large part of the basin).

It is because of this that the author of Monteqa says: "Nobody disputes the noble origin of these commanders and in all the Maghreb there is no more authentic nobility than theirs, since they draw their origin of the shariffs of Yanbo. The story of their coming from Yanbo in the Draà, brought by the inhabitants of this last country, is exactly the same as that of their cousins who were, at an earlier period, called by the people of Sidjilmassa. This fact being well known to all historians, we will not discuss it further. »

In this last passage Ibn Elqadhi alludes to the following story told by the Saadians: The inhabitants of Draà could not manage to harvest their dates which, under the influence of various plagues, fell before maturity. If, they are told, you bring a sherif to your country as the people of Sidjilmassa do, your dates will ripen as well as theirs. It was then that the inhabitants of Draà brought from Yanbo the said Zidàn ben Ahmed and, since that time, their dates reached maturity.

Certain people, it is true, do not accept this tradition which we reproduce here according to the imam, the scholar, the argument made man, Abulabbàs Ahmed El-maqqari Ettlemsani (The famous author of the Nefh Etthib was born in Tlemcen around 985 (1577) and died in Cairo in 1041 (1632). His biography was given by MG Dugal in the first volume of Analectcs on the history and literature of the Arabs of Spain, Leiden, 1855-61, pp. xxi and xxn.); but more than one scholar of the Saadian dynasty has spoken categorically in favor of the authenticity of their genealogy and declared that it is beyond criticism. Such was also the opinion of a certain number of masters who should serve as models for us, for example, Imam Elmandjour, Abu Youcef Yaqoub Elyedrî, Imam Abulabbas Ahmed ben Qâsim Essouma ï and Sheikh Abul- abbâs Sidi Ahmed Baba Essoudani (We will see later the account of the captivity in the Marrakech of this Sudanese writer who composed a biographical dictionary under the title of Tekmilct eddibddj).

Ibn Ardhoun also says that this genealogy is absolutely notorious and cannot be disputed. Perhaps, he adds, the assertion made by El-maqqari that the Saadians belong to the Benou Saad family and not to that of the Qureïch should not be considered as authentic. This author, in fact, declares in the Nefh Etthib (The Nefh Etthib is the capital work of Elmaqqari; it is a picture of Arab Spain from the eighth century to the fifteenth century) that the Saadians are shariffs, but this work is one of the last he composed since he wrote it in Syria.

In the Naouâzil (The title of Naoudzil is common to a large number of works of jurisprudence in which the judgments rendered on certain difficult points are discussed) of Grand Cadi Abu Mahdi Aïssa ben Abderrahman Essedjtânî we find the following answer given to one of the questions addressed to him in writing by the jurisconsult, the pious Abu Zeïd Abderrahman Ettlemsàni: “It is indisputable that Mulay Abdallah combines both fairness and legitimacy, because I have learned from a certain trustworthy figure and disciple of the sheikh, the rallying point, the great pole, Abulabbâs Sidi Ahmed ben Moussa Es-semlâli that he said: "Mulay Abdallah is the pearl of the sharifs, it is not a sovereign is a saint. Such testimony is amply sufficient to demonstrate the nobility of Mulay Abdallah and his high fairness. We will find this account later in its true place and with more details than is given here.

The particular history of a certain commander of this dynasty has been written by various authors, among others by the jurisconsult, the polygraph, the language of the Maghreb, Abu Faris Abdelaziz ben Mohammed ben Ibrahim Elfichtâlî (One will find in the course of this work much information on this character who was one of the secretaries of sullan Abulabbas Ahmed Al-Mansur) who entitled his work : Menùhil essafa fi akhbdr elmolouk ecchorafa. The author of Nefli Etthib says that to his knowledge, the work had eight volumes. The brilliant secretary Abu Abdallah Mohammed ben Aïssa also wrote on these

commanders a book entitled: Elmamdoud or elmaqsow min sena essolthan Abilabbds Al-Mansur. This title alone, adds the author of Nefh Etthib, causes a sweet emotion.

The custom has become widespread of giving these shariffs the name of Saadicns, but this appellation was not attributed to them formerly. Never, neither in their diplomas, nor on their seals, nor in the protocols of their despatches, these commanders used this denomination. What is more, they did not accept that it be used towards them and no one would have dared to use it in their presence. This denomination was only used by those who, doubting the nobility of their origin, disagreed with their confused genealogy and claimed that these commanders were from the Benou Saad, son of Bakr, son of Haouâzin, tribe to which belonged Halima Essaadia (Halima was the Prophet's last nurse; before her the Prophet had Tsowayba as a nurse), the Prophet's nurse. As for the mass of the people and the vulgar scholars, they imagined that the name Saadians came from what these commanders had made their happy subjects (The word saad means happiness). or else they gave other reasons which had no value.

In a letter addressed by Mulay Mohammed Ech-cheikh El-asgher, son of Mulay Zidân, to Commander Mulay Mohammed, son of Mulay Ech-Cheikh El-hasani Essidjilmàssî, I noted the following passage:

> "I have learned that you declare loudly in assemblies of townspeople as in those of Bedouins, that our family is descended from Benou Saad, son of Bakr, son of Haouâzin, whereas it is proved superabundantly by good measures and heavy weights, that it draws its origin from Benou Nizàr, son of Maadd (That is, from the very family to which the Prophet belonged). We are from Tedsi (Tedsi or Tidsi is a small district made up of three villages in the Ouad Oulghas valley. Cf. Viscount Ch. de Foucauld, Reconnaissance au Marrakech, pp. 339 to 340.) one of the qsours of Ouad Draâ; it is there that God gave birth to our stump and caused its branches to flourish and bear fruit. Yes your design is to detach from the nobility the belt of our power, this is an ignominy which will cost you dear, and, if you seek to erase our name from the tablets of consideration, you are again making a vain pretension which will neither increase nor decrease the price of commodities in our markets for us. I am sending you a copy of the Mendhil essafa fiakhbâr eccltorafa, so that by reading this book, the commanders of your race will find in it something to dissipate the confusions which have arisen in their minds. »

Here is how Mulay Mohammed Ech-Cheikh replied to this paragraph:

> "You reproach us for having, wrongly, declared that you were descended from the Benou Saad, son of Bakr, son of Haouâzin, and of having propagated this opinion under the tents, in the qsours and in the cities. By God! by doing so, we have not intended to defame you, misunderstand you or place you among those who have no neither relations nor family; we have only relied, with the help of God, on the authority of the annalists who figure among the scholars of Marrakech, Tlemcen, Fez and Miknaset Ezzitound (Méquinez is almost always referred to as Miknaset Ezzitnou to distinguish it from other localities of the same name). However, after careful examination and mature reflection, all these doctors found that your family could only be attached to the Benou Saad, son of Bakr. It is therefore useless to refer either to the works of one of the Fichtâli, or to those of the said Ahmed ben Elqâdhî Elmiknâsî or of Ibn Asker Ech-Cheikh Ec-chefchâounî (This is Mohd. b. Ali b. Omar b. Hosain b. Misbab, nicknamed Ibn Asker, the author of a biographical dictionary entitled: Dauhct cmvkhir limahdsin man kdna min clmaghrib min ahl clqarn clâchir. He was born at Hibth in the district of Alcazar Esseghir and died at the beginning of the twelfth century of the Hegira, in of the sixteenth century). We have received the copy of the Mendhil essafa, but we have no found nothing that denoted the work of a skilful and impartial historian, and moreover, we content ourselves, both for substance and for form, with the declaration of the person worthy of faith, Mulay Abdallah ben Ali ben Thâher. However, we have not intended to contest the nobility of your origin, nor to take away from you the high prestige that God has given you.

Here ends the part of this letter which relates to our subject; moreover, it will be found in its entirety, further on, in a more appropriate place than this.

With these words, "declaration of a person worthy of faith, Mulay Abdallah ben Ali ben Thâher", the Commander alluded to the following adventure, which everyone knows and recounts:

> "Sultan Abulabbâs Al-Mansur was one day sitting in company of the austere and scrupulous Faqîh, Abu Mohammed Mulay Abdallah ben Ali ben Thâher Elhasanî, one of the lords of Sidjilmassa. In front of them was a table at which they were eating, and the scene took place in the sultan's palace in the city of Marrakech. Addressing Abu Mohammad, the sultan said to him: "Where are we meeting? (By this he meant to ask what common ancestor their two genealogies coincided with) . "At this table," replied Abu Mohammed, "or according to another story, in this room." At these words, the sultan was seized with a violent anger, but he concealed it, and it was only later that he avenged himself by employing a stratagem by means of which he made Abu Muhammad taste the cup of death.

Since that day, Al-Mansur often invited Abu Mohammad. In spite of a very sharp cold, the rigors of which did not cease, the sultan, during these interviews, received his guest seated on the pavement, which was of marble, but he had taken the precaution of placing a woolen felt in his breeches so as not to be inconvenienced by the cold. Abu Mohammed seeing the sultan seated like him on the ground, armed himself with courage and dared not rise from his place as long as the sultan remained to discuss with him certain scientific questions. Thanks to this maneuver which was repeated on numerous occasions, Abu Mohammed was stricken with a cold of the entrails; he complained for a long time About pains which he felt and which finally determined his death. The answer given by Abu Mohammed belongs to the category that the rhetoricians designate under the name of teleqqi elmokhâtheb bighayin ma yetereqqeb (to welcome his interlocutor by anything other than what he expects), as is explained in all rhetorical treatises.

As for the sultan, he only asked his question because the Saadians of Sidjilmassa asserted that at no time had there been a community of ancestors between them and the Saadians. God knows if that's right.

However, several of my professors assured me that Sheikh Ibn Thâher later returned to the denial of this notion when Sultan Abulabbâs Al-Mansur showed him a charter signed by Imam Ibn Arfa (Faqîh of Tunis; he is best known for the rigorous definitions he gave of the various contracts authorized by Muslim law) and his teacher Abdesselâm, a charter which confirmed his genealogy. This circumstance calmed the scruples of Ibn Thâher on this point, and in the sequel, he affirmed the authenticity of this genealogy, manhandling all those who challenged it in doubt: now the authority and loyalty of Ibn Thâher are well known.

Finally, the imam, the very learned mufti of the city of Marrakech, Abu Malek Abdelwahed ben Ahmed Ech-Cheikh El-hasam El-filalî, one of the cousins of Ibn Thâher also came out in the same way as his cousin. This mufti who composed odes in which he celebrated the nobility of Al-Mansur was moreover an educated man, religious and very scrupulous in his writings and in his speeches.

As for the opinion related above that the ancestor of the Saadians would have come from Yanbo, here is what Ibn Elqadhi says in the Dorret essolouk (The full title of this work is, Dorret essolouk fiman haoua elmolk min elmolouk): "Their ancestor came from Yanbo and the first commanders of this family settled in the Draa where they remained. This event took place at the beginning of the eighth century; it was at this same time, as we shall see further on, that the ancestor of the sharifs filalis arrived at Sidjilmassa. »

Here, at least in part, relates to the genealogy of the Saadians. I have passed over in silence certain criticisms which it seemed to me more appropriate to set aside from this work, because it is the duty of the historian not to dwell on unseemly things, and not to taint the people's honor. It is to God that we must ask the favor of covering us with his aegis in this world or in the next.

CHAPTER II. OF THE WAY IN WHICH THE SAADIANS COME TO POWER AND THE REASONS WHICH MADE THEM EMBARK IN THIS ENTERPRISE.

“The ancestors of the Saadians, says the author of Dorret essolovk, did not cease to reside in the Draâ until the day when Abu Abdallah Elqàïm-biamrillah was born among them. This commander raised in chastity and piety, undertook the pilgrimage to the sacred Temple and was one of those whose prayers God grants. In his journey to the two noble and holy cities, he had occasion to see a great number of famous scholars and great religious personages.

“I have learned from an eminent personage that being in the nobility of Medina, the commander had an interview with a holy man who predicted the future that awaited him and his two sons and that on the occasion of a a dream in which the commander had seen two lions come out of his navel and the crowd following them until they entered a tower. As for the commander, he had seen himself stopped at the door of the tower. The holy man explained this dream by saying that these two sons would have a considerable position and that they would reign over the people.

“On his return to the Maghreb, Abu Abdallah, pursued by this idea, repeated in all the assemblies that his two sons would reign over the Maghreb where they would play a considerable role. No one disputed this assertion, so great was the confidence placed in the words of the holy man and in his interpretation of the dream. The commander did not stop making these remarks until the year 915 (1509-1510) when he acted as a pretender to power. »

The idea contained in this dream is repeated in the following legend that everyone recounts: The two sons of Abu Abdallah Elqâ'im who were called Abulabbâs Ahmed Al-Araj and Mohammed El-Mahdi were, still very young, busy reading the Koran in a school when a rooster entered, successively jumped on the head of each of them and began to crow. The schoolmaster explained the fact by saying that a high situation awaited these two children and the event justified his forecast.

The commentator of the Zahret ecchemarikh' gives the following causes to the movement provoked by Abu Abdallah El-Qaim:

> “The populations of Sous were pressed on all sides by the infidel enemies who occupied a large number of points in their territory. And while the Christians obscured space by their multitude and strengthened their power, the Mussulmans remained in the greatest confusion, for want of having a chief who grouped them around him and thus rallied the forces of Islam.
>
> “The authority of the Benou Ouattas over the region of Sous had, in fact, been greatly diminished; it was still recognized in the cities of the Maghreb, but in the Sous it was purely nominal. In addition, at this time, the Benou Ouattas were absorbed in their fight against the infidels in the strongholds of Asila 3, Larache, Tangier, Badis and other towns or seaports.
>
> “When the people of Sous saw themselves threatened with the greatest misfortunes by the undertakings of Christians who coveted their country, they addressed themselves to their patron, the holy personage Abu Abdallah Mohammed ben Mobarek: they explained to him the sad situation on the one hand, the dispersion of their forces and the division which reigned among them and, on the other hand, the ardor of the enemy whose attacks were incessant. They then proposed to the holy man to gather around him and take an oath of obedience to him, thus giving him the necessary authority to govern the tribes and lead them into battle against the enemy.
>
> “Abu Abdallah energetically refused to accept this proposal: “There is, he said, in Tagmadart', in the Draâ, a sherif who ensures that his two sons are destined for a great future. Address yourself to this character and take an oath of obedience to him: it will be more worthy and more useful for your purposes. The people of Sous then sent a deputation to the Sharif, who went to see them and played the role that fate reserved for him. »

Here is now what I read written by the hand of Faqîh, the learned, the scholar, the historian Abu Zeïd Sidi Abderrahman, son of the great sheikh Abu Mohammed Sidi Abdelqâder El-Fasi: "My father told us About Sidi Ahmed , son of Sidi Ali Essousi Elbousaïdi, that the advent of the dynasty of shariffs in the Sous was

determined by the following facts: a certain said, Sidi Barakât, having intervened for the redemption of some prisoners wanted to enter into negotiations with the Christians and agree with them that no more prisoners would be taken; as he dealt with this question, they answered him:

"We will see that when you have a chief, because at present you no longer come under any constituted government." »

“Some time after that, inhabitants of Sous having gone to the Jasima tribe to buy grain there, were arrested by the people of this tribe who looted their goods and their luggage. Complaint having been brought by the victims of this aggression to the sheikh of the Jasîma who was an energetic and skilful man, the latter made them restore all that had been taken from them.

"When they returned to their country, the people of Sous said: 'Here is the supreme chief to whom it is fitting that we take an oath of obedience. »

Accordingly, they assembled to come to him and asked him to lead them. But the sheikh refused the power, taking refuge behind his piety and alleging that if he acted otherwise he would be distracted from his religious duties. However, he indicated to them a Sharif who was Mu'adhin in the Draâ, saying to them: “If you persist in your plan, contact the Sharif such and such who tells that his two sons will one day reign over the Maghreb. “

It was then that the people of Sous went to this Sharif, took him to their country and assigned him a sum of money sufficient for his maintenance and that of his children. The Sharif remained among them fighting the enemy who occupied their territory until the day when his destiny was fulfilled.

"The Sidi Barakat just mentioned was the patron saint, Barakat ben Mohammed ben Abu Bakr Et-tedsi and I have read in the handwriting of an eminent personage that he introduced the sharifs into the Sous in the year 917 (1511). In the Dauhat of Ibn Asker, in the biography of Abu Abdallah Mohammed ben El-M’barek, we find that it was this last character who gave the tribes of Sous the order to submit to the authority of the two sharif sultans, Abul abbâs Ahmed Al-Araj and Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh, his brother, and who invited at the same time these two commanders to reign with justice and to wage holy war against the Christian masters, at that time, of the entire maritime zone of the province of Sous. We know, moreover, what was the destiny of these two commanders.

This passage presents a certain discrepancy with that reported above by the commentator of the Zahret ecchemdrikh, because it seems, according to the latter author, that Ibn Elmobàrek only urged the people of Sus to proclaim as sovereign Abu Abdallah Elqàïm, the father of the two commanders, and not these, as the author of Dauhat says. Perhaps we must admit that Ibn Elmobàrek provoked the proclamation of the three characters. God knows if this is so.

Ibn Elmobàrek, who is in question here, was one of the great saints who made themselves famous by their duly verified miracles; he lived in Aqqa' and the zawiya he owned in this city is still known today. He enjoyed absolute authority over the inhabitants of Sous and performed many miracles, including these two: One day a group of Bedouins had gone to Ibn Elmobàrek with the intention of contesting his miraculous power. The saint then gave the order to cook Asida in baskets made of palm leaves, then, in accordance with his intentions, these baskets were placed on the fire and remained there intact throughout the duration of the cooking. The thing was done publicly.

This same sheikh had fixed for each month three days of the week during which it was forbidden to bear arms and to wage war from tribe to tribe. Anyone who violated this prescription was assured of prompt punishment. It is said that during one of these days of truce, an Arab had taken a jerboa: “Let go of it, his comrades told him, because we are in one of the days of truce instituted by Sidi Mohammed ben Mobarek. "No," replied the Arab, who then struck the jerboa and broke its leg. No sooner had he given this blow than he exclaimed: “Ah! unfortunate that I am, I have just broken my leg. Since that day, in fact, this Arab could no longer use his leg.

Many miracles of Ibn El-mobârek are quoted. His moral authority was so well established over the tribes of the Sous that they were entirely devoted to him and accepted all his orders: it was thus that, on his injunction, they grouped together as has just been said. God knows if that is the truth.

In the Dauhat also, in the biographical article devoted to the famous sheikh, to the renowned scholar Abu Mohammed Abdallah ben Omar Elmethghâri whose tomb is in the Draâ, we find the following sentence: "Sultan Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh and his brother Abulabbâs Elaarej were among his disciples and it was he who brought them to power. »

Here again there is a contradiction with what has been reported previously, unless this sentence should be interpreted in the sense that Ibn El-M'barek, Ibn Omar and others would have also contributed by their influence to have the two commanders proclaimed, or even that Ibn El-M'barek would have acted on the Sous, while Ibn Omar would have exercised his action on the province of Draâ.

In this regard, the Mirai Elmahâsin recounts that Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh, the founder of the dynasty of shariffs, was full of distrust of the heads of religious brotherhoods and that he feared them precisely because it was thanks to their intermediary that he had ascended the throne.

All these authors are therefore unanimous on this point that Abu Abdallah Mohammed El-Qaim took power only at the invitation of holy personages and with the authorization of doctors practicing their faith religiously. No other testimony is needed to prove that they admitted the authenticity of the noble origin of the Saadians, because otherwise they would not have specially chosen this family to raise it to the supreme pontificate, an honor which cannot be tasted only by a legitimate Sharif of Qureishite origin.

Such is the information which I have collected on the accession of this dynasty to the throne. I have left aside the stories that the vulgar love, thinking that it was more worthy to exclude them from this work. God leads whomever he pleases in the right way.

I read the following ingenious observation written by the hand of the Faqîh, the master, the preceptor of the commanders, Abu Abdallah Mohammed ben Youcef Ettergî (God have mercy on him!): Sidi Ali ben Haroun had found that the advent of the dynasty of the Cherifs in the Draâ was announced by the following verse of the Koran: "And already we have written in the Psalms, and that after the Invocation; the earth will be the heritage of my virtuous worshipers (XXI, 105). However, the author does not explain how such a prediction can be drawn from this sublime verse.

In the Rihlat of the master of our masters, the Faqîh, the scholar, the scholar, the imam Abu Sâlem Abdallah ben Mohammed Elayachi (volume X, the Scientific Exploration of Algeria, Paris, 1846. His journey took place in 1593 /1001) , I still found the following story:

"Chihâb Eddin Abulabbâs Ahmed ben Ettadj told us that the Ottoman sultan Sélim 1, one of the rulers of the Turks, was the first commander of this nation who seized Egypt and tore it from the hands of the Ghourid sultan, in l year 923 (1517-1518). Here is how this conquest was made:

"Becoming master of Syria, Selim wanted to undertake the conquest of Iraq which had served as the home of his ancestors, the Turks. But just as he was About to set out and leave Syria, his plans were stopped by the shortage of provisions and their excessive cost. He then wrote to the Ghurid sultan of Egypt, of whom we have just spoken, and asked him for permission to stock up in his country.

"The Shah who reigned at that time in Iraq, having learned that Sultan Selim was going to march against him, wrote to the Ghurid with whom he was bound by a close friendship, and asked him to divert Selim's attention, and to delay him as long as he could. The Ghourid was moreover jealous of the sultan and very disturbed that the latter had conquered Syria; he feared, in fact, that after having enlarged his States, the sultan would think of seizing Egypt.

"At that time, Egypt was the motherland of Islam. Its ruler was the most influential of the monarchs since the seat of the Abbasid Caliphate was transferred from Iraq to its states after the Tatar invasion.
"When Sultan Selim asked for supplies from the Ghourid commander, the latter replied that it was impossible for him to provide them for the moment, claiming the high cost of food and other worthless reasons. Selim guessed the reason for this refusal, and knowing that it was made for the sole purpose of preventing him from entering Iraq, he conceived the project of attacking the ghourid, and immediately changing his route, he gave up his campaign against Iraq to march on Egypt.

"However, he asked the doctors who were with him, their opinion on this enterprise, giving them the justification that the Ghourid commander had prevented him from getting supplies in his States at a time when he, Selim, lacked food.

"This expedition is illicit," replied the doctors in common voice; the Ghourid sultan is the sovereign of his country; he has in no way failed in the respect he owes you; he was not the first to attack you, by what right could you invade his states and declare war on him? You have no reason to do so. Among the scholars present at this meeting was the subtle Ibn Kemal Pasha, who was younger than all the other doctors.

"Commander," he cried, "you are permitted to undertake this campaign, for it is said in the Koran that you will enter Egypt this year." »

« How » that, distributes Selim? »

"I cannot, answered Ibn Kemâl, interpret the canonical law in the presence of these imams who are the commanders of the Moslem faith, as long as you will not have granted them a week of time to reflect on this question and examine it. For God having said: "We have not omitted anything in the Koran (VI, 38)", how could it be that there was nothing on this subject in the Book of God which contains the explanation of all things. "

You have a week to find out if what Ibn Kemâl has just said is true," Selim then said, turning to the doctors. "

Commander," they exclaimed, "in seven days, we won't have any other answer to make than the one we made today. "

This delay is absolutely essential," added Ibn Kemâl. »

"By saying these words, Ibn Kemâl probably intended—for only God knows if this is true—to show his superiority in the eyes of the sultan by showing him that he himself had immediately found a solution that the doctors would be unable to give, even after a long time of reflection.

For if he had made his opinion known on the spot, people would no doubt have failed to say that it would have been possible to arrive at the same result after examination and reflection.

"The sultan therefore granted the seven days of delay, then when they were expired, he called the doctors together again and renewed his question:

"Our answer today is the same as that which we made seven days ago, answered the doctors. »

"Commander," said Ibn Kemâl then, "these imams could all have read in the Book of God that you would enter Egypt this year with your sons and your armies, only they did not grasp the meaning of this passage.

"Where is it?" asked the doctors.

"In the following passage from the Koran, Ibn Kemâl shares: "And already we have written in the Psalms, and that after the Invocation: the Earth will be the heritage of my virtuous worshippers. At these words the doctors began to laugh, and exclaimed:

"What connection can there be between this verse and the subject which occupies us?" »

divination (to know the date of a fact determined), each of these two groups of letters being worth one hundred and forty. "These words "And already", says Ibn Kemâl, give exactly the same numerical value as the word Selim, "according to the evaluation of the Jumal ("addition" of the values of letters The indication provided by the verse therefore becomes: "Selim, we wrote in the Psalms and that after 920: the Earth will be the heritage of my virtuous servants. Indeed, the letters of the word "Invocation" by removing the article give the value of 920 marked above; the "Land" referred to in this sublime verse is indeed the land of Egypt according to the opinion of many commentators and the virtuous servants", at this moment, are certainly the soldiers of Sultan Selim, because there is no not among the Mussulmans of all the countries of the earth soldiers more worthy than them to practice holy war and who have made more conquests in the countries occupied by the Christians. They are, moreover, the only ones who follow the precepts of the Sunnah and the orthodox doctrines, because as for the other Muslims, some, as in Iraq, much of Yemen and India, have false beliefs; others, the inhabitants of the Maghreb, for example, do not follow exactly the true practices of Islam; finally, there are some who, like the inhabitants of Egypt, have allowed themselves to be seduced by the attractions of earthly life. »

"Then continuing in this order of ideas, Ibn Kemâl eloquently developed his proposal and delighted Sultan Selim with his speech. The doctors conceded that the allusion of the verse had been very well deduced:

"However, they added, all that is not enough to justify a declaration of war against a commander who has not failed in his duties and has not acts of aggression against a single Muslim. Now, admitting that the Koranic indication should have the range indicated, it would still be necessary to rely on one of the reasons provided by Muslim law. »

“Sire,” said Ibn Kemâl, “nothing is easier than that. Send the following words to the Ghurid commander: “Coming to these countries and not having been able to carry out the project which had brought me there, I have resolved to go to the Hejaz to accomplish the duties of the pilgrimage there. The route I have to follow crosses your country, and it is only with you that I can get my supplies. Consequently, I come to ask you to authorize me to pass on your territory and to supply me there. It is certain that the ghurid will refuse and forbid you passage through his states. If he acts like this, you will have the legitimate right to fight him since he will have acted in hostility by opposing your pilgrimage. ".

This opinion was approved by the doctors who were partisans of the doctrine according to which stratagems are lawful things. Sultan Selim wrote in the direction indicated to the ghourid and the latter replied in coarse terms with a categorical refusal:

"You will not drink a single sip of the water of the Nile, he wrote to him, before having passed over the backs of corpses.

“Well strengthened then in his resolution to conquer Egypt, Sultan Selim undertook his preparations for this purpose. Events took their course, Egypt was taken by force. I bn Kemâl, following these circumstances, enjoyed great credit in the mind of Sultan Selim who gave him to choose the function he wanted. exercise. He asked for the dignity of mufti which was granted to him and in these functions, he made a distinguished place for himself by contributing to the diffusion of theological studies. May God accept his efforts!

Here ends the quote from the Rihlat.

Sultan Selim entered Egypt in the year 920 as Ibn Kemâl had announced. As soon as he entered this country, Selim ordered the Abbasid caliph to be put to death and thus put an end to this dynasty. He also killed a large number of scholars, saints, figurines and influential men. Elghoûrî had taken all this retinue in the hope of attracting victory thereby, but all this could not shelter him from the decrees of Destiny. “Say: Who could do anything against God who, if he had willed, would have destroyed the Messiah son of Mary, his mother and all who are on earth (V, 19). »

Perhaps the person who found the announcement of the Saadian dynasty in the Koran alluded to Ibn Kemâl's deduction, for the authority of the Saadian shariffs actually began to be established in the course of the year 920 as we will see later. All science is with God.

There is something analogous to this in these words that I read written by the very hand of the Faqîh, the grand cadi of the Ismaili capital, Abu Abdallah Mohammed ben Abderrahman Elmedjàsî: "Certain of my friends, Abdkerim Essidjilmâssi has found the figure of 1400 which, it is said, indicates the number of years that this nation will last, in these words of the prophet Daniel reported in the Koran: "And already his indices have come, XLVII, 20."

CHAPTER III. CONTINUATION OF THE NARRATIVE RELATING TO THE REIGN OF COMMANDER ABU ABDALLAH ALQAIM-BIAMRILLAH

According to Ibn Elqâdhî, Abu Abdallah Elqâïm had with the sheikh, the blessed Abu Abdallah Mohammed ben Mobârek mentioned above, an interview in the locality called Aqqa, located in the later Sous. After an interview with the sheikh, El-Qaim returned to the province of Draâ where he had his residence. This event took place in the year 915 (1509-1510) and the following year, consequently in 916 (1510-1511), the Faqîhs of the Masmûda and the chiefs of the tribes sent a deputation to Elqâïm, asking him to put himself at their head and offering to place in his hands the care of all their affairs. Yielding to their requests, El-Qaim complied with their wishes and made an appointment with them in a town called Tidsi, near Taroudant: there he received the oath of fidelity from the people, who from then on found themselves united in heart with him and unanimously disposed to wage holy war. He immediately invited the populations to march against the Christians and drive them out of the port of Teftent (Funti, source and village near Sta-Cruz d'Agadir); many contingents responded to his call, they marched to the enemy and attacked him. God decided the victory in favor of El-Qaim; he tore to pieces the limbs of infidelity with the claws of triumph; he chased the serpent of error from its lair, and caused those who had strayed from religion to return to their country. we marched to the enemy and attacked him. God decided the victory in favor of El-Qaim; he tore to pieces the limbs of infidelity with the claws of triumph; he chased the serpent of error from its lair, and caused those who had strayed from religion to return to their country. we marched to the enemy and attacked him. God decided the victory in favor of El-Qaim; he tore to pieces the limbs of infidelity with the claws of triumph; he chased the serpent of error from its lair, and caused those who had strayed from religion to return to their country.

In the presence of this success, the Muslims recognized that El-Qaim had been born under a happy star and augured favorably of its destiny; their affection for him grew stronger and they showed him the greatest respect.

Returning then to Tidsi, El-Qaim had disputes with some of the chiefs of this town which led him to leave the country; he then returned to the Draa where he remained until the year 918 (1512-1513), when he returned to Tidsi.

This time his stay was not disturbed, God having removed from this village the causes which had kept him away from it. At the invitation of El-Qaim, the inhabitants of Tedsi took an oath of fidelity to the eldest of his sons, Abulabbâs Ahmed Al-Araj. The chiefs of Haha and Chiâdma having learned of the fine conduct of El-Qaim and the triumph of his arms, went to him and complained of the situation created for them by the presence of the enemy on their territory and the sharp attacks that they had to endure. Consequently, they begged the commander to go to their country and bring his son, the heir apparent. El-Qaim acceded to their request; accompanied by his fds he set out with them and went to settle at the place called Fughal, in the province of Haha.

As for his younger son Abu Abdallah Mohammed El-Mahdi, he left him in the Sous in order to organize the country, to lay the foundations of his empire there and to harass the enemy night and day.

Abu Abdallah El-Qaim remained in Fughal until the time of his death, which occurred in 923 (1517-1518). In this same year, the Turks established their authority over the central Maghreb by seizing the cities of Algiers, Tlamsan and the territories which bordered them. Before that time, they owned nothing in the Maghreb and exercised no influence over this country. This is how they were led to make this conquest. The sheikh, the imam, the learned Abulabbas Ahmed ben Elqadhi Ezzouaoui was animated by a strong desire to fight the infidels and felt an irresistible force pushing him against them. Moreover, this personage enjoyed great celebrity in the plains and mountains of the Maghreb, and here is the judgment passed on him by Sheikh Sidi Abdallah Elhibthi:

> "I have not seen anyone who has preserved in all its purity the tradition prophetic and imitated the conduct of the Messenger of God, like Sidi Ahmed bon Elqâdhi among the Zouâoua and Sidi Saïd ben Abdelmonaïm in the Haha. »

When Sidi Ahmed, of whom we have just spoken, saw the formidable power of the Christians spreading in the countries of the Maghreb, and the Muslims, in their weakness, unable to repel them, he entered into correspondence with the Turks and depicted to them the importance of these regions. What had induced him to act thus was that he had heard boasts of the military vigor of the Turks and their bravery in battles and dangers, and that he had heard of the terror they inspired in the infidels. . It was therefore with the best intentions that he asked them to restore the faded prestige of Islam and restore its weakened vigor: "Our country," he said, "will be yours, your brother, or the wolf." »

The Turks hastened to respond to the appeal of the sheikh and the latter urged the population to make common cause with them, to enter their ranks and to blindly obey their emir and bey Aroudj Ettorkomânî. But after entering Algiers and Tlemcen, the Turks, using trickery, treacherously killed the sheikh whose influence they feared for their supremacy. Sidi Ahmed succumbed as a martyr in the year 930 (1523-1524). Masters of Tlemcen, the Turks indulged in all sorts of exactions. Aroudj plundered the goods of the inhabitants and, crushing them under the millstone of ruin and ferocity, he overwhelmed them with a thousand evils, then he left them to go to the Bni Yznasen.

Rid of Aroudj for a moment, the inhabitants of Tlemcen feared that when he returned from his expedition he wanted to exterminate them. They addressed themselves in this circumstance to the sheikh, to the imam, to the scholar of Tlemcen who, at that time, was Abulabbas Ahmed ben Melouka; they complained to him of the violence to which Aroudj had subjected them previously and expressed to him the fear which his return inspired in them. Hearing these complaints, the sheikh was at first shocked, then striking the ground with his hand, he exclaimed: “By God! he will never return to Tlemcen. So saying, he had faith in God to carry out his threat which was indeed fulfilled, for Aroudj perished with all the renegades and the Turks who accompanied him.

This sheikh was one of those to whom these true words of the Prophet applied, all of whose sayings have come true: “Among the worshipers of God there are some who obtain the realization of the things which they affirm in his name. When Sultan

Abu Abdallah died in the locality of the province of Haha which we have indicated, his body was buried in this place, opposite the mausoleum of the blessed patron, the shining pole, the master in the straight path, the source of truth, Abu Abdallah Sidi Mohammed ben Seliman Jazuli, the author of Delâil el-kheirat (prayers to the prophet).

This burial took place before the translation to Marrakech of the remains of the sheikh Jazuli, but when the mortal remains of the sheikh were transferred to this city by the care of the sultan Abulabbas Al-Araj, this commander ordered to also transport the remains of his father and to bury them near of those of Sheikh Jazuli, at the place of the city of Marrakech where they are still today.

Here now is the reason for the transfer of the ashes of Jazuli. Omar Elmeghîtî Ecchiâdhmi, known as do Esseyyâf (the executioner), had taken up arms after the death of Sheikh Jazuli, under the pretext of taking revenge on those who had poisoned the sheikh, the latter having in fact succumbed to the effects poison. Omar had presented himself to the people as a pretender to the throne, then having removed the body of the sheikh from his tomb, he had it transported in his wake and had been victorious over all his adversaries as long as he had been accompanied by this relic. Omar had ended up being killed, however, following events that would take too long to relate.

Having come to power, the sharifs, fearing that someone would revolt against them and use the process employed by Omar, had the body of Jazuli transported to Marrakech. It is further claimed that they took this decision because they had been told that a treasure was hidden under the body of the sheikh and that they used the pretext of the translation to operate their excavations. God knows what's true in that.
This translation took place in the course of the year 930 (1523). The power belongs to God.

CHAPTER IV: ACCOUNT RELATING TO THE REIGN OF SULTAN ABULABLîAS AHMED, SURNAMED AL-ARAJ

According to Ibn Elqâdhi, who had this information from Abdelaziz bn Yaqûb Elahsen, a character in whom he had complete confidence, Al-Araj was born in the year 891 (1486), and the oath of fidelity was lent to him, at the request of his father, in 918 (1512).

Some time after having had his son recognized as heir presumptive, El-qaïm died. Al-Araj immediately took all his care to organize his States, to assemble troops and to canton them in the fortified towns. He launched numerous expeditions against the faithless enemies in Talmest and Asfi.

The Christians had spread over the entire maritime zone, and after having ravaged it, they had established themselves permanently on all points of the coast. Al-Araj expelled them from these regions, which God thus purified from their impure contact.

It is reported that the Christians (God annihilate them!), considering the losses of men killed or taken prisoner that they had suffered, evacuated Azemmour and the Ribat of Asila, without a fight. A troop of valiant Muslims, among whom figured Sheikh Abu Abdallah Mohammed ben Sâsî and Sheikh Abu Mohammed Abdallah El-koûch, hastily entered the place of Azemmour in order to guard it until the Muslims had had time to gather the troops needed to defeat the infidels and save this egg of Islam, because it was feared an offensive return of the enemy.

The destiny prescribed by God wanted indeed that the enemies returned soon and that they seized all the Moslems whom they found in the place. The two sheikhs, of whom we have just spoken, were taken prisoner, but later they regained their freedom for a ransom.

It is said that when, after having regained his freedom, Sheik El-kouch was About to leave, a Christian woman, of whom he had been the slave, said to him: "I have some books that belonged to Muslims, take - the. The sheikh took them and placed them in a basket which he loaded on his head. Among these books was the Tenbih Elandm, a work known for the prayers it contains on the best of beings (Mahomet) and which was introduced for the first time in these countries through the sheikh named above.

As soon as the renown of Sultan Abulabhâs Ahmed Al-Araj had spread far and wide through all countries, his power had grown and his authority was established over all the districts of the Sous, the populations rallied to him on all sides, and deputed to him embassies. The emirs of Hintata and the commanders of Marrakech first entered into correspondence with him, then submitted to his authority; finally, in the course of the year 930 (1523-1524) he entered the city of Marrakech.

The Marinid sovereign was at Fez when he heard the news of the entry of the sharifs into Marrakech. He immediately set out for the latter city at the head of numerous troops, having with him his vizier and paternal cousin Mesaoud ben Ennaser.

Judging that he could not resist the Marinid in open country, Sultan Abulabbas fortified himself in Marrakech; he put the ramparts in a state of defence, furnished them with soldiers and howitzers, then he supported the siege for a certain time.

It is said that at that time there was in Marrakech the sheikh instructed in God, the great pole Abu Mohammed Sidi Abdallah El-ghezouànî. It was this sheikh who, after having had trouble with the Béni Wattâs, and having been imprisoned along with his disciples, had, when he was leaving Fez to go to Marrakech, took his burnous and exclaimed, pointing to the city he was leaving: "O royalty of Fez, come with me and let us go to Marrakech. One day someone came to tell him that the inhabitants of the city were cruelly tested by the siege. Immediately the Sheikh mounted his horse and, followed by his disciples, he left the city of Marrakech through the gate known as the gate of Sheikh Abulabbas Essebti. While he stopped to consider the soldiers of the Marinid busy shooting at the people placed on the ramparts,
Then taking this bullet in his hand, the sheikh said: "Here is the seal of this war", then he returned to the

city. That same evening, the Marinide received the news that his cousins had revolted against him in Fez, where they had caused his authority to be disregarded, and the next day he left Marrakech.

Thus were verified the words of Sheikh El-ghezouânî, because since that day, the Marinid commander no longer returned to Marrakech and did not even enter the district of this city. It was only around Tadela that Abulabbas had another encounter with the Marinid. They fought in a locality called Anmaï, in the month of dzoulkaada of the year 935 (July 1529), and separated after concluding peace.

Later, the Marinide marched again against Al-Araj. The encounter this time took place at Bou Oqba, one of the fords of the Ouad Elabîd, and the Marinid was again defeated. This battle took place on Friday, 8 of the month of Safar in the year 943 (July 28, 1536). (Tributary beyond the left bank of Ouad Omm-errebia which were Sidi Omar Elkhettâb, whose body rests in the mountain of Zerhoun, and Sidi Elmahdjoub, known by the surname of Abu Errouaïn. This last character was an enlightened, mesianic and exalted, so he had been well recommended to keep silence lest he throw trouble in the discussion.)

The people, understanding the danger to the country from the losses in men caused by the struggle between the Marinid sultan and Abulabbas Al-Araj, intervened between these two commanders and tried to bring them to make peace by agreeing on both sides. other to a division of territory.

The negotiations of this affair were entrusted to a great number of scholars and pious personages among the

When the negotiators presented themselves before Sultan Abulabbâs Al-Araj and his brother Mohammed Ech-cheikh and when they had made known the reasons for their approach, they only found in these two commanders a haughty, cold and disdainful welcome. being hardly disposed to lend themselves to the desire of the populations. It was then that Sheikh Sidi Omar Elkhettâb hurled this imprecation at them: “May you never enter Fez as long as I am on the surface of the earth! And indeed, the two commanders did not enter Fez until some time after Elkhettab's death.

If, said someone then, the Beni Marin had been skilful, they would not have allowed Sidi Omar Elkhettâb to be buried; they would have had him locked up in a reliquary which would have been carried on the back of a man, the sheikh having expressly said "as long as I am on the surface of the earth." I give this story as it is told by the author of Momattï elasmcï.

According to the commentator of Zahret ecchemnrikh, peace was concluded between the two sovereigns on the following bases: the shariffs having to reign over the country which extends from Tadela to Sous, and the Marinids over the territory between Tadela and the Maghreb central. The same author adds that the grand cadi of Fez, Abulhasen Ali ben Haroun Elmethgharî, of the Methghara of Tlemcen, the famous imam Abu Malek Abdelwahed ben Ahmed Elouanchcrîsî and other personages from Fez attended the conclusion of this treaty.

It is said that when the assistants had agreed to conclude peace and that the conditions, having fixed, the noise of the voices had died down and the hubbub subsided, a writing-desk and some paper were brought in to draw up the terms of the treaty. All the scholars present to whom these objects had been successively offered having lowered their eyes in the background and having pushed them away for fear of writing in the midst of this assembly something which was not worthy of the parties. contracting parties, the grand cadi of Fez got up, took the inkstand, the paper and the pens and placed them all in front of Abu Malek. The latter immediately drew up a magnificent protocol; he then arranged with admirable art the clauses of the treaty and formulated them in such a marvelous manner that he excited the astonishment of all the assistants. Everyone admired this coolness and lucidity of mind in so solemn a meeting, which would have rendered the most eloquent orators speechless with respect and admiration. The Grand Cadi of Fez then rose and, kissing Abu Malek between the eyes, he said to him: "God reward you in the name of all Muslims!"

Besides, this is not your first good deed, O descendant of Abu Bakr. This event happened in the course of the year 940 (1533-1534).

CHAPTER V: ACCOUNT OF THE DEPOSITION OF SULTAN ABULABBAS AL-ARAJ, OF HIS IMPRISONMENT WHICH LASTED UNTIL HIS DEATH AND OF THE REASONS WHICH BROUGHT THESE EVENTS.

While Abulabbas Al-Araj rose in royalty and power to the rank we have mentioned, his brother, Mohammad Ech-cheikh, younger than him, remained under his orders ready to obey him at the slightest sign. Nevertheless Abulabbas consulted his brother and agreed with him and to make a decision in important matters or in difficult circumstances; he also had recourse to his lights in the darkness of combat. Ech-cheikh was a man of action endowed with a lively intelligence, a great clarity of vision and a remarkable accuracy of mind.

The complete agreement between these two commanders lasted until the moment when intriguers intervened and altered their relations. As a result their reciprocal feelings were modified and the situation changed to the point that they came to engage in battle; each of them then placed himself at the head of an army and a long struggle ensued between them.

In this struggle against his brother Abulabbas, Ech-cheikh was victorious; he tore the ring of royalty from the hands of his brother, seized all his treasures and his provisions, and having taken him prisoner, he had him shut up with his children in the city of Marrakech. However, he awarded the captive a considerable pension and treated him with the greatest respect.

It was in the year 946 (1539-1540) that this event took place.

Abulabbas remained thus interned until the day when, as we will see later, the Turks killed his brother Mohammad Ech-Cheikh in the later Sus, and that in the last decade of the month of dzulhiddja 964 (25 Sept.- Oct. 5) As soon as the caïd Ali ben Abu Bakr Azikki, governor of Marrakech, had learned that Ech-Cheikh had perished, he hastened to have Abulabbâs put to death as well as all the children of this commander, boys and girls, whatever their age; he did so because he feared that the inhabitants of Marrakech would want to release his prisoner and proclaim him sovereign, taking advantage of the fact that his master's son, the heir apparent Abu Mohammed Abdallah El-ghâleb was then absent from Marrakech and settled in Fez, where he governed in the name of his father.

All this will be told further on in a more explicit way.

An author reports that the sheikh instructed in God, the holy personage, the famous Sidi Abu Amr Eqasthelî El-andalousi El-merrakochî presented himself one day to Sultan Abulabbâs Al-Araj before he had been stripped of royal power, and spoke to him in very harsh terms of disagreeable things.

As the sheikh was leaving, one of his relatives reproached him sharply, blaming him for daring to question a sultan in this way and urging him to be wary of the violence of the sovereigns: "What have I to fear from this cried Abu Amr? By God! I see on his neck from ear to ear the place where he will be bled, and if I do not bury his body myself, no one will bury him. “

Things happened as the sheikh had predicted: when Abulabbas and his children had been slaughtered, no one dared to bury them and it was Abu Amr who put them in error near the mausoleum of the sheikh, Imam Abu Abdallah Sidi Mohammed ben Seliman El-djezouli. The dome which surmounts their tombs is that which is close to the mausoleum of Imam El-djezoûlî and which bears the name of Qobour elachrāf (the tombs of the shariffs).

According to Ibn El-qadhi, Abulabbas reigned twenty-two years, and three days elapsed between his death and that of his brother. Among its chamberlains we cite: Mohammed ben Ali Elankarthî and Mohammed ben Abu Zéïd Elmetrâzi and among its secretaries Saïd ben Ali Elhâmidi. God have mercy on everyone! To him alone belong empire, immutability and eternity.

CHAPTER VI: NARRATIVE RELATING TO ZAYDAN BEN AROULABRAS AL-ARAJ

We do not agree, says the author of Dorret elhidjdl, on the question of knowing whether Zaydan was or was not proclaimed sovereign after the death of his father. According to the author of the Zahret ecchemdrikh, Zaydan, who was at that time at Sidjilmassa, received the oath of fidelity in that city, but he did not reign. He died in the year 960 (1553).

CHAPTER VII: OF THE EARLY YEARS OF THE REIGN OF SULTAN ABU ABDALLAH MOHAMMED ECH-CHEIKH, SON OF THE COMMANDER OF THE BELIEVERS ABU ABDALLAH EL-QAIM-BI-AMRILLAH.

This commander, who was born in 893 (1488), was nicknamed Amghâr, a word which, in Berber language, means "old"; he also bore the royal nickname of El-mahdi given to him by more than one historian. Brought up in chastity and modesty, he devoted himself to study from his most tender age and became attached to men of science. He received lessons from a large number of masters and the solidity of his education became such that he very often obliged the cadis, whose sentences he discussed or whose decisions he controlled, to recognize that he was alone in the truth. He composed marginal glosses on the interpretation of the Koran, which, among other things, testifies to his profound erudition.

“This commander, it is said in the Monteqa, was a scholar, of varied instruction, whose memory was richly adorned. My teacher, Abu Râched, told me that the conversation of this commander was most seductive, that his character was lofty and his air imposing. He further added that no one, except his master Abul hasen Ali b en Haro un, had, to his knowledge, memorized a greater number of pieces of poetry than this sultan, who very often quoted this verse:

“Men are alike and circumstances are identical; the fate is the same for all and the world belongs to who knows how to conquer.

Ech-cheikh had the entire Koran by heart and understood it admirably. He had also learned the Divan of Motancbbi, thinking he was doing well, contrary to the opinion of Sahih of Elbokhâri (This Sahih is the most esteemed collection of traditions relating to the Prophet and is therefore one of the main sources of Islamic law) and he knew everything that had been said About this poet. Speaking of the commentary of Ibn Hadjar (Chihâb-eddin Ahmed, nicknamed Ibn Hadjar Elasqalani), he said thatnothing so beautiful had been composed in all Islamism, and that this author was a master in the interpretation of the Koran and in the other sciences.

The commander urged people to give advice, saying that it was especially necessary with regard to a sovereign, and, in this connection, he quoted this line from the poet:

“How many people are unaware of their own value, so that others see in them what they do not see in themselves. »

A sovereign, he said, must think long and hard; this slowness in thinking which, in general, is a defect, becomes, in a commander, a quality useful to his subjects. It was after mature reflection, he added, that I succeeded in conquering Tlemcen, Ceuta and many other cities.

As for the reason which had made him learn by heart the Divan of Monatebbi, here it is as I saw it given by the author of the Dauhat: "The venerable vizier Abu Abdallah Mohammad, son of the emir Abu Mohammad Abdelqader , son of Sultan Abu Abdallah Mohammed Ech-cheikh Ecchcïïf, told me the following fact: The tribe of Monabaha, having betrayed my grandfather, the sultan named above, this one, after having escaped thanks to God, to this betrayal, had addressed the story of this event to Sheikh Abu Mohammed ben Omar. The sheikh replied with a letter containing these words: “Ah! “How far you are from these words of Aboutthaïeb Elmotanebbi:

“Loyalty has disappeared since Ohod's betrayal; sincerity is now lacking as much in the stories as in the oaths. »

“It was then that the sultan devoted himself entirely to the study of the Divan of Motanebbi until he had learned it entirely without omitting a single verse. » (Defeated by the Qureishite at the flame of Ohod, Mahomet attributed his defeat to the betrayal of Abdallah, son of Obayy, son of Saleul Abdallah.)

Ibn Omar, of whom we have just been speaking, was one of the professors of Sultan Ech-Cheikh; his full name was Abdallah ben Omar Elmethghari. He had followed the lessons of Abu Abdallah Elghourî, of Plouaneherisî, the author of the Miyar, and other masters. He was a highly educated man with a great memory; he died in the Draâ in 927 (1521). At least that is what Ahmed Baba reports in the Kifayet elmohtadj, because the author of Elfaoudïd says that he died in 958 (1551), which is more likely.

Ilm Omar's affection for Sultan Abu and for his brother, Sultan Abulabbàs Al-Araj was very lively. We have already seen by the account of the author of Daubât, that Ibn Omar had been the promoter of the

coming to power of these two commanders. He was sent by the sultan to the eembassy in Souss to Commander Abdallah, his pupil.

In his book entitled Efaouaid, Abu Zéïd relates the following account by Abu Mohammed Abdallah ben Moburek Elaqàouni, who said he was the holder of Abu Otsmàn Elhoiizàli: “One day when Ibn Omar was returning from a diplomatic mission in the Draâ, the Faqîhs of this country asked him his opinion on the people of Sufi "In this country," he replied, "I found Faqîhs with poor doctrines, devotees always in dispute, and a populace addicted to all sorts of vices. »

It is to Ibn Omar questioned on the moddK of the Prophet that we owe the following answer:

“Hail to you, masters, and may God shower upon you his mercy and blessings!

“You asked me what was the value of the sa (measurement capacity of grains) of the Prophet; I answer you, praying God to help me, and give you below the result of my work and my studies on this subject, which has been the object of long research on my part.

“Whoever wishes to know exactly what a sa' (The sd' is the ordinary name of the measure of capacity employed by the Barbary) is and to know its capacity experimentally, should take grains of barley of medium size, the extremities of which have been pruned, and combine 34,601 and three-fifths. Indeed, the rothl weighing 128 Sunni dirhems, and the Sunni dirhem being fifty grains and two fifths, if you multiply by 4 the contents of the modd you obtain the total product which has just been indicated for the sa' (The calculation given here is inaccurate; the product would be 37.804 and four fifths and not 34.601 and three fifths).

“Here is now what brought me to this result. When I brought from Fez (may God protect it!) the modd, the sa' and the last-sâ', I met my teacher, the glorious Faqîh Abu Ali Elhasen ben Otsmân ben Abdallah Ettâmeli: Fez the saâ of the Prophet and his “modd, he asked me? I replied that I did have them, and at the same time I told my companion to take them out of our luggage. No sooner had the sheikh noticed them than he laughed and said to me: "By the master of the Kaaba!" you have not brought us the sa', nor the word of the “Prophet; they were shamefully mistaken About its "measures." As he seemed to find them too big and that at that time I was full of enthusiasm for Fez and its inhabitants, I exclaimed: "Fear God, dear master!" “How dare you suspect the capital of the Muslims of an error! See these punches marked on these measures by the illustrious scholar charged with supervising the carpenters; none of these craftsmen can sell either modd, “nor sa” without it having been hallmarked after prior examination. — " Be careful," he replied, "the error of the people" of Fez comes from the fact that while relying on the saying "of the Faqîhs who assure that the modd weighs a rothl" and a third, they are used to establish the weight of things “light; now, don't you think that if they had used straw, for example, their measures would have been still much greater. »

“Convinced of the correctness of these words, I set out to find the truth. I then relied on these words of Abu Râched Elgafsî which came back to my memory: “The sa' that you brought us from Fez contains “eighteen joints, while ours only contains twelve; “there is therefore a difference of one third between the two. Anyone who wishes to secure his conscience will only have to pay the tithe for Breaking the Fast with the greater measure and take the lesser for the assessment of the tax base. »

Among Sultan Abu Abdallah's teachers, we also cite the well-known imam, the famous master, the great sheikh of the region of Sous, Abu Ali El-hasen ben Otsmân Ettâmeli. This sheikh is mentioned in the Monteqa as a man of great knowledge and a historian: he devoted all his time to teaching, never taking rest and multiplying his vigils in lessons and devotional practices. When he felt invincibly won over by sleep, he laid his head on a stone in order to be awakened by this hard contact and he never remained immersed in a deep sleep.

His classes were always very long and he sometimes studied up to fourteen kingdoms in the same lesson. By dint of having copied and taught the Taudih (This is the title often given to biographical dictionaries) of Khelil, he possessed this book by heart (The Taudih is the great work of law by Sidi Khelil who himself made the abridgement of it, today classic among the Malekites, and which bears the name of Elmokh~ tasar). It is said that he copied it fourteen times, and during his stay in Fez he lived on the proceeds of copies of this work and copies of the Risala (This is the Risala by Abu Zéïd Elqaïrouâni, a small treatise on classical law). All these details, says Elmendjoûr in his Fahrasat, I have them from a nephew of the sheikh,

the trustworthy man, the scholar, the noble, the beneficent, the good adviser, the blessed, Abul-hasen Ali ben Selimân ben Abdallah ben Otsmâa, may God assist him in the enterprise he has conceived of leading the Muslims.

Abu Ali traveled to Fez where he stayed for some time. After following the courses of many teachers in this city, among others those of Imam Elouancherisî, the author of the Miydr and of Imam Ibn Elghâzi, he returned to Sous, his native country. When he left Fez, his teacher Elouancherisî did him the honor of accompanying him for a while.

The Monteqa reports, according to an account by Abu Râched, that when Abu Ali was About to return to his country after having finished following the courses of Ibu Elghâzi, he went to see his teacher to bid him farewell. Ibn Ghàzi then took the right hand of his pupil and said to him: “I entrust to God your piety, your loyalty and the perfection of your work. Then he added: "Now Fez produces only daughters", using to express this idea a term taken from the root of a word thus interpreted which is found in this verse: "They gave him as worshipers girls (Koran, Surah XLII, verse 14).”

The people of Sous attach great importance to Abu Ali's legal decisions. It was he who decided that it was lawful to eat game killed by firearms, an opinion which was rejected by one of his contemporaries, as can be seen in the Naoudzil of Abu Mahdi Essektani. The following consultation is also quoted from Abu Ali: “The mortmain property attributed to a mosque must pay the tithe at the expense of the settlor. If someone constitutes mortmain property, the value of which is taxable, he must pay the tithe, otherwise he is not obliged to do so. In the first case there is no need to distinguish whether the constitution is made, partly for the maintenance of the mosque and partly for a work of teaching, because the doctors say that the whole must be considered; now the word together applies to the totality of what the person has constituted, not, of course, to the totality of the mortmain goods of the mosque. As for what is bought with the fruits of mortmain property, he does not have to pay tithe: it is no longer the property of the constituent, and neither the mosque nor the deceased constituents are taxable; in this hypothesis, the question would only need to be examined as long as the settlor was still alive. »

The services thus rendered by Abu Ali are numerous. He died in the year 932 (1526).

To the number of Sultan Abu Abdallah's teachers must be added the imam, the very learned, the subtle Abu Abdallah Mohammed ben Ahmed Elyestetsni who taught him various sciences, including the interpretation of the Koran. "I was the reader of this master, says Elmenâjûr, and that in the presence of the commander of the Faithful, the learned, the pious, the sanctified, the fighter in the way of God, Abu Abdallah who had for Elyestetsni a very keen affection. »

Elmendjour further gives the following details: “The sheikh having died during the night, we went the next morning, his son and I, to announce this sad news to the sultan. The latter, who was then in the mosque of Marinid, busy reading the ouerd (a special form of prayer imagined by the founder of a religious brotherhood; each brotherhood has its particular ouerd) of the sheikh, immediately came to us and began to sob so loudly that he saddened all those who heard him: it was a truly touching sight. . The Sultan remained thus for a long time before calming down; he knew indeed the value of this sheikh who, by his firm and pure faith, by his wise advice, had rendered service to all Muslims, great and small. He attended the funeral of this master who died in the year 959 (1552).

Abu Abdallah had many other teachers, but what we have just said on this subject is sufficient. God help us!

CHAPTER VIII: ADVENT TO THE THRONE OF SULTAN ABU ABDALLAH MOHAMMED ECGHEIKH AND HIS CONQUESTS

According to the commentator at Dorret essolouk, Abu Abdallah El-mahdi was proclaimed sovereign at Marrakech in the year 951 (1544-1545). First of all, he exercised his authority only on his own territory and on that of his brother Abulabbàs the Dethroned, that is to say on the country between Tadela and Ouâd Noûl (or Ouad Noun; it is this latter form which has been adopted by cartographers).

Soon this commander felt a royal ambition and a Hashemite ardor (that is, worthy of the tribe of Hashera, to which the Prophet belonged) stir within him; he thought of enlarging his states and set his sights on the cities and towns of Gharb (This name designates the province of which Alcazar Elkebir is the capital, but this denomination is often extended to the entire territory of Fez and Méquinez). Breaking the truce he had concluded with the Béni Merîn, he attacked the remains of their empire and overwhelmed them under the hardest trials and the most terrible calamities. With divine protection, he snatched the crown from them and stripped them of everything they had. The city of Méquinez was the first city of the Gharb which he seized; he entered there in the year 955 (1548), after besieging it and attacking it. "Mohammed Ech-cheikh, said the author of the Dauhat, had already taken Méquinez and was urging the population of Fez to surrender to him when the Sheikh Abu Errouâïn came to find him and said to him: "Sire, buy me the city of Fez for five hundred dinars. — "But," replied the sultan, "God has revealed nothing which can give such a power, and the law is silent on this point. " — "By God!" then exclaimed Abu Errouâïn, you will not enter Fez this year. »

As we had remained for many months in front of this square, with no other result than seeing the resistance of the inhabitants increase, Commander Abu Mohammed Abdelqâder said to the sultan, his father: "Do, my dear father, what you have been asked to do. Sheikh Abu Errouâïn, because he is a blessed man from Heaven, one of God's saints. The young commander having repeated his entreaties, the sultan finally authorized him to enter into negotiations with the sheikh. The latter then asked Abdelqader to give him the fixed sum, then when this payment had been made to him, he said: "At the end of this year, God willing, this business will be over: I will do so through the order of the Most High. The same day, Sheikh Abu Errouâïn distributed to the poor and unfortunate all the money he had received and did not keep even a single coin for himself. From this moment the sultan had the advantage and, at the end of the year, according to the prediction made, he entered the city of Fez.

According to the author of Momti elasmâ, Sheikh Abu Errouâïn was one of those who contributed to helping Mohammed Ech-cheikh to seize the empire and drive out the Béni Merîn. Seeing on the one hand the disarray of the populations and on the other the successes of the Christians who were invading the territory of Islamism, Abu Errouâïn went through the streets shouting: "0 Harran, come, I give you the Gharb," Now Harran was, as we shall see later, the name of the eldest son of the sovereign whose biography we are giving. It was he who had the direction of all the military operations, and not one of the towns taken by his father was conquered except by his care.

After having held the language reported above, the sheikh Abu Errouâïn noticed that one of the principal sheikhs of this time supported the party of Beni Merîn; it was according to some, Sheikh Abu Amr Abdelwahed Ezzaëri, according to others, Sheikh Abulabbàs Ahmed ben Ecchâhed Elmisbâhî, of the Oulad Misbâh, offspring of holy personages. Mounted on his mule, Abu Errouâïn was going to see the sheikh when, arriving in front of the door of the house, he found one of the sons of this character who said to him: "My uncle (phrase used when talking to someone older than you and which implies a certain familiarity) Abu Errouâïn, give me this mule. — "Here, here it is," replied this one, "then descending from his mount, he put it back on to the child who entered his father's house and told him what had just happened. The father went out immediately, saluted Abu Errouâïn and said to him: "What do you ask for the price of this mule?" " That you stop supporting those people, the Beni Marin," he replied. — "It's done," replied the sheikh. »

We have already seen above a similar adventure which happened to Sheikh Abu Mohammed Abdallah Elghazaouânî. It is also said that Abulhasen Ali Essenhâdji, being one day on the Pont des Teinturiers in Fez, began to shout: "Get out, ô Béni Merîn; by God! we won't always keep you in our town. »

Sultan Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh El-Mahdi entered the city of Fez in the year 956 (1549). Ibn Elqâdbî, in the commentary of Dorret essolouk, says that the exact date of this event is given by the

following chronogram: “boldat sarika (By adding the numerical value of the letters that make up these two Arabic words, we indeed find 956, but taking into account the particular value that the Barbary Monks assign to certain letters. Thus the lY, here is 300 and not 60). »

After taking possession of Fez and establishing himself there, throwing his traveling stick there, the sultan conceived the lofty ambition of conquering Tlemcen. Consequently he placed himself at the head of a numerous army, marched on this city which he seized after having driven out the Turks and extended his authority over the territory of Tlemcen to the banks of the Chelif. Ech-cheikh's entry into Tlemcen took place on Monday, 23 of Djomada I of the year 957 (June 10, 1550).

The Sultan then returned to Fez. As his empire had considerably increased over the Maghreb, of which almost all the cities had recognized his domination, he occupied himself at that time in organizing its administration: he regulated the ceremonial of his court and fixed the attributions of all its domestic staff, men and women. It is said that since their entry into Fez, the commander and his courtiers, who were then dressed in yellow cassocks and bore the visible trace of their Bedouin existence, had made every effort to acquire the manners of the people of the cities and to adopt the habits of them. .

The whole organization of the court of the Sharifs was directed, it is said, by a single man and a single woman. The man, Qâsem Ezzerhoûnî, regulated the royal etiquette of Sultan Mohammad Ech-cheikh with regard to clothing, the ceremonial of entrances and exits, audiences, the duties of courtiers and their dress in the presence of the sovereign. The woman, whose name was Elarifa bint Neddjoû (Elarifa means soothsayer; it could be here that this epithet was not a proper name, but a simple nickname) was responsible for everything which concerned the life of the commander inside his palace, food, lingerie, relations with women, etc. This organization, by making Ech-cheikh follow royal customs, gave a lively relief to his authority and increased his prestige to the eyes of the mass of the people.

Abu Abdallah ceaselessly traversed the various cities of the Maghreb, while prolonging his stays in Fez, until the moment when Abu Hassoûn, come from Tlemcen attacked him in Fez and drove him out of this city. God alone is victorious in all things.

CHAPTER IX: ABU HASSOUN LE MARINID ENTERS THE CITY OF FEZ AND HUNT ABU ABDALLAH MOHAMMED ECH-CHEIKH

Abu Hassoûn, known under the name of Elbâdisi, was the son of Sheikh Mohammed ben Abu Zekrî, the Marinid, the Ouattaside. Forced by Abu Abdallah Ech-Cheikh to leave Fez, his royal residence, which this commander had seized, as we have told above in detail, Abu Hassoûn had fled to Algiers to escape death and ask for help there. .

He then stayed with the Turks, circumventing them constantly with brilliant descriptions of the Maghreb which he dangled before their eyes: "Ech-cheikh, he said, took away my kingdom, the kingdom of my fathers; he robbed me of the heritage of my ancestors. Come to me, let us fight it, and it is probable that God will come to our aid and assure us of success and victory, without you having anything to lose from the treasures and the spoils which you have amassed. »

Seduced by the lure of a considerable sum that Abu Hassun promised them, the Turks decided to walk with him. They set out with a large army, led by the Turkiyish Pasha Sâlah (Sâlah -Raïs succeeded Hassen ben Kheir-eddin and exercised the functions of Pasha of the Regency of Algiers from 960 to 963/1552-1556), and entered the city of Fez. Abu Abdallah Ech-cheikh, after great battles and a very lively struggle, had been reduced to leaving the city and fleeing.

Abu Hassun entered Fez on the 4th of the month of Safar in the year 961 (January 9, 1554). The population received him with great transports of joy. The Commander dismounted, embraced everyone, great and small, noble and villainous, and began to burst into tears at the memory of the evils with which, by rising up against his authority, the Cherifs had overwhelmed him and his family.

Everyone was then happy with the Commander's return and augured well for his destiny. But a short time had elapsed when numerous complaints arose against the Turks who seized women and committed all sorts of excesses. Abu Hassoûn hastened to give them the sums he had promised them and moved them away from Fez where very few of them remained.

As soon as he arrived in Marrakech, where he had gone after his defeat, Abu Abdallah Mohammed Ech-cheikh El-mahdi had employed all his efforts to rally the tribes, to organize his army and to retain its bravest soldiers. As soon as he had sufficient troops to ensure his success, he led them to Fez. Abu Hassoûn went out to meet him at the head of the archers of the city and all the troops of the Maghreb who had joined him, but defeated in the fight he fought, he had to take shelter behind the walls of Fez and sustain a siege.

Abu Abdallah Mohammed Ech-cheikh held the place besieged until the day when Abu Hassoûn was killed in a battle waged at a place called Mosellema; he then entered the city of Fez on Saturday, the 24th of the month of chaouâl in the year 961 (September 23, 1554): such is at least the date assigned by certain historians, but the author of the Dauhat says that Abu Hassun entered Fez in the month of Moharrem of the year 960 (December 18, 1552-January 17, 1553) and Sultan Abu Abdallah returned there in the month of Dzoulqaada of the same year (October 1553).

This Abu Hassoûn of which it has just been spoken was called Ali ben Mohammed ben Abu Zekrî Elouattâsî. After being proclaimed sovereign at Fez in the year 932 (1526) he had been taken prisoner by his nephew Ahmed ben Mohammed; the latter, having overthrown him from the throne, had this deposition attested by witnesses and, on the same day, that is to say at the end of the month of dzoulhiddja of the same year (September 1526), he had made himself swear loyalty.

Ibn Elqadhi reports that he saw the text of this oath of fidelity written by the hand of Imam Abdelouahed Elouancherîsî; this document written by the imam bore the signatures of a large number of Faqîhs of Fez, among others those of Abulabbas Elhabbâk and Faqîh Elmouâsî.

It is difficult to explain why the oath taken to Ahmed, when nothing legitimized the deposition of Abu Hassoun, was written by Elouancherîsî who, as we will soon see, was a very scrupulous man: this happened without any doubt. as a result of some circumstance which has remained unknown to us.

Sultan Ahmed had continued to reign in Fez until the day when Sultan Abu Abdallah Mohammed Ech-cheikh had taken him prisoner after seizing this capital. Abu Hassoûn had then managed to flee to Algiers, but Abu Abdallah had been able to arrest all the other members of the Beni Ouattas family and had sent

them loaded with chains to Marrakech. Later, it is claimed, he had treacherously put them to death, after first showing clemency towards them and even freeing Sultan Ahmed from his irons. God is victorious in all things.

It was during his second entry into Fez that Sultan Abu Abdallah ordered the killing of the pious Faqîh, the great cadi of Fez, Abu Mohammed Abdelouahhâb, son of Mohammed Ezzeqqâq whom he suspected of being favorable to Abu Hassoûn. It is said that the sultan said to Abu Muhammad when the latter was brought into his presence: "Choose the kind of torture you are going to undergo." "Make this choice for yourself," replied the magistrate, "for a man must perish in the way he causes others to perish." “Cut off his head with an axe, cried the sultan. God in his omnipotence, realized the divinatory affirmation of the Faqîh Abu Mohammed: indeed, as we will see later, the sultan was killed with an axe.

The jurisconsult Abu Mohammed possessed a very varied education; he had a discussion with one of his contemporaries, Imam Elyestetsnî, on the point of knowing whether God could fail to fulfill his threats. a contrary opinion (one, in other words, if God can reverse a decision made by him). Each of these two scholars composed a memoir on this subject, but it is the opinion of Elyestetsnî which is the true one. Abu Mohammad's execution took place in the month of dzulqaada in the year 961 (September 28-October 28, 1554).

It was also during this conquest of Fez that the sultan gave the order to put to death the Khathîb (preacher) of Miknaset Ezzitoûn (Mequin), (God protect her!) the sheikh, the Faqîh Abulhasen Ali Harzoùz El-miknâsî. He had formulated this sentence because he had learned that in his sermons, this preacher had spoken of him in such a way as to divert the people from their submission and obedience. “This man,” said Abulhasen to the faithful, “came to you from the Later Sous; when he is your master, he will roam the earth sowing disorder and destroying your crops and your herds. Now, God does not like disorder. When this character is told to fear God, he glories in his sins. It is in Gehenna, this horrible stay that he will expiate his misdeeds. Harzoùz who made these speeches and others from same genre, but of which I have not preserved such a precise memory, suffered the last torture in the month of dzoulqaada of this year (September 28-October 28, 1554).

We read in the Dauhat that Sidi Abu Errouâïn had one day sent to say in his name to Abulhasen Harzoùz: “Buy me your life. Harzouz having paid no attention to this, Abu Errouâin told the messenger to return to the preacher and announce to him that soon he and his son would perish and that their two corpses would be suspended above from the door of their house. Scarcely had Harzoùz heard these words than he went in all haste to the Sheikh Abu Errouâïn: “Master, he said then, what do these words signify? — "That escaped me," replied the sheikh; there was an error. — "Master," cried Harzouz, "I will do whatever you tell me to do." » “Only what will happen will happen,” Abu Errouâin contented himself with adding. Three months passed after this incident, and then the prediction of the sheikh came true.

Everyone still knows the following anecdote: A day the son of Abulhasen Harzouz was sitting in front of the door of his house. The street was filled with mud. Abu Errouam, dressed in superb clothes as if he had gone to Friday prayers, then passed by: "If you love God," said the son of Harzouz to him, the man. The sheikh immediately rolled over in the mud, then getting up he asked: "Is that enough?" — "Yes," replied the young man. — “Hey! well, says the sheikh, that's how you and your father will roll each other in irons. The event justified these words.

Before entering Fez the first time, Sultan Abu Abdallah Mohammed Ech-cheikh had also put to death the Faqîh, the imam, the mufti, the preacher, Abu Mohammed Abdelwahed, son of the learned imam Abulabbâs Ahmed Elouancherîsî; here are the circumstances. While the sultan was making the greatest efforts to seize the city of Fez and was encountering serious difficulties in his enterprise, someone said to him: "You will not succeed in no result and you will not succeed in having yourself proclaimed sovereign by the inhabitants of this city, as long as the son of Elouancherîsî has not first lent you loyalty oath. The sultan immediately dispatched a messenger charged with soliciting the step in question, but Abu Mohammed replied: “I have undertaken to be faithful to this sovereign—by that he meant Abulabbas Ahmed ben Mohammed Elouattasi; — Nothing but a legal reason can release me from my oath, and this reason does not exist. »

The son of Elouancherîsî having thus refused to respond to the wishes of Sultan Mohammed Ech-cheikh, the latter gave the order to a band of brigands to go find this personage and drag him out of Fez. The brigands went to the son of Elouancherîsî, urged him to follow them and, on his refusal, they killed him.

It is also said that Sultan Abu Abdallah Mohammed Ech-cheikh had addressed to the inhabitants of Fez a proclamation thus conceived: "If it is following a capitulation that I enter your city, I will fill it with justice, but if I enter it by force, I will fill it with murder. The son of Elouancherisî replied to this proclamation with a vehement piece of verse which began thus: “You are lying! By the temple of God! you will not do justice. God has given you no merit or authority; “You are but a prodigal and a rebel; you have more than any other the characteristic features of the pagan. The sultan, having acquired the certainty that the son of Elouancherisî was the author of these verses, gave the order to put him to death. The son of Elouancherisî, it is reported, was in charge of reading the Sahih of Elbokhâri in the mosque of Elqarouïin. After each reading which took place between the two evening prayers (the first of these two prayers takes place at sunset, the other when complete darkness has come), the professor quoted the glosses of Ibn Hadjar (may God open heaven to him!) and developed them in accordance with the prescriptions issued by the donor of the manuscript (it often happens that someone who donates a book to a mosque also bequeaths a certain sum which is used to pay a reader whose reading hours or reading style are fixed by the donor) said his son one day, I have just learned that brigands will attack you this evening in the mosque; you should postpone your reading today. "Where did we stop in our reading of Elbokhari?" asked the father. — "In the chapter of predestination," replied the son. "How could we try to escape the destiny which carries us towards the promised end?" cried the professor. »

His reading finished, the son of Elouancherisî left by the door of the mosque called Bab ecchemmdïn (the back door candle makers); one of the brigands struck him immediately and cut off his hand, then the others finished him off on the spot. This event took place in the month of dzoulhiddja of the year 955 (January 1549.)

Everyone knows, says Elmendjoùr in his Fahrasat that the pious Faqîh Abu Abdallah Mohammed beu Ibrahim, nicknamed Abu Châma, saw in a dream the son of Elouaucherisi a few days after his death and asked him in what state he was and what God had done with him. him. The son of Elouancherisî replied with these verses:

“God has showered me with his graces and favors; I have seen nothing but happiness in the solitude of the tomb.

“I ask the Lord to grant me the grace to protect me again, the day when I will come out of the tomb for the Resurrection and during the terrible ordeals that will follow, when we go through the book of actions (according to Muslim belief, the good and bad actions of each man are recorded in a register which, on the day of the Last Judgment, will be used to settle each person's fate and to decide whether he should go to Heaven or Hell) and we have to cross bridge (The Sirath is a sort of very narrow bridge over which men will have to cross to go to Paradise, immediately after their fate has been decided. All those who, by crossing this bridge, will feel any doubt will be thrown into hell).

"I ask him this in the name of the Hashemite Prophet, Muhammad, in the name of his companions and in that of his family, the source of illustrious nobility." (The Arabs recognize no nobility other than that which results from descent from the line of the Prophet.)

Abu Mohammed Abdelwahed Elouancherisî was, without question, the imam of his time; his piety was lively, his honesty unshakeable, and his air venerable. Of a seductive manner and agreeable manners, he was still elegant in his language, and superior to all his contemporaries in the art of writing and drawing up either a treatise or a contract. His father, the illustrious author of the Miydr married him when still very young. Nevertheless, the Faqîh, the cadi, the mufti, Abu Abdallah Mohammed ben Abdallah Elyfrenî, the author of the Elmedjdlis elmikndsiya wanted to sign his contract as a witness and said to the father: “This will be my wedding present. This magistrate considered, in fact, that the role of witness is of great importance, and should be considered a high favour. He even went so far as to say: "Asking me to be a witness in a contract is almost as serious as asking me for my daughter's hand." And in speaking thus he was right, for a cadi is quoted who said to the witnesses: "It is you who are the real magistrates, we cadi, we are only your agents of execution." » (In Islamic law, evidence in writing has much less value than that given orally by witnesses.)

Barely married, Abu Mohammed Abdelwahed was appointed sworn witness (or instrumental witness called adel; the adel also fulfills the functions of notary and those of clerk of the cadi) before the court; then, his position growing, he was appointed cadi of Fez and exercised this magistracy for eighteen years. After the death of Sheikh Ibn Huroun, he resigned his functions to occupy the place of mufti. A distinguished poet, Abdelouahed composed odes and ballads. Of a subtle nature, he experienced strong sensations when he heard the modulations of the voice or the singing of musical instruments, so well balanced was his temperament and his regular constitution.

Elmendjoûr recounts the following feature which testifies to the delicacy and sensitivity of Abdelouahed: one day, the latter was busy giving a lesson on the "Two branches" (Title under which are designated the two grammatical treatises entitled filkdfia and Ecchdfia by Ibn Hàdjeb) of Ibn Hàdjeb in the mosque which dominates the square of Ezzebîb, when a nuptial procession passed by accompanied by an orchestra of flutes, tambourines and trumpets. The professor put his head out the window to hear better, then he said: “What! the people of this procession have spent a considerable sum to obtain such pleasure and I who can hear it without loosening my purse, I would deprive myself of it! »

When Elouancherîsî died it was said that Abdelouàbed would be unable to continue his father's teaching. Also when Abdelwahed took possession of the chair that his father occupied in the medresa Elmisbâhiya to teach there in the Modawivana, a number of characters among whom figured Ibn GMzî came to attend the course and judge the new professor. He was so remarkable that Ibn Ghazi, charmed, kissed his forehead and said to him: "If you had not succeeded, I would have replaced you until you had perfected yourselves and acquired your father's talent." These words bore witness to the lively affection which had united Ibn Ghùzî and Elouancherîsî between them.

The principal thalebs, such as the sheikh Abu M ohammed Elmesârî, the author of a gloss on Elmakoûdî, Ezzeqqâq, etc., attended the lessons of the son of Elouancherîsî. The son of Elouancherîsî put into verse a work of his father entitled: lddh ehnenâsik and made a commentary on it: he also composed other poems among which are the following verses which give the date of the repair of the Errecîf bridge:

We have seen, more binding, the names of the characters who were assassinated at the same time as the sultan, as well as the story of the murder of his brother Abulabbas Al-Araj, killed in his prison three days later. God, in his grace and goodness, have mercy on all!

Chapter 10 – 14 are not in this online version.

XV: OF THE REIGN OF SULTAN ABU MOHAMMED MULAY ABDALLAH, SON OF SULTAN ABU ABDALLAH MULAY MOHAMMED ECH-CHEIKH ECCHÉR1F

Dark eyes, broad and rounded face, oval cheeks, noble expression and height a little below the average, such was the portrait of this commander. He was born in Taroudant after the year 920 (1514) and received the royal nickname of Elghâleb-billah, under which most historians designate him. Raised in the practice of virtues, he occupied his childhood in perfecting his education, in learning the Koran and in studying various branches of science. His father had chosen him as heir presumptive, and as soon as the news of the sultan's tragic end was known, all the inhabitants of Fez without exception proclaimed him sovereign and took an oath of loyalty to him.

The author of the commentary on the Zahret ecchemârikh recounts that the Faqîh, in charge of the gnomon and the fixing of the hours of prayers at the minaret of Qarouïin, Abu Abdallah Elmezouàri, was skilful in the science of horoscopes and in the art of predicting the future. During one of the darkest and darkest nights, Elmezoûari, who was busy observing the rising and setting of the stars, saw the star of Sultan Abu Abdallah Mohammed Ech-cheikh fall.

As he knew Mulay Abdallah, with whom he was in contact, he left in all haste to go to him and tell him what he had just seen, but arrived under the walls of Fez la Neuve, he found the city gate closed, he asked the guards to open the gate for him and first of all they refused: 'I am going,' he said to them, 'to the khalifa (this word is used in the law to designate the sovereign or caliph and the lieutenant or eventual successor of an administrative personage. It is equivalent here to viceroy) for a matter which interests him to the highest degree; if you don't let him know that I am here at the time, you will have reason to repent of it tomorrow. The guards immediately went to affirm the califa; Elmezouârî was soon taken to Abdallah's presence and questioned by him, told him what he had just seen and announced to him the death of his father. Abdallah had no doubts About the accuracy of this news and immediately made arrangements accordingly.

A few days had hardly elapsed when it was learned that the sultan had been assassinated, precisely at this hour at which the astrologer had come to find his son; at this moment Abdallah found himself ready for anything.

As soon as they learned that the new sultan had was proclaimed in Fez, the inhabitants of Marrakech ratified this choice so that, strong of this support, the commander could, without difficulties, take possession of the kingdom of his father. All these events happened in the month of Moharrem in the year 965 (November 1557).

XVI: OF THE CONDUCT OF THE SULTAN, OF THE PRAISE WHICH IT AWARDED HIM AND OF ALL THAT HAS BEEN SAID ON THIS SUBJECT

The sultan, Abu Mohammed Abdallah Elghâleb-billah, was a man skilful in politics and in the art of governing. Mild in character, he stood out, as soon as he came to supreme power, for his benevolent manners and great affability. By his wise administration he restored concord among his subjects and brought back prosperity and abundance among them. The situation became such that it was said then that the three personalities, forming in a way the eyes of the world, were: Mulay Abdallah, Sidi Abdallah ben Hosaïn Ech-Cheikh and Sidi Ayyàd Essoussî.

In the series of questions addressed by the Faqîh, the pious preacher of the great mosque of Taroudant, Abu Zéïd Abderrahmàn Ettlemsànî, to the grand cadi, the jurisconsult Abu Mahdî Sidi Aïssa ben Abderrahmàn Essedjtànî, I saw that this last character said: It is certain that Mulay Abdallah is both an equitable monarch and a legitimate commander. Persons worthy of faith, who had figured among the disciples of the learned master, of the illustrious pole, Abulabbàs Sidi Ahmed ben Moussa Essemlàli, assured me that they had heard this character say: “Mulay Abdallah is the jewel of the Sharifs; he is not a sultan, he is a saint. The Faqîh, Sidi Abderrahmân ben Omar Elbouâqîlî, told me again that, someone having asked Sidi Ahmed ben Moussa who was the “Pole”, this one would have answered: “Me. And after you? would have added his interlocutor: “So and so:” And after so and so? : « Mulay Abdallah. And then: "That's enough," exclaimed Sidi Ahmed, who then stopped answering. Note the importance of such an attestation from this sheikh. (The word pole is used to designate any person, who by his virtues and his piety, rises well above his contemporaries and serves as their guide.)

It is a fact well known to all, young and old, that Mulay Abdallah was a fair commander and a virtuous man. However I saw in a letter addressed by his nephew, Abulmaâlî Zidân ben Ahmed El-mansoûr, to Abu Zakaria Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Abdelmonaïm Elhâlî, something which is in contradiction with this legend and which would authorize to believe that this commander was like all other rulers.

Abulmaâlî reproached Abu Zakaria for dealing with governmental matters and blamed him for acting in politics, disregarding royal authority. It was pure verbiage on his part, for we know that companions of the Prophet were still living at the time of Elyczid ben Moawia, and yet none of them sought to dethrone this commander, to revolt against him, nor even to interfere in his affairs; we also know that a sovereign cannot be deposed, even in cases of impiety and tyranny.

Abulmaâli added this: “Also know that your father is superior to you as it results from hadits 2 which says: “Your fathers will be superior to your children until the day of the last judgement. Our uncle, Mulay Abdelmalek, had shown himself full of indulgence for your father, in spite of his public conduct. Your father, who lived under the reign of Abdelmalek and who had taken an oath of fidelity to him, had remained in contact with this commander, without believing that he was derogating from his convictions; he never showed hostility to the royal power, nor did he seek to harm, by his actions or his words, the authority of the commanders of his time. By acting in this way, it meant that he accepted the conduct of the sovereign and showed solidarity with it; otherwise, why would he have remained silent and continued his relations with him? "You also know perfectly well that the religious influence of Ahmed ben Moussa almost became all-powerful, that the virtues of this character were known to all, young and old, and finally that all the inhabitants of the Maghreb considered him a great saint. Now Ahmed lived under the reign of Mulay Abdallah (may God cool his grave!) and, despite his high position and his celebrity, he did not cease for a moment to make wishes for the life of the sovereign and the maintenance of his authority. He showed him a lively friendship, although he nevertheless had the power to invest, revoke, to put to death and that he would have given asylum in his zawiya to Elmorabit Elandalousî, to Ould Azik and to others. He made the representations to the sovereign that were requested of him, without recrimination, without blaming and without looking for anything beyond that, restrained as he was by his oaths of fidelity and by his affection. And yet the seals having been affixed to the house of Ibn Ilosain, by order of the commander, it was the latter alone who had them lifted on his own initiative, no one dreaming of finding anything excessive in this, to see an abuse of authority or using it as a pretext to open the doors to sedition.

"The main leaders of Mulay Abdallah's entourage, such as his minister Ibn Chaqra, Abdelkerîm ben Ech-Cheikh, Abdelkerîm ben Moussa Eleudj, Elhibthî, Ezzerhôunî Abdessâdeq ben Molouk and others, whose names do not come to mind, for it was long ago, addicted to the drinking of spirits, entertained

singers, and wore garments of silk and ornaments of gold and silver. However, at that time lived Abmed ben Moussa, of whom we have just spoken, Ibn Hosaïn, Eccherqî, Abu Amr Elqasthclî, Mohammed ben Ibrahim Ettinmartî Ecchethîbî and other sheikhs, all pious people whose no Muslim can claim to surpass the merits or even equal the virtues. All, however, approved of the conduct of the sovereign; not one of them sought to impede the exercise of royalty and we never heard from them a malevolent criticism against the civil servants or the heads of the army mentioned above, who were the cogs of power and real government officials.

"We can compare the attitude of these characters to that of the scholar of his time, the incomparable master of the sheikhs of Ifriqiya and of certain sheikhs of the Maghreb, Abdelazîz Elqosanthînî, the great Sufi doctor and the author of well-known miracles . This sheikh lived in Tunis. The commanders of this city and their entourage indulged, as we know, in numberless turpitudes which earned them a sad celebrity, in the East as in the West. Abdelaziz, however, lived among them, without ever attempting, until the day of his death, either to reform their deplorable conduct, or to preach to them the love of good. Here ends the useful part of this letter About me.

Abulmaali's account does not agree with current opinion; it positively contradicts what everyone knows About the character in question. As for the words of Ahmed ben Moussa Eldjezzoûli, who awarded the commander the title of “Pôle,” perhaps they related to his political situation and not to his religious character. Here is what I read in the work entitled Qoût elqoloûb by Abu Thâleb Elmekkî: “Abu Mobammed Sahl ben Abdallab Ettestourî said: “If the caliph is not a holy man, he always remains “a great character; but if he is a saint, then he becomes "one of the poles around which the world gravitates." Abu Thâleb adds: “We must understand here by “great figure”, a great political figure.

Something analogous to this opinion is found in the following passage that I read at the end of the book entitled: El-monteqa elmaqsour by Ibn Elqadhi: “The sovereign can be either a saint or a pole. But what I have seen best on this subject is what is said in the Qaouâid of Sheikh Zerrouq: "Imam Ahmed ben Hanbal claimed that if the sovereign was a holy man, he was superior to all the saints of the nation and that, if he was irreligious, a saint of the people was better than he. This assessment is perfectly correct.

The author of Momattï reports that “Sultan Mulay Abdallah, having gone to pay a pious visit to Ahmed ben Moussa Edjezzoîili, asked this holy man to obtain for him without struggles or fights, the possession of his kingdom; “If you abandon me, he added, existence will become impossible for me, because I will no longer be able to save my life, nor find asylum on earth”. Ahmed ben Moussa then made the following invocation: “Arabs, Berbers, plains and mountains, obey Sultan Abdallah! From that moment, the sultan was able to organize his empire in peace and security, until the moment when the Turks landed in the ports of Tangier and Ceuta. Frightened by this attack, he immediately dispatched a courier to the sheikh. The courier had barely reached Ahmed when he heard him exclaim, even before seeing it: “0 Turks, return to your country! And you, O Mulay Abdallah, may God grant you peace in your kingdom! The courier left immediately, but the sultan had already received the news that the Turks, seized with terror, had re-embarked at the moment when the sheikh had pronounced the words above recorded.

“When Ahmed ben Moussa came to Marrakech, the sultan invited him to come to his palace and offered him a meal; the sheikh refused to taste it, saying: “Whoever being in a state of grace, eats at the table of a sovereign, corrupts his heart for forty days; if he eats there, without being in a state of grace, his heart will be dead for forty years.

Instead of reading, in the Momatti, "the ports of Tangier and Ceuta," it is probable that the true reading, in place of "and of Ceuta," must be "and of Hojr Bâdis," for it was in this last port that the Turks had landed, as Ibn Elqadhi says in the Dorret elhidjdl, as we shall see further on.

ANONYMOUS ANTI-'ABDALLAH rant: A certain author reports that Sultan Abdallah, seeing the prosperity of Algiers, whose ships constantly frequented the ports of Hojr Bâdis and Tangier, feared that the Algerians would not want to seize these last two ports. Also, in order to stop the encroachments of the Turks in the Maghreb and to deprive them of all means of entering it, he agreed with the Christian king that he would deliver the port of Hojr Bâdis to him and that the latter would expel the Muslims. Consequently the Christians settled in Hojr Badis, drove out the Muslims and showed them their deep contempt by digging up the corpses from the cemeteries and burning them.

“When Mulay Mohammed, the son of the sovereign and his lieutenant in Fez, learned of the landing of the Christians at Hojr Badis, he went out at the head of his troops to come to the aid of the Muslims; but, having arrived at Ouad Ellcben, he received the news of the surrender of the place. Then renouncing his plan, he retraced his steps and left the Christians to freely occupy the city.

“In another circumstance, Mulay Mohammed must have acted in a similar way: his caïd Ali ben Ouedda had entered Elbrîdja, a square near Azemmour; he had already begun to destroy part of the ramparts of this citadel and was preparing to complete the demolition the next day, so as not to leave the slightest trace of the work of the infidels, when Mulay Abdallah wrote to him to do nothing About it. . The Christians were therefore able to return to Elbrîdja, when, having resolved to abandon this city, they had already re-embarked on their ships. The author whom I quote relates yet another analogous trait of Mulay Abdallah with regard to the inhabitants of Granada. He enters on this subject into long developments which I refrain from reproducing here, contenting myself with what has just been said.

These facts attributed to Mulay Abdallah would be odious if they had really been accomplished, but I cannot admit them, given that I only read them on loose pages, due to the pen of a writer whose name I do not know. name, and who only made a virulent diatribe against the commanders of the Saadian dynasty. In my opinion, the author of these stories was one of the enemies of this family, for he sought to bring it into disrepute, by excluding it from the descent of the Prophet, and he portrayed the government of this dynasty as a odious government. I have therefore passed over in silence a number of facts which he mentioned and which cannot be imputed to these noble Cherifs.

In his Tabaqât, 'the sheikh, Tadj-eddin Ibn Essebkî, says that “historians are in a way on a bank mined by water. Indeed, as a result of the long study they make of the character of men, it can happen to them to calumniate certain characters, either out of partisanship, or out of ignorance, or even by relying on the authority of people who are not trustworthy. Also, he adds, the historian must above all fear God.

However, it should not be found strange on the part of the commanders that they undermine the bases of the law to establish the beacon of their authority and that they trample under foot the most sacred things in order to obtain for a moment the obedience of their subjects. How else could it not be thus, while the wind of passions, raging in the sails of their hearts, launches their basket against the shores of a sea where one despairs of the mercy of the Most High. God be kind to us all; that, by his grace and his goodness, he shows himself indulgent towards all the rebels of this noble nation!

Chapter XVII: CONTINUATION OF THE STORY OF MULAY ABDALLAH; EVENTS WHICH TOOK PLACE UNDER HIS REIGN

As soon as he came to power, says Ibn Elqadhi, Mulay Abdallah took care of organizing his States and putting them in a state of defense by stocking up on arms and ammunition; but he did not dream of increasing the extent of the empire bequeathed to him by his father.

In the month of djomada Ior of the year 965 (February 19-March 21, 1558), a large body of Turks commanded by Pasha Hosain, son of Klieir-ecldin Ettorki, marched against Mulay Abdallah. The latter went to meet his adversaries and the battle began near Ouâd ELleben, in the district of Fez. Hosahi, vanquished, had to retire in disorder and gain steep mountains, in order to be able to return to Badis, which at that time was in the power of the Turks. Mulay Abdallah then returned to Fez, but he did not enter this city because of the plague which reigned there. This terrible scourge soon spread over all the plains and mountains of the Maghreb and decimated the country by taking to the grave its most outstanding and bravest men. On his return from this expedition, Mulay Abdallah, who had revenge for his brother Abu Said Otsman, gave the order to put this commander to death and the order was carried out that same year.

On Wednesday, 282 of the month of Ramadan in the year 964 (July 26, 1557), there was a great solar eclipse. On the first of the month of moharrem in the year 977 (June 16, 1569), after the Friday prayer, there was a tremendous earthquake. In the year 978 (June 5, 1570-May 26, 1571), during the last decade of the month of Chaoual, corresponding to the middle of the month of March of the Christian year, locusts arrived in large numbers at Marrakech.

In the month of dzoulhiddja of the year 985 (February 1578) the Faqîh Mohammed Elandalousî perished. This personage who, in appearance, gave himself up to devotion and to the practice of all the virtues, had seduced the crowd who, in his enthusiasm, followed him everywhere. Imitating the example of Ibn Hazm, the Dhaherite, he fulminated insulting remarks against the founders of the orthodox doctrine and was not afraid to rant against religion. The sultan having decided to have him put to death, Mohammed, relying on the crowd, provoked a sedition in which he perished; his body was placed on a cross above the door of his house located in Riâdh Ezzîtūn. On this character consult the Dauhat.

It was in the year 981 (May 3, 1573-April 23, 1574) that the gunpowder affair took place, during which the great dome of the mosque of Al-Mansur was completely destroyed and its minaret split in two. This catastrophe occurred as a result of a plot hatched by the Christian prisoners; they had dug a mine which they had filled with gunpowder in order to blow up the mosque with all the faithful during Friday prayers. But God sheltered the believers from this machination and did not allow the circumstances to be favorable to the Christians to carry out their enterprise.

Mulay Abdallah began, in the year 970 (1563), the construction of the mosque of the Cherifs, as well as that of the adjoining tank, a tank surmounted by the enclosure of the city at Elmouâsîn. He also had the hospital built, the usefulness of which is obvious, and assigned to this monument important mortmain assets. We still owe him the reconstruction of the medressa which adjoins the mosque of Ali ben Youcef Ellemtoûnî, but contrary to the opinion of many people, Mulay Abdallah was not the founder of this medressa which had been originally built by Abulhasen. A popular tradition, very widespread, wants that the sultan Mulay Abdallah made carry out all these works using the resources which gave him alchemy, science which would have been taught by the virtuous Sheikh Abulabbas Ahmed ben Moussa, whose pupil he had been, as mentioned above. This is an absolute error which has its source in a complete ignorance of things. Indeed, it is reported that the sheikh, Sidi Ahmed ben Moussa, having declined to visit a man who came to ask him for alchemy lessons, would have made the following response: "The number of letters of the word alchemy is five, a number which is equal to that of the fingers of the hand; if, my friend, you wish to practice such a science, practice plowing and agriculture: here is the true alchemy of men and not that which employs the lead and copper. Add to this that the sheikh was a great saint and that he was not a man to open to a Mussulman one of the great doors which gives access to tribulations, nor to furnish him with one of the most serious elements of torment. We know, in fact, that the science of alchemy is one of the most important sources of trouble, and that the sheikh used to quote the following verse to his visitors:

“In everything look for the average things: there is salvation. Do not mount an animal that is too soft, nor a hele that is too restive. »

All the holy personages are unanimous in warning men against the study and practice of alchemy; they give one of the following three reasons for this abstention:

1° Alchemy esteems a chimerical science as Avicenna remarked, who provides as proof these words from the Koran: “There will be no transformation for the being created by God. "' Now, just as it is not in the power of the created being to change an ape into a man or a jackal into a gazelle, so it will not be in his power to change lead into gold or copper in silver. In a discussion which had started on the subject of alchemy between two people, one of them, the one who believed in this science, said to the other: "Will you deny what is happening before your eyes? in the dye: a red object which becomes yellow or a blue which becomes black?” "I do not deny that," answered the adversary; in the tincture there is no change in the very nature of the body; what I deny is that a garment of white wool can be transformed by dyeing into cotton or silk of a green or red color. It is quite certain that by dyeing the copper becomes white, but that does not change its intrinsic nature and does not cause it to lose its name of copper, for you then say that it is white copper; Likewise, when it is dyed, the wool does not lose its name of wool.

2° The transmuting power exists, but no one can put it into practice. Such is the opinion of Abulfaradj Ibn Eldjauzi. According to this author, there are three things whose existence is admitted and yet, by all admission, no inhabitant of the East or of the West has ever seen them; these three things are: alchemy, ghouls and Yanqa. All that is known About it rests on authentic accounts or traditions; the stories told on this subject are like fables in which fictitious beings or inanimate bodies figure.

3° Finally, in the event that alchemy exists and where it could be put into practice, it would be illicit to make use of it and to profit from it. As AbuIshâq Ettounsi was asked if it would be lawful to make use of a substance thus obtained on condition that it was pure, this doctor replied: "If by operating on silver or on any other material you manage to obtain pure gold, there is no doubt that you are authorized to make use of it. However, if you sell it without saying to the buyer, "This was silver or any other material 'which by processes I transformed into fine gold', there will be obvious fraud. " If on the contrary you say what it is, no one will want to buy it from you and you will be told: Who can assure me that by other means someone will not give it back its primitive nature? However, whoever does not explain the origin of the metal would fall into the category of those of whom the Prophet said: Whoever has deceived us on a commodity, will not be one of us, because he has committed sacrilege there.

Ibn Abdelberr reports the following words of the cadi Abu, Youcef: “To seek religion only in words is to be a heretic; to ask fortune from the philosopher's stone is to want misery. Abu Mohammed Sâlah said again: “There are three things that you must avoid, because they endanger you. would drag on three other things: do not drink syrup, you would be led to drink spirits; abandon the search for the philosopher's stone, it would lead you to sophistication and fraud; finally, avoid dealing with old women, you would then like to frequent too young ones. »

As an eminent personage was once said, "Why don't you ever speak of this art (alchemy)?" it would be a distraction for the mind.” “When,” he replied, “when you ask a donkey why he hasn't studied, he replies that it's because he doesn't want to move his jaws unnecessarily. Then he said this verse: "I say to my companions: she is like the Sun which, although it touches us with its light, is so far from us!" »

In summary, everything that has been said About Mulay Abdallah in this regard has no basis. However, scrupulous people abstained for a certain time from saying their prayers in the mosque of the sharifs, but it was mainly because it was said that this mosque had been built on the site of a Jewish cemetery; God damn the Jews!

Chapter XVIII: MINISTERS, CHAMBELLANS, SECRETARIES AND PROVOSTS OF THIS COMMANDER

Among Mulay Abdallah's ministers, mention should be made of the glorious commander, the Faqîh, Abu Abdallah Mulay Mohammed, son of the sovereign's brother, Abdelqâder beu Mulay Mohammed Ech-cheikh. This personage surpassed the other ministers by his skill, his benevolence in the management of affairs and his playful humor; he handled verse and prose pleasantly.

My friend Abu Mohammed Abdallah ben Mohammed El-fâsî, in his book entitled: El i'iâm bimen madha oua ghabara min ahl elqarn alhddi dchara tells the following anecdote:

The vizier, Abu Mohamed ben Abdelqâder, went from Marrakech to Fez in the company of the grand-cadi Abu Malek Abdelwahed Elhamîdî and the imam Abulabbâs Elmandjoûr. When the monuments of Fez la Neuve were seen, when the fire of desire had kindled in the entrails of travelers and when, as the poet said: “What we most ardently hope for is to see one day the residences come closer to each other. »

Abu Muhammad improvised the following verses:

“O my dear friends, here is the Mosteqa and its gardens; here are the norias of the city groaning! “Here is the Mosalla, meadow of hope and sadness; here are the mansions that shine! »

The cadi Elkamîdî immediately continued with this improvisation:

“Here are the emerald-like green cupolas, where are women with ardent eyes, “Which bend like the fruit-laden branches of an orchard and whose perfumes are exhaled far from their homes.”

In his turn, Abulabbàs Elmandjoûr added the following verses:

“They drag their tunics and are studded with jewels; all kinds of beauty burst among them; “They hasten to close the bays of the palace with their sails, to go and taste a love of prolonged transport. »

When the sheikh, the imam, the master Abulabbàs Ahmed Ezzemmoûrî became aware of these verses, he added this couplet:

“Consider those beauties that hide behind their veils and look like the sun shining through the clouds; “They embellish the gardens of Mosteqa with their grace at the very moment you walk towards its domes. »

A certain author attributes the first two verses, which I have just quoted, to Imam Sidi Abdelwahed ben Ahmed Ech-Cheikh Essidjelmàssi, who was the vizier's secretary and, then, he replaces these words "O my dear friends", by " O my lord; The next two lines would, in this case, be those of the vizier. The word Mosteqa is the name of a well-known garden. In this same work, El'ildm, by my friend El-fasi, we find another story, analogous to the one just told. The same vizier was with his secretary, Imam Sidi Abdelwahed Eecherif, when, during a trip, the cataracts of the sky melted down on them:

“I complain to God About this horrible plateau where the progress of our mounts is slowed down and where we are the toys of the winds,” cried the vizier.

“While on the horizon the clouds drop from their hair their liquid lines which never cease to strike us”; replied the secretary. “So that the water that floods the hills robs us of the right path and not a friend is there to guide us.

“Our horses swim among the waves like vessels in a fleet. May it please Heaven that fortune leads us to good port! added the vizier.

“Our soul is in an anguish to which it is not accustomed; desire leads us, but fate holds us in its hands? replied the secretary.

"It seems that we have never passed the night with love in third party, without the bird of ill omen having come in the morning to hover above us on the highlands," said the vizier then.

Anecdotes of this kind abound about this vizier who left glorious memories and who was endowed with brilliant qualities and admirable virtues. He died on the 20th of Djomada II of the year 975 (December 23, 1567).

Among the chamberlains of Mulay Abdallah we cite: the caïd Abdelkerîm ben Moumen ben Yahia Eldjondî, the renegade, Ibn Touda, Qâsem Ezzerhoùnî and Ahmed Elhibthî; among its provosts: Abu Imrân Moussa ben Makhloûf Elkensoûsî. This character, who was in charge of the direction of the police, was a learned Faqîh. It is said that during one of the trips that the virtuous Sheikh Sidi Ahmed ben Moussa made to the court of Mulay Abdallah, the crowd had assembled to pay him a pious homage. Abu Imran, wanting to drive away these visitors, stood in front of the door and said: “Those of you who will make this visit will be heretics. — "Don't say that," cried Sheikh Ahmed, who had heard these words; say rather: Those who have been unjust will be heretics. »

The sultan's secretaries include Mohammed ben Abderrahman Essidjilmâssî, Mohammed ben Ahmed ben Aissa, etc.; Abulqàsem ben Ali Ecchàtthibi was the great cadi of Marrakech under the reign of Mulay Abdallah; in Fez, this high magistracy was exercised successively by Abu Abdallah Ela'oufi, Abdelwahed ben Ahmed Elhamîdî and others. Sovereign power and duration belong to God, who is incomparable and all-knowing.

Chapter XIX: ON THE DEATH OF MULAY ABDALLAH AND THE CAUSES WHICH AMELNÈ.NT

In his commentary on the Dorretessoloûh, the Faqîh Abulabbâs Ahmed ben Elqàdhî expresses himself in these terms: "Abu Mohammed Mulay Abdallah Elghâleb-billah died on the 27th of the month of Ramadan in the year 981 (January 21, 1574) following suffocation. (The night of the 26th to the 27th of the month of Ramadan is called the night of destiny because it is believed that on this night God can modify the judgments of destiny and, consequently, grant wishes whose realization would not have was not foreseen by fate.) This suffocation experienced by the Commander was that which the vulgar designate by the name dheiqa (asthma); God preserve us from such a disease! According to other historians, the sultan would have died in the month of chaoual, as a result of the fatigue of the fast which would have determined a fatal outcome to the illness from which he has just been talked About above. In the people, it is said that having spent the whole night of the 27th of Ramadan in prayers, the commander would have been surprised by death while he was still on his knees, but this is absolutely false.

Mulay Abdallah was buried near the mausoleum of his father, in the Chérifs cemetery, and his tomb, which is known to all, bears the following verses engraved on the marble:

O you who visit my tomb, be generous, grant me your prayers, I have the most pressing need of them.
Formerly the lives of Muslims and their wealth were in my hands and my fame extended far and wide;
Now here I am lying in this pit, without any boss or vizier being able to save me from falling into it.
I have stocked up with sublime beliefs in God, my merciful judge, and my faith in him is most lively.
Anyone who, like me, believes in the Lord's indulgence can hope to obtain his forgiveness.
For God has said in his supreme goodness:
the faithful will obtain from me what he will have believed me capable of doing.

It is reported that Abu Abdallah, the sultan's son, having read these verses, punished the author after saying to him: “It is with a perfidious intention that you have used the word 'pit'; you no doubt wanted to allude to this noble hadith: the tomb is one of the gardens of paradise or one of the pits of hell. Why didn't you use the word "site" or any other equivalent?"

XX: OF THE REIGN OF SULTAN ABU ABDALLAH MULAY MOHAMMED, SON OF MULAY ABDALLAH, SON OF MULAY MOHAMMED ECGHEIKH

This commander, who was proclaimed sovereign after the death of his father, in 981 (1574), had been appointed during his lifetime as heir apparent. He received in the city of Fez the first act of proclamation which had been drawn up at Marrakech immediately after the death of his father.

According to Ibn Elqadhi, Mulay Mohammed was the son of a slave-mother (that is to say a slave who has designed works of her master; we know that by this fact alone the slave was freed); his first name was Abu Abdallah and his royal nickname Elmotawwakil-'ala-llahi; but he is known among the people by the name of Elmesloukh (the flayed) because after his death he was flayed; his skin was then stuffed with straw, as will be seen later.

Some authors, other than Ibn Elqadhi, depict this commander as very proud, without regard for anyone, inclined to spill blood and very hard towards his subjects. However, he was an erudite Faqîh, a remarkable scholar and very skilful in writing either the reverse or in prose. Here are a few fragments of his poems: “My dear friends, you are not unaware of how passionate I am About love; untie my bonds, my chains make me suffer too much! “Don't blame me, but don't prevaricate; for the seas of blame have no shores. »

The Faqîh, the imam, the sheikh, the master Abulabbas Ahmed Ezzemmoûrî made these verses in the following telehmis': “Ah! be surprised; my censor is gone. How many times he had chased sleep from my eyes and made me suffer! and My conduct now is traced out to Me by a caliph himself: my dear friends, you are not unaware of how ardent I am with love, “Untie my bonds, my chains make me suffer too much! “Oh! tremble when you see a just passion becoming fatal, a heart chained more and more by separation, "Eyes bathed in tears of blood because of another!" Don't blame me, but don't procrastinate. “For the seas of blame have no shores. »

Mulay Mohammed also composed these verses: " Lets go ! early in the morning let us drink the intoxicating liquor whose surface resembles an ingot of gold studded with precious stones! “Let us hasten then, in spite of our morose enemies, for it is a crime to delay the moment of pleasure! »

These verses were put in tekhmis (the tekhmis consists in preceding each of the verses which is the subject of it with three hemistiches, which forms a kind of stanza each composed of five hemistiches) by the Imam Abulabbas of whom we have just spoken: “How many fawns have sometimes shot their arrows at my heart, how many houris have caused my blood to flow! “It is in the intoxication of wine that you will taste a pleasure without remorse; lets go! early in the morning let us drink the intoxicating liquor, “Whose surface looks like a gold ingot studded with precious stones. “Let the censor say who preaches blame; shut his mouth and don't be afraid to insist; “He cannot know our happiness without insomnia eating away at him. Let us hasten, therefore, against our morose enemies; "Because it is a crime to delay the moment of pleasure!" »

Here is yet another couplet from the commander: “They are gone, and my heart follows their litters. They left me far from them, my body wasted and filled with sadness. “May the lips of generosity no longer half open today that they are gone! May the cloud swollen with water no longer water any rose, nor any myrtle! »

Imam Abulabbas made this tekhmis again: “They wanted to hear from me after they had had left. Well! my entrails burn from the fire that has lit the separation. "The passion I had for them I will no longer feel for others. They are gone and my heart walks after their litters, this They left me far from them, my body wasted and filled with sadness. “It was the happiness of my life when they approached me; my confusion was extreme when I advanced towards their homes. “Now that I am abandoned in the desert, from passion, may the lips of generosity no longer half open todaythat they are gone! “May the cloud swollen with water no longer water any rose, nor no myrtle! »

The reign of this commander was short-lived, as it ended in the last days of the year 983 (February-March 1576). At this time, his uncle Abu Merouan Abdelmalek came to attack him at the head of a Turkiyish army, robbed him of his states and took away his crown.

Mulay Mohammed had had for lieutenant in Marrakech, the caïd Ali ben Chaqra; for chamberlain, Ahmed ben Iïammou Edder'aï and as secretaries, Younès ben Scliman Ettâmeli, Ali ben Abu Bakr and others.

Chapter XXI: FROM THE COMING OF ABU MEROUAN, MULAY ABDELMALEK, SON OF MULAY MOHAMMED ECH-CHEIKH AT THE HEAD OF A TURKIYISH ARMY AND THE VICTORY WHICH HE WON OVER HIS NEPHEW MULAY MOHAMMED BEN ABDALLAH.

At the time of the death of Sultan Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh and the accession to the throne of his son, Mulay Abdallah, the brothers of the latter, Mulay Abdelmâlek Elghâzî and Ahmed Al-Mansur were in Sidjilmassa. As soon as they learned of this double event, the two brothers fearing for their days, fled to Tlemcen where they were joined by another of their brothers Abdelmoumen. After a stay of some time in Tlemcen, the two brothers went to Algiers, where they lived until the moment when they learned of the death of their brother Abdallah and the coming to power of Mulay Mohammed, son and successor of Abdallah. .

It was then that Abdelmalek went to Constantinople and addressed himself to the Ottoman Sultan, Murad, son of Sultan Selim, surnamed Selim-chah, son of Sultan Selim-khan. He strongly urged this sovereign to obtain that the latter put at his disposal a Turkiyish army with which he would go to the Maghrib to strip his nephew of the crown. Mourâd welcomed this proposal with anger and at first refused to support such a plan, but Abdelmâlek and his mother, Sahâba Errahmânia, stayed with him until he finally gave in.

According to one author, Mourâd would have decided following the following circumstances: the city of Tunis had just fallen into the power of the infidels and these, after having occupied the citadel and having left only half of the city to the inhabitants, had imposed a head tax that the population had agreed to pay while remaining under the yoke. A rivalry which had ignited the war between the commander of Ifriqia and his brother, the king of Tunis, had been the cause of this event. Vanquished by his brother, the King of Tunis had sought asylum with the Christian monarch; the latter brought him back to Tunis with a Christian army which seized the city, as we have just said. These foreign soldiers indulged in all sorts of excesses and desecrated the mosques.

In his Fahrasat, Ibn Elmandjoûr says that after the capture of Tunis, Aboutthaïeb Eddherîf Ettounsi, preacher at the Zitoûna mosque, went to Fez where the grand cadi of this latter city, Abulhasan Ali ben Hâroùn, sent him a piece of poetry which contained the following verses:

“The stormy cloud has destroyed you, O marvelous capital by your society so well-kept! “And that in less than the blink of an eye, in less time than the flash of lightning, O Tunis! “O painful surprise when the news came that you were the full sister of Andalusia. “How many cheeks on faces resplendent like the moon were then covered with tears shed by beautiful eyes! “How many brunettes who once reigned over hearts today have their features altered and degraded by captivity! “They are now prisoners in the hands of the Infidels who bought them at a low price. “What do the Turks need? Armed with bows and arrows, bring the pagans out of their dark darkness; “Call to your aid Ali, Omar, Abu Bakr, the beloved of God and Anas; “Pray to God morning and evening and soon, no doubt, God will assure you of victory. “News of triumph and success may come before I go down to my grave. “Already, I see the chained infidel who is dragged brandishing the sword above his head, “I see Aboutthaïeb, calm, who opens his books to teach from the height of his pulpit; “I see Islam glorified, the truth spreading far and wide, through the valor of Hashemite hearts.

Abouthaïeb answered him with verses among which were these: “O eminent sheikh and Faqîh, you who are the glory of our century and the honor of our assemblies, “The shimMaring verses that you did me the honor of addressing to me went straight to my heart. “I feel bubbling within me the desire to follow in your footsteps, though I feel powerless to match you. “At dusk, when the zephyr blows, the birds dream of the night's rest. »

In the work Ennefha elmeskia, it is said that the Christians, after having seized Tunis and having removed this city from the descendants of the Hafsids, shared the city with the Muslims who had remained there under their authority. The citadel and the neighboring districts were exclusively occupied by the Christians, while the Muslims were relegated to the rest of the city, of which everything that could have been used as a means of defense had been destroyed beforehand, gates and walls of the districts, large dwellings, etc. The Christians then built, outside and above one of the gates of the city, a new very strong citadel, then they raised a similar one in the middle of the lake which extends between the port and the gate of the city. Near the port is a channel, through which the sea enters this lake, at the place called Halq elouâdl (the neck of the river), although there is no freshwater river in this place. The Christians built there a fortress

and a castle so solid that, when they seized it later, the Turks could not demolish them. All these forts were armed with cannons, provided with a garrison, and supplied with ammunition and provisions, the Christians believing themselves at this hour to be definitely masters of the country and not dreaming that anyone could ever drive them out.

The Turks however decided to undertake an expedition against Tunis and here are the following circumstances. Sultan Murad (III) was sleeping one night when he saw in a dream a man stop near him and say to him: “If you don't go to the aid of the Arabs, it means that you are no longer a Muslim. Rising immediately, the sultan performed his ablutions, then returned to his bed, praying to God to deliver him from the suggestions of the devil, but the two men reappeared again at his bedside and repeated what they had already said. "Who are you then, the sovereign asked them?" "I am Ibn El'aroûs," said one, "and my companion here is Ibn Elkelâ'ï." These two characters were saints of Tunis. Having woken up, the Sultan related his dream to his courtiers. The author of the Ennefha elmeskia adds that the number of ships sent, both from Constantinople and from various ports of Ifriqia, amounted to 450, carrying more than 100,000 combatants. Mulay Abdelmâlek embarked with this army which, thanks to God, defeated the infidels, put a large number of them to death and purified the country of their impure contact, after a siege which lasted forty days, and that in the year 982 (1574).

Mulay AMelmâlek was the first to send one of his faithful to carry the message announcing this good news as an Ottoman sultan. As soon as she had drawn back her letter from her fds, Saliâba Errahmânia hastened to take it to the sultan and asked him, as the price of the announcement of this happy event, to give the order to the Algerians to assist Mulay Abdelmâlek in his enterprise. against the Maghreb.

The sultan having acceded to this request, Abdelmàlek, accompanied by his mother, went to Algiers and delivered to the inhabitants of this city the letter by which the sultan ordered them to leave with him, in order to help him to reconquer the throne of his ancestors. The Algerians asked Abdelmàlek to pay them their wages; the latter begged them to give him credit until the expedition was finished, but it was agreed that he would give, for each stage, a sum of 10,000 coins to the Turkiyish army which he was taking with him and which consisted of 4,000 men.

According to Dorret's commentary, Abdelmàlek would have asked the leader of the Turks only for a weak escort to accompany him to the Maghrib border, because, once he entered his country, he was to find in front of him only his father's troops, and these troops, full of respect for him, would dare neither to fight him nor to resist him. The chief of the Turks acceding to his request would therefore have provided him with only a small number of men.

Be that as it may, Abdelmàlek set off with his escort and arrived at the place called Errokn on the territory of the Benî Ouâretsîn, one of the nomadic tribes around the city of Fez. Mulay Mohammed ben Abdallah, having learned of the arrival of his uncle, immediately left Fez, went to meet his adversary, and the two armies found themselves face to face at Errokn. At this moment, the commander of the Andalusian troops,1 Saïd Eddeghâlî defected and rallied to Ábdelmâlek; the latter was, moreover, in correspondence with the courtiers and the intimate entourage of Mulay Mohammed; he was even in touch with the commander of his rival's troops and, having threatened with his wrath whoever would resist him, he had made fine promises to all who came to him.

The news of the betrayal of the Andalusian troops, who, their leader at the head, had ranged themselves under the orders of his uncle, made Mulay Mohammed lose heart. He felt that his authority had been weakened and therefore believed himself assured of defeat, for he thought that all his troops would follow the example of those of Eddeghali. Under these conditions, he let himself be overcome by fear and fled without a fight, thus losing his kingdom, which fell into the power of his uncle. It is also said that, after the defection of the caïd Garmân and the Oulâd Amran who had rallied Abdelmâlek, one would have come to announce to Mulay Mohammed the treachery of the caïd Ibn Chaqra, and that it was only then that the frightened commander would have fled. . All of Mulay Mohammed's supplies fell prey to his enemies who set them on fire;

Mulay Mohammed then returned to Fez la Neuve, took all the things he cared About the most and fled heading in the direction of Marrakech. Arrived on the banks of the Ouâd Ennedja near Fez, he was joined by the caïd Ibn Chaqra who reproached him in very harsh terms for having lacked firmness, patience and resignation. The decrees of Providence are inescapable!

Chapter XXII: THE REIGN OF ABU MEROU AN MULAY ABDELMALEK AND THE ESTABLISHMENT OF HIS AUTHORITY OVER THE MAGHREB

According to Ibn Elqâdhî, Abu Merouâii Abdelmâlek entered Fez, which he had just seized following the flight of his nephew, in the last ten days of the month of dzoulhiddja of the year.983 (end of March 1576.) After having Having been proclaimed sovereign by the inhabitants of this city, he stayed there for a few days and then thought of setting out in pursuit of his nephew who had taken refuge in Marrakech. As he was preparing to leave for the latter city, the Turks came to ask him to return to their country and demanded from him the sum which he had undertaken to pay them, a sum which in their language they called baqchich (bonus). Abdelmalek gave each Turkiyish soldier 400 ounces (the ounce is worth About 20 centimes; its value varies from 0 fr. 18 to Oi'r. 28), 2 but he was obliged to take borrow this money from the notables of Fez, until his financial situation was improved. He thus distributed 500,000 ounces and presented the Turks with ten guns, among others a large cannon with 10 mouths; he also added, by way of gratification, various curious and precious objects from the Marrakech and finally, at the moment of the departure of these soldiers, he accompanied them on horseback to the Sebou river.

This done, Abdelmalek returned to Fez, whence he set out for Marrakech at the head of the troops which he had raised and organized himself and also of those which previously composed the army of his nephew and who had joined him. Hearing of his uncle's march on Marrakech, Mohammad prepared to fight him. The two armies made contact at a place called Khandaq Errîhân, near Eccherâth in the district of Salé. Mohammed bon Abdallah was again defeated in this encounter and, as usual, he fled. His uncle, Abulabbas Al-Mansur, lieutenant of Abu Merouan Abdelmâlek, having received the mission to pursue him, Mohammed, who was not aware of this pursuit until after his arrival at Marrakech,1 immediately left the latter town and took refuge . in the mountain of Deren (name by which one designates the highest part of the Atlas Marrakechain, south of Marrakech). In the name of his brother Abdelmâlek, Abulabbâs Al-Mansur occupied the city of Marrakech who had just been delivered to him.

Sultan Abdelmâlek was not long in coming to join his brother installed in Marrakech; he made his entry into this city and stayed there for some time, then he set out again in pursuit of his nephew; but having lost track of the fugitive, he returned to Marrakech.

Mohammad had wandered in the mountains of Sous without remaining a single moment in the same place, until the moment when he was able to gather around him a band of vagabonds, who had soon constituted a kind of army for him, at the head of which he then marched on Marrakech. Hearing this news, Abdelmâlek went to meet his nephew, but the latter, having taken a different route from that followed by his uncle, was able to reach Marrakech and enter it with the consent of the inhabitants who lent him assistance and again proclaimed him their sovereign. However, Mohammed could not occupy the citadel where Abdelmalek had left his sister. Mariam, under the guard of About 3,000 riflemen who held this place in a state of defence. Warned of the occupation of Marrakech by Mohammed, Abdelmalek hastened to regain this city where he besieged his adversary, then he wrote to his brother, Ahmed Al-Mansur, to come in all haste to join him with the army of Fez.

After entering Marrakech, when his nephew Mohammed had abandoned this city to take refuge in Sous, Ahmed Al-Mansur had asked his brother Abdelmâlek to name him his lieutenant in Fez. Abdelmâlek had consented to investing him with these functions, but the vizier Abdelaziz, nicknamed Azzoûz ben Saïd Elouzkîtî, who was present when the two brothers concluded this arrangement, had blamed them for doing so. Their conduct on this occasion had not seemed to him reasonable, for, he had said, it is not proper for either of you to rest until God has finally decided between you and your nephew. Ahmed Al-Mansur had been deeply offended by these words which he had attributed to a false judgment of Abdelaziz towards him and to a personal resentment. But no account had been taken of these observations and Al-Mansur had gone to Fez as the sultan's lieutenant. When Al-Mansur returned to Marrakech at the head of his troops, he met Abdelaziz and said to him: “You were quite right; the first idea that comes to mind is the last to be implemented. From that day, Al-Mansur, who had recognized the wisdom of the vizier, chased from his heart the sentiments which had agitated him in this circumstance.

Scarcely had Al-Mansur arrived at the head of the troops of Fez than Mohammed fled into Sous. Nevertheless, the inhabitants of Marrakech continued to sustain the siege until the moment when Abdelmâlek had forged ties with the notables of the Guerâra who introduced him into the city through a breach made in the ramparts. When Mohammed sought refuge in the Sous, Al-Mansur went to his pursuit

and gave him various important combats in which God assured him the victory; Following his custom, Mohammed fled again and took refuge in the mountains of Deren, then he went to Tangier where he asked for help from the commander of the Christians. The end of everything belongs to God; he misleads whom he pleases and directs whom he wants, without anyone having to call him to account for his actions.

XXIII: THE APPEAL ADDRESSED TO CHRISTIANS BY MULAY MOHAMMED BEN ABDALLAH AND THE EVENTS WHICH WERE THE CONSEQUENCE

Unable to stand up to his uncle Abdelmâlek and finding no support or refuge anywhere, Mulay Mohammed ben Abdallah (God forgive him and to us!) went to the sovereign of the Christians, the King of Portugal, and asked him for help and protection against Abdelmâlek. The Portuguese monarch having agreed to provide a large army of relief, Mulay Mohammed then addressed a proclamation to the main characters of the Marrakech, notables, ulemas and shariffs. In this proclamation, he made it a crime for his former subjects to have, without legal reason, reneged and torn their pact of fidelity to proclaim his uncle sovereign in his place and place.

“If I asked help from the Christians, he said, it was only because the support of the Muslims failed me. However, the scholars affirm that it is lawful to use all the means in one's power against anyone who has taken away one's property. And he added again in this document where he thundered, fulgurated and accumulated threats: "Since you do not want to act otherwise, recognize that you deserve to be fought in the name of God and the Prophet." Finally, to avoid using the word ' Christians', he referred to his allies as 'people of the country'.

The doctors of Islam replied to this proclamation with a letter which rejected all this avalanche of quibbles and did justice to these miserable interpretations.

Here is the text of this letter, word for word:

> *“Praise be to God as befits his glory. May salvation and blessing be to our Lord Muhammad, the most perfect of prophets and messengers of God! May divine satisfaction be bestowed upon the family of the Prophet and those of his followers who migrated for the faith of Islam. By doing so, they fled the religion of the infidels whom they neither wanted to help nor call for help, and they were able to wait for the faith of Islam to be established on certain and definitive bases.*
>
> *"Now here is what the inhabitants of the Marrakech, shariffs, doctors, holy personages, soldiers and captains (God bless them all!) say to Mulay Mohammed, son of Mulay Abdallah the Saadian, in response to the proclamation that he addressed and which invites them, by weak, prolix and forceless arguments, to submit to the decision of the sacred Book.*
>
> *"As regards the first argument which appears at the head of your proclamation, if you had been able to look back on yourself and to address yourself with a blame or a reproach, you would certainly have realized that this argument turned against you. . Thus, you tell us that we have broken the pact concluded with you, after we had voluntarily undertaken to observe it with fidelity. But, by God! if we acted thus, it was not under the influence of a pure whim; nor have we allowed ourselves to be drawn into this by the desire to depart, by means of an innovation, from the path laid down for us by law. Quite the contrary; we only wanted to stay on the path indicated by the Koran, by maintaining ourselves in the strictest legality,*
>
> *“Certainly you have been our legitimate sovereign by virtue of the oath of fidelity which you, your father, had made us take. Thanks to the legacy he left you, you have had in your hands more money, treasures, provisions, ammunition and fortresses than any of your generous ancestors could ever muster (God testifies his satisfaction to them!). Your ancestors, however, with the only goods they possessed, had displayed the greatest zeal for the holy war; they had succeeded in tearing from the hands of the Christians the persons of the Mussulmans and the fortresses of their territory; they had established on fixed and solid bases the religion of God and had recovered a notable part of the cities and the provinces of the Maghreb.*
>
> *“As for you, as soon as you came to power, you saw the entire population put its fate in your hands and let themselves be guided by you. No one thought of changing or modifying this state of affairs, no one was hostile or rebellious to you, until the day when your uncle took up arms against you, invoking a right which it is impossible for you to ignore, because it is perfectly established. It was you yourself then who hastened to hand over your position to your uncle and who were the instrument of his fortune, in carrying his flag in a way.*
>
> *“Indeed, your uncle had with him only a weak troop with which an intelligent man could not have for a moment the thought of fighting a single one of your armies, nor even of supporting the fight*

against the least of the regiments ranged under your banners. And yet, hardly had the fight been started and the melee taking place than you slipped away, fleeing like a man hunted down for reprisals. In vain did your soldiers call you, so eager were you to find refuge. Your weapons, your camp with everything it contained, you left everything in the hands of the enemy who destroyed or pillaged it. In Fez itself, as you were leaving this city, did not the inhabitants cry out to you: "Why abandon us like this; who can we rely on now? You fled without even turning your head; you have abandoned this famous and populous city with its treasures, its immense supplies, its many quarters and the high walls which protect it. Its inhabitants suddenly found themselves at the mercy of vagabonds and scoundrels who only wanted to lay their criminal hands on women, children and all property acquired by work or by inheritance. No one was there to defend the weak and the unfortunate; they had no protector but God, who spoke of weak beings like them, and who then is more truthful than God in his words? "They are incapable of initiative and cannot direct themselves in life IV, 100."

"Now that you had fled, leaving them in anarchy, the people of Fez could only think of examining the situation in which they were placed and thinking of ways of getting out of it themselves. It was then that your uncle, at the head of his army, presented himself at the gate of the city; he invoked his rights, imitating in this circumstance the example given to him by his father, which you know perfectly well, for you are not ignorant either of the fact in question, or of its consequences.

"You know well that Mulay Mohammed, the first ancestor of your dynasty, had made his children Mulay Ahmed and Mulay Mohammed Ech-Cheikh and their brothers promise that none of them or any of their children would occupy the throne unless he was the eldest of the family. This commitment was kept by them until the day when their children became adults. Your grandfather then asked his brother to carry out this agreement, but the latter having refused, he had to fight him and it was only after this struggle that he came to power. The order of primogeniture having then been observed by your ancestor for the designation of your father as his successor, no one thought of contesting this choice. But your father rejected this tradition and appointed you to succeed him, without however any obstacle.

"If you admit the above, what right dare you invoke? what precedent can you rely on? If you do not admit it, the royalty of your father, who reigned before you, that of your grandfather, who preceded him, are illegitimate, because then the crown should have returned to your uncle Mulay Ahmed. Your grandfather indeed would have had, in this case, no right to fight his brother Mulay Ahmed and the accession to the throne of the latter would have been only legitimate, since your great-grandfather had designated him as his successor.

"Apart from this double hypothesis, there remains only the right granted by force, a right which you reject when it comes to your uncle and the struggle he has undertaken against you. But if you want to contest your uncle's royalty by arguing that he acquired it by violence, this argument turned against you will be even more decisive, since it is proven that the one from whom you hold the crown He himself had no right to royalty: but what has no legal existence can have no real existence. There would then be nothing left to decide between you two but to put into practice the saying: "After Abu Leila, the crown will belong to the victor." »

"As a consequence of what has just been said, you should accept the decision taken by your first ancestor, concerning the transmission of power, and make your uncle who, at this moment, is your eldest son benefit from it. If you contest the validity of the decision taken by your ancestor, we will answer you with this passage from Imam Elmâouerdi in the chapter of the "Right to royal power", in his book entitled: Elahkdm essolthâniya: "Abdelmâlek ben Merouân decided that royalty would belong successively to the eldest of his sons and no one disputed this principle. Do not say that the way of acting of Abdelmâlek is not authoritative, we would answer you that what gives him a decisive value, it is the silence which kept on this subject the illustrious doctors who lived at that time, silence which they would certainly not have observed if this decision had been iniquitous. When all the people of the same era are unanimous on a question of right, it is equivalent to Ijmâ', that is to say that the point thus established becomes a truth of God on earth. "The doctors of Fez also know the badits that Moslim inserted in his Sahîh 'in the chapter entitled: Elimdra and of which here is the text: "The Prophet said: On the day of the Resurrection, a

standard will be carried before each traitor which will serve to to recognize it. People will say: this is the betrayal of so-and-so, son of so-and-so. However, the most infamous traitor will be the one who, being sovereign, has betrayed his subjects. In his commentary entitled Ihnâl elmoallim dla charh Moslim, the cadi Abulfadhl 'Iyâd ben Moussa (cadi 'Iyâd, born in Sebta in 1083 and died in Marrakech in 1149) adds these words: "that is to say the commander who will not have made them happy, who will not have guided them with his advice and who will not have been faithful to the pact concluded with them by taking the direction of business. In the same chapter, we also find these words of the Prophet: "Any commander to whom God has entrusted the custody of subjects and who has not guided them with his advice, will never breathe the perfume of Paradise, a perfume which, however, is felt at a distance of 500 walking days. In the Ikmdl, the commentator says: “The received opinion is that a people delivered over to anarchy, abandoned, without a leader, has the right to consult together to choose a sovereign and proclaim him; it will then be to the commander whom they will have entrusted with the care of their affairs, that it will be up to the reign of justice among them and to repress crimes. » perfume which however is felt at a distance of 500 days of walking. In the Ikmdl, the commentator says: “The received opinion is that a people delivered over to anarchy, abandoned, without a leader, has the right to consult together to choose a sovereign and proclaim him; it will then be to the commander whom they will have entrusted with the care of their affairs, that it will be up to the reign of justice among them and to repress crimes. » perfume which however is felt at a distance of 500 days of walking. In the Ikmdl, the commentator says: “The received opinion is that a people delivered over to anarchy, abandoned, without a leader, has the right to consult together to choose a sovereign and proclaim him; it will then be to the commander whom they will have entrusted with the care of their affairs, that it will be up to the reign of justice among them and to repress crimes. »

“When they were abandoned by you, when they found themselves without a leader and in the presence of your uncle, who invoked the rights of which we have spoken, your subjects remembered the words of the Prophet and the decision once taken by your virtuous ancestor. Despairing then of seeing you return, left to their own devices and in complete anarchy, they had no other resource but to side with the received opinion and to come to an agreement to give the crown to your uncle, by virtue of arguments which we have enumerated and which, without boasting, it is impossible for you not to admit. Since that day the populations are calm and live in peace; everywhere the roads are safe, because repression is there to stop any criminal attempt.

“If you say that now the inhabitants of Fez should take up arms for you and fight in favor of him to whom they had pledged to remain faithful, we will answer you that such a fight would be obligatory only so far as you would find among them. Only then would their taking up arms have a legal character, for, according to divine prescriptions, a people must not fight unless it has a commander at its head who directs it. Lets go! how could you deny this!

“You then went to Marrakech, that superb city into which the riches of the cities and the countryside flow, and which attracts to it caravans from all the provinces and from all the countries. Its inhabitants have welcomed you with open arms and unequivocal demonstrations of joy and gladness. In this city, you found treasures crowded with wealth, ramparts and men such as one could have applied to it this saying: “Land of saints with solidly built bastions, jewel box. »

“You have settled there, seizing all these treasures and all these riches; the inhabitants immediately seconded you, without missing your word for a moment, or betraying you; neither have they disobeyed your royal orders, nor challenged your authority. You wanted then to fight your uncle and, for this purpose, you gathered an army so numerous that no register could have contained the enumeration of it, nor any spoken language, to express the number of its combatants; then you came out dragging after you waves of horsemen and a mass of infantry who covered the plains and the hills. Hey! Well, what did you do then? Scarcely had the battle begun, scarcely were the thrusts and slashes raining down and the melee beginning than, as usual, you fled; you left the direction of your army to your captains and let misfortunes and calamities descend upon your soldiers whom the hand of death was decimating. Finally you surrendered your camp to the enemy with your women, your wealth, your arms and your warriors.

“After that, you hurried back to Marrakech. The inhabitants of this city did not reject you; none of them told you that you were no longer worthy to be its master; on the contrary, they have taken up arms to support you and, entrenched behind the mighty walls of their city, they have resigned themselves to undergoing the rigors of a siege.

But you, when night came, you again betrayed them; you fled from the citadel cowardly abandoning your daughters, your wives, your sisters and your aunts, without even leaving a porter, a guard, an infantryman or a horseman to watch over them. What terrible distress and what a sad situation for these women! Had it not been for the favor and benevolence of God, the recommendation he made not to defile the purity of the members of the Prophet's family, the vilest debauchees would have laid their criminal hands upon them.
“What dare you claim after all this? What credit could your word have now among men? Armed with the rights of which we have spoken, your uncle presented himself before Marrakech; he saw the inhabitants of this city watching, thanks to God, over their children and their homes to preserve them from all harm. God sent him as a saviour, so he was acclaimed sovereign and peace and calm then reigned in Marrakech.

"Then you took refuge in the mountains and, with the help of the chief of the region, you began to plunder the goods of your subjects and to shed their blood. And who were your main auxiliaries in this task? the disbelievers, who despise the authority of the Koran and who thus remained in peace and security under the aegis of the lord of men and geniuses! You and they, in your tyranny and your oppression, you deserved to have this verse of the poet applied to you:

"He reigns over no one, except over the basest of fools." »

« So you did not take into account these words of the Prophet: « On the day of Resurrection you will find me the pitiless adversary of whoever has been an oppressor. »

"You have sacked the flourishing countries and ruined the superb buildings erected by your ancestors in honor of Islamism so well that, seeing you do so, the inhabitants of later Sous believed that you had no other intention than to destroy Islam and its adherents. All educated and religious people then moved away from you and you remained, according to the consecrated expression, like the remains of a mangy animal”.
"In order to diminish the value of the facts that we have just established, do not tell us that there is such a fraction of the people who have not taken an oath of loyalty to your uncle, because we will answer you this: No one challenged the caliphate of the Commander of the Faithful, Ali ben Abouthâleb, and yet many of the inhabitants of Syria, among them were the people you know, had refused to recognize his authority. There is, in fact, unanimous agreement to admit the legitimacy of his reign and to give the name of rebels to those who misunderstood it, referring on this last point to these words which the Prophet addressed to Omar: "You perish by the hand of a band of rebels", yet Omar's assassins were precisely supporters of Moâwia. This hadith is one of those which prove that Muhammad had the gift of predicting the future. In short, the rule is that anything unanimously accepted by prominent figures of the same era forms a solid basis of appreciation and that anyone who contravenes it does more than manifest a simple difference of opinion.

"All of the above refers only to your conduct before you joined forces with the enemies of our religion, before you undertook your infamous machinations against the Muslims, agreeing with the Christians that you would let them into Arzille and that you deliver to them territories of Islam. But oh God! O Prophet! what About the terrible misfortune and desolation you have brought upon the Muslims! Ah! the Most High is watching you as well as them, you who could not contain yourselves, who gave yourselves up to Christians and consented to accept their contact and their neighborhood, as if your ears had never been struck by these words divine: “O you who believe, take neither the Jews nor the Christians as protectors; they support each other, and whoever seeks their protection is one of them. V, 56. Abu Hayyan comments on this as follows: “That is to say, do not give them your support and do not seek their help. »

In the chapter entitled "On legal authority", in Imam Elborzoulî's Naoudzil, it is said that the Commander of the Faithful, Ali ben Youcef ben Tachefinle Lemtounien, addressed himself to the

doctors of his time, who were the scholars as we know, and asked them for a consultation on the case of Ibn Abbad the Andalusian, who had written to the Franks to obtain their support against the Muslims. All these doctors answered that by acting as he had done, Ibn Abbad had committed a real act of apostasy and infidelity. Compare this adventure with yours and you will see that your case is completely analogous and in conformity in its genre with that of Ibn Abbâd, who deserved to be deposed only because he had appealed to the infidels. Observe again that the Prophet said that we must passive obedience. However, the doctors having decided that the fact of appealing to Christians against Muslims constituted an act of apostasy, here you are therefore in the presence of a formal text which makes your deposition obligatory and which releases your subjects from the oath of loyalty that they lent you. From now on, all you have to do is contest the just decisions of God, and whoever opposes God or his Prophet, God will be terrible for him in his punishment" VIII, 13.

"When you say, speaking of Christians, 'I then turned to the side of the people of Adoua', thus avoiding designating them by the name of Christians, you are committing an odious act, you are not unaware of it. And when you add "I turned to their side when it was impossible for me to find support among the Muslims", you are expressing two monstrosities which both call forth divine wrath: the first is that you believe that all Muslims are wrong and that the truth is no longer upheld except by Christians (God destroy them and preserve us from a similar fate!); the second is that you appealed to the Christians against the Muslims. However, a hadith relates the following fact: "A man among the polytheists known for his valor and his courage went to find the Messenger of God who was busy sharpening a weapon: "O Muhammad, said this man, I come to offer you my help. — "I will accept it," replied the Prophet, "if you believe in God and in the day of the last judgment." — "Ah! for that, no, cried the man. — "Hey! well I, replied Mahomet, I will never ask assistance from a polytheist.

"What you have heard said by the doctors, relative to the assistance which one can ask of Christians, applies exclusively to the services which they can render by transporting manure or by doing other similar work and not point to their employment as combatants. The idea of using it against Muslims could only have occurred to a man who hides his heart behind his tongue. You also said that it was permissible to use all possible cooperation against a despoiler and you wanted to draw from these words an argument which would authorize you to appeal to Christians against Muslims; but you know well that by acting thus you are in formal contradiction with the text of the Koran, which is the essence of infidelity. God preserve us from such a feeling!

"And when you add since you do not want to act otherwise, recognize that you deserve to be fought in the name of God and the Prophet, see, do you believe yourself in good faith with God, with his Prophet and with their faithful! So think About what you are saying and think About this hadith: "There are some among you who speak words that will drag them into the fire of hell for seventy autumns. »

"When the soldiers of God and his helpers, when the defenders of religion, Arabs and foreigners, heard this speech, they leaped under the influence of a feeling of jealous ardor and wanted to fly to the aid of the faith Islamic; the luminous brilliance of their belief, surrounded by the aureole of truth, shone again before their eyes. "You'll see what I'll do on the day of the fight," cried one. "God 'will surely recognize those who believed and those who were hypocrites,' said another. "Me, added a third, I have no other goal than to restore peace to the Muslims, because if this man had wanted their good, he would not have committed all these abominable acts. So did the others and God will be grateful to them and will reward them in the name of Islam, he will bless them, because it is he who inspired these infantry and these horsemen, these heroes and these brave ones. Even if they had done nothing but feel their hearts saddened because of religion, these people would have sufficiently shown the sincerity of their faith and the greatness of their convictions, but they wanted to carry to the steps from the throne of God the outbursts of their anger: love and hatred for the cause of God are, in fact, part of the bases of faith.

"Without taking into account either the force or the power of God, you say to us: "If you do not do what I ask, let the sword decide! This is pure boasting, which only shows the lack of modesty of the person who uttered it. Your saber of which you speak would therefore have been chipped in

the twenty-four battles that you fought against the Muslims and where you were never able to uphold the honor of your flag. To say that with the infidels the edge would have returned to him would be a real joke, think About it.

"As for the words that you attribute to the Imam of Medina, your imposture is sufficiently demonstrated by your inability to quote us a formal text on which you could have based your argument.
You also attribute to the Hanafites alone the fact of authorizing, in case of necessity, the consumption of the flesh of dead animals and the immoderate use of fermented drinks, whereas this is expressly stated by the Malikites in the precis that they put in the hands of children. Why, in this case, cite only the Hanafi texts? Would it be out of ignorance on your part or out of disdain for the doctrine of Malek who, however, was a piercing star.

"You call us rebels and troublemakers; but it is impossible for us to agree with you on this point, for it is only if you had remained among us and if you had fought in our ranks, that you would have seen whether or not we would have betrayed you. From the moment that you have fled from us, that you have abandoned us, the accusation turns against you and not against us, despite the terms of your letter where you declare everyone prevaricating or impious. The doctors have said: "Anyone who treats a people as impious, deserves more than any other this "appellation" and this opinion has been corroborated by the master of the Faqîhs, the commander of the doctors, Abulwalid ben Rushd and by the cadi Abulfadhl ben 'Iyad.

"How is it that you did not think of what happened in Tunis, Tlemcen and other cities where the sovereigns called on the Christians to help them against the Muslims. Did they arrive at the goal they had set themselves? Did they get the result they were looking for? No. And as the doctors have also declared them apostates, they have thus lost both the goods of this world and those of the future life. God preserve us from such a fate!

"In your letter, you show yourself very proud to have obtained the support of the Christians who put at your disposal numerous troops; you believe yourself sure, thanks to these armies, of reconquering your kingdom. But how could it be so, when God said: "Today I have given you a complete doctrine, I have showered you with my favors and I am satisfied that Islam is your religion V, 5.

"God only wants to lavish his lights in spite of even the infidels" IX, 32. The Prophet, said again: "Never will this nation be defeated, when all the infidels spread over the whole earth would join forces against it"; "The Antichrist will fight this nation," and "I asked God three things; he granted me two and refused me the third. I asked him not to make you disappear after a fixed number of years, as he did for the people of Joseph; he consented to it. I asked him that you were not defeated by an unfaithful enemy; he granted me this favor. Finally, I asked him not to allow civil war to break out among you; that he refused me. All these hadiths are against you and apply to you.

"Regarding what you say About your uncle Al-Mansur, know this: As soon as your uncle heard that you had asked for help from the infidels, he tied his glorious standard in the center of the mosque of Al-Mansur; but beforehand, the bearers of the Koran had recited the Sacred Book and the Sahih of Elbokhârî a hundred times; a concert of invocations and thanksgiving had been addressed to God; the prayers and blessings of heaven had been called upon the Apostle charged with transmitting promises and threats; vows had been made for the commander and for Islamism in favor of which they asked for the help of God and the most glorious, most complete and most dazzling triumph. Ah! if heaven's gates had to open ajar at that moment and those prayers were answered up there.

"At the time when Al-Mansur received your letter, in response to which we address this one to you, he was at Tâmesna surrounded by the militias of God, the auxiliaries and the defenders of the Faith in such number as God wanted them to ensure the victory. . If divine law did not make it a duty for the faithful to honor the troops of Islam and the militias of the Faith, to glorify and be proud of their multitude, we would not have insisted on this point; but the commander (may God strengthen him!) should not only count on them, because he and his family could have no other

support than the power and strength of God, his assistance and his protection. The people supported their commander, who fought you in more than 20 battles, without your flag ever triumphing.

But God is watching you and them. "Come back to God, you wretch, and make amends since God accepts the repentance of his worshipers at any hour and at any time. Leave aside the words of those who are not in a condition to lift you up and whose words will not guide you to God. These are the wise counsels you must follow, the charitable warnings you must heed.

God guides whomever he pleases to the straight path; he is the best of masters and protectors. It is on him alone that we count, because in whom better to place our confidence? Salvation.

XXIV: ON THE BATTLE OF WÂDI L-MAKHAZIN AND THE SPLENDID VICTORY WINNED BY THE MUSLIMS

This battle, says the author of Monteqa, deserves to figure among the great memorable combats, and, because of the considerable number of pious personages who took part in it, it can be said to present the greatest analogy with the battle of Bedr. . My teacher, Abu Râched Yaqoub Elyedderi, told me the following fact which he had learned from reliable people: "Each of the Muslims who were present at this battle rushed forward on one of the Christians whom he more often he only succeeded in joining this Christian when the latter had already been killed by another Muslim. »

The Christians brought considerable forces into line in this battle, and the number of their combatants rose, it is said, to the figure of 125,000. They had conceived the project of ruining the Maghreb, of pressing the Mussulmans on all sides, and of crushing the followers of the faith under the millstone of debasement; thus, with their hearts filled with terror, their chests invaded by anguish, the frightened populations had believed that their last hour had come. The people of heart themselves felt affected by the violence of these provocations, as long as God had not decided the victory in favor of his religion, that he had not made his word triumph and told that by his thanks, he could do what no one would have imagined.
Now here are details About this event. After going to Tangier, Mohammed ben Abdallah addressed the Christian ruler and asked him to provide him with troops to march against his uncle. The Christian commander promised his assistance on the condition that he would remain master of the entire coast of the Maghreb and that the interior of the country alone would belong to Mohammed ben Abdallah.

This clause having been accepted, the Christian monarch who was called Sebastian the Portuguese, set out with his ally at the head of a considerable army whose number of combatants we have already indicated according to the assessment of Ibn Elqadhi , but which, according to other authors, numbered only About 60,000 men. The Monteqa gives the figure of 125,000, but adds that 25,000 men remained on board the ships and that the 100,000 who came into line at the time of the battle were all killed or taken prisoner. As for Mohammed ben Abdallah, he only had About three hundred of his companions with him.
This army, says an author, which dragged two hundred guns with it, had first begun by ransacking the coast. The inhabitants informed Sultan Abdelmalek, who was then at Marrakech, of this situation, and complained strongly of the cruelties exercised by the enemy. Abdelmalek immediately wrote from Marrakech to the Christian monarch: “You have already,” he told him, “showed courage by leaving your country and crossing the sea to come to this country. If now you remain in place until I come to meet you, it means that you are a true Christian and a brave man, otherwise you are only a dog, son of a dog.
When he received this letter, the very irritated Portuguese king consulted his entourage in these terms: "Should we stay here until our comrades in arms have joined us? "

"My opinion," said Mohammed ben Abdallah, "is that we march forward and seize Tetouan, Alcazar and Larache." The supplies of these cities and their treasures which we thus amass will come to increase our forces. All present approved of this advice, except the monarch, who did not appreciate this advice.
Abdelmalek, who had written to his brother Ahmed enjoining him to leave Fez and the suburbs of this city to put himself at the head of his troops and prepare for the fight, had then addressed to the Christian king the following words: "I am going to do sixteen days of walking in order to bring me to meet you, will you not make a single day of walking to come to me? The enemy who was then at a place called Tahaddert immediately set off and came to encamp on the banks of the Ouâdî EJmekhâzin, a short distance from the castle of Ketâma'. In this circumstance Abdelmâlek had employed a ruse of war, because as soon as the Portuguese king had crossed the river with his troops and had his army encamped on the opposite bank, he gave the order to cut the bridge and sent a detachment for this purpose. de cavelerie who carried out the mission entrusted to him. It should be added that at this place the river was not fordable. At the head of the Muslim troops and an elite cavalry Abdelmalek marched against the enemy; a body of volunteers formed of all those who aspired to the supreme reward or the palms of martyrdom joined him. From all sides the crowd hastened in haste, for no one wanted to miss this glorious rendezvous. Among the notable characters who attended this battle, we cite among others, Abulmahâsin Sidi Youcef Elfâsî. I also heard that the Ghouts, Sidi Abulabbâs Essebtî, appeared in the eyes of all during the melee; he was mounted on a gray horse and went on all sides to excite the ardor of the combatants. Such a fact cannot be denied, because we know that the martyrs are still alive with God.

The two armies having made contact rushed one upon the other and engaged in action with great vigour; soon the air was dark with the dust raised by the horses and the smoke of the cannons; the fight became fierce and for a long time thrusts and cuts flew in all directions. At the very moment of the first

shock, when the fight had just begun, the melee was beginning and the fire of war was kindling, Abdelmalek, who was ill, died in his litter. But in his admirable foresight and in his inexhaustible grace, God willed that the death of the sultan should be ignored by all except his chamberlain and freedman, Redhouan the renegade. The latter hid this death and began to go from tent to tent saying: "The sultan orders so-and-so to go to such-and-such a place, so-and-so to stay near the flag, so-and-so to move forward, so-and-so to move backward, etc. »

The commentator of the Zahra gives the following account: When Abdelmalek died, the squire in charge of his litter did not announce the death of the sovereign; he continued to drive the team forward in the direction of the enemy, shouting to the soldiers: "The sultan orders you to march forward against the infidels." It was only Al-Mansur who also knew the sad news, but he also hid it. The struggle continued under these conditions: the swords intertwined and watered the cups of death until the moment when the wind of victory blew in favor of the Muslims; fortune became favorable to them, the flowers of triumph bore fruit in the spadix of their spears. Defeated, the infidels turned their backs, but locked in a circle of death they saw the swords fall on their heads and when they wanted to flee it was too late. The Portuguese commander drowned in the river. The destruction of the bridge, which the Christians wanted to regain and of which they no longer found the slightest trace, was the main cause of their loss. This skilful operation was fatal to them, because only a few rare combatants were able to escape the carnage.

Searching among the dead, they found the body of Mohammed ben Abdallah who had drowned in the Lukkus-Seeing the battle lost, he had thrown himself into this river to swim across it, but he had been carried away by the running and perished. The corpse removed by divers was flayed and the skin filled with straw was then paraded through the streets of Marrakech and other towns.

Also found among the dead was Abu Abdallah Mohammed ben Asker, the author of the Dauhat enndchir; he had accompanied the Flayed in his flight and had gone with him to the country of the Christians as a courtier: his corpse lay in the midst of those of the infidels. Various things have been said About this, among others that his body was found lying on his left side with his back to the kiblah. It is because of this story that, in one of the poems he composed in honor of his father's disciples, the jurisconsult, the scholar Sidi Mohammed, son of the famous imam Sidi Abdallah Elhibthî, seeking to excuse Ibn Asker and to show the futility of popular belief in him, says the following lines:
"Among them was the sheikh, whose value cannot be known, Mohammed Asker who had a disastrous fate; “If he had committed an obvious fault, his heart was nevertheless pure of all skepticism. “I saw him in a dream, he had a radiant face and a body bursting with beauty and adornment. »

The meeting of the two armies took place on Monday, the last day of djomada Pr of the year 986 (August 4, 1578). According to the author of Monteqa, and according to the story given to him by an astronomer, the fight would have lasted from forty-five to fifty-two degrees (3h to 3h30)

Abdelmâlek had died the same day at noon and , as will be seen later, if God pleases, he was succeeded to the throne by his brother, Abulabbas Ahmed Al-Mansur. The author of Borret elhidjdl says About this: “Admire the wisdom of the unique and all-powerful God; in the same day he killed three commanders: Abdelmâlek, his brother Mohammed ben Abdallah and Sébastien the Christian monarch and he raised to power only one, Abulabbas Al-Mansur. »

When the great Christian monarch had heard the news of this defeat, he sent to ask Al-Mansur, who, proclaimed sovereign, was then back at Fez, for authorization to ransom the Christian prisoners. This authorization having been granted to him, he bought them back for a considerable sum which he had collected for this purpose. An author reports that after being freed, the Christian prisoners remained in their country and presented themselves before their sovereign who said to them: "Why did you not seize Alcazar, Larache and Tetouan before the arrival of the sultan? — "It is," they replied, "the commander whom you had placed at our head who opposed it." On this reply, the monarch had ordered all the prisoners to be burned.

As a singular and pleasant fact, the following is said: "As the Christians (may God curse them!), following the disaster they had just experienced, had lost many people, the bishops seeing the small number of men who remained and fearing that the country would become depopulated, authorized the people to commit adultery, in order to increase the number of births and to repair the losses they had suffered. They imagined in this way to ensure the triumph of their religion and to raise the forces of the nation. God debase them and annihilate them! »

CHAPTER XXV: CAUSES OF THE DEATH OF ABU MEROUAN ABDELMALEK AND OTHER FACTS CONCERNING THIS COMMANDER

"The death of Abdelmâlek, says Ibn Elqâdhi, was the result of a poisoning practiced in the following circumstances: Redhouân Eleuldj, the caïd of the Turks, who accompanied the commander, had told the other caïds that he would give them a poisoned cake to offer it to Abdelmalek when he passed by them. The object of Redhouan had been to put the sultan to death as soon as with his help he had made himself master of the city of Fez, and thus to establish the authority of the Turks in that city. God did not allow this last design to be accomplished, the Turks having themselves deemed it impracticable on seeing the strength and power of the troops of the Marrakech, but the death of the commander was the consequence of this betrayal. The body of Abdelmalek was, immediately after his death, transported to Marrakech where he was buried.

This commander had reigned only four years. He had counted among his chamberlains, Redbouân Eleuldj and among his secretaries, Mohammed ben Aïssa and Mohammed ben Omar Ecchâoui. As for his cadis, they had been the same as those of his nephew. He had adopted the costume of the Turks and followed their customs in many circumstances. He was suspected of having a penchant for new things and what has just been said proves that sometimes he was not afraid to show it. He had taken the royal nickname of Abd el-Malek.

Abdelmalek had given the lieutenancy of Fez and the district of this city to his brother, Abulabbas Ahmed Al-Mansur, for whom he had the greatest affection. He had designated him as his heir presumptive and showered him with his liberalities. Her feelings for her brother are well shown in a letter that I read, the content of which is as follows:

“In the name of the merciful and merciful God. From the servant of God, from the one who relies on the Eternal and fights in his way, the Commander of the Faithful, Abdelmâlek, son of the Commander of the Faithful, Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh, the Sharifhassanide. God, by his grace, strengthens his authority and favors him with his help; may he grant happiness to those who live in his blessed age and may he perpetuate his glory!

“This was dictated by the commander himself, may God protect him and eternalize his fame: To our dear and beloved brother Baba Ahmed, may God keep him and grant him his salvation and his blessing! Then: know that after myself, there is no one to whom I have dedicated the affection that I have for you, so my desire is not to transmit to anyone other than you the power that I hold. . However, I find that you usually show too much weakness in business; thus you neglect important things and take so little care of them that it often becomes impossible to remedy certain facts which come to my knowledge and, were it not divine favour, this could bring About the ruin of the empire, shake its foundations and enable the enemy to achieve his goal and his ends. I will point out to you, for example, the state of abandonment in which you leave the troops of Laracbe and your carelessness with regard to them. However at any moment you receive from these troops requests for food, gunpowder, lead, all essential things and without which it is not possible for them to stand up to the enemy. Until now you have neglected to respond to their call and you have not bothered to provide them with what they asked for.

"On receipt of this letter and even before it leaves your hands, you will send the troops of Larache ten days' worth of food, until we ourselves, please God, arrive in this town and we were planning to provide her with everything she needed. You will also send to the same place and without any delay all that you have of powder and lead in your possession. On this point, which cannot suffer the slightest negligence, I will not accept any excuse: act, you must, you must.

“I learned that the leader of the Christians is near Arzille with 1,500 men; I sincerely hope that you will feel moved by the desire to join the enemy in this place at the head of your troops, which will surely cover him with confusion, because hardly will the enemy have seen you than, according to his custom, he will shamefully flee. So shake off your torpor, open your eyes to vigilance and know that the present circumstances call for only decision, great activity in operations, zeal and daring. Salvation. »

CHAPTER XXVI: OF THE BEGINNINGS OF SULTAN ABULABBAS MULAY AHMED AL-MANSUR EDDZEHEBI

Here is the portrait of this commander: tall, broadly built, full cheeks covered with a yellowish, brown hue, black hair and eyes, he had well-set teeth and very shiny incisors. His pleasing face was regular in shape, his bearing was affable, his manners graceful, and his bearing elegant. He was born in Fez in 956/1549. His mother, Lady Mesaouda, daughter of the famous Sheikh Abulabbas Ahmed ben Abdallah Elouzguîti Eloucrzerâti, was a holy woman with a real passion for building monuments and seeking opportunities to do good. It was she, it is said in the Monteqa, who had the great mosque built in the district of Bab Dokkala in the city of Marrakech; with the help of mortmain goods, she assigned numerous resources to this mosque which she had erected in 965 (1558). She also had the Omm Errebîa river bridge and other monuments built. She died at dawn on Tuesday, 26 safar 999 (December 24, 1590).

According to a widespread rumor, this commander appeared in a dream after her death. When asked how God had treated her, she answered: "God forgave me my sins because one day, being occupied with satisfying a natural need and having heard the muezzin begin his call to prayer, I quickly put my clothes back on until the call to prayer was over. God was grateful to me for the respect I had thus shown on hearing his name pronounced and he forgave me.

Al-Mansur was brought up in wisdom and virtue. Long before his first amulets had been attached to him, the signs of royal nobility were seen to shine in him, and his father, Elmahdî, already pointed him out as the most remarkable of his children. "The venerable old man, the caïd Abu Mohammed Moumen ben Ghâzî Elamrî, it is said in the Mendhil Essefd, told me that being still a child, Al-Mansur went during his father's lifetime to the Council room filled at that moment with characters considerable and opened a passage by splitting the crowd: El-Mahdi, added Moumen, then called me, because I was the least character of this assembly, and said to me: "Carry this child, O Moumen, it will benefit you" later to you and your descendants. I immediately hastened to take the child away and the commander's prediction came true. Indeed, when Al-Mansur came to supreme power, the caïd Moumen ben Ghâzî occupied a distinguished rank and a high position with him.

Abu Fares also says: "When, as we have seen above, El-Mahdi had Commander Elghâleb-billah recognized as heir presumptive, he had him come from Fez and warmly recommended Al-Mansur to him, pronouncing these words or something similar. approaching: "There is something to be gained from it." Al-Mansur related that he had seen the Prophet enveloped in a brilliant halo in a dream: "The idea occurred to me," he said, "to consult him on the chances I had of attaining supreme power." Immediately grasping my thought, the Prophet replied to it in a precise manner, for with three of his noble fingers, the thumb, the index and the middle finger which he joined together, he made a gesture towards me, saying: "Commander believers. »

The Faqîh, the royal ambassador, the scholar, the saint, Abu Abdallah Mohammed ben Mohammed ben Ali Edderaï, Eldjezzoulî, reports that he met one day in Cairo with a diviner. This one, he added, having asked me for information on Sultan Mohammed Ech-Cheikh Elmalidi and on his children, I gave him the names of the children, limiting myself to the oldest and without mentioning, consequently, Al-Mansur who was the youngest of the whole family. "There is one you have not yet named," observed the diviner. "Ahmed," I replied. — "This one," he replied, "but it is the jewel of this family, it will be the honor of this dynasty." Indeed it was so.

In his work entitled: Elfaoudïd eldjomma bi iswJd 'oloum elornrna, Imam Abu Zéid Abderrahman ben Mohammed Ettinmârti tells the following story: “One night, we said the Faqîh Abulabbâs Ahmed ben Abdallah Eddeghoughî, chief of the police in Taroudant, I saw myself in a dream in the middle of a group of scholars who were reading the Sahîh of Elbokhârî in a room of the imperial palace of Taroudant where Abulabbâs Al-Mansur was then , at this time, was not yet vested with supreme power. In the margin of the book I read these words "he caused the fire to spring from the lighter"; I was trying to grasp the meaning of this passage, when turning around I saw a man seated on a carpet who was standing apart. The idea occurred to me to ask this character for an explanation of this sentence and immediately bringing him the book I said to him: "Master, what is the meaning of the words which are in the margin of this book?" — "Come on," he replied, telling Mulay Ahmed that it is I who will make the spark of his lighter fly as long as he stays on the right track; but if he didn't stay there, I wouldn't bother About him. "Who are you then, master, I asked him?" "The Prophet of God," he replied. At this moment I woke up. It was not long before

the commander came to supreme power, and his conduct was always worthy of praise. » « What better could one wish for, exclaims Abu Zeid, than a lighter whose spark the Prophet himself ignites. The foregoing further shows us that in Islamism sovereign power can only be acquired by order of the Prophet; this is, moreover, a very widespread opinion. I asked him? "The Prophet of God," he replied. At this moment I woke up. It was not long before the commander came to supreme power, and his conduct was always worthy of praise. » « What better could one wish for, exclaims Abu Zeid, than a lighter whose spark the Prophet himself ignites. The foregoing further shows us that in Islamism sovereign power can only be acquired by order of the Prophet; this is, moreover, a very widespread opinion. I asked him? "The Prophet of God," he replied. At this moment I woke up. It was not long before the commander came to supreme power, and his conduct was always worthy of praise. » « What better could one wish for, exclaims Abu Zeid, than a lighter whose spark the Prophet himself ignites. The foregoing further shows us that in Islamism sovereign power can only be acquired by order of the Prophet; this is, moreover, a very widespread opinion.

We can also compare this passage from the book entitled Ibtihâdj elqoloub, a passage in which the author speaking of the miracles of Sidi Abderrahman Elmedjdzoub expresses himself thus: “The patron saint, Sidi Gueddâr the Malikite, having seen the Prophet in a dream of God, complained to him of the Oulàd Motha' because of the disorders they were committing on the earth. “Ahmed will go to them,” replied the Prophet. Indeed, Sultan Ahmed Al-Mansur went to Gharb, attacked this tribe and dispersed its members, as will be said later, if God pleases.

The author of the Monteqa reports that, while still very young, Al-Mansur was attacked by a serious illness which they were in despair of curing. The commander's mother then saw in a dream a person who said to her: “Take your son on a pilgrimage to Sidi Edderrâsben Ismaïl; your child only has the evil eye. The mother made this pilgrimage with the young commander who, immediately afterwards, was cured.

The anecdotes of this kind are numerous and their enumeration would be long if we wanted to collect them all.

CHAPTER XXVII: ADVENT OF AL-MANSUR TO THE THRONE

We have already said how Al-Mansur had been proclaimed sovereign. It was immediately after the battle of Ouâdî Elmekhâzin, on Monday, the last day of djomada 1 of the year 986 (August 4, 1578) and all the influential people who were there were unanimous in hailing his advent. When, after the battle, Al-Mansur returned to Fez la Haute on Thursday, the 10th of Djomada II of that same year (August 15), the oath of fidelity to him was renewed in that city, which all those who had not not take part in the fight. Messengers were then dispatched to Marrakech, to all the towns of the Maghreb, to the countryside, and all the people hastened to recognize the new sovereign . rain and thus confirm the commitments made by the assembly of notables.

No sooner had Al-Mansur been acclaimed sovereign on the battlefield of Ouâdî Elmekhâzin than the troops demanded their pay and demanded the gift of joyful accession that his predecessors had been accustomed to bestow. In his turn, the sultan demanded a quint of the booty which the soldiers had allotted to themselves in full and which they had not divided according to the prescriptions of the law. For lack of precise information, and also because of the impudence with which people defrauded, this restitution was difficult to obtain and the sultan agreed to abandon the booty, on the condition that neither pay nor gift of money would be demanded of him. Joyful advent. An arrangement made on these bases restored harmony between the commander and his troops and put an end to all discussion. Everything belongs to God.

CHAPTER XXVIII: Hï.MANSOUR SENDS TO ALL COUNTRIES TO ANNOUNCE THE NEWS OF HIS GREAT VICTORY

As soon as, says El-Fishtâli, the battle of Ouâdî Elmekhàzin had been ended, God, by overthrowing infidelity and its followers, had caused the triumph true faith and that Al-Mansur, master of power, had received the oath of loyalty to Fez, the new sovereign wrote to the Sultan of Constantinople and to the other neighboring Muslim sovereigns of the Marrakech to announce to them the high favor with which God had showered him, in assuring the triumph of the Moslem religion by the extermination of the worshipers of the cross, by annihilating the power of the Christians and by driving back their perfidy in their throats. Ambassadors from all countries came to congratulate Al-Mansur on the victory that God had just won through his hands. The first embassy that arrived was that of the pasha. from Algiers, then came that of the King of Portugal, Henri, who had taken over the management of Christian affairs after the death of his nephew Sébastien, who had perished at Ouâdi Elmekhàzin.

This last embassy brought considerable presents which, on the day of the entry into Fez, were loaded onto wagons and carriages, things which caused profound astonishment among the inhabitants of the city. In these presents figured 300,000 ducats of coined silver and an innumerable quantity of vases and precious objects. The embassy of the commander of Castile, which arrived next, also brought a rich gift consisting of large hyacinths, which the sovereign had detached from the crown of his fathers, a casket filled with magnificent pearls, &c.

The question was debated among the people as to which of the present of the King of Portugal or that of the Commander of Castile was the richer; intelligent people did not consider the value of one of them to exceed that of the other.

The envoys of the Ottoman sultan then arrived and offered as a present a saber laden with ornamentation; never had a weapon so sharp and of such pure steel been seen.

The embassy of the King of the Franks, that is to say of those who are now called the French, presented itself in its turn and also brought a magnificent gift. Finally, from all sides, new deputations arrived at the door of the sultan's palace, and morning and evening they were seen waiting their turn at the audience on the threshold of his residence. None of the nations with which it is desired to have relations failed to send an embassy.

At this time, Al-Mansur experienced the calm and the satisfaction that all those who see their smile taste, but in the month of Djomada I of the year 987 (June 26-July 26 1579) he was stricken with a dangerous illness which lasted so long that it almost compromised the business situation. However, God ensured his recovery, thanks to the care of the skilful doctor Abu Abdallah Mohammed Etthebib. As soon as he recovered, the commander showered his doctor with his benefits. The first day the sultan went out was a day of joy, and on that occasion countless gifts were given to Etthebib.

The Faqîh, the lexicographer, the writer, Abu Abdallah Mohammed ben Ali Elhouzâli, nicknamed Ennà-bigha 1, composed the following verses for the occasion:

“Because of your illness the earth and the sea have been invaded by pain; the sun and the moon resounded with the complaints of your body. “The Faith has passed its nights in wakefulness and in anguish; it was with a heart filled with dread that the generous man awoke each morning. “But when God restored you to health and thus removed the anguish of the Bedouins and the townspeople, “The world has shown itself to us adorned with its beauty, and joy has again reigned among us. “In all the cities, Islam, because of you, regains its serenity and makes wishes for the duration of your existence. “Our hope, for a moment troubled, has regained its strength; its verdant branches will now bear fruit. “What wonder that hope has asked for hospitality at a generous table, when the earth is covered with dust, and the rain remains imprisoned. “Thanks to Abulabbas, the spears of misfortune, which were blunted by him in the past, are afraid to resume the offensive. “If the high personages are strong, the brave young warriors grow up and their complexion tans. "You remain to uphold the religion and preserve it from doom, and the Lord of the Throne will protect you for as long as the ages last. »

CHAPTER XXIX: AL-MANSUR MAKES AN OATH OF FIDELITY TO HIS SON, THE HEIR PRESUMPTIVE MOHAMMED ECCHEIKIl EL-MAMUN; REASONS FOR THIS MEASURE.

According to Elfîchtàlî, Al-Mansur was barely cured of the disease that we have just mentioned and returned to his state of health, when the great and notables of the kingdom concerted and were of the opinion that it was necessary to ask the sultan to designate a presumptive heir who would be his eventual successor. But as Al-Mansur was much feared, no one dared broach such a subject with him. We then agreed that the first step would be taken by the caïd Moumen beu Ghâzî Elghamri, because of the favor he enjoyed with the sovereign, thanks to his long services and to the care he had taken in the past for his education. "Sire," said the caïd, "God, by curing you of your illness and thus maintaining you at the head of religion, has saved Islam." During the time that you were ill, the people were in great anguish and you are aware of the anxiety from which they suffered. Don't you think it would be appropriate to designate one of your valiant sons who would gather around him the Muslims and would later naturally be called to the throne: this that would be an excellent measure, and all to the advantage of the affairs of the kingdom. Your very devoted son, Abu Abdallah Mulay Mohammed El-Mamun is worthy of this choice and capable of carrying out this task, because in addition to his benevolent character and his political virtues, he is shrewd in business, bold in his plans, and everyone has already able to judge the skill of his conduct. While acknowledging the correctness of this proposal and approving the choice indicated to him, Al-Mansur replied: "I will ask God to inspire me in this regard and, if I have a favorable response, following this project. The sultan, waiting for divine inspiration, consulted all the theologians and pious people whom he judged capable of giving him good advice, then when the time marked for the inspiration had passed and he had recognized the wisdom of this advice, let everyone agreed to find excellent, he assembled the notables of Marrakech, his capital, those of the great city of Fez, the principal chiefs of the tribes, the authorities of the cities and the countryside and he invited them to recognize, as heir presumptive, his son Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh El-Mamun. The ceremony of the oath of fidelity took place on Monday, 2 of the month of chaaban of the year 987 (26 September 1579).

At that time, El-Mamun, who was his father's lieutenant in Fez, could not attend this solemnity, but some time later, Al-Mansur ordered his son to come to Fez so that he could receive the oath of loyalty in person, not being satisfied with the commitment made in his absence. After summoning his son, Al-Mansur left Marrakech at the head of his troops and went to camp at Tensift on the 12th of the month of safar in the year 989 (March 19, 1581); he remained encamped in this place for a long time with his army while awaiting the arrival of his son who only arrived on the 1st of Djomada II of that same year (July 2, 1581). It was a memorable day that of the meeting of these two commanders. As soon as the troops of Al-Mansur and those of El-Mamun had aligned themselves, El-Mamun dismounted, advanced barefoot towards his father and prostrated himself with his face to the ground; then he kissed the foot of Al-Mansur, who had remained on horseback between the ranks of the two armies. Al-Mansur then blessed his son and seemed very happy at his coming. El-Mamun had equipped his soldiers in such a way that nothing had ever been seen like it, for, as much from the point of view of costume as in other respects, he had organized them admirably.

Al-Mansur experienced great joy at this spectacle and, a few days after this interview, he gave the order to install his son in his superb tent, so magnificent that no commander before him had had the like; we will talk about it further on. Then he summoned all the influential people who came in droves to kiss El-Mamun's hand and sue him for loyalty. The poets described in termy elegant all the details of this event; Al-Mansur showered everyone with presents; finally it was a memorable day.

A few days passed in this way, after which Al-Mansur gave El-Mamun the order to return to Fez, which he did immediately, then he himself returned to Marrakech, his wealthy capital. Almighty God keep it!

CHAPTER XXX: SEDITION AND REVOLT OF COMMANDER DAOUD, SON OF ABDELMOUMEN, AGAINST HIS UNCLE ABULABBAS AL-MANSUR; EVENTS THAT FOLLOWED.

Hardly, says Elfichtâlî, the ceremony of the oath sworn to El-Mamun was finished, that the very illustrious rais (this title is usually given to those who exercise a command in the navy) Abu Soliman Daoud, son of Abdelmoumen, son of the imam El-mahdî, who was the nephew of Al-Mansur, revolted against his uncle and declared himself sovereign in the mountain of Seksaoua where he had taken refuge. Some bands of Berbers and other populations having rallied to him, his fortune grew and the noise of his fame often struck the ears of the people.

Al-Mansur directed against the rebel, his brave caïd Abu Abdallah Mohammed ben Ibrahim ben Elqâsem ben Beddja who offered him the fight in the mountain of Seksâoua and put him to flight. Daoud then took refuge in the mountain of Houzâla whose inhabitants, having made common cause with him, made him formidable. Thanks to this support, he was able to hold its incursions against the people of Draâ. Unable to defend themselves, the inhabitants of the Draâ forwarded their grievances to Al-Mansur who sent the caïd just mentioned; the latter attacked the rebel vigorously and succeeded in driving him out of the Houzâla. Daoud then fled into the desert and led a nomadic life there, in the midst of the Arab tribe of the Oudaïas, one of the tribes of the southern provinces; he remained among them until his death which occurred in 998 (1589-90). This event finally freed Al-Mansur from this worry. The supreme power is in the hands of God.

CHAPTER XXXI: ON THE CONDUCT OF AL-MANSUR VIS-A-VIS THE OTTOMAN SULTAN AMURAT AND THE CAUSES WHICH CAUSED IT

We have already said that Al-Mansur had received embassies sent to congratulate him from the sovereigns of various countries, and that among the ambassadors who crossed the threshold of his palace were the envoys of the Ottoman sultan. Although the latter had brought a magnificent present, Al-Mansur paid no attention to them, leaving them to themselves in his capital; he even took a long time to respond to the Khaqan, sovereign of Constantinople, Sultan Amurath, son of Sultan Selim the Turcoman. Amurat had been irritated by this reception and his minister of the navy, the raïs Ali Oloudj, took advantage of this circumstance to excite his master against Al-Mansur, by reminding him of the affronts which the father of the sovereign Marrakechain had inflicted on the Turkiyish government, and in him depicting the weakness of the Marrakech. Convinced by these speeches, Amurath ends up giving the authorization to undertake an expedition against Marrakech in order to seize this country, to annihilate the power of Al-Mansur and to put out the fire.

The minister immediately began his preparations, but Al-Mansur, informed of his design, went to Fez, and from there gave orders to arm the fortresses and put the ports in a state of defence; then when all was ready and the armament completed, he sent an embassy to Amurath to offer him a superb present. At the head of the Maghreb embassy were the valiant caïd Ahmed ben Ouedda Elghamri and the famous secretary, Abulabbâs Ahmed ben Ali Elhouzâlî.

The mission embarked in the port of Tetouan and, while it was at sea, it met halfway the minister of the Khaqan, Oloudj ('Ulj 'Ali?) of whom we have just spoken. The latter, who was going to Marrakech with the aim of fighting Al-Mansur, was quite disconcerted by this encounter; Realizing that the blow had failed, he sought to divert the envoys from their mission and to deprive them of all hope of arranging matters by telling them: “The evil is too great to be remedied; If your master had been animated by good intentions, he would not have let our ambassadors stay outside his door like dogs, and, you know, the guiltiest is the one who begins. » Continuing this discourse, Oloudj managed to persuade the caïd Ibn Ouedda who retraced these steps and left Elhouzâlî to send his letters to the Ottoman sultan alone. The minister had thought that because of his young age, Elhouzali would not be able to plead his case to the Khaqan, while Ibn Ouedda, whom he was taking with him, must have been a man very skilful in discussing with the sovereigns. Arrived near the Khaqan, Elhouzâlî showed in his interview a sagacity and an address such as the commander was quite surprised. He excused Al-Mansur's delay in replying with reasons which in no way diminished his master's prestige and could not be successfully refuted. The Khaqan therefore accepted his apologies; he received with benevolence the presents which were offered to him and handed to Elhouzâlî a letter which he addressed to his minister Oloudj to enjoin him to have to abstain from any attack against Al-Mansur. Transported with joy, Elhouzâlî immediately set off again, bearing this letter, and was back a month after his first meeting with Oloudj: the latter gritted his teeth with regret and was sorry for the clumsiness he had committed.

The Khaqan had Elhouzali accompanied by an embassy, charged with making representations to Al-Mansur on the subject of the negligence he had brought into his diplomatic relations. Al-Mansur gave a magnificent reception to these new envoys; he welcomed them with kindness and sent them back laden with presents, in the company of the Faqîh, the imam, the grand-cadi Abulqâsem ben Ali Ecchâthibi and the valiant caïd Abderrahman ben Mansour Ecchiâdhemi Elmorîdi. The arrival of these two Marrakechain personages caused the greatest joy in the Khaqan. Ecchiadhemi had composed for the occasion an eloquent speech in which he showed the merits of the two sovereign families; notice- So much then for the rights to power of the members of the Prophet's family, it ended with a pompous eulogy of Elmansur and an urgent appeal to all Muslims to unite for the good cause. Ecchiadhemi read his speech the very day he was admitted to pay his respects to the Khaqan; he experienced great joy and deep emotion on hearing this reading and, a few days later, he dismissed the envoys after having lavished on them all the marks of his satisfaction.

This affair terminated, and the empire having thus escaped the danger which it had run, Al-Mansur returned to Marrakech immediately after the happy arrival of his ambassadors. When he left Fez, the notables of the city and the principal doctors of the law accompanied him to a certain distance from Fez, and there the book of Elbokhari was read as was the custom for the Caliphs. (God testifies his satisfaction to them!) The departure took place in the year 989 (February 15, 1581 — January 26, 1582).

CHAPTER XXXII: OF THE CONQUEST OF THE COUNTRIES OF TOUAT AND TIGOURARIN

On his return from Fez, Al-Mansur stayed a few days at Marrakech, then, no longer having to fear war with the Turks, he formed the project of seizing the countries of Touât and Tigourarîn, as well as the towns and villages who depend on it. As, for some time, the inhabitants of these regions had shaken off the yoke of royal authority and were no longer subject to a regular and strong power, Al-Mansur decided to place them under his control and to bring them back to the observance of divine laws. To this end, he led a considerable army against them under the orders of caïds Ahmed ben Barka and Ahmed ben Haddâd Elghamri Elmaàqili; the troops, leaving from Marrakech, reached the territory of the two countries only after 70 days of march. On several occasions the inhabitants were summoned to have to make an act of submission, but carried away by the demon, they refused to do so; they were therefore attacked, and after a fairly lively struggle which lasted a few days, God subdued these rebels to whom the proverb could justly be applied: "The next day they were as if they had been on the eve of leaving." The success of this expedition caused extreme joy in Elmansur and the poets sang of this glorious event, which took place in 989 (1582). God is master of the end of everything. which took place in 989 (1582). God is master of the end of everything which took place in 989 (1582). God is master of the end of everything.

CHAPTER XXXIII: OF THE CONQUEST OF THE SUDAN BY AL-MANSUR; OF THE CAUSES WHICH BROUGHT IT UP AND HOW IT WAS ACCOMPLISHED

Master of the country of Touât and Tigourârîn and their dependencies, Al-Mansur thought of seizing the Sudan, which now bordered on his new possessions. As soon as his plan was drawn up, he thought it necessary first of all to send messages to the various commanders of the Soudan to induce them to recognize his authority; if these commanders submitted on this single invitation, the goal would be achieved and God would thus spare the Muslims the war, otherwise it would then be up to God to decide between him and his adversaries. Consequently Al-Mansur wrote to Sokia, the sovereign of the blacks, About the salt mine located at Tighâzî, a mine from which all the populations of the Sudan got their supplies, and asked that he be paid a fee of one mitzqal of gold for each load of salt,

On receiving this letter, Sokiâ loudly manifested the intention of resisting such a claim and refused to give his assent to it. Before sending his message, Al-Mansur had consulted the scholars of his kingdom and the most skilful jurists who had all decided, according to the texts of the authorized doctors, that in strict law the disposal of the mines belonged to the sole head of the community. Muslim and not to others. No one could therefore operate a mine without the authorization of the sultan or his representative. The writing of the message sent on this occasion had been entrusted to the imam, the very learned, the very illustrious mufti of the city of Marrakech, Abu Malek Abdelwahedben Ahmed Eccherif Essidjilmâssi, because Abu Fârès Abdelaziz ben Mohammed ben Ibrahim Elfichtâlî, usually responsible for the sultan's correspondence, was sick at the time. When the drafting of the letter had been completed and all that remained was to fix the terms of the protocol, Abdelouahed was greatly embarrassed; he did not know what title to give Sokia, nor what polite expressions to use; should he use laudatory epithets or simply banal expressions?

Very perplexed on this point, he sent Al-Mansur the following letter:

> *"May God strengthen you and assure victory to your standards. My tongue is confused trying to find the terms to use vis-à-vis this man who has, in relation to a Molouyan Majesty,1 only the rank of a slave; my fingers stop at the idea of plunging into such an abyss, so far am I from the path to follow. I dare not force this closed door in front of me, for fear of acting with too much negligence or with an excess of zeal. The best, as in everything, would have been to arrive at a middle term, but I do not know it and could only have succeeded in finding it if I had known both extremes, a result to which a slave like me is at risk. sure shot unable to reach. Consequently, I give way to someone more authoritative than myself and leave the formulation of this protocol to the most skilful master, to Abu Farès Abdelaziz for whom your doors are always open and whom your dazzling majesty has guided himself with his lights on this path. If I did not act like this, it seems to me that I would hear the words of the poet whispered in my ear:*
>
> *"O law who wants to cut a bow, without being skilled in this trade, do not twist this wood, give it to who knows how to cut it. God helps us!*

CHAPTER XXXIV: OF THE SOKIA FAMILY, COMMANDERS OF SUDAN AND ITS ORIGIN

Imam Ettek.rouri, in his book entitled: Nasihet ahl essoudda, expresses himself in these terms: “The Solda family derives its origin from the Senhadja; its members exercised royal power over a large part of the Sudan and the first of them to reign over these regions was Elhadj Mohammed Sokia. Towards the end of the ninth century, this latter personage had gone to Egypt and, beyond, to Iledjaz, to accomplish the pilgrimage to the sacred Temple and to pay a pious visit to the tomb of the Prophet. In Egypt, he had seen the Abbasid Caliph and asked him for permission to exercise supreme power in the Sudan as the Caliph's representative in those regions. The Abbasid commander had then entrusted him with the direction of the affairs of the Sudan and had, in addition, appointed him his delegate over all the Muslims who might be found beyond this country.

Returning to his homeland, Elhadj established his authority on the basis of Islamic law and complied with the rules followed by the followers of the Sonna. In Egypt, he had also met the imam, the sheikh of Islam, the commander of scholars, Djelâl-eddin Essoyouthi and it was with this master that he had studied the Aqàid and learned to discern the just from the 'unfair. He had still followed a good number of Essoyouthi's lessons on law and jurisprudence and benefited from his recommendations and his salutary advice. So, back in the Sudan, he hastened to make the Sonna triumph and to revive the practice of justice. He also followed the customs of the caliphs in all things: in his clothes, in the etiquette of his court, and completely abandoned barbarian customs to adopt Arab manners. Under his reign,

Of an easy approach, Elhadj Mohammed was endowed with a sensitive heart and a benevolent humor; he had the greatest respect for the commanders of religion and he showed friendship to all scholars, whom he treated with the greatest respect and to whom he gave a large place, both in his advice and in his munificence. . During all his reign, there was, in his entire kingdom, neither war nor sedition; his subjects lived in abundance and deep peace. Elhadj had established only one very light tax and he assured that before having recourse to this measure, he had taken the advice of his master, the Imam Essoyouthî. His conduct, until the day when death surprised him, was always that which we have just described. His son, Daoud, whom he had as successor, also led an exemplary life and followed in his father's footsteps, until God called him back. The crown then passed to Ishâq, son of Daoud; this last commander deviated from the path traced by his father and his grandfather and it was with him that the royal power died out in the family of Sokîa, who had reigned in the Sudan over a territory of an extent of six months of walking. The power belongs to God alone who disposes of events as he pleases.

CHAPTER XXXV: SULTAN ELMAMSOUR CONSULT HIS entourage ON THE EXPEDITION HE WANTS TO UNDERTAKE AGAINST ISHAQ SOKIA AND ON THE CONQUEST OF SUDAN.

As soon as, says Elfichtâlî, the envoys of Al-Mansur to Ishâq Sokîa returned with the reply of the Sudanese monarch who refused to submit to the pretensions of the sultan, alleging that he was the absolute master of his country and owed obedience to no one, Al-Mansur decided to consult his entourage and brought together for this purpose the principal officials of his empire, choosing among them those who were men of experience and good advice. On the day of the meeting of this assembly, which was a memorable day, Al-Mansur spoke in these terms:

“I have resolved to attack the commander of Kâghou, who is the master of the Sudan, and to send troops against him, in order to unite in one and the same thought all the forces of Islam. Sudan being a very rich country and providing enormous taxes, we can thus give greater importance to the Muslim armies and fortify the value of the militia of the believers. Moreover, the current leader of the Sudanese, the one who exercises royal authority over them, is legally deprived of his functions, because he does not belong to the family of the Qureïch and he does not meet any of the other conditions required to dispose of the power. supreme. »

When Al-Mansur had finished emptying his quiver, had thus shown the depths of his thoughts and expurgated the bile from his goose, the assistants fell silent without having raised the slightest objection. "Does your silence," said the sultan, "mark your approval or does it announce that your opinion is in contradiction with mine?" “

Sire,” exclaimed all the councilors with one voice, “your design is far from correct and does not deserve to be considered judicious; how could it have germinated in the mind of a commander, when he would never have thought of a malefactor? "

What does that mean?" exclaimed the sultan. »

"Commander," replied the advisers, "between the Sudan and our country there is an immense desert without water or plants, and so difficult to cross that even the qatha (Bird of the desert to which the Arabs attribute a remarkable ability to find its way in the midst of the most uniform solitudes) would not cross it without worry." Not only is travel there impossible because of the uncertainty of the roads, but also because of the dangers one runs there and the terrors which fill these solitudes. Neither the government of the Almoravids despite its valour, nor that of the Almohades despite its greatness, nor that of the Marinids despite its power thought for a moment of having similar aims and did not try to meddle in the affairs of these countries. And if they acted thus, it is only because they saw the difficulties of such an enterprise and the impossibility of arriving at a happy result. We therefore hope that you will follow in the footsteps of these governments, for the moderns do not surpass the ancients in intelligence. »

This speech ended, and the assembly having thus manifested and justified its opinion, Al-Mansur spoke again and said: “If this is the only weak point of my project and the only objection you find to make to it, your argument is worthless and does not even touch my resolution. You speak of dangerous deserts which separate us, of solitudes rendered mortal by their sterility and the absence of water; but do we not daily see traders who, though weak and poor in resources, cross these spaces and enter them boldly on foot or on horseback, in groups or alone. The caravans have never ceased to criss-cross these regions and I, who am better provided than them with everything, could not do it with an army that would inspire fear and terror! None of the famous governments that have preceded us have, you say, conceived such an enterprise. But you know very well that the Almoravids used all their solicitude to conquer Andalusia, to wage war against the Franks and other Christians who inhabit these shores, that the Almohads followed the same path and that, moreover, they had to fight against Ibn Ghània 1, finally that the Marinids fought most of their battles against the Abdelouadites of Tlemcen. However, today the road to Andalusia has been closed to us since the total conquest of this country by our enemies, the infidels, and we have no more wars either with Tlemcen or with the rest of the country. Algeria, since the Turks seized these territories. Besides, the governments that preceded us would have experienced great difficulties, if they had

wanted to carry out the enterprise that we are meditating, for their armies consisted only of horsemen armed with lances and archers; they knew neither gunpowder nor firearms with their terrifying sound. Even today the people of the Sudan have only spears and sabres, weapons which could not be usefully used against the new engines of war. It is therefore easy for us to fight these peoples and to wage war against them. Finally, the Sudan is a richer country than Ifriqiya, and it is more advantageous for us to conquer it than to fight against the Turks, which would cause us great fatigue for mediocre profit. Here is my answer to your objections. May the abstention of our predecessors not induce you to regard as distant what is near and as difficult what is easy. How many enterprises did the ancients leave to the moderns! How many things have they been able to accomplish that their predecessors could not undertake! »

When Al-Mansur had finished his speech, the whole assembly approved the answer that the Commander had just made and agreed to his opinion, after having admired his piquant allusions. “You have just,” said the assistants, “to consolidate what was disjointed; God has inspired you with the truth and no one but us has anything more to add, so true is it, as has been said, that the spirits of the commanders are the commanders of the spirits. We then separated, after it had been decided that we would send an army to the Sudan, that we would fight the inhabitants, and finally that we would follow Al-Mansur's advice in all respects.

I would point out that there are two things in Al-Mansur's speech that would need clarification: first of all he says that the Almoravids did not reign over the Sudan. Now, I learned, in lbn Khaldoun and other historians, that the Almoravids possessed Ghana and that they levied taxes and tributes on this city, which was the capital of Sudan and which sat on the two banks of the Niger. Secondly, the commander says that the gunpowder had just been invented and that it would not have been known at the time when these dynasties reigned. Now, here is what I read About the date of this invention in the commentary made on his didactic poem on the customs of Fez by the master of our masters, the imam, the scholar, Abu Zeid Abderrahman ben Abdelqader Elfasi: “The invention of gunpowder, according to an author who wrote a treatise on holy war, dates from the year 768 (September 7, 1366 — August 27, 1367); this discovery would be due to a doctor who dealt with alchemy and who, having seen a mixture he had composed explode, would have repeated the experiment; satisfied with the result, he would then have prepared the actual powder. God only knows if this is correct. God, in his empire, does whatever pleases him.

CHAPTER XXXVI: AL-MANSUR SENDS HIS ARMY TO SUDAN

As soon as he had come to an agreement with his advisers, made up of the notables of his kingdom, on sending an expedition against the Sudan, Al-Mansur chose among his soldiers and his auxiliaries the most valiant men, of whom he knew fidelity and devotion, and thus composed a magnificent army, which he provided with vigorous camels, robust camels, thoroughbred horses and noble steeds chosen with the greatest care. The command-in-chief of these troops was entrusted to a freedman of the commander, the Pasha Djouder, who set out with great pomp and pomp and ceremony hitherto unusual; he left Marrakech on 16 dh-H 998 (16 October 1590). At this same time, Al-Mansur wrote to the cadi of Timbukton, who was then the imam, the very learned, Abu Hafs Omar, son of the sheikb Mahmoud ben Amràguît Essenhâdji,
After leaving Marrakech, Djouder continued his march from stage to stage and, having arrived at the fertile lands of Timbuktu, he encamped in the vicinity of this city, where he met Ishâq at the head of his troops.
As soon as he had learned that an army had set out to invade his country, Ishâq Sokîa had gathered his soldiers and had sent to recruit men in all the cities, so that he had been able to gather considerable forces which amounted, it is said, to the number of 104,000 combatants, well armed and well supplied.
Not content, says Elfichtâli, with having such a multitude around him, Ishâq had also added to his army great magicians, knot-blowers and other sorcerers; he had imagined that these people would bring him luck, but alas! the poet said: “The saber is more truthful and better informed than books; its edge combines the serious with the joke; “It's on his white blade and not on blackened sheets; that one finds the texts which dissipate the doubt and reveal the future. »

No sooner had the two armies come to blows than, seeing himself lost, Ishâq turned on his heels while his troops dispersed; however the struggle lasted from the time of doha (between fjar and dhor) until around the time of 'asr. During this time, the war crushed under its millstone the Sudanese and reduced them to such a state that they resembled sections of palm trees whose heart would have been hollowed out.
Surrounded only by a few men of his guard, Ishâq had fled. His soldiers had no weapons other than short javelins, spears, or sabres, and none of them carried firearms; these javelins and spears could do nothing against the rifles, so the Sudanese troops immediately turned their backs, surely feeling lost. Djouder and his soldiers pitilessly slashed the Negroes, who nevertheless shouted at them: "We are Muslims!" We are your brothers in religion! This battle took place on the 16th of Jumada of the year 999 (February 13, 1591).

After the rout of Ishâq, Djouder first seized Timbuktu, the neighboring towns and villages and sent a messenger to Al-Mansur to bring him the news of his success and a magnificent present comprising, among other things, 10,000 Mithqâl of gold and 200 slaves. Then he set out in pursuit of the enemy who, fleeing before him, crossed the Niger; himself at the head of his troops he crossed the river and came to lay siege to the city of Kâghou (Gao), capital of the kingdom of Ishàq, where the Sudanese commander had sought refuge. Ishâq immediately entered into parleys with Djouder; he sued for peace, offering to pay an annual tribute, and to pay a considerable sum in addition if left in the capital of his kingdom. Djouder finding these conditions acceptable, sent to ask L-Mançûr his opinion on these proposals. The sultan received them haughtily; he absolutely refused to subscribe to it, and with his hand wrote the following on the back of the letter which had been addressed to him: "You offer me money, but God has given me much more than you. What did I say? you are already quite proud of the present you sent me. Return to the enemy and, if necessary, I will send troops against these blacks in such numbers that they will not be able to resist them and I will drive them out of their country covered with opprobrium and infamy. » What did I say? you are already quite proud of the present you sent me. Return to the enemy and, if necessary, I will send troops against these blacks in such numbers that they will not be able to resist them and I will drive them out of their country covered with opprobrium and infamy. » What did I say? you are already quite proud of the present you sent me. Return to the enemy and, if necessary, I will send troops against these blacks in such numbers that they will not be able to resist them and I will drive them out of their country covered with opprobrium and infamy. »

When he had seen that the siege was dragging on and that his soldiers, decimated by a long stay in these regions, were complaining strongly of the unhealthy climate and the numerous illnesses which overwhelmed them, Djouder had fallen back towards Imbuctu, where he was awaiting Al-Mansur's reply relative to the peace that Ishâq had requested.

Al-Mansur was greatly angered that his army had retreated and retraced its steps, so he sent Pasha Mahmoud to take command in chief in place of Djouder, who was removed from his post and left in custody.

Charged with the task of fighting Ishâq and resuming the siege of Kâghou, Mahmoud brought back the Marrakechaines troops in front of this city, but in the meantime, Ishâq, who feared the capture of the place, had given the order to withdraw the supplies and get the inhabitants out. Squeezed closely by the enemy, Ishâq fled from Kâgliou and, thinking that he would not be pursued, he retired to the town of Koukîa after crossing the Niger, but the Marrakechaine army crossed the river in his wake. and never stopped trying to reach him until the day he died, leaving his kingdom in complete disarray.

All the Sudanese commanders then submitted to the orders of Al-Mansur, whose empire in Sudan extended from the extreme borders of the Maghreb on the Atlantic Ocean to the country of Kano, which is part of Bornu. The king of Bornu himself, whose states border on Nubia which borders on Said in Egypt, also made his submission. “Thus, says Elfichtâli, the authority of Al-Mansur was recognized in all the space comprised between Nubia and the part of the Atlantic Ocean which borders the Marrakech. This was an immense kingdom and a mighty empire, such as no one before him had possessed the like. God gives power to whomever he pleases.

Following the conquest of the principalities of the Sudan, the sultan Marrakechain received so much gold powder that the envious were quite disturbed and the observers very stupefied; so Al-Mansur no longer paid his functionaries except in pure metal and in dinars of good weight. There were 1,400 hammers at the gate of his palace, which struck gold coins every day, and there was also a quantity of the precious metal which was used to make buckles and other jewels. It was this superabundance of gold that gave the sultan the nickname of Eddzebebî [Vauriquê].

As soon as this good news reached him, Al-Mansur experienced the greatest joy; he gave the order to make rejoicings and to deck the streets, morning and evening, for three days. He then received from all sides embassies who came to congratulate him on the triumph and the brilliant success which God had procured for his arms. Poets sang of this glorious event and orators celebrated it everywhere. Among the poems composed on this occasion, here is the one whose author was Abu Fârès Addelazîz ben Mohammed Elfichtâlî: "The army of the day rushed against the army of the night, and the whiteness of that one erased the blackness of it. “The standards of your army rose above the blacks and their white mass, which floated, “Shined in this horizon of darkness like the column of dawn that soars in the darkness of the night. “Then they spread, forming a dark night that only your sword lit up, which, new Dh-l-Fikr', cut everything to pieces. “You sent these standards like scourges, or rather like carnivores, each of which held a croaking raven in its claws; “They marched at night guided towards the enemy by your ingenious mind and by the blue shimMaring iron spikes. The darkness of the night dissipated before them thanks to the prophetic halo that shines on your forehead. “Through them you made the thunders of your fire sound; their resounding outburst made Iraq tremble; he struck down "And tore to pieces the wretched Ishaq and his clan!" When he wanted to draw the sword, he already had the chain around his neck; "He hoped to escape the danger, but how could he have done so, when behind him were the cohorts of your valiant Djouder, "This army whose rearguard overflowed from the gate of your palace, like the torrent of Mareb , while the vanguard was already blocking Kâghou? “He didn't have time to recognize that the Sultan's legions were offering him combat and surrounded him on all sides. “God has decreed that your enemies will serve as the target of your arrows, whether these enemies are in the East or in the West. “The commanders who want to rival you in glory are mad, because no one can reach your degree of illustration. “They want to equal you, you who have no equal in the whole universe. How dare to compare silver to mercury! “Announce to the kings of the earth that, thanks to your sword, you have conquered the most distant countries “And that Dzoulfiqâr would have been blunted in your hands. Separate what others have joined, and unite what they have separated. “May the birds of happiness ceaselessly chirp for you in the Mochtaha and make joy burst there, "As long as the renown of glory lasts on the sheets of praise!" O thou who art the root of glory to which all else clings."

Ibn Elqadhi, in his commentary on the Dorret essolouk, says: "The conquest of the Sudan of which it has just been question took place in the year 999 (1591), date which I indicated in the following verse of one of mes qacida: “Glorious conquest of which this is the date: Admire this conquest which has no limits. » It is God the Most High who directed our friend Abulhasen Ali ben Abderrahman ben Amrân Esselâsi on the

right path by making him recognize the date of the aforementioned victory, by means of the calculation of the mm ', in the following verse, on the condition to eliminate the alifs of union from the calculation and not to take into account the techdid: "And God will certainly give victory to whomever he wishes to support, for God is strong and powerful"... until these words: "And to God belongs the end of all things. This observation is ingenious, for I have been assured that the commentator Elkouchî has indicated the preceding verse as one of those which serve to know the future.

After having firmly established his authority in these regions, Mahmoud sent back half of his troops to Marrakech and at the same time sent Al-Mansur a present of inestimable value: it consisted of 1,200 slaves, both male and female, forty loads of gunpowder, gold, four saddles of fine gold, numerous loads of ebony, pots of musk, civets, and many other rare or very expensive items. Mahmoud then remained in Sudan as the sultan's lieutenant and, during his stay in this country, he arrested the imam, the very learned, the magnanimous, the standard of standards, Abboulabbas Ahmed ben Ahmed Baba who, as well as all members of his family, was loaded with chains and taken to Marrakech. The women themselves were taken prisoner and the property of the sheikh,

The author of Bedzl elmonasaha reports having heard Sheikh Ahmed Baba say these words: "Of all my friends, I was the one who had the fewest books and yet they took 1,600 volumes from me." The arrest of this family had taken place during the last decade of the month of Moharrem in the year 1002 (October 17-27, 1593); the members who composed it arrived at Marrakech in the month of Ramadan of the following year (May 10-June 9, 1595) and remained there in captivity until the moment when, misfortune ceasing to overwhelm them, they were set free on Sunday, 21 the month of Ramadan in the year 1004 (May 20, 1590); this enlargement caused great satisfaction to all believers. which separated him from the public, when he gave audience: "God, may he be blessed and exalted," said the sheikh, "declared in the Koran that no human being could communicate with God other than by revelation or by remaining hidden behind a veil: you therefore imitate the Master of masters; but if you have to speak to me, come to me and draw aside this curtain. Al-Mansur having then approached and having raised the blind, Ahmed Baba said to him: “What did you need to ransack my property, to loot my books and above all to have me chained up to bring me here from Timbuktu; it was because of these chains that I fell off my camel and broke my leg. — "We wanted," replied Al-Mansur, "to bring About the unity of the Muslim world and, as you are one of the most distinguished representatives of Islam in your country, your submission was to bring About that of your fellow citizens.

“Why, in this case, answered the sheikh, did you not found this unit with the Turks of Tlemcen and the neighboring localities, who are much closer to you than to us?” "Because," replied Al-Mansur, "the Prophet said: 'Leave the Turks in peace as long as they leave you alone.' We have therefore complied with these hadits." "That was true for a time," exclaimed Ahmed Baba; but didn't Ibn Abbas later say: “Don't let the Turks rest, even if they don't care About you. Hearing these words, Al-Mansur fell silent, and finding nothing to answer, he ended the audience.

Having become free of his person, Ahmed Baba devoted himself to the teaching of theology and immediately saw the crowd rushing to take advantage of his lessons. He continued to reside in Marrakech until the death of Al-Mansur, who had released him from prison only on the condition that he should reside in that city. It was only after the death of this sovereign that he obtained permission from his son, Zaydan, to return to his homeland. He therefore returned to his country, which he greatly desired to see again and of which he never spoke except with tears in his eyes, although he had always retained the hope that God would bring him back there one day. Here are some of the verses he composed to express the love he felt for his country and the desire he had to see it again: “O you who go to Kâghou, make a detour to my hometown; whisper my name to my friends and bring them “The perfumed greeting of the exile, who sighs after the soil where his friends, his family and his neighbors reside . “Console my dear relatives over there for the death of the lords who were buried in my country, for that of “De Abu Zeid, the commander of virtues and orthodoxy, the model of my fellow citizens, the one whom I would most like to resemble. “Because of their disappearance, the sword of separation is raised over me and death threatens my support and support. “Don't forget Abdallah, the valiant and generous man. My sadness is deep since I lost my fellow citizens and my friends; “The young people of my family, all to the last, went to join the King of kings during my exile. “What pain and what sadness come over me because of them! O my God, show them a large part of your mercy! »

When leaving Marrakech to return to his country, Ahmed Baba was accompanied by the main scholars of the city, then, when we were About to part, one of them took the sheikh by the hand and recited these words from the Koran "Certainly, he who instituted the Koran for you will bring you back to your starting point 1 ", words that it is customary to address to those who leave, so that they return safely. Hearing these words, Ahmed Baba quickly withdrew his hand and exclaimed, "May God never bring me back to this appointment, nor bring me back to this country!" Having said this, the sheikh took leave of those who had accompanied him and left for the Sudan, where he arrived happily and without incident.

CHAPTER XXXVII: AL-MANSUR'S EXPEDITIONS AGAINST THE ARAB TRIBES OF THE KHOLTH AND OTHER POPULATIONS OF AZGHAR, AND THE REASONS WHICH DETERMINED THEM.

These Arab tribes, the Kholth, the Mokhtâr and the Sofân, come from the Djochem, a well-known tribe. They once formed the Beni Marin clan and had brought them from the central Maghreb where they were established; also they had enjoyed a great influence under the reign of Marinids; but when this dynasty had come to its decline and Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh El-Mahdi had submitted them to his authority, they rallied to their new master and seemed to devote themselves to his service. However, as we have said above in detail, Abu Ilassoun the Marinid being varnished to the Marrakech supported by the Turks, these Arabs had sided with the Marinid and had contributed to the defeat of El-Mahdi. The latter had then excluded them from his army and had subjected them to taxation; then, Things had remained in this state until the advent of Al-Mansur; but this commander, having seen the remarkable way in which these Arab tribes had conducted themselves at the battle of Ouâdi Elmekhâzin, chose half of their men to incorporate them into his army. As for the others, he left them confounded in the mass of his subjects and then transported them to Azghâr, which he assigned to them as their abode.

There, these Arabs ravaged the neighboring country and went to the greatest excesses: they attacked the Oulad Mothâ, plundered their goods and closely squeezed the Beni Hassan. Following numerous complaints which reached him, Al-Mansur imposed on these disturbers a contribution of 70,000 pieces of silver, which had no other result than to increase their violence. He then enjoined them to send a contingent to Tigourârîn and, as they refused to obey this order, he dispatched against them the caïd Moussa ben Abu Djomâda Elamri. The latter succeeded in taking their horses away from them, then, when they were thus reduced to the state of foot-soldiers, he attacked them and cut them to pieces. From that day the power of these Arabs was annihilated and their arms were powerless for serious enterprise.

CHAPTER XXXVIII: AL-MANSUR AGAIN TAKES OATH OF FIDELITY TO HIS SON MOHAMMED ECH-CHEIKH EL-MAMUN

In the month of chaoual 992 (October 6-November 4, 1584), Al-Mansur again had his son, Mohammed Ech-Cheikh El-Mamun, sworn loyalty as heir apparent. This formality was made especially because of the brothers of the young commander, brothers who, at the time of the first oath, had not yet reached the age of puberty; the sultan thus wanted to give more force to their oath and cut short any subsequent dispute. It was for this purpose that Al-Mansur left Marrakech and went to Tamesna, from where he sent for his son to Fez by Pasha Azzouz ben Said Elouzkîtî. When the two commanders and their suite were assembled at Tâmesna, Al-Mansur attended the oath ceremony in person. Surrounded by the most influential personages, he had the precious copy of the Koran brought to him which had belonged to Uqba ibn Nâfi El-Fihri (the famous conqueror of Africa and the founder of the city of Qaïrouùn) and which was one of the richest treasures of the caliphs; then the two Sahîhs were also brought, that of Elbokhâri and that of Moslem, and the formula of the oath was then read. Elficbtâli, who had been given the task of reading this document, was assisted by the cadi Abulqâsem Ecchâthibi, who explained to the assistants the difficult expressions contained in this writing. Everyone took an oath of loyalty, except for the children of Al-Mansur, who, only the following day, affixed, as a sign of adhesion their signatures at the bottom of the document.

In a letter written by Zaydan ben Al-Mansur, who was prejudiced by this oath, I read the following: “I attended the oath that was taken to Mohammed Ec-cheik, ruler of Marrakech; all the children of Al-Mansur were present at this ceremony and were invited, except me, to take the oath. My father, in fact, had said then: "So-and-so does not have to take an oath, because he will always do what I order him to do." These words painfully affected my brothers who, by the expression on their faces, showed their displeasure. »

The ceremony of this new oath over, Al-Mansur thought of providing each of his sons with a command and dividing up his estates between them; he thus hoped to leave no trace of anger in their souls and to prevent hateful passions from invading their hearts. To Abu Farès, consanguineous brother of Al-Mansur, he assigned Sous and its villages; Abulhasen Ali received Méquinez and the neighboring territory of this city, and Zîdân shared the country of Tàdela. Certain circumstances later caused this distribution to be modified: Zaydan went to Méquinez and Abulhasen to Tàdela. This last combination was definitive.

CHAPTER XXXIX REVOLT OF ENNASER BEN EL-GHALEB-BILLAII AGAINST HIS UNCLE ABULABBAS AL-MANSUR

During the lifetime of his father, El-ghaleb, En-naser was lieutenant of the province of Tadela; but when his father died and the latter's brother, El-motawekkel, seized power as we have explained above in detail, the latter had En-naser arrested and kept him in prison until the end of his reign. Later, as has been said above, Abd el-Malek, having wrested power from the hands of El-motawekkel, set En-naser free and treated him with respect. This one lived then in a happy situation, under the orders of Abd el-Malek, until the death of this commander, which took place the day of the battle of Ouâdi Elmekhâzin. At this time, En-naser took refuge in Arzila, which was then in the power of the Christians, then he crossed the sea and went to Spain, where he remained for some time with the King of Castile.

En-naser went to Melilla, where he remained until the 3rd of the month of Shaaban in the year 1003 (April 14, 1595). Turbulent people, adventurers of all kinds, and the vilest scoundrel, on learning of his arrival in this city, came in crowds to him and hastened to put themselves at his disposal. As soon as these partisans had formed a considerable group and a veritable army, En-naser put himself at their head and left Melilla to go to Iaza 2, which he occupied. The neighboring tribes, such as the Brânès and others, joined him and prepared to lend him aid and assistance. On entering Taza, En-naser had demanded that the inhabitants pay him a fee, the Christians, he told them, even imposing the eggs.

At the news of these events, Al-Mansur was very saddened and conceived deep worries About the future; indeed, the Maghreb had risen at the call of En-naser and all the great personages wished the success of the usurper, having lost all sympathy for Al-Mansur, who manhandled them and made his authority weigh harshly on his subjects.

In the work entitled: Ibtihddj elqoloub, the author, in the article devoted to the biography of the blessed wali, Abulhasen Ali ben Mansour Elbouzîdî, says: "One day when, mounted on a mule, he was traveling with his disciples, he exclaimed, "Brethren, do you not hear what my mule is saying? It proclaims the triumph of Mulay En-naser. The stones and the trees repeat the same words, and yet I see something other than that. Events proved the wali right: everything in the Maghreb rose up in favor of Mulay En-naser, but shortly afterwards he was killed before he had conquered sovereign power. »

Al-Mansur having sent a considerable army to fight En-naser, the latter routed the forces directed against him and thus increased his prestige. Al-Mansur then gave his heir apparent the order to go against the rebel; the young commander immediately set out at the head of a magnificent, admirably organized army and engaged in a combat in which fortune declared itself against En-naser, who fled by way of Taza. During this flight, the usurper, who had stopped in the small town of Ledjâïa in the district of Djebel Ezzebîb, was overtaken by the heir presumptive who fought him and succeeded in seizing his person. En-naser having been put to death, his head was cut off and sent to Marrakech. These events took place in the year 1005 (August 25, 1596- August 14, 1597).

In his Mohâdhardt, Sheikh Abu Ali Elyousi relates the following anecdote: "When En-naser, nephew of Al-Mansur, revolted against his uncle, Sidi Ahmed ben Belqasem Essoumai declared that Ennaser would enter Tadela, and he meant by that that he would enter as sovereign. Hearing this, Sidi Mohammed Ec-cherif exclaimed: “Unfortunate Baba Ahmed, he saw En-naser's head enter Tâdela and he thought it was En-naser himself! After his defeat, En-naser had his head cut off and his head, carried to Marrakech, passed to Tadela during the journey.

The death of the rebel caused great joy in Al-Mansur, who on the occasion of his victory received many deputies who had come to congratulate him. For his part, he wrote to the sultan of Mecca, Hassen ben Abu Anmi, to the sheikh knowing God, Sidi Ahmed El Bakri Esseddiqi, to the imam Bedr-eddin Elqirâfi and to other characters, to inform them of the success and the triumph that God had wanted to assure him.

The eloquent secretary, Abu Abdallah Mohammed ben Omar Ecchâouï, on the occasion of this event, composed the following verses:

“Receive our congratulations, Commander of the Faithful; thanks to your value fates hastened their march; Thanks to you your empire shone, while that of your enemy darkened and the haughtiest heads trembled. “Such was the disastrous fate of him whom God wanted to frustrate in his hopes, and to which the help of

the infidel could not take advantage. “For him, the prediction has come true; but if the head arrived first, the feet did not follow it. »

Another author has made a similar allusion when speaking of the vizier Ibn Elferes, who had been killed and crucified: seeing him with his head bowed, he exclaimed: “The restive colt wanted to reach the goal by overtaking the heads of the horses thoroughbred and fast at the race; “So he ran, and his feet moved; but if the head came first, feet did not follow. »

CHAPTER XL: OF THE CONSTRUCTION OF THE PALACE OF eL-BADI' BY AL-MANSUR; DATE ON WHICH IT WAS BUILT AND REASONS WHICH MADE IT BUILT

According to the author of the Mendhil essafa, the motive which induced Al-Mansur to raise the Bedî' and to employ precious wealth and considerable sums for this construction, was the desire to leave a lasting trace of his dynasty, descended from the Prophet, and to assert its superiority over the Berber and other dynasties, such as the Almoravids, the Almohades and their successors, the Marinids. All these governments had erected monuments intended to perpetuate their memory, whereas, until then, the Sharifian dynasty had done nothing similar to increase its glory, although it was more worthy of it than any other, because of his illustrious ancestor and his ancient nobility. It was therefore with the intention of enhancing the brilliance of the Cherifs that Al-Mansur set to work and built this palace, because according to the expression of the poet:

"When the commanders want to recall the memory of their glory, they do so in the language of monuments: "Any building that reaches considerable proportions remains as the index of a glorious character. As soon as this construction was decided, Al-Mansur summoned all the scholars and people reputed to be virtuous and asked them to fix the time at which we should begin to put our hands to work. The first foundation works took place during the fifth month of the reign of the commander, in the month of shawal of the year 986 (1578), but the building was not completely finished until 1002 (1594), although the construction n would not have been interrupted.

Al-Mansur had brought in workers from all countries, even from Europe, and every day the number of craftsmen and skilled architects was so considerable that an important market was established at the door of the site, to which the merchants brought their goods and their most precious objects. The marble brought from Italy was paid for in sugar weight for weight, Al-Mansur, as Elfichtâli reports in the Mendhil Essafa, having established in the Haha, the Chouchaoua and elsewhere still, numerous presses for sugar cane. As for plaster, lime and other materials, the sultan had brought them from all countries. One even found, in the accounts, a receipt noting that an individual had delivered a sa' of lime which he had brought from Timbuktu and which formed his contributory share in the mass of the charges imposed on the people. However Al-Mansur showed himself very liberal and very benevolent in this circumstance; he paid the construction workers generously and lavished on them bonuses. He even took care of the maintenance of their children, so that these artisans could devote themselves entirely to their work and not be distracted by any preoccupation.

The Bâdi' is a square building; on each side of this square stands a large and magnificent cupola, around which are grouped other cupolas, palaces and dwellings. Its height is considerable and it covers a vast area. It is certainly the most remarkable construction and the most beautiful work that exists today; the trumpets of fame are insufficient to celebrate its magnificence, because it eclipses the memory of Ghomdân (palace of Himyar), makes Ezzahra (10th c. Andalusia)2 and Ezzahira3 pale and gazes disdainfully at the domes of Damascus or the pyramids of Cairo .

There were onyxes of all colors and white marbles like silver or completely black; the capitals of the columns were covered with molten gold or fine gold leaf. The floor was paved with superb slabs of polished and finely cut marble, and the coverings of the walls, covered with earthenware of various colors, simulated an interlacing of flowers or the rich embroidery of a mantle. Finally, the ceilings were inlaid with gold and the walls, decorated with this same metal, were further adorned with brilliant carvings and elegant inscriptions made of the finest stucco. The decoration finished, the sultan made the purest waves run through the courtyards of this palace. To tell the truth, the Bedi' is one of the highest and most splendid monuments that have existed, and it surpasses in beauty the palaces of Baghdad. It is a sort of earthly paradise, a marvel of the world, the height of art; it makes one swoon with pleasure and admiration.
It is of him that the poet said: "Any palace seems ugly next to the Bedi', because it is only there that the fruits are tasty and the flowers fragrant: "Its appearance is magical, its waves are pure, its land fragrant and its buildings stand proudly in the air. “Marrakech owes him his immense celebrity and, thanks to him, his glory will last for centuries. »

Inscriptions in embroidered verse, on doors, carved in wood, drawn on earthenware or molded in stucco, brightened the eyes and provoked the admiration and astonishment of visitors: each inscription was related to the nature of the dome. which contained it and sometimes it even contained a kind of defiance addressed to the neighboring cupola. It would take too long to reproduce all these inscriptions, but it does not seem to

us that there is any inconvenience in giving a few here. We are therefore going to skim this reservoir and dive into this sea of wonders, in order to find there useful information and consolations for our soul as to how time has acted towards those who have passed away.

First, here is the inscription engraved on the exterior of the dome called Elkhamsîniya, which the author of the NefhEtthib says was so named because it had fifty cubits. These verses are due to the pen of the eloquent secretary, Abu Fârès Elfichtâli, who makes this dome speak in these terms: “I have risen; then the full moon descended and bowed down before me; at this moment, the disc of the sun formed like a loop in my ear; “I put the constellation of Iklil as a crown on my forehead and hung Gemini on my neck as a necklace. “On my chest shine the Pleiades, like a river of pearls terminated by a rich jewel. “I surpass the brilliance of the stars, for I have placed my feet on the planet Saturn which is below me. “I overflow with benevolence and generosity in a torrent that would cover the Milky Way. “Across this torrent, I have thrown a bridge for glory that the waves of the sea beat, swallowing up everything it reaches. “Amid the foliage run streams whose pebbles shimmer like a tunic with variegated designs. "A curtain of trees surrounds them and the overflowing spring crisscrosses the park with its waters, "Which rush through the plants and open a path through the flowers, shining like a fringe at the end of the leaves than, “In its nocturnal breath, the zephyr swings; thus swings a man intoxicated with absinthe. “These waters flow through beds embellished at great expense and which do not have to worry whether the cloud will inundate them soon or will be slow in coming; "They overflow from their reservoirs and spread over the shining clay, like seas which have no other limits than the bounds of immensity, "And rise in a sheaf from a central basin and, like the sun, they fear neither eclipse nor decline: “When the pipes pour their waters into it, the basin resembles the full moon which shows itself in the sky, among the stars. “When the sun illuminates it, it reflects its rays on its silvery face in an abundant stream. “I myself trace on its dazzling surface arabesques which are, so to speak, strewn with grains of musk, “And when the whiteness of the domes surrounds me like a necklace, I am, in this adornment, like the central jewel; “Their white silhouettes surround me, like virgins who have stripped their necklaces and their veils “To show their waists; but nudity embellishes them and brings out their reliefs and carvings with advantage. “Their crowns rise in the air and will break, with a crash, the spheres of the firmaments of generosity. " Oh ! how far you wander in bliss! in the region where glory runs, where orthodoxy mounts, “Temple of glory, raised by power and whose enclosure the wishes of the humblest of men do not cease to traverse; “Park where many gazelles roost and which is not closed, neither by copses nor by thatch, but by the arches of the domes. “Here it is neither Yilhel nor kamth that flourish; it is the carpets and not the jujube and Yarth * which serve as layers there. “It seems to be made of pieces of musk that the cloud has moistened to give them shape. “When the breeze*, which comes in the morning, moves away in the evening, it transports to everyone's sense of smell the perfume of its amber in the form of a daily present. “Ezzahra and Elkhould 6 recognize his superiority and the salons of Persian Khosroes are furiously jealous of his magnificence. "The tent of glory is there, erected with its ropes stretched in honor of the one who, among men, can claim the noblest origin, "The Imam who carries away fortune in the folds of his flag and who makes to anchor the vessels of glory where he halts his steps. “He conquered the lands of the earth with cohorts that ruffled the skulls of the enemy wherever they saw him moving. “Flames leapt from their spears so brilliant that their brilliance turned the hair of the peoples of Ethiopia white. “His victorious squadrons, if they march into battle, are preceded by the destinies which outstrip them. “Each time they raise the Alid banner, victory is one of the conditions they set for raising it. “Their croissants are not there for show; their steeds want to chase everything in front of them; “They obey the illustrious men who hold their reins and cut a large share in the liberalities of Fortune. "It is the hand of the Commander of the Faithful, of him who leads the Greeks, Persians and Copts on a leash, "Who raised to glory these walls and these pavilions and who holds the whole earth under his domination. Here are now the verses emanating from the same author which are found inside this same dome: “The beauty of my wonders charms the eye; the splendor of my appearance delights the eye; “My sculptures are so beautiful that their brilliance dazzles the eyes of all onlookers. “At the top of my ceiling appear bright stars whose clarity never dims. “My atmosphere is formed by the vapors of generosity which cast shadow and darkness on the ground. “. I surpass in height the spheres of the seven heavens and that is why Fortune no longer tastes a moment of rest. “From my crescents and my hoops I made my bracelets, my foot rings and my earrings; “The pools of water surround me on all sides; there are some in front of me, to my left and to my right; “Their file stretches far away under my gaze, the surface covered with boats, rafts and vessels “All these streams flow towards me and when they manage, in their course, to merge their waters, in a lake, "You see the stars drown in this mass and are reflected there like precious pearls, "While

the drops of water, scattered on its surface, are like pearls that make those of expensive necklaces pale. "I am proud and I have the right to be, since I have been chosen to serve as the residence of the Commander of the Faithful, "Al-Mansur, the generous man par excellence, who raised to the glory of indestructible monuments , “The lion of war who, if he roars in anger, brings fear even to India and China. “When his squadrons advance against the enemy, his name alone inspires terror in the best entrenched armies; “It is he who envelops them by means of all the stratagems, who crushes them under the grindstone or drives them mad. “He is the Imam of the Maghreb; it shines there like a sun which spreads its dazzling light as far as the East. “In these marvelous palaces I am like a jewel, which will shine on their horizon for centuries; “The generous angels, who write the acts of destiny, will stand at my door devoted to your orders, “For, O Commander of the Faithful, you are welcome in these places, enter it in peace and remain there in peace. completely safe. » The same author composed the following verses which are traced, in black marble on white marble, on the pediment of the monument: "God inspired the author of this pediment which it would be difficult for any other to equal, when it shines and shines like a parterre. “The sculptures that adorn it recall the arabesques of the necklaces with which women with black eyes adorn their throats. “It seems that the gold that intermingles with its ornaments forms a brocade design, on a silver background, white as camphor. “The very ground, on which it rests, is like a silk fabric which is adorned with superb floral embroidery. “. When its mass is streaked with light, brilliant rays are reflected on all sides. “The ancient palaces cannot match it in beauty, whether it is Khawarnaq (Lakhmide palace) or Sedir”. “If you stop your sight on its gardens, your faith wavers, so enchanting is its magnificence. “The waves of the two basins which precede it, undulate, similar to hangings that the west wind agitates. “Silver statues adorn its vestibule; they look like living beings, so admirably modeled are they. “But to appreciate a wine, you have to drink it a second time, because it is only then that it makes joy penetrate the body. “Similarly, we must see again these lions, which roar while leaping, and these black pythons which have no other cry than a whistle. “Its streams stretch out like a carpet of crystal on which sparkling boats cast the shadow of their bulk; “The pebbles of their bed and the water lilies, which float on their surface, shine with the brilliance of shelled pearls. “What beauty in this work, whose splendor rivals that of the stars that light up the firmament. “It seems that all the flowers in the beds surround this monument and, from whichever side you look, you only see stars and full moons. "The height of my glory is that the author of this construction was the honor and the guide of humanity, Al-Mansur, "The commander who, by his rank, rises above the stars Castor and Pollux, and who shelters under the canopy of a throne dominating Arcturus; "The pole of the caliphate, the crown that girds the forehead of a dynasty, the one in the name of which the armies launch cannonballs, "Which will make tremble, to the depths of Iraq, an army in the process of crossing the Euphrates on a bridge. “He is the offspring of the Prophet, son of the Caliph and of the race of those who spare blood and are chaste, yet powerful. “There is an ocean of generosity, but which agitates its waves; he is a glorious sword, but one that fertilizes. “It is a mountain that one supports and venerates without difficulty and which, on the day of battle, sends numerous armies. “May his greatness endure; may his fame be riveted like a collar around the neck of glory! “Victory has made a pact with him and, morning and evening, he sees happy news coming to him. “May this place never cease to be the abode of his happiness and may he plant his unfurled banner there after victory! “May the couriers of joy run here in his honor and may the guests pass around the cup of friendship!

On another part of the Bedî' we still find, still by the same author, the following inscription : "The signs of beauty manifest themselves in monuments and exercise their fascination, like the apple of beautiful eyes. “We now see the care he took to make a work of art and to make it worthy of the stay of women. “Upon each column are silver blades which stand, sometimes straight as branches, “Sometimes the stem is covered with three grooves, entwined one in the other, “And covering other beautiful things which make those pale palaces of Sapor and Khosroes. “Thanks to its statues, the Kheizourâna receives a brilliance similar to that of the ruby of India. “All this is related to your glory and would also be worthy of the works produced in Sanaâ, “For you are mighty, as was the son of Dhu Yazan, and this palace can be compared to that of Ghomdan in the Yemeni country. "It was an ill-famed place, but faith and hope have entered it now to visit you there, 'And it has become the abode of the caliphs and orthodoxy makes the seven rhythmic verses be heard therein'. "It is the real world, inhabited by the guide of all the peoples of the earth, whether they are far or near, "These palaces which have no equal on the globe, any more than there exists for glory another Al-Mansur.

On the railing of the balcony, which overlooked the gardens and surmounted the green dome, one could still see those verses which Elfichtali had composed in the year 995 (December 12, 1586-December 2,

1587). "Hasten to bring the cup of joy in the morning and water your guests, suns or crescent moons. “Get up on my belvedere with its sparkling ceiling, you will find there Castor and Pollux sheltered under my roof. “And law, moon of glory, when you reach my summit, you will no longer accept any other companions but the stars. "This palace lights up and embellishes, if one contemplates from here its carpet of flowers adorned like a bridegroom, "And I am angry with Al-Mansur Ahmed when he picks these roses, which are devoured with envy in looking at the Bedî'. “O Commander, who in your greatness considers kings as slaves and whose domain is the whole universe, "May the messengers of happiness ceaselessly encumber my door and bring there joy and amusement, "For there is here, for the honor of the caliphate, a dynasty so powerful that the sight of it alone puts the vanguard to flight of Jesus.

Another secretary had composed the following verses, which were embroidered on a piece of beautifully woven gold cloth which served to cover the four walls of the Khamsiniya dome; this type of tapestry was that which the inhabitants of the Maghreb designate today under the name of Hdithi

On the first wall: "Walk your gaze on this admirable fabric and, in honor of my beauty, circulate the fiery cup, " To water these hillsides and flowerbeds, because what good is the water pouring down from the clouds for them? “How could other beds shine with a brilliance similar to mine or even simply equal it? “While coarse beings alone populate these flowerbeds, while I serve as a refuge for fawns of gazelles!

On the second wall: " All beauties are disdained, like a bending stalk, in the presence of the robust swaying willow." “As for me, I spread my hair above Arclurus and cast a look of contempt on the vulgar. “I drag the skirts of my tunic on the Milky Way, playing with myself, and am all glorious in my inventor Abulabbas; "No dome like me has been made and no other has illustrated, like him, the throne and the grandeurs. »

On the third wall: “He is a commander whose power the other kings cannot reach, whom he overwhelms with his disdain and his irony. "He is the fertilizing cloud, the ocean of virtues, the lion of battles, the terror of battles, "The incomparable in splendor and glory, the pole of grace, the master of generosity and valour, " This commander who, by his mere presence in the countries he visits, changes the scents of sewers into perfumed scents. »

On the fourth wall: « When its full moon rises in the middle of a halo, it dazzles with its clarity the eyes that contemplate it. “Under his reign, stars are seen that are all brighter than weddings or feast days. “May he, for his greater glory, always build and raise his dwelling on solid foundations! "As long as the zephyr will make the branches undulate and the pearls of generosity will live on its resplendent brow.

Another secretary had also composed these two verses which were engraved on the two jambs of a door: “ O you who look on, by God! stop and think! admire these beauties and this accomplished marvel, “And when you have examined it with hay, say to yourself: the mystery is in the inhabitants and not in the building.

The eloquent secretary Abu Fârès Abdelaziz ben Mohammed ben Ibrahim Elfichtâli had composed this quatrain which was engraved on one of the doors: “These messengers of happiness rush to me and the harbingers of bliss rush to my door; “They arrive at the appointed time, as the crowd of pilgrims goes to the well of Zemzem”. “Happy tidings land on this gate of bliss and, like stars, shine for the Sharifs. “The best thing to do would be to say without fear: the Bedi' of Ahmed is the Garden of delights.

When, says Elfichtali, I presented these verses to the sultan, he admired them except for Jardin's expression, which displeased him and grieved him greatly. The construction of the Bedi' was completed in the year 1002; the vizier, the Faqîh, the scholar, Abulhasen Ali ben Mansour Ecchiâdhemî, had composed the following chronogram which was engraved on the Marble Door, one of the doors of the Bedî: “Beauty is a word that this palace gives meaning to. How admirable are its sight and its splendor! “It is the Bedi' whose marvels shine forth, a work whose name is so well suited to the thing named. “It is an immense edifice, raised on the foundations of piety, and the meaning of its name alone indicates the date of its construction. “This date also shines, and the eyes of memory perceive it, in the complement of this sentence: Say: he alone is God.

The same vizier had composed these verses which were engraved on one of the doors of the Bedi: ' This door is marvelous like the crescent moon: the solid palace is in a way only its continuation. “So he was named Bedi' using hyberbolus, assonance and pleonasm. “It has arrived at perfection and I then said to

mark its date: remains without knots or deformation. "Monument built by the piety that comes from God, under the auspices of happiness and bliss.

It was again this vizier who had composed this verse which appears on the canopy of the " Crystal Cupola": "If you want the date of the completion of the Bedi', say: the palace of Ahmed is the palace of the congratulations'.

When the monument was completed, the vizier addressed the commander in these terms: " O sovereign, whose empire has risen in the midst of other kingdoms like the dawn that follows darkness, "This palace is finished, live in it always happy and in possession of your crown. "

Al-Mansur, says the author of the Nefh Etthib, had designed three works of admirable form and marvelous beauty: the Bedî', the Meserra and the Mochtaha. Among the verses that Al-Mansur composed on these monuments, the following allegorical couplet is quoted: "The parterre of your beauty has shown its splendor and I have sought to turn my heart away from you without success." "For if, O beauty, your elegant branches bend in the Meserra, your pomegranates are in the Mochtaha.

Here is what the author of the book entitled: Kitâb elbaydn elmoarib an akhbdr elmaghrib, Sheikh Abu Abdallah beu Adhâri the Andalusian, reports in a passage that I read in the second volume of his work : "The first who created the Meserra, located beyond the garden of Essâliha, was Abdelmoumen ben Ali, the leader of the Almohades. It is an immense orchard, three miles long and About equal in breadth; it produces all the fruit one can desire and receives the waters which are brought to it from Aghmat; a large number of wells have also been dug there. "

When, says Elyesa', I left Marrakech in the year 543 (1149), the products of the plantations of this garden, already amounted, both in olives and in other fruits, to 30,000 dinars of Abdelmoumen and yet , at that time, fruit was cheap in Marrakech. It may be that Al-Mansur simply restored the Meserra which had fallen into ruins and poured life into its dying plantations. Al-Mansur was very proud of the Bedî' and after him, his sons also took pride in it. This is what Abu Fârès Elfichtâli alludes to in these verses: "This Bedi', it would be difficult to equal the marvels that you have created there and which make it an admirable work. "The gazelle is so jealous that it loses its beauty; the generous man, for the same cause, becomes wicked. "You raised this edifice yourself, with all its artistic decorations, thus fulfilling the promise that you had made to glory and that it expected of you. "In all genres, you sought perfection and you managed to reach it, without having experienced any weakness. "Enjoy, in this palace, your royalty which will remain respected there and pick the branches of happiness there, while they are still verdant. »

When the Bedî' was finished, its decorations and embellishments completed, Al-Mansur gave a magnificent party to which he invited all the notables and the great of the kingdom. The guests were served dishes of all kinds and various delicacies, then gifts were given to them and never before had such considerable sums been distributed. Among the crowd of people who took part in this celebration was a jester who at that time enjoyed a certain reputation for holiness: "What do you think of this palace, oh so and so," said Al-Mansur jokingly? » "When it is torn down, it will make a big pile of earth," replied the jester. Al-Mansur was dumbfounded on hearing this reply, and augured a sinister omen.

This prediction came true and was fulfilled by the victorious sultan Mulay Ismaïl ben Eccherif. This commander ordered, in fact, to destroy the Bedi' in the year 1119 (1610) and that for causes that it would be too long to enumerate here. All the constructions were therefore demolished from top to bottom, the materials turned upside down, the works of art mutilated and scattered on all sides; the ground then remained fallow, as if it had never been developed, and became a pasture for cattle, a den of dogs and a haven for owls. Thus was verified the fact that God does not elevate anything on earth except he lowers it afterwards. A curious detail: there was not a single town in the Marrakech that did not receive some remains from the Bedi'.

In this regard, I remember having read the following account of one of the historians of Andalusia: "The palace of Ezzahira, built by Al-Mansur benAbu Amir, was one of the wonders of the world, and its solidity was foolproof . During the reign of Al-Mansur ben Abu Amir, a personage, endowed with great insight, came to pass near this palace which was then flourishing and embellished by its inhabitants:
"O palace, he cried, you contain something thing of each of our houses; may God give back to each of our homes a part of you! Fortune was not slow to strike this palace with its blows and it soon fell into the

power of the enemy. Or destroyed it then and all the works of art it contained were scattered on all sides, to the point that some of them were found in Iraq.

During one of my journeys, my path took me across the Bedi. Seeing these frightening ruins, I recited these verses inserted by Mohiy-eddin ben Arbî in his book entitled: Elmosdmardt, verses which he had composed during a visit to the ruins of Ezzahira: "Residences which shine in these valleys, you do not are more populated. “You form nothing more than a solitude, “In which the birds moan on all sides, sometimes ceasing their complaints to resume them immediately. “I interrogated one of these birds, who, his heart filled with sorrow and terror, stood aloof. “Why, I said to him, do you moan and complain? "Because," he replied, "happy times have fled and will never return." »

I then recited this couplet from Ibn Elabbàr reported in the Tohfat elqddim: “One day addressing myself to a palace whose inhabitants had disappeared, I said: What has become of your inhabitants, so illustrious for us? “A voice answered me: They stayed here only a short time; they then left and I don't know where they went. Finally I ended with these words of the poet: " I stopped in front of Ezzahra, and thoughtfully I lamented while contemplating its ruins." “Oh! Zahra, I cried, come back. - Can he who is no longer come back, she replied? “So I started crying, moaning About his fate. Back my tears, back! “Are not the iraces of those who have disappeared themselves like the mourners in a funeral procession? In examining the word Bedi', I recognized that the numerical value of its letters gave the figure of 117, and that this number is exactly that of the years during which this palace remained standing and flourishing. It was indeed completed in 1002 and, as indicated by the chronogram of its name, it lasted 117 years after its complete completion. This is a singular coincidence. Duration, eternity, and absolute power belong to God, the sovereign retributor; he will call everyone to account, without anyone being able to call him to account for what he does.

CHAPTER XLI: OF THE MANNER IN WHICH AL-MANSUR ORGANIZED AND DISPOSED OF HIS ARMIES

Under the reigns of Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh Ehmahdi, of his son El-ghâleb and of his grandson El-motawekkel, the army, says Elfichtâli, had remained organized in the Arab way under the report of the costume, food, etc. On coming to power, Abd el-Malek who, during his stay with the Turks, had seen their customs, had tried to follow foreign customs and impose them on the population in all things; but the people were repugnant to these usages and, in spite of the commander's orders, preserved their ancient traditions.

As soon as, thanks be to God, he had ascended the throne, Al-Mansur tried to reconcile the habits of the Arabs with those of foreigners: he chose among the foreigners a few freedmen whom he raised at his own expense and whom he showered with his favors. . It was thus that he chose Mustafa-bey—this word bey, in Turkiyish, signifies generalissimo—gave him the special command of the spahis and charged him, moreover, with guarding the gate of the imperial palace. Among these freedmen, we must also mention: Pasha Mahmoud, in charge of the palace treasures and the custody of the keys to the public treasury; the Qâ'id Al-'Ulûj, leader of the troop of renegades; the pasha Judar, the conqueror of the Sudan, chief of the Andalusian troops, the Andalusians forming a considerable corps of fusiliers; ʿUmar, the kingpin of the army of Sous.
All the foreign soldiers, Turkiyish and renegade, were divided into six corps:

1° the biyâk: wearers of a golden yellow cap adorned with an aigrette made of ostrich feathers of various colors, formed two companies which stood in front of the commander's apartment or in front of his slow;

2° the sollriq: had long caps which fell over the shoulders; these caps were attached to the top of the forehead with golden yellow tubes; their belts were trimmed with long plumes of undressed ostrich feathers; finally they planted in the tubes, which adorned their caps, other ostrich feathers which, fixed at the top of the forehead, were thrown back. They marched immediately after the biyâk;

3° the belebei'douch: armed with leqqāf, a sort of spear with a short thick handle covered with iron plates held in place by numerous nails; the iron of these spears was very long and very wide, and on each side of the shaft rose formidable fangs at right angles. These troops marched behind the sollaq;

4° the chanchariya: specially charged with cooking and transporting food; their chief Bakhtiûr was one of the prisoners taken at the battle of Ouâdi Elmekhâzin;

5° the qabjiya: whose function was to guard the doors, to open and close them; they had at their head the caïd Mouloud Ecchâouï. Every night, a squad of qabdjiya stood guard and walked the walkway of the ramparts that surrounded the city. These men also had to look after the throne and the bed of justice, on which sat the monarch in his palace, and to regulate the ceremonial of the audiences;

6° the chaouchat: whose mission was to mark the place of the troops in time of peace and in time of war; it was also up to them to forward the letters and missives sent from various quarters to announce happy or fatal news.

All these things, says Elfichtàli, contributed to give to his reign a prestige which other governments had not had. Each time that Al-Mansur went out, whether it was a holiday or whether it was an expedition or a reception, all the troops accompanied him in the order indicated above.

At the time of the parade, each caïd marched at the head of his troop with the flags and surrounded by his staff composed of all the officers on horseback: these officers formed what were called the Bouloukbâchi and established a demarcation between the different corps of following troops.

As for the army as a whole, adds Elfichtàli, it was usually arranged in the following order: the troops of the Sous led the way, then came immediately after the Cheraga, each of these groups being divided into two divisions; following them took place the two elite corps of freedmen, renegades and others, then the troop of Andalusians with all those who had been assimilated to them and who had been incorporated into their ranks. These last two corps marched in the same line, for they had exactly the same rank, and when bonuses were distributed, each of them had the preference in turn; however, the freedmen occupied the right because of the superiority which the title of freedmen earned them. Each of these corps further had the honor of marching alongside the sultan, and their leaders Mahmoud, caïd of the freedmen (Mawâlî), and

Jûdar, caïd of the Andalusians, took the head of the procession, sheltered by the flags which floated above them and surrounded by an escort of Bouloukbâchi. After them was the main nucleus formed of the Biyâk, the Sollâq and the Beleberdouch, these three regiments marching in the same line in front of Al-Mansur; the Biyaks took their places immediately to the right and to the left of the sovereign, and one of them carried in front of him one of his Yezenite spears. The Biyâk also provided the bearer of the parasol which, during the walk, shaded the sultan's head, as a turban might have done; this bearer was the highest ranking officer after the caïd Perviz. When the sultan went on foot to the mosque of Al-Mansur, which was on the side of the tombs of the Cherifs or to the Mus htaha, the kingpin Perviz carried the parasol himself. Finally, to the right and left of the Biyaks stood the Sollaqs, who were themselves flanked on each side by the Beleberdush, armed with their halberds. The whole formed a whole such that it threw fear into the hearts.

The prize horses were placed side by side, in line, between the two main divisions of the army, and extended to the standards of the artillery corps; they were led by special riders called the serraja. As for the royal mounts, they were led on a leash by people from Ouzegha, walking on foot, which was an excellent measure. The spahis placed under the direction of the Beylerbey were divided into two large squadrons which marched, one on the right, the other on the left, in front of the escort which carried the large white standard, called Ellioud Al-Mansur (the victorious flag) : this flag, emblem of royal power, floated above the head of Al-Mansur and served as a point of reference for all those who followed. There were also many other banners of various colors.

In front of the sultan the great drum was carried, the sound of which was heard at a very great distance; behind him were the other drummers, as well as the ghaithat. These last instruments were entrusted to foreign artists, past masters in their art, and who drew from them airs and sounds such that they could not help but excite courage and inspire warlike feelings. This music made the horses march in rhythm and gave a strong dose of stoicism to timorous hearts. Besides the instruments already mentioned, there were still other kinds of flutes and long copper tubes of the size of the negir, and which were called Trumbita. All this was still one of the innovations of the commanders of this dynasty and one of the things which contributed to increase their glory and their power. Behind the banners and the music came the AlM in the middle of a magnificent procession. Such was the organization of the troops of Al-Mansur summarized succinctly according to the Menâhil essafa.

An author claimed that the parasol, which was discussed above and which was carried above the head of Al-Mansur, was one of the things imagined by the commanders of the Saadian dynasty, but it results from what I have read in history books that this use had been known for a long time. We see, in fact, in Ibn Khâliqân (volume IV, p. 359), in the chapter devoted to the biography of Yaqoub, vizier of Ëlaziz ben Nizâr, that when his minister died, Elaziz, dressed in mourning, attended the funeral and followed the convoy mounted on a mule, but that he had no parasol, though he usually used one whenever he traveled on a mount. The Saadian commanders were probably only the first to introduce the use of the parasol to the Marrakech. God only knows what it is.

Everything that Elfishtali relates About the military forces of Al-Mansur and the great number of his soldiers is absolutely correct, but among the people, who are eager for exaggerated stories, the anecdote is told following: One day Al-Mansur, without saying anything to his courtiers, left his palace to go to Ar-Rumayla, near Marrakech. No sooner did we know that the commander had left than all the people around him, some equipped, others not, went looking for him and joined him. Elmandour having then given the order to enumerate the soldiers who had followed him, it was found that there were 80,000 of them: such a small number of people. There is no need to point out the exaggeration and the boastfulness of such language.

In his book entitled: Rihlet ecchihab ila liqa elahbrib, the sheikh, Abulabbàs Ahmed Afqaï Elandalousi, says the following: The Hispanic peninsula would have been easy to wrest from the hands of the infidels and it would have taken little time to achieve this result. Indeed, when I went to Marrakech, under the reign of Al-Mansur, I saw that this commander had 26,000 horses; if, at that moment, the idea had occurred to him of undertaking the conquest of Spain, he would have seized the whole country in no time. Such is in substance the account of this sheikh, for I retrace it from memory, as I have done for the extracts which I have given in this work.

CHAPTER XLII: OF BRAVERY of AL-MANSUR; HIS ACTIVITY, SKILL AND INSIGHT

Al-Mansur was an enterprising man of heroic courage; he was only interested in the brave and the heroes; only the fire of war and fighting was capable of igniting it. He had an instinct for war trickery and strategy. His vizier, Abulhasen Ali ben Mansour Ecchiâdhemi, having recited to him, following a battle at El-motawekkel, this couplet composed, in his honor, by the secretary Abu Abdallah Mohammed ben Aissa: "He is the cloud, he is the sea if it is a question of generosity and liberality; he is a ferocious lion when he strives in battle; "His spirit and his momentum then surpass those of the arrow, and by the solidity of his resistance he defies numbers. »

Al-Mansur replied with this couplet from Abu Farès: "We are among those for whom second place does not exist; we need the first, above all the others, or the grave. "For us, life is priceless when it comes to great things: whoever wants to marry the most beautiful should not haggle over her dowry. »

The activity of this commander was such that, not content with the advice he received from the provinces of his empire, he sought information; he showed no delay in examining the correspondence he received from his agents, he hastened to reply, saying that anything could suffer from delay, except the reply to a letter from a functionary. His secretaries were required to remain in the offices, which they could only leave at certain fixed hours.

In this connection, Elfichtâli relates the following fact: One day, we other secretaries, he says, were gathered before the door of the palace, waiting for the sultan to come out of his apartments, when a messenger came to announce to the eloquent secretary , Ahou Abdallah Sidi Mohammed ben Ali Elfichtâli, the sad news that one of his children was dying. Unable to control his anxiety, Abu Abdallah immediately returned home. No sooner had he left than Al-Mansur left his apartments; he asked where this secretary was and, when they told him that he had gone home, he flew into a violent rage and immediately sent someone to fetch him. Abu Abdallah was brought back trembling, and we had no doubt that he was severely punished; but when he had arrived in the presence of the sovereign and that, the latter having questioned him on the reason that had made him leave, Abu Abdallah replied that it was a serious illness of his child that the remedies of the doctors did not succeed in curing, Al-Mansur, taken with pity, told him "Children's illnesses can only be cured by the remedies of old women and especially by those of the old women of our palace: therefore send someone to ask them what there is to do. »

A proof of his ingenuity is the idea he had of imagining new characters equal in number to those of the alphabet and using them to write the despatches he wanted to keep secret; he made a mixture of these characters with those of the ordinary alphabet, so that the text remained indecipherable. If the letter got lost, misplaced, or fell into enemy hands, no one could know its exact content, or even its general meaning. When one of his children or one of his agents left the capital, Al-Mansur gave him a copy of the list of these characters so that he could decipher the sovereign's messages. Addresses were written the same way.

Al-Mansur was tenacious; it was thus that he learned Oriental writing in order to correspond with the scholars of the East, and he even acquired, in this genre, a skill with the pen comparable to that of the best Oriental calligraphers. It is said that one day having sent a note written in his hand in oriental characters to his secretary, Abu Abdallah Mohammed ben Aïssa, to ask him for a book, the latter, by sending him the requested book, attached this couplet: " I I drank to the full the cup of joy in receiving these letters traced on a parchment. "This writing, having seen that Ahmid's hand was a sea of bounty, came to him from the East. »

CHAPTER XLIII: HOW AL-MANSUR TRAVELED AND ABOUT IT

“Al-Mansur, says the author of the Zahret ecchemdrikh, traveled little, for he only made two trips to Fez in all. Throughout his reign he gave himself up to pleasure and gave himself up to his passions. We see by reading that the legend which relates that he spent alternately six months in Fez and six months in Marrakech is in no way founded. Each time he went on a trip, Al-Mansur made immense preparations and led a sumptuous train. According to the author of Ennefha elmiskiya, he carried a pavilion formed of boards which were nailed and connected by rings, clamps and plates of silver metal of superb appearance. Around this pavilion, and forming a sort of wall, rose a partition of linen canvas, the designs of which appeared like a verdant garden or like an ornamented facade. Inside this enclosure were domes of various colors, red, black, green and white, similar in brilliance to the flowers of a parterre. The walls of the pavilion were covered with magnificent sculptures and superb hangings; they were pierced with doors similar to those of a masonry building and which gave access to vestibules and antechambers, through which one then entered the rooms of the apartments all surmounted by cupolas. The whole formed a sort of transportable city, a veritable royal marvel the likes of which had only been seen among the sovereigns of the past. This pavilion bore the name of As-Sîjj (the hedge). The walls of the pavilion were covered with magnificent sculptures and superb hangings; they were pierced with doors similar to those of a masonry building and which gave access to vestibules and antechambers, through which one then entered the rooms of the apartments all surmounted by cupolas. The whole formed a sort of transportable city, a veritable royal marvel the likes of which had only been seen among the sovereigns of the past. This pavilion bore the name of As-Sîjj (the hedge). The walls of the pavilion were covered with magnificent sculptures and superb hangings; they were pierced with doors similar to those of a masonry building and which gave access to vestibules and antechambers, through which one then entered the rooms of the apartments all surmounted by cupolas. The whole formed a sort of transportable city, a veritable royal marvel the likes of which had only been seen among the sovereigns of the past. This pavilion bore the name of As-Sîjj (the hedge). The whole formed a sort of transportable city, a veritable royal marvel the likes of which had only been seen among the sovereigns of the past. This pavilion bore the name of As-Sîjj (the hedge). The whole formed a sort of transportable city, a veritable royal marvel the likes of which had only been seen among the sovereigns of the past. This pavilion bore the name of As-Sîjj (the hedge).

It was About this Essiâdj that took place between the scholar, the grand imam, the mufti of the capital, Abu Malek Abdelwahed ben Ahmed Ecchcrif and the august and talkative secretary, Abu Fârès Abdelazîzben Mohammed ben Ibrahim Elfichtàli, the a dialogue which is related thus in the Menâhil essafa: One day, says Elfichtàli, Al-Mansur had gone to visit the mausoleums of the saints of Aghmat; as I had stayed behind, Abu Malek came to join me at the tail of the procession and we began the following dialogue:

Him:	“O Abu Fares, the friends have left and bid us farewell.
Me:	“They left taking with them the best part of my resignation.
Him:	“The camel driver of separation whistled the departure and death took them. »
Me:	“So my heart was nearly broken by this separation. »
Him:	« It is to God that J3 complains to me to be separated from them because »
Me:	« I tasted in the cup of separation what they themselves had tasted.
Him:	"If their departure makes any consolation useless for me,"
Me:	"In the company of Al-Mansur, I will find everything forgotten." "
Him:	" A halo surrounds its domes, "
Me:	" In the center of which we see the palace of the caliphate shining. »
Him:	« The sea of generosity surrounds it with its waves, »
Me:	« And the sun of loyalty rises on its horizon. »

It was in the midst of a magnificent procession that Al-Mansur had gone on pilgrimage to the saints of Aghmat. Arrived in this city, he stayed there two days, then, the third day, he left to make a pilgrimage to the imam Abu Abdallah Elhezmîri; and after having turned from his route to pass by the Sheikh Sidi Abdelmedjid, he halted at the great cemetery. There, he made many prayers, and Abulqâsem Ecchiâdhemi and the upright Faqîh, Ali beu Seliman Ettâmeli, distributed money in his name to the poor. On this trip, Al-Mansur had brought with him the Faqîh, the cadi Abu Malek Abdelwahed Elhamîdî, whom he had brought from Fez for the recitation of prayers. This Elhamîdî was a man endowed with a rare intelligence and great vivacity of mind; he composed in this circumstance, verses that scholars and court poets would

have been unable to match. For example, reeminent Faqîh, the secretary Abu Zéïd Abderrahman ben Mohammed ben Abdallah Elannâbi having offered him as a gift honey and a fat mutton, the cadi Elhamidi wrote to him in a way of joke, the following verses:
“O Secretary of State, O law whose qualities shine among the men.
“You offered me remedy 1 as a sign of friendship; this is certainly a wonderful gift,
“Then a fat sheep with kidneys that surpass all other kidneys in size.
“May you always write for the sovereign fearsome messages to his enemies. »
Here is what Abu Fares Abdelaziz ben Mohammed Elfichtàli said:
"O sea of science that overflows on all sides, O brilliant sun of human knowledge,
'You are full of indulgence, faith whose brilliant legions of poetry,
' the swords of rhetoric. Although thanks to them you can overthrow a formidable power,
“You content yourself with launching them on an expedition to spread the popular maxims. »
Abu Abdallah Mohammed ben Elfichtàli also said of the same character:
“O Abu Malek, you have smoothed a tunic with the resources of your fertile mind;
“You watered with a river of rhetoric the beds of your intelligence, which produce marvelous fruits;
"You conceal the chain of thoughts in the pomp of your victorious imagination,
"Who has the eyes of logic, but who never looks at anything but the lofty peaks.
“Receive these verses improvised by him whose eloquence is on the move.
Abu Malek Sidi Abdelouahed good Ahmed Ecchcrif replied thus: "
O you who are the master and the pole of the assemblies, you who are the center of the circle of glory,
"By launching your verses into the arena, you have revived in me erased memories;
“You reminded me of a country in which my awakening pupil has never ceased to dwell;
“You stirred my thoughts with a science whose traces had been erased in my heart.
“Such is my answer to your verses, to you son of the full moons who travel in glory.
“To you, offspring of eminent men, to you whose virtues appear to the whole world. »
Secretary Abu Abdallah Mohammed ben Omar Ecchàoui also praised Elhamîdî in these verses:
“O you, who revived the erased traces of the magistracy, you who are like the apple of his watchful eye,
“You who, by your manifest magic, made the sun of science rise in the West,
“Ocean of knowledge to whom glory and honor will be due in the other world;
“Cadi of the armies of a commander at whose feet the seven planets; form like a troop of travellers,
“A commander to whom all the earth is subject, to whom all kings send
“At the gate of his palace ask for asylum and refuge from his formidable power.
“It is enough for your glory, O Abu Malek, to have lived under the glorious reign of this monarch. »
Abulhasen Ali ben Abdelkerim said of this magistrate: “O commander of sciences, o you whose marvelous verses travel in all directions, “You have risen, like the morning star, and you have become a master, thanks to the fragrant qualities.
“Each time you have desired glory, honorshave flocked to you.
“Yesterday I received your verses, veritable beds where the flowersof rhetoric shine.
“Verses that recall Abdelmedjid and bring back to life his eloquence that hasnow disappeared;
“They would have excited the admiration of Bohtori himself, if theyhad appeared in his time.
“You dominate and surpass all the qadis of the earth. Long may youthus continue to be the center of the world! »

Secretary Abu Abdallah Mohammed ben Ali Elhouzàli, known as Ennâbigha, praised it thus:

“O present of the century, o you who are its eye and its dazzling gaze,
“Full moon of science, whose dazzling brilliance has dispelled thedarkness of ignorance,
"You whose marvelous spirit of finesse smells the waves of rhetoric: “Is it your poetry that we hear or a murmuic from Babel? are these your words or those of a sybil?
“Because you fill our souls with voluptuousness with the scent of your flower bed.
“Has our home been transported to you in the middle of the night, or have your fragrant qualities been exhaled to us?
“Thanks to your words, you loosed, from the prisoners made by the enemy, the chains that surrounded them on all sides.
“May you, our master, never cease to guide us through the night with your lights that never go out. »
Finally the caïd, the vizier, the Faqîh Abulhaseu Ali bon Mansour Ecchiâdcmi said in turn: “O you who guide science, who spread it and carry its triumphant banner, "Cadi of cadis, you through whom our West

rivals in glory with the East, you who weave with the rhetorical flowers of the necklaces whose current metaphors cannot give an idea; Your verses make penetrate into the intelligence a similar pleasure to that procured by the perfume of the flowers of a bed; “They provoke incessant transports of admiration and give in mind an idea of your pure soul, "of your powerful nature which never tires of giving gorgeous pearls.
"You deliberately awakened the logic whose eyes were closed under the effect of a magic languor, alluding, by graceful images, to the beauties of the elite nature;
“You locked up the magic of eloquence in scrolls who ceaselessly proclaim their recognition as law. The art of rhetoric lay dormant; you woke him up gently and he immediately ran to you.
“This revival wrought by you was the work of an eloquent man among us, of keen mind, of penetrating intelligence, "Who crushes resistance, not that of a pusillanimous being who eats at another's table, “And whose ideas run under the pen like a cloud laden with rain that is driven by the wind.
"If I weren't afraid to dull the edge of my sword, I would compare worms to fawns with languid eyes.
“God alone can give such glory to a man, endow him with so many qualities,
“And make him a master who joins the smoothest and rarest virtues to the smoothness of mind. »

CHAPTER XLIV: THE GENEROSITY AND KINDNESS OF AL-MANSUR. EMBASSIES HE RECEIVED FROM DISTANT COUNTRIES

Elmaiisour had a generous soul; he was of such a prodigal nature that he gave freely and distributed his money in gifts, like a man who need not fear poverty. According to Elfichtâli, the sheikh, the luminary of luminaries, Abulabbâs Ahmed ben Ali Elmanjour said on this subject: "It is only under the dynasty of the Sharifs that we saw giving, as gifts, hundreds of silver coins to time, but it was only under the reign of Al-Mansur that silver coins were lavished by the thousands. »

The author of Monteqa reports that Al-Mansur often reads more than a thousand pieces of silver at one time, as happened to him, for example, with respect to the secretary emeritus, Abu Abdallah Mohammed ben Omar Ecehâoui. nicknamed Eldjezairi.

This Eldjezâïri, who had been one of Abd el-Malek's oldest companions, had retired with him to the city of Algiers, where he had resided for many years. When Al-Mansur ascended the throne, he wanted to compensate this character for his exile and granted him, as such, the income from the villages of Mesfioua, reserving, however, the product of the oil tithe. Eldjezairi then wrote the sovereign a piece of verse, asking him to give him up completely of all income; Al-Mansur granted this request, and the sale of the products provided Eldjezâïri with several thousand pieces of silver. Here is the piece of verse on which he has just been wagered:

“To adorn with generosity, to the most magnificent of commanders, read most eminent of the sovereigns who have climbed the steps of throne. You have behaved admirably vis-à-vis Islamism and read you have been distinguished by glorious and solid victories. sire, top off your generosity, for I need these goods which are so abundant in you. "The time to make the oil is About to come, and I have to this commodity a desire that I cannot conceal.

“Because it is thanks to her that I am enlightened in the darkness and that I perfume myself; it is also what is used to season my dishes.

“I am, in fact, of a savage nature; I like the smell of oil and for me, sire, it takes the place of amber and musk. »

One can cite, as another example of the liberality of Ëlmansour, the present which he made to the Sharif, to the scholar, AbulfadhI, known under the name of Ibn Elaqqàd Elmekkî; it consisted of About 4,000 ounces, not counting the vestments and coats of honor that the sovereign had given him during his stay at court, and also without taking into account the books he had given him. In addition, Ëlmansour wrote to the sultan of the Turks and asked him to invest Ibn Elaqqàd with the functions of cadi in Yemen; we know that this request was granted.

Ibn Elaqqad had come from Mecca to Marrakech as an embassy; he had been followed closely by Imam-eddin Elkhelîli who had come from Jerusalem, and by another personage from the noble city of Medina, named Eccberif. When, says the author of the Nefh Ett/ub, these three ambassadors found themselves reunited at the court of Ëlmansour, Elkhelîli one day spoke in these terms: "O Commander of the Faithful, the inhabitants of the three cities, whose temples attract the crowd of visitors have each sent you one of their own: here, indeed, is a Meccans, a man from Medina, and I myself am from Jerusalem.

Then he recited this couplet :

“Certainly the Commander of the Faithful, Ahmed, is an ocean of generosity and no one disputes his glory; “For Medina, Mecca and Jerusalem with their inhabitants are here to testify. According to the author of Monteqa, Elkhelili, while saying these words: "Medina, Mecca", pointed to his two companions who were with him, and when he came to the word "Jerusalem", he designated himself by the same gesture, then he added: "God grant you victory!" You are the only commander in whose States I have been.” Hearing these words, Al-Mansur smiled, then gave the order to distribute many presents to them and to provide for their maintenance, as he did. towards all the ambassadors of whatever country they came from. His concern was to seek glory and increase his greatness.

Imam-eddin Elkhelili, known as Abu Zéïd in the Fauudid, was the son of the Faqîh, the famous Abu Abdallah Mohammed ben Youcef Elbethaihî Elmoqadessi Ecchâleï; he was imam of the mosque of Abraham and he traveled the world. He met with a great number of masters at Mecca, Medina, Cairo, and

Syria; he then went to Constantinople, where he stayed for some time, and departed from there to go as an embassy to Marrakech, near Al-Mansur. He lived in Marrakech and Taroudant and died assassinated during one of the journeys he made from Taroudant to Marrakech, in the year 999 (October 30, 1590 — 19 oetobre l591). It was he who composed this couplet:

“By God! he is chaste and gay; he has a pure conscience which has no never been soiled; "He knows well the feelings of men, and to know the men's feelings is difficult. »

He also composed these verses:

“Eight people in this world deserve slaps and no reproach is to be made to those who slap them; Those are :

“He who disrespects a powerful commander; one who blends into the conversation of two people talking together;

“Anyone who tries to tell something to someone who doesn't want to hear it; one who enters as a parasite in a house where he is not invited.

“He who asks for a favor from whom he is not capable; one who mingles, in an assembly, with people of a rank above his own;

"He who chooses an enemy as a traveling companion and finally he who commands the person whose hospitality he receives : remember this well, you who are intelligent.»

These verses recall what I read in the book entitled: Bostân elfideb where it is said:

“There are eight things that make you flout without having to blame anyone but yourself:

1° going to a meal to which one is not invited;
2° assume an air of command vis-à-vis the master of the house;
3° to join in the conversation of two people without being asked to do so;
4° disrespecting a sovereign;
5° to take place in a society to which one is not worthy to belong;
6° to impose his words on whoever does not want to hear them;
7° to seek a fellow traveler among his enemies;
8° to expect generosity from a rogue.

Here is an instructive anecdote reported by Imam-eddin Elkhelîlî. My master, he said, the mufti of the Muslims in the land of Jerusalem, Chems-eddin Mohammed ben Abullothf, one day received the following question, contained in this quatrain:

What do you say to this, o imam of your time, o you who surpass in science the people of your century, "You who possess a marked superiority and who let exhale on all sides Ion musky fragrance; "The Prophet - hush! - did he wear trousers? did he usually to wear it out of decency, yes “Or not? Hasten, Lord, to give me a prompt answer, God will reward you for it. »

He replied with these verses:

“After praising God and expressing my gratitude for his immense and ineffable kindness; “After calling down his blessings on him whom he sent towards us to carry his commandments and his prohibitions, "I will say: the Prophet bought trousers, but in his life he did not use it for himself, "So at least Elachmouni tells it in his gloss on the Chifa and beware of doubting it. “Others have written that it was not customary to wear them. It's here a lapsus calami which they did not notice. “Abraham used to wear it; since there is no downside to that, so wear it out of decency. (Wrote this Ibn Abullothf whose name is. Mohammed and who recognizes, his indigence. “By praising God, by calling, his blessings upon the Prophet ol asking forgiveness for his sins. »

This] hn Elaqqâol, of whom we have just spoken, had composed a piece of verse in honor of Al-Mansur. Here is this poem in which the author responds to an ode by Ibn Sali:

"Oh! Sky! can I quench my thirst on the lips of this purple mouth? “Will my eyes be able to see these women who are hidden and who swing their waists playing each other?“. They entered in peace in this

maze and their remoteness saddens my heart and binds it; “My patience and strength are shaken to their base, and on my eyelids, sleep gave way to insomnia. “Reunion having become impossible for me in this labyrinth, my eyes are now pouring torrents of tears. “Could it be that you were generous enough to let me meet you in the black darkness,'And heal the heart of a lover whom your beautiful eyes have wounded'? “Each time the night casts its thick shadow, I feel agitated with an ardent desire to see you; “Your resistance increases my affliction, when I think of your magnanimous and affectionate hearts; “The fire of my love then consumes me and the loss I have made of you increases my trouble. “Oh! be favorable to me and deign to grant me what may put out the violent fire that is devouring me! “Give me one of those women who with her soul will heal my body. “Before that day, I was gay and proud among my friends whosemgames I shared, “And I had with me a young fawn whose one cheek was a rising sun and the other a setting sun; “But one day he shot an arrow at me which caused the separation of my ulcerated heart. “Now I have no other hope of seeing you again except by praising the Supreme Imam, “Ahmed, the truly glorified by heaven, the famous Cherit, son of Cherif. »

Another trait which shows the magnanimity of Al-Mansur is that he sent to the Described lords of Cairo, among others to Mohammed, son of the sublime pole Abulhasen ElBakri letters which seemed to be flowerbeds of a on the ground and whose magical effect recalled that of beautiful languid eyes. In one of the letters he wrote to Abulabbàs Al-Mansur, this ElBakri wrote the following lines:

“When you called me, it was impossible for me to run to you myself; “It is therefore with the feet of a messenger that I have come to you and it is with the tongue of my pen that I address this speech to you. »

The author of the Faoudid also reports that, Al-Mansur having addressed these two verses to the king of. Perse, he replied with the following couplet: “If you came to visit us and if you deigned to honor us with. carrying your steps so far,nThere would be neither shame nor humiliation for you, any more than there is for a master to enter the house of his servant. »

CHAPTER XLV: AL-MANSUR STUDIES; THE SCIENCES HE CULTIVATED AND THE DIPLOMES HE RECEIVED FROM SCIENTISTS

(extracted only the pertinent info, deleting poetic verses)

According to Ibn Elqadbi, Al-Mansur was highly educated; he knew thoroughly the various genres of poetry, the chronicles of the Prophet, grammar, lexicography, rhetoric, logic, exegesis, hadiths, arithmetic, the science of successions, geometry, algebra and the movement of the planets. He was the author of critical studies on the hadiths.

CHAPTER XLVI: OF THE REMARKABLE WORKS WHICH WERE COMPOSED BY AL-MANSUR AND SPECIMENS OF HIS MARVELOUS POETRY

(extracted only the pertinent info, deleting poetic verses)

Al-Mansur, known as Elfichtàli, composed a certain number of works, all remarkable, which testified to a lively imagination and a rare happiness as a pen.

CHAPTER XLVII: ON THE CEREMONIAL ADOPTED BY AL-MANSUR FOR THE FEAST OF THE NATIVITY OF THE PROPHET AND THE CARE HE TOOK TO THE CELEBRATION OF RELIGIOUS HOLIDAYS

(extracted only the pertinent info, deleting poetic verses)

"If the ancient kings resurrected now, you would be part of the glorious family of the sons of Merouân 3: "Esseffâh 4 would unite with you and under its black standard, the country of Khorassân would follow your laws. "■ Glory only reaches its apogee when it rests on the support of long spears and javelins. p. \ «V 1. Grand palace built at Satiaa in Yénaen. 2. The Sultan of Constantinople. 3. The Umayyads. 4. The first of the Abbasid Caliphs. View 269 of 574 256 NOZHET-KLHADI "Here are the daughters of the muse whose beauties I discover for you; they are beautiful enough to make the houris of the abode of bliss jealous; "They come running towards you, O Commander of the Faithful, like patches of musk or the brilliant flowers of a flower bed; "They rival each other in splendor to the point that one could compare them to rare pearls or to gold necklaces. "May you always possess the universe and protect religion in the kingdom of Solomon! "May dazzling victory always follow your steps and submit kings like vile slaves to your authority! In the NefhEththtb, we find the following account: "The author of this poem told me himself that, by these words 'if, by 'my functions, I attach myself to the family of Selmân', family to lacpuelle belonged to Lisan-eddîn Ibn Elkhathîb, he intended to allude to the functions of secretary and lieutenant of the commander which had also been exercised by Lisan-eddin. This passage also contains a tawria[with regard to Selmân the Persian, may God be propitious to him! This long poem is one of the most remarkable ever composed; also the author of the Monteqa, of all the panegyrics written in honor of Al-Mansur, reproduced only this one in its entirety. The author of the Nefh Etthib also highly praised it and greatly admired it. One would allow oneself to be led too far if one wanted to reproduce all that was said of poetry in these ceremonies, which took place in honor of this incomparable Nativity, but here is enough on this subject. God bless us! 1. Figure of speech which consists in using a word having two meanings, one usual, the other rarer and to want to make this last meaning heard by the reader. View 270 of 574

CHAPTER XLVIII OF THE CONDUCT OF AL-MANSUR AND THE PRINCIPAL FEATURES OF HIS ADMINISTRATION

Al-Mansur was a very skilful administrator, and while being firm and resolute in his designs, he willingly asked advice in important matters. He had chosen Wednesday as the day of council, and on that day, which he called the day of the Divan, he called together the principal officials and notables and discussed with them the decisions to be taken in all serious cases and in the tough questions. It was also in this audience that he received complaints from those who had not otherwise been able to bring them to him. Despite the extent of his empire and the opulence of his income, Al-Mansur imposed on his subjects the payment of considerable sums as an extraordinary contribution. He thus increased the already heavy burdens which weighed on the people during the reign of his father, charges which we have listed above, in detail, in the biography of this last commander. The populations complained strongly of the aggravation of the burdens imposed on them by the sovereign and his agents. Al-Mansur was not stingy with the blood of his subjects and was not afraid to spill it on occasion; but if we wanted to report everything he did in this respect, we would be failing in the line of conduct that we have imposed on ourselves in this book, namely: not to show shameful actions and to veil turpitudes. What we say About it suffices for the rest for the reader to know what to expect from what we conceal.

In his book entitled Elfaoudid, Abu Zeïd recounts the following: “Mohammed Elkebir, a maternal uncle of Al-Mansur, had unjustly seized a farm belonging to a man from the Draâ. The latter came to complain to the sultan who said to him: “How much is this farm worth?” "Seven hundred ounces," replied the plaintiff. "Here, here they are," replied the sultan, "but tell my uncle that I make an appointment with him for the day when we shall be called upon to render our accounts, I no longer being sovereign, nor he is a sovereign's uncle.”1 The owner of the farm, on returning to his country, reported Al-Mansur's words to Mohammed. Then pressing his head in his hands, Mohammed, after a moment's reflection, told the man to take back his property and reimbursed him for the value of the damage he had thus caused. »

Another time, the cadi Elhamidi, accompanied by tholbas, had gone to see the sovereign on the occasion of a feast. As he was returning from the capital, he found himself traveling with a troupe of musicians and singers from Fez, who had gone to take part in the same ceremony, in accordance with custom. One of these artists then showed his companions a gold flute adorned with jewels which Al-Mansur had given him. “Me, said another, I received such a gift."And I," resumed a third, "I was given a present such as neither cadi nor any thaleb of his entourage ever obtained so magnificent." "As soon as I am back to Fez, exclaimed the cadi, I am going, without wasting a minute, to teach my children music, for at this hour the practice of jurisprudence has become a thankless profession. If music were not the most esteemed science, would we have returned empty-handed when one of these artists brings home a golden flute? These words having been repeated to Al-Mansur, the latter contented himself with addressing a few light reproaches to the cadi.

A certain agent of the sovereign, it is said, had unjustly stripped a woman of Doukkala of her property. She went to Marrakech and lodged a complaint with the sultan against the abuses of this agent, but Al-Mansur did not listen to her complaint and did not bring her justice. Leaving the palace, the woman went to join her children and said to them: “Let’s go! I thought the water was pure at its source, but now that I see that it is murky up to this point, everything that comes out of it must also be filthy. The anecdotes of this kind About Al-Mansur are very numerous.

CHAPTER XLIX: MONUMENTS RAISED BY AL-MANSUR AND EVENTS THAT OCCURRED DURING HIS REIGN

The author of Monteqa reports that Al-Mansur had major works carried out and that he left many monuments, among others the two citadels he had built in Fez, one outside the Eldjisa gate, the other opposite the Elfotouh gate. These two fortresses, known under the name of Elbesatin,2 a word whose singular is bastion, are of such solidity that one cannot realize them without seeing them.

Among the constructions erected by Al-Mansur, we can still cite the two forts built at Laroche, one of which bears the name of Hisn-elfath; they are two magnificent and solid works.

He also built presses for sugar cane in Marrakech, in the country of Haha and in that of Chefchaoua. These factories, says Elfichtâli, had already been started by Al-Mansur's father, Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh El-Mahdi. Under the reign of this last commander, the plantations of sugar cane had become so numerous that sugar in the Maghrib was sold at a low price; we have, moreover, seen above that marble had been purchased from the Christians for its weight in sugar.

According to the Elmonteqa elmeqçour, it was in the year 996 (1588) that Al-Mansur sent to the mosque of Elqarawin its large marble basin, as well as the pedestal which supports it: these two pieces together weigh 100 quintals. The basin in question is the one at the foot of the minaret of the mosque. According to Ibn Elqadhi, the author of the Monteqa, the following verses were engraved on the edge of this basin:

“It was the Imam of the Orthodox religion, Al-Mansur, who erected me; he is the sea of generosity among the sons of Adnân “Thanks to him I possess all the beauties, and he has raised me to the highest degree of splendour. “Whoever complains of thirst and comes to kiss me, receives in abundance the rain that flows from my eyelids. "Do not deny that tears can flow of joy: the eye weeps in the excess of contentment. “Drink in peace from this murmuring wave; there is no sin in abundant tears overflowing from my channels. “O glory of the sultans, son of Fathime, you whose fame extends to the confines of TOman, “My tears.-; as they sink, their waves rub against the hand of the caliph, who is a descendant of Zaydan. “May this caliph never cease to direct religion and men as long as a lover will thrill and be moved by my beauties, “He who trained me in the time of which this is the date: For religion and for future reward , the sea of generosity created me. »

The science of geometry gives rise to marvelous applications. If, for example, one wonders how it was possible to know the weight of this basin and its pedestal and to say that it is one hundred quintals, when it is generally impossible to make such a weighing, the answer to be made is as follows: We manage to evaluate this weight by placing the basin on a boat or a ship, for example; the point at which the water arrives on the hull of the boat or ship carrying the basin is marked; this basin is then removed and the ship is filled with stones, earth or sand so that it sinks and the water arrives at the mark that has been drawn. We then remove these materials, stones, earth or sand, we weigh them in small quantities and we thus come to know the exact weight of a very heavy object. This is at least what lbn Elqadhi reports, in the Djedzouet eliqtibds, if I am not mistaken, when he speaks of the marble basin which is at the Medresa Elmisbàhiya. About this passage, the master of our masters, the very learned, the erudite, Abu Zeïd Sidi Abdcrrahman ben Abdelqader El-Fasi, had written a note in his own hand, the meaning of which is as follows: This is true on the condition that we put in the boat something heavy like stones or lead, for example, but if we placed light things in it, such as horsehair or wool, we would not arrive at the goal we have set ourselves. offers. God knows if that's true. the scholar, Abu Zeïd Sidi Abdcrrahman ben Abdelqader El-Fasi, had written a note in his own hand, the meaning of which is as follows: , but if one placed there light eboses, such as horsehair or wool, one would not arrive at the goal which one proposed. God knows if that's true. the scholar, Abu Zeïd Sidi Abdcrrahman ben Abdelqader El-Fasi, had written a note in his own hand, the meaning of which is as follows: , but if one placed there light eboses, such as horsehair or wool, one would not arrive at the goal which one proposed. God knows if that's true.

In the year 987 (1579) the high cost of food was excessive and this year was given the name of the year of vegetables. During part of the same year there was a very strong epidemic of influenza; many people having succumbed to long fits of coughing, the year was still called, for this reason, the year of the cough. During the reign of Abu Merouân Abdelmalek, a great comet appeared in the constellation of Scorpio; she stayed there only a few days and then disappeared. Shortly after, another comet, smaller than the first, was seen to appear. During the reign of Sultan Abu Mohammed Abdallah El-ghâleb, we saw in the sky a big

star that we did not see there in time ordinary and, during the reign of his son Mohammed ben Abdallah, one noticed in the atmosphere a red gleam on the side of the east. This light illuminated the march of the troops that Abu Merouân was bringing from Algiers, just as the appearance of the comet coincided with the appearance of the Christian troops that Mohammed ben Abdallah brought in his suite to Ouâdi Elmekhâzin.

In the month of dzoulqaada of the year 997 (September 13, 1589) the Christians evacuated the city of Asila as a result of the terror inspired in them by Al-Mansur. They left with their children, without taking anything from their wealth other than a few light objects.

In the year 1001 (October 8, 1592-September 27, 1593) an elephant from the Sudan was brought to Al-Mansur. The day when this animal entered Marrakech was a real event: the entire population of the city, men, women, children and old people, came out of their homes to contemplate this spectacle.

In the month of Ramadan 1007 (March 28-April 17, 1599) the elephant was taken to Fez. Some authors claim that it was following the arrival of this animal that the use of the fatal plant, called Tubaku, was introduced into the Maghreb, the negroes who drove the elephant having brought tobacco which they smoked and claiming that the use they made of it presented very great advantages. The custom of smoking which they imported became widespread first in the Draâ, then in Marrakech and finally throughout the Maghreb. Doctors of the law at the time issued contradictory opinions on the subject of tobacco: some declared its illicit use, others decided that it was legal and still others refrained from commenting on the question. God knows what to think About this.

In the year 993 (1585) a certain character by the name of Elhadj Qaraqoueh put himself at the head of an insurrection in the mountains of Ghomara and Hibth. This man who took the title of Commander of the Faithful had begun by being a weaver and by showing piety and virtues. After he was captured and killed, his head was carried to Marrakech.

In the month of dzulqaada 996 (September 22-October 22, 1588) Al-Mansur set out; during this trip, they came to tell him the good news that the Christians had been surprised in front of Ceuta. The leader of the expedition directed against the infidels, Ahmed Enneqsîs, had placed himself in ambush with a corps of cavalry. The inhabitants having left the square with their children and servants, the Muslims mans went between the Christians and Ceuta and almost seized the city.

In the month of djomada II of the year 1009 (1601) there was a great flood in Fez, and, in the following month of chaaban, a second flood, even more considerable than the first, destroyed houses and carried away, in spite of its thickness and its solidity, the dam built on the river of Fez. It is still About this dam that the sheikh, the imnm,

CHAPTER L: PRINCIPAL SECRETARIES, VIZIRS, PREVOTS AND CADIS OF THIS COMMANDER

(extracted only the pertinent info, deleting poetic verses)

This commander had many secretaries, the most famous of whom was Abu Fârès Abdelaziz ben Ibrahim Elfichtâli. Here is how Dorret Elhidjdl expresses himself About this character:

“The first Wazir al-Qalam of the pen was Abû Fâris 'Abdelazîz As-Sanhâji. He was the historiographer of the reign of Al-Mansur, and the history he composed includes several volumes in which are related all the events relating to the dynasty of the Sharifs from its beginnings to the time in which he wrote his work; there is an account of the battles, expeditions and facts in which this dynasty took part and also a detailed study of the splendours of the reign of Abulabbas Al-Mansur Mulay Ahmed Eddhebi (God have mercy on him)

Among the secretaries of Al-Mansur it is also necessary to note:

1. Abu Abdallah Mohammed ben Ahmed ben Aïssa,

2° Abu Abdallah Mohammed ben Omar Ecchaouï;

3. Abu Abdallah Mohammed ben Ali Elouedjdi

4° Abulhasen Ali ben Ahmed Ecchami. — The Oulad Ecchami descend from the tribe of Khazeredj; they were related by marriage to the family of Al-Mansur.

5° Abu Abdallah Mohammed ben Ali Elfichtâlî, the author of an obituary in verse rhyming in lam'; he composed beautiful poems of which we have already quoted important fragments.

6° Abu Abdallah Mohammed ben Yaqoub of the Berber tribe of Ait Yousi in Sous.

In short, Al-Mansur had so many secretaries that the complete list would be very long; what we have said About it is very sufficient.

Among the viziers of this commander, the author of Dorret essolouk quotes:

1° Abdelaziz ben Saïd Elmezouâr, known under the name of Ould Maulât-Ennas.

2° Mouloud, one of the freedmen of the preceding and

3° Ennâsir ben Ali ben Chaqra.

Among the provosts of Al-Mansur, Ibn Elqâdhi cites: 1° Abulhasen Ali ben Seliman Ettâmeli,. As for the cadis of Al-Mansur, we cite:

at Marrakech, the jurisconsult, the cadi Abulqasem ben Ali Ecchâthibi who exercised his judicial functions for many years; Ecchâthibi died in 1002 (1594). His successor was Abu Abdallah Mohammed ben Abdallah Erregragui, known as Bou Abdelli. He died in 1022 (1613).

In Fez, Al-Mansur had as cadi, Abu Malek Abdelwahed ben Ahmed Elhamîdi. He began to exercise his functions under the reign of Sultan Abu Mohammed Abdellah Elghâleb-billah, in the year 970 (1563). To take revenge on him, Sultan Abd el-Malek had him put in prison one day and left him there for a while.

the cadi of Timbuktu in the Sudan was Abu Djaafar Omar ben Elâqeb Essenhâdji; he exercised as grand cadi of the Sudan and its dependencies.

CHAPTER LI: OF THE SON OF AL-MANSUR, HIS HEIR PRESUMPTIVE, ABU ABDALLAH MULAY AL-MANSUR, SURNAMED ECH-CHEIKH

Ech-Cheikh long exercised the functions of governor of Fez and the provinces of the Maghreb which are close to this city. Al-Mansur felt a keen solicitude for this son; his desire to see him come to power was so great that he never put his stamp on the least sack of crowns from the treasure without saying: "*God grant that this seal be broken by the hand of Ech-Cheikh*!" He hoped, in fact, that this son would succeed him and govern his subjects like him; but immutable and pre-established destiny had decided otherwise.

I read the following letter, addressed by Al-Mansur to the heir commander:

> *"From the worshiper of God, from the one who fights in the way of the Lord, the imam, the commander of the Faithful, Abulabbas Al-Mansur-billah, son of the commander of the Faithful, Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh El-Mahdi, the Cherif hassanien. God, by his powerful protection, consolidates his authority and grants his troops the favor and the grace to make them victorious!*
>
> *To our son, your heir presumptive, the very glorious, very dear, very eminent commander, Baba Ech-Cheikh, may God make you reach perfection and grant you in this world and in the next the realization of your wishes!*
>
> *Salvation be upon you with God's mercy and blessings!*
>
> *"Next, we address to you this letter from the city of Marrakech (God protect it! Nothing will defend it better than the good works accumulated by our sovereign, thanks to God to whom we address all our praises.) We had to write to you. (God watches over you and favors you!) because we learned that you had hired there, in your service, a certain number of people from the Oulâd Telha, among others, the nephews of Ali ben Mohammed and those of Mohammed ben Molouk, assigning them as wages a sum of About 5000 coins. What advantage do you think you derive from the services of such people, that you have incurred such a considerable expense? All at On the contrary, all this can only result in certain inconveniences, and this heavy expense will in no way benefit you or the country.*
>
> *"If, with regard to these Oulâd Talha, you wanted to follow our wanderings and imitate our conduct, because we ourselves had taken these people into our service, remember that you and I found ourselves in circumstances quite different. First of all, the city of Marrakech is not in the same conditions as the city of Fez: here, these people being far from their country, could render services which they could not render to you. We know these populations well, having been in their country. They had asked us to employ them ourselves while we were at their house and, at that moment, we had no choice but to commit ourselves. to take them; also, when they came to find us at said day and claim the execution of our promise, it was impossible for us not to grant their claim; but then we made it a condition that they would reside in Marrakech. It is subject to this reservation that we have admitted a certain number of them to serve in our ranks and, in spite of this restriction, we have experienced the strongest regrets for having taken this step. We had made a mistake and the best thing would have been to treat them generously and not to employ them.*
>
> *"As for you, you did not have the same considerations to keep, because you were not bound by any previous promise that you were obliged to keep; you could therefore dismiss them by asking our authorization and our opinion, because then we would have released you easily, on the condition that they would serve here in Marrakech, a condition that we had imposed on those of them that we had employed ourselves. Consequently, we strongly recommend that you dismiss them and keep absolutely none of their riders in your service, not even one of those we have spoken of, finally not to employ any man from the Oulâd Talha. We order you to drive them away and to tell them that the sultan forbids you to keep them in your service at Fez and, to clear your responsibility vis-à-vis them, you will have them read the letter which we attach to this one. However, avoid offending them with harsh words; receive them, on the contrary, with kindness, do not cease to show them a smiling and affable face, but shut the door tightly against all their hopes.*
>
> *"What is more serious than all this and which seems to us so difficult to bear that we refuse to believe it, is the discovery that we have made that the Oulâd Talha, Ali ben Mohammed and his*

aides, are aware of all your stuff. We noticed, indeed, that they certainly had more complete information on this than that possessed by any of your highest officials, who nevertheless are our fellow citizens and form part of our intimate entourage. While these are discreet and only seek to deepen their own affairs, the others think only of knowing our strengths and the secrets of our government; yet it is the latter whom you have taken as confidants and friends; you keep them informed of your situation, of your affairs, whereas these people still inhabit the territory of our enemies and are dependent on them. As soon as they know something anything about our needs, our decisions or our projects, the Turks are informed immediately and with as much accuracy as if they were among us and took their information directly.

"Admitting that the Oulâd Talha have the best dispositions for you, they are still Arabs, that is to say people who keep nothing for themselves of the things they know and who, not knowing how to distinguish what we have to conceal what we have to divulge, are no longer masters of themselves when it comes to talking and gossiping. Finally, it is for us a burning question, which tears our entrails and torments our hearts. Do you not know that people try to hide some of the most insignificant things from strangers, even when they are the most intimate friends or the closest relatives.

"Do you not also know that one day our brother, Baba Mansour, having something of very little importance to ask our brother, Baba Abdallah, and noticing the presence in the audience hall of Mansour ben Elmezouâr, did not, out of delicacy, send his request before having consulted his neighbor to find out if it would not be bad for him to speak in the presence of Elmezouâr. But his neighbor who was the caïd Dahho ben Fercdj answered him with these words: "This man is a foreigner, do not ask anything in front of him. »

"Well, this Mansour ben Elmezouar was one of the most faithful and intimate servants of our fathers; he was familiar with us and around us because of the high esteem that our predecessors had given him. He was also an enemy of the Turks whom he had often fought in person. He had taken part with our brother, Baba Hammou El-harrân, in all the great combats which had been delivered on the territory of the Turks and elsewhere, at the time of the conquest of the central Maghreb; he had then accompanied Baba Abdelqader, sharing with him his good and his bad fortune. When he came from Tlemcen, he brought his children and made the trip on foot like Baba Abdallah, who also brought his children, and like many of our faithful in this region. He always continued to serve with zeal and devotion and thus acquired a high regard among our predecessors. Note also that he was one of those who obtained the command of Taza and later of Fahs, two commands which have never been entrusted except to intimate servants whose affection, zeal and devotion were assured. His affection, his loyalty, his abnegation and his disinterestedness were so great that, when the leader of the Turks Salah-Raïs entered Fez, he left this city with its children and went here to the sultan, as did all the people of Fez. And when we ourselves entered this city, coming from the direction of the east, the inhabitants of Fez followed the chief of Jebel to Marrakech, without ever worrying in these circumstances About what could be said of them. .

"Here is the person in front of whom one felt ashamed to formulate a request of the simplest, under the pretext that it was a foreigner. A fortiori should- We use a similar procedure with regard to people who have not until this day ceased to live on enemy territory and to pass their days and nights there. And yet these are the men with whom you mingle and whom you make acquainted with all your affairs, to the point that they have come to know everything that concerns you. This is something that pisses us off.

"Another point has also greatly irritated us and we wonder how a foreigner could have arrived at such a result. Thus Ali ben Mohammed, chatting with us one day, began to praise your bravery, your coolness in battle, your generosity towards the unfortunate, then he added: "He lack of cavalry, as he was unable to put any in line, either in the first or in the "second of his expeditions. The tribes that have cavalry "refused to march with him. This speech irritated us greatly and we wondered how a foreigner could be so well informed. So we found no other answer than to refute what he advanced, to say the opposite of what he supposed and to attribute this fact to your negligence, so as not to let him believe,

“Our son, we therefore told him, gave nothing to these tribes; on the contrary, he showed himself generous towards people who did not deserve it, towards miserable bosses well known for eating other people's money without regard to the interests of the State or even to its detriment. If he had poured out his liberalities on these tribes, they would have grouped around him. Indeed the Oulâd Mothâ have About 3,000 horses; the Oulad Abu Aziz, 1,500; the Azfi, the Oulâd 'Imrân, the 'Abda, the Shyâdma, the Oulâd Bou Râs, the Ahmir, the Monâbaha commanded by Sais and the Monâbaha placed under the orders of Omar ben Mohammedben Abbou also have cavalry.

And we began to enumerate all the tribes of Sous and those of Marrakech, indicating the number of their horses, a number which astonished him. "If our son," we added, "had been fair to these tribes, he could have set in motion 16,000 of their horsemen or even more; he could have covered all this country with them and spread them over its surface as the flood of Arim spread, as well in his first as in his "second expedition." Even if he had sent them recruiters and archers, he could have marched against the enemy with such strength that no one could resist him or escape his blows.

Consequently, we recommend and urge you to maintain the greatest reserve with all these people, not to allow them to penetrate the secrets of your affairs and not to keep them informed of your situation. Don't be so careless in such matters.

“We also learned that despite their recent revolt and turbulence, all the Kholth were forming a rifle corps under Mustafa. Here, then, are these people in possession of rifles and firearms, those who not long ago, when we fought against them, had no other weapons than spears. Is it really permissible for you to show them such tolerance, when these events did not happen far enough away from you for you to have only heard of them, nor produced at a date far enough away for you to have forgotten them? , because they date from yesterday; you have seen them, you have taken part in them; how could you have forgotten them, when the wounds they made are not yet healed. The caïd Moumen who has just revolted did not take refuge elsewhere than with these people.

We therefore insist that you deprive yourself of the services of the Kholths and that you no longer listen to the opinions of Mustafa, or anyone else on this point.

"We have also been told that the turbulent caïds of the Oulâd Hoseïn, who are with you, have established their camp at the gate of Elkhemîs in Dâr-Debibegh 1. It really seems that you have also forgotten the behavior that barely yesterday, the Oulad Hosein who were looting the country, lighting the fire of the insurrection and ravaging the country, since you let them settle in this place. As soon as you receive this letter, you will have all these rebellious caïds arrested and, in particular, Ahmed ben Abdelhaqq of the Oulâd Yahia ben Ghanem, whose father was chamberlain of the Marinide, because it is he who is the main culprit of all those orders. You will not even leave a wing to these tribes and to accomplish this task against these people and their ilk, who lent their hand, you will give the caïd Moumen ben Moluk an additional thousand riflemen. All those soldiers you keep there are only busy stirring up trouble in the town, and every day you have to register some useless murder. Their departure will therefore be an excellent way to prevent their excesses and will make it possible to get the most out of them.

“At the moment you don't have a single secretary worthy of a character like you and capable of writing your correspondence. Sometimes your letters are drawn in decent handwriting, but by someone who is unaware of the rules of the style; most often the writing is indecipherable and the writer ignorant. Being our representative and our heir presumptive, it may happen to you in this capacity to receive letters from everyone, from the dey of Algiers, from the sovereign of Tunis, even from the sultan of the Turks or from the Christian sovereigns. At some point, everyone who writes to us may have to write to you too; it is therefore necessary that you be able to respond appropriately to anyone who comes to you. In addition, your secretary must be a person on whose discretion you can rely.

“We must also draw your attention to this question of the bosses who seek to impose the burden of their children on you. It is thus, for example, that you took into your service the children and the brothers of the caïd Barka and that you allotted to them a sum of 500 ounces. We strongly insist

that you no longer employ anyone from this family, because if we gave Salé to the caïd Barka, it was only so that he would take his children and his brothers there. We will have to act in the same way with regard to all those to whom we have given, as in Barka, a function, or whom we have invested with the charge of caïd. Above all, take care not to enroll among the riflemen mountain people who only think of eating well and enriching themselves; you must not take any, because, know it well, by doing so, it's as if you don't want them to pay you any more taxes, neither now nor later. If you need to recruit men, you can choose them, for example, in the Sous, the Draâ or in Marrakech and, with them, you will have nothing similar to fear; if you don't find any there and you absolutely have to go elsewhere, then take inhabitants of the city of Fez, but never others. Besides, as we have in our service a very large number of fusiliers from the Sous, if you wish to have some, you will only have to let us know and we will put them at your disposal immediately. you will have nothing like it to fear; if you don't find any there and you absolutely have to go elsewhere, then take inhabitants of the city of Fez, but never others.

"We earnestly recommend that you answer point by point on all these questions and send us, if God please, your answer by the servant who will deliver these lines to you; we absolutely stand by it. These are the questions that motivated the sending of this letter.

God, in his grace, watches over Your Salvation.

The 1st of Djomada I of the year 1011 (October 17, 1602).

CHAPTER LII: AL-MANSUR'S JOURNEY FROM MARRAKECH TO FEZ AND THE REASONS WHICH CAUSED IT

We have seen previously that Ech-Cheikh El-Mamun ben Al-Mansur had been appointed his father's lieutenant for the district of Fez. His conduct there was deplorable, and his administration was disastrous to his subjects. Debauched, of an ignoble character, El-Mamun was passionate *about unnatural love* and addicted to drink; he was moreover bloodthirsty and indifferent to all things of religion, prayers or other practices. As soon as his perversity and his vices had been known to the people, one of his father's viziers, the caïd Ibrahim Essofiâni, had reprimanded him for the first time on his odious conduct, but El-Mamun had taken no account of these observations and had persisted in his debauchery. Later, Ibrahim having renewed his reproaches and his admonitions, the commander had him administer a poison to the effects of which he soon succumbed.

The sultan had another grievance against his son; one of his secretaries, Abu Abdallah Mohammed ben Aïssa, who has already been mentioned above, had been arrested by El-Mamun, who had imposed a high tax on him, robbed him of his treasures and seized all his possessions; he had even taken from her eighty boxes encrusted with gold and a hundred bundles of cloth of various colors. Finally, these exactions becoming more numerous, and complaints arriving from all sides, the sultan wrote to his son to have to cease his excesses and to repress his embezzlement and his abuse of power. But all these reproaches only excited El-Mamun.

Seeing that his son disregarded his orders, that he put no check on his greed and his tyranny, Al-Mansur decided to go himself to Fez, in order to find a way to bring him back to better feelings. As soon as Ech-Cheikh knew of this project, he gathered his troops, armed his militias, gave his companions advances of money and put his world on a war footing. His army amounted, it is said, to the number of 22,000 men, all dressed in suits of cloth and silk, and presenting a magnificently equipped and superb-looking ensemble. He intended, as soon as he learned of his father's departure from Marrakech, to reach Tlamsan at the head of his troops and to ask the Turks for protection.

But Al-Mansur, having learned of his son Ech-Cheikh's plans to go to Tlemcen, postponed his departure from Marrakech and told him, in affectionate terms, not to follow up on his ideas. At the same time, he conferred on him the government of Sidjilmassa and the Draâ, relinquishing in his favor the revenues of these two provinces: “*We leave you,* he added, *all these revenues and will never ask you for any account of them*. All this was done in order to calm the excitement of this son and bring him back to better feelings.

Shcikh appeared to submit to his father's orders; he set out one day for Sidjilmassa, but scarcely had he taken a few steps out of Fez when he returned to that town where he gave himself up to his old wanderings. Al-Mansur then dispatched to him notables and ulemas of Marrakech who, by exhortations, wise advice and also by threats of the paternal curse, made the greatest efforts to retain El-Mamun in his outbursts. The latter listened with a distracted air to all these advices, determined to ignore them; however, he showed himself willing to stop trying to evade a meeting with his father and, in appearance at least, he moderated his vicious habits.

Returning to Marrakech, the notables and the ulema announced to the sultan that his son had made amends, that he was behaving better, that he was very calm and resolved henceforth to listen to his orders and his defenses.

Al-Mansur was in no way reassured by these words: “*This is an amendment which, in all probability, is perfidious and false; it is not a real return to better feelings*. »

Shortly after this, Al-Mansur ordered his son Zîdân, who was his lieutenant in Tadla, to send one hundred horsemen on the road to Taqbâlet, with the mission of turning back whoever was there, going from Marrakech in the direction of the province of Gharb; he sent, with similar instructions, his freedman, Mesaoud Eddouran, to occupy the Salé road. Leaving then to his son, Abu Fares, the command of Marrakech, he left this city at the head of 12,000 cavalry.

Leaving Marrakech in the first decade of the month of Djomada I of the year 1011 (17-27 October 1602), the sultan, hastening his march, took barely a few days to reach Eddâroudj, a locality neighboring both Fez and Mequine.

Ech-Cheikh, during this time, was unaware of his father's march and the designs he harbored against him. One day when he had sent people to watch out for travelers coming from Marrakech and inquire from them what was going on, these spies were quite surprised to see the plains invaded by a flood of noble couriers and troops debouching from the summits of the ravines and spread to the bottom of the valleys. Thanks, in fact, to the precaution taken by Al-Mansur to intercept the communications, they had remained without news. They returned in haste to Ech-Cheikh, fear shaking their limbs and rendering them incapable of any resolution; they told him of the astonishing surprise they had just experienced and told him what they had seen.

Seeing himself surrounded on all sides, Ech-Cheikh had no other resource but to try to flee; he therefore immediately mounted his horse and took refuge in the zawiya of the blessed ouàli Abu Eccheta, in the district of Fichtala, near the river Ouergha. This saint Abu Eccheta had died About 18 years before this time, because, according to the Mirat, he would have died in 997 (1589). Ech-Cheikh settled in the zawiya with his courtiers, his companions in debauchery and their ignoble acolytes.

Informed of this fact, Al-Mansur dispatched to the zawiya the pasha Jûdar as well as the caïd Mansour Ennebîli, after having sworn, by the most solemn oaths, that he would subject them to an exemplary punishment if they did not bring back his son to him. . The two characters went to Ech-Cheikh, but the latter, having refused to deliver himself into their hands and having taken refuge in the zawiya with his companions, a very lively struggle ensued; finally, after adventures which it would take too long to recount, they succeeded in seizing him. Al-Mansur then ordered to imprison his son in Méquinez then, when this order had been carried out, he went to the royal residence of Fez la Neuve. He gave thanks to God for the success he had just won for him without bloodshed and, on this occasion, he bestowed abundant alms.

El-kheizourân, the mother of Ech-Cheikh, addressed herself to the notables of Marrakech, who had come with Al-Mansur, and begged them to intercede with the latter in favor of her son, by furnishing in his name all the excuses which would be such as to appease the wrath of the sultan. The notables went to find Al-Mansur and begged him to show indulgence and forgive his son: “*Ech-Cheikh*,” they said, “*has made a commitment before God to give up his plans; he repents of all he has done and will henceforth be virtuous*."

Go to Mequinez," replied the sultan; *find out exactly about the current situation, see if he has renounced his turpitudes and whether, yes or no, he has broken with his old wanderings*. »

When the notables found themselves in the presence of Ech-Cheikh, they noted that he was more perverse than ever and they even witnessed things so despicable on his part that language refuses to describe them. In the interview they had with him in the prison, Ech-Cheikh asked them nothing more than news of his familiars and his horrible companions in debauchery; he showed no regrets except on the occasion of this sad brood which he alone held in esteem.

Among the notables that Al-Mansur sent a first and a second time to his son, we cite the Oulàd Sidi Abu Omar Elqastheli, the Oulâd Sidi Abdallah ben Sâsi, the Oulâd Sidi Yahia ben Bekkâr, etc. On their return from Méquinez, like Al-Mansur questioned them about the result of their mission, some of them had the hypocrisy to say that they had found Ech-Cheikh full of remorse and repentance for what he had done. But one of the Oulâd Abdallah ben Sâsi taking the floor exclaimed:

> “*By God! I don't want to hide anything from God, nor deceive the Commander of the Faithful. You cannot henceforth, he added, entrust any power to your son, nor put him at the head of the creatures of God, for we have found him always animated by his perverse instincts; his feelings are bad, his intentions guilty; he doesn't feel the slightest remorse for what happened, and he has given up neither his turpitude nor his outbursts*.

Hearing these words, the attendees all kept silent. “*What to do with this child*, asked Al-Mansur, *give me your opinion*. Nobody dared to answer, except Pasha Abdelaziz ben Said Elouzkîti who spoke in these terms:

> “*My opinion*,” he said, “*is that you must put this child to death, for he is incorrigible and nothing good or good should be expected of him; if I speak of it thus it is that I have seen it at work*.

The advice was not appreciated by Al-Mansur, who exclaimed: "*How could I kill my son!* " However, he gave the order to guard Ech-Cheikh very closely and to make his imprisonment more rigorous, then he left the city to camp at Dahr Ezzawiya and from there reach Marrakech. He left his son Zaydan as a lieutenant

in Fez and, from his camp, wrote to his son Abu Fares, to whom he had left the command of Marrakech. Here is, in full, the letter which he addressed to her and by which he informed her of all that had happened:

"To our son, the very illustrious, the very sympathetic, reeminent, the excellent, the very glorious, the august, the very fortunate, the glorious Baba Abu Farès. God rewards you for your perfection and grants your wishes! Salvation be upon you with God's mercy and blessings!

Then:

"It is from Elmosteqa, where we are with our fortunate army, that we write you this letter. The only event of which we have to speak to you is that which Destiny caused to burst and which the Acting Supreme decided, one of those terrible calamities which Fate sends night and day, I mean the affair of your brother who, by its adventures, upset the depths of my being and threatened my security. However, God, in his benevolent assistance, after having rescued us at first, then delivered us completely. May he be eternally praised and may he receive the testimonies of the recognition that we owe him.

"Now here are some details About this case (God protect you and preserve you from all harm!). We had tried to bring your brother back on the right track, and for this purpose we had exhausted all the indulgence of which we were capable and employed all the resources of politics which could give hope of arriving at a happy result. We had even gone so far as to grant him the government of Sidjilmassa and the Draâ, by making him abandon all the revenues of these countries, and had authorized him to take with him all his entourage. We hoped that this change of residence would appease his ideas of insubordination, would restore calm to his mind, would bring back his fickle heart to better sentiments and would restore to his soul the ideas of humanity which had fled from it.

"At first he seemed determined to go to his new command; he had set out and left Fez, seeming not to return, but suddenly he had turned around and returned to that city. At that moment we had hoped that he had given up his ideas of insubordination and revolt, that rest and calm had returned to his mind. Not at all, this return hid feelings quite different from those it revealed and intentions very different from those it manifested.

"Indeed, as soon as he was informed that we were encamped at Dàroudj, he was no longer master of himself, and on Wednesday evening the 15th of this month, he fled hastily like someone who has done a bad job and his haste was such that he arrived alone at the zawiya of Abu Eccheta. He was soon joined there by a huge crowd made up of his janissaries, a collection of insurrection brokers and sinister-looking people capable of anything. Immediately we enjoined the pasha Djouder to equip without delay 500 spahis and to take with him the caïd Moumen ben Molouk at the head of 500 horsemen, then we sent them other troops who went to join them at the same time as 2,000 riflemen About Baba Zaydan (God save him!). The zawiya was surrounded on all sides and the passes and defiles were guarded by our troops.

"During all these operations, we did not neglect for a moment to try to restore calm to Ech-Cheikh's mind and to show him the dangers to which his conduct exposed him; to do this, we had sent him marabouts charged with offering him pledges that would reassure him and with taking on our behalf commitments likely to appease him and gain his confidence. We still had the hope that his conscience would bring him back on the right path and give him the desire to tear himself away from his behavior or at least to put a brake on it; but his companions in debauchery, who surrounded him in crowds, fanned the fire of his wickedness and encouraged him to resistance and rebellion.

"It was then that our troops, protected by Heaven, rushed into the ranks of his soldiers, at the head of which he was not, and that a fierce combat began between the two armies. The fire lasted from noon until mid-afternoon; at that moment, God decided the triumph of those who fought for the right and the defeat of the militias of error. Thus is fulfilled, thanks to the Supreme Judge, the ineluctable judgment of Destiny which I am sharing with you in this letter.

"In accordance with the decree of predestination, he is now taken and imprisoned in the town of Méquinez. God willed it thus, and in these circumstances his will was a marvelous and noteworthy

thing. We let you know all this, so that you know how benevolent God has been to us in this catastrophe, which afflicted our reign, and in these painful circumstances. You will also see by this story how much God has a right to our gratitude for having given this conflict this happy solution. It is he alone who deserves the praise and gratitude of men. Let's ask him to be part of uscipate for his help and protection, so that we have nothing to fear, neither relatives in whom we place our trust, nor strangers whom we must distrust.

Monday evening, 20 of Djomada I of the year 1011 (November 5, 1602). »

I also read the letter written from Fez by Al-Mansur to his son Abu Farès, in response to the question that the latter had addressed to him to know whether, yes or no, he should leave Marrakech where the plague had just declared itself. Here is the full text of that letter:

"From the worshiper of the Most High God, from the one who fights in the way of God, the caliph, the imam, the commander of the Faithful, Abulabbâs Ahmed Al-Mansur-billah, fds of the commander of the Faithful, Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh Ëlmahdi, son of the Commander of the Faithful, Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh El-Qaim-biamrillah, the Hassanian Sharif. May God, by his powerful help, ensure the execution of his orders, may he ensure the triumph of his armies and favor all his undertakings!

"To our son, the very illustrious, the very powerful, the excellent, the very pious, the sympathetic, the very fortunate, the illustrious and very zealous Baba Abu Fârès. God grant you his protection and deign to watch over you! May salvation be upon you and God's mercy and blessings! Next.

"We send you this missive from our capital, flourishing thanks to God, the white city of the Marinides. God fills her with prosperity, well-being and constant favors; May he receive our praise and the expression of our gratitude on this occasion! Your very dear letter reached our august person in the evening of Tuesday and it is the following morning Wednesday that we answer it; if it had reached us on the day of the Divan, we would not have delayed our reply for a single moment and we would have written to you the very day of its reception, so strong was our desire to be diligent so that you received these lines.

"The first thing you will hasten to do will be to leave the city, as soon as the slightest indication of plague has been reported to you, even if the disease was not serious and only one person had been affected. Our negro Mesaoud and the caïd Mohammed ben Mousa ben Abu Bakr will remain in the casbah with one hundred of your fusiliers whom you will leave to them to reinforce the particular guard of this citadel. Place your trust in God and then you can go out in peace: do not do as we did ourselves, do not hesitate to set out and move constantly. As soon as you leave town, don't stay never more than two days in a row in the same place. Go by forced marches to Salé where, if God pleases, you will arrive happily and in good health and where we will meet in the best conditions of health and happiness.

"Do not neglect to make use of the remedy, as soon as you feel the slightest movement of fever or even that you apprehend his coming; use the usual dose and be sure to use it. As for our son (God save him!), as he is still very young and his constitution does not yet allow him to always use the remedy, we will administer to him the known and beneficial potion that we have left in large quantities. at Ettounsi; this potioû will also be used for all the young children whose custody we entrust to God. However, if the potion caused a chill in the stomach, take the remedy once or twice, as much as necessary, and then return to the potion. By his grace and out of regard also for his purest creature, the best of men, Our Lord Mohammed, God, I hope, will undertake to protect you and will extend over you, like an impassable rampart, his safeguard and his providence. His grace and kindness will save our country and its people.

"Send us the goods as soon as possible. Strongly urge the caïd Mesaoud Ennebîli to go to the post we have assigned to him at Khandaq-Elouâd, in the Sous, where he will have to stay. The passage through Tajedhach would destroy our country if it were to become final and we have heard that the people of Deren talk a lot About it, but God willing it will turn against them. As for you, make every effort to ensure that everyone takes the road to Boubiâren as in the past and use all your care to ensure that this road is adopted by them, I mean by people who follow the road to Tadjedhacht. Let them hasten to do so, before I go to this country where I will arrive, please God, happily and in good health.

"As regards the affair of Abibi who wrote to you from Khandaq-Elouâd About cereals, saying that they had only one month's supply left, we had already invited you previously in writing to have to send them grain by sea. If you have been able to do this, things will be fine, if not, give Abibi the order to manage to find grain, when he should, if necessary, buy it. Strongly insist in your instructions that he do his duty and take a firm tone with him.

"Our maternal uncle, the caïd Ahmed ben Mohammed, asked you for permission to leave the Mohammadian capital (Marrakech), in the event of an epidemic. If the epidemic became serious, do not prevent him from leaving and tell him to join the column at Khandaq-Elouâd, after having entrusted the guard of the casbah to the Andulous and their caïd. As for the affair of Moumen ben Mansour Heksîma, you told us that this personage had been transported to Demnât following a painful illness, that he had to be taken there by a chaouch and that his brother the rebel had made him ask for an interview at Tamsalouhet. Let things go by the grace of God. Moreover, the one who is on the spot can judge better. Here is what I had to tell you.

God grant you his favor and his protection! Salvation.

On Wednesday, 14 of Rebia I, the venerated month, of the year 1011 (September 1, 1602.)

"This letter was already written when we received the one you sent to us and to which we will respond point by point.

"Do not read, and do not even let enter your palace, any of the letters that you will receive from the Sous, either from the governor of this province, or from your cousin or any other; have these letters delivered to your secretary who will read them and inform you of their content. And as the secretary will have to come to your presence and that he will then be in contact with you, that he never opens these letters before having first soaked them in very strong vinegar; he will then lay them out and dry them. Only then will he read them and communicate their contents to you. You should not, moreover, as far as I know, receive letters from Sous that you have to keep secret from persons such as your secretaries.

"We have read the dispatch written by our cousin Ahmed ben Mohammed Esseghîr. In the midst of the flow of his words, we were able to ascertain, as you said, that he exaggerated the importance of the epidemic, in order to have a pretext to leave Sous. You will therefore enjoin him to abstain from coming to you at Marrakech; you will say that we would not like it and that he should not think of leaving a post that we have assigned to him, especially at a time when we are far from this country. You will add that if he abandoned his post, he would certainly lose the functions he holds with us and that they would never be returned. However, if the epidemic takes a great violence in these regions, instead of leaving the cities and going to settle in their vicinity, let him go and join the army corps of his comrades-in-arms in Khandaq-Eloud.

"As regards Mohammed ben Abderrahman Elouerdi, we have carefully examined the list of requests he sent to you and we realized that in our absence, it was impossible to grant most of his requests. Consequently, we invite you to exert all your efforts so that he returns to his post, pointing out to him that he is there much better in his place than his brother would be there. Grant him, among the desiderata formulated in his petition, all that you will be able to concede to him and, for all the rest, postpone it until the momentwhen, God willing, we are back.

"About our brother Ahmed ben Elhasen, to whom we assigned the province of Draâ, during his life, you tell us that he is not up to the position he occupies and that he is incapable of fill them. Undoubtedly, your assessment is correct, but we had to choose him for two reasons: the first is that he offers guarantees from the pecuniary point of view, because he has a personal fortune which will prevent us, if it pleases God to lose our royalties: the second is that the tribute of the Draa is easy to collect, as everyone knows. It is possible, moreover, that our brother does not like this government and that he prefers stay at his place: in any case, those who speak ill of him to you are moved by feelings of hostility, and if you get your information from people like Mesaoud Aoutâdi, be wary of them.

"We reviewed the list of cases you submitted to us and saw that you had sent the seeds from the 1st sinkers with 100 riflemen. We do not remember ever having written to you on this subject, and what we told you was only to transport by sea the grain intended for the army corps which is encamped at Khandaq-Elouâd. If it's these last grains, it's for the troops they're for, but if it's something else, let us know what it's all About; the grain from the presses must be provided

exclusively by Jews and Christians. (These are presses intended to extract molasses from sugar cane.)

"You also tell us that Ahmed ben Mohammad ben Moussa informed you of the damage to the bridge and that you reproached him for not have warned earlier. It is difficult for us to know exactly what it is, because you do not let us know if the damage has occurred in the old part or in that which is the subject of the repairs which we have ordered to be carried out. Inform us on this point, so that we are able to assess the situation.

"As for the Oulâd Talha affair, take care of finding an arrangement for them, either with Aïsi, or with any other, but make sure that they do not come back to complain to us. Ould Ibrahim ben Elhaddâd has not yet arrived to date, although we have backed down the register of captives.

"About the jacket you spoke to the seamstress in charge of these costumes with the superintendent of our wardrobe, send for Youcef Ëlabdi, speak to him yourself and tell him to take this jacket out of the hands of this woman and put the jacket back in its place. As for the other jackets that are with you, there is no need to return them, keep them for your personal use. We also gave these craftsmen, we mean Berkâdh le Saletin, an order for our beloved daughter Thahira (God keep and protect her!). As soon as this jacket is finished, gather all these costumes so that when we arrive they are all ready.

From here, we have also ordered the Saletin to weave these tunics for us and we would like to find all that finished.

"Strongly urge the architects to finish the stables and the bath quickly; Take care to cover the nave of the stables which is contiguous to the rampart of the casbah, as well as the dome they contain, so that we find this work finished when we come to see you. It will also be necessary to place the marble columns in this part of the building when it is covered. Don't forget to keep us informed of the progress of the work on these two constructions.

"We strongly recommend that you take care of our young bay horse; do not tolerate being given fodder, it will make him fat and sicker. Instead, see that someone has him mounted every day and that the saddle is never removed from his back all day long. Give it to the director of the Meserra who will ride it to get from the Meserra to his house and vice versa. Recommend that he not let anyone else ride him and that he stays on that mount's back all day.

"We strongly recommend to you, as soon as the epidemic breaks out in your regions, if, thank God, you leave the city in good health, not to leave behind your cousin, the mother of our dear son, the daughter of Abdelmalek.

"Give Youcef Elabdi the order to take from the officer in charge of our wardrobe the quantity of the new remedy that will be necessary; it is the one which was in the cupola of Mechouar and which, by your care, was brought into our august residence. Call for Omm Elman, the superintendent of our palace, give her this remedy which will be destined for our house; tell him to administer a dose to our women every four days; she herself will also have to take some, as well as Youcef Elabdi and the head of the private guard, we mean Mesaoud ben Molouk.

"May God keep you and watch over you and your children!

We commend you to God who does not allow anything to decline in the things entrusted to him. You are under his safeguard and under protection: he will replace us with you so that you will be in the right hand of the Merciful, whose two hands are right hands. (The left hand being deemed impure, it is said of God that he has two right hands.) the mercy of the Most High and his blessings! We send our saints to our very dear and very affectionate son, Baba Abdelmalek and to our darling daughter Saidat-Elmolouk. We ardently desire to see you and are saddened not to be near you.

May God bring us together in consideration of Our Lord Mahomet; May he shower his blessings on the Prophet and grant salvation to him and his family, the best of families! Amen. »

CHAPTER LIII: OF THE DEATH OF AL-MANSUR AND THE MANNER IN WHICH IT TOOK PLACE

The first symptoms of Al-Mansur's illness appeared while he was with his army encamped at Dahr-Ezzawiya, a locality located a short distance from the city of Fez la Neuve, on Wednesday, 11 of the month of rebia, the prophetic, the resplendent and the blessed, of the year 1012 (August 20, 1603). That day, returning from Fez la Neuve to his camp, the sultan took the bed and kept it until the following Monday, the day on which he died (God have mercy on him!); he was buried that same day, Monday, at the time of the prayer at eVas? He had died of the plague.

In his commentary on Djarni' chdmil of Bahram, Sheikh Sidi Abderrahman ben Yaqoub Essemlâli says: "There was a plague in the Maghreb which lasted for many years, for it began in 1007 (August 4, 1598—July 24, 1599) and ended in 1016 (April 28, 1607—April 17, 1608). It exerted its ravages in the plains and the mountains and caused the death of a considerable number of inhabitants, including great personalities, among others Sultan Abulabbas Ahmed ben Al-Mansur who died in the year 1012. » The author of Elfaoudid and others expressing themselves in much the same terms.

A popular legend reports that Al-Mansur would have been poisoned by his son Zîdân, at the instigation of his mother, by means of a fig-flower that Zîdân would have offered to his father when this fruit was in its prime. . Deprived of the help of a doctor, the sultan would have died, but, when he felt lost, he would have said to his son: “You have been in too much of a hurry, O Zaydan; may God not let you peacefully enjoy power”; or something close. The legend adds that it is because of this that the weapons of Zîdân were never victorious, because he was defeated in nearly twenty-seven battles. As demonstrated by what has been said above, this legend has no basis and is pure fiction. Indeed, Al-Mansur was a victim of the plague, and none of the historians who deserve credit mention this poisoning which is only one of those stories imagined by the people and by ignorant thalebs.

Al-Mansur was buried immediately after his death, on Monday, after the Yasr prayer, in Fez la Haute; his body was then transported to Marrakech where he was buried in the tombs of the Sharifs. The superb mausoleum, which was built for him there, is well known; On the slab which covers his tomb are engraved the following verses:

"*This is the mausoleum of him who gave glory the opportunity to be proud,*

"Ahmed, whose standard was victorious and who knew all the glories.

“O divine mercy, hasten to come and pour forth your Isles,

"In order to water this grave, for your benevolence is inexhaustible.

“Perfumes this soil with a perfume that smells like its memory.

"The date of his death corresponds, without any restriction to do, to these words:

"He rests in truth, with the Almighty Sovereign. »

I read this in the notes of an author: "Someone having seen Al-Mansur in a dream and having asked him what God had made of him, the deceased sultan would have answered him with these two lines:" but the author of the note does not cite this couplet.

The author of the Kitdb elislit1 reports having heard it said, when Al-Mansur was leaving Marrakech to go to Fez, that the sultan would no longer return to Marrakech. This belief was then widespread among the people and, indeed, things happened that way. “I don't know, he adds, what gave rise to this belief. Had God spoken on this point and had he himself spread this idea among the people or was it a prediction made by soothsayers? This last opinion seems to me the most probable. »

To compare with what precedes, although it occurred after the event, the following prediction: The entry of the troops of Sultan Abulabbas into the Sudan, the capture of Sultan Sokia in his palace conquest of Timbuktu and its dependencies had been among the forerunners of the forthcoming arrival of the Fatimid imam, the Mahdi (Abu Mahalli, whose biography will be given later). Similarly, the plague which reigned during these years, the seditions and the high cost of food, which moreover still persists in the various countries, had also been indications of the coming of the Mahdi; we must even add to this list, from what we have been told, the capture of Oran which was to be done either by the Mahdi Himself or by his orders.

Such are, at least, the sayings of people who do not know the reality of things. Such stories trouble naive minds, but the clear-sighted man prefers to these stories the testimony of facts. God preserve us from seeing ourselves kidnapping the city of Fez, as certain talkers of the people predict it! Undoubtedly, Islam was severely tested by the discord which reigned between the sons of Al-Mansur; one could see in this fact a symptom of the most serious, but these are presumptions to be rejected, because the science of truth has been lost, the door is closed and the key no longer exists.

The immutable and ineluctable destiny is in the hands of the Sovereign who is himself the truth and whom we must adore.

CHAPTER LIV: OF THE DISPUTES WHICH OCCURED BETWEEN THE CHILDREN OF SULTAN ABULABBAS AL-MANSUR ON THE SUBJECT OF THE ROYALTY AND OF THE SERIOUS AND DIRTY EVENTS WHICH HAD TAKEN PLACE ON THIS SUBJECT.

No sooner had Al-Mansur died and his funeral was over than the notables of Fez, the great influential personages of this city, agreed to take an oath of obedience to Zîdàn, son of the deceased sultan, saying that Al-Mansur had, from during his lifetime, designated as his successor this son in whose arms he had just died. Among those who expressed this opinion were: the grand-cadi, Abulqâsem ben Abu Ennoaïm Elghassâni, the Faqîh, AbulhasenAliben ImrânEsselâsi, the master, Sidi Mohammed Ecchâoui and the illustrious sheikh, Abu Abdallah Mohammed ben Qâsem Elqassâr.

It is said that the above-named cadi addressed the people with the following speech: "Hail to you! At the death of the Prophet of God, the people gathered around Abu Bakr Esseddiq; well ! do the same. Since our sovereign, Ahmed, is dead, let us take his son Zaydan, who is more justly deserving of the crown than his brothers, and let us acclaim him! The audience immediately took an oath of fidelity to the new sovereign, whose election took place on the 16th of the month of Derebia I, the month of the Prophet, in the year 1012 (1603).

The inhabitants of Fez then wrote to the inhabitants of the city of Marrakech to announce to them the proclamation of Zîdân, but the people of this last city refused to recognize the new sovereign and, the following Friday, he took an oath of loyalty to Abu Fares. This commander was called Abdallah; Abu Farès was his surname, and he had taken the name of Elouatsiq-billah as his royal title. He was a pot-bellied man, a big eater and subject to epileptic attacks. It is said that this last circumstance led him to build the great mosque next to the mausoleum of the sheikh who knew God, Abulabbas Essibti; he created, in this magnificent edifice, the library which is near the mihrab of this mosque and which he enriches with the rarest and most precious books. He had thus hoped to draw upon himself the blessings of the holy personage and recover from his illness. The mother of this commander, as we have seen previously, was called Eldjauher, according to some, Elkheizourân, according to others.

The author of Monteqa reports that the secretary, Abdelqâder ben Ahmed ben Belqâsem Elfichtâli, had composed verses which were embroidered on the harness of Elouàtsiq-billah Mulay Abu Fârès. Here are these verses:

"I roll up his sleeves and disdain any other baldric which shines on the tunic of a man in costume, "When on the day of battle I am adorned with a saber which resembles the firebrand of a hearth;"Because I am on the shoulders of a favored commander of God, the illustrious heir to the throne, Abu-Fârès. »

The inhabitants of Marrakech having refused to recognize Zîdân and having proclaimed Abu Farès sovereign, there were lively discussions on this subject. The cadi and the mufti of Fez returned fetoua' on the basis of the following badits: "When two persons have been chosen as caliphs, put to death the one who has been named the last."

When his father was dead, Zîdân had kept this event secret and he had sent someone with the mission to seize his brother Ech-Cheikh who was a prisoner at Méquinez ; but the pasha Djouder had thwarted this attempt by taking Ech-Cheikh under guard to Marrakech, and handing him over to the hands of Abu Farès, Ech-Cheikh's first brother, who moreover kept him in prison. Such is the story given by one author.

The author of the Zahret ecchemdrikh fi'ilm ettarikh commentary reports a different version. He says that Zīdān, after taking care of his father's funeral, was betrayed by the caïd Ahmad ben Mansour Al-'Ulj, who succeeded in taking away half of the army and leading it to Marrakech. The caïd had first freed Ech-Cheikh from his irons and had then taken him to Marrakech where he had put him in the hands of his brother Abu Farès who had him put back in prison. Abu Farès kept Ech-Cheikh in prison until the moment when he sent the pasha Djouder to fight Zîdân in Fez. When Zîdân reached the banks of the Omm Errebia, Abu Farès released Ech-Cheikh then, addressing the latter and his companions, he said to them: "Leave this very night and hurry, so as to find you tomorrow. morning at Djouder camp on the banks of the Omm Errebia. »

To fight Zaydan, Abu Farès had organized an army of which he had given the command to his son, Abdelmalek, assisted by the pasha Djouder. "You know," he had been told, "that your brother Zaydan is a courageous man, knowing all the ruses of war and the stratagems; your son Abdelmâlek will therefore be unable to resist him. You would have more chances of success by releasing Ech-Cheikh and entrusting him with the command of your troops. The people of Gharb love Ech-Cheikh. and will refuse to fight him because he was their governor. »

Abu Farès then decided to release Ech-Cheikh, after having made him undertake to behave with dignity, to be docile and not to revolt against him; then he dispatched him at the head of 600 men taken from the various corps of troops which Al-Mansur had assembled with the intention of sending them to Kaghou, in the provinces of the Sudan. As soon as Ech-Cheikh had rejoined Abdelmalek's army, the crowd, which had just learned of his arrival, came towards him with enthusiasm and showed him all their joy at seeing him again.

Zîdân and Ech-Cheikh made contact at a place called Mouâta, on the banks of the Omm Errebia. Abandoned by most of his soldiers, Zîdân was defeated and had to fall back in rout on Fez. Abu Farès had well recommended to his companions to make sure of the person of Ech-Cheikh, if the victory was declared against Zîdân, but Zîdân having been defeated, Ech-Cheikh stood apart with all the people of Gharb who had followed him. , so that the companions of Abu Fares could do nothing against him. He then left for Fez in pursuit of Zaydan.

As soon as he arrived in Fez, Zaydan asked the inhabitants of this city to repel the enemy and to endure the rigors of a siege, but they refused to take up arms and, openly manifesting their sympathy for Ech-Cheikh, they declared that they had chosen him for sovereign and submit to his authority. Zîdân therefore left Fez, taking all his retinue and his baggage; a strong army, made up of the partisans of Abu Farès, began to pursue him without being able to reach him; then continuing his journey in the direction of Tlemcen, he arrived at Oudjda, where he stayed for some time, before returning to Sidjilmassa, then to the Draâ and finally to the Sous.

Eccheickh entered Fez where all the inhabitants of the city, men and women, welcomed his arrival with the liveliest demonstrations of joy. He then declared himself pretender to the throne and seized the royal power, then he gave the order to the troops coming from Marrakech to return to their countries, which they did.

As soon as Ech-Cheikh had realized the project he had formed to seize royal power and to be sole master of the throne, he sent for the two great Faqîhs, Abulqâsemben Abu Ennoaïm, the grand cadi of Fez, and Abu Abdallah Mohammed ben Qasem Elqassar, the mufti of this same city; he reproached them for having raised Zîdân to power and for having said in speaking of him and his brother Abu Farès that, being the sons of concubines, they could not have precedence over children born of legitimate women. We know, in fact, that Abu Fârès and Ech-Cheikh were both sons of a concubine named Elkheizourân, according to some, Djauher, according to others, while Zîdân had had for mother the noble lady Chebânia.

To take revenge on these two characters, Ech-Cheikh sent them under good escort to Marrakech, near his brother Abu Farès, so that the latter could take such a decision regarding them as he deemed appropriate. Sheikh Elqassâr died during the journey, not far from Marrakech and was buried in kubba 1 of the cadi 'Iyâdh, around the middle of the year 1012 (beginning of 1604). As for the cadi, Abulqasem ben Abu Ennoaïm, he was received by Abu Farès who, after accepting his apologies and forgiving him, sent him back to Fez full of honors. Some authors have given this version, but others assure that it was Zaydan who summoned Sheikh Elqassar and they tell these facts in a different way. God knows better than anyone what the truth is.

Ech-Cheikh then took care of the caïds who had been in his father's service: he seized their treasures, seized all their wealth and inflicted torture on those of them who tried to conceal their property. Then he summoned the merchants and asked them to lend him money; finally, he showed again the tyranny, the bad methods and the ignoble instincts which had already brought him to notice.

He organized an army to fight his brother, Abu Fares, at Marrakech; this army, composed of About 3,000 men, was placed under the orders of his son Abdallah, who marched against Abu Farès and met him in a locality called Akelmîm, according to some, Mers-erremâd, according to others. The battle began immediately and, after a fierce struggle, the fortune of arms declared itself against Abu Fares who lost About a hundred men of his partisans; his camp was looted and he had to flee alone to Mesfioua.

Abdallah ben Ech-Cheikh entered Marrakech and abandoned this city to the fury of his troops who looted the houses and raped the women; he himself took part in these excesses—isn't it quite natural for a son to resemble his father—and he even went so far, it is said, as to have incestuous relations with the wives of his ancestor Al-Mansur and abusing his former favourites; he ate and drank wine publicly during Ramadan, finally he gave himself up to all pleasures, throwing away from his face the veil of modesty. The entry into Marrakech had taken place on the 20th of the month of Shaban in the year 1015 (December 22, 1606).

When he had fled from Fez, as we have said previously, Zîdân had gone to Tlemcen and had established his residence in this city. From there, he had sent to Algiers to ask help from the Turks against his brothers, but tired of waiting for the Turks who were procrastinating, and even despairing of seeing them come, he went to Sidjilmassa where he entered without having to fight or to combat. Then it passed into the Draâ and from the Draâ into the Sous, as we saw above,

At this time, the inhabitants of Marrakech wrote to Zîdân to come to this city, even if he had to come alone; he set out immediately and arrived in the middle of the night. Abdallah ben Ech-Cheikh did not have time to realize that the people of Marrakech had already acclaimed Zaydan and, gathering around this new leader, had killed Abdallah Aarâs, the caïd of Ech-Cheikh. The latter immediately left at the head of his troops, and was blocked by the people of Marrakech in the middle of the walls which separate the gardens. Nearly 5,500 of Abdallah ben Ech-Cheikh's supporters were killed at the place called Djenân Bekkâr (the garden of Bekkâr) and Zîdân gave the order to massacre the troops of his rival who had remained behind, in the city: all the soldiers from Fez who were found at Marrakech were thus exterminated.

Abdallah had left in complete rout; when he arrived, with his troops decimated and in disorder, near his father, the latter was greatly irritated by this distressing spectacle. He first thought of setting up a second army and gathering new troops, but the scarcity of his resources and the exhaustion of the treasury did not allow him to carry out his project; he did not dare, under these circumstances, to approach the merchants to make them a new loan, not having yet been able to return to them the sums which had been previously lent to him by them.

In the presence of these events, Ech-Cheikh made fall the weight of his misfortunes on his caïds; changing his attitude towards them, he seized all their wealth, stripped them of their treasures and distributed part of their goods to merchants. Then, as he had thus collected considerable sums, he gave money to his soldiers, so that Abdallah could prepare to march again on Marrakech.

The inhabitants of Fez had been greatly irritated by the massacre of those of their own who had been at Marrakech and were saying very loudly that they wanted to avenge their fellow-citizens; so many of them decided, without asking for pay or rations, to leave with Abdallah ben Ech-Cheikh, who left Fez at the head of a considerable crowd, forming an imposing army.

As soon as he heard of Abdallah's march, Zaydan, who was then at Marrakech, sent the Pasha Mustapha to meet him, at the head of numerous troops recruited from among the people of Marrakech and the neighboring country. The two armies made contact at a place on the Salé road called Ouâdi Tefelfelt: the battle was terrible; Mustafa was defeated in this fight, where nearly 9,000 men from Marrakech were killed. Ech-Cheikh had sent a number of adels from Fez to count the dead on the battlefield.

Following this victory, Abdallah ben Ech-Cheikh, continued on his way to Marrakech. The inhabitants of this city, numbering About 36,000 combatants, left the place and joined their adversaries at the place called Ras Elain, but they were defeated, and Zidân had to abandon Marrakech hastily to take refuge in impregnable positions, on the peaks of high mountains. Abdallah ben Ech-Cheikh then penetrated into Marrakech, where he committed even more atrocities than he had exercised the first time. A large number of inhabitants left the city to retire to the mountain of Djillez and came to swell the mass of intrepid, courageous and resolute people who had retired there.

Following the arrival of this reinforcement, the refugees of Djillez decided to take as sovereign, Mulay Mohammed, son of Mulay Abdelmoumen, son of Sultan Mulay Mohammed Ech-Cheikh El-Mahdi; he was a pious, benevolent, reserved man enjoying great prestige. As soon as he learned of the measure taken by these refugees, Abdallah ben Ech-Cheikh marched against them to attack them and try to seize the commander whom they had put at their head, but in the meeting which took place, his soldiers having let go, Abdallah defeated, had to leave Marrakech and flee.

Mohammed ben Abdelmoumen immediately took possession of Marrakech; he pardoned all the people of Gharb from Abdallah's army, who had remained in the city, and granted them subsidies. This measure displeased the inhabitants of Marrakech, who reproached the commander for this act of generosity. About 1,500 of them, who formed the group of malcontents, wrote in secret to Zaydan, who immediately complied with their call and came to camp under the city walls.

Mohammed ben Abdelmoumen went out to fight his rival, but following the fierce struggle that ensued, he was forced to flee. Zîdân then returned to Marrakech and also pardoned all the soldiers who had belonged to the party of Abdallah ben Ech-Cheikh.

In the commentary of the Zahret ecchemdrîkh, it is said that the suitor, elected in the mountain of Djillez, was called Abu Hassoun and that he was one of the descendants of the sultan, Abulabbâs Ahmed Al-Araj, mentioned above. The author adds that this Abu Hassun had first sent Moustafa to Marrakech, but that the inhabitants of this city had expelled him from there in the month of chaaban of the year 1016 (December 1607). He says again:

“Abdallah ben Eccbeikh was defeated on the 6th of the month of chaouâl of this same year (January 1608); he fled, abandoning his camp, his artillery, his arms and most of his troops; he went towards Tamesna and, during his flight, he and his companions had severe trials to undergo; they had to pay, up to thirty ounces, a moudd of wheat, and a quarter of a mitzqal, a loaf of half a pound. On their way, they plundered all the populations they met, inhabitants of the tents or inhabitants of the houses, and even kidnapped their daughters. They arrived at Fez on the 24th of the month of chaouâl of this year (February 12, 1608).

At the end of the month of dzoulhiddja (mid-April 1608), Abdallah put his army in motion and marched on Marrakech. He met the enemy on the banks of the Bou Regrâg, fought him, but defeated he abandoned his army and fled accompanied only by a small number of his own. Zaydan gave quarter to his adversary's soldiers. This fight took place in the month of chaouâl of the year 1017 (January 1609).

Zaydan then dispatched the Pasha Moustafa ahead, who marched on Fez and came to encamp under the walls of that city, at Dahr-Ezzawiya. There, Moustafa found a large quantity of grain which he had distributed to his soldiers, then he set off with the intention of seizing Ech-Cheikh, his son Abdallah, Abu Fares and the latter's son, Abdelmalek. , who were at that time all gathered at Alcazar-Elkebir. As soon as he learned of this project, Ech-Cheikh embarked at Larache with his caïds and his mother, leaving Moustafa to take prisoner all those of his partisans who found themselves at Alcazar-Elkebir. Abdallah and Abu Fârès, who had also fled, went to settle at the place called the Beni Ouartsîn plateau.

Informed of the presence of these two commanders in this place Zîdân went to meet them and came to camp in front of them in a place called Arouàrât. Betrayed by their soldiers who rallied to Zidân, Abdallah and Abu Farès fled and only stopped at Dâr Ibn Mechaal where they remained until the moment when Zidân was recalled to Marrakech by the news of the troubles that had taken place there. provoked certain disturbers- Only then did Abdallah and Abu Fares leave Dar Ibn Mechaal to march on Fez. Moustafa came out of this city to engage in combat. During this struggle, which lasted a long time, Mustapha's horse tripped and unsaddled its rider, who was taken and killed. A very large number of the pasha's soldiers perished at the same time as him on that day; their camp was taken and plundered and the enemy seized About 6000 dairy cows. Abdallah then entered the city of Fez, accompanied by his uncle Abu Fares. This battle took place on the 7th of Rebia II in the year 1018 (July 10, 1609).

CHAPTER LV: ASSASSINATION OF ABU FARES; LAST EVENTS OF HIS LIFE

Defeated for the first time by Zaydan, Abu Fârès had fled to Sous where he had remained with Abdelaziz ben Sa'id, one of his father's friends; then, to escape the relentless pursuit of which he was the object on the part of Zîdân, he had taken refuge with his brother Ech-Cheikh. He then accompanied Abdallah ben Ech-Cheikh until the moment when the latter, having killed Moustafa, entered Fez and seized it, as we have related previously. But the caïds of the Cheraga having formed the plan to put Abdallah to death and to appoint in his place his uncle, Abu Fârès, Abdallah, informed of their project, went at night, accompanied by his chamberlain, Hammou ben Omar, to find his uncle Abu Farès who, at that moment, was on his prayer mat, surrounded by his wives. He took the women out and gave the order to strangle his uncle who, until the last moment, struggled and tried to knock him off his feet. This happened in the month of Djomada I of the year 1018 (August 1609).

The people were greatly distressed by the assassination of Abu Fares who, by his admonitions, diverted Abdallah from a great number of turpitudes and prevented him from committing certain iniquities, by refusing to give his acquiescence to them. There is strength and power only in God and it is he who disposes of everything.

CHAPTER LVI: OF SULTAN ECH-CHEIKH BEN AL-MANSUR AND THE EVENTS WHICH WERE ACCOMPLISHED UP TO THE TIME HE WAS DEPOSITED AND KILLED

After having behaved as we have just said and having fled to Larache, Ech-Cheikh left this city and embarked for the Peninsula where he went to ask assistance from the sovereign of the Christians (may God annihilate him!); but the latter at first refused all help. As Ech-Cheikh insisted on obtaining men and money, offering to leave his children and his retinue as hostages, the Christian commander only wanted to give in on the condition that Larache would be evacuated by the Muslims and that the city in Christian hands. Ech-Cheikh, having accepted this clause and having undertaken to have it executed, then left for Hojr Badis where he landed in the month of dzoulhiddja of the year 1018 (March 1610).

Arrived at Hodjr Badis, Ech-Cheikh stayed some time in this city and then left it to go and settle in the country of the Riff. At this time, scholars and notables of Fez, such as the Faqîh, the cadi, Abulqâsem ben Abu Ennoaïm, the famous cbérif, the glorious, the pure, Abu Ishaq Ibrahim Essaqli Elhasani, etc., came to find him and congratulate him on his return.

Ech-Cheikh, overjoyed to receive this deputation, begged the captain of the Christians to fire the cannon, in order to impress upon these delegates and show them the power of the Christians from whom he had just requested assistance. The captain then fired salvos to break the eardrum and shake the mountains, then he disembarked from his ship and came to greet the notables. As soon as the captain presented himself, Ech-Cheikh ordered the notables to get up; all got up and thanked the captain for the good manners he had used with regard to their commander and the reinforcements he had brought. According to Christian custom, the captain had saluted by taking off his hat.

The people strongly blamed the conduct of the notables who had risen to receive an infidel; moreover, because of this, they were struck by the Sovereign Judge with the stick of servitude and degradation, because on their return to Fez, they were stopped on the way by the Arabs of the Hayâïna who robbed them and took away everything from them of what they had with them; they were not even left with their clothes, except for the cadi Abulqasem ben Abu Ennoaïm, who was respected because it was recognized by his costume that he was a cadi.

Ech-Cheikh then moved to Qasr Abdelkerim where he stayed for some time. There, he urged the leaders of his entourage and the caïds of his army to take care with him of handing over Larache to the Christians, so that the Christian commander would carry out the promise he had made to provide him with men and the money. Nobody wanted to agree to help him in this task, except the caïd Eldjerni who offered him his assistance in this circumstance.

Consequently, Eldjerni received the order to go to Larache with the mission of evacuating the town and leaving no Muslims there. He set off, but when, arrived at Larache, he invited the inhabitants to leave this place, they refused. However, when he had killed a certain number of them, the others decided to leave, all in tears, letting the banners of humiliation and degradation wave above their heads. The city having been evacuated by the Muslims, Eldjerni remained there until the day when the Christians came to occupy it, on the 4th of the revered month of Ramadan, in the year 1019 (November 20, 1610).

The occupation of Larache produced violent feelings of anger in Moslem hearts and excited universal reprobation. Sharif Ahmed ben Edris Elhasani went to all the religious assemblies to preach holy war there and to ask for help to be brought to the Muslims of Larache. A large crowd gathered around this Sharif, determined to attempt the enterprise, but Ech-Cheikh had this movement stopped by his caïd Hammou, nicknamed Abu Dobeïra; after long efforts, this one managed to divert those who wanted to try the adventure. Nevertheless, as he feared the scandal and as everyone, big and small, expressed their feelings of reprobation on the occasion of the cession of Larache, a Muslim town, to the Christians, Ech-Cheikh imagined, to justify himself, to consult, in writing, the scholars of Fez and elsewhere,

To ask the question, he recalled first of all that he had had, against his will, to take refuge with his children and his retinue on the territory of the infidel enemy. Detained by the Christians, who had consented to let him leave the country he had entered only on condition that he would deliver the town of Larache, he himself had been able to leave only by leaving his children as hostages until he fulfilled the promise that had been wrung from him. Under these conditions, he added in conclusion, was it permissible for me, yes or no, to redeem the freedom of my children by the surrender that was asked of me?

The ulema replied: When it comes to the redemption of Muslims, especially if these Muslims are the children of a commander of the Faithful and, better still, the descendants of the lord of the Prophets, of the most perfect of the Messengers, of our lord and master Muhammad (God shower his blessings on him and grant him salvation!), we are unanimously of opinion that it is permissible, if they are in the power of the infidels, to redeem them by surrendering one of the Muslim cities.

This legal consultation had taken place after the cession of Larache, and if certain scholars formulated this answer, it was only because they feared the wrath of the sovereign. A large number of Faqîhs had moreover evaded the obligation to answer, by fleeing; among them we cite: the imam Abu Abdallah Mohammed Eldjennân, the author of famous glosses on the Mokhtasar; Imam Abulabbas Ahmed Elmaqqari, author of Nefh Etthîb. These two personages remained hidden for a very long time in order to safeguard their religious beliefs, and to obtain that others other than themselves had to respond to the consultation. It was also for this same reason that certain ulemas left the city of Fez to go and live in the countryside: among this number were the imam Sidi Elhasen Ezzeyyâti, the commentator of the Djomal, the learned imam, Abulabbas Ahmed ben Youcef El-Fasi, and many others. Strength and power belong to God.

Ech-Cheikh established himself in the Fahs and saw crowding around him a mob of ignoble people, ordinary instigators of seditions, troubles and rapines. At the head of these troopers, he ravaged the whole country and marched on Tetouan, which he seized, the governor of this city, Ahmed ben Enneqsîs, having fled and abandoned the place. Ech-Cheikh thus continued to traverse the province of Fahs until the moment when the sheikhs of this district, seeing the weakening of the sultan's power, his lack of loyalty and the abandonment he was showing to the infidels of the Muslim territory, came together to have him assassinated. The moqaddem Mohammed Abu Elléif surprised him in the middle of his camp, at a place called Feddj Elferes and assassinated him. Ech-Cheikh's body remained abandoned and naked for several days; finally some people from Tetouan came to fetch him and buried him near that town, together with one of his children and some of his companions, among others the Eddobeiritesl who had been killed the same day as him. Later, the body of the commander and that of his son were transported to Fez and buried by the care of Ech-Cheikh's mother. The assassination took place on the 5th of the month of redjeb in the year 1022 (August 21, 1613).

It is assured that it was at the instigation of the rebel Abulabbas Ahmed ben Abdallah, known under the name of Abu Mahalî, that Ech-Cheikh was assassinated. Abu Mahalî would have written to the two moqaddems, Ahmed ben Enneqsîs and Mohammed Abu Elleïf, to urge them strongly to kill the commander, which they would have done immediately. Ech-Cheikh's property was looted; his fortune was considerable, and two moudd full of rubies are said to have been pillaged. Part of his fortune was the complete loading of a ship he had left at Tangier; following the ineluctable judgment of fate, the Christians seized this ship after the assassination of the sultan.

Ech-Cheikh, may God forgive him and us, had a varied education; he possessed solid knowledge which had been taught to him by masters in his two capitals. Here is a couplet of him that I have seen written by the hand of a distinguished author who attributes its paternity to him: it is an enigma concerning these words of the Alfiya of Ibn Malek: "he puts himself in the accusative as specific. »

"O you who ask all the readers of the Kholasa 1 About a strange thing, it seems to me that it should be read “As a circumstantial term of state, and then it is a noun put in the accusative because of Ma and it is a specific: that is more wonderful. »

Among the secretaries of Ech-Cheikh, we must mention the writer, the Faqîh, the scholar, Ahoulabbâs Ahmed ben Mohammed, son of the cadi Mohammed Elgherdîs Etteghelloubi, who was one of the most skilful and remarkable men in the world. art of writing. In his commentary on the Deldil Elkheirdt, Sheikh Sidi Elarbi El-Fasi, regarding the words of this work: "I had a copyist as a neighbour" says this: "The sheikh, the secretary, the raïs, Abulabbâs Ahmed ben Mohammed Elgherdîs, the chief of the secretaries-editors of the capital city of Fez, had borrowed from me the work entitled: Kitdb elanba fi charh elasmd de Aqlîchi. soon after, Elgherdîs was stricken with the disease from which he died and when I went to visit him, I found this book at his bedside along with notebooks already copied and others prepared for copying. “If I recover,” he told me, “I will copy as many as I can; I won't stop unless my illness "takes me." — "Why," I replied, "impose this concern on you?" “Because,” he replied. it is with my fingers " that I have committed an innumerable quantity of sins towards" God, and I hope, that by giving myself, in the state where I am, to the" copy of this book, I will have accomplished a final good work "which will serve to

make me forgive my sins. » God allowed that he realized his wish, for he finished the copy of this book; he succumbed to the illness he was suffering from, an illness that lasted from the year 1019 to the year 1020 (March 26, 1610-March 4, 1612). In any case, the profession of copyist is very important from the point of view of scientific work.

It is while speaking of this secretary that the poet said: “O Gherdis, you enjoyed life while Fortune slept,you found yourself in Fez at the same time as Ibn Djebbour. “Finally, thanks to your happy star, Kheizourân has gone to the grave: the misfortune of some is the happiness of others. »

CHAPTER LVII: OF THE BEGINNINGS OF THE REBEL, THE FAQÎH, ABULABBAS AHMED BEN ABDALLAH, KNOWN UNDER THE NAME OF ABU MAHALLI; HIS ADVENTURES AND HIS DEATH

Here is what Abu Mahalli says in his book entitled Islit elkherit fi qitli bioloum elafrit ennefrit: “I was born in Sidjilmassa in the year 967 (1560). I hold from my father and all my paternal uncles that the Oulâd Abu Mahalî descend from Said Elabbâs, son of Abdelmotthalib. One of the caïds of Abulabbas Al-Mansur told me that one of the sultan's friends told me that he had a genealogy book in which this fact was indicated. A thaleb, whom I cannot suspect of either lying or error, also told me that he had a genealogy book in which it was said that our tribe, the Oulâd Mahalî, was related to Abdallah, son of Jaafar. She would have left Méquinez to go to Sidjilmassa to teach the people the duties of religion and theology; some of his descendants, under the name of Miknasa, would be established in the district of Tlemcen. As I asked the thaleb for this book, he replied that it had been burned in his house, which I do not doubt in any way; I only fear that he confused Abdallah, son of Djaafar, with Abu Djaafar Al-Mansur, the Abbasid caliph.

“My teacher, Abulabbâs Sidi Ahmed ben Abulqâsem Essoumaï Ettadeli, told me that he had read the Mokhtasar eddzîl of Essemaâni, in Marrakech, in the year 981 (1573) and that he had seen in this book that two opinions reigned with regard to the Oulâd Mahalli, some claiming that they belonged to the Maghraoua tribe, others to that of the Lemtouna. It would be possible, we are assured, to reconcile these two opinions, the Maghraoua claiming to come from Qaïs Ghîlân; now Qaïs belongs to the tribe of Modhar and the Modhar are pure Arabs or, in other words, ancients.

"As for our most illustrious ancestor, the one who took the surname of Abu Mahalli, I was unable, despite the fame he enjoyed, to know the reasons which had caused him to be so surnamed, nor to have details on his biography. On all this however, as I have written elsewhere, much research has been done, especially by the most eminent genealogist of his time, Ech-Cheikh Ettadeli.

“It is through the exercise of the functions of cadi that our family became famous in our country where we are called the children of the cadi and where our zawiya is designated under the name of Zawiya du Cadi. Science has always remained in honor in our families and particularly in that of my father, whose brothers and sons were educated men. Myself, I was raised by my father who took all his care to give me a solid education. My mother, when she was pregnant with me, saw in a dream one of the greatest saints of our country and one of the most skilful teachers in teaching, Sidi Ali ben Abdallah, who made her drink a bowl of milk. I hope God has realized the interpretation that was given of this dream, in which milk was regarded as representing religion, theology and truth.

“It was during the year 980 (1572) that I left my country to complete my studies in Fez; at that time, I was pubescent or thereAbouts; I only thought of instructing myself and had no other preoccupation than to furnish my memory and my intelligence.

“I stayed in Fez four or five years, until the time when the Christians, as I said above, came to Ouâdi Elmekhâzin. The population was dismayed by this event, and one of my friends, a virtuous thaleb, whom I consulted on what should be done, urged me to leave the city and go to the countryside, awaiting the return of the peace and security. Accordingly, I went to the homeland of honey and butter, to Adjedzihara; there I learned Risdla,1 for at Fez I had only learned grammar, and even then I had only drawn a bucket from the well of this science.

“As soon as the panic was calmed, I returned to Fez, where reigned Al-Mansur, who had just driven out the Christians. I continued to occupy myself with grammar, although my keenest desire was to lodge in my memory the science of law and to study its technology thoroughly. During my first outing from Fez, I had made a pilgrimage to the tomb of the sheikh who answers the prayers addressed to him, Abu Yaaza; I addressed myself to him to obtain from God that he place me among those who possess all the sciences thoroughly and that he grant me his absolution.

“A year had barely passed since that time when I found myself in the zawiya of Sheikh Sidi Mohammed ben Mobarek Kzzaeri, and that without having felt the desire to go there, because, at that moment, I I was passionate About study and never dreamed of embracing the doctrines of the Sufis. The sufis of that time enjoyed, in fact, a sad reputation, and, for my part, I felt the most extreme distrust of them.

“Finally, the bandage which covered my eyes was torn and, when I had seen what I saw, I was converted. I therefore endeavored to follow my sheikh because, without his help and that of God, I would certainly have perished, just as, if I had not been directed by him, I would certainly have gone astray. And how in could it have been otherwise, since it is thanks to this sheikh that God freed me from the ocean of my passions where I was going to engulf myself, that he led me by his mercy in the midst of the disciples who follow the wide path traced by Abu Abdallah Sidi Mohammed ben Mobârek, of the Zoaïr tribe, of the Djerrâr sect and the tenth leader of the 1 centuries. (This character belonged to the Maghreb tribe called Zoaïr, a name which has the form of a diminutive, but whose ethnic adjective is obtained by taking as a basis the augmentative form. A very old man of this tribe told me that their ancestor had received the nickname Zoair, because he . In other words, the main character of the tenth century. plowed using a team composed of a camel and a horse and that, when he wanted to excite these animals to walk, he used, for the first, the expression za\ which is usually used to to move the camels forward, and, for the horse, from the term n, which is usually used with horses to hurry them in their march. The two syllables he pronounced then were combined and made his nickname. Today the people have become accustomed to making use of zodir, a diminutive form of this nickname. According to this same old man, before being called Ezzaeri, this ancestor was called Seliman, but in practice his surname prevailed over his name. He was, he asserted, the brother of Berbouch and Achbân, to whom various Arab tribes of later Sous trace their origin even today.

“I stayed with this Sheikh Abu Abdallah for about eighteen years and only left him on his formal order; it was he who, without consulting me, sent me to Sidjilmassa, telling me that I alone would make the inhabitants of that town happy. On leaving, and without my having asked him, he offered me his stick, his burnous and his shoes; then, at the moment of farewell, he took with his right hand a cap which he placed on my head as a religious insignia. After having settled down in my country on his orders, I went to visit him a dozen times: my last visit took place when I was returning from my first pilgrimage to Mecca, pilgrimage which I accomplished during his blessed existence, in the year 1002 (September 27, 1593-September 16, 1594). It was during this last visit that the sheikh said to me to bless myself: "May God test you more than he has tested me!" I interpreted these words as the announcement of the eagerness shown by the crowd, as you can see, in gathering around me. Contrary to his habit, the sheikh, after these words, uttered a great cry such that, during all in the time that I had lived with him, I had never heard him utter such violent words, for he was of a calm nature.

“After the death of this master (may God strengthen and sanctify him!), I remained inactive for at least three years, then the renunciation of the world made its accustomed charms shine in my eyes . May the sheikh receive the testimonies of my gratitude and my admiration for having showered me with his favors and for having directed me in the right direction! »

Abu Mahalli then enumerates the names of his other masters, such as Elmendjoùr, Sidi Ahmed Baba Essoudâni, etc., and draws up a list of them that would take too long to relate; he then adds: "I took a final resolution on my return from the pilgrimage to Mecca, because it was in the month of redjeb of the year 1001 or 1002 (April 1592 or March-April 1593) that I entered into relations with the sincere and intelligent friend, Abu Yahia El-Fasi, as well as with Elbadekhchi of Bukhara, on the occasion of the Nokhba of Ibn Hadjar; on my return I visited the provinces of the Maghreb as far as Ouâdi Essaoura, where I then settled with all my family. »

Such is the summary of the beginnings of Abu Mahalli drawn from the book of which I spoke above, a book which is interesting. Having had the opportunity to read this work in a volume of collections, I have extracted these summary notes. It is on the assistance of God that we must count; it is he who directs us in the straightest path.

CHAPTER LVIII: THE SHEIKH DRAWN FROM ANOTHER SOURCE AND FROM THE EAST TO THE WEST MAKES THE WORLD SOUND WITH VOCIFERATIONS

In an epistle entitled: Maqâm ettedjellî min sahbat ecchei/eh Abî Mahallî, a long dissertation in rhymed prose, the sheikh, the Faqîh, Abulabbâs Ahmed Ettouâti, as I was able to observe myself on his autograph manuscript, relates this which follows: “First of all, the Faqîh Abulabbâs Ahmed ben Abdallah Abu Mahalî was a simple jurist; after having taken the path of Sufism for some time, he received divine inspiration and soon manifested the signs of his providential mission. The people flocked to see him on pilgrimage, some coming singly, others in groups. His fame soon spread throughout the country and his followers became very numerous. Me even, adds Ettouâti, on learning all this, I went to see him and stayed there for a certain time, until the day when I saw that he claimed to be the avowed mahdi, announced by authentic traditions. At that moment, I refused to follow him in this way and abandoned him to his vanities. »

In his Mohâdharat, Abu Ali Elyousira recounts that Abul-abbas Ahmed Abu Mahalli, finding himself one day with his master, Ibn Mobarek, suddenly felt overwhelmed by a sudden inspiration and cried out, struggling: "I am sultan, I am sultan. — "O Ahmed," his master then said to him, "assuming you are a sultan, you will not be able to crumble the ground under your feet, nor to equal the mountains in height." Another day, finding himself in a meeting of sufis, he was again seized with convulsions and began to cry out: "I am Sultan." Another sufi who was in a corner of the room immediately fell into convulsions and cried: "Three years to a quarter." This was indeed how things happened.

It is also reported that, when he was making his rounds around the temple of Mecca, during his journey in the Hejaz, he was heard to exclaim: "O my God, you have said and your words are the truth: and these reigns we will give them in turn to men. Grant then, O my God, that I be of the number of those who will reign. But he had forgotten to ask that his reign should end well; so, if he was heard in his prayer, circumstances soon led him down the fatal path which Destiny had traced.

Abu Mahalli was an eminent Faqîh; his style was elegant and his thoughts elevated. He has composed various works, among others: Elouidhdh, Elqasthds, Elislît, Medjenîq and Essokhour firred 'ala ahl elfodjour. I saw in the autograph copy of this last work the answer made by Elkharroubi to the famous epistle of Abu Omar Elmerrâkochi. He was also the author of mediocre poetry. He had believed himself capable of accomplishing the mission of reforming mores and it was there, without his suspecting it, what caused his downfall.

In the Mohddharat, the master of our masters, Abu Ali Elyousi expresses himself in these terms: “Abu Mahalli had followed the path traced for him by Ibn El-M’barek Ettâstâouti and had thus come to possess grace up to a certain degree. He composed treatises on this subject which prove that it was so, and it was only later that he felt his ambitious ideas spring up in him.

"It is said that at the beginning he had befriended Ibn Abu Bakr Ed-dilai. As, at that time, morals were extremely lax in the country and evil had spread in all directions, Ahmed ben Abdallah said one night to Abu Bakr: "Do you want us to go tomorrow among the people ? urge him to behave better and forbid him to "continue his misdeeds? In this way we would put ourselves at the head of the reform of the evils which cover the country and afflict it. Ibn Abu Bakr refused to lend his support to this work, giving the pretext that the evil was too general and too deep. "We do not have," he added, "all the qualities required to call ourselves reformers." »

The day after this conversation, the two friends went out. Ibn Abu Bakr went to the edge of the river, washed his clothes, shaved his head, then spent the rest of his time saying orations and doing his canonical prayers at the prescribed times. Abu Mahalli, for his part, carried out his plans for reform; for this purpose, he allowed himself to be drawn into discussions and quarrels such that he could not say his canonical prayers at the right time and, in the end, he did not come to any result. In the evening, when the two friends returned to their home to spend the night there, Ibn Abu Bakr said to his companion: "As far as I am concerned, I accomplished all my duties: I said my prayers at the prescribed times and I returned here, safe and sound, with a pure and tranquil soul. As for those who indulge in evil, God will settle their account. Then, after saying these words or something like that, he added: “And you, now, see what situation you have put yourself in. »

Despite all this, Abu Mahalli did not give up his project; he went a little later to the southern regions, to the banks of the Ouâdi Essaoura and there he landed as a pretender; he announced that he had only been asked

to play this role as a result of the extreme corruption of morals and the overflow of bad passions, then, not satisfied with that, he declared himself to be the expected Mahdi, sent to wage holy war. He thus knew how to win the confidence of the people who followed him.

Abu Mahalli entered into correspondence with the chiefs of the tribes and the great personages of the towns; he exhorted them to behave better and insisted that they follow the precepts of the Sonna; he spread the rumor that he was the Fatimid (The true Mahdi must belong to the family of the Prophet, and therefore be a Fatimite or descendant of Fathiuia, the daughter of Mohammed), asserting that whoever obeyed him would be on the right path, while those who contravened his orders would be numbered astray. Sometimes, in order to inflame the zeal of his disciples, he would say to them: "You are superior to the disciples of the Prophet, for it is in a time of errors that you arise to the help of the Truth, while that they were living in the very time of the Truth. And he was spouting other nonsense of the same kind.

In a poem, where he fought Abu Mahalî and urged the people to be wary of him, the Faqîh, Abu Zakarïa Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Abdelmonaïm El Mhi (Name that the vulgar give to the Mahdi), alluded to all this when he said: "O nation of the Chosen, of the Guide, do you lack models among the ulema of past times? "Do you believe that God will leave you thus forsaken?" He enabled you to understand why "I address you in the name of the one who will bring you together resurrection day. Don't you want to understand— the vain man is not like the one who knows — "How cursed your Maghreb is everywhere by Providence!" 0 my God, be our support. "When we tell men that their passions lead them astray, they answer that Faqîh such and such sinned before them and that "If this answer was not decisive, the Imam would have decided on this point and that we would not have seen coming the illustrious son of one who destroys. "To those who say to them: 'Here is what the best of "beings", they answer: What teaches us this master of 1 hour is enough for us; "We are superior to the followers of the Prophet; we will have a reward that will double the bracelets on our arms. "The illusions of the moment seduced the hearts of the crowd who, in love with him, lost the right path. »

There was, moreover, between Abu Mahalli and Yabia ben Abdallah, an exchange of correspondence and epigrams in verse and prose. Here, for example, is what Abu Mahalli says: "0 Yabia, 0 vile filth! How dare you claim to criticize others following the example of the great authors of antiquity! "It is as if you claimed to belong to the family of the Prophet, whereas you are the last of the smallest of the tribes. "Your face is that of a monkey, nothing is more horrible to see; as for your head, it's that of a rooster emerging from a pile of manure; "When you put a turban on her, she gives you the appearance of an old Christian woman crouching down, washing dishcloths. »

It is claimed that Yahia had been Abu Mahalli's fellow student and friend at the medressa of Fez. As for the sarcasms they exchanged among themselves, I will refrain from recounting them in this work. May God be indulgent to all.

CHAPTER LIX: ENTRY OF ABU MAHALLI IN SIDJILMASSA, IN THE DRAA AND IN MARRAKECH AND CIRCUMSTANCES IN WHICH THESE EVENTS OCCURED.

When Abu Mahalli had gathered around him a considerable crowd of partisans and he saw his numerous followers hastening to him on pilgrimage, he loudly declared that it was necessary to take care of reforming the abuses which had been introduced and spread among the people. "The children of Al-Mansur," he said, "seek to destroy each other in order to conquer royalty. " In this fratricidal struggle, the people have been decimated, the wealth of the population plundered and the harems violated; it is important to put a brake on the actions of these pretenders and break their authority. »

On hearing the news that Ech-Cheikh, son of Al-Mansur, had caused the Muslims to evacuate the town of Larache and had sold it to the infidels, Abu Mahalli had jumped up in anger, and this anger seemed to be provoked rather by his zeal for the religion of God and the interest of the Moslems only by the desire to group around him the defenders of the country.

Following this event, he set out one day for Sidjilmassa with the intention of seizing that town, in which Zaydan had left a certain Elhadj Elmir as his lieutenant. Zaydan's lieutenant immediately left the city at the head of About 4,000 men and went to meet Abu Mahalli, who had with him only an approximate number of 400 combatants. The two armies barely found each other if they saw each other, the fight began: the fight ended with the defeat of the troops of Zîdân's lieutenant. Among the people, the rumor was spread that the bullets which hit the partisans of Abu Maballî, arrived without force and produced no harm; this belief increased in the eyes of the people the veneration they professed for Abu Mahalli and earned him considerable prestige.

Entering Sidjilmassa, Abu Mahalî reformed the abuses and made reign justice in this city. Deputations sent by the inhabitants of Tlemcen and the Benou Râched, came to compliment him on his triumph and congratulate him on his success; among the members of these deputations, was the scholar Faqîh, Sidi Saïd Qodoura Eldjezâïri, the author of a commentary on the Essollem, who was one of the disciples of Abu Mahalî as the latter reports in his book entitled: Elislit .

Informed by the fugitives, who joined him, of the defeat of his troops, Zîdân organized a considerable army which he dispatched under the command of his brother, Abdallah ben Mansur, known under the name of Ezzobda. As soon as he was informed of this movement, Abu Mahalli went to the Draa; there he gave battle to Abdallah who was defeated and lost about 3,000 men of his army. This victory strengthened Abu Mahalli's party, gave it great authority and united under its orders the provinces of Draa and Sidjil-masa.

The caïd Younis Elaïssi, victim of the resentment of Zaydan, had left this commander to go to Abu Mahalî; he acquainted the latter with the secrets of his former master, whose weakness he depicted, and succeeded, by constant stimulation, in getting him to march on Marrakech. Zaydan immediately left that city and fled to the port of Asfi, from where he thought for a moment of embarking for Peninsula (Spain). Abu Mahalli therefore entered the imperial palace of Marrakech and installed himself there as master; he even gave the name of Zaydan to a son who was then born to him in this palace and it is assured that he married the mother of Zaydan and that she consummated the marriage with this commander. The intoxication of sovereign power troubled his mind from then on, and soon he neglected the devotion and piety which had been the bases of his fortune.

In his Mohddhardts, Sheikh Elyousi recounts the following fact: When Abu Mahalli entered Marrakech, his brothers in religion came to visit him and offer him their congratulations. Admitted into his presence, they showed him their joy at his coming to power and complimented him. Only one man among them had remained silent and, when Abu Mahalli asked him why he had not said anything, insisting on having an answer, this man replied: “Today you are a sultan; So if you want me to tell you the truth, promise me you won't hurt me. — "Speak without fear," replied Abu Mahalli. — "In the game of bullet (Players are armed with strong curved sticks with which they hit the ball. Divided into two rival camps, each of which must drive the ball in an opposite direction, it often happens, in the excitement of the game, that the partners unwittingly exchange terrible blows), resumed the man, one or two hundred people push a ball in front of them amid loud cries and jostling which cause some to break a limb or hurt themselves seriously enough to die; No one, however, is moved by these accidents, although, in short, this ball, if you examine it well, is only formed of old rolled up rags. Abu Mahalli having grasped the meaning of this apologue, began to cry and exclaimed: "We wanted to revive religion and now we have destroyed it!" »

CHAPTER LX: ZAYDAN CALLS ON YAHIA BEN ABDALLAH FOR HELP. ABU MAHALLI IS KILLED. CIRCUMSTANCES ACCOMPANYING THIS EVENT.

In the presence of these events, Zidàn having acquired the certainty that his influence was seriously compromised and that he was too weak to stand up to Abu Mahalli, wrote to the Faqîh, Abu Zakarïa Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Abdelmonaïm Elhâhi Eddaoudi, to implore his help and assistance. Yahia, who lived in his father's zawiya in the mountain of Dcren, was highly regarded in the country of Sous where he had many followers. In appealing to the support of this personage and asking him for help, Zîdàn had written these words: "*You have the duty to defend my crown, for I am one of yours. You must therefore act in my favor and fight with me whoever conspires against me*. Abu Zakariya responded to Zaydan's call and came to his aid, he gathered many troops from all sides and, at the head of his supporters, he marched on Marrakech, on the 8th of Ramadan year 1022 (October 22, 1613). Arrived at the place called Foum Tânout, two days' walk from Marrakech, Abu Zakarïa received from Abu Mahalî the following letter:

> *"In the name of the merciful and merciful God.*
>
> *"Beyond from Ahmed ben Abdallah to Yahia ben Abdallah.*
>
> *I learned that after gathering an army under your flags you were encamped at Tânout at the moment. Descend into the plain so that we are face to face. The jackal uses trickery, but the lion attacks resolutely. One strengthens one's power only by striking with the spear and fighting with the sword. Salvation.*

Here is Yahia's answer:

> *"In the name of the merciful and gracious God.*
>
> *"From Yahia bon Abdallah to Ahmed bon Abdallah. Then:*
>
> *The power belongs neither to you nor to me, but only to the Sovereign who knows everything. I come to you with people armed with guns and well seasoned recruits from the Chebâna tribe and their allies, the Benou Djeràr; I also have terrible and valiant warriors from the country which goes from Hechtouka to the Benou Kensoùs. I'll meet you at Djillez, where God will avenge the pervert and make the one who is dear to him triumph. Salvation.*

Putting himself then at the head of his troops, Yahia marched on Marrakech and came to encamp near Djillez, the mountain which dominates the town of Marrakech. Ahmed ben Abdallah, for his part, went to meet his adversary and action began between the two armies near Djillez. As soon as the fight began, Abu Mahalli was hit in the chest by a bullet which killed him instantly; his troops immediately dispersed and his camp was pillaged by the enemy. They cut off the head of Abu Mahalli and hung it on the ramparts of the city of Marrakech, where it remained exposed for nearly twelve years, together with the heads of the principal leaders of his army. This head was then removed and buried in the mausoleum of the famous ouali, Abulabbâs Essebti, below the school which, in this place, is contiguous to the mosque. The sheikh, the famous Faqîh, Abulabbâs Ahmed Elmerîdi Elmerrakochi (God have mercy on him!) fixed the date of the uprising of Abu Mahalî and that of his death, by this sentence: "He rose up goat and died a ram (The words translated "goat" and "ram" form two chronograms, giving the dates of 1019 and 1022). We will notice the piquant form of this chronogram and the fine allusion it contains. Abu Mahalli's disciples affirm that he did not die, but only disappeared. This belief has persisted to this day among some of the populations of Ouàdi Essâoura, at least that was affirmed to me by someone in whom I have complete confidence. Strength and power belong to God! Abu Mahalli having thus perished, Yahia entered Marrakech and installed himself in the palace of the sovereigns; He threw down his traveling stick there and was thinking of settling there permanently, when he received a letter from Zîdân in which the latter said to him: "*If you have come for the sole purpose of rescuing me and of the rebel, you made me reach my goal and you gave peace to my heart. But if it was to set fire to your hearth and seize the royal power as prey, God, in this case, only gladdened your eyes*! Yahia immediately made his preparations to return to his country, wanting to show that he had not aspired to supreme power and that he had come for the sole purpose of protecting the authority of the commander from whom he was seized and was committed to defending the crown. He therefore set out for his country, while Zîdân returned to Marrakech. It is said that Yahia had really wanted to be proclaimed sovereign, but that the Berber soldiers who accompanied him had, following a series of events, refused to help him in his plans. God, by his grace and goodness, can alone favor an enterprise.

CHAPTER LXI: CONTINUATION OF THE HISTORY OF YAIIIA BEN ABDALLAH. A FEW WORDS ABOUT THIS CHARACTER AND ON VARIOUS FACTS RELATING TO HIM

This character was called Yahia ben Abdallah ben SaïJ ben Abdelmonaïui Eddaoudi Elmennàni Elliâhi. His grandfather Said had been, by his knowledge and his piety, the most remarkable man of his time; he had revived the Sonna in the Souss and had given a lively brilliance to Islamism in that country. It was, speaking of him, that Sidi Ahmed ben Moussa Essemlâli said: “No son of a woman has been his equal in the past, none will be in the future. Everyone agreed in praising his glory, his virtues and his extreme solicitude. “Do you know,” he said to his disciples one day, “what your sheikh will do for you on the day of the Resurrection? — "No," replied these. — “Hey! well, he replied to them, he will assist you at the time of the weighing (The weighing of good and bad deeds, on Judgment Day); any good deed that will be in surplus in one of you, he will take it to carry it over to the assets of those of your brothers who will need it, so that only those who good works will have been quite insufficient. Moreover, he will stand by the Sirath until all of you, to the last, have crossed that bridge. He performed so many miracles that it would be impossible to list them all. He died in the year 953 (March 4, 1546-February 21, 1547). After his death, his son Abdallah took his place and imitated his father by following the same path as he; some people even claim that he surpassed him. Abdallah was a scholar who practiced his duties of piety and a modest holy man who gave excellent advice. "I do not remember," he said, "having committed the slightest infraction of my duties towards God, nor of having harmed a single animal, not even an ant." The author of Bedzl elmondsaha expresses himself on this character in these terms: “Never have I seen such a pious character, nor heard it said of any saint that he took more to heart than him. instruction and education of his disciples. His concern was such that, even for the laborers of the zawiya, he had designated one of his disciples who was in charge of providing them with the water they needed at prayer times. This disciple, at that moment, had to carry water, a bowl and fire to the place where they were plowing; he heated the water, and the laborers, after having made their ablutions one after the other, recited the prayer in common. “He had composed a work on the terrors of the future life; he read it in Arabic and Berber to those who came to see him on pilgrimage. You could only reach him during the night and, except once, he never appeared to anyone during the day. He said that his master Sidi Ahmed ben Moussa had recommended him to do so. He performed many miracles and perhaps one day we will recount them in a book other than this one. He was the disciple of Sidi Ahmed ben Moussa, of Sidi Abdallah Elhibthi, whose doctrines he followed, of Mohammed ben Ibrahim Ettinmârti, of Ezzeqqâq, of Elouancherisi and others. He died in 1012 (H June 1603-30 May 1601) and was buried at Beradàa, in the mountain of Deren, at the very place where he had established his zawiya on the authorization given to him by Sultan El-ghâleb-billah, His disciples having become very numerous and his reputation very great, he was served with Al-Mansur and denounced to him as a dangerous man. Al-Mansur had sent his caïd Mansour ben Abderrabman Eleuldj with orders to arrest the sheikh, but, thank God, he was able to escape this danger. “Sidi Abdallah dead, his son Yahia took over the management of the zawiya and continued the traditions of his father. Yahia was a Faqîh of varied education; he had been in Fez where he had followed the lessons of masters such as Elmendjoîir and others, and he had also been the disciple of the blessed, of the scholar who knows God, the famous Sidi Ahmed ben Mohammed, known under the name of Adbal Essousâni , who is buried in the Draâ. It was under the direction of this master, his principal guide, that he studied a large number of sciences, and it was from him that he received his doctor's degree in the science of hadiths. In turn, the author of Elfaouâid Eldjomma says: Yahia was a scholar; he had studied hadiths, jurisprudence, syntax, lexicology and Sufism. He told me that he had seen Abu Horeria in a dream. “I saw,” he said, “a man of medium height with a complexion strongly colored in red and when I asked his name he replied: “I am Abderrahman ben Sakhr or Abderrahman ben “Sakhr Eddoûsi, of which you have heard. — "Have you been present," I added, "at the fracture of the moon?" — "No," he replied, "but the thing is genuine." I then asked him for his blessing and placed his hand on my face to bring me good luck. When I woke up, I "researched the time in which "Abu'Horeïra had converted and I found that it was after the "fracture of the moon." » \.

It is claimed that Muhammad to prove his divine mission split the moon in two. This miracle is reported in the Koran, sura LIV. “Yahia then recited to me these verses which applied to him: “0 Abu Zeid, there is no one who, like me, can in a hadith go back to an authority similar to yours. “You who are the guest of the whole world, mitigate the vices in the towns and fear the punishment of God. “Yahia was a distinguished poet; he composed a poem rhyming in lam on congratulation, which contains a large number of alliterations and which he himself commented on, in a booklet entitled: Errechfa elheniya min risdlat ettehnia. He also wrote a piece of verse of the meter redjez, on the martyrs. My friend, the cadi Abu Zeïd Essedjetâui, told

me that he had read a large volume containing the epigrammatic and other poems exchanged between Yahia and Abu Mahalli; This collection was titled: Ettedjelli fima ouaqaa beina Yahia oua Abi Mahalî.

“Like his father and his ancestor, Yahia had a great reputation for holiness and his followers were numerous. From all sides the crowd went on pilgrimage to him and great personages themselves went to visit him. However, he fell into mistakes similar to those followed by Abu Mahalli, for he usurped the sovereign power and behaved like a true sultan. This circumstance disturbed his rest and tarnished his reputation; he had not noticed that he had been at that moment the plaything of the most subtle perfidies and of the ambushes of the accursed Satan. Some authors assure us that when ambition has lodged itself in the heart of a man, he will never abandon it, even if he loses his life. Also the author of Elfaoudïd adds after what has just been reported About Yahia: "He tried to unite the temporal power to the spiritual direction of the affairs of the nation, but, despite all of his efforts, he died before he could complete his work. It was on his return from Sous that Yahia thought for the first time of seizing the kingship and of uniting under the same authority the towns and tribes of the Maghreb which he saw as disunited. He went first to Taroudant, seized this town by main force and occupied it. It was then that he engaged between him and Abulhasen Ali, grandson of the blessed Sidi Ahmed ben Moussa Essemlâli, a series of struggles and fights to whiten the hair and to render obsolete children still at the breast. . He relentlessly pursued his plans to conquer absolute authority until the day of his death which took place on Wednesday evening, 6 of the month of Djomada II of the year 1035 (March 4, 1626), in the casbah of Taroudant. The next day his body was carried to the ribdth of his father and grandfather, and it was beside the tomb of the latter that he was buried.

Yahia was in correspondence with Zîdân to whom he gave advice; he often forced him to submit to the presence of the characters who had come to claim his support, which greatly offended Zaydan. The following letter which I have read and which was written by Yahia will give an overview of this situation which we have just pointed out:

> *"From Yahia ben Abdallah ben Said ben Elmonaïm (may God always keep his benevolent favor with him Amen!)*
>
> *0 my God, we address you our praises in all circumstances and we are grateful to you, u patron saint of the Believers, for removing misfortunes and trials far from them. We ask you to pour out your blessings on your chosen one, the best of beings and to grant him salvation, to him whose tomb attracts the crowd of travellers. 0 Lord, we pray that You will give us signs of Your exquisite generosity and Your high favor as well when we go out on our journeys as when we are at rest. We implore your august face so that, O Almighty, you spare us the wrath that our evil deeds deserve. "The most complete salvation of God, his most extensive favors, his mercy and his blessings be upon the magnanimous, the august commander Molouyen 1, the imam of the family of Ali!*
>
> *How are you doing and how do you feel in these times when fate is determined to destroy religions and lead the faithful to think only of satisfying their passions. We belong to God; there is no strength and power except in him, on whom we count, for he is the best of providences.*
>
> *“The purpose of this letter which is addressed to you is to elucidate three points which are connected with these words of the Prophet: “Religion is good advice. And as Mahomet was then asked to whom it belonged to give advice, he replied: " To God, to the Prophet, to the great of the Mussulmans " and finally to the people themselves. “We will therefore deal with the following three points:*
>
> *1° Should we lean on you and recognize your authority?*
>
> *2° Should you fight your decisions?*
>
> *3° Should we compel ourselves to give you advice and remind you firmly that you are bound to preserve your subjects from the arbitrariness of your agents?*
>
> *“On the first point, the reasons are not lacking. The support we owe you is explained by the consideration we are required to have for every person belonging to the august family of the Prophet. Did not Abu Bakr Esseddiq say, in fact: "Revere Muhammad in the person of the members of 1- The Molouya, which is the most important river in the Mediterranean basin of the*

Marrakech, crosses countries where the authority of the sultan is often misunderstood. It is no doubt to assert their authority over this territory that Moroccan sovereigns often take the title of Molouyen or Molouya commanders. "his family" and he added: "Certainly, the parents of the Prophet are dearer to me than my own parents. "O members of the family of the Prophet, to love you is one of the dogmas that God has revealed to us in the Koran. "It is enough for the brilliance of your glory that we can say: Whoever has not prayed for you has not made a prayer. "It is therefore the duty of the principal Muslims to urge the people to behave well towards the descendants of the Prophet and to seek to bring back to them, either verbally or by correspondence, all the misguided spirits. . This is why, for our part, we have put all our zeal into achieving this goal. May God make this conviction sincere in everyone!

"Second point: From the moment that Destiny willed that this man called to dispose of our life, that of our wives, of all our goods, allowed himself to be carried away by interpretations far removed from the truth, to introduce things contrary to sound doctrine; whether its officials molested good or evil subjects; finally, that this chief to whom our oaths bound us should himself unjustly lay his hand on our persons or on our goods, we challenged him. In speaking thus, we had acted according to the decisions taken by the imams, because everyone had been able to see firsthand all the grievances that we have just enumerated. But events have taken their course according to the order of Destiny; the past, like the future, is entirely in the power of God!

"Third point: On this last point we have for us the Koran, the Sonna and the Tdjmâ'. "In the Koran, indeed, Sura Elasr provides us with arguments that are convincing for all times and at all times. God, in the holy book, also makes Moses say: "O my God, because of the favors with which you have Seen "the wicked will manage."1 Some doctors have seen in this a testimony justifying the right to address representations in writing to the commanders in charge of power. God, moreover, suffices for everything. What wonderful Providence!

Let us add again these words of the Koran: "Lend each other mutual assistance" for virtue and piety, but do not help each other for "vice and irreligion 2." "The Sonna gives us these hadits: "Any helper is an 'accomplice'; "Whosoever of you sees an iniquity must 'put it out of his hand; if he cannot do it with his hand, let him do it with his tongue, and, failing that, with his heart: by this means he will double his faith.

Now, we have been powerless to obtain justice by our speeches and our writings, because the effective power was alone in your hands; you had chained and tamed us so well, by a set of measures, that it was difficult for us even to protest. "We find in another hadith these words: 'Whoever "will assist in the murder of a Muslim, even if only by uttering half a word, will be brought to the "day of the Resurrection with these words inscribed on the forehead: "This one must despair of divine mercy. "In his commentary on the Mokhtasar, Elmouâq said: "Whoever helps to dismiss someone from his job to give it to another and who does not fear for that to spill the blood of a Muslim, will also be responsible for the blood that will have been spilled. Elmouâq then quotes the hadith quotation we have given above to bring out the enormity of this shameful action.

« We belong to God and it is towards him that we must return. By God! we were very deceived when we once believed that we would no longer see you spilling blood, as you had often promised us in writing, by messengers or even by pledges of amnesty. "We already feared the effects of your cruelty in Azemmour, Asfi, Marrakech and in Gharb; so we had insisted on obtaining confirmation of the commitments made by you. It was then that we received a visit from the caïd Abdessâdeq who brought us a copy of the Koran in small format and which he told us belonged to the sultan of Tlemceu. "The sultan, added the caïd, gave me the order to swear, in his " name, that he confirmed the engagement entered into with you to ensure " the safety of all those whom you would take under your " protection, and to carry out all measures which you may deem "beneficial to the nation of the Prophet." " As that was not enough for us, the cadi came to bring us these words which you wrote to us: " I will carry out all that " will appear useful to you and I will respect all those to whom you will have assured your protection." "Come back later to your palace, you wrote to us again that you would continue to observe the agreement entered into between us and that everything would be regulated in accordance with the precepts of divine law.

So we were very shocked when we learned that you had failed in the commitment made before God and that you had betrayed the promise of security that we had made to the people. You imprisoned some, you chained others; you beat people up or chased them out of their country. "Other news was still reaching us from all points along the coast; we were told that Muslims were being sold there to the infidel Christians (God annihilate them!) and we did not think that there were among the civil servants Marrakech, someone capable of committing such a crime. Not knowing if you were aware of all this, which would have relieved us of any blame from the point of view of the law, or if you were unaware of these facts, we wanted, to calm your anxieties, to inform you of what is happening. was going on and we wrote to you About it, but you never got back to us. You behaved in a very strange way there, especially if you recapitulate the favors with which God has showered you, by bringing you back to your father's palace, by allowing you to reascend your throne in peace. These are kindnesses the memory of which must be engraved in your heart, and if you were inclined to consider these facts otherwise, remember that all that is in heaven and on earth belongs to God. " For which east of the Idjmâ', we do not know that there have been doctors forbidding to give wise advice to the great among the Muslims or to draw their attention to what might be profitable to them or their subjects. On the contrary, they consider this as one of the duties of religion, as established by the first of the hadiths we have cited and others. "You have been, we are told, irritated by the uncivil tone of our letters; however, out of respect for your rank, we have never told you half of what the first imams said to the lords of their time; besides, you have read their books and you know things on this point that we do not know, having not studied them.

It will be sufficient, we think, to quote to you the advice given by Elfodhaïl ben Iyâdh, by Sofian Ettsouri and by our Imam Malek, who addressed remonstrances to those of their contemporaries who held power. Among the commanders thus admonished, some wept and profited given advice, others fainted on reading these documents and fell ill; finally there are some who felt remorse and sought to correct themselves. Each of these imams modified his attitude according to the times or according to the form of government. "So these are the examples we have followed and we have acted towards you as our masters and ancestors had done towards your ancestors. Such was, for example, the attitude of our father's teacher, Sidi Abdallah Elhibthi, towards your late grandfather. Our ambition is to have our good advice followed in this world and in the next; this is why we have used these procedures towards you and that we will continue to use them, because, in any case, our warnings will benefit the Believers. " Praise to God ; May he spread his blessings on our Lord Muhammad and grant salvation to him and his family, the best of families!

Written on the date of the last decade of the month of Rebia I, the noble and prophetic month, by the order of the one mentioned above, by the worshiper of his God, Mohammed ben Elhasen ben Bel-qasem (God bless him!) Praise be to God, the master of the Universe.

Sultan Zaydan replied to this letter in these terms:

"In the name of the merciful and merciful God. "May God pour out his blessings on our Lord Muhammad; and may he grant him salvation as well as his family and his companions!

"From the humble servant submitted to God, Zîdân ben Ahmed ben Mohammed ben Abderrahman, to Said Abu Zakaria Yahia, son of Said Abdallah, son of Said Said ben Abdelmonaïm. May God help you and us to follow the right path and keep us from evil thoughts and actions. Salvation be upon you with the mercy of God and his blessings. Then:

"We have received your letter and, after having broken the seal, we have taken cognizance of the various points which it contains. If we were to answer you in a tone befitting the rank of the person you addressed, that would certainly displease you and would be likely to provoke enmity and hatred between us. "It is said that one day Otsman sent for Ali (may God honor his face!) and, when the latter was in his presence, he reproached him for the attitude of the sons of the Companions of the Prophet, who had with the renegades, whose conversion to Islamism had formerly been made by Abu Bakr Esseddiq. Since, during this speech, Ali did not answer anything, Otsman said to him: "Why are you keeping silent? "O Commander of the Faithful," replied Ali, "if I speak, I will tell you things which will displease you; if I am silent, then only "you will have obtained from me what you desire."

“But as for us, we cannot dispense with answering you; however, before doing so, we send you the following prologue: “When Abdelmalek ben Merouân had given the government of Iraq to Elheddjâdj—the behavior of Elheddjâdj is too well known for it to be useful to relate it here—Ihn Elachaats thought of revolting against him and a good number of tabi' showed themselves ready to follow his example; we can cite, among others, Sa'id ben Djobeir and other sons of the Companions of the Prophet. This design being well fixed, the conspirators invited Elhasen Elbasri to join them: "I will not do it," replied the latter; Certainly, I consider that Elhed-djadj is one of the scourges of God, but I prefer to seek refuge against him in prayer. “Certain eminent scholars among the Persians derive from Nozhel-Elhâdi 2 this answer the conclusion that it is a great sin to revolt against the sovereign and that it is better to submit to the yoke of his authority, however oppressive and unjust it may be.

“You know moreover what is involved in the history of Abderraliman ben Elachaats, of Saïd and their congeners and you also know what happened to the inhabitants of Elharra, when they were attacked on the sacred territory from Mecca by the troops of Yezid ben Moawia. It was on hearing of this event that Yezid, who was then in Syria, said this verse: “PKit to Heaven that my sheikhs had been witnesses at Bedr to the fear which seized the Khazeredj, at the time of the combat! » te All these events are well known to all; they took place at the time when the main Companions of the Prophet or their children still lived, and no one has ever thought of denying these facts, nor undertaken to dispute their authenticity. "Let us come now to the reply to your letter. You have reported to us the words of Abu Bakr Essediq concerning the members of the Prophet's family, as well as the ha dits which enjoin us to venerate them\ to honor and glorify them because of the Messenger of God to him. -same. Hey! well, since your duty is to honor the members of this family, you are the first to whom you are bound to show these honors; you will thus put into practice these words of the Koran: “Say: I do not ask you for any salary for him; "love only those who are related to him." (Qur'an, sura XLII, verse 22)

God has, in a way, made this verse a rule of conduct, for no one could show enmity for the family of the Prophet without having been thrown face down. “As regards the hadiths relating to the counsels, by God! we ask nothing better than to receive your opinions, in secret as well as in public, and we will be very grateful if you share them with us; we will even see there a proof of your affection and will count that as a mark of friendship. However, we will follow them only to the extent of our means, because it is said in the Koran: "God "will not impose on any soul more than what it is capable of." (Koran, sura II) It is for this reason that most doctors , in the preface to their works, express themselves more or less in these terms: I have spared no effort on such and such a subject, because noble and lofty souls should never shy away from the opportunity to do good, nor fail to try to accomplish all that it is not impossible for them to attain or what they cannot do is not too difficult to execute.

“Speaking then of the affair of Abu Mahalli, of his conduct and of the power he had usurped, you say that the fault lies with us who did not call on your help. But you forget that on several occasions, we asked you to take up arms and that we had to send you messages after messages before obtaining your support. However, in this circumstance, there was no need to give you any other reason than this: "Abu Maballî" has placed himself outside the law of the Muslim community), or to quote you anything other than these words of the Prophet: "Kill, 'whoever it is, the one who will raise the banner of revolt! “Ah! if this agitator had come to power regularly, if he had been proclaimed sovereign by those who dispose of the crown, or even if he had employed some means analogous to that which had been used late my grandfather, who was raised to the throne thanks to the help of Fr. a sovereign who cannot, in fact, be deposed on account of impiety or tyranny.

The Companions of the Prophet were still very numerous at the time of Yezid ben Moawia and yet not one of them thought of revolting against this caliph, nor even of trying to depose him, although none of them would have consented to follow him in his errors, even if they had threatened to saw his body in two. “As soon as Abu Mahalli had revolted, you and the others should have helped me against this rebel, since you had sworn loyalty to me; this oath bound you and made it your duty to submit to me. Your father was superior to you, for it has been said, "Your fathers will be better than your sons, until the day of Resurrection." So despite the well-known excesses committed by

my uncle Abdelmalek (may God be favorable and indulgent to him!), your father, who lived under his reign, who had sworn loyalty to him and had sent deputations to him, never refused to obey him; on no occasion did he manifest any resistance to royal authority; he did not deny his commander, did nothing that might undermine his power and he was never heard to raise the slightest protest. Either he approved of the acts of the sovereign, and he was his accomplice; or he disapproved of them, and then what reason had he to remain silent and to continue his relations with him? "You also knew perfectly well that the religious influence of Ahmed ben Moussa Jazuli had given him an almost absolute authority and that, thanks to the celebrity which he enjoyed among the people and among the nobles of the Maghreb, the whole country was to his devotion. Now Mulay Abdallah (may God cool his grave!), who reigned at that time, indulged, as everyone knows, in all sorts of excesses; despite this, the Sheikh did not cease for a moment to make prayers for the commander and for the maintenance of his empire; he always showed feelings of affection for Mulay Abdallah, although he only named, revoked, killed and other such things. "However, to escape this tyrant, Jazuli had to take refuge in the zawiya of Elmorabith Elandalousi, then in that of Ould Azik and elsewhere; despite this, he continued successfully to intercede with the commander on behalf of the people; he did not threaten, he did not recriminate; he remained within these limits without going beyond them and continued to remain faithful and devoted. The commander having given Ibn Hosain the order to close the door of the sheikh's house, the latter left it closed and did not reopen it until he had been authorized to do so. No one thought of making a business out of this event; no one spoke of it, and no pretext was drawn from it to open the door to insurrection. "The caïds of Mulay Abdallah, for example, his vizier Ibn Chaqra, Abdelkerim benEch-Cheikh, AbdelkerimbenMoumen Eleudj, Elhibthi, Ezzerhouni, Abdessâdeq ben Molouk and others, whose names do not come to my mind, because a long time ago that this was going on, were immersed in all the excesses; they got drunk with firm liquors, they surrounded themselves with hetaerae and used silk carpets or other forbidden objects, such as gold and silver utensils.

"Now, at that time, there lived Ahmed ben Moussa Jazuli, Ibn Hosaïn Eccherqi, Abu Omar Elqastheli, Mohammed ben Abdallah Ettinmàrti, Ecchathibi and other sheikhs illustrious for their piety, which was so great that none of those who walk this path have been able to surpass them, nor even acquire any virtue apart from their support. These holy personages continued to lead an exemplary life without making any opposition to the sovereign, without making the slightest voice heard. dre criticism against the sultan or the leaders of his army who, however, all had charge of souls in the empire and were solely responsible for its administration. "As an example of these illustrious saints, we can also cite the famous scholar of his time, the incomparable master of masters of Ifriqiya and part of the Maghreb, Abdel-aziz Elqosamthîni 1, the apostle of Sufism , the author of a host of miracles. This sheikh lived in Tunis while the commander, who reigned in this city, and all the agents placed under his orders committed iniquities without number, the repercussion of which was as great among the peoples of the East as among those of the West. Nevertheless, until his death, this sheikh continued to dwell in the country, without attempting to reform abuses, nor to preach virtue. "When you say of someone who helps in the murder of a Muslim, even by uttering half a word, that he will come on the Day of Resurrection with these words written on his forehead: "This one must to despair of divine mercy", this is an argument which turns against you and not at all against us, because we have never had anyone put to death, not even an assassin, without conforming to the decisions of the cadis and doctors of the law, when he found himself there.

Notice that in this hadith, the threat is addressed to the one who kills a single person; what do you think will happen to someone who tries to open the doors of a sedition in which the number of victims may amount to one hundred, two hundred, one thousand or five thousand, and where there will be fortunes - women, raped women, etc. "Don't you know what Abu Mahalli's revolt cost, in terms of men killed and wealth wasted! No calculator could draw up the statistics and no writer could give a complete description of it. Abu Mahalli is solely responsible for all these calamities, because it was he who was the first to cause them by opening the doors of the insurrection. He put to death all those who had taken our side and it was because of him that, in a single day, we massacred 500 men who, without him, would not have perished that day. "Here, moreover, from the point of view of the respect due to human life, is a passage from the Koran (sura V," verse 35) more important than your quotations: 'We have written this for the sons of Israel: without having

to punish a murder or an "iniquity committed on earth, is as culpable as if he "had destroyed the whole human race". "The words of Elmouâq that you quote cannot have the force of argument against a sovereign. This Faqîh, indeed, wanted to speak only of the functionaries who existed in his time, such as the police officers, the police officer of the market, for example, who are the agents of execution of the qadi, or other officials of the same order. But Abu Mahalli, not having been duly invested with functions, could not have had to undergo a dismissal in the strict sense of the word. "Besides, we have read and studied under illustrious masters all that has been written by Elmouâq and others; we know the doctrines of the Chafeits and the Hanefites and we have ourselves, more than once, taught these matters. We are not among those to whom these words can be applied: the most unfortunate of men is the scholar whom God has not allowed to profit from his studies. "Why, moreover, have recourse to the words of Elmouâq and want to make a decisive argument in favor of the goal that P. m you sue? Why don't you answer us rather to what we wrote to you About Younes Elyousi, by quoting these words of the Prophet: "Abstention makes you 'become rebellious', words which, according to Elobbi, are the condemnation of people of the zawiyas? But you preferred not to answer, which is unworthy from the point of view of the propriety of the discussion. "

Tell us then why you wanted to shield Younes Elyousi from legal proceedings, when he had kept our property in his possession, when the servants of our women had remained in his house until the day of the fight; he had, however, to account to the Muslims for these goods and these existences. You who claim to be of those who seek justice, why didn't you want it then? You knew well then that you would not exculpate it, that you were acting against your conscience and you were certainly free at that moment to do what you wanted. "Add to this that, when we arrested Younes' wife, you wrote to us on her behalf and that, without hesitation, we released her immediately after receiving your letter. If we had been cruel, we would have mistreated her, as her husband had mistreated our wives' servants and our wives themselves. But never, since we have known you, have we neglected to take your recommendation into account. "It is again because of you and at your request that we released Ibrahim ben Yaza. However, this man was in debt of more than 50,000 ounces, and this money was none other than that which bears the name of money from the public treasury of the Mussulmans: Ibrahim should therefore have been kept in prison for life. "As for the people of the citadel whom we had all exhausted to the last, we reinstated them all as soon as, in writing, you asked us to do so. In the same way we left at the head of our house Ibn Yaqoub Aouzâl, the chief of the city, a kind of khalîfa, although he had made an expedition without asking our authorization, nor taking our advice. We had replaced him, but as soon as you wrote to us About him, we returned him to his post. Under what circumstances did your letters reach us, without our hastening to subscribe to what you asked us? "In the affair of Azemmour, did we not, as soon as we received your letter, destitute the governor of this town and set free the persons whom he detained and to whom we restored their horses. Hasn't everyone recognized the wisdom of the measures we have taken with regard to the Hannachas as well as with regard to the Arabs? The Arabs, you know, have ravaged the whole earth and have ruined both these regions and those of Gbarb. We can still correctly apply to them this sentence formulated by Sahnoun on the Arabs of Ifriqiya and the Maghreb: "If would be ruined, "but people losing all restraint would come to desire" the insurrections so that they would be left in peace. "Read on this subject the book entitled: Elifdda lilqddi, in which the author treats this question, About a legal decision, and formulates it clearly in his old style. "The Arabs, he says, have remained in the Maghreb "because they are the men who have the least heart. "Look at what they have done; what do you think of this people who devastated the world and whose young men and old men were for destroying on an equal footing. »

« If you listen to their speeches, if you yield to their passions by making opposition to the sultan with them, you will thus have consummated the ruin of the world. Read the letter our friend sent us from the Raharaenas, and what happened there will tell you. Now, before going any further, I want to address an apologue to you, although it is of a purely literary character. "We used to say to Ibn Erroumi, by his name Ali ben Elabbàs: Why don't you say like Abdallah ben Elmoatezz: 'It seems that our convents' when the sun darts its rays there 'Are like flasks of gold in which remained fragments of musk. 'Because,' he replied, 'he could not have said, like me, 'speaking of the bread: 'O my friends, I will never forget that baker I passed by: he spread out his bread with

the speed of a wink: "Between the moment when the bread appeared in his hand, barely formed, and the one where it was seen rounding off like the moon "No more time elapsed than it takes to form circles on the surface of water into which a stone has been thrown. "Each of us," he added, "describes the things of his house." By the God of the Temple! the people of Mecca know their ravines better than anyone else, and the banker knows better than any other the value of crowns. »

« The story of Elkhidhr and of Moses suffices to demonstrate these truths to any intelligent man. When Elkliidhi smashed the boat, killed the young man, raised the wall, Moses sought to prevent him from doing all that and God had to let Moses know, who ignored them, the secret motives for all these actions. There was therefore between the science of Moses and that of Elkhidhr the same relation. I am not sure of the reading of this word, nor of its meaning. that there is, from the surface point of view, between a door ring and the immensity of a desert. Such is the opinion of certain doctors, for others assert that each of these two personages had received from God a special science. It is according to this doctrine that Ibn Elarbi Elhâtemi, in one of his works, the Kitdb Elfosons, as I believe, establishes that God, when he chooses a holy personage and gives him special affection., can give him a knowledge which he did not grant to the prophets. Myself, he adds speaking of himself, God made me know things that neither Adam nor any other man ever knew. The supreme power, you know, is subject to certain essential conditions and must employ certain means which should not be disclosed. "But let's get back to your ideas and your projects. Tell me how you expect us to behave towards the populations of Gharb. Would you like us to follow the voice traced by Mulay Abdallah? But the times are no longer the same; foodstuffs have risen in price and reached their maximum value. God himself took circumstances into account when he sent his prophets or when he revealed the holy books; this is something that every man knows who has studied theology, who has practiced the revealed books, who has received knowledge from the mouths of masters and who has had his education in learned assemblies.*

"We will, in this regard, briefly explain to you what has been reported About the kharddj. We will not dwell on the principles which presided over the establishment of this tax at the beginning of Islamism and under the great dynasties, because this is well known. But, with regard to the Gharb, in particular, we will say that the first who established the kharàdj was x4.bdelmoum.en ben Ali and he made it relate to land ownership, basing himself on what the Gharb was a conquered country. Such has been, at least, the opinion of certain doctors, for there are others who say that the plains were the only lands conquered, while the mountains would have been lands of capitulation. "This first opinion admitted, you can well conceive that, from the moment that the inhabitants of the time of the conquest have perished and disappeared, all the plains, by way of inheritance, today belong to the public domain and that the kharadj on these lands depends on the good pleasure of the master of the soil, who is the sultan. For the mountains, it would be necessary to distinguish the parts which were lands of capitulation, but as there is no means of making this distinction, it is necessary to stick here to a question of appreciation. This appreciation was made by our generous ancestors, from the first times of their noble dynasty, and, on this point, they agreed with the doctors of the law as well as with the principal masters in theology of that time. . Things remained established on these equitable bases until the day when the wind of discord came to be unleashed under the reign of our cousin, the master of the mountain, who was driven out of the cities of the Maghreb by our lord the Imam and deceased his colleague, and who had to call the Turks to his aid. The revolt spread to the mountains and lasted until the commander perished with the Christians (may God curse them!) in the famous battle. "God having then brought to the throne the commander whose name is sanctified in the mountain, he delivered Islam from the deluge of dangers which had invaded it and established things in the most equitable way. But as in the midst of these troubles, the Maghreb was threatened with being devoured by two enemies, one, the Turks, a powerful people, the other, the Christians, the enemies of our religion, the commander saw himself in need. to increase the number of his soldiers to stand up to the enemies, protect the religion and defend the citadels of Islam. The increase in the army was to lead to an increase in expenditure and this increase in expenditure determined an increase in taxes which would have imposed a heavy burden on the people. However, it was repugnant to the commander to aggravate the charges which weighed on his subjects and thus to fail in the feelings of equity which guided him throughout his reign. "In this case, all that remained for the commander of the other party was to carefully study the tax base. He then

noticed that, since the time when the tax had been established, there had been a difference between the rate at which the taxable material, cereals, butter, sheep, had been estimated, and the value of these same objects. during his reign, a gap of approximately double. Driven by a sense of fairness, he offered his subjects the choice between payment of the tax in kind and its payment in proportion to the value of the foodstuffs taxable under his reign. "The people preferred to pay according to the latter method; he feared, in fact, that by adopting the other system, he would see foodstuffs become still more expensive and the burden of taxes increased by this fact alone. The sovereign having adopted this measure, everyone acknowledged that he had acted wisely, and no one, either among the religious personages, or among the political personages, found anything to object to it. Would to Heaven that we could today demand from our subjects the payment of the tax according to the market prices of the day, for since that time the value of foodstuffs has quadrupled.

What would you say to it, you who pay us such a light royalty now? Finally, on all of this, refer to what was said by Imam Maouerdi in his Ahkdm Esolthania, About the tax base, you will find in this book the most complete information. "You seem surprised that we take a long time to answer you, even though we take less time to do so than you do. Thus, for the urgent letter that you had addressed to us concerning the people of Àzemmomr, it was necessary for us to send someone to drive out the governor of this city, to release the people he was detaining and wait for the return of the messenger before being able to answer you. But that done, we immediately wrote you the letter you received. Besides, the diligence or delay in responding depends, as you know, on various circumstances; may, for example, that we have no knowledge of the question you are talking to us About, that we must send to make an inquiry and seek the causes of this affair; all this requires a certain amount of time which varies, depending on the locality or the difficulties of information, and we cannot answer you without specifying the facts and justifying them. When we have in front of us the information necessary to deal with the question that you submit to us, our response is never expected, you have been able to observe this many times. If this letter was delayed in being written to you, it is due to the events which made it possible for God to allow us to remount the throne and to find ourselves in the midst of our brothers. "Chased by the populations of the Maghreb, we had to go to the East, where we entered into relations with the Turks and the Christians. They welcomed us into their homes as we received them into our homes; we conferred together, either orally or by correspondence, and during our whole stay among them we were treated like a sovereign still seated on his throne. Great and small, chiefs and subordinates, all have received tokens of our generosity and have solicited testimonies of our favour. In spite of the slenderness of our resources and the scarcity of our treasury, we have given rich presents to all. "We then ceased our correspondence with our equals, the lords of the Arabs and foreigners, and without having recourse to anyone, we have lavished all the reserves at our disposal to constitute a complete army of infantry and cavalry. The foreigners had strongly solicited us; they had done all sorts of baseness to keep us with them and arrange us under their flag; they had offered us superb fiefs, royal residences, and all this in affectionate terms and with obliging words. "Sultan Amurath himself, the chief of the holy militias, went so far as to say to us: 'A man like you cannot remain with the Arabs; I place at your disposal "my fortune, my troops, my vessels; you will go where you will and where you please. Before leaving all these characters, we sent them an autograph letter in which we told them that we were going to look for our wives and our entourage, and that we would come back to them, if we could not return to our kingdom or reconquer all or part of it. of our country. We left these lords without, any more among them than among the Arabs, the slightest defilement having tarnished the ermine of our honor. We are not indebted for any favor or benefit to anyone, except to God, whose goodness to us has been immense.

"Since that time, we entered Sidjil-massa in spite of. its inhabitants and its governor; from there, we went to Sous, where we chose to be our intermediary between our brother and us, the blessed character, who knows God, Abu Mohammed Abdallah ben Mobarek, and it is thanks to him that we have found our family and our belongings. At that time, the Turks had sent us, in the Sous, a boloukbachi by the name of Moustafa Soulhi; this envoy came to ask us to keep our engagement. We had decided to follow, but our family as well as our supporters were moved by this project and considered it a very serious matter that we should leave the country. We complied with their wish

to see us remain in the Maghreb, and we gave a short ride to the Turkiyish envoy, who was returning to his family, at the moment when he was leaving Sidjilmassa, when we had entered for the second time in this town whose inhabitants had sought to evade our authority. We caused the Turkiyish envoy to be accompanied by an ambassador charged by us to offer the Turks, on our behalf, presents and money. "Later, helped by the inhabitants of Fez, we attacked Marrakech; in spite of the abundance of the troops and provisions of this city, compared to the modicity of our resources and our isolation, God assured us of the conquest of this city. We then returned, for the second time, to the Sous; on our way we met Mulay Ahmed Eccherif at the head of the troops of the town of Marrakech who had ranged themselves under his orders, because they belonged to the clan of his grandfather. We crossed in spite of them and we fought Ahmed in the plains and in the mountains until finally God, pronouncing in our favor, allowed us to seize this character. "It was at this time that the traitor Abu Mahalli began to appear; we lost our heads. Our lord Ali, who was much superior to us, said: "One loses one's head when one is no longer obeyed." While Abu Mahalli penetrated into these Regions, we left for Sous, hoping that we would join our tribes at the place where they usually met. But before we had reached them, Abu Mahalli had already attacked them. They fought him and forced him to retire after a tough engagement. Finally we rallied our tribes and the struggle continued with varying degrees of success. "During all these trials, did you ever hear that we needed anyone, big or small. If we report all this to you, it is so that you are aware, as you might have supposed, that the embassy we sent to you was sent under the sway of necessity and coercion. Certainly, we know well that we did not address you for temporal things; we had heard of your lively faith, your holiness, your devotion to God and your attachment to the Sonna of the Prophet; there was therefore nothing astonishing that one addressed a personage enjoying these virtues to obtain prayers, blessings and peace of heart. "It is quite certain that we went to your house, that we stayed near you, that in our conversations there was talk of Abu Mahalli and others. You even drafted the document whose instructions we followed; this handwritten document we have with us and if we have forgotten any of its terms or if we have not acted on its contents, tell us and we will look for it. "In this city of Marrakech, we would have behaved, you say, in the same way. We have, in fact, seen Abdelmouraen ben Sâsi, we even paid him another visit while he was ill, but do you believe that we went to ask him for his temporal support and that we only got to know him in this goal? Do you believe that it was the same with Mohammed Abu Omar with whom we had an interview in the medressa built by Mulay Abdallah and whom we also visited in his house? But we only acted in this way to strengthen the bonds of friendship and to get to know God better. If we had been able to suppose that this gave rise to another interpretation and led us to believe that our steps had a self-interested goal, we certainly would not have paid a single visit to one of them, when he had promised us the empire of the world with all its villages 1. Happiness and unhappiness are in the hands of the Sovereign Creator and it is to him that it is best to address oneself. Our conduct had been in no way reprehensible for us to need reassurance. "The people who were in the house you are talking About were all members of my family or descendants of my uncles. We are, moreover, going to leave this house to transport ourselves to one of the ports of the Marrakech, as we announced to you verbally when you said to us as your father's tenant: "It was good" in the days of our ancestors to settle in the mountains. "What the cadi told you at the time when we arrived at Sous and when your letter reached us containing these words: "People are gathering, minds are troubled and covetousness is manifesting; we want to give you "an opinion, because commanders need advice" is correct; our intention was only to return to our country, without any inconvenience resulting from it for the two parties.

All commitments made on our behalf by this cadi will be kept; we have complied with it to date. If we happened to forget any, let us know and we'll be sure to fill them. As for the oath on the Koran, which we would have sworn 1. I'm not sure I read this word correctly in the various manuscripts. to caïd Abdessàdeq, he did not exist; by God! we have never sworn on the Koran and will not swear in it on behalf of anyone until the day when the Almighty calls us back to him. Don't you know that we were present at the taking of the oath of loyalty to the ruler of Marrakech (may God be indulgent to him!), that there were the sultan's sons there who had been asked to swear and that he There was an exception for me, the sultan having then said: "So and so will not swear; "That is not necessary, for he will always do what I order him to do. "These words were painful to

our brothers, who showed their feelings of hostility against us on their faces. What we told Ibn Abdessadeq was that he would swear to the marAbout and that we would fulfill the commitments he would have contracted. And we haven't stopped doing that. "Now let us come to the fears that you expressed at that time, that we were molesting the inhabitants and dignitaries of Marrakech and subjecting them to treatment similar to that which had been inflicted on Abdelqader. Hey! well, we did not moleste anyone among the inhabitants of Marrakech, we even left them, because of you, objects belonging to us, such as, for example, to Ould Elmoulou' and to others. Send whoever you want to the squares and crossroads of this city, make him shout aloud that if we or our servants owe anyone anything, we are ready to pay him his due. "You probably don't know About the Elakkàri affair. This Elakkàri had lodged my family in his tent at the time of the battle of Ras-Elaïn. When my family wanted to go to the mountain, they left most of their wealth in the tent of this man, under the guard of some servants, because they feared from the Berbers a surprise similar to that which Baba Abu Farès had was the victim. Elakkâri then stole a gold table worth more than 60,000 ounces. (This personage had been part of Abu Hassun's entourage and had remained with him until Elqaim's death.) He first repaid 20,000 ounces; then promised to pay the surplus as soon as he could and asked for that to be appointed 'dmel 1 or to be invested with public functions, so as to raise the sum he needed. We believed in this commitment, but soon came the case of Abu Mahalli, and since then, we have vainly claimed from him this debt which it was impossible for him to deny. "The same thing happened with Abdelkerim. who is in your very zawiya; he knows well that his brothers, when we were encamped in their douar, took us for more than 50,000 ounces of goods and camels which were in the middle of their encampment. This time again we kept silent and we did not ask for anything. However, Abdelkerim told you: "See how he behaved towards my brothers". We have even, on [this subject, exchanged correspondence, without you suspecting the origin of this affair. "God has been generous to us, and through his goodness we have enough money to support the fifth or sixth generation of our children. Moreover, we know many people who respect us and who have business relations with us. If we wanted 50,000 mitsqals, we would only have to write to the King of Holland or the King of England and they would immediately send us this sum without seeking the slightest evasion or taking refuge behind the slightest excuse. But, thank God, we have enough. "We have you, you know, in great esteem; without 1. Title equivalent to that of governor. that we would not have given you 5,000 mitsqals, nor did you graciously relinquish the sums that Ibn Abdelouasi1 recently brought you, any more than the merchandise from the vessels. All this tells you the sincerity of our feelings and the loyalty of our character. But in this regard, God is better fixed than anyone. "Speaking of the anger aroused in us by the harshness of your words and the violence of your speeches, when God said: "Speak with people in a kind way", you assure us that you have told us barely half of what the great imams said to their contemporaries. You add that we know where we stand on this and that it suffices to remember the advice given by Elfodhaïl ben lyàdh, Sofian Ettsouri and Malek bon Anas. On this point, the tone of our letter responds sufficiently. Salvation. Here is now another letter that I read and which was addressed to Yahia by the cadi, the just, the very illustrious Faqîh, Abu Mahdi Aïssa ben Abderrahmann 1 Essedjetâni, in the following circumstances: Yahia having asked, on the projects that he was meditating at that time, a piece of advice to Aïssa who was then cadi in Taroudant, the latter refused to give his assent to Yahia's plans and to lend him his assistance in this occurrence. The latter was so greatly irritated that he gave the order to surprise the cadi and kill him, but Aïssa frightened, having immediately left Taroudant, waited for a favorable opportunity and succeeded, with the help of God, in saving himself by winning Marrakech where he settled. This letter was designed as follows: "In the name of the merciful and merciful God. "May God shower his blessings on our Lord Muhammad, on his family, on his companions and that he grants them salvation! "Here are the terms in which the humble adorer of his God, the one who most urgently needs the clemency of the Lord who suffices for everything, to the exclusion of all others, the one who asks Heaven to be favorable and benevolent to him at home as well as outside, the writer of these lines, Aïssa ben Abderrahman (God be indulgent and forgive him!) "Praise be to God who, after having given his envoys and his prophets the mission of re-establishing the Truth, caused a certain number of of practicing doctors and blessed personages. Salutations and blessings to him who took all his care to give advice and who said: "Religion consists in giving good advice. And as they said to him: who then, O Prophet of God, can give advice, he replied: "God, first, then his messenger, "then

the leaders of the Muslims and finally the people. » God testifies his histisfaction to the family of the Prophet, to his Companions who followed the path he had traced, to the tâbi' and to the disciples of the tâbi', until the day of the Retribution of men, their classification and their punishment ! Then: "I have, thank God, arrived safely and in good health in the midst of my friends. My wife and children could no longer bear life in the fields, although all my ancestors were born there and I spent my early years there myself. They were so accustomed to living in towns, they had acquired the habits of it so well, that they could no longer do without living there or visiting the inhabitants. I was very saddened and very affected by the grief of my children and I remembered that a certain Andalusian Faqîh, who had been struck as I had been myself and who had felt what I felt, had said: "Isn't it shameful that a man, like me, should be reduced to living in a of humiliation, where his virtues are eclipsed? "Let him have no company but herdsmen and shepherds and live among a herd of camels. "Though all things happen by the order and will of God, yet I saw on reflection that my adventure was, as any discerning man can judge , one of the least results of the situation created in the Maghreb by the anarchy and by the disorder which the suggestions of all the demons, men or geniuses, have thrown into the minds. We were divided into clans and parties: each group allowed itself to be led to follow the ardor of its passions, so that the intelligent man who would like, either of his own motion, or at the instigation of others, to try to extirpate evil, would see himself immediately closing the door of reforms by demons who would circumvent him from their perfidy and would make him believe that by behaving thus, he would render himself odious to the people and would lose their esteem and consideration. Yet all this would only constitute a real downfall, except in the eyes of the traitor 1 and accursed who fills the hearts of all beings, men or geniuses, with his suggestions. "Does not the honest man then feel that decay in the eyes of God is alone the greatest of misfortunes? Does he not realize that it is necessary to rely on the indications provided by the Holy Book and by the Sonna of the Messenger of God, and not on the talk of the vile scoundrel whose devil makes himself a constant plaything, by leading all these people by the bridle and by taking up residence in their hearts or on their tongues? (Satan) Does he no longer remember these words of the Koran: "Whoever has been unjust and will have preferred the goods of this world, will have hell as his last abode, while "he who will have feared the majesty of God and will have put a "brake on the passions of his soul, will go and dwell in Paradise (Koran, sura LXXIX, verses 37, 38, 39, 40 and 41). "You say: 'We belong to God and it is to him' that we must return. All this is only a terri- "a calamity which strikes the Maghreb and creates division among its inhabitants. But generous men have perished; the riches were wasted, holy things profaned, reputations slandered; religion is weakened and disturbed, finally the parties are so divided that the enemy could seize, what am I saying, has already taken possession of a part of the country. O my God, you who possess duration and grace, who are compassionate and benevolent, who are endowed with glory and generosity, come by your secret favors, to the help of our faith and our existence, come, O Creator of the heavens and the earth! "If you persist in saying that you left the city to go and live in the countryside, because anarchy reigned; that you have acted thus following the example of the Companions of the Prophet; that your decision was commendable and that there is nothing to indicate that you acted lightly, I will answer you by quoting the hadiths which, according to the orthodox imams, forbid fleeing the sovereign. It is, indeed, the duty of those who witness blameworthy things, to be resigned and patient, for the supreme tyranny, even the most odious, is much less serious than the abandonment of one's country, this abandonment having the consequence of bringing trouble to minds, to fortunes, to reputations, to religion, and to bringing About all kinds of excesses. It is for this reason that certain doctors among the companions of the Prophet and the tabi' supported the tyranny of Elheddjâdj until the day of their death, which had not prevented them from fulfilling their religious duties exactly. and enjoy their temporal goods. "Remember now the course of events with regard to Abu Mahalli. This man enjoyed a great reputation in his country; people came to see him on pilgrimage to ask for his blessing and they looked on him as the Pale of his time. Intoxicated by these honours, he came to believe, or was persuaded, that he could accomplish reforms that no human being but himself was capable of. To do. So he set to work, but he was helped in his task by people very different from him, so the country was soon filled with vociferations and false claims such that neither intelligence nor imagination could they can appear. Soon he dominated all the Muslims and none of them could henceforth escape his tongue or his hand. He insulted, slandered, killed, plundered and came to want to take on a burden that

he did not have the strength to carry, solicited as he was by the demons, men and geniuses, by ambition and greed. "Hey! well, despite all his efforts, he did not succeed in reaching his goal; his disastrous negligence with regard to the Koran and the Sonna, the influence of ambition and greed, which soon took possession of him and made him their plaything, led him to formulate pretensions which rendered legitimizes the shedding of his blood and which, later, were still the causes of mines, deaths and other calamities. "Who among those who meditate on the Qur'an and the Sonna and who examine things with the eyes of faith would dare to doubt that all this conduct had been imposed on him by those demons against whom one must always fight, the am - bition and greed? Perhaps, however, among the people of his party who, dominated by him, allowed themselves to be carried away by his disastrous examples, some were found to approve of his actions. As for you, if you rise to power, you will have to share the sin of the Arisi (It is undoubtedly the name of a religious brotherhood), the only ones, until now, who have admired his acts and approved his words, despite their being in formal contradiction with the Koran. and the Sonna. "If you say that these brotherhoods of faqirs are sometimes united and faithful, but that sometimes they seek to steal the secrets of the future chosen by God, that they accumulate sins and wallow in crimes, I will answer you that there are brotherhoods which do things even more serious than that and whose list would be so long that the lines of all the notebooks would not be enough to record it, also they were destroyed by seditions and dispersed by terrible ordeals, so much so that today the sciences are dead, intellects dejected, literary production dried up and no orator is no longer in a condition to discourse, nor to find someone who understands it. "This time is indeed the one with which we were threatened according to the words of Kaab and those of Ibn Mesaoud. "If this lasts, there will be no more vicissitudes of fate; there will be no one left to mourn the dead or to rejoice at the birth of a child. "This sheikh Abu Zakaria, I will say again, was one of those whose opinions the hadits urge us to conform to; we invoked him to obtain healing, we asked him to make the rain fall. From all sides people came to him on noble steeds; women and men kept coming in droves to see him from various parts of the Maghreb. Lions and jackals obeyed him; he instructed the ignorant, directed the lost, gave food to the hungry, and distributed clothing to the naked; he came to the aid of anyone in need and succored the afflicted. What admirable conduct was his and what a sublime way he was engaged in! "Soon these groups dispersed in all directions; they crumbled little by little, so that not the slightest trace remained: such had been the inescapable order of fate. O sheikh (may God favor you with his grace!), will you then find in this world a more considerable authority than that which you possessed for you to seek another; can you wish for another power that equals or even comes close to it? How could you not know that this sheikh was indispensable? How could you, quiet intelligent ones, have let yourselves be led away from the texts of the Koran and the Sonna? "Isn't it time for those who believe to humble their hearts before the word of God?" » — « Certainly « the wrath of God is more formidable than your own « anger. "Take care of yourself. This is a fragment of hadith narrated by Ennisai. "When I exhorted you and told you that prayer would be useful to you, relying on the words of the Glorious One: "Pray, for prayer is profitable for believers (Quran, surah LI, verse 55. i.)", you answered me, to my great surprise: Would to Heaven that I knew if the Omayyads are awake or asleep." 4 "If some demon among men or genies said: 'This is how I intend to deserve the favors of God', I would answer him: "God will judge you; beware of "doubt, for doubt makes the hadith untruthful." You "will soon meet your Lord who will call you to account for your deeds. But if such a thing arose in the heart or in the mind of the sheikh (may God favor him!), I would add: And the devil insinuates himself like blood in the veins of the sons of Adam. "The best proof that I intend to give good advice to the sheikh is that having consulted me when it was a question of Consecrated sentence to show that we do not take into account what we say to you. to repel Abu Mahalli, I said to him: "With this man, "virtue will never be able to maintain itself. As he did not like my opinion, I left him; then he said to me: "Consult God for me." I also wrote to him not to ally himself with Abu Mahalli; finally, when he came to camp at Bab Elghezou in Taroudant, I took him aside, let him know that the people said such and such a thing and informed him of everything I knew About the characters of that time . So far you have brought us together on a sand dune; will you be able to save us from its heat? "For me, I declare myself not responsible for anything that may be said, for I had not ceased to preach abstention until the moment when I received some pamphlets from Abu Mahalli; I examined these writings and found that they were nothing but a collection of impostures; then only God opened my heart and made

me declare that it was legitimate to fight this agitator. And as at that moment I was wondering if the order to fight him should be given, I repeated to myself, to myself, these words of Imam Sahnoun About the Abu Djouâd affair: "What can he have anything in common between me and this man since the law condemned him to death? "If I had been capable of perfidy, I would have acted treacherously in this affair and would have urged you first of all to fight this man, for that would have been to show my attachment to the commander." If I didn't serve the Commander's interests at that time, why would you want me today to facilitate his undertakings. "Recognize that I give you wise advice; follow him then, otherwise you will be like a certain prophet of whom God said: "But you do not love those who give you advice." I ask you in the name of God, through the permission of which the heavens and the earth dwell in space, did I not tell you when you first returned from Marrakech, and even already the previous year, that any excuse was worthless. Have I not energetically and loudly declared, and this on several occasions, that it was not permitted to revolt? And as if my word wasn't enough, I backed it up with deeds, while leaving this city against which however I had no aversion, because as the poet said: "By God! I did not leave it, because I was bored there; Certainly, however, I knew every corner of it. » « I accepted the life of the fields with its miseries to flee sedition; I acted according to these words of the Prophet: "The happiest fate for a man is probably to have a herd of sheep which he drives sometimes "in the defiles of the mountains, sometimes in the lowlands. - funds "which collect rainwater; he can thus "safeguard his religion from all temptations." » « It was after my departure that I addressed my advice to you and certainly that did not succeed me, while on the contrary those who had deceived you prospered. It is these good advices which are the cause that I live today in a miserable situation and that my fidelity to the sovereign is imputed to me as a crime. However, the day the commander came to your house, you said to everyone: "Here is your commander! And we, who had no doubt that you were one of the considerable personages of our Maghreb, we thought it our duty to blindly accept the sovereign chosen by you. "And again, when you went to Marrakech during the Abu Mahalli affair, as the inhabitants of this city wanted to proclaim you sovereign, you refused; you strongly urged the country to submit to the agents of commander, saying that he alone was the sovereign; the people have understood this so well, from your attitude and from your speeches, that they lent their support. After seeing what you did, after hearing what you said, could we still doubt that if you acted like this, it was in order to proclaim the commander? You were our guide and since things happened like this, what argument do you have left, either against the commander or against his supporters? Whoever urges you to fight the commander is deceiving you, because he is a Muslim and a descendant of Muslims.

"If you claim that your competition was subject to certain conditions, which the commander did not fulfill with regard to you, I will answer you this: Admitting that he did not keep his promises, would that be a reason to declare legitimizes the fight against him on this sole ground, whereas the Prophet said: "If two Muslims have a meeting with swords in hand, the murderer as well as the one who has been killed, "will go to hell…"

"By God! O Sheikh, what do you say About this hadits and similar hadits? What do you say also of the one who plunders, I mean the property of the people, or who, without any right, seizes the wealth of the people to dissipate the product in favor of a rebel? Yet the Prophet said these words: "You are not permitted to dispose of the property of a Muslim, unless he consents to it." "Are you not ashamed of what will happen on the day when your Lord asks you to account for the smallest facts? »

"You are not one who ignores all these things; you cannot therefore claim ignorance vis-à-vis the world. So you also know very well, don't you, that many people in the crowd will imagine, seeing you do it, that all this is lawful, so that you will be the cause of will follow these unfortunate mistakes and that many Muslims will go astray in the wrong way. Are you not afraid of the curses of the oppressed which come uninterrupted to God? Did you not, in the past, reproach officials who behaved in this way and deplore their actions? "Don't blame your Muslim brother," says another hadith. "Do not forbid others to do what you do yourself ," says the poet, "it would be a great shame for you to act thus, &c." »

"When the people of Draa saw their property plundered, their free men led away into slavery, their women raped, did you no longer remember this hadils: "The blood of Muslims and their

wealth must be sacred to you. At that time, the sheikh sent me a consultation About all these acts. But none of those who are enlightened by science could then weigh the weight of a drop of water on the decisions of those who had put the Draâ in this sad situation.

"The notables among these people all knew the Koran, but the masses were made up of the simple-minded and the simple-minded will be the most numerous in Paradise. Hey! Well, is he worthy to oppress future blesseds in this way and not have pity on them? Only the hearts of the wretched are pitiless. God will only be gracious to those of his worshipers who have been compassionate. Whoever is not compassionate will not be the object of any indulgence; God will be merciful to those who have been indulgent. Be indulgent on earth if you want it to be for you in heaven.

"Have you forgotten that men will be responsible for the works of the devil, that the only injustice that God will not leave unpunished will be the one you commit between Muslims vis-à-vis each other, are you sure that your good works will be enough to counterbalance your sins, or that no one will have to blame you for their sins? For had you been one of Bedr's fighters, these words of the Prophet to Omar could be applied to you: "Who assures you that God will take special care of Bedr's fighters." Now that I've warned you, do as you please. Remember again these words: "Injustice will spread into darkness on the day of the Resurrection; if you can dissipate the darkness which will envelop the Sirath, it will be good; otherwise, you will be "responsible for your least actions."

"I also learned that you were not content to threaten the people of Taroudant, but that you went so far as to oppress them and forced them to disperse. Fear God, O sheikh, don't be like those who said to fear God and blindly fall into sin.

"Here, in part at least, is what affects the interests of the people; but as regards me especially, me, the writer of these lines, you took me to task because I had shown my devotion to the commander and that I had observed the sound traditions of the Believers which are: fidelity to the sworn faith, and abstention from all disorder and all revolt. I have, moreover, deployed all my zeal to enlighten you with my opinions and to advise the commander well, by making all my efforts to obtain the union of the parties. I took great pains on this point; I have exposed myself to trials such that only a man of worth would have dared to confront; I followed a path in which a man of religion and science like me and in my situation should not have embarked, but, says the proverb: When the sailors abandoned the ship that the winds prevail at drifts, the frogs direct it. A poet said: "I swear by the life of your father, as long as there is a generous man in the world, power will be attributed to him.

"But when the earth is covered with dry plants, we graze right down to the stubble. »

"Besides, it is not essential that he who gives advice be a perfect man, any more than it is necessary that he who wishes to correct abuses be a man without fault; these are two essentially distinct things which it is up to God to bring together.

"I learned, and I was told, that, despite the advice I gave you and the Commander (God make us better and unite us!), you had me watched when I I went to see my children, and yet this trip had no other purpose than to watch over their affairs and safeguard their interests. In this circumstance, have you not yet acted in a perverse and diabolical way? Did you have the slightest reason which authorized you to do such a thing? especially to me who, thank God, wherever I am, seeks only to do good as far as possible, to give advice when I see that no one is there to give or to help the afflicted who need to be rescued.

"Hasn't the Quran said: 'If you stretch out your hand towards "me (Quran, surah V, verse 3t.)" "The Creator also said: "The treacherous wiles will only reach the wicked (Quran, sura XXXV, verse 4t.2) the Pentateuch contains these words: "Whoever digs a hole must make it wide" and a poet said: "Do not dig a hole to fall into.

"ber your brother…" Where did you find that it was lawful for you to use it in this way in your speeches, in your actions, in your public or mysterious allusions? What crime is greater than that!

What capital sin is more serious! But God will judge us and those who have been perverse will see what punishment awaits them.

“This attempt that you made to obtain a consultation which enabled you to fight Sidjilmassa, how could you hope that someone would find to motivate it? Did you not know that it was a question of committing a great sin and that the Prophet said: "A man must not utter a word which would cast him into hell for seventy years." Is this the ordinary conduct of a believer or a scrupulous man? the conduct of a man from a virtuous family? Your grandfather would certainly not have consented to do such a thing, and since your father was not a wicked man either, it is therefore necessary that everything it is the doing of the ignoble companions around you.

“Do not frequent, it has been said, one whose situation will not 'lift you up and whose speeches will not guide you' to God. It is to what I have done that the duties of friendship arise, that is to say, to give advice. God will call friendship to account, even if it only lasted a moment. I have been your friend, I have had faith in you and have given you advice and exhortations. “Help your brother, it has been said, whether he is oppressor or oppressed,” eh! well, I have rescued you by putting you back on the right path.

“Oh! what distance there is between you and our master Elhasen ben Ali who submitted to his cousin Moawia, when he was from the tribe of Hashem, from the family of Ali and Fathima, one of the two emanations of the Prophet, slums that Moawia was only an Omayyad whose authority had no other basis than a community of kinship going back to Abd-Monaf. Yet Elhasen was an imam (ils dïmam), and it was thanks to him that God reconciled the two great parties which divided the Muslims: Elhasen had even borne the title of Commander of the Faithful. When he left power, his supporters reproached him for his conduct as a disgrace to the Muslims, but he took no notice of this and contented himself with saying: hell is more dreadful than shame.

“May God inspire us and you with the desire to walk in the right way! may he place us with you among those who listen to discourses and follow their best indications. »

CHAPTER LXII: CONTINUATION OF THE STORY OF ABDALLAH BEN ECH-CHEIKH BEN ELMANSOCR OF WHAT HAPPENED TO HIM WITH THE LEADERS OF THE FEZ REVOLT

As long as his father, Ech-Cheikh lived, Abdallah remained under his command, listening to his advice and doing nothing without consulting him. Most of his army and auxiliary troops were recruited from among the Cheraga; he relied especially on the people of this tribe and had distributed to them gardens and houses which he had taken away from the people. It sometimes happened that a landowner, going to his garden, found installed in the middle of his property an Arab who had pitched his tent there and said: the sultan gave me this garden. These Cheraga were not afraid to seize the women, to plunder the markets and to openly commit their robberies. dages; they appeared in a state of drunkenness in the streets and forced their way into houses. One day when a woman was busy cooking salted meat, having her child still at the breast with her, a Cheraga entered the house with great force. The woman fled to a balcony and locked herself there. Seeing that he couldn't reach her, the Arab urged her to come down, and when she refused, he said to her: "If you don't come down to me, I'll throw your child into the cauldron. " The woman persisting in not wanting to come down, the soldier carried out his threat. At this sight the woman uttered a great cry, then, throwing herself from the top of the balcony, she broke her back and died. This event caused great discontent among the population. A man named Seliman ben Mohammed Eccherif Ezzerhouni, nicknamed Elaqra' (the bald one), then put himself at the head of a movement against the Cheraga. He gathered around him a crowd of common people who sided with him, and all the Cheragas and Ilemcenians found in Fez were killed; they were all either put to the sword or violently expelled from the city, which was thus rid of their violence and purified of their defilement. The population, having approved Seliman's conduct, recognized his authority.

The power and insolence of the Cheraga had begun in the year 1019 (May 24, 1610-March 16, 1611) and the Seliman uprising took place in the month of rebia 1st in the year 1020 (March 16, 1611-March 4, 1612). When Seliman was acting so vigorously against the Cheraga, Abdallah was at Sale. As soon as he learned of this news, he went to Fez and tried several times to bring About a reconciliation between the Cheraga and the inhabitants of the city, but despite all his efforts, the latter replied: The, the (no, no); so this year was called the year of Lala.

Seliman ordered the population to buy weapons and to prepare to attack the Cheraga who were encamped outside the city on the side of the Eldjisa gate, then he went to meet them. The Cheraga having been defeated, the town regained its calm and the inhabitants enjoyed a security they had not known since the reign of Sultan El-ghaleb-billah.

On Wednesday, 14 of Djomada II of the year 1020 (August 24, 1611) a fight took place in Elmetreb, a locality located outside Fez on the side of the door of Elfotouh. Here is the cause of this meeting: by trickery and perfidy, the Melâlga had called to their assistance the inhabitants of Fez to protect them against the Cheraga. The inhabitants of Fez having left the city on a windy day, the Cheraga, who had placed themselves in ambush at Khaulàn, rushed unexpectedly on their adversaries and routed them after having killed About 2,000 men . . The inhabitants of Fez then closed the gates of the city which, following these events, was in great turmoil and in a critical situation.

Another time, the inhabitants of Fez left the city to go and fight Abdallah ben Ech-Cheikh; they conquered him and took him prisoner. But when they had the Commander in their power, they spared him their life, set him free and accompanied him in a large procession to his house in Fez-la-Neuve.

When Ech-Cheikh had been killed and the news of his death reached Fez, his son, despite his weakness and his lack of authority, immediately declared himself sovereign of Fez and the localities which depend on it. He conceived the plan to avenge the death of his father and, for this purpose, he wanted to set out, accompanied by Seliman, the Faqîh Elmerbou' and their partisans who made common cause with him. But the Tefusa people to follow him in this enterprise, Ech-Cheikh having lost the affection of the Muslims since the day he had sold Larache to the Christians. The population assembled in the mosque of Elqarouïiu and declared in the midst of an uproar, which recalled the braying of a herd of wild donkeys, that they no longer wanted either Seliman or Elmerbou' and that they henceforth would take on other chiefs.

As a result of these events, there was a great scarcity: foodstuffs reached such high prices that a measure of wheat sold for two and a quarter ounces. As a result, many people perished and the director of the Maristàn counted 4,600 dead, from the feast of the Sacrifices of the year 1022, until the month of rebia I of the

following year (from January 21 to April 11, 1614). The suburbs of the city fell into ruins, the villages were abandoned, and in Lemtha only wild animals remained; finally, the caravans were very often pillaged.

In the month of Moharrem of the year 1026 (January 9-February 8, 1617) Seliman arrested four leaders of the Cheraga and had them put to death. The Lemthians dared not say anything, but the population conceived fears for the security of the city and as they feared a misfortune, terror took hold of all the minds so well that there was a great panic in all the mosques where we preached. At the moment when the imam of the mosque of Elqarouïin was giving his sermon to the faithful assembled in the courtyard, a storm broke out. The people who were in the courtyard ran to seek shelter under the naves, but everyone believed that this movement was due to an unexpected attack by the Cheraga on Seliman. Immediately everyone fled in disorder from the mosque, jostling their neighbors and the news, reaching the citadel, caused the same panic there.

On Saturday 5 of the month of Safar in the year 1026 (February 12, 1617) Seliman was assassinated by surprise at the funeral deny a Lemthian he attended. He was killed by Elmerbou' who also killed Seliman's father, his cousins and six of his supporters. Seliman and his father were buried in the mosque of Eldjarf.

Seliman dead, Elmerbou', the Lemthian, remained sole master of the city; the Lemthians grouped around him and increased the forces of his party. Seliman's brothers then came from Zerhoun with the intention of surprising Elmerbou', but the latter, having heard of their plan, engaged them in a fight in which About 131 men perished. After having escaped this danger, Elmerbou' decided, with the people of his entourage, to bring from Zerhoun, in the month of djomadal" of the year 1027 (April 16-May 26, 1618), a certain Abderrahman Elkhonnoud, a man who made a profession of piety. He wanted to have him proclaimed sovereign and group the people around him. We install this character with its suite in garden (The garden that surrounds the mausoleum of this holy character) of Sidi Ali ben Herzhoum. Immediately informed of this fact, the caïd Ahmed ben Omeïra, vizier of Abdallah ben Ech-Cheikh, went to the garden of Sidi Ali ben Herzhoum; he seized the retinue of Abderrahman who himself sought asylum inside the mausoleum of Sheikh Ibn Herzhoum; they nevertheless succeeded in killing him by shooting at him through a window and he fell dead on the saint's catafalque.

As the people of Fez suffered from the blockade of their city and as their situation became critical, following the incursions of the Arabs, they went to see Abdallah ben Ech-Cheikh in Fez-la-Neuve. They acclaimed this commander as sovereign and showed him their feelings of affection. Very happy with this step, Abdallah had himself sworn to loyalty and submission by the people and by the great, then he granted them a complete amnesty for their conduct passed, and in this way the situation became better for all. The commander then sent his vizier to offer the aman to Elmerbou', but the latter, not believing this promise and fearing some trap, persisted, with the help of the Lemthians, in wanting to fight Abdallah ben Ech-Cheikh. He made such active preparations for this purpose that during this time the five canonical prayers were no longer offered at the mosque of Elqarouïin.

The vizier of Abdallah, the caïd Omeïra then offered to grant the Lemthians the aman; these, with the exception of a very small number, all abandoned Elmerbou'. Abdallah then sent his rosary and his ring, as a sign of aman, to Elmerbou' who, no longer believing himself safe, fled in the middle of the night; he took refuge with the Beni Hassans. But Serhan, the chief of this tribe, had him arrested and led him to Abdallah who pardoned him and let him return to his house. At this time, the reign of Abdallah recovered its youth in a way; the kingdom became prosperous, calm was restored in the country and the population showed itself docile. All these events took place in the month of djomada I of the year 1027 (29 December 1617-19 December 1618).

After gathering troops, Abdallah sent part of them to lay siege to Tetouan, while another army corps proceeded to collect taxes. He also sent his vizier Hammou ben Omar with Elmerbou' to Andjera, a locality located in the mountain of Ezzebîb, but Elmerbou' lured the vizier into an ambush and killed him. This murder had been provoked by certain remarks that Elmerbou' had heard Abdallah say. The latter very irritated, concealed his resentment for the moment, but on Monday, 3 of the month derebia I of the year 1028 (February 18, 1619). Elmerbou', the Lemthian, died assassinated; his house was then pillaged. A few days later, Abdallah imposed on the Lemthians a contribution of 80,000 ounces;

Before this excessive sum, began to flee when the sultan reduced the contribution by half. Everything belongs to God.

CHAPTER LXIII: OF THE REVOLT OF MOHAMMED BEN ECH-CHEIKH, SURNAMED ZEGHOUDA AGAINST HIS BROTHER ABDALLAH BEN ECH-CHEIKH AND THE EVENTS THAT FOLLOWED

The author of the Zahret ecchemdrîhh reports that the inhabitants of the country of Elhibth, seeing the anarchy which reigned in the midst of the conflagration of the fires of sedition, proclaimed as sovereign, on the mausoleum of Mulay Abdesselâm ben Mechîch, Mohammed ben Ech-Cheikh, nicknamed Zeghouda, and that at the instigation of Elhasen ben Ali ben Mohammed ben Rîsoun. This proclamation was made for the purpose of reviving the religion of God, destroying error, and securing the triumph of truth. As soon as this news was known to him, Abdallah left to fight his brother, but as a result of the fight which took place, he was defeated and Mohammed entered Fez, in the month of Chaaband in the year 1028 (July 14-August 12, 1619) . As soon as he entered the city, he had a certain number of Abdallah functionaries arrested, put them to death and confiscated all their property. At the end of the month of Chaaban of that same year, a second fight took place between the two brothers, at Méquinez; Mohammed was routed and Abdallah returned to Fez on the 1st of the month of Ramadan (August 12, 1619); this one showed himself to be lenient; he pardoned the people and the notables.

Later, the inhabitants of Fez, having killed Ibn Choaïb, one of the commander's caïds, put themselves in a state of defense against Abdallah ben Ech-Cheikh; the fight soon began between the people of the citadel and those of Fez-la-Neuve, but after a struggle which lasted quite a long time, peace was made on the 9th of the month of rebia 1T of the year 1029 (March 14 1620). Abdallah then left again to fight his brother Mohammad; in the battle which began at Beht, Mohammed, defeated, fled, and after wandering in different directions, he was killed, as will be seen later, please God, pure by his cousin Ahmed Ben Zaydan.

On Friday, in the month of dzoulqaada in the year 1032 (August 31, 1623), malefactors assassinated the famous jurisconsult, the cadi, Abulqâsem ben Abunnoaïm, at the door of the medressa El'inânia, at the moment when he was returning to say Friday prayers in Fez-la-Neuve. These criminals had killed the cadi because they suspected him of being favorable to Abdallah ben Ech-Cheikh. This event provoked a lively enmity between the people of the two large districts of Fez. Abdallah made every effort to conciliate the inhabitants of Fez who sometimes leaned in his favor, but sometimes also distanced themselves from him because of his despicable behavior and his natrue treacherous. Thus his caïd, Mami Eleuldj, openly pillaged the houses of the city without being punished or blamed by Abdallah who, every day, received 10,000 ounces of the product of these plunders.

At Méquinez, a man who was called Sharif Amghâr, revolted against the authority of Abdallah; in Tetouan, it was the moqqadem Ahmed Enneqsîs who raised the standard of revolt, so that only Fez-la-Neuve remained loyal to the sovereign, because for Fez-la-Vieille it suffered the alternatives which we mentioned above. After having had for chiefs Seliman and Elmerbou' who were killed as well as we have just said, Fez submitted to the two agitators, Mohammed ben Seliman Ellemthi and Ali ben Abderrahman. The first having been killed, Ibn Elachhab tried to seize authority at the same time as Ibn Abderrahman, which led to numerous fights or skirmishes between these two characters. Then, the power was usurped by Elhadj Ali Sousân and Ibn Elarbi; then by Yzrour and Mesaoud ben Abdallah and by other usurpers.

During this period, Fez was divided into a large number of parties and factions. No merchant was safe if he did not place himself under the protection of one of the chiefs of these clans. Finally there were so many disturbances that the atmosphere of Fez was darkened and its perfumed emanations stank. The greater part of the city became deserted, covered with ruins and the persistent hostilities between the inhabitants of the two Districts! would almost bring the complete destruction of the city.

Some trustworthy people have told me that after the long struggle which broke out between the inhabitants of the two Quarters, the Andalusians not having had the upper hand over the Lemthians, the sheikh who knew God, Sidi Abderrahman ben Mohammed El-Fasi, would have says: “Never will the Lemthians be defeated as long as they make a point of reciting the great hizb* of Ecchadzeli. Indeed, every morning, a group of Lemthiens did not fail to recite this hizb, in the zawiya of Sidi Redhouân, located in the district of Lemthiens.

Informed of this fact, the Andalusians used ruse to prevent the continued recitation of the hizb; they dispatched to the people who recited it, a man who invited them to dine with him. The Lemthians accepted the invitation and spent the night with this man. When dawn broke or was About to break, the man

pretended that the key to the door of his house had been lost; he then pretended to want to open the door and took so long that it did not open until the sun was rising. The Lemthians came out at that time, but without having recited the hizb that day. As soon as the Andalusians learned of this peculiarity, they attacked the Lemthians, put them to flight and killed a certain number of them, something which they had not succeeded in doing until this day,

Telling the story of these intestine discords, a certain author recounts that Abdallah ben Ech-Cheikh having, during this insurrection, won a victory over the inhabitants of Fez, the latter, frightened and eager to return to favor with the sovereign, would have made intercede in their favor the two saints, the blessed enlightened ones, Sidi Djelloul ben Elhadj and Sidi Mesaoud Eccherrâth who belonged to the brotherhood of Melâmita. Hardly had these two personages been introduced in the presence of the Commander, when the latter exclaimed: "The people of Fez are so short of recommendations that they have found no one better to send me than these two dorks! — "By God," cried Djelloul furiously, "you will not govern it—that is to say, Fez—for forty-one years." That said, the two figures left. It is reported that following this interview, Abdallah's stomach turned upside down, so that his excrement came out of his mouth. He remained afflicted with this infirmity for some days, until he went to ask the two sheikhs to return their esteem to him.

Sidi Djelloul's prediction came true: the notables of Fez did not bow their heads before any commander until, as we will see later, God sent Mulay Errechid, that is to say when the weather prescribed has expired. During this period, the city had no other masters than the thieves called, by the people of Fez, Sayyāb l. This story is genuine, for I have heard it told by more than one person, but I have only given a brief account of it.

Abdallah did not cease to be in fight with the inhabitants of Fez-la-Vieille, since the year 1020 (March 16, 1611-March 4, 1612), that is to say two years before the death of his father Ech-Cheikh , until he himself died in 1033 (October 25, 1623-October 14, 1624), following an occasional illness influenced by a constant and immoderate use of alcoholic beverages, for he never stopped drinking night and day, both in private and in public. Among the monuments that Abdallah ben Ech-Cheikh had built, we cite the dome which surmounts the basin located at the foot of the minaret in the middle of the courtyard of the mosque of Elqarouïin. Before that, there was no other cupola than that which covers the basin which faces the first on the east side of the mosque.

My master, the Faqîh, the scholar, Abulhasen Ali ben Ahmed, told me to hold from the master of our masters, the jurisconsult, the imam, Abu Abdallah Mohammed ben Ahmed Meyyâra, that the coming of Admed ben Elachhab, mentioned above, had been announced by the Prophet in a hadit quoted in the Kitdb eldjdmi 'elkebir of the scholar Djelal-eddin Essoyouthi.

CHAPTER LXIV: CONTINUATION OF THE STORY OF ZAYDAN BEN AL-MANSUR; EVENTS THAT HAPPENED TO THIS CHARACTER UNTIL THE DAY HE DIED

Since the day of his father's death, Zîdân had not ceased to fight against his brothers and his cousins and he had, moreover, had to fight all the leaders of revolt which were enumerated above: during all his reign, not a year passed without him or his people having suffered a defeat. The struggles he had to sustain against his brothers would have made the hair of a suckling child turn white; they caused the ruin of Maghreb and in particular that of the city of Marrakech.

Among the things that can be put down to Zîdàn's bad luck and which announced the imminent weakening of his authority, we can cite the following: during one of the struggles he had to sustain, Zîdàn had sent his secretary, Abdelaziz Ettsaâlebi, to take ten quintals of gold to the sultan of Constantinople and ask this sovereign to lend him the assistance of a body of troops as he had already done for Abdelmalek Elghâzi, the uncle of Zaydan. The Ottoman sultan immediately dispatched a Turkiyish army composed of 12,000 men, but the ships on which it was embarked were shipwrecked and only one vessel, carrying a small detachment, escaped the disaster.

As I said previously, Zîdân had to support many and terrible fights against his brother Ech-Cheikh and the latter's son, Abdallah. Last place, Abdallah, having learned that the Christians (God annihilate them!) had landed at Larache, appealed to the people and strongly urged them to leave with him for the holy war. Great preparations had been made and they were getting ready to go to the aid of Larache, when they learned with surprise that Zidān, coming from the direction of Adkhisān, was encamped in the neighborhood of Fez and was preparing to cannonade the town. The population immediately abandoned Abdallah and the Cheraga entered the city.

Zidân then sent his caïd Abdessemed with the mission of calming the alarms of the country and dispatching a herald who would announce that he was returning to take sovereign power. The herald left, but, having arrived at the gate of Esselsala, he met malefactors from the city of Fez who struck and wounded him. As soon as he heard this news, Zaydan declared the inhabitants of Fez to be outlaws and ordered them to be massacred; but soon regretting this measure, he announced that he was pardoning them, and thus restored calm among them. Zîdân then came to encamp on the banks of the river of Fez; the population having come to meet him, he sent him a speech in which he insulted the notables; he had even thought of putting a certain number of them to death, but God saved them from this danger. Zaydan then entered Fez as a master.

The Arabs, numbering About 8,000, had massed near the ruined bridge; Aided by Arabs from the East, Zîdân marched against them, but abandoned by these auxiliaries, he was soon left with only a small troop of faithful. Nevertheless, as he saw only a small number of combatants in front of him, he attacked them; Abdallah ben Ech-Cheikh, who was at their head, immediately fled, so that Zaydan, who at one time had thought of fleeing, soon found himself rallied by his soldiers and the next day he returned to Fez.

The inhabitants of Fez, young and old, having rushed to congratulate him on his victory, Zîdân, who imagined that it was by irony, gave the order to strip men and women of their clothes and to leave them quite naked; thus ten thousand garments were taken away. Then the troops entered the city, sacked it and indulged in all sorts of excesses. Finally Zaydan gave the order to cease these horrors and to proclaim amnesty. This event took place on the 6th of the month of redjeb in the year 1019 (September 24, 1610). On the 11th of the same month (September 29), Abdallah ben Ech-Cheikh came to camp at Ras-Elma. Zîdân went to attack him in this place and the battle began: he lost About five hundred of his partisans and ran to take refuge in the camp he had left at Adkhisân; this was the last time he returned to Fez.

In the work entitled: Ibtihddj elqoloub fi akhbâr elmedjdzoub, we find the following: speaking one day of the sovereigns of his time, the divine sheikh, Sidi Gueddàr, said: "As for Ech-Cheikh, who gave Larache to the Christians, the faithful Muslims have just erected a barrier for him which will stop him until his death. Indeed, Ech-Cheikh did not return to this place until the day of his death, which took place at the place called Feddj Elferes, in the suburbs of Tetouan, in the year 1022 (February 21, 1613-February 11, 1614) . “As for Zidân, Sidi Gueddâr also said, the day he decided to sack Fez, Mulay Edris gave him such a kick that he sent him behind the Ouâdi Elabîd which he will no longer be able to cross, to return again to Fez.

Zaydan truly reigned only over Marrakech and the environs of that city; he was a bloodthirsty commander who shrank from no crime. He had the Faqîh, the eminent grand cadi of Fez, Sidi Ali ben 'Imrân Esselâsi, poisoned after having thrown him in prison, because of certain facts which had been reported to him About this character. It was during his stay in prison, that this cadi received from the secretary Abu^ Abdallah Mohammed ben Ahmed Elmeklâti, this piece of verse: "Hasn't this crescent that has disappeared left behind some ray that will illuminate the darkness of misfortune that envelops us?" “Be patient if Fortune overwhelms you with its blows, for you are illustrious and the illustrious man is patient. “Soon your accustomed splendor will reappear, like the full moon which shines after the eclipse; "You will bring to life the traces of the glory that had disappeared, because after death the dead must rise again. “0 Abu Hasen, I will always be faithful to your friendship and will fill it! your duties as long as Mount Tsabîr (Mountain of Arabia mentioned in the Moallaqa of Imroulqais) will last. “My mouth is still filled with the juice of your goodness, and their taste still seems healthy and pleasant to me. “The peace of God be with you, as long as the rain falls and the birds sing on the trees in the gardens. »

When, says the author, I recited these verses to him in his prison, the cadi wept so much that I feared he would die; but soon gaining the upper hand, he recited this verse from the Koran (surah XXX, verse 3): "It was to God that the power first belonged, it is to him that it will always belong." the following verses: “From the middle of your lines “escape the flowers of spring; they form like a parterre with its basin. “You have chased away the worries of my ulcerated heart, you who command as a commander in the phalanx of speeches. “O Muhammad, is there in our time a poet like you whose banner is visible from both ends of the horizon. “Dear child, you are a true friend, my grief-stricken heart bears witness to this; “Soon perhaps Fortune will turn bridle, if she stumbles; however, she is liable to stumble; “Then she will realize hopes, she will fulfill desires and cause events to follow even. “God's peace be with you, I ask Heaven, I who am exiled and captive in the most remote of the two Maghreb's. »

This same cadi put in tekhmis two verses (not included) composed by the Commander of the Faithful, Abulabbâs Al-Mansur. The cadi Esselàsi was killed on the 1st of Rebia I of the year 1018 (June 4, 1609).

Zîdàn was an educated man and his learning was in various sciences; he composed a commentary on the Koran, in which he relied above all on the authority of Ibn Athiya and Zamakhchari. He was very fond of controversy and discussion, as he proved with Sidi Ahmed Belqâsem Essoumaï. He was the author of passable poems of which (are not included).

This commander died in the army in 1037 (September 12, 1627 - August 31, 1628). He was buried near the tomb of his father in the Cemetery of the Cberifs, located to the south of the mosque of Al-Mansur. The following verses were engraved on the marble which covers his tomb:

“This is the tomb of him whose glory is proud, “Zidân, the son of Ahmed, the promoter of glorious things,

“The protector of the holy religion against whoever attacks it or threat.

“He was the most illustrious of those who rushed into the fray and who subdued their enemies.

“God does not cease to pour on him the Islets of his mercy!

"Let him pour out on him his favors which exhale all the perfumes!"

“Here is the date of the death of him who is now the neighbor of a Forgiving God!

“Who, in the abode of Truth, protects illustrious men. »

Among the viziers of Zidân we cite: Pasha Mahmoud and Yahia Adjâna Elourîki; among his secretaries: Abdelaziz Elfichtâli, his father's former secretary, and Abdelaziz ben Mohammed Ettsaâlebi; finally among his cadis: Abu Abdallah Erregrâgui.

CHAPTER LXV: HISTORY OF ABDELMALEK BEN ECH-CHEIKH BEN ABULABBAS AL-MANSUR

When Abdallah ben Ech-Cheikh died, says the author of the commentary on the Zahret ecchemdrikh, his brother Abdelmalek succeeded him, in the month of chaaban of the year 1033 (25 October 1623-14 October 1624). Until his death, which occurred in the year 1036 (September 22, 1626-September 12, 1627), Abdelmâlek continued to see the patrimony bequeathed to him by his brother diminish.

CHAPTER LXVI: HISTORY OF ABULABBAS AHMED ELASGHER, SON OF SULTAN ZAYDAN, SON OF SULTAN AL-MANSUR

According to the author of the Zahret commentary, when Sultan Zaydan died at Marrakech, his son Ahmed declared himself a pretender to the crown and entered Fez, forty-six days after his father's death. i.e. Friday, 25 of Safar (November 5, 1627); he had coins minted in his name. On the 13th of the month of chaoual (June 16, 1628), he killed, by treason, his cousin, Mohammed Ech-Cheikh, nicknamed Zeghouda, who occupied the casbah of the city. On the 11th of the month of dzoulhiddja (August 12, 1628), he was imprisoned in the palace of Fez-la-Neuve, before having succeeded in ascending the throne.

CHAPTER LXVI1: HISTORY OF SULTAN ABU MEROUAN ABDELMALEK BEN ZAYDAN BEN AHMED AL-MANSUR

Zidân had left a certain number of children among whom we will mention: Abdelmalek, El-Walid, Ahmed and Mohammed Ech-Cheikh. At his death, as we have said, his son Abdelmalek was proclaimed, but no sooner had they taken the oath of fidelity to this commander than his brothers, El-Walid and Mohammed Ech-Cheikh, rose up against him. Following the many fights which were the consequence of this revolt, the two rebels were defeated and Abdelmalek seized their treasures and their supplies.

Abdelmalek was of a perverse nature and had a narrow intelligence. He had so little restraint that one day, on the occasion of the birth of one of his children, and under the pretext of giving more to the wives of Marrakech notables and high officials. (Children are given a name on the seventh day of their birth and, on this occasion, the parents give a party to their friends.) When they had arrived, he climbed a tower of the palace and began to examine all the women who had taken off their veils and their cloaks, then he summoned to his apartments all those who pleased him.

This commander was abusing fermented liquors and he was in a state of intoxication when the renegades assassinated him at Marrakech, on Sunday, 6 of the month of chaaban of the year 1040 (March 10, 1631); he was buried near his father's grave. Here is the couplet that I saw engraved on the marble slab that covered his body:

Do not despair, for God is benevolent; he has tenderness and indulgence for humanity.

If on your side there has been negligence or fault, on God's side there is always mercy and kindness.

Among his viziers we cite: Mabmoud bâcha, the renegade, Djouder and Yahia Adjâna Elourîki; among its other functionaries: the cadi Aïssa ben Abderrahman Essedjetâni, in Marrakech, and the mufti of this same city, the Faqîh Ahmed Essâlemi.

CHAPTER LXVII1: HISTORY OF THE REIGN OF SULTAN ELOUALID BEN ZAYDAN BEN AHMED AL-MANSUR, THE SAADIAN

On the very day that Sultan MulayAbdelmalek ben Zîdân had been assassinated, that is to say on the 6th of the month of Chaaban in the year 1040 (March 10, 1631), his brother, Mulay El-Walid ben Zîdân, had been proclaimed sovereign in his place. According to the author of the commentary on the Zahret, El-Walid displayed religious sentiments; it was at first easy and thereby made itself popular with the people and the great. He loved scholars and showed them great deference: it was for him that the caïd Ali Etthebîb composed his famous poem on the fruits of summer and autumn and that the cadi Aïssa ben Abderrahman Essedjetâni commented on the Soghra of Sheikh Esse us. He was very generous; however he killed the most great number of shariffs, his brothers and his cousins, and to imprison his brother Mohammed Ech-Cheikh Elasgher, because he feared to see them revolt against him and dispute the royal scepter with him.

During his lifetime there was a great increase in the cost of foodstuffs. In the year 1036, on Saturday, 23rd of the month of redjeb (April 9, 1627), there occurred, at daybreak, a great earthquake. On the 5th of the month of Chaaban of the same year (April 21, 1627), there was a violent hailstorm: some of the hailstones were the size of a hen's egg, and one was seen which, falling on a tent, pierced its roof and put to flight the people it sheltered. It is said that these hailstones remained three days without melting.

El-Walid had a real passion for music; he had them played night and day. He was addicted to the same vice as his father and got drunk until the day he was assassinated by the renegades. Here is what was the cause of his tragic end:

As the renegades demanded their salary and the usual gifts from him, saying to him: “Give us something to eat”, he answered them ironically: “Hey! well, eat orange peel in the Meserra. This answer provoked great anger among the renegades; four of them ambushed and killed the commander by surprise, on Thursday, 14 of the revered month of Ramadan in the year 1045′ (February 21, 1636).

Everything belongs to God.

CHAPTER LXIX: THE REIGN OF SULTAN MOHAMMED ECH-CHEIKH ELASGHER, SON OF ZAYDAN BEN AHMED AL-MANSUR AND RELATED EVENTS

The Sultan, Mulay El-Walid, having perished, as we have just reported, the people, after hesitating for a moment on the choice of his successor, decided to place on the throne the brother of the deceased, Mulay Mohammed Ech-Cheikh, and hand over the reins of power. He was therefore released from prison and proclaimed at Marrakech on Friday, the 15th of the month of Ramadan in the year 1045 (February 22, 1636). The new sovereign conducted himself commendably towards the people; he showed himself benevolent towards all, for he was of an indulgent nature and inclined to excuse slight faults; finally he was sparing of the blood of his subjects, having a keen penchant for peace and quiet. However, his arms were not successful and his troops could never hold their own against the enemy; so he did not succeed in maintaining the integrity of his empire and had to resolve to exercise his authority only over Marrakech and the province of that name.

Under the reign of this commander, the power of the Dildites made great progress and their influence spread throughout the Maghreb. The sultan sent them his cadi, the Faqîh, the very learned, Abu Abdallah Ëlniezouâr Elmerrakochi, to ask them to stop disregarding his authority and to encourage them to rally around him. "Your father, he wrote, the blessed saint, Sidi Mohammed ben Abu Bakr, had sworn fidelity to my brother Mulay El-Walid ben Zîdân and he kept his oath. You, better than anyone, should therefore imitate his example and follow the same path. Arrived at the Dilaites, the cadi gave them this message; he explained the object of his mission and gave them orally all the arguments he held in reserve, but the Dilaites found various reasons to justify and explain their conduct.

As soon as the cadi returned from his embassy, Sultan Mulay Mohammed Ech-Cheikh wrote to the Dilâtes the following letter which I have read and of which here is the full and complete content:

> *"Praise be to God, who established dynasties in the various countries like fortified citadels intended to protect men, women, goods and laws, and who recommended cutting off the roots and branches of rebellion, whose perpetrators put their efforts to destroy the foundations of society by all kinds of innovations. We declare that God is unique, that he has no equal in all the Universe and that he has no partner. No one, apart from him, can come to the aid of the unfortunate or the afflicted, nor know, despite his efforts, the secret of the future and show you what God has resolved and decided. He does what he wants and what he desires; he accepts the supplications of those who suffer and he erases sins.*
>
> *"We further declare that our lord, our Prophet and our master, Mahomet, is the servant of God and his envoy to men, red, white or black. What a marvelous intercessor for all those who have sinned, when they are not among those who fall back into their faults. May God pour out his blessing on him, on his noble and illustrious family, on the caliphs and on the Companions of the Prophet, as long as the smiles in the flowerbeds and the tears that shed the clouds last. He is more pleasing to God than all those who have followed him or his successors, and who have, in a way, united the members of his religion like the fingers of the hand.*
>
> *"Let us now expose our designs to those whom we have designated with the traits of eternal punishment, to those who cling to the subtleties of metaphors and shut themselves up in the circles of casuistry, that is to say, to the inhabitants of Dila, to those who need to be watered at the source of the truth, sirs Abulqâsem ben Ibrahim, Omar and Mohammed Elhadj, finally to all those to whom we should open the book of equity, for example, to sir Abdelkhâleq.*
>
> *"Hail upon you, as long as exhortations exercise their action on hardened natures and exorcisms protect the faithful against the snares of the demon or the attacks of wild animals. May the mercy of God and his blessings be upon you, as long as the niches shelter the flame of the lamps.*
>
> *"We had already written to you from the capital which broke the brains of skeptics and heretics, the Alhambra (Marrakech) of the Lemtounians and the Almohads. May God protect her against all the hypocrites and against anyone who wanders away from this city and despises her after trying to marry her by force.*
>
> *"After these preliminaries which, for scholars, are a kind of introduction to what is to follow and like a sample of merchandise giving a present and future glimpse, we will add nothing, except that*

we wish wake you up from a sleep, which lasted this long night in which the Maghreb was plunged, and which extended over an immense space as vast as the valley of Jehoshaphat.

"Have you acted, as you have done, in order to claim the honor of the caliphate, either blindly, or again to show yourselves deaf to the demands that the people have a right to expect? That would be a shame capable of obliterating the purest virtues, for he who has such thoughts could find no refuge anywhere, nor have a happy end. It would be even more serious on the part of one who behaves in this way, if he failed in the oath of fidelity taken to the one whom Providence has invested with the government of the fertile plains and whom it has charged to direct the course of things, to the condition of weighing one's decisions fairly, of not upsetting or modifying anything, but of defending with spears, arrows or darts, the bases of religion, of deciding the heads of those who alter the texts of the holy law or who, like you particularly, raise the standard of revolt and try, by their ambitious intrigues, to attract under their sole domination all the tribes of the country.

"You were like beasts of burden, having in the fortresses of your mountains no other brake than stupidity and terror; you were still unaware of the use of shirts and skullcaps, when the impostor Mohammed Elayyâchi dragged you off in his wake to set foot on the soil of the Gharb. It was he who caused the dispersion of the Cheraga by the arms of Ibn Ahmed; it was he who abandoned the other tribes who remained with their eyes reddened and swollen by the tears of sadness he had caused to flow from their eyes; finally it is he again who, by his impostures, established them in the mountains of Beni Yazegha.

"As soon as you were free to move around and people started coming to address you, you set up tables for the guests – and, without the slightest shame, you took up arms. You have been favored in your projects by the agitation which reigned among the tribes, by the famine which, that year, had raged over the country. You stopped anyone crossing your territory in whatever direction he was going; from the ribâth of Taza to the banks of the Ouâdi Elabîd, you had delivered the country to the vilest populace and to the rebels.

"You let yourselves be gorged with tributes of gold and silver; you let yourselves be intoxicated by the favors of the Chaouïas women, whether they were red like wine or white like pure silver. Thanks to el-Qiràfi and el-Montasir, you were able to collect considerable sums, but you were careful not to spend them, either to maintain an army full of enthusiasm and vigor which would have rushed against the infidel Christians, or again to found a city, to build a rampart or a bridge, all things which would have assured you a glorious fame and an ample reward in the other world. Instead, this money has benefited only gangs of prostitutes, troublemakers or drunkards.

"You did not expect to be betrayed by the very ones among the Berbers who had raised you to the pinnacle and made you sit on the thrones of the palaces or in the pulpits and the tribunes of the temples of God. You had believed, in your blindness, that the deep forests were henceforth empty of those tigers and those lions which lower the pride of tyrants and oppressors, and we saw you, a troop of rebels, yelling at us, like to jackals coming out of thickets and ravines, trying to make difficult and vain the efforts directed by us against you. At that moment, moreover, we did not know for whom chastise the people, if they would bow their heads before the king of the desert or before the chief of Ilegh in the Sous.

"You allowed the basest jokes to be thrown at us and we were compared to the discarded diaper of Abderrahman Ed-dâkhel; but we must shake off the torpor of those who are still benumbed by the intoxication of sleep; we must draw the sword of fury to cut the knot of all these machinations and show that it is only up to a commander to arrange troops under the banner of a leader whose decisions must be carried out and words listened to and respected. It is especially in the Gharb that it must be so, because this region has always been filled with the satellites of the soothsayers and the henchmen of the schemers; there, in fact, the owl which in the evening was obscure and unknown, wakes up the next day armed with talons and a powerful beak.

"The mines that provide calumny, treason, slander, hypocrisy and effrontery are the zawiyas, the ribâts, the fondouqs, the workshops, the bazaars and the prisons. In the past, the governments of the Maghrib obliged everyone to put all their care into instructing their children in the sciences or

in the trades and to make them diligent with the great personages who never ceased to spread instruction in the academies. But today, in the Sous, those who hold power in the towns think only of wasting gold, silver, horses, male or female slaves; he who has received a slap from them can neither groan nor sigh, worse, or cry. He who mistreats anyone who has left itto him to direct him, is not molested and is not even the object of a complaint.

"As we had let you do it, that we had temporized and that moreover we had treated you with kindness by letting you perform your devotional practices and hold open table, the crowd could believe that we considered you as great characters. Thus the members of your brotherhood swore only by the virtues of the leader of their sect, whether it was a pact or marriage or a remission made by a miserly creditor. But any man who, without being compelled to do so, transgresses the law will be promptly punished by the vengeful God who will cover him with shame and humiliation; all the more reason will be so for him who buys the goods of this world at the cost of his honor, his dignity as a man and his religion, in order to destroy the truth and to spread, by means of lust, iniquity in the cities and the countryside, in the plains and on the mountains.

"Even today, we ask you to respect the pact of loyalty that is due to us, by the rebellious or submissive populations that cover the country, from Oudjda to the borders of the later Sous. If you do so, we will openly have for your zawiya and those who live in it, the consideration they deserve, provided however that you bring the people of your zawiya out of the bewilderment in which they are plunged. If, on the contrary, you persist in not wanting to direct your steps in the path of submission and in not acceding to our proposals, it is because you accept that we fight you in the name of God and his Prophet.

"We sent you our cadi, the Faqîh Abu Abdallah Mohammed Elmezouàr; you rejected him in the most complete fashion, so that he had to retrace his steps in shame. However, if we had had neither esteem nor respect for you, we would not once have placed at your disposal our negro, the Emir Mobarek Essoussi, who built with so much taste and solidity the mausoleum of your father, Mohammed ben Abu Bakr, whose honor you have sullied intact and who, thanks to you, has lost the fruit of his virtues and his piety.

"However, you were to enlighten us through this messenger on the feelings that your high position inspired in you, because we were told, without our having asked it, that the eyes of the donkeys were turned towards the millstones, that whoever addressed, to obtain help, to all this valet was badly received and that the vices emanated from the purest source. According to this description, you would have fox hearts. Ah! God is sufficient for us as a protector. There is no strength and power except in him, the Most High, the Seer.

"It is impossible for us to leave you with the shariffs of Sidjilmassa and the Béni Moussa to play you with us as we do with the musky cat locked in its cage; we know that we cannot obtain the rich product of this animal if we do not take care to irritate it a little in order to force it to jump. You have milked the breasts of all the regions of this country, on the right as on the left, and you have shaken us as one shakes a garment to rid it of the sand or the ashes which have soiled it.

"In summary, what we ask of you is that, by your words, by your deeds and by your convictions, you will be faithful to our authority, as your very pious, generous, eminent and glorious father was deceased, live -to our beloved brother Mulay El-Walid; then we could, with God's help, organize all the forces of Islam into a single bundle and prevent anyone but us from speaking or acting in its name. If you set the example, the crowd, in the cities and in the countryside, would follow in your footsteps and no one would want to listen to the speech of anyone other than us, nor raise their eyes to him.

"But if it is too painful for you to renounce the love of heads, hair and hands, and you have become accustomed to riding on the mounts of war and not on those used for festivals and hunting , then expect to see us soon appear like the dawn rising to dissipate the darkness of the night: our infantry and our cavalry will spread like the waves of the sea; our valor will envelop you in the mass of its intense clouds and sovereign justice will be accomplished for you, with its prohibitions and its prescriptions. Thanks to her, we will cross the space that separates us, then we will go overthrow the government of the Cherifs in Sidjilmassa and then return to the zawiya of the Sahel,

so that all the territory which obeys the sheikhs once again becomes the domain of the glorious descendants of Ali and enjoys peace and calm, unless you succeed in throwing into the abyss the sons of Saad ben Bakr 2.*

"Now answer us with sincerity and straightforwardness, after having examined what should be done in your interest; intelligence is the best key to open doors that are closed. See which will be the best torch that will help us get out of this gloomy situation, and if you prefer to say your prayers by directing your eyes towards Mecca or towards Jerusalem. On this we end this wise discourse. Salvation !

"This letter was written by Mohammed ben Abderrahman, in the park of Djenan Meïmoun of the Kasbah of the city of Marrakech (God protect his territory and grant peace to his commander and his inhabitants!) on the morning of Monday, '11 of Djomada II of the year 1047 (October 31, 1637).

Here is now the response of the people of the zawiya of Ed-Dila:

"Praise be to God to whom belongs the sovereign power in this world and in the next. Let us lean on him, for it is to him that we must return. It is thanks to him that the man of the lowest and lowest station can seek to attain the highest and most honored position. He is the High, the magnificent, the one who sees and hears everything. In his fairness he humbles the proud and in his goodness he elevates

1. That is, to the heads of religious brotherhoods. the humble in their place. No one will ask him to account for what he has done, while all the other beings will be questioned About their actions, each according to what he has accomplished, either by progressing or by going back.

"We testify that there is no other divinity but God, that he is unique, that he has no partner, that he is the Word of truth, the master, the immutable, until the consummation of the centuries, the Eternal whose existence has no limits. We also declare that our lord and master, the Prophet Muhammad is the servant of God and his envoy; that he spread the true faith, by watering from the reservoirs of Islamic belief both those who lived in his time and those who came later. God pours his blessings on him, on the members of his family who are the stars of happiness, on his Companions who stoned whoever launched his arrows from afar against the orthodox religion, on the crowd of tâbi', finally on those who followed them, docile and attentive, with the aim of making orthodoxy triumph.

"The following speech is our response to the one who is pure, who has developed in the right way the branches of the throne from which he came, Abu Abdallah Mohammed Ech-Cheikh, the son of the Commander of the Faithful, Abu El-maâli Mulay Zîdân, son of the famous, magnanimous, incomparable Commander of the Faithful, Abulabbàs Mulay Ahmed. God make glorious, in this world and in the next, our existence, yours and that of all Muslims. May it renew for you the illustrious events whose seeds your ancestors planted in the Maghreb; direct your words and deeds to eternal bliss and make tread with your feet the carpets of joy and gladness. May he lead your august person with happiness so that it destroys the ulcer of revolt and betrayal; may he annihilate those who tear or violate their commitments; may he make you like a citadel where everyone's honor will be protected, whether he remains at rest, whether he travels or goes abroad. Unto you be the salvation of whoever puts his trust in you, having first put it in God; Heaven's mercy and blessings be upon you, as long as the bird chirps among the thick woods.

"We write to you from the zawiya devoted to the adoration of the one who leads in the right way; who, in his wisdom, knows why what is fruitful is superior to what is sterile; who travels and dwells, who was the protector of the Companions of the Cave (The Seven Sleepers) and of their dog Erraqim. God spreads over us and over you the veil of security, forgiveness and peace; may he throw on you, on us and on all Muslims the thick cloaks of his inexhaustible benevolence.

"After having praised God to whom all beings owe praise and gratitude, to whom, in our fervor, we lavish prayers, prayers and litanies, not being sure that we will not be carried away impromptu speaks destiny, all that remains is to tell you this:

“When your harsh letter reached us, our minds were troubled, our intelligence confounded; in the presence of such severe expressions, our hands, somehow tied, refused to act; our tongues had become dumb on hearing the brilliance of your voice. You had exceeded the goal, because the predator itself cries before attacking its prey. Reading your message, pregnant women not only failed to miscarry, but also lost their placenta. Ah! what a vigorous blow.

Never, in the course of the years, will we forget it. You have made us hear such astonishing things that, neither in in the past, nor in the present, no one had heard the like, and if your letter had been read aloud in the middle of a cemetery, all the dead would have risen in their tombs.

“Such was not the way in which those who preceded you in your high position used it towards us, your uncles, your brothers and the one who was even closer to you, your father Mulay Zîdân; they did not put us up for auction like you on the market of shame and ignominy.

“What are we, if not a refuge and an asylum? Anyone who is stricken by illness, whoever is in anguish or who wants to take shelter from a brother, father or uncle, finds with us security for his person, for his own and for his fortune; if a stroke of fate occurs to someone which obliges him to flee or a defeat, he ordinarily has no other refuge than our country.

“For you, you act on the advice of renegades inclined by their nature to perfidy and treachery; they want the ruin of their sovereign's institutions, for they are never satisfied with what they have in their nest. What proves it to you and demonstrates it is that they betrayed your brother, in connivance with the women, in the absence of the troops and the divan. They developed in the Maghreb the scourge of war that they had previously propagated in the East after the reign of Abd el-Malek, of the Abbasid family. So do not keep them in your service, because reflection would lead them to behave like their ancestors the polytheists (may God destroy them on whatever side they are). They are the ones who tore your august ancestor's soul from the sheath of the body and who carried his head in a net haversack;

We solemnly swear it, if they continue to remain with you in the Gharb, they will seize the territory for the third time.

“As for us, we have never ceased to be faithful to the oath that our father took to you and we have observed our commitments with zeal and devotion. It is not appropriate for us to renew this oath, which would indicate in some way that we wanted to free ourselves from its obligations. Another reason that would still prevent us from doing so is that the Berbers would immediately abandon our territory; it would therefore be the best and surest means of discrediting us in the eyes of honest people.

“This falcon, which fears neither the simoun of the night nor the burning heat of summer, Mulay Mohammed, son of Mulay Ec-cherif, he who, like a white eagle, is constantly perched on the summits of the mountains, is not satisfied with his immense wealth, he still has to chop off heads. When sometimes we happen to neglect our surveillance, he immediately launches his horsemen into the ravines against the tribes of Molouya, or he directs his troops, standards and flags deployed, on the ribâts of Taza. And it must be added that the two wings of his army are made up of men with intrepid souls, the Berbers of the Senhadja and Dekhîsa, sparrowhawk tables when they fight against a tribe, against an army or when they make an incursion.

“El-Ayyachi, as you know, left first with the intention of fighting the Christians, then, later, he wanted to go further and climb the ranks of royalty. It was against our consent that he betrayed the Berber populations, and if he seized the grain of the Arabs, the year of the famine was to show us, as well as them, that he was our enemy because of what had happened. Things remained in this state until inevitable fate intercepted all communication between him and us.

"As for your negro, the Amin Mobarek Essoussi, when he came to settle among us to draw the plan of our father's mausoleum and build this building, we did, in secret as well as in public, the welcome he deserved. After a few days of rest, we allowed him to travel the country so that he could see for himself exactly the topography of the country, its mountains and its deep valleys. It is certain that it was following this excursion that we were lowered in your esteem, since it was at

this moment that your benevolent feelings for us ceased to exist and that you laid traps for us which led to our mutual hostility.

"Your agent had traveled the country when all our tribes were dispersed for the harvest of grain, during the summer season; he had therefore not seen our men mounted on their horses, armed with their spears, muskets or sabers, and he had imagined that there was easy prey here. He had no idea that these people were like the midday ogres who come and go. If it is on this report that you have hoped to submit these independent people, know that your opinion is erroneous and that your hope will be disappointed: he who rides a horse for his own account, without being in the pay of a government, is a man whose courage one should not despise, for one would have to repent of it.

"When your caïd, Mohammed Elmezouâr, saw the deputations from all over the world, spread like swarms of locusts in our streets and in our squares, not to mention the people we received in our gardens and our domes, he was able to ensure with his own eyes that such a rapprochement between a master and his subordinates could only be operated by powerful leaders. So he told you and your entourage what he thought, what he had seen and heard.

"Even today, if you direct your arms against the Gharb, the Arabs or the citadel of Fez, you will encounter neither hostility nor ill will on our part. It is only when you have established yourself in the White City, the New or the Old, that we will have to take a side, to decide whether we should replace you, abandon these countries to you or call for our aid a sharif, authentic as you, who will be our sovereign and will display more zeal than you for the organization of the country. It is then that we will pit the lion and the boar against each other and we will throw combs at the teeth of the remains of the one of the two who will succumb. To the winner will belong the Gharb and, despite the envious, he will have everything he wants. As for you,

"As for the chief of Ilegh in the Sous, he really does not want anything except to ensure the security of the villages and to escape the danger of being taken prisoner. In all that we have just enumerated for you, there is more than enough to make you decide to live peacefully and make light of your setbacks. If you leave us in peace under the safeguard of our honor and our consideration, we have nothing to say, but if you attack us with your debased and despicable armies, you will be driven back from us by him who assures, he too , have claims to exercise. If we were to learn that you are preparing to cross the Ouâdi Omm Errebia, God would then gather those who buy and those who sell. Salvation.

"Written in the name of the crowd of his brothers, by Abdallah Elmasnaoui ben Mohammed ben Abu Bakr Eddilâî, on Sunday, 22 of the month of redjeb, the unique and the sacred of the year 1047 (December 10, 1637).

There was a meeting between Mohammed ech-Cheikh el-Asgher and the people of the jzawiya which ended in the rout of the commander, the latter having been defeated in the battle fought at Bou-Aqba, one of the fords of the Ouâdî Elabîd. In the presence of this hostility from the people of the zawiya of Ed-Dilâ whose authority had increased in the Maghreb and was reinforced every day by men and armaments, Mohammed Ech-Cheikh, who felt that he could not stand up to them, nor break their power, cease to fight against these rebels; he no longer worried them and seemed to want to live in peace with them, without worrying more About the situation they had created for themselves.

A man from the Ilechtouka, a tribe one encounters when one leaves Marrakech by the gate of Elkhemis, rose up against the commander who had great difficulty in standing up to these rebels who, every day, came to attack him; however he ends up defeating them and scattering them. The Chiadhema tribe revolted in their turn; the sultan marched against it, but in the battle he fought near Jebel Elhadid, he was shamefully defeated. God alone is the master; he raises whom he pleases, he lowers whom he wishes.

[end]